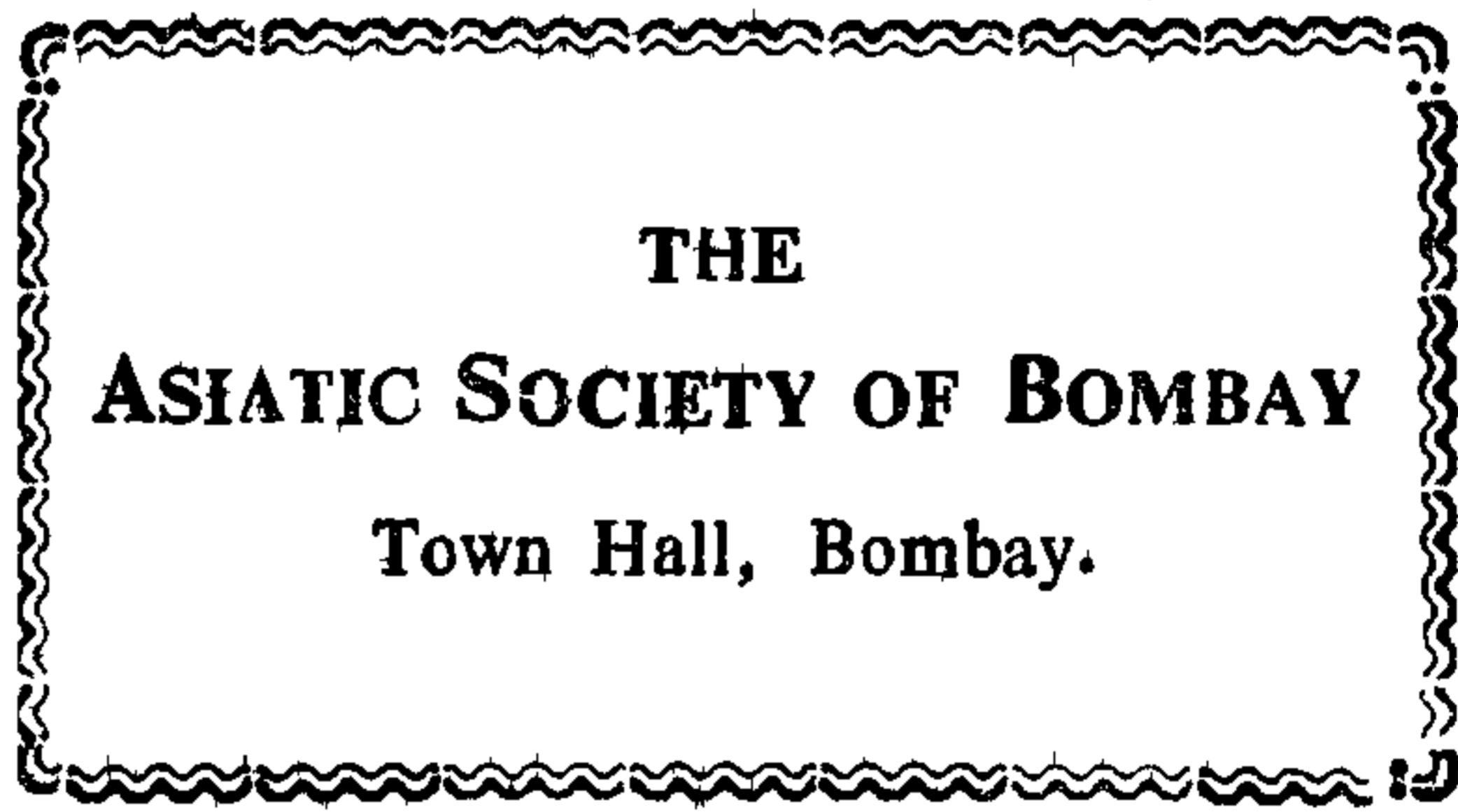




00031026



THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
Town Hall, Bombay.

190

HISTOIRE

DE HENRI

DE LA TOUR D'AUVERGNE,

VICOMTE

DE TURENNE,

Maréchal Général des Armées du Roy.

TOME PREMIER.

TT de

31026

ac



00031026



HISTOIRE

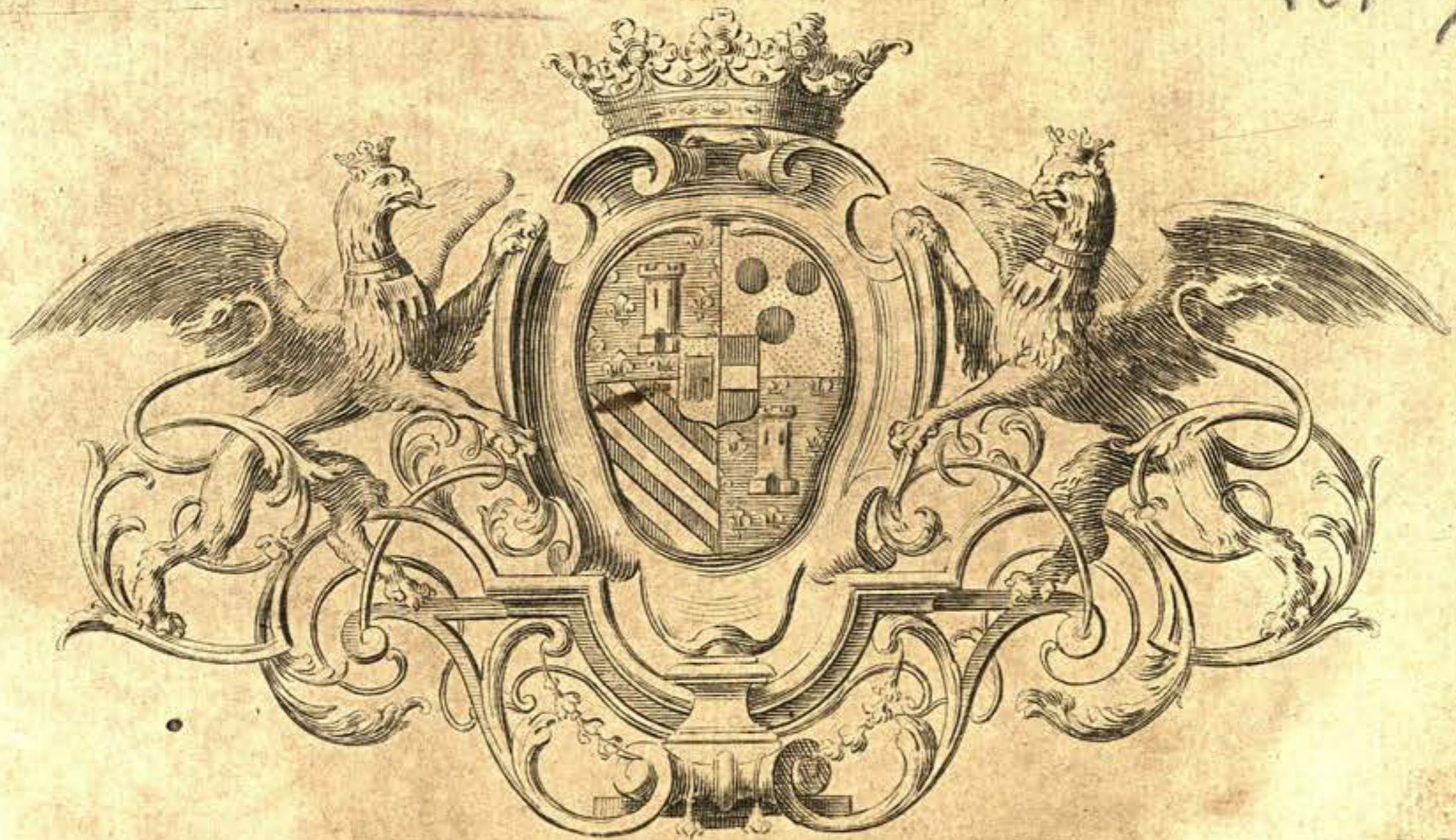
DU VICOMTE

DE TURENNE,

Maréchal Général des Armées du Roy.

TOME PREMIER.

Vol 1



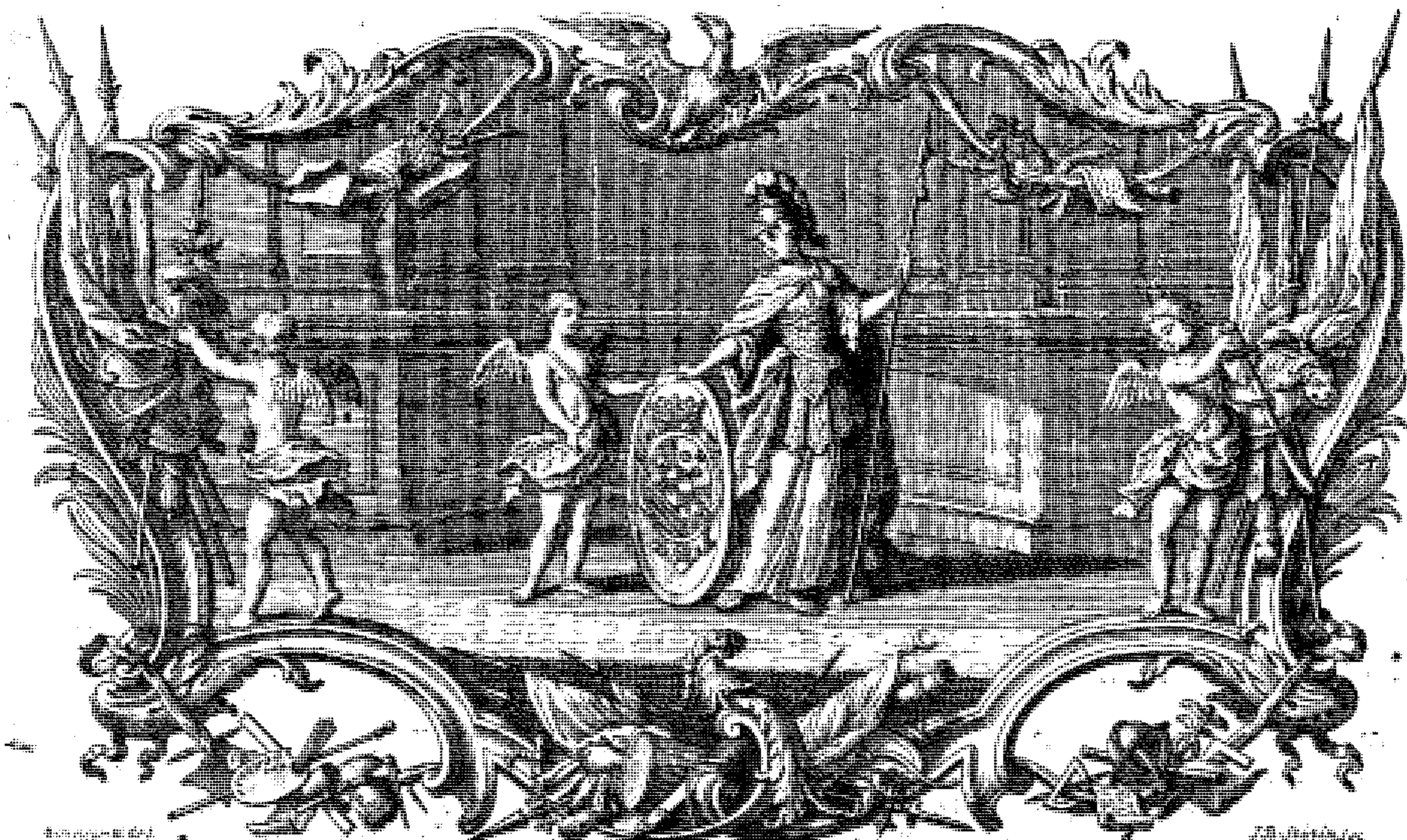
A PARIS,

Chez la Veuve MAZIERES & J. B. GARNIER, Imprimeurs & Libraires
de la Reine, rue S. Jacques, à la Providence.

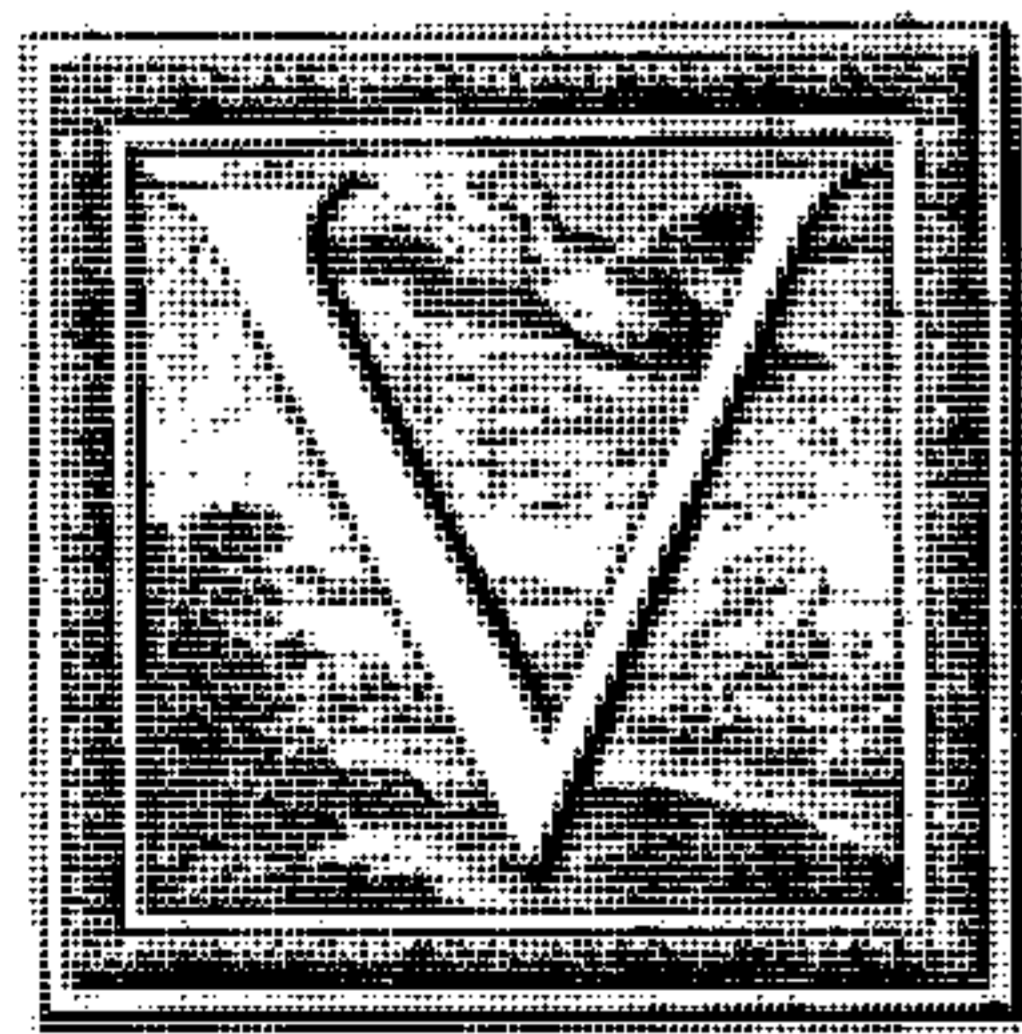
M DCC XXXV

1735

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.



A U P R I N C E
D E
T U R E N N E .



*V*OTRE âge ne vous permet pas encore de connoître tout le mérite d'un Grand Oncle dont je vous présente l'Histoire: mais à mesure que votre esprit se développera & que votre cœur se formera, vous trouverez dans les actions de sa vie, les principes qui doivent vous

E P I T R E.

éclairer , & les vertus qui doivent vous animer pendant tout le cours de la vôtre.

Le Vicomte de Turenne dès sa tendre jeunesse fit voir un grand empire sur ses passions ; autant de candeur à avouer ses fautes , que de force pour les corriger ; un amour dominant pour la vérité ; une bonté pleine de noblesse ; une généreuse compassion des malheureux , & tous les sentimens dignes de sa Naissance.

Quand il commença sous le Prince Maurice son oncle , l'apprentissage de l'art militaire ; le désir de s'y perfectionner l'excitoit à chercher les dangers & l'endurcissoit au travail. Il interrogeoit ses anciens avec déférence , & sa docilité les engageoit à lui communiquer leurs lumières : loin de révolter l'amour propre de ses rivaux , il les intéressoit à ses succès par sa modestie ; il se faisoit aimer des soldats , & on l'a vu souvent se refuser le nécessaire pour les soulager dans leurs besoins.

Parvenu au commandement des armées à l'âge de trente-deux ans , il se montra également capable de conduire l'Etat par ses talens & de le défendre par sa valeur. L'humanité , le désintéressement & la simplicité l'accompagnèrent dans ses victoires : la Religion épura

E P I T R E.

Et perfectionna toutes ses vertus ; enfin il mérita l'éloge d'avoir été (1) l'Apui du Trône, le Pere des soldats, l'amour des Citoyens Et (2) un homme qui faisoit honneur à l'homme.

Voilà votre modele, **UNIQUE ESPERANCE D'UNE ILLUSTRÉ MAISON** : lisez Et relisez sans cesse cet Ouvrage ; dites-vous à vous-même, quand vous tomberez dans les fautes trop communes à la Jeunesse, Turenne auroit-il fait de même ? Hâtez-vous de sortir de l'Enfance, Et montrez de bonne heure que vous serez un jour digne des Héros dont le sang coule dans vos veines : ils vous invitent à marcher sur leurs traces, Et je sens déjà que vous écouterez leur voix : c'est par là seul que vous pourrez récompenser les soins, le zele Et la tendresse infinie d'un Serviteur fidele qui s'est dévoué à votre Education.

DE RAMSAY.

(1) Paroles de la Reine Mere Anne d'Autriche.

(2) Expression du Comte de Montécuculli.

A·V·E·R·T·I·S·S·E·M·E·N·T·.

L'AUTEUR de cette Histoire a été assez heureux pour en trouver les matériaux dans des sources qui ne doivent pas être suspectes.

I. Les Mémoires du Vicomte de Turenne, écrits de sa propre main dix ans avant sa mort : ils contiennent l'histoire de ses Campagnes, depuis l'an 1643. qu'il fut fait Maréchal de France, jusqu'à la paix des Pyrénées.

II. Une longue suite de Lettres du Vicomte à la Reine Anne d'Autriche, à Louis XIV. au Prince de Condé, au Cardinal Mazarin, aux Secrétaires d'Etat, aux Rois, aux Electeurs & aux Princes étrangers; à ses parens ou à ses amis; & plusieurs Instructions qu'il avoit dressées par ordre du Roi pour les Ambassadeurs de France à Vienne, à Madrid, à Londres, à la Haye, en Suède & en Portugal. On a imprimé à la fin de cet Ouvrage les Mémoires du Vicomte, quelques-unes de ses Lettres & Instructions, dont les originaux se sont conservés dans sa Maison.

III. Les Mémoires du Duc d'Yorck, depuis Jacques II. Roi de la Grande-Bretagne, qui servit quatre ans avec le Vicomte pendant les guerres civiles, & deux ans avec le Prince de Condé dans l'armée Espagnole : l'un & l'autre de ces deux grands Capitaines admirerent toujours la valeur & la capacité du Duc d'Yorck.

A V E R T I S S E M E N T.

Le Prince Anglois écrivoit dans sa langue le soir ou le lendemain de chaque action, ce qui s'étoit passé sous ses yeux, & le communiquoit ensuite au Général. Le manuscrit original a été déposé au Collège des Ecossais à Paris. En 1696. ce Prince devenu Roi d'Angleterre, fit faire une Traduction Françoise de tout ce qui regardoit le Vicomte de Turenne, & la donna au feu Cardinal de Bouillon: huit ans après, la Reine sa femme envoya au même Cardinal une autre Traduction des mêmes Mémoires, signée de sa main, scellée de son grand sceau & contresignée par Mylord Caryll, Secrétaire d'Etat.

IV. Les Mémoires manuscrits de Fremont d'Ablancourt: le Vicomte à qui il étoit attaché & qui l'employa dans les négociations de Portugal & d'Allemagne, l'avoit souvent entretenu des particularités de son éducation, de sa jeunesse & de son apprentissage dans le métier de la guerre: c'est de lui qu'on a principalement tiré ce qui regarde les premières années de la vie du Vicomte.

V. Les Mémoires de Langlade, Secrétaire de Frédéric Maurice Duc de Bouillon, frere du Vicomte de Turenne. Langlade est d'autant moins suspect dans ce qu'il dit d'avantageux du Vicomte, qu'il se plaint de lui, par rapport à sa fortune. Lorsque le Roi voulut envoyer l'Auteur en Ambassade dans les Pays étrangers, il interrogea le Maréchal de Turenne sur la capacité de Langlade, & ce Général répondit au

AVERTISSEMENT.

Roi avec candeur : *Je l'aime & je l'estime ; mais je le crois capable de tout autre Emploi que de celui pour lequel Votre Majesté le destine.*

VI. L'Ouvrage de Deschamps , que le Prince de Condé mit depuis auprès de son petit-fils le Duc de Bourbon , comme un Officier habile & très-capable de contribuer à l'éducation de ce jeune Prince. Deschamps servit lui-même sous le Vicomte pendant ses deux *dernieres Campagnes* , dont il a écrit l'histoire : elle fut revûë & approuvée par le Maréchal de Lorges neveu du Vicomte. Son stile n'est ni élégant ni correct ; mais la conduite des Généraux y est parfaitement développée.

VII. L'Histoire manuscrite de l'Abbé Raguenet : il écrivit la vie du Vicomte par l'ordre & sous les yeux du Cardinal de Bouillon , qui avoit appris plusieurs particularités de la bouche même de son oncle , ou par d'autres traditions aussi certaines. Les faits que l'Abbé raconte sont vrais , les dattes sont exactes , sa narration est claire ; mais il semble avoir plutôt écrit un Journal qu'une Histoire.

VIII. On a lû avec soin la plûpart des Auteurs de réputation qui ont écrit sur les événemens du tems ; tels sont Puffendorf , Vittorio-Siri , Walkenier , les Mémoires de Retz , de la Rochefoucault , de la Bardée & de Monglat , la Relation manuscrite de la bataille des Dunes par le Général Morgan Anglois , & plusieurs autres dont l'énumération est inutile.

A V E R T I S S E M E N T.

IX. Enfin, on a consulté sur les détails des dernières Campagnes du Vicomte, le Marquis d'Imecourt, Gouverneur de Montmédi & Lieutenant-Général des Armées du Roi, qui fut témoin de la plupart des exploits du Vicomte, depuis les guerres de Hollande. Le Marquis d'Imecourt avoit souvent entendu parler le Vicomte des motifs de ses actions & de ses projets de Campagne: d'ailleurs il a vécu plusieurs années dans une intime liaison avec les Maréchaux de Duras & de Lorges, & avec les principaux Officiers formés sous le Vicomte.

Pour arranger & lier ensemble ces matériaux en un seul Corps d'histoire, l'Auteur a mêlé le récit des Négotiations politiques avec celui des Expéditions militaires: il a tâché de développer en plusieurs endroits l'état général de l'Europe & la situation particulière de la France, les intrigues de la Cour, les intérêts des Princes & le caractère des Généraux contemporains; dans le dessein de faire connoître l'origine des guerres où le Vicomte a montré ses talens. Cependant on a eu soin de ne jamais perdre de vûe le Vicomte, d'écarter tout ce qui ne sert pas à son Histoire, & de ne point noyer l'objet principal dans des détails épisodiques.

Lorsqu'on a manqué de Mémoires authentiques, on n'a pas cru devoir y suppléer par des conjectures: on a toujours préféré scrupuleusement le vrai au vraisemblable; persuadé que l'Historien n'a pas, ainsi que

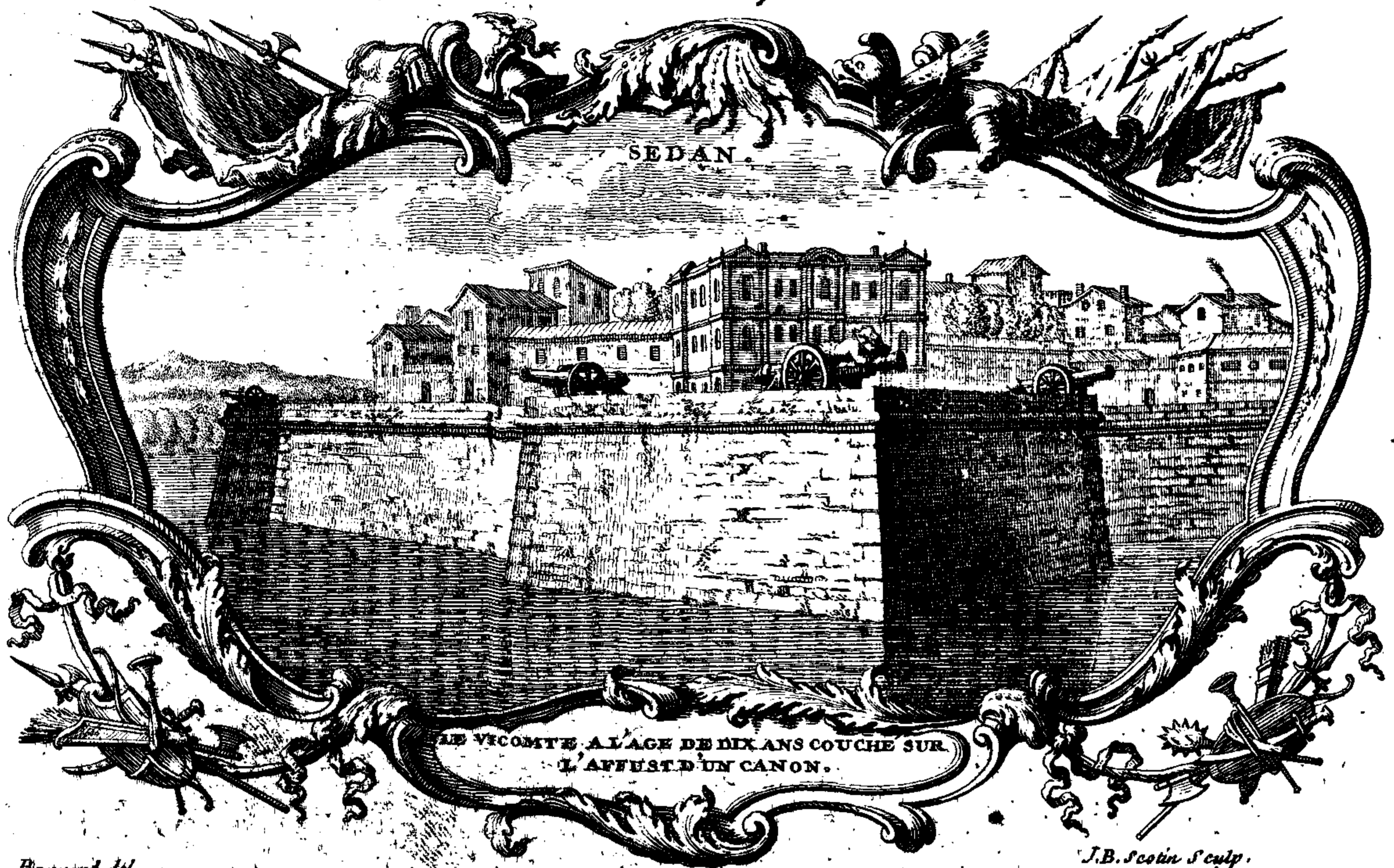
A V E R T I S S E M E N T.

le Poëte , le privilège de créer pour embellir. Par le même respect pour les loix de l'Histoire , qui ne permet pas plus de supprimer le vrai que de dire le faux , on n'a point dissimulé les fautes du Vicomte de Turenne : la vertu trop parfaite paroît inimitable ; elle décourage les uns , elle irrite les autres ; elle est suspecte à tous , parceque les hommes , quelque grands qu'ils soient , sont toujours marqués au coin de l'humanité.

Comme le but unique de cet Ouvrage est de transmettre à la postérité la mémoire d'un homme , dont les vertus civiles & militaires serviront toujours de modèle aux bons Citoyens & aux plus grands Capitaines , l'Auteur s'est attaché à écrire d'un stile clair , simple & naturel sans affecter les ornemens qui ne conviennent jamais à l'Histoire , & qui seroient encore plus déplacés dans la vie d'un homme , dont la simplicité faisoit le principal caractère.



HISTOIRE



Bonnard del.

J.B. Scotin Sculp.

HISTOIRE

DE HENRI

DE LA TOUR D'AUVERGNE,

VICOMTE

DE TURENNE.

LIVRE PREMIER.



HENRI Vicomte de Turenne, naquit à Sedan le onzième de Septembre 1611. de Henri de la Tour d'Auvergne, Duc de Bouillon, Souverain de Sedan, & d'Elisabeth de Nassau, fille de Guillaume de Nassau, premier du nom, Prince d'Orange, & de Charlotte de Bourbon Montpensier.

Naissance
du Vicomte
de Turenne.

Tome I.

A

2 HISTOIRE DU VICOMTE

Caractere
du Duc de
Boüillon ,
pere du Vi-
comte.

Le Duc de Boüillon pere du Vicomte , étoit de l'aveu de tous les Historiens de son tems , un homme d'un mérite supérieur. Il se forma dans l'art militaire au milieu des troubles qui agiterent la France pendant les Regnes orageux de Charles IX. & de Henri III. Attaché dès sa tendre jeunesse à la personne de Henri IV. il devint * *le Lieutenant , l'ami & le compagnon* de ce Heros. Il fit éclater ses vertus guerrieres contre les Guises , les Mayennes , les Parmes & tous les Généraux de la Ligue. Henri le Grand le chargea des négociations les plus importantes en Angleterre , dans les Provinces-unies , & chez les Princes d'Allemagne. Toujours éclairé dans ses vûes , fécond en expédiens , appliqué constamment à son objet , il sçavoit pénétrer les caracteres , démêler les inclinations , flatter les goûts , manier les passions , & remuer tous les ressorts du cœur humain. La vivacité de son esprit étoit temperée par un grand sens , qui lui faisoit tenir le juste milieu entre la précipitation téméraire , & la timide lenteur. Elevé sous les yeux de son grand-pere maternel le Connétable de Montmorency , dans une ignorance alors fort ordinaire parmi la haute Noblesse de France , il s'adonna de lui-même à l'étude des Mathématiques , de l'Histoire , de la Politique , de la Morale , & de toutes les Sciences qui pouvoient le rendre aussi propre pour les conseils que pour l'exécution. Les connoissances qu'il acquit contribuerent peut-être autant que sa naissance & sa valeur , à le rendre Chef du Parti Calviniste ; avantage , que les préjugés de

* Paroles de Henri IV.

DE TURENNE, LIVRE I. 3

Religion pouvoient seuls lui faire ambitionner , & moins glorieux pour lui que le titre *de Pere & de Protecteur des Lettres* , qu'il mérita par la fondation d'une Académie à Sedan. On ne peut voir sans regret , l'éclat de tant de grandes qualités terni par une politique qui n'étoit pas toujours assez scrupuleuse sur le choix des moyens.

(1) Un tel pere n'oublia rien pour l'éducation de ses enfans. Frederic Maurice , Prince de Sedan , étoit l'aîné , & le Vicomte de Turenne avoit cinq ans moins que son frere. Comme la liaison intime qui a toujours été entre ces deux freres, a influé sur les principaux événemens de la vie du Vicomte , & que les conseils & l'exemple de l'un ont souvent déterminé l'autre dans sa conduite , on ne pourra se dispenser de mêler quelquefois l'histoire du Duc de Bouillon avec celle du Vicomte de Turenne. Les deux Freres furent élevés à Sedan dans la Religion P. R. & l'on n'oublia rien pour les en instruire parfaitement. Le Prince de Sedan eut pour Précepteur le fameux du Moulin , Calviniste rigide & le Vicomte un Calviniste Tolérant , nommé Daniel Tile-
nus : ce qui fut peut-être une des principales causes du retardement de la conversion du Vicomte , parceque de tous les systêmes protestans , le Tolérantisme paroît le moins déraisonnable. Aussi-tôt que l'éducation du frere aîné fut achevée , on l'envoya en Hollande pour apprendre le

Education
du Vicomte.

(1) Les faits historiques de ce Livre sont tirés des Mém. MSS. de Fremont d'Ablancourt , des Mém. de Langlade , de Vittorio Siri , de Monglas , Puffendorf *de Reb. Suegicis*.

métier de la guerre sous son oncle le Prince Maurice ; pendant que le cadet continuoit ses études à Sedan.

Première
marque des
dispositions
militaires du
Vicomte.

(1) Le Vicomte de Turenne étoit d'une complexion très-délicate dans son enfance, & sa constitution fut toujours foible jusqu'à l'âge de douze ans ; ce qui fit dire souvent à son pere, qu'il ne feroit jamais en état de soutenir les travaux de la guerre. Le Vicomte, pour le forcer à penser différemment, prit à l'âge de dix ans la résolution de passer une nuit pendant l'hiver sur le rempart de Sedan. (2) Le Chevalier de Vassignac son Gouverneur, après l'avoir long-tems cherché, le trouva sur l'affut d'un canon où il s'étoit endormi. Plusieurs autres traits annoncerent dès lors l'extrême passion du Vicomte pour la guerre.

Etudes du
Vicomte.

Dans le premier tems de ses études il apprenoit avec difficulté : son esprit lent & tardif passa pour un défaut d'application, & lui attira des châtimens qui ne servirent qu'à lui inspirer une égale aversion pour les maîtres & pour les études. Le Duc de Bouillon son pere crut devoir prendre une autre voie : il le piqua d'honneur, & lui fit sentir combien il étoit indigne d'un homme destiné pour les combats, de ne sçavoir pas se vaincre soi-même. Un motif si noble eut beaucoup plus de force, que la sévérité : le jeune Vicomte s'appliqua à l'étude par pur courage d'esprit, & s'y affectonna peu à peu avec tant de succès, que dans un âge

(1) Voyez les Mém. de Langlade qui avoit été Secrétaire de M. le Duc de Bouillon.

(2) Il étoit grand oncle de M. le Marquis d'Imecourt, Lieutenant Général des Armées du Roi.

avancé il se souvenoit encore des plus beaux endroits des Poètes Latins & François. AN. 1623.

(1) Dans sa tendre jeunesse il s'attacha fort à la lecture de l'Histoire, & sur-tout à celle des Grands Hommes qui s'étoient distingués par les vertus & par les talens militaires. Il fut frappé du caractère d'Alexandre le Grand : le génie de ce Conquerant plut au jeune Vicomte, que son ambition auroit peut-être porté aux entreprises les plus éclatantes, s'il eût vécu dans ces tems, où la valeur seule autorisoit les hommes à troubler la paix de l'Univers. Il prenoit plaisir à lire Quinte-Curce ; & à raconter aux autres les faits héroïques qu'il avoit lûs : pendant ces récits on voyoit son geste s'animer, ses yeux étinceler ; & alors son imagination échauffée forçoit la difficulté naturelle qu'il avoit à parler. Un Officier s'avisa un jour de lui dire que l'Histoire de Quinte-Curce n'étoit qu'un Roman, le jeune Vicomte en fut vivement piqué. La Duchesse de Bouillon, pour se divertir, fit signe à l'Officier de continuer à le contredire : la dispute s'échauffa, l'enfant se mit en colere, quitta brusquement la compagnie, & fit secrettement appeller en duel l'Officier, qui accepta la proposition pour amuser la Duchesse de Bouillon charmée de voir dans son fils ces marques d'un courage naissant. Le lendemain le Vicomte sortit de la ville sous prétexte d'aller à la chasse, & étant arrivé au lieu du rendez-vous, il y trouva une table dressée : comme il révoit sur ce que signifioit cet appareil, la Du-

Son amour pour le caractère d'Alexandre le Grand.

(1) Ce trait se trouve dans les Mem. MSS. de Fremont d'Ablancourt.

AN. 1623.

chesse de Bouillon parut avec l'Officier , & dit à son fils qu'elle venoit servir de second à celui contre qui il vouloit se battre : les chasseurs se rassemblèrent , on servit le déjeuner , la paix fut faite , & le duel se changea en une partie de chasse.

Les exercices du Vicomte.

Il n'avoit pas encore douze ans lorsque son père mourut , après une vie pleine d'agitation , mêlée de bons & de mauvais succès ; mais toujours accompagnée de gloire. On continua l'éducation domestique du jeune Vicomte sous les yeux de la Duchesse de Bouillon sa mere , pendant une année entiere. Ce fut durant ce tems-là qu'il fit ses exercices : il y réussit mieux que dans ses études ; en moins d'un an il monta les chevaux les plus difficiles. Le Comte de Rouffy qui devint ensuite son Beau-frere , en amena un à Sedan qui étoit tellement ombrageux , que personne n'osoit le monter ; le Vicomte échauffé par l'exemple d'Alexandre , qui , étant à peu près au même âge , avoit dompté Bucéphale , conçut le dessein de l'imiter ; & malgré les représentations de ses domestiques effrayés du peril auquel il s'exposoit , voulut absolument monter le cheval fougueux ; il le mania avec adresse , & le dompta.

Qualités du Vicomte dans sa jeunesse.

Le courage n'étoit pas la seule bonne qualité qu'il fit paroître pendant sa jeunesse : dès ses premières années on remarquoit en lui une sagesse fort au dessus de son âge ; un goût constant pour tout ce qui étoit raisonnable ; un grand empire sur ses passions quoiqu'il fût d'un naturel vif & sensible ; une douceur & une modération qui paroissent

venir encore plus de réflexion que de tempérament ; un AN. 1614.
 amour dominant pour la vérité ; une horreur naturelle du mensonge , des fausses finesse & de la dissimulation ; sur tout une humanité & une charité si rares , qu'il secouroit plusieurs pauvres familles de Sedan , de l'argent qu'on lui donnoit pour ses menus plaisirs , & qu'il ne se permettoit rien de superflu dans sa parure , pour soulager ceux qui manquoient du nécessaire.

A peine avoit-il treize ans , que la Duchesse de Bouillon sa mere resolut de l'envoyer en Hollande , comme on y avoit envoyé le Prince de Sedan son aîné. L'Europe étoit alors inondée de sang & de carnage. Il faut reprendre de plus loin en peu de mots l'origine des factions & des guerres civiles qui l'agitoient depuis long-tems , pour faire connoître le theatre sur lequel le Vicomte va paroître.

Son premier voyage en Hollande.

Les superstitions introduites au mépris des regles , les vaines disputes de quelques Scholastiques , la corruption des mœurs d'une partie du Clergé, avoient été les principales sources de tous les scandales qui regnoient dans l'Eglise. Ceux qui vouloient secouer son joug , confondirent peu à peu les abus de la Religion avec ses principes, les opinions avec les dogmes , & ce qui est toléré avec ce qui est commandé. L'on se dégoûta bien-tôt de l'obéissance qui peut seule réunir la multitude incapable de raisonner. Le monde Protestant se partagea en trois sectes principales , dont Luther , Calvin & Socin furent les Chefs. Les Enthousiastes & les Incrédules firent plusieurs di-

Plan général de la situation de l'Europe , & des guerres de Religion.

AN. 1624.

visions & subdivisions, en appellant du Tribunal de l'autorité, à celui de l'inspiration particuliere, ou de la raison présumptueuse. (1) Le feu de la discorde passa rapidement des Ecoles jusques dans les Cours des Souverains; & chacun prit le parti qui convenoit le plus à son génie ou à sa politique. L'intérêt & l'ambition, l'amour de l'indépendance & l'envie de dominer, les passions grossieres & les vices raffinés, se déguiserent sous les apparences de la Religion, exciterent la révolte contre les deux Puissances, & produisirent par tout de grandes révolutions. Gustave Vasa, après avoir enlevé la Couronne de Suede à Christierne II. indigné contre l'avarice & l'ambition de l'Archevêque d'Upsal, embrassa le Luthéranisme; pendant que Frederic Duc de Holstein, qui s'étoit emparé des Royaumes de Dannemarck & de Norvege, y introduisit la même Secte. Henri VIII. Roi d'Angleterre précipita ce Royaume dans le schisme, pour satisfaire son amour, & pour envahir les richesses excessives du Clergé. Les Ecoissois chasserent la Reine Marie Stuard, qui, après avoir été la victime de ses foiblesses, fut Martyre de sa Religion. Sous la minorité des enfans de Henri II. le Calvinisme remplit la France de toutes les horreurs des guerres civiles. La jalousie des Princes d'Allemagne contre la Maison d'Autriche, engagea le Corps Germanique à se partager en deux factions nommées L'UNION EVANGELIQUE, & LA LIGUE CATHOLIQUE. Les Suisses imiterent la

(1) Hist. des Guerres qui précéderent la paix de Westphalie, par le Pere Bougeant, Jésuite.

conduite

conduite de l'Allemagne, quoique leur simplicité mâle & leur sens droit eussent dû les mettre à l'abri des excès, où entraîne la présomption. Les Protestans de Bohême secouèrent le joug de leur Roi légitime Ferdinand II. & cette guerre, par un progrès insensible, embrâsa toute l'Europe. Les Provinces unies réduites au désespoir par l'inhumanité du Duc d'Albe, s'affranchirent de la domination Espagnole sous la conduite de Guillaume Prince d'Orange. Tant de maux étoient les fruits d'un faux zèle de Religion, dont les suites funestes duroient encore, quand le Vicomte de Turenne se préparoit à faire son apprentissage dans la guerre.

Les affaires des Hollandois étoient alors dans un état beaucoup plus florissant qu'elles n'avoient été sous le grand Prince Guillaume. Ils avoient lutté pendant plusieurs années contre la puissante Monarchie d'Espagne, rarement victorieux, & souvent poussés à de grandes extrémités. Cette guerre avoit déjà duré près de soixante ans, & avoit coûté au Roi d'Espagne des sommes immenses & près d'un million d'hommes; toute l'Europe étoit dans l'étonnement de voir qu'un si grand Monarque, avec tous les trésors des Indes, n'eût pû réduire une petite République; qui dans ses commencemens étoit si foible, que pour en représenter le pitoyable état, les Hollandois avoient fait mettre sur leur monnoie un vaisseau au milieu d'une mer orageuse, sans voiles, sans mâts, & prêt à faire naufrage. Les merveilleux exploits du Prince Maurice, oncle maternel du Vicomte de Turenne, avoient ranimé leur courage & relevé leurs forces abba-

Etat de la République de Hollande lorsque le V comte y alla.

AN. 1624.

tuës. Quoiqu'il n'eût que seize ans, quand on l'appella au commandement des armées ; il avoit établi la République sur un pied qui la rendit respectable à ses voisins, & formidable à ses ennemis. Il avoit forcé les Espagnols à reconnoître la Hollande comme un Etat libre & souverain : il avoit conclu une trêve de douze ans avec eux dès l'année 1609. Cette trêve expirée en 1621. on avoit recommencé les hostilités, & les Espagnols désespéroient du succès de la guerre, pendant la vie de ce Héros. C'étoit un Prince d'un jugement admirable, d'une valeur extraordinaire & d'une prudence consommée : il avoit l'esprit insinuant, l'air majestueux, & toutes les qualités d'un homme né pour fonder une République, pour discipliner une armée, & pour policer un Peuple.

AN. 1625.

Le Vicomte sert comme volontaire sous son oncle le Prince Maurice.

La Duchesse de Bouillon ayant appris que le Cardinal de Richelieu avoit formé le dessein d'achever la ruine des Huguenots ; ne voulut point envoyer son fils le Vicomte de Turenne, faire la guerre contre ceux de sa Religion : elle le fit partir pour la Hollande, vers le commencement de l'année 1625. Le Prince Maurice son oncle lui fit mille caresses ; & voulant connoître à fond son caractère, il l'entretint souvent en particulier. Le Vicomte n'a jamais eu ni éloquence naturelle, ni extérieur brillant ; mais le Prince Maurice découvrit bientôt ce qu'il y avoit en lui d'excellent, & n'oublia rien pour le développer & le cultiver. Ce grand Général persuadé que dans l'art militaire il y a une infinité de connoissances utiles qui ne s'acquièrent qu'en descendant

jusqu'aux moindres emplois ; & que le succès des plus grandes actions dépend souvent de minuties qu'on ne peut connoître qu'en entrant dans le détail , traita le Vicomte de Turenne comme il avoit traité le Prince de Sedan , & voulut lui faire porter le mousquet , avant que de l'élever à aucun grade. Le Vicomte servit d'abord comme volontaire , & fit paroître tant de fermeté , de patience & d'application , que le Prince Maurice en conçut les plus hautes espérances : mais trois mois après l'arrivée du jeune Vicomte en Hollande (1) le Prince Maurice mourut. Henri Frederic son frere , succeda à ses biens , au Gouvernement des Provinces & au commandement de l'armée. Comme les Espagnols redoublèrent alors tous leurs efforts pour accabler la République , elle renouvela son alliance offensive & défensive avec la France ; & le Cardinal de Richelieu sentant qu'il auroit besoin des forces maritimes des Hollandois pour assiéger la Rochelle , travailla plus que jamais à cimenter l'union entre le Roi son maître , & les Provinces-unies.

AN. 1625.

Le Prince Henri donna à son neveu une Compagnie d'Infanterie , & le Vicomte s'acquitta des devoirs d'Officier comme il s'étoit acquitté de ceux de Soldat : sa Compagnie étoit la plus belle & la mieux disciplinée de l'armée : tout jeune qu'il étoit , il ne se reposoit point sur les soins d'un Lieutenant ; il faisoit faire lui-même l'exercice aux soldats , les dresseoit avec patience , & les corrigeoit avec douceur : il

Le Vicomte est fait Capitaine d'Infanterie.

AN. 1626.

(1) Il mourut le vingt-trois Avril 1625. âgé de cinquante-huit ans, suiyant Baillé. , Histoire de Hollande tom. 1. pag. 439.

AN. 1626. exigeoit d'eux , non-seulement une grande exactitude dans le service , mais encore une parfaite régularité dans les mœurs ; il les engageoit à l'obéissance par amitié , & se refusoit le nécessaire pour leur donner des marques de sa libéralité ; il traitoit avec la même bonté les autres soldats , & se faisoit aimer généralement de tous : en s'endurcissant au travail , il se contentoit de peu , assuré par-là de se trouver rarement dans le besoin.

AN. 1627.

Application du Vicomte pour apprendre le métier de la guerre.

Le Vicomte servit d'abord en qualité de Capitaine aux Sièges de Klundert , de Williamstadt & de Groll , & dans la plûpart des Expéditions du Prince Henri, contre le fameux Spinola Général Espagnol. Il ne négligea aucune occasion de s'instruire : on le voyoit sans cesse la toise ou le crayon à la main étudier avec application tout ce qui s'offroit à ses yeux , & faire ses remarques sur les réponses que les Officiers , les Ingénieurs , les Sappeurs , & même les moindres soldats faisoient à ses questions. Uniquement occupé de son objet , le désir d'apprendre lui faisoit mépriser tous les dangers. Il se mit bientôt en état de rendre un compte exact de tout ce qui se passoit. Sans chercher à étaler ses connoissances , ni à faire parade de ses talens , il interrogeoit ses anciens avec politesse ; il les écouloit avec plaisir , & par sa docilité les engageoit à lui communiquer leurs lumieres. Il pensoit beaucoup , il parloit peu , & se contentoit de répondre aux questions qu'on lui faisoit , avec modestie & défiance de lui-même. Après avoir ainsi passé trois ans dans l'étude de l'art militaire , le Siège de Bois-le-Duc lui fournit les occa-

AN. 1628.

sions de montrer ses progrès d'une manière plus éclatante. AN. 1628.

Cette place étoit d'une grande importance : les Hollandois firent tous leurs efforts pour la prendre, & les Espagnols pour la conserver : on l'appelloit communément LA PUCELLE DU BRABANT, parce qu'elle n'avoit jamais été prise, quoiqu'elle eût été assiégée plusieurs fois. Elle étoit peu accessible, à cause des eaux qui pendant les deux tiers de l'année inondoient les environs à une grande distance : elle se trouvoit entourée d'un mur très épais, garni de sept gros bastions & défendu de fossés larges & profonds. On avoit bâti quatre forts bastionés sur ses avenues principales ; & l'on voyoit sur les autres, plusieurs petits forts ou redoutes. Antoine Schetz Baron de Grobendonck Gouverneur de la Place, étoit un homme d'une capacité & d'une expérience consommée dans la guerre ; mais sa garnison n'étoit que de deux mille trois cens hommes de pied, & de quatre Compagnies de cavalerie. Dès le premier jour du Siège il fit sortir sous la permission du Prince d'Orange, tout ce qu'il put de femmes & d'enfans, & soutint par toutes ses actions la haute réputation qu'il avoit acquise. Il reçut un secours inespéré de huit-cens hommes de la garnison de Bréda, qui se glissèrent adroitement dans Bois-le-Duc, la nuit du quatrième au cinquième jour du siège, après avoir traversé des marais impraticables, & des landes inondées.

Le Prince d'Orange avoit fait investir la place, le dernier du mois d'Avril, avec une armée de trente mille hommes, sans compter six mille hommes de renfort, que les Etats

30. Avril.

AN. 1629. lui envoyèrent. Il employa dix jours entiers à assurer son camp par des lignes de circonvallation, avec des fossés très-larges & très-escarpés remplis d'eau par le regorgement de trois rivières qu'il avoit fait couper & soutenir avec des digués, pour en interrompre le passage au travers de la ville, & pour conduire jusques dans son camp les munitions de guerre & de bouche, qui lui venoient de la Meuse par Creve-cœur. On construisit par ses ordres divers forts avec des bastions de distance en distance. Les quartiers furent distribués pour attaquer la place & les ouvrages détachés, par quatre endroits différens.

Conduite
du Vicomte
à ce Siège.

Le Vicomte de Turenne avoit vu toutes ces dispositions; il avoit été témoin de tous les ordres qui s'étoient donnés; il observoit, quand, comment & par qui ils étoient exécutés; il voyoit de près tout ce qui s'y passoit; le jour qu'il étoit commandé de tranchée étoit plutôt pour lui un jour de repos que de fatigue; parce que ces fortes de gardes obligent à rester long-tems dans le même poste. Le troisième de Juin le Prince d'Orange chargea le Vicomte de faire placer la batterie de six pièces de canon de vingt-quatre; qui tira les premiers coups: elle fut posée dans la ligne de communication des Anglois aux François, qui faisoient l'approche du fort Isabelle, par le quartier du Prince d'Orange. On lui donna ensuite différens travaux à conduire, & des postes à forcer: à peine avoit-il rempli ces fonctions, qu'il alloit visiter les autres attaques, où il examinoit comment on conduisoit les sapes, jusqu'où se pouvoient les travaux;

& quel étoit le deſſein de chaque opération : il ſe trouvoit par-tout ; on ne pouvoit diſtinguer ſ'il étoit commandé ou volontaire. Son Gouverneur ſ'efforçoit envain d'empêcher qu'il ne s'expoſât lorſqu'il n'étoit pas commandé : quand il ſ'agiſſoit de combattre, le Vicomte ne l'écoutoit plus ; dans tout le reſte il le reſpectoit comme un pere. Le Prince d'Orange crut auſſi lui devoir faire des réprimandes ſur ſon courage immodéré ; mais en lui faiſant de ſemblables reproches, il ne put diſſimuler ſa joie, & ſe tournant vers les Officiers qui étoient préſens, il dit : *Je me trompe fort, ou ce jeune homme égalera un jour les plus grands Capitaines.* Il voulut cependant mettre des bornes à l'ardeur de ſon neveu, & lui ordonna de ne plus s'éloigner de ſa perſonne. Dès le lendemain le Vicomte eut une occaſion favorable de faire révoquer cet ordre : il demanda avec inſtance & obtint la permiſſion de ſuivre ſon frere le Prince de Sedan, devenu Duc de Bouillon. Le Prince Henri l'envoyoit avec un détachement de troupes Hollandoiſes pour ſ'oppoſer à quatre ou cinq cens hommes de la garniſon de Bréda, qui venoient ſe jeter dans Bois-le-Duc. Le détachement marcha audevant de ce ſecours, & le joignit : l'action fut vive de part & d'autre, & les Eſpagnols furent mis en fuite. Le Vicomte de Turenne qui avoit combattu à côté de ſon frere, ſ'attacha ſi fort à la poursuite des ennemis, qu'il ne ſ'apperçut pas que les troupes victorieuſes avoient fait alte. Le Duc de Bouillon vint lui-même annoncer la défaite des Eſpagnols au Prince d'Orange, & lui dit en même tems qu'il ne ſçavoit ce que le Vicomte étoit

AN. 1629. devenu: sur le champ on le fit chercher de tous côtés; on le trouva enfin; il revenoit avec quelque cavalerie qui l'avoit suivi, & demandoit avec inquiétude des nouvelles de son frere: aussitôt qu'il fut rassuré, il retourna sur ses pas pour aller audevant de son Gouverneur qui avoit été blessé près de lui, & qu'il n'avoit quitté que pour s'instruire du sort du Duc de Bouillon.

Prise de
Bois-le-Duc
& de plu-
sieurs autres
Places.

14. Septem-
bre.

Les Espagnols qui se flattoient de faire lever le siège, firent sçavoir aux assiégés qu'ils seroient bientôt secourus. Le Marquis de Bergues qui commandoit l'armée Espagnole, se présenta devant les retranchemens, mais il les trouva dans une si bonne disposition qu'il n'osa entreprendre de les forcer; il se retira, & le siège fut continué avec plus de vigueur qu'auparavant. Le Gouverneur se voyant hors d'espérance d'être secouru, fit sa capitulation après quatre mois de siège, & le Prince d'Orange lui accorda tous les honneurs qu'une si brave résistance avoit mérités.

Après le siège de Bois-le-Duc le Prince Henri chassa les Impériaux & les Espagnols des limites des Provinces-unies; & s'empara ensuite de toutes les places qu'ils possédoient sur le bas-Rhin.

AN. 1630.

Le Vicomte continua de servir ainsi en Hollande pendant cinq années entières: mais la maniere d'y faire la guerre qui se bornoit uniquement aux sièges, ne fournissant point un champ assez vaste au désir qu'il avoit de se perfectionner dans l'art militaire; il souhaitta fort d'aller en France, & bientôt la situation des affaires de sa maison favorisa son envie.

La

Le Cardinal de Richelieu ayant formé le dessein de forcer la Duchesse de Bouillon à recevoir dans Sedan garnison Françoise, cette Princesse rappella aussitôt de Hollande le Vicomte de Turenne, & l'envoya en France comme un ôtage, pour empêcher qu'on ne fit rien au préjudice de la Souveraineté de son fils aîné. Le jeune Vicomte étant arrivé à la Cour, fut reçu du Roi & du Cardinal avec toutes les distinctions que méritoit sa naissance, & que lui devoit attirer sa réputation déjà répandue en France: quoiqu'il n'eût que dix-neuf ans, on lui donna sur le champ un Régiment d'Infanterie. On n'a trouvé ni dans les mémoires imprimés, ni dans les manuscrits conservés par sa Maison, aucun détail de ce qui lui est arrivé, depuis ce tems jusqu'au siège de la Motte, où il servit quatre ans après; mais avant que de parler de ses services en France, il est à propos de faire connoître quelle étoit la situation du Royaume.

AN. 1630.

Le Vicomte entre au service de France en qualité de Colonel d'Infanterie.

LOUIS XIII. qui régnoit alors donna dans toutes les occasions des preuves d'une grande valeur, & possédoit toutes les parties de l'Art militaire. Il avoit assez de lumières pour sçavoir choisir des gens habiles, & se laissoit ordinairement conduire par leurs conseils. Le Cardinal de Richelieu dont il connut le génie supérieur, étoit doué de tous les talens qui pouvoient le rendre digne du choix de son Maître. Dès qu'il se vit à la tête des affaires, il forma le dessein d'abaïsser la puissance de la Maison d'Autriche, dans l'Empire & dans l'Espagne; de faire fleurir les Arts & le Commerce, & d'étendre les bornes de la Monarchie Françoise. Tel étoit

Etat du Royaume lorsque le Vicomte commença à y servir.

AN. 1630.

le plan du Cardinal : mais il ne voulut rien entreprendre au dehors, qu'il n'eût appaisé les troubles qui regnoient au dedans.

Au commencement de son Ministère l'autorité Royale se trouvoit affoiblie & partagée. La Reine Mere Marie de Médicis, le Duc d'Orleans frere du Roi, les Princes du Sang, & les Grands du Royaume, prétendoient tous avoir part au gouvernement : le Parlement vouloit entrer dans les affaires d'Etat : les Calvinistes méditoient de former dans le cœur de la France une République indépendante. Tous ces mécontents entretenoient des liaisons avec les Princes voisins, & surtout avec les Ducs de Savoye, de Lorraine & de Bouillon, qui par le moyen de Pignerol, de Nancy & de Sedan leur fournissoient des retraites assurées & faciles. Le premier soin du Cardinal fut de chercher les moyens de remédier à ces maux, & il y réussit. Comme le partage du pouvoir suprême avoit été la source de tous les désordres, il sentit qu'on ne pourroit les détruire tant qu'on laisseroit subsister ce qui en avoit été le principe, & que pour faire respecter l'autorité, il falloit la réunir toute entière dans la seule personne du Roi. Il commença par anéantir la puissance des Huguenots, assiégea la Rochelle, leur enleva cette place qui paroissoit imprenable, s'empara de toutes leurs forteresses, & termina ces guerres de Religion (1) qui avoient ébranlé la Monarchie jusques dans ses fondemens. (2) Il obligea la Reine Mere qui avoit trois

(1) Voyez Puffendorf, Histoire de l'Europe, tome II, page 183.

(2) En 1631.

Souverains pour gendres, le Roi d'Espagne, le Roi d'Angleterre, & le Duc de Savoye, à sortir du Royaume & à vivre errante & vagabonde, sans qu'aucun de ces trois Potentats osât la recevoir chez lui. Il força les Princes du Sang à devenir tranquilles, à respecter l'autorité Royale, à se contenter de leurs appanages, ou à suivre le sort de l'infortunée Marie de Médicis. Il abbaissa le pouvoir des Grands devenus intraitables, qui caballoient sans cesse contre le Ministre, ou qui n'obéissoient au Roi-même, qu'autant qu'il leur donnoit une puissance absolue dans leurs Gouvernemens. Il réduisit enfin le Parlement de Paris à se renfermer dans ses bornes légitimes.

Ce fut dans ces circonstances que le Cardinal de Richelieu fit signer (1) à la Duchesse douairière de Bouillon mère du Vicomte de Turenne, un traité par lequel elle s'engageoit à demeurer toujours attachée aux intérêts de la France, sous la promesse que le Roi lui fit de protéger la Maison de Bouillon. (2) Il obligea ensuite, par le traité de Quérasque, Victor Amédée Duc de Savoye, de rendre au Roi, Pignerol & ses dépendances, pour être unis à perpétuité à la Couronne de France; (3) & il envoya une armée dans la Lorraine, pour punir la légèreté de Charles IV. Souverain de cet Etat.

Ce Prince étoit né avec des talens merveilleux; mais la bizarrerie de sa conduite les rendit tous inutiles & même nuisibles à ses sujets. Il avoit épousé sa cousine la Princesse

Invasion de
la Lorraine.

(1) L'an 1630.

(2) L'an 1631.

(3) L'an 1633.

AN. 1630.

Nicole fille du feu Duc, & par-là, en réunissant tous les droits il avoit prévenu les difficultés qu'on auroit pû faire sur la succession au Duché de Lorraine. Comme la politique seule avoit formé ce mariage, le penchant de Charles pour l'amour & l'humeur jalouse de sa femme firent bientôt naître entre eux des sujets de brouillerie. Ils se séparèrent, & la Princesse renvoyée se retira en France, pour réclamer la protection de Louis XIII. qui la lui accorda. Charles de son côté s'attacha à la maison d'Autriche; & cet attachement parut une occasion favorable au Cardinal de Richelieu pour se rendre maître de Nancy, & pour s'emparer ensuite de toute la Lorraine.

AN. 1634.

Le siège de la Motte, où le Vicomte fut fait Maréchal de Camp.

Il ne restoit plus aucune place importante à prendre, que la seule forteresse de la Motte, située sur le haut d'un rocher fort élevé, & d'une dureté à l'épreuve de la sappe & de la mine. Les François en firent le siège au commencement du mois de Mars: leurs quartiers n'étoient qu'à une ou deux lieues de la place; les ennemis en étoient éloignés de plus de cinquante. Aussi-tôt que le Maréchal de la Force fut arrivé devant la Motte, on fit une ligne de circonvallation d'environ une lieue; on dressa sept batteries qui toutes ensemble étoient de trente canons; on fit des dispositions pour quatre attaques, & l'on creusa en même tems cinq mines, avec assez de difficulté, à cause de la dureté de la roche. Lorsqu'on eut assez avancé les travaux, pour être à portée de battre un bastion, le Maréchal y envoya son fils le Marquis de Tonneins, qui y fut fort maltraité & contraint de se retirer. Le lende-

main le Vicomte de Turenne monta la tranchée avec son régiment, pour attaquer le même bastion : sa réputation rendoit l'armée attentive au succès de cette entreprise. Les assiégés faisoient non-seulement un très grand feu, mais encore rouloient du haut du parapet des pierres d'une grosseur énorme, qui en tombant sur les pointes des rochers, se fendoient en mille pièces, & tuoient ou estropioient ceux qui osoient s'approcher. A travers ces périls, le Vicomte marchoit à la brèche, & ses soldats encouragés par son exemple paroissoient ne les plus craindre. Les Lorrains animés par les avantages qu'ils avoient remportés le jour précédent, se battirent avec une nouvelle ardeur; mais ce fut en vain qu'ils redoublèrent leurs efforts; le Vicomte les chassa du bastion, & y établit un logement. Ce qu'il y eut (1) de plus remarquable dans ce siège, fut que le Gouverneur ayant été tué, son frere qui étoit Capucin acheva de défendre la place : elle se rendit, après un siège de cinq mois, 28. Juillet. durant lequel le Vicomte de Turenne s'étoit tellement distingué par sa valeur & par son habileté, qu'on le regarda comme la première cause de tous les succès. Il en reçut des complimens de toute l'armée, & même du Marquis de Tonneins, qui auroit été piqué contre tout autre concurrent moins modeste que le Vicomte. Il ne lui échappoit jamais, ni dans sa conduite, ni dans ses discours, rien d'avantageux pour lui, ou d'offensant pour personne; & oubliant entièrement les intérêts de son amour propre, il ne

(1) Mem. de Bussy. Rabutin vol. 1. p. 7.

AN. 1634.

révoltoit jamais celui des autres : par-là il les dispofoit à le louer également & de fon courage & de fa modeltie. Ce fut dans ces fentimens que le Maréchal de la Force parla de lui dans la relation qu'il envoya à la Cour, du fiége de la Motte; & c'eft ce qui engagea le Cardinal de Richelieu à donner au jeune Vicomte la commiffion de Maréchal de Camp, à l'âge de vingt-trois ans; quoique ce grade fût alors le premier en dignité après celui de Maréchal de France, n'y ayant point encore de Lieutenans Généraux.

Le Duc de Bouillon frère du Vicomte quitte le fervice de Hollande & fe fait Catholique.

Dans ce tems, le Duc de Bouillon quitta le fervice de Hollande. Le Prince d'Orange n'ayant dans un âge avancé qu'un fils au berceau, jetta les yeux fur fon neveu pour lui fuccéder au Gouvernement des Provinces-unies, & réfolut d'en faire fon gendre, en lui donnant celle de fes filles qui époufa depuis l'Electeur de Brandebourg. L'Amour s'oppofa à la fortune du Duc de Bouillon. Malgré les motifs de fa propre ambition & les remontrances de fa mere, il époufa Eleonor Comteffe de Bergues (1), dont la beauté, l'efprit & la vertu égaloient la haute naiffance. Il ne fe repentit jamais des facrifices qu'il lui avoit faits, & conferva toujours pour elle toute l'eftime & toute la tendrefle, qu'infpirent les qualités de l'ame accompagnées des graces extérieures. La régularité de fa conduite, fa pieté fans fafte & fans minuties, difpoferent le Duc de Bouillon à examiner les doutes que fes converfations lui avoient déjà fait naître fur le Calvinifme; il fentit bien-tôt (2), comme il le dit lui

(1) Elle étoit iffue de l'ancienne Maifon des Comtes de Bergues en Gueldres.

(2) Dans une Lettre à fa fœur.

même, » l'absurdité d'une secte dont les principes fonda-
 » mentaux, en détruisant la liberté de l'homme; rendent
 » Dieu, par des conséquences naturelles, auteur du mal. »

AN. 1634.

Il étoit au-dessous d'une ame élevée comme celle du Duc de Bouillon, de dissimuler ses sentimens: il les déclara bien-tôt après le siège de Mastricht, & se réunit à l'Eglise Catholique. Il perdit par-là ses établissemens en Hollande, & résolut de s'attacher à la France, où il avoit de grands biens. Il arriva vers la fin de cette année à la Cour de Louis XIII. où il fut très-bien reçu du Roi, des Princes du Sang, & fut tout du Comte de Soissons qui le traita avec une distinction particulière, & lui marqua un grand desir de l'avoir pour ami. Le Cardinal de Richelieu le vit aussi plusieurs fois; mais il étoit facile de prévoir que l'opposition de leurs caractères empêcheroit toujours qu'il ne se formât entre-eux aucune liaison. Les maximes Républicaines que le Duc de Bouillon avoit succées en Hollande, sous ses oncles les Princes d'Orange, ne s'accordoient gueres avec le pouvoir absolu que Richelieu avoit projeté d'établir en France. Le Duc de Bouillon ne resta pas long-tems à la Cour: il s'en retourna à Sedan, sans avoir aucun sujet de se louer, ni de se plaindre du Ministre.

Le Cardinal, après s'être assuré de la ville de Sedan, après avoir dépouillé le Duc de Lorraine de ses Etats, obligé le Duc de Savoye à lui livrer Pignerol, appaisé les troubles domestiques, & réuni toutes les forces du Royaume dans une seule Puissance suprême, fit enfin éclater son grand pro-

rian. gene-
 ral du Car-
 dinal de Ri-
 chelieu.

AN. 1634.

jet contre les deux branches de la Maison d'Autriche, l'Espagne & l'Empire. Pour ne pas interrompre sans cesse la suite de la narration dans le cours de cette Histoire, & pour indiquer l'origine des Guerres différentes qui conduisirent successivement le Vicomte en Flandre, en Espagne, en Italie & en Allemagne; on fera voir quelle étoit la situation de l'Europe, dans le temps de la rupture entre les deux Couronnes, & l'on tâchera de développer les intérêts politiques des différens Potentats qui se déclarerent alors pour ou contre la France; & sur tout les motifs des longues Guerres d'Allemagne, qui ne se terminerent que par la Paix de Munster, à laquelle le Vicomte contribua beaucoup par ses succès.

Etat de
l'Espagne.

Philippe IV. regnoit en Espagne: les forces de ce Royaume s'étoient affoiblies depuis la mort de Charles-Quint, qui avoit donné lui-même le premier échec à la puissance de sa Maison, en séparant l'Empire d'avec l'Espagne, & en cédant les Provinces d'Allemagne à son frere Ferdinand. Depuis ce tems, la nation Espagnole s'étoit épuisée d'hommes & d'argent, pendant l'espace de soixante & dix ans, par l'établissement des Colonies aux Indes, par les longues guerres soutenuës dans les Pays-bas, par les secours donnés aux Ligueurs en France, par la perte de la Flotte envoyée contre l'Angleterre, & par l'expulsion des Morisques sous Philippes III. en 1609. Malgré tous ces malheurs, l'Espagne paroissoit encore une Puissance formidable aux yeux de toute l'Europe: Maîtresse de tout ce qui est au-delà des Pyrénées, elle étendoit encore sa domination sur une grande partie

partie de l'Italie, où elle possédoit le Royaume de Naples & le Milanois; elle comptoit la Sicile & la Sardaigne au nombre de ses Provinces; le Portugal lui appartenoit alors; le Roussillon & la Franche-Comté étoient de son domaine; & les Hollandois maîtres seulement des sept Provinces-unies lui avoient laissé les dix autres: de sorte que la France étoit comme bloquée & resserrée de tous côtés par les Etats du Roi d'Espagne. Outre les deux Indes, où Philippe IV. commandoit à des pays immenses, il possédoit beaucoup de places fortes sur les côtes d'Afrique, qui tenoient en respect les Rois de Barbarie. Une grosse flotte de galions joignoit par l'Océan les deux Indes à l'Espagne, & plusieurs escadres de galeres sur la Méditerranée, maintenoient la communication de ce Royaume avec l'Italie. Le Cardinal de Richelieu ne fut point ébloui de tout cet éclat: à travers les apparences d'une si grande force, il démêla la foiblesse réelle de l'Espagne, & sentit qu'elle ne se soutenoit plus qu'à l'ombre de son ancienne réputation. Cependant il ne pouvoit déclarer la guerre à la Maison d'Autriche régnante en Espagne, sans attaquer en même tems sa branche cadettè & son alliée qui tenoit l'Empire, où elle s'étoit renduë formidable à tous les Princes d'Allemagne.

Ferdinand II. Archiduc d'Autriche, Roi de Bohême & de Hongrie, étant devenu Empereur par la mort de Matthias, l'an mil six cent dix-huit, les Protestans de Bohême, refusèrent de lui obéir, & se choisirent pour Roi l'Electeur

Etat de
l'Empire.

AN. 1634

Palatin, chef de l'*Union Evangelique*. (1) Ce Prince accepta les offres des peuples de Bohême, se flattant que toutes les Puïssances Protèstantes s'interesseroient à sa querelle : les Hongrois, les Silésiens, les Moraves, & une grande partie de l'Autriche supérieure se déclarerent pour lui. Ferdinand de son côté engagea dans ses interêts le Duc de Baviere, déjà Chef de la *Ligue Catholique* (2) : le Pape lui envoya dans la suite des sommes considérables, & le Roi d'Espagne lui promit des troupes. Ferdinand gagna d'abord la fameuse bataille de Prague le huitième de Novembre 1620. ce ne fut depuis qu'un enchaînement de victoires : l'Electeur son concurrent fut chassé de la Bohême, dépouillé de ses Etats, & dégradé de la dignité Electorale, que l'on transporta au Duc de Baviere.

Le Roi d'Angleterre beaupere du Palatin, & le Roi de Dannemarc qui avoit épousé la sœur de cet Electeur, soutinrent ses interêts ; les Provinces-unies lui promirent des troupes & de l'argent ; la France même favorisa secretement la Ligue Protèstante & le Palatin dégradé. La guerre continua pendant sept années entieres ; & dans cet intervalle le

(1) Les autres membres principaux de l'Union Evangelique étoient le Duc de Wirtemberg, le Landgrave de Hesse-Cassel, le Prince d'Anhalt, les Marquis d'Anspach, & de Baden-Dourlach.

(2) Les autres membres de la Ligue Catholique étoient les Electeurs de Mayence, de Cologne & de Trèves ; l'Archevêque de Salzbourg, les Evêques de Bamberg, de Wirtsbourg & d'Aichstat ; les Archiducs d'Autriche, & plusieurs autres Princes Allemands sous l'autorité de l'Empereur ; le Pape même & le Roi d'Espagne voulurent y être admis : elle fut encore fortifiée de deux Princes Protèstans, l'Electeur de Saxe par jalousie contre l'Electeur Palatin, & le Landgrave de Hesse Darmstadt qui avoit des démêlés avec celui de Hesse-Cassel.

fameux Walstein Général de l'Empereur ruina tout-à-fait le parti Protestant, força le Roi de Dannemarck d'abandonner l'Allemagne, réprima & contint les Electeurs de Saxe & de Brandebourg, & dépouilla le Duc de Méklenbourg de ses Etats, dont il obtint l'investiture. Cette longue suite de prospérités rendit Ferdinand redoutable à l'Allemagne & à tous ses voisins : la France en devint jalouse, & le Cardinal de Richelieu songea aux moyens d'arrêter des progrès si rapides : il n'imagina rien de plus efficace que de priver les troupes Impériales de leur Général, & d'en procurer un de grande réputation à celles des Confédérés. Le Ministre François en inspirant à l'Empereur des soupçons contre Walstein, parvint à le faire destituer du commandement des armées, & en même tems sollicita le Grand Gustave Roi de Suède à sortir du fond du Nord pour devenir le Chef de L'UNION EVANGÉLIQUE. Ce Monarque avoit toutes les qualités qui forment les véritables Héros. Persuadé que le Ciel lui avoit réservé la gloire d'être le protecteur de la liberté Germanique & de la Religion Réformée; il se hâta de conclure la paix avec les Polonois; se ligua avec la France dont il tira des sommes considérables; fit lever des troupes en Angleterre, en Hollande & dans l'Empire; descendit dans l'Isle Rugen, & en chassa les Impériaux au mois de Juin 1630. Cette heureuse expédition fut suivie d'un torrent de victoires : en moins de deux ans il se rendit maître de la plus considérable partie de l'Allemagne, & tout fut soumis à ses armes depuis la mer Baltique jusqu'au Danube. Ferdinand

AN. 1634. rappella alors Walstein qui s'étoit retiré dans la Moravie, pour l'opposer à Gustave. Ce Général balança la fortune du Héros Suédois, & lui livra enfin bataille à Lutzen près de Leipfick, le quatrième de Novembre 1632. Le combat fut sanglant : les Suédois remportèrent la victoire ; mais ils perdirent leur Roi, & après sa mort ils ne se soutinrent plus avec le même éclat : deux ans après, leurs troupes, au nombre de trente mille hommes, furent entièrement défaites dans les plaines de Nordlingue, le sixième de Septembre 1634. Ferdinand se vit une seconde fois à la veille de mettre aux fers toute l'Allemagne : il avoit dompté les rebelles de Bohême, rendu cette Couronne héréditaire dans sa Maison, calmé les troubles de l'Autriche, remis la Moravie & la Silésie dans l'obéissance, dépouillé l'Electeur Palatin de ses Etats, abbatu la Ligue Protestante, & abaissé la puissance des Suédois dans l'Empire. Par ces succès il retint dans son alliance tous les Princes de la Ligue Catholique, excepté le seul Electeur de Trèves : il détacha même de la Ligue Protestante les Electeurs de Saxe & de Brandebourg, avec le Duc de Wirtemberg, qui abandonnerent le parti de la Suède, & embrasserent les interêts de la Maison d'Autriche ; enfin il contraignit à garder la neutralité tous les Princes de la Ligue Protestante, hors le Duc de Lunébourg & le Landgrave de Hesse-Cassel, qui se déclarerent pour la France.

AN. 1635.

Liaison du Cardinal de Richelieu avec le Duc

Telle étoit la situation de l'Empire à la rupture de la paix entre les deux Couronnes. Pour résister à tant de Puissances réunies, le Cardinal de Richelieu entra dans une liaison

étroite avec deux grands hommes, Weymar & Oxenstiern, tous deux d'une rare capacité, l'un dans la guerre, & l'autre dans la politique. Le Duc Bernard de Weymar Prince de la branche aînée de la Maison de Saxe, avoit été (1) le principal & le plus habile Général du Grand Gustave. Depuis la défaite de Nordlingue, il avoit encore sous lui douze mille hommes de troupes très-aguerries, dont les Officiers n'attendoient d'avancement que de leur épée. Weymar les avoit ramassées dans les Cercles Protestans de la Suabe, de la Franconie & du Rhin : il les avoit menées d'abord au secours du Grand Gustave, qui les soudoya jusqu'à sa mort. Les Suédois n'étant plus en état de les payer, Weymar eut recours à la France, & le Roi lui promit, par un traité signé à S. Germain-en-Laye, des sommes considérables pour les entretenir pendant tout le tems que durerait la guerre. Après la mort de Gustave, & sur tout depuis la perte de la bataille de Nordlingue, les principaux Chefs de la Ligue Evangélique étoient sur le point de se désunir : (2) le Baron Axel Oxenstiern Grand Chancelier de Suède, ramena ceux que l'intérêt particulier alloit séparer : il arrêta l'ambition des uns, suspendit la jalousie des autres, & fit comprendre à tous, qu'ils ne trouveroient leur sûreté que dans leur union contre la Maison d'Autriche.

AN. 1635.

de Weymar
& le Chancelier Oxenstiern.

(1) Charles-Quint avoit ôté à la branche aînée de la Maison de Saxe, l'Electorat, pour en investir la branche cadette, dont est sorti l'Electeur d'aujourd'hui. Cette injustice avoit laissé dans le cœur de tous les Princes de la branche aînée une haine implacable contre la Maison d'Autriche.

(2) Le Pere Bougeant Hist. des Nég. de Westph. & Puffendorf.

AN. 1635.

Oxenstiern se transporta en France , au commencement de cette année , s'aboucha avec le Cardinal de Richelieu , & conclut un nouveau traité avec le Roi , à Compiègne. Ce fut alors que ces deux Ministres concerterent tout ce qu'on exécuta treize ans après , dans le Traité de Munster ; & que Richelieu conçut une violente jalousie contre un rival , en qui il voyoit impatiemment des talens égaux aux siens , & peut-être des vertus supérieures. Avant ces deux grands Ministres , on ne connoissoit pas ce qu'on appelle présentement en Europe , EQUILIBRE DE PUISSANCE : les Princes se faisoient la guerre sans prévoir que leurs victoires-même pouvoient avoir quelquefois des suites funestes , ignorant qu'il est dangereux de trop affoiblir son ennemi , aussi-bien que de trop fortifier ses alliés, Richelieu songea le premier avec le Chancelier Oxenstiern à peser la valeur des Nations & leurs intérêts différens , à combiner leurs rapports mutuels , à calculer leurs forces , & à former par-là une nouvelle espece de politique , inconnue aux siècles passés. Après avoir démêlé ainsi les avantages & les besoins de chaque Cour de l'Europe , Richelieu s'assura des unes , & disposa les autres à demeurer neutres. (1) Il convint avec les Etats Protestans de l'Empire (2) , qu'outre les sommes d'argent que le Roi payeroit aux Confédérés , il entretiendroit en deçà du Rhin une armée de douze mille hommes de pied , qui seroit commandée par un Prince choisi

(1) Recueil des Traités de paix.

(2) Les Cercles de Suabe , de Franconie & du Rhin.

entre les Confédérés , & sous lequel le Roi nommeroit un AN. 1635.
LIEUTENANT GENERAL. Les Etats Protestans s'obligeoient de leur côté à joindre leurs troupes à cette armée , pour prendre Brisac , & les villes qui sont situées au-delà du Rhin jusqu'à Constance , & de remettre au Roi la protection de l'Alsace & de toutes les villes qui en dépendent , où il pourroit faire entrer des garnisons Françaises.

Le Cardinal fit un nouveau traité avec les Hollandois , par lequel il fut arrêté qu'on attaqueroit les Provinces des Pays-bas qui obéissoient à l'Espagne , avec une armée de soixante mille hommes , dont les Etats devoient fournir une moitié , & le Roi l'autre. Louis XIII. promettoit de plus de payer quinze-cent mille livres tous les ans , pour contribuer aux frais de la guerre , & les Etats Généraux promettoient de leur côté , de tenir une armée navale à la rade pour faciliter les expéditions & les descentes sur les côtes de la Flandres. Dès lors le Roi & les Hollandois partagerent les Pais-bas comme une conquête déjà assurée. Ce partage prématuré prouve que les plus grands génies sont capables des plus grandes fautes : Richelieu dévoila toute l'étendue de ses desseins & de son ambition aux Hollandois , qui craignoient toujours depuis de devenir frontiere de la France , sans aucun intervalle entre cette Monarchie & leur République : aussi ne firent-ils plus la guerre qu'avec de grandes précautions , & n'assistèrent le Roi qu'avec des réserves pleines de défiance.

Nouvelle alliance entre la France & les Provinces-unies.

Richelieu ménagea en même tems les Princes d'Italie , de Alliance en-

AN. 1635.
 tre la France
 & les Prin-
 ces d'Italie.

maniere qu'une partie demeura neutre, & que les Ducs de Savoye, de Parme & de Mantouë signerent un traité avec le Roi. Il engagea ensuite la Cour de Dannemarck & la République de Pologne, à faire la paix avec les Suédois; & pour empêcher les Anglois de se déclarer en faveur des Espagnols, il fomenta les discordes alors naissantes entre l'infortuné Roi Charles & son Parlement: enfin pour consommer son ouvrage, il prépara de-loin la révolte des Catalans & la révolution de Portugal. Rien ne donne une plus haute idée du génie de ce Ministre, que de le voir percer ainsi avec un secret impénétrable & une activité infinie jusques dans l'intérieur des Cours les plus éloignées; remuer les unes, arrêter les autres, flatter celles-ci par les promesses, intimider celles-là par les menaces, & les forcer toutes à être attentives à ses mouvemens. On se laisse facilement éblouir par l'éclat de ces vastes projets, lorsqu'on ne connoît point les principes de cette politique noble qui s'occupe bien plus du bonheur des peuples, que de l'agrandissement des Princes.

Dispositions
 de Charles
 IV, Duc de
 Lorraine:

Pendant la guerre entre les deux Couronnes, le Duc de Lorraine, quoique dépouillé de ses Etats, conserva toujours une petite armée de dix à douze mille hommes, qui servoit tour à tour l'Empire, l'Espagne & la France. Il gardoit pour lui l'argent destiné à l'entretien de ses soldats, & leur permettoit de vivre à discrétion. Il se déclara d'abord pour l'Espagne.

Puissances

C'est ainsi que d'un côté l'Empereur, le Duc de Lorraine,

les

les Electeurs de Saxe & de Brandebourg, le Duc de Wirtemberg, & presque tous les Princes, Etats & Villes Catholiques d'Allemagne, se liguerent avec l'Espagne contre la France; de l'autre côté, la Savoye, la Hollande, la Suède, l'Electeur de Trèves, le Duc de Lunébourg & le Landgrave de Hesse-Cassel, étoient unis d'intérêt avec la France contre l'Espagne.

AN. 1635.
différentes
alliées pour
& contre la
France.

Telle étoit la situation des affaires politiques en Europe, lorsque le Cardinal de Richelieu trouva un prétexte plausible, pour rompre ouvertement avec l'Espagne. L'Electeur de Trèves s'étoit détaché trois ans auparavant de la Ligue Catholique; la prospérité des armes de Gustave-Adolphe, & les disgrâces arrivées à la Maison d'Autriche, l'y avoient déterminé: il avoit traité avec la France, obtenu de la Suède qu'elle seroit neutre, & reçu garnison Française à Trèves, à Harmanstein & à Philisbourg. Les Espagnols & les Autrichiens voulurent s'en venger, & lui déclarerent la guerre au mois de Janvier de l'année 1635. Bientôt après ils surprirent la ville de Trèves, enleverent l'Electeur & le menerent prisonnier d'abord à Bruxelles, puis à Gand, & enfin à Vienne. Cet attentat contre un allié de la France irrita le Roi: il envoya, suivant les anciennes formes, le dix-neuf du mois de Mai, un Héraut jusques dans Bruxelles pour déclarer la guerre à l'Espagne.

Rupture entre les deux
Couronnes.

19. de Mai.

Cependant aucune des frontières ne se trouvoit en état de défense: il n'y avoit point d'argent dans les coffres du Roi; on manquoit d'artillerie & de munitions. Dans ces

AN. 1635.

circonstances, les ennemis de Richelieu (1) regarderent son entreprise comme une imprudence énorme : mais ce grand Ministre sçut employer si habilement ses Alliés, qu'il occupa & affoiblit par-tout les ennemis de la France. Ce qui fait voir que les négociations & les alliances sont pour un Etat d'une aussi grande ressource que les trésors & les fortifications des Places.

Levée de
quatre ar-
mées en
France.

Le Cardinal néanmoins mit quatre armées sur pied, pour attaquer les Espagnols par quatre endroits différens : il envoya la première & la plus grande de ces armées, composée de vingt-cinq mille hommes, dans les Pays-bas, sous les Maréchaux de Châtillon & de Brézé; la seconde, dans le Milanois, sous le Maréchal de Créqui; la troisième sous le Duc de Rohan, dans la Valteline; le Cardinal de la Valette (2) mena la quatrième au secours des Suédois en Allemagne, & le Vicomte de Turenne fut nommé son Maréchal-de-Camp.

Mayence
ravitaillé.

Les Suédois commandés par le grand Gustave avoient pénétré jusques dans le cœur de l'Allemagne : mais après la funeste journée de Nordlingue, les Confédérés hors d'état de faire aucune entreprise considérable, s'étoient bornés à défendre les villes dont ils étoient les maîtres. Galas Général des Impériaux avoit fait de Wormes son magasin & sa place-d'armes : de-là il envoyoit des détachemens pour ravager le pays, & pour surprendre les villes où les Suédois.

(1) Mém. de Montresor.

(2) Louis de Nogaret de la Valette, fils de Jean Louis de Nogaret Duc d'Épernon, & de Marguerite de Foix de Candale.

avoient des garnisons. Il avoit fait bloquer celle de Mayence depuis trois mois par le Comte de Mansfeld, & il étoit allé lui-même quelque tems après assiéger Deux-Ponts, pour couper la communication de la Lorraine, que les François occupoient, avec l'Alsace, dont ils vouloient s'emparer. Les troupes du Roi qui s'étoient rassemblées au mois de Juillet dans le pays Messin, au nombre de dix-huit à dix-neuf mille hommes, entrèrent dans l'Allemagne (1) sous la conduite du Cardinal de la Valette, qui joignit le Duc de Weymar en de-çà du Rhin près de Bingham. Les deux Généraux prirent cette ville, marcherent au secours de Mayence, forcerent le Comte de Mansfeld à se retirer, & ravitaillerent la place: ils s'avancerent alors vers la ville de Deux-Ponts, dont Galas leva le siège à leur approche. Pendant que les Impériaux gagnoient les environs de Wormes, les deux Généraux confédérés allerent à Francfort, pour obliger cette ville, qui vouloit se racommoder avec l'Empereur, à rester fidelle au Parti Protestant; & après avoir mis une forte garnison dans Saxen-hausen près de Francfort, ils retournerent camper sous Mayence, demeurant ainsi maîtres de la campagne.

16. Août.

24. dud.

28. dud.

Le Général Galas qui étoit à Wormes, n'osant hazarder une bataille, ni venir attaquer les Confédérés dans leur camp, prit le parti de leur couper les vivres. Le pays avoit été ruiné par les troupes Impériales & Suédoises pendant les longues guerres d'Allemagne, & il falloit faire venir les con-

Retraite des
François.

(1) Mercure François.

AN. 1635.

vois de Keyserloutre, de Sarbruck & de plusieurs autres lieux très-éloignés, du côté de la Lorraine. Le Marquis de Gonzague s'empara de toutes ces Places par l'ordre de Galas: dès lors il n'arriva plus rien au camp des Confédérés, où les vivres monterent à un prix si excessif, que les soldats ennemis alloient y vendre du pain, au péril de leur vie. Dans cette occasion pressante le Vicomte de Turenne donna de nouvelles preuves de sa générosité; il vendit sa vaisselle & ses équipages pour faire subsister une partie des troupes: la disette devint si grande que les soldats furent réduits à vivre de racines & d'herbes, & que les chevaux n'eurent d'autre nourriture que des feuilles d'arbres & de vignes. Un plus long séjour auroit infailliblement fait périr les armées: les deux Généraux s'étant déterminés à abandonner leur camp, songerent à se retirer dans les trois Evêchés, où il y avoit des vivres en abondance; & ayant laissé à Mayence quatre mille hommes, ils décamperent la nuit & repassèrent le Rhin à Bingham sur un pont de bateaux. En même tems Galas traversa le fleuve à Wormes, & poursuivit les deux armées. Le Duc de Weymar voulant échapper à sa poursuite par une extrême diligence, fit enterrer secrètement le canon & brûler tous les bagages inutiles, afin que la marche ne fût retardée par aucun embarras. Les deux armées marcherent jour & nuit, sans se reposer, par des chemins détournés & pénibles, entre des montagnes. Galas qui les suivoit avec sa Cavalerie, les joignit sur la riviere de Glann entre Odernheim & Messeinheim: là, les François & les Suédois faisant

26. Septem-
bre.

volte-face, le repousserent avec une valeur qui lui fit connoître que leur retraite n'étoit rien moins qu'une fuite. Cette résistance ne fit que l'animer : il se mit à la tête de neuf-mille chevaux, traversa le Duché de Deux-Ponts, passa la Sarre, entra dans la Lorraine, & les attendit en embuscade dans un défilé entre Vaudrevange & Boulay. Il s'y donna un rude combat, où la Cavalerie Impériale fut mise en déroute par les escadrons François : cinq-cent Croates de l'armée de Galas furent tués avec plusieurs Officiers ; & les deux armées confédérées arriverent en lieu de sûreté, après treize jours de marché. (1)

(2) L'Histoire nous fournit peu d'exemples d'une retraite aussi difficile. Les François sans vivres & travaillés de toutes les maladies que cause la disette, traversoient les bois & les montagnes, poursuivis des Impériaux chez qui tout abondoit. Une partie de l'armée ne gardoit plus d'ordre dans sa marche : ceux qui pouvoient tromper la vigilance des Officiers, alloient se jeter parmi les ennemis, espérant y trouver de quoi assouvir leur faim ; d'autres s'écartoient à droite & à gauche pour piller ; plusieurs enfin épuisés de fatigue, se traînoient pour suivre le gros de l'armée. Pendant cette affreuse retraite le Vicomte de Turenne fit jeter de ses chariots les bagages les moins nécessaires, pour y faire monter les malheureux qui n'avoient plus la force de marcher. Il partageoit avec les soldats les vivres qu'il pouvoit trou-

Conduite
du Vicomte
pendant cette
retraite.

(1) Monglat, Puffendorf, Mercure François.

(2) Mem. de Monglat, tome I. pag. 98.

AN. 1635.

ver : il confoloit les uns ; il encourageoit les autres ; il compatissoit aux peines de tous & les foulageoit selon son pouvoir, sans distinction de François ni d'Etrangers. Par-tout où l'on fut obligé de faire tête aux ennemis, il combattit avec une valeur intrépide, occupa les hauteurs, s'empara des défilés, se saisit des villages & de tous les lieux où il pouvoit placer de l'Infanterie, dont le feu arrêtoit souvent les Impériaux : enfin il fit voir une activité, un courage, & sur-tout une humanité, qui attirerent l'admiration de l'armée & l'attention de la Cour.

Nouveau
traité du Duc
de Weymar
avec la France.

Dès que les troupes des Confédérés furent établies en Lorraine dans leurs quartiers d'hyver, Weymar & la Valette allèrent à Paris. Weymar depuis la défaite de Nordlingue étoit devenu suspect aux Suédois ; ils le regardoient comme la cause de leur malheur, parce qu'il avoit engagé la bataille contre l'avis du Maréchal d'Horn. Le Duc mécontent de la Suède, dont les Ministres ne le traittoient pas avec assez de considération, écouta les offres de la France ; le Roi lui accorda une pension de quinze-cent mille livres, & quatre millions par an pour l'entretien d'une armée de dix-huit mille hommes, que le Duc s'obligea de fournir & de commander, sous l'autorité de ce Monarque.

*AN. 1636.

Siège de
Saverne.

Le mauvais succès de la dernière campagne, avoit tellement découragé le Cardinal de la Valette, qu'il auroit renoncé au métier de la guerre, si le Cardinal de Richelieu qui lui connoissoit des talens, ne l'eût obligé de reprendre le commandement de l'armée. Sur la proposition que Riche-

lieu lui fit d'aller assiéger Saverne, il ne voulut se charger de cette entreprise, qu'à condition qu'il auroit avec lui le Vicomte de Turenne: le Ministre y consentit; (1) & le Vicomte touché de la confiance que lui marquoit le Cardinal de la Valette, n'oublia rien pour y répondre. La Valette & Weymar ayant fait marcher leurs troupes, arriverent en Alsace vers le commencement de Juin, & attaquèrent Saverne par deux différens endroits. Weymar fit une brèche de son côté, & donna un assaut où il fut vivement repoussé. Deux jours après il en tenta un second, avec aussi peu de succès: sans se rebüter il en livra un troisième qui fut fort sanglant de part & d'autre. Piqué d'une résistance si opiniâtre il redoubla le feu de la batterie, & au quatrième assaut la Ville-haute fut emportée. Il restoit encore à prendre la Ville-basse avec le Château: Turenne voyant que les travaux étoient peu avancés du côté de la Valette, se mit à la tête des troupes Françoises; en peu de tems il franchit la palissade, passa le fossé, monta sur la brèche, s'empara des retranchemens que l'ennemi y avoit faits, & s'y logea. Il anima tellement les soldats par ses libéralités & par son exemple, que la Ville-basse & la Citadelle ne purent tenir que jusqu'à la fin de Juin: mais le dernier jour du siège le Vicomte fut blessé au bras droit d'un coup de mousquet. Quoique plusieurs Chirurgiens eussent opiné à lui couper le bras, on n'en vint point à cette cruelle extrémité; la guérison fut longue, & l'on se fitit par les allarmes que

(1) Mem. de Monglat, tome I. pag. 125.

AN. 1636.

causa sa maladie, & par la joie que produisit son rétablissement, combien les troupes avoient déjà conçu pour lui d'amour & d'estime.

Les Espagnols entrent en France.

Pendant les expéditions de la Valette & de Weymar en Alsace, les Espagnols faisoient de grands progrès du côté de la Flandre. Leur armée composée d'Allemands, de Hongrois, de Polonois & de Croates, sous la conduite de (1) Jean-de-Vert, se répandant en Picardie, rappelloit le souvenir des anciennes inondations des Barbares. Paris se crut à la veille d'être saccagé: ses habitans se réfugièrent dans les Provinces, & y porterent l'épouvante. Le danger qui paroissoit extrême, augmentoit encore par l'entrée de Galas dans la Bourgogne: ce Général projettoit de marcher, Enseignes déployées, jusqu'à Paris, & se flattoit de partager avec l'armée de Jean-de-Vert le pillage de cette riche Capitale. Dans un péril si pressant, les Parisiens effrayés se taxerent eux-mêmes: tous les apprentifs de métier furent enrôlés: chaque porte cochere fut obligée de fournir un cavalier, & les autres un fantassin. Le Roi s'avança vers Compiègne, à la tête de cinquante-mille hommes: les ennemis voyant les François en état de se défendre & même d'attaquer, abandonnerent la Picardie, & Paris se rassura.

Galas est chassé de la Bourgogne.

L'armée qui étoit entrée en Bourgogne ne fit pas une si heureuse retraite. Galas avoit investi S. Jean-de-Lône. Cette ville, quoique petite & mal fortifiée, fut un écueil funeste

(1) Il étoit fils d'un paysan de Westphalie; son mérite seul le fit Général des armées de l'Empereur.

pour

pour les Impériaux: elle soutint leurs attaques avec une vigueur extrême. Aux efforts des assiégeans se joignirent des pluies prodigieuses qui inonderent toute la campagne, & firent déborder la Saone: Galas fut contraint de lever promptement le siège, & de laisser son artillerie avec une partie de ses bagages. Une infinité de soldats se noyèrent dans les chemins rompus par les torrens; plusieurs furent assommés par les payfans, & pour comble de disgrâce le Comte de Rantzau (1) défit leur arriere-garde: de trente mille hommes dont l'armée ennemie étoit composée, il ne s'en sauva qu'environ douze mille qui se retirèrent dans la Franche-Comté. Cette Province, quoique sujette de l'Espagne, devoit, par un traité fait avec le Roi, conserver la neutralité pendant tout le tems de la rupture entre les deux Couronnes: mais les levées de troupes que les Francs-Comtois permettoient à Philippe, servirent de prétexte au Cardinal de Richelieu pour rompre la neutralité avec eux. Après la prise de Saverne, le Duc de Weymar & le Cardinal de la Valette s'approcherent de la Franche-Comté. Le Général Galas vouloit y prendre des quartiers d'hyver, & s'étoit avancé pour se saisir des postes les plus favorables: le Cardinal de la Valette en ayant été averti, envoya le Vicomte de Turenne avec un corps de troupes au-devant des ennemis. Sa blessure qui n'étoit pas encore guérie, ne l'empêcha pas d'exécuter les ordres qu'il avoit reçus: il marcha jour & nuit; & étant arrivé au bourg de Jussey, où

(1) Josias de Rantzau natif du Holstein, depuis Maréchal de France.

AN. 1636.

Galas commençoit à se retrancher, il l'attaqua, le défit, le força à rebrousser chemin, le suivit dans sa retraite, chargea souvent son arriere-garde, & fit plusieurs prisonniers. Galas avant que de repasser le Rhin, tenta de traverser le siège de Joinville que faisoit le Duc de Weymar; mais le Vicomte se posta d'une maniere si avantageuse entre les Impériaux & l'armée des Assiégeois, qu'il rompit toutes les mesures que prit Galas pour jeter du secours dans cette ville: elle se rendit au Duc de Weymar, & les Impériaux contraints de se retirer en Allemagne par Brisac, y passerent le Rhin.

AN. 1637.

Mort de
l'Empereur
Ferdinand
II. Election
de Ferdi-
nand III.

Au commencement de l'année 1637. mourut à Vienne Ferdinand II. âgé de soixante ans. Quoique peu de tems avant sa mort, son fils Ferdinand III. eût été élu Roi des Romains & son successeur à l'Empire; la France crut ne devoir pas le reconnoître, à cause de l'irrégularité de son élection, qui, au lieu de se faire à Ratisbonne, selon l'usage, s'étoit faite à Francfort; où les Espagnols, pendant la Diète, avoient employé les menaces pour intimider les Députés. L'opposition des François à cette élection augmenta l'animosité de la Cour de Vienne; & la guerre se ralluma.

Le Vicomte
va en Flan-
dre.

Les heureux succès de la campagne précédente déterminèrent le Cardinal de Richelieu à donner au Cardinal de la Valette & au Duc de Candale son frere, le commandement de l'armée qui devoit entrer en Flandre par la Picardie: (1) la Valette demanda encore Turenne pour un de

(1) Voyez Mem. recondit. di Siri, & les Mem. de Monglat de l'an 1637.

ses Maréchaux de Camp. On alla d'abord investir Landrecies ville du Hainaut, fortifiée de cinq bastions bien revêtus avec des fossés pleins d'eau. Ce siège causa des fatigues infinies au Vicomte: le tems devint mauvais; les pluyes qui tomboient en abondance, remplirent bientôt la tranchée, & les soldats avoient de l'eau jusqu'à la ceinture. Le Vicomte y restoit avec eux, & n'en sortoit que pour aller rendre compte au Cardinal du progrès des travaux: animant ainsi par son exemple ceux qu'il soutenoit en même tems par ses libéralités, il surmonta tous les obstacles que l'art, la nature & les ennemis opposoient aux Assiégeois, & la Place se rendit.

Après la prise de Landrecies, le Cardinal de la Valette s'avança le long de la Sambre: & pendant qu'il se rendoit maître de Maubeuge, il envoya ravager le pays entre Mons & cette riviere; afin que si l'ennemi y venoit camper, il ne pût subsister que difficilement. Comme il ne voyoit point d'Espagnols en campagne, il retourna sur ses pas, s'alla présenter devant Avesnes, fit mine de vouloir l'assiéger, & rabattit tout-à-coup sur la Capelle. Cependant il envoya le Vicomte pour prendre Solre, Château le plus fort de tout le Hainaut, & qui étoit pourvu d'une garnison de deux mille hommes. Le Vicomte l'attaqua si vivement, qu'en très peu d'heures les ennemis se rendirent à discrétion. (1) Quelques soldats ayant trouvé dans la place une femme d'une grande beauté, l'amenerent à leur

Il assiége
& prend le
Château de
Solre.

(1) Mem. MSS. de l'Abbé Ragueuet, & Mem. MSS. de Fremont d'Abblancourt.

AN. 1637. Commandant, comme la plus précieuse portion du butin. Le Vicomte n'avoit alors que vingt-six ans; il n'étoit pas insensible: cependant il feignit de ne pas pénétrer le dessein de ses soldats, & loua beaucoup leur retenue; comme s'ils n'avoient pensé, en lui amenant cette femme, qu'à la dérober à la brutalité de leurs compagnons: il fit chercher son mari, & la remettant entre ses mains, il lui dit, *que c'étoit à la discrétion de ses Soldats qu'il devoit l'honneur de sa femme.*

Attaque de
Maubeuge
par le Cardi-
nal Infant.

Le Cardinal de la Valette ayant résolu de faire de Maubeuge une puissante Place-d'armes qui tiendrait en bride tout le Pays, y laissa le Duc de Candale son frere & le Vicomte de Turenne avec un gros corps de troupes, qui se retrancherent sous le canon de cette ville, & lui de son côté alla assiéger la Capelle. Le Cardinal Infant qui commandoit dans les Pays-bas, averti de la séparation des troupes Françoises, s'avança vers Maubeuge, & l'attaqua pour faire lever à la Valette le siège de la Capelle, en l'obligeant de venir secourir le Duc de Candale. Le Duc ne trouva point de meilleur parti à prendre, que de sortir de la ville avec quelque Cavalerie, & d'aller presser son frere de venir joindre les troupes Françoises qu'il laissa sous le commandement du Vicomte son Maréchal de Camp. Le Cardinal Infant, se hâtant de profiter de l'occasion; fit dresser une batterie de trente pièces de Canon qui foudroyerent la ville pendant deux jours entiers. Ayant appris le lendemain que la Capelle étoit prise, & que le Cardinal de la Valette mar-

choit vers Maubeuge, il fit donner un assaut général; mais repoussé de tous les côtés par le Vicomte de Turenne, il leva le siège, & ne songea plus qu'à se poster de manière qu'il pût empêcher la jonction des deux armées Françaises: il échoua encore dans cette entreprise, & fut contraint de se retirer. Le Vicomte qui eut ordre de le suivre, força une partie de l'armée Espagnole à repasser la Sambre, où il y eut beaucoup de noyés, & grand nombre de tués; & finit ainsi glorieusement la campagne.

Vers la fin de cette année, le Cardinal de Richelieu attira le Duc de Weymar à Paris: ils eurent plusieurs conférences ensemble, dont le résultat fut que l'on attaqueroit Brisac, ville qui étoit regardée comme le rempart de l'Allemagne.

Le Duc Bernard de Weymar crut devoir commencer par se rendre maître des Villes Forestières. Il entra en campagne dès la fin du mois de Janvier pour prévenir les Impériaux; & surmontant l'extrême rigueur de la saison & la difficulté des chemins, il arriva à la vue de Seckingen & de Lauffembourg. Ces deux Places furent prises d'emblée, tandis que le Comte de Nassau & le Colonel Rosen emporterent Valshut presque sans résistance. De si heureux succès firent naître au Duc Bernard l'envie de s'emparer de Rhinfeld, la quatrième & la plus forte des Villes Forestières: il passa le Rhin, & assiégea cette Place, malgré l'incommodité des neiges & des eaux qui inondoient la tranchée. Il avoit déjà fait un logement au pied de la brèche, lorsque les Impé-

AN. 1637.

AN. 1638.

Le Duc de Weymar assiége les villes Forestières & bloque Brisac.

AN. 1638. riaux vinrent au secours de Rhinfeld, commandés par Jean-de-Vert, le Duc Savelly (1) & deux autres Généraux. Weymar leur livra deux combats : le premier fut douteux, & les ennemis secoururent la ville; mais dans le second, il remporta une pleine victoire; & les quatre Généraux de l'Empereur furent pris avec plusieurs Officiers distingués. Rhinfeld & quelques autres villes de la Suabe se rendirent alors au Vainqueur. Jean-de-Vert amené prisonnier à Paris par l'ordre du Roi, se fit estimer dans sa disgrâce, par la manière noble & polie dont il répondit aux civilités de la Cour de France. (2) Cette victoire mit le Duc Bernard en état de bloquer Brisac. Il falloit, pour serrer cette ville de plus près, se rendre maître de toutes les places qui l'environnent : Fribourg, une des premières qu'on assiégea, ne se rendit qu'après plusieurs combats qui furent autant de victoires; enfin le Duc Bernard commença le siège de Brisac au mois d'Avril.

Le Vicomte
va servir sous
le Duc de
Weymar, au
siège de Bri-
sac.

Le Cardinal de Richelieu envoya deux renforts à ce Prince, sous la conduite du Vicomte de Turenne & du Comte de Guebriant (3), comme LIEUTENANS GENERAUX; grade qui commença dès lors seulement à être connu, en France. D'un autre côté l'Empereur, le Roi d'Espagne & le Duc de Baviere n'oublierent rien pour secourir cette Place, dont la conservation étoit pour eux d'une très-grande conséquence.

(1) Il étoit Prince d'Albano & du S. Empire.

(2) Hist. du Maréchal de Guébriant, pages 76. & 80. & Mem. de Monglat, tome I. pag. 223.

(3) Jean-Baptiste Budes Comte de Guébriant, depuis Maréchal de France.

Le Général Goëtz & le Duc Savelly qui s'étoit échappé de prison, assemblèrent une armée sur les bords du Danube, s'approcherent de Brisac, firent diverses marches autour de la ville, & par deux fois trouverent moyen d'y jeter quelques vivres. Pour empêcher de pareils secours dans la suite, le Duc Bernard prit la résolution d'aller attaquer l'armée ennemie: il sortit de ses lignes avec les deux tiers de la sienne, qui n'étoit que de seize mille hommes; le Général Goëtz en avoit vingt mille. Weymar n'eut pas marché deux heures par des chemins couverts & très étroits, qu'il rencontra les ennemis dans la plaine de Wittenveir: il s'y mit en bataille après quelques décharges d'artillerie de part & d'autre, les deux armées s'ébranlerent & se chocquerent avec furie. L'aile droite Impériale fut renversée dans un Ravin qui étoit derrière elle, & mise en déroute sans pouvoir se rallier: le Duc Savelly qui la commandoit fut pris avec sept pièces de canon. L'aile droite de Weymar qui se trouva dans un terrain très défavantageux, fut rompuë: Goëtz qui étoit posté sur une hauteur, alloit la prendre en flanc, & le Vicomte de Turenne qui la commandoit, couroit risque d'être enveloppé, si le Duc de Weymar ne fût venu à son secours: ce Prince fondit sur Goëtz qui demeura ferme sur l'éminence qu'il occupoit. Il eût été difficile de l'en déloger de force, on eut recours au stratagême: (1) le Comte de Guébriant conseilla d'envoyer dans la forêt voisine quelques Cavaliers avec des tambours & des

(1) Hist. du Maréchal de Guébriant, pag. 80.

AN. 1638.

trompettes. Au bruit que firent ces instrumens les Impériaux croyant qu'on venoit les attaquer par derriere, quitterent la hauteur où ils étoient : les troupes de Weymar s'en saisirent, & prirent en même tems le canon des Impériaux à l'aile gauche : dans la chaleur & dans la confusion les Impériaux prirent aussi celui des Confédérés à l'aile droite ; & de part & d'autre on se servit de l'artillerie ennemie pour se canonner. Après sept heures de combat, où toutes les troupes allerent plusieurs fois à la charge, les Impériaux furent mis en fuite, & cederent au Duc Bernard une victoire complete, dont le Comte de Guébriant & le Vicomte de Turenne partagerent la gloire. Goëtz se sauva, & perdit dans ce combat tout son canon, ses munitions, trois mille chariots, cinq mille sacs de bled & tout son bagage. Il resta deux mille Impériaux sur la place ; on fit quinze-cent prisonniers, & l'on prit quarante-cinq étendarts & tous les Drapeaux. (1)

Le Duc de Lorraine vient au secours de Brisac.

L'Empereur ordonna à ses Généraux de faire une nouvelle tentative, au hazard d'une seconde défaite ; & compta pour rien la perte d'une armée, pourvû qu'il pût sauver une ville, qui devenoit entre les mains des François la clef de l'Allemagne, une barriere contre les entreprises des Impériaux sur la France, & un obstacle aux secours que Ferdinand envoyoit aux Espagnols dans les Pais-bas. Cependant le Duc de Weymar, dans la confiance que les ennemis ne pouvoient plus traverfer son entreprise, retourna devant Brisac & con-

(1) Voyez les Mem. MSS. de Fremont d'Ablancourt.

tinua le siège. A peine les lignes furent-elles achevées, que le Duc de Lorraine se mit en marche, vers le milieu d'Octobre, avec un corps de troupes. Weymar sortit une seconde fois de ses lignes, & y laissant le reste de ses troupes sous la conduite du Vicomte de Turenne & du Comte de Guébriant, alla au-devant des ennemis qu'il rencontra près de Tannes. Le Duc de Lorraine commença la charge à dix heures du matin; & après un combat opiniâtre, où les Généraux se rencontrèrent dans la mêlée, les Escadrons ennemis furent renversés: le Duc Bernard profitant de leur désordre les mit en déroute, & la victoire fut aussi complète sur les Lorrains, qu'elle l'avoit été sur les Allemands.

AN. 1638.

15. d'Octobre.

Le Général Goëtz, & le Général (1) Lamboy qui avoit pris la place de Savelli, ayant su la défaite des Lorrains, ramassèrent quelques troupes, vinrent jusqu'au bord du Rhin par des chemins fourrés, & arrivèrent au quartier du Duc de Weymar, avant qu'on se fût apperçu de leur marche. Ils reconnurent ses lignes, les attaquèrent avec vigueur, & emporterent deux redoutes. Tout plioit devant eux, lorsque le Vicomte de Turenne & le Comte de Guébriant accoururent: ils les chasserent hors des lignes; & les Impériaux qui revinrent plusieurs fois à la charge, ayant toujours été repoussés avec perte, passerent le Rhin & allerent assiéger Ensisheim, ancienne capitale de la haute-Alsace sur la riviere d'Ill dans le voisinage de Brisac, & d'où ils auroient pu incommoder l'armée de Weymar. Le Vicomte ne leur

Les Généraux Goëtz & Lamboy viennent au secours de Brisac.

20. d'Octobre.

(1) Baron de Lamboy Général des Espagnols.

AN. 1638.

donna pas le tems de se rendre maîtres de cette Place : il les attaqua avec une partie des troupes Françoises , les battit dans leur camp même , leur fit lever le siège , & les dispersa tellement , qu'ils ne songerent plus à secourir Brisac.

Combats pendant le siège de Brisac.

Pendant le siège de cette ville , qui dura près de huit mois , il y eut jusqu'à six grands combats , dont ceux de Witteinweir , de Tannes , & d'Ensisheim pourroient passer pour des batailles. Les assiégés souffrirent tous les maux auxquels expose un long siège , sans que Reynac , qui commandoit dans la Place , voulût se rendre : la disette devint si excessive , qu'il fut obligé de mettre des gardes aux cimetières pour empêcher qu'on ne déterrât les morts. (1) De tous les dehors il ne restoit aux assiégés qu'un Fort nommé le *Ravelin de Reynac* , qui les rendoit maîtres du bras principal du Rhin , & qui leur laissant toujours l'espérance d'être secourus par ce côté , les empêchoit de proposer ou d'entendre aucune condition. Le Duc de Weymar qui avoit vû le Vicomte réüssir heureusement dans tout ce qu'il avoit entrepris durant ce siège , le chargea d'attaquer ce Fort : Turenne y alla à la tête de quatre cens hommes , qui en rompirent les palissades à coups de haches , y entrerent par trois endroits à la fois , & passerent au fil de l'épée tous ceux qui le défendoient.

Prise de Brisac.

17. Décembre.

Le Gouverneur de la ville voyant par la prise de ce Fort qu'il ne pouvoit plus esperer de secours , capitula enfin , & se rendit le dix-sept du mois de Décembre. Pendant tout

(1) Lotichius & Puffendorf.

le tems du siège , le Vicomte de Turenne eut la fièvre AN. 1638.
quarte , & continua de faire voir par ses actions qu'il n'étoit
sensible qu'à la gloire.

(1) Peu de tems après , le Cardinal de Richelieu & le Duc AN. 1639.
de Weymar conçurent une jalousie mutuelle. Weymar Mort & ca-
faisoit la guerre contre les Impériaux bien plus pour lui que ractere de
pour la France : ennuyé de dépendre d'un Ministre auquel Weymar.
il croyoit , en qualité de Prince Etranger , devoir peu de dé-
férence , il pensoit aux moyens de se conserver Brisac , pour
se former une Principauté de ce qu'il pourroit conquérir
autour de cette ville. Richelieu qui vouloit l'engager à
remettre Brisac à la France , l'invita à venir à Paris , sous le
prétexte des mesures qu'ils avoient à prendre de concert
pour la campagne suivante : le Duc refusa constamment
d'aller à la Cour , & se contenta d'y envoyer le Général
d'Erlach qu'il avoit fait Gouverneur de Brisac. Cette con-
duite augmenta les soupçons & les défiances du Cardinal ;
mais il fut bientôt délivré de ses inquiétudes : le Duc de
Weymar s'étant rendu dans le Sundgau , vers le commence-
ment du mois de Juillet , tomba malade à Neubourg , &
mourut quinze jours après , à l'âge de trente-six ans. Ce
Prince , le dernier de onze freres , étoit le premier de tous
pour la grandeur du courage , la noblesse des sentimens , &
la superiorité des talens : sage , patient , généreux , sçavant
& magnanime , il méritoit l'éloge qu'en avoit fait le Grand
Gustave , en le nommant SON BRAS DROIT.

(1) Voyez *Siri Mem. recodit.* tome 8. pag. 768. & *Puffendorf de rebus Swe-*
cicis , lib. XI.

HISTOIRE DU VICOMTE

52

AN. 1639.

Le Maréchal
de Guébriant
commande
les troupes
Weymariennes.

Après la mort de ce Général, l'Empereur, le Roi de France, les Ducs de Baviere, de Lawembourg & de Lunebourg, le Duc de Saxe frere de Weymar, & le Prince Palatin Charles-Louis, firent chacun tous leurs efforts pour gagner les troupes Weymariennes: le dernier fut celui pour qui elles marquerent le plus d'inclination. Dès que ce Prince eut appris à la Haye, où il étoit, la mort du Duc Bernard, il passa sur le champ en Angleterre pour y chercher de l'argent; & ayant amassé vingt-cinq mille livres sterling (1), en partit aussi-tôt pour se rendre à l'armée en Alsace: comme la France étoit le plus court chemin, il voulut la traverser *incognito*; mais le Cardinal de Richelieu qui apprit en même tems ses desseins & sa marche, le fit arrêter à Moulins, & conduire au Château de Vincennes, où il fut gardé étroitement jusqu'à ce que les troupes Weymariennes eussent remis toutes les Places conquises en Alsace entre les mains du Roi, & se fussent soumises au Comte de Guébriant qu'on leur donna pour Chef. (2) Guébriant se joignit au fameux Banier General Suédois, qui remplit bientôt toute l'Allemagne de la gloire de son nom, & qui égala presque par ses exploits le Grand Gustave son maître.

Richelieu
offre une de
ses parentes
en mariage
au Vicomte.

Le Vicomte de Turenne alla à la Cour, où le Cardinal le combla de louanges, lui demanda son amitié, & pour l'attacher à ses intérêts, lui offrit en mariage une de ses plus proches parentes: mais le Vicomte qui craignit que la diffé-

(1) Environ cent mille écus de la monnoie de ce tems-là.

(2) Puffendorf *de rebus Suevic. lib. XI. Grovii Epist.*

rence de Religion n'alterât l'étroite union qu'exigent de semblables engagements, lui exposa ses sentimens avec candeur. Le Ministre goûta les raisons de son refus, admira la probité & la vérité qui régnoient dans tous ses procédés; & bien loin de s'en offenser, lui donna de nouvelles marques d'estime, en continuant de l'employer aux affaires les plus difficiles. Ce fut alors qu'il résolut de l'envoyer en Italie, où la guerre s'étoit renouvelée, à l'occasion de la Duchesse de Savoye sœur de Louis XIII.

Victor Amédée Duc de Savoye, qui s'étoit déclaré pour la France, au commencement de la rupture entre les deux Couronnes, mourut (1) fidele à cette alliance. Les Espagnols craignant que Christine sa veuve ne se mît entre les mains du Roi son frere, exciterent le Prince Thomas & le Cardinal de Savoye, attachés aux interêts du Roi Catholique, à aller en Piémont pour enlever à leur belle-sœur la tutelle du jeune Duc son fils, & la Régence de l'Etat. Ces Princes arriverent en Lombardie, persuaderent aux Peuples que la Duchesse de Savoye vouloit les livrer aux François, & allumerent dans tous ses Etats une guerre civile: la Duchesse refusa long-tems d'avoir recours à son frere, de peur d'augmenter les défiances de ses sujets; & à la fin elle y fut contrainte.

(2) Le Maréchal de Créqui avoit été envoyé d'abord en Italie pour y faire la guerre; mais après y avoir servi trois ans, il fut tué à Brême sur le Pô, d'un Boulet de canon. Le

Origine des
guerres de
Savoye.

Le Cardinal
de la Valette
commande
en Piémont.

(1) Il mourut le 7. d'Octobre 1637.

(2) Mem. de Monglat, tome I. pag. 248.

AN. 1639.

Cardinal de la Valette avoit eû ordre d'aller remplir sa place, dès le commencement de l'année 1638. Ses succès en Italie ne furent pas les mêmes qu'en Flandre : il perdit en peu de mois Yvrée, Verceil, Vêruë, Nice, & quelques autres Places considérables, dont les Princes de Savoye secourus par les Espagnols, se rendirent maîtres. Les Piémontois voyant les progrès du Prince Thomas, & aimant mieux lui être soumis qu'à des Etrangers, lui livrerent Quiers, Moncalier, la ville de Turin, & plusieurs autres Places importantes. Le Cardinal de Richelieu fit entendre alors à la Duchesse Douïairiere de Savoye, qu'elle ne pouvoit s'assurer d'aucune de ses villes, sans y mettre des garnisons Françoises & des Gouverneurs de la même nation ; elle y consentit ; & cette complaisance augmenta les ombrages des Piémontois, & la jalousie des Espagnols. L'Empereur, à la sollicitation de ces derniers, publia une Ordonnance, par laquelle il déclaroit la Duchesse déchuë de la tutelle de ses enfans, dégageoit ses sujets du serment de fidélité, & leur enjoignoit de reconnoître pour tuteurs du jeune Duc, les deux Princes de Savoye ses oncles. Tout le Piémont se souleva contre la Duchesse, & se livra à ses beaux-freres : il ne restoit plus que Suze, Carignan, Chivas & la Citadelle de Turin. Pour prévenir la ruine totale de cette Princesse, Richelieu qui connoissoit la capacité de Turenne l'envoya en Lombardie. Quoique le Vicomte n'eût pas le commandement en chef, sa présence changea bientôt la face des affaires ; & la Duchesse de Savoye trouva dans sa valeur & dans ses conseils de grandes

ressources. Le Cardinal de la Vallette étant mort au mois d'Octobre, on s'attendoit que le Vicomte de Turenne succéderoit au Généralat ; mais les circonstances ne lui étoient pas favorables. Le Duc de Bouillon, pour des raisons qui seront bien-tôt développées, venoit de recevoir à Sedan Louis de Bourbon Comte de Soissons & de Clermont, l'ennemi déclaré du Cardinal de Richelieu : le Ministre qui connoissoit assez peu le Vicomte pour craindre qu'il ne fût séduit par le Duc son frere, ne voulut point lui confier le commandement en chef ; & donna cet emploi au Comte d'Harcourt (1) qui avoit épousé une parente du Cardinal. Comme le mérite de ce Prince répondoit à sa naissance, & qu'il s'étoit déjà distingué par plusieurs actions éclatantes, le Vicomte servit volontiers sous ses ordres : le dépit & la jalousie sont des passions inconnuës aux ames élevées.

A l'arrivée du Comte d'Harcourt, on délibéra dans un Conseil, sur les entreprises que l'on étoit en état de faire. Quoique les ennemis eussent deux fois autant de troupes, on résolut de les aller chercher ; & l'on marcha à Ville-neuve d'Ast, où ils étoient campés. Surpris de voir approcher une armée fort inférieure, bien loin de sortir de leurs lignes, ils s'y retrancherent encore avec plus de précautions. En vain, pour les attirer au combat, on assiégea Quiers, Place située à deux lieuës de Turin, en-deçà de Ville-neuve : le Vicomte de Turenne se posta avec toute la Cavalerie entre leurs

Victoire
remportée
par le Vi-
comte à la
Route de
Quiers.

(1) Henri de Lorraine Comte d'Harcourt, d'Armagnac & de Brionne, Grand Ecuyer de France.

AN. 1639.

Le 28. d'Octobre.

quartiers & le Comte d'Harcourt ; & les Espagnols , sans rien tenter , laisserent prendre la Ville : mais comme elle étoit peu fournie de vivres , le Comte d'Harcourt n'y put rester long-tems. Les ennemis ayant bien prévu qu'il seroit obligé d'aller à Carignan , pour chercher de la subsistance , le Marquis de Leganès (1) qui les commandoit s'empara de la hauteur de Poirin , au bas de laquelle les François devoient passer ; pendant que le Prince Thomas marcha vers la petite riviere de Santena , qu'ils devoient aussi traverser. Comme le Marquis de Leganès venoit d'Ast , & le Prince Thomas de Turin , l'armée Françoisé ne pouvoit gagner Carignan , sans prêter le flanc aux troupes de l'un & de l'autre. Dans cette situation , le Vicomte de Turenne offrit d'aller , avec deux mille hommes , se saisir du Pont de la Santena , près d'un village nommé la Route ; il partit , à la tête du détachement qu'il avoit demandé ; & fit une si grande diligence , qu'il étoit déjà maître du Pont & de tous les postes voisins , lorsque le Prince Thomas y arriva. Ce Prince , avec trois mille fantassins & quinze cens chevaux , fondit sur le Vicomte , qui ayant soutenu le premier choc des ennemis sans s'ébranler , les chargea à son tour , les rompit , & les mena battant l'espace d'un mille. Le Prince Thomas fut renversé deux fois dans un fossé , & auroit été pris infailliblement , si l'obscurité de la nuit n'avoit favorisé sa fuite. Pendant que le Vicomte étoit aux mains avec le Prince Thomas , le Marquis de Leganès attaquoit le

20. de Novembre.

(1) Don Diego Philippe d'Avila de Gusman Grand d'Espagne , & Gouverneur du Milanois.

Comte d'Harcourt, qui malgré l'avantage qu'il avoit sur les Espagnols, n'osoit avancer vers la riviere, dans l'incertitude où il étoit que le Prince Thomas n'eût occupé les passages : mais sur l'avis qu'il reçut du Vicomte, que les ennemis avoient été prévenus & défaits, il continua sa marche ; & l'armée ayant rejoint le détachement, le Vicomte, qui se mit à l'arriere-garde, fit défiler devant lui les troupes, avec le canon & le bagage, passa le pont le dernier, & aida lui-même à le rompre ; tandis que le Comte d'Harcourt alla sans obstacle à Carignan, où il mit une partie de son armée en quartier, & le reste aux environs. Tel fut le combat de *la Route de Quiers*, dont on attribua le succès au Vicomte de Turenne : faisant néanmoins le détail de cette action, dans une lettre qu'il écrivoit à Paris, il parloit si peu de lui, qu'un de ses amis lui manda « que la renommée se trompoit ; puisqu'elle » répandoit par tout qu'il avoit eu la principale part à la » victoire.

La campagne étant finie, le Comte d'Harcourt alla passer l'hiver à Pignerol, & laissa le commandement au Vicomte de Turenne, qu'il chargea de ravitailler la Citadelle de Turin, défendue par le Comte de Couvonge, (1) contre le Prince Thomas, maître de la Ville. Le Vicomte voyant que les troupes étoient trop serrées dans les quartiers qu'elles avoient au pais de Saluces, & que la Cavalerie y manquoit de fourage, assiégea les Villes de Busca & de Dronero sur la riviere de Maira ; il les prit en six jours, & l'armée eut

Le Vicomte prend quelques Places, & ravitaille la Citadelle de Turin.

(1) Antoine de Stainville Seigneur Lorrain.

AN. 1639.

en s'étendant, de quoi subsister à son aise. Il fit ensuite entrer dans la citadelle de Turin les munitions de guerre & de bouche nécessaires, malgré tout ce que le Prince Thomas put faire pour l'empêcher.

AN 1640.
Casal se-
couru.

Au commencement du printems suivant, le Comte d'Harcourt apprit que le Marquis de Leganès, pour réparer les disgrâces de la dernière campagne, avoit assiégé Casal, que la France défendoit pour son Allié le jeune Duc de Mantoue. Quoique le Général Espagnol, avec une armée de vingt mille hommes, se fût déjà retranché dans le voisinage de cette ville, près d'une colline, au-delà de la petite rivière de Gattola; le Comte d'Harcourt entreprit cependant de secourir la Place. Après avoir laissé son canon sous une bonne escorte, il marcha vers Casal, à la fin du mois d'Avril, avec sept mille hommes de pied & trois mille chevaux: il arriva près des retranchemens, les reconnut lui-même, & les trouva larges, profonds & soutenus de Forts & de Redoutes. Voulant les attaquer par trois endroits, il divisa son armée en trois corps. (1) Le Vicomte de Turenne & le Comte du Plessis-Praslin devoient donner par le penchant de la colline, à la tête du premier corps composé de vieilles troupes; le second formé des nouvelles, sous la Mothe-Houdancourt, avoit ordre de gagner la hauteur; & les troupes de Savoye, qui faisoient le troisième corps, commandées par les Marquis de Villes & de Pianezze, étoient destinées à l'attaque du côté de la plaine. La Mothe-

* (1) Mem. de Monglat Tomé 1. p. 351.

8^e Houdancourt passa la Gattola avec deux Régimens d'Infanterie & six de Cavalerie, & se rendit maître du haut de la colline ; le Vicomte de Turenne & le Comte du Plessis-Prassin qui le suivirent avec sept cens Mousquetaires, repousserent jusques dans leurs retranchemens les ennemis qui venoient au-devant d'eux, & donnerent le tems au reste des troupes de passer, & de se ranger en bataille. L'attaque commença ; les Soldats se jetterent dans le fossé : le Comte d'Harcourt qui les vit maltraités à coups de piques par les ennemis, poussa son cheval ; & s'écriant qu'il *falloit vaincre ou mourir*, franchit le retranchement. Roque Serviere, qui commandoit l'Infanterie de la Mothe-Houdancourt, avoit pénétré par un endroit moins difficile, & la Cavalerie l'avoit suivi : le Comte d'Harcourt se mit à leur tête, & chargea tout ce qui se trouva devant lui. Bientôt après le Vicomte de Turenne & le Comte du Plessis, qui avoient été repoussés trois fois, à la quatrième forcerent les retranchemens : les Marquis de Villes & de Pianezze y entrèrent presque dans le même tems, par un autre côté abandonné des ennemis, & mirent en desordre un gros de Cavalerie Espagnole, qui étoit sur le point d'envelopper le Comte d'Harcourt. (1) Cependant la victoire n'étoit pas entièrement assurée : un corps de quatre mille chevaux se préparoit à revenir à la charge : le Vicomte, qui apperçut leur mouvement, rassembla aussi-tôt toute la Cavalerie de l'armée, & la ferra tellement sur un seul

(1) Mem. MSS. de Fremont d'Ablancourt, & le MSS. de l'Abbé Raguener déjà cité.

AN. 1640.

front , que les ennemis ne purent distinguer si elle étoit soutenue. Trompés par cette disposition , ils perdirent courage , & prirent la fuite à droite & à gauche , les uns vers le Pont de Sture , & les autres vers Fraxinet , où ils avoient aussi un pont sur le Pô. Le Vicomte les poursuivit jusqu'à la nuit , leur prit douze pièces de canon , six mortiers , vingt-quatre Drapeaux , toutes leurs munitions & la plus grande partie de leurs bagages : trois mille hommes restèrent sur le champ de bataille ; dix-huit cens furent faits prisonniers , il s'en noya un grand nombre dans le Pô , & la nuit seule sauva le reste. Jamais victoire ne fut si complète pour les François , ni si imprévue du côté des ennemis : le Marquis de Léganès n'avoit pu se persuader que le Comte d'Harcourt eût osé avec une poignée de monde attaquer une armée aussi considérable & aussi bien retranchée que la sienne.

Turin assiégé.

Casal fut ainsi délivré , & le Comte d'Harcourt croyant devoir profiter de l'ardeur des troupes Françaises encouragées par ce succès , assembla un Conseil de guerre , pour y résoudre quelque nouvelle entreprise. Le Vicomte de Turenne proposa le siège de Turin ; mais les autres Officiers Généraux s'y opposèrent : ils soutenoient qu'on ne pouvoit sans témérité assiéger avec dix mille hommes , une ville où il y avoit une garnison de douze mille , & qui pouvoit être secourue par Léganès qui avoit encore une armée de quinze mille combattans aguerris. Le Vicomte qui ne parloit qu'après avoir profondément médité , persista dans son avis avec fermeté , représentant que les affaires du Roi seroient absolu-

ment perdues en Piémont, malgré tous les avantages déjà remportés, si le Prince Thomas se rendoit maître de la Citadelle de Turin; & qu'on n'en pouvoit empêcher la prise que par le siège de la ville. Le Comte d'Harcourt fut convaincu par la force de ses raisons: le siège fut résolu, & l'on y marcha aussi-tôt. En arrivant près de Turin, on se saisit du pont qui est sur le Po, du Couvent des Capucins qui est sur la hauteur à la droite de ce fleuve, du Valentin maison de plaisance des Ducs de Savoye, qui est à la gauche du même fleuve, & de tous les autres postes avantageux qui sont aux environs. On fit des lignes de circonvallation & de contrevallation, & l'on ferra la Place de près dans l'espérance de l'affamer en peu de tems. 10. de Mai.

Le Général Leganès regardant cette entreprise du Comte d'Harcourt comme une occasion favorable pour se venger de l'affront reçu devant Casal, manda au Prince Thomas qui s'étoit renfermé dans la ville de Turin, qu'il alloit marcher à son secours; que pour cette fois le Comte d'Harcourt ne lui échapperoit pas, & que les Dames de Turin pouvoient louer d'avance des fenêtres sur la grande rue pour le voir passer prisonnier. Il grossit son armée des garnisons de la plupart des Places du Milanois, & vint avec dix-huit mille hommes aux environs de la hauteur des Capucins reconnoître les lieux, & à dessein de passer le Po sur le pont de Turin: mais il trouva ce pont si bien gardé, que n'osant l'attaquer il se retira par derrière les montagnes de Sanvito & de Cano-retto qui bordent le Po. Le Comte d'Harcourt

AN. 1640.

4. de Juin.

se douta qu'il vouloit passer ce fleuve à Moncalier au dessus de Turin, & il y envoya le Vicomte de Turenne avec un détachement pour s'opposer à son passage. Quelque diligence que pût faire le Vicomte, il trouva en arrivant à Moncalier que quatre ou cinq mille des ennemis l'avoient déjà traversé, & qu'ils commençoient à se retrancher dans les cassines qui étoient en deçà de ce fleuve. Il marcha à eux sans perdre un moment : ses soldats font difficulté de passer un ruisseau que les pluies avoient fait déborder, il le passe le premier ; il attaque les cassines que les ennemis avoient déjà percées pour s'y défendre, il les en chasse, les taille en pièces, & les pousse vers le Po, où tous ceux qui lui échappent se noyent ; il brûle le pont qui n'étoit que de bois, & se retranche sur le bord du fleuve vis-à-vis des ennemis. Cette action fit un tel effet sur l'esprit du Marquis de Leganès, qu'il se retira vers Revigliasco, sous prétexte d'aller chercher un renfort de troupes, & laissa son armée sous la conduite de Carlo-della-Gatta, le plus brave & le plus habile de ses Officiers. Le Vicomte connoissant la capacité & la vigilance de son ennemi, fit garder jour & nuit tous les gués au-dessus de Moncalier : Carlo-della-Gatta n'osa ni les passer en sa présence, ni jeter des ponts en aucun endroit ; toutes ses entreprises aboutirent à s'emparer de quelques petites Isles les plus voisines des bords du Po. Turenne trouva moyen d'y aborder, avant que les ennemis eussent achevé leurs retranchemens : il les en délogea, & tous ceux qui y étoient furent ou taillés en pièces, ou noyés dans le fleuve ;

mais il y reçut un coup de mousquet à l'épaule, & fut obligé de se faire porter à Pignerol. AN. 1640.

Leganès revint bientôt à Moncalier, passa le Po malgré la résistance des François, & alla resserrer le Comte d'Harcourt dans son Camp. Peut-être n'y eut-il jamais une pareille disposition d'assiégeans & d'assiégés. Le Prince Thomas tenoit bloqué le Comte de Couvonges dans la citadelle, & se voyoit assiégé dans la ville par le Comte d'Harcourt, qui étoit lui-même enfermé dans ses lignes par le Marquis de Leganès. Dans cette situation, Leganès étant convenu d'insulter les lignes des François, pendant que le Prince Thomas feroit une sortie, le Comte d'Harcourt fut attaqué le deux de Juillet du côté de la ville & du côté de la plaine. Le Prince Thomas se saisit du Valentin; & Carlo-della-Gatta ayant forcé & comblé les lignes au quartier de la Motte-Houdancourt, entra dans Turin avec douze cent chevaux & mille hommes d'Infanterie. Le Marquis de Leganès ensuite s'étant rendu maître de la riviere d'Ora, comme il l'étoit du Po, empêcha qu'il ne vint des vivres au Camp du Comte d'Harcourt, ni de Suze, ni de Pignerol; & la faim vint à un tel point qu'aucun des Officiers Généraux n'étoit d'avis qu'on demeurât plus long-tems devant Turin.

Leganès assiége le Comte d'Harcourt dans son Camp devant Turin

2. de Juillet

Le Vicomte de Turenne à peine rétabli de sa blessure, arriva dans ces circonstances: il conduisoit de Pignerol à l'armée un grand convoi de vivres & de munitions escorté par des troupes ramassées en Guyenne, en Languedoc, en

Le Vicomte de Turenne amene un convoi au Camp du Comte d'Harcourt.

AN. 1640.

Provence, en Dauphiné & en Franche-Comté, auxquelles le Cardinal avoit fait passer les Monts. (1) Leganès s'opposa vainement à leur passage : il avoit envoyé un détachement qui les harcela dans leur route, & leur dressa diverses embuscades ; le Vicomte surmonta tous les obstacles, & amena heureusement le convoi au Camp le douze de Juillet.

12 de Juillet.

Prise de Turin.

Le Prince Thomas étoit réduit dans Turin à une plus grande disette de vivres que les François. On prétend que la ville fut ravitaillée pendant quelque tems par un Ingénieur nommé Francesco Zignoni Bergamasque, (2) qui s'avisa de charger de farine plusieurs grosses bombes qu'il jettoit dans la ville par-dessus le Camp du Comte d'Harcourt : mais comme les François profitoient de celles qui restoient en chemin, l'on cessa d'user de cet expédient, qui devenoit presque aussi utile aux assiégeans qu'aux assiégés. L'entreprise de Carlo della Gatta ne fut pas plus heureuse : étant sorti à la tête de trois mille hommes qu'il vouloit faire passer dans l'armée de Leganès, pour soulager la ville, il ne put percer, & fut contraint d'y rentrer. Les assiégés firent plusieurs autres sorties, où ils perdirent beaucoup de monde, pendant que le Marquis de Leganès tenta inutilement de forcer les lignes. Le Prince Thomas se voyant poussé à la dernière extrémité, demanda enfin à capituler, & se rendit le dix-sept de Septembre : il sortit avec huit mille hommes, & fut conduit à Yvrée. Le Marquis de

17 de Septembre.

(1) Mem. de Monglat p. 357. an. 1640.

(2) Voyez l'Hist. de la Répub. de Venise par Nani T. IV, Lib. XI.

AN. 1640.

Provence, en Dauphiné & en Franche-Comté, auxquelles le Cardinal avoit fait passer les Monts. (1) Leganès s'opposa vainement à leur passage : il avoit envoyé un détachement qui les harcela dans leur route, & leur dressa diverses embuscades ; le Vicomte surmonta tous les obstacles, & amena heureusement le convoi au Camp le douze de Juillet.

12 de Juil-
let.Prise de
Turin.

Le Prince Thomas étoit réduit dans Turin à une plus grande disette de vivres que les François. On prétend que la ville fut ravitaillée pendant quelque tems par un Ingénieur nommé Francesco Zignoni Bergamasque, (2) qui s'avisa de charger de farine plusieurs grosses bombes qu'il jettoit dans la ville par-dessus le Camp du Comte d'Harcourt : mais comme les François profitoient de celles qui restoient en chemin, l'on cessa d'user de cet expédient, qui devenoit presque aussi utile aux assiégeans qu'aux assiégés. L'entreprise de Carlo della Gatta ne fut pas plus heureuse : étant sorti à la tête de trois mille hommes qu'il vouloit faire passer dans l'armée de Leganès, pour soulager la ville, il ne put percer, & fut contraint d'y rentrer. Les assiégés firent plusieurs autres sorties, où ils perdirent beaucoup de monde, pendant que le Marquis de Leganès tenta inutilement de forcer les lignes. Le Prince Thomas se voyant poussé à la dernière extrémité, demanda enfin à capituler, & se rendit le dix-sept de Septembre : il sortit avec huit mille hommes, & fut conduit à Yvrée. Le Marquis de

17 de Sep-
tembre.

(1) Mem. de Monglat p. 357. an. 1640.

(2) Voyez l'Hist. de la Répub. de Venise par Nani T. IV, Lib. XI.

AN. 1641.

peuple de Chivas l'appellerent malgré lui au secours de cette ville, qui n'est qu'à quatre lieues de Turin. Le Prince Thomas qui n'avoit d'autre vûë que de dégager Yvrée, leva le siège de Chivas avant que le Comte d'Harcourt y arrivât, & se retira au-delà du Pô. Le Comte auroit pû revenir assiéger Yvrée: mais abandonnant tous les projets du Vicomte, il passa le Pô & alla prendre les villes de Ceva, de Mondovj & de Coni. Turenne toujours conduit par l'amour de la patrie, travailla avec le même zele pour la gloire de son Général aux sièges de ces trois places. Le Cardinal de Richelieu qui connoissoit tout le mérite de ces deux Princes, jugea dès lors, que pour les rendre plus utiles à l'Etat, il devoit les séparer.

Retraite du
Comte de
Soissons.

Tandis que le Vicomte se signaloit pour le service de la France, le Duc de Bouillon son frere se trouva malheureusement engagé dans le parti des Espagnols par ses liaisons avec le Comte de Soissons. Le Comte s'étoit retiré quatre ans auparavant à Sedan pour se mettre à couvert de la haine du Cardinal de Richelieu. Comme ce Ministre avoit formé le projet ambitieux d'allier sa famille à celle de son Souverain, il fit proposer au Comte de Soissons d'épouser la Comtesse de Combalet sa nièce; ce Prince reçut la proposition avec une indignation si véhémente, qu'il donna un soufflet à celui qui osa la lui faire. Le Cardinal indigné à son tour d'un refus si outrageant, ne put d'abord s'en vanger qu'en mettant en pratique sa maxime ordinaire, d'humilier tous ceux qui résistoient à ses volontés. Le Comte de Sois-

sons , qui étoit naturellement fier , & qui avoit le courage AN. 1641.
 aussi élevé que la naissance , ne garda plus aucune mesure
 dans ses mépris , rechercha l'amitié de tous les Grands du
 Royaume qui haïssoient Richelieu , & s'unit étroitement
 avec le Duc d'Orleans pour contrebalancer l'autorité exces-
 sive du Ministre. Le Cardinal qui de son côté travailloit sans
 cesse à le détruire , parvint enfin à le perdre dans l'esprit du
 Roi ; & le Comte forcé d'abandonner la Cour , se retira à
 Sedan. Aussitôt qu'il y fut arrivé , le Duc de Bouillon le
 manda au Cardinal , & supplia le Roi *de ne pas trouver mau-
 vais qu'il eût donné retraite à un Prince de son sang , qui croyoit
 n'avoir rien fait qui pût déplaire à sa Majesté.* (1) Le Roi & le
 Cardinal approuverent la conduite du Duc , & donnerent
 permission au Comte de Soissons de rester à Sedan.

Pendant son séjour dans cette Place , il entra dans une
 liaison étroite avec le Duc de Bouillon. Le premier étoit
 très-capable d'inspirer tous les sentimens de l'amitié la plus
 vive , & le dernier étoit fort susceptible d'un attachement
 rendre & constant. Le Comte ne passoit pas pour avoir
 beaucoup d'esprit ; mais il avoit presque toutes les vertus en
 partage : il étoit intrépide , libéral , désintéressé , vrai , fidele ,
 sincere , en un mot , honnête-homme : le Duc avoit les mê-
 mes vertus avec un genie supérieur. Quand il y a convenance
 de sentimens entre deux cœurs , la supériorité d'esprit , loin
 d'être un obstacle à l'amitié , est un lien qui la resserre : on se

Etroite liai-
 son entre le
 Comte de
 Soissons & le
 Duc de Bouil-
 lon.

(1) Voyez les Mem. de Langlade pag. 40. & les Mem. de Monglat ,
 tome I. pag. 389.

AN. 1641.

laisse éclairer avec plaisir par celui qu'on aime; & cette doctrine est flatteuse pour celui qui conseille. Pendant qu'ils vivoient ainsi, le Duc dans un de ces momens où les transports de l'amitié font perdre de vûë les devoirs, lui jura d'être inséparablement attaché à ses intérêts, & que la ville de Sedan lui serviroit toujours d'azile contre les injustices du Cardinal.

Le Duc de Bouillon refuse de faire sortir le Comte de Soissons de Sedan, & y reçoit le Duc de Guise.

Le Ministre renouvela quelque tems après ses négociations pour faire réussir le mariage de la Comtesse de Combalet avec le Comte de Soissons. Irrité des nouveaux refus qu'il essuya, il voulut exiger que le Duc de Bouillon fît sortir le Comte, de Sedan: le Duc répondit que le Roi ayant d'abord approuvé qu'il y reçût ce Prince, il lui avoit alors donné sa parole de ne jamais le contraindre d'en sortir; & qu'après un tel engagement sa gloire étoit intéressée à ne point violer le droit de l'hospitalité envers un Prince du Sang qui ne se départoit point de ce qu'il devoit à son Souverain. Le Ministre choqué de la fermeté du Duc, lui fit bientôt éprouver les effets de son ressentiment. Henri IV. & Louis XIII. s'étoient engagés par plusieurs traités avec les Ducs de Bouillon d'entretenir la garnison de Sedan, & d'en soudoyer les troupes: le Cardinal porta le Roi à discontinuer ce paiement pour forcer le Duc de Bouillon à lui vendre cette Souveraineté: dès ce moment le Duc se déclara ouvertement contre le Ministre, & ne voulut entendre aucune proposition. Le Cardinal qui dissimuloit encore toute sa colere, ayant appris que l'Archevêque de Rheims (1)

(1) L'Archevêque de Rheims second fils de Charles de Lorraine, Duc de

connu depuis sous le nom de Duc de Guise, s'étoit aussi retiré à Sedan, ne put se contenir plus long-tems, & dit publiquement devant le Roi, « que cette Place étoit devenuë » l'azile de tous les Factieux, & que c'étoit une autre la- » Rochelle qu'il falloit raser jusques aux fondemens.

Ces troubles civils en France releverent le courage des Espagnols, qui s'appliquerent avec ardeur à gagner le Duc de Bouillon & les Princes réfugiés à Sedan. Le Cardinal de Richelieu employoit de son côté tous les moyens qui pouvoient les forcer à se livrer à l'Espagne, pour s'emparer des Charges du Comte de Soissons, des Bénéfices de l'Archevêque de Rheims, & de la Souveraineté du Duc de Bouillon. Bien loin de les aider à sortir du labyrinthe où il les avoit engagés, il les réduisit par ses brigues secrètes, par la dureté des conditions qu'il exigeoit d'eux, & par les préparatifs qu'il fit pour assiéger Sedan, à signer un traité avec le Cardinal Infant (1) qui agissoit au nom du Roi d'Espagne, & avec l'Archiduc (2) qui agissoit au nom de l'Empereur. Chacun promettoit sept mille hommes; & ces deux Corps joints ensemble devoient se rendre auprès de Sedan. Les Espagnols s'obligerent aussi à envoyer deux cent mille écus

Les trois Princes retirés à Sedan font un traité avec l'Espagne & l'Empire.

Guise, avoit été partisan de la Reine Mere, & exilé pour sa cause. Il n'avoit que le nom & le revenu de Prélat sans être dans les Ordres. Etant de retour en France, il voulut épouser la Princesse Anne de Gonzague, & demanda auparavant au Roi la permission de résigner à ses freres les Bénéfices qui montoient à quatre cent mille livres de revenu: le Cardinal le refusa; ce refus l'irrita, & il se retira à Sedan.

(1) Ferdinand d'Autriche, dit LE CARDINAL-INFANT, fils de Philippe III. Roi d'Espagne.

(2) Leopold Guillaume fils de Ferdinand II. Empereur.

AN. 1641.

pour faire des levées : mais ils ne donnerent qu'une partie de l'argent ; & par rapport aux troupes manquèrent entièrement au traité. L'Empereur fut plus fidele à ses engagements , & envoya le Général Lamboy avec les sept mille hommes qu'il devoit fournir.

Ils publient un Manifeste pour justifier leur conduite.

Peu de tems après la signature de ce traité , le Comte de Soissons , le Duc de Guise , & le Duc de Bouillon, pour justifier leur conduite, firent répandre dans toute la France un Manifeste où ils prirent le nom de PRINCES DE PAIX. Ils y dépeignoient le Cardinal avec les couleurs les plus odieuses, en rappelant le souvenir de ses ingrattitudes envers la Reine Mere sa bienfaictrice, de ses cruautés envers les rivaux de sa puissance ; & en exagerant sa complaisance pour ses créatures , la violence de son administration , & tous les défauts de son caractere. Le Cardinal donna ordre au Maréchal de Châtillon de s'avancer vers Sedan avec ses troupes composées de dix mille hommes ; pendant que le Maréchal de la Meilleraye, à la tête d'une puissante armée, eut ordre de pénétrer jusques au cœur de la Flandre , pour y attirer toutes les forces des Pais-bas , & empêcher le Cardinal Infant d'envoyer du secours à Sedan.

Bataille de Marphée, & mort du Comte de Soissons.

Dans le tems que le Maréchal de Châtillon étoit campé à une lieuë de Sedan près d'un village nommé Marphée , le Général Lamboy joignit l'armée Impériale à celle des *Princes de Paix* au commencement du mois de Juin. Après cette jonction , il marcha droit aux François avec le Comte de Sois-

• (1) Voyez le Manifeste dans V. Siri.

sons qui commandoit un Corps de réserve, & avec le Duc de Bouillon qui menoit la Cavallerie. Le Duc de Guise, qui étoit allé à Bruxelles négocier le traité, n'étoit pas encore de retour. Le Maréchal de Châtillon aussi-tôt qu'il vit les ennemis, rangea son armée en bataille, & les fit attaquer vivement. Dans ce premier choc, l'armée Royale eut l'avantage : mais ensuite la Cavallerie des Princes (1) chargea celle du Roi avec tant de vigueur, qu'elle la rompit entièrement, la renversa sur l'Infanterie, & en fort peu de tems mit l'armée Royale en déroute. Le Maréchal de Châtillon perdit toute son Infanterie, & la plûpart de ses principaux Officiers furent tués ou faits prisonniers. Le Duc de Bouillon se trouvant près du lieu, où il avoit laissé le Comte de Soissons avec son Corps de réserve, voulut aller l'assurer de la défaite de ses ennemis ; mais il le trouva mort, sans avoir combattu, environné de ses Gardes, & sans qu'on ait jamais sçû par qui ni comment il fut tué : il est probable qu'il s'étoit malheureusement tué lui-même en voulant lever la visiere de son casque avec le bout de son pistolet. Le Duc de Bouillon manda la nouvelle de la mort de ce Prince au Cardinal-Infant ; & l'ayant prié de faire executer par les Espagnols les articles du traité, il n'eut pour réponse que des éloges & des complimens : Lamboy même eut ordre de repasser la Meuse, & d'aller joindre le Cardinal-Infant qui marchoit au secours d'Aire.

Cependant Richelieu, toujours occupé du projet de per- Le Cardinal

(1) Mem. de Langlade pag. 70.

AN. 1641. dre le Duc de Bouillon, ordonna au Maréchal de Brézé de
 conseille au Roi d'assié- joindre son armée à celle du Maréchal de Châtillon: elles
 ger Sedan. montoient ensemble à vingt-cinq mille hommes: le Roi
 se rendit en personne sur la frontiere; tout se préparoit avec
 pompe pour immoler une nouvelle victime à la vengeance
 du Ministre. Le Duc de Bouillon se voyoit sans secours.
 l'Empereur avoit retiré ses troupes; l'Espagne lui avoit
 manqué de parole: soutenu de son seul courage, il se dis-
 posa à une vigoureuse défense dans Sedan, où il ne doutoit
 point qu'on ne vint l'assiéger. Heureusement pour lui, il
 étoit d'une dangereuse conséquence d'entreprendre le siège
 de cette Place, dans l'état douteux où étoit celui d'Aire; &
 cette conjoncture fut le salut du Duc de Bouillon. Le Roi
 étant arrivé à Mézieres, la plûpart des Seigneurs parlerent
 en sa faveur; les uns par haine pour le Cardinal, les autres
 par générosité. (1) Cinqmars Grand Ecuyer de France se
 distingua entre tous les autres par son zele pour le Duc: il
 peignit vivement au Roi les torts, les duretés & les injustices
 du Cardinal, qui avoient porté les *Princes de Paix* aux plus
 grandes extrémités; il pallia les fautes du Duc, & obtint enfin
 pour lui une abolition entiere, à des conditions très honora-
 bles. La Place de Sedan devoit jouir de la même neutralité où
 elle étoit avant les troubles; on remettoit le Duc de Bouillon
 dans une pleine jouissance de tous les biens qu'il avoit en
 France: de son côté il promettoit de relâcher les prisonniers
 faits à la bataille de Marphée, & de restituer les bagages,

• (1) Henri Coiffier d'Effiat Marquis de Cinqmars.

les canons & les étendarts qu'il y avoit pris.

AN. 1641.

Dès que le traité fut signé, le Duc de Bouillon, accompagné d'un grand nombre de Gentils-hommes & d'Officiers, alla trouver le Roi à Mézieres : il lui demanda pardon de sa rébellion en présence de toute la Cour, & lui promit à l'avenir une fidélité inviolable : (1) mais en même tems il le supplia avec instance d'ordonner qu'on réhabilitât la mémoire du Comte de Soissons, à qui le Parlement de Paris avoit fait le procès ; que son corps fût porté en France pour y être inhumé dans le tombeau de ses ancêtres ; & que ceux qui avoient épousé sa querelle fussent remis en possession de leurs biens. L'interêt que le Duc prenoit à la mémoire du Comte de Soissons fit honneur à la bonté de son cœur & à la noblesse de ses sentimens : le Roi touché de ses prieres y eut égard, & fit executer tout ce qu'il demandoit.

Traité fait avec le Duc de Bouillon.

Ces troubles ayant été apaisés, le Cardinal de Richelieu forma le dessein de conquérir le Roussillon. Il y avoit déjà trois ans que les Catalans, ennemis naturels des Castillans, se plaignant que la Cour d'Espagne violoit tous leurs privilèges, avoient eu recours à la France pour se dérober aux persécutions du Comte-Duc d'Olivarez, Ministre du Roi Catholique. Comme le Roussillon coupoit la communication du Languedoc avec la Catalogne, Richelieu pour faciliter le passage des secours qu'on envoyoit aux Catalans révoltés, jugea que la conquête de cette Province étoit né-

AN. 1642.

Marche de Louis XIII. en Roussillon.

(1) Mem. de Siri, tome 2. liv. 1. & Anecdotes de la Vie du Cardinal de Richelieu, tome 1. liv. 3. p. 468.

AN. 1642.

nécessaire. A sa sollicitation le Roi y alla lui-même, & fit marcher du côté de Narbonne vingt-deux mille hommes des meilleures troupes du Royaume, auxquelles devoient se joindre celles qui étoient déjà dans le Languedoc & dans le Dauphiné. Le Maréchal de la Meilleraye en eut le commandement, & le Vicomte de Turenne fut nommé son Lieutenant Général. On voulut d'abord assiéger Perpignan : mais comme les Espagnols pouvoient secourir cette Place par le Port de Collioure, où il leur étoit aisé d'aborder, on se contenta de bloquer Perpignan, & on alla vers le milieu de Mars faire le siège de Collioure. Dans l'espace d'un mois on prit, l'épée à la main, tous les Forts que le Gouverneur avoit fait faire autour de la ville : elle se rendit le dix d'Avril.

10. d'Avril.

Conspira-
tion de Cinq-
mars.

Après la prise de Collioure, le Roi partit de Narbonne pour aller investir Perpignan, d'où par le conseil des Médecins il revint quelque tems après à Narbonne, à cause du mauvais état de sa santé. Il ramena avec lui le Vicomte de Turenne en Languedoc, laissant le soin du siège aux Maréchaux de Schomberg (1) & de la Meilleraye, qui prirent la ville par famine : Salces & plusieurs autres Places fortes furent emportées sans beaucoup de peine ; & la conquête du Roussillon ne coûta qu'une seule campagne. Ce fut pendant le siège de Perpignan, qui avoit duré près de cinq mois, que le Duc de Bouillon se trouva engagé de nouveau dans le parti des Espagnols. La mort du Comte de Soissons avoit

(1) Charles de Schomberg Duc d'Alluin, issu de l'ancienne Maison de Schomberg dans la Misnie en Allemagne.

délivré le Cardinal de Richelieu d'un ennemi redoutable : les autres Princes & Seigneurs qui avoient souffert impatiemment l'autorité de ce Ministre , étoient morts , emprisonnés , ou exilés. Au moment qu'il se flattoit de n'avoir plus rien à craindre , il se vit menacé du plus grand danger qu'il eût jamais couru : ce que n'avoient pu faire ni les Princes du Sang , ni les Grands du Royaume , ni les forces de l'Espagne , ni les armées de l'Empire , étoit sur le point d'arriver , par les intrigues du jeune Cinqmars Grand Ecuyer de France & favori du Roi.

Cinqmars devoit sa fortune à Richelieu qui l'avoit produit à la Cour : fier de sa faveur , il voulut faire un personnage par lui-même , & s'affranchir de la dépendance de son bienfaicteur : le Ministre s'en apperçut. Richelieu ardent à servir ses amis , n'étoit pas moins inexorable dans sa haine contre ceux qui lui devenoient infideles : animé d'un juste ressentiment , il chercha à humilier Cinqmars , & à le noircir dans l'esprit du Roi. Le Grand Ecuyer se crut alors dégagé de toute reconnoissance ; & oubliant que les mauvais offices ne doivent jamais effacer le souvenir des bienfaits essentiels , il travailla de son côté à indisposer le Roi contre le Cardinal : il s'appliqua à lui débaucher ses plus fideles créatures , & se lia étroitement avec ses ennemis , par l'entremise du Président de Thou , qui avoit tous les talens , tout l'esprit & toute la réputation nécessaires pour gagner ceux que la jeunesse de Cinqmars auroit pû jeter dans la défiance.

AN. 1642.

Le Duc de
Bouillon en-
gagé dans
l'affaire de
Cinqmars.

Le Duc de Bouillon fut un de ceux que l'on sollicita le plus vivement : de Thou y employa les discours les plus insinuans & les plus pathétiques, en lui remontrant que c'étoit le Grand Ecuyer à qui il devoit la conservation de Sedan, & qui avoit détourné les funestes effets de la vengeance du Cardinal. Les grandes ames sont fideles à la reconnoissance, & se laissent quelquefois séduire par l'amitié. Le Duc de Bouillon ne put se défendre de voir Cinqmars; le rendez-vous se donna à S. Germain-en-Laye, quelque tems avant le départ du Roi pour Perpignan. Cinqmars s'ouvrit au Duc sur ses dispositions & sur ses projets : après lui avoir peint avec les couleurs les plus vives le danger qu'il y auroit de laisser le Cardinal de Richelieu s'emparer de la Régence, si le Roi, dont la santé déperissoit tous les jours, venoit à mourir ; il lui fit sentir qu'alors il auroit tout à craindre d'un Ministre qui avoit toujourns marqué une si grande envie de le dépouiller de sa Souveraineté, & finit par lui confier que le Duc d'Orleans s'étoit mis à la tête du parti, & songeoit à le fortifier du secours des Espagnols. Le Duc de Bouillon répondit qu'il étoit prêt d'entrer dans tous les projets nécessaires pour empêcher que le Cardinal ne tyrannisât le Royaume après la mort du Roi, mais qu'il n'approuveroit jamais qu'on eût aucun commerce avec les Espagnols ; qu'il venoit de sortir de leurs mains, & qu'il n'y rentreroit plus. Le Duc de Bouillon qui vit ensuite le Duc d'Orleans, lui parla comme il avoit parlé à Cinqmars, & lui représenta fortement qu'un Prince comme lui, si le Roi

mouroit, devoit fonder ses esperances plutôt sur les Sujets du Royaume, que sur des Etrangers : il lui promit cependant que si le Cardinal, après la mort du Roi, osoit manquer au respect dû à la Maison Royale, Sedan feroit une retraite pour la Reine, pour les Fils de France & pour S. A. R. La Reine reçut de lui les mêmes assurances. C'est ainsi que par reconnoissance pour Cinqmars, par amitié pour de Thou, & par la juste défiance que le Duc de Bouillon avoit du Cardinal, il se laissa engager dans ce complot; non avec les ennemis de la patrie, ni contre les interêts de l'Etat; mais avec la Reine & le frere du Roi, pour leur donner un azile à Sedan, au cas que le Roi mourût, & pour les mettre à l'abri des persécutions, si le Ministre s'emparoit de la Régence.

Malgré les représentations du Duc de Bouillon, & les conseils du Président de Thou, le Duc d'Orleans & le Grand Ecuyer traitterent avec l'Espagne. Fontailles ami intime de Cinqmars, homme de condition, plein d'esprit & de courage fut choisi pour cette négociation: il se rendit à Madrid, conclut un traité avec le Comte-Duc d'Olivarez, & se conduisit avec tant d'habileté & de secret, qu'il revint à Paris, sans qu'on se fût apperçu de son absence, ni qu'on eût eu le moindre soupçon de son voyage.

Bientôt après le Duc de Bouillon fut nommé Général de l'armée de Piémont: il partit pour l'Italie à peu près dans le même tems que le Roi partit pour Perpignan. Le Ministre ne voulut point quitter le Roi, croyant retenir par sa pré-

AN. 1640.

Gaston & Cinqmars traittent avec l'Espagne.

Le Duc de Bouillon va commander en Italie.

AN. 1642. fence une autorité que le Favori tâchoit d'ébranler tous les jours. Pendant ce voyage Cinqmars reprit un nouvel ascendant sur l'esprit de son maître : son crédit & sa faveur augmentèrent à un tel point , que le Cardinal allarmé plus que jamais s'adressa au Prince Henri Frederic oncle du Vicomte de Turenne, pour le prier d'écrire à Louis XIII. en sa faveur : mais la lettre du Prince d'Orange produisit très peu d'effet , & la caballe de Cinqmars prévaloit toujours. Le Cardinal étant arrivé à Narbonne y tomba malade , & le Roi continua sa route vers Perpignan. Richelieu accablé de la maladie , l'étoit encore plus de l'idée dont il s'occupoit sans cesse , que Cinqmars profiteroit de son absence pour achever de le ruiner auprès du Roi. Dans cette situation il se fit transporter , malgré sa foiblesse & sa langueur extrême , de Narbonne à Tarascon , dans un pays dont le Gouverneur lui étoit dévoué. Là , dévoré d'inquiétudes & plongé dans le plus noir chagrin , il perdit cette présence d'esprit & cette fermeté qui l'avoient toujours soutenu. Ce grand Ministre qui avoit chassé la Reine , humilié les Seigneurs , terrassé l'hérésie , abbatu l'Espagne , arrêté les victoires de l'Empereur , attiré l'attention de tous les Princes de l'Europe , devint un homme foible , sans ressource , sans courage , qui ne trouve plus d'expédiens pour prévenir la disgrâce , & qui n'ose l'envisager.

Richelieu découvre le traité d'Espagne.

Il succomboit à sa foiblesse , lorsqu'un hazard imprévu tout à coup le releva : dans ce moment critique il découvrit le traité secret fait avec l'Espagne. On n'a jamais bien sçû

qui fut celui qui rendit ce service important au Ministre ; AN. 1642.
mais il est sûr qu'il reçut une copie de ce traité, lorsqu'il s'y attendoit le moins. Il la lut avec transport, & il y trouva les articles suivans : (1) Que pour terminer une longue & sanglante guerre également funeste à la France, à l'Espagne, à l'Empire & à toute la Chrétienté, & pour contraindre le Roi très-Chrétien à faire une paix avantageuse aux deux Couronnes, Sa Majesté Catholique fourniroit douze mille hommes d'Infanterie & cinq mille chevaux à S. A. R. le Duc d'Orleans, & à deux de ses amis unis avec lui ; qu'aussitôt que S. A. R. se retireroit dans une Place fortifiée, dont il étoit convenu avec ses deux amis, S. M. C. lui fourniroit quatre cent mille écus pour faire tous les préparatifs de la guerre, & cent mille florins par mois pour entretenir les troupes nécessaires ; que S. A. R. commanderoit cette armée, & que ses deux amis seroient nommés Maréchaux de Camp par l'Empereur, avec huit mille florins de pension par mois ; que l'armée Impériale qui étoit en Flandre & celle des Espagnols commandée par le Duc d'Orleans se joindroient pour s'aider mutuellement ; que le Roi d'Espagne & le Duc d'Orleans ne feroient point la paix avec la France l'un sans le consentement de l'autre ; & qu'enfin la Place de retraite & les deux Seigneurs seroient nommés après la ratification des articles ci-dessus. On trouva à la fin de ce traité une apostille, par laquelle on déclaroit que la ville en question étoit SEDAN, & que les deux personnes unies avec le Duc

(1) Voyez les Mem. de Vittorio Siri de cette année.

AN. 1642. d'Orleans étoient LE DUC DE BOUILLON & LE GRAND
ECUYER DE FRANCE.

Emprison-
nement de
Cinqmars &
de de Thou.

Dès que le Cardinal eût fait cette importante découverte, il dépêcha au Roi le Secrétaire d'Etat Chavigni, pour lui remettre à lui-même la copie du traité, pour l'instruire de toutes les conséquences de cette dangereuse conspiration, & pour lui exagérer toutes les horreurs de l'ingratitude de Cinqmars. Le Roi étant tombé malade devant Perpignan, s'étoit fait porter à Narbonne, & ses forces commençoient à se rétablir, lorsque Chavigni arriva. L'idée de cette conspiration fit une telle impression sur l'esprit de Louis XIII. qu'il passa sur le champ de la tendresse à la haine pour Cinqmars, & de l'aversion à l'amitié pour le Cardinal, sentant la perfidie de l'un, & le besoin qu'il avoit de l'autre. Le Roi fit arrêter Cinqmars, & en même tems de Thou, que ses liaisons intimes avec le Grand Ecuier rendoient suspect. Il ordonna qu'on les conduisît au Château de Pierre-encise; pour lui il se fit transporter malgré sa foiblesse à Tarascon. Le Duc d'Orleans ayant appris cette nouvelle, pour ne pas s'exposer aux ressentimens du Roi & à la vengeance du Ministre, révéla tout le secret: il s'excusa de ne pouvoir représenter l'original du traité, parce qu'il l'avoit brûlé; mais il en donna une copie signée de sa main, & contresignée par le Secrétaire de ses commandemens. Le Cardinal muni d'une pièce si décisive pour la perte totale de ses ennemis, fit travailler à leur procès.

Emprison-

Aussi-tôt que Cinqmars fut pris, & avant que de faire
aucun

aucun éclat, la Cour avoit envoyé des ordres en Piémont, pour s'assûrer du Duc de Bouillon : on n'osa les lui signifier à la tête d'une armée dont il étoit fort aimé ; & l'on en différa l'exécution jusqu'au lendemain, qu'il devoit aller à Casal : il y fut arrêté & conduit à Pierre-encise. Dès le même jour qu'il y arriva, ses amis lui firent tenir secrètement un billet, qui l'instruisoit de tout ce qui s'étoit passé. Son indignation fut extrême, en apprenant que non-seulement Fontrailles avoit promis au Roi d'Espagne, de la part de Gaston, que le Duc de Bouillon entreroit dans le traité, & donneroit Sedan pour Place de sûreté ; mais encore qu'à son insçû on avoit obtenu pour lui une pension de Philippe IV. Fontrailles dans la suite, pour se justifier de cette supercherie, osa soutenir que le Duc de Bouillon avoit été le premier moteur du traité avec l'Espagne ; mais les procédures faites contre le Duc, dans lesquelles on voit qu'il se purge parfaitement de cette accusation, aussi bien que les lettres qu'il écrivit à la Reine & à Gaston, après la mort du Roi & du Cardinal, (1) démontrent clairement le contraire.

AN. 1642.
nément du
Duc de
Bouillon.

Cependant le Chancelier Seguier travailloit à l'instruction du procès, avec beaucoup de diligence. Cinqmars & de Thou furent condamnés à avoir la tête tranchée, l'un comme auteur du traité d'Espagne, l'autre pour l'avoir sçû & ne l'avoir pas révélé ; ils moururent avec beaucoup d'intrepidité & de grands sentimens de Religion.

Mort de
Cinqmars &
de de Thou.

(1) Voyez les Preuves à la fin, N^o. 1.

AN. 1642.

Elargissement du Duc de Bouillon.

Le Duc de Bouillon demeuroid tranquille, dans la fausse confiance qu'il n'avoit fait que l'action d'un homme d'honneur, en ne trahissant pas le secret de ses amis; & qu'il suffisoit, pour n'être pas criminel, de n'avoir donné aucun pouvoir & de n'avoir rien signé touchant le traité d'Espagne: mais lorsqu'il apprit par la condamnation du Président de Thou, que les Loix ne sont pas plus sévères contre ceux qui commettent le crime de leze-Majesté, que contre ceux qui ne le révèlent pas, il ne douta point de sa perte, & ne songea plus qu'à mourir avec les sentimens héroïques, qu'il avoit montrés pendant sa vie. Les procédures qu'on fit contre lui n'eurent pourtant aucune suite: les vives instances de ses oncles le Prince d'Orange & le Landgrave de Hesse en sa faveur, jointes à celles du Vicomte de Turenne, dont le Cardinal connoissoit tout le mérite, adoucirent le Ministre: mais ce qui contribua le plus efficacement au salut de cet illustre Criminel, fut la conduite ferme de la Duchesse de Bouillon, qui menaça de livrer Sedan aux Espagnols, si l'on faisoit mourir son mari. Comme le Cardinal en vouloit moins à la personne du Duc de Bouillon, qu'à sa Souveraineté, il conclut bientôt avec lui un accommodement, par lequel il fut réglé que les troupes du Roi entreroient dans Sedan; que Sa Majesté donneroit en échange de cette ville plusieurs grandes terres du Royaume; & que, pendant que l'on travailleroit à l'exécution de cet échange, le Duc de Bouillon sortiroit de prison & se retireroit à Turenne.

L'acquisition de Sedan, qui depuis est demeuré uni à la Couronne, fut un des derniers avantages que le Cardinal de Richelieu procura à la France: ce grand Ministre mourut, après avoir été pendant les dix-huit années que dura son administration, moins aimé que redouté; mais admiré de tous les hommes, & même de ceux qui avoient eu des sujets de le haïr. Il avoit choisi, avant sa mort, le Cardinal Mazarin pour lui succéder dans le Ministère; & son choix fut agréé. Le Roi mourut cinq mois après Richelieu; laissant la Reine Anne d'Autriche sa femme Régente du Royaume, pendant la minorité de Louis XIV. qui n'avoit alors que quatre ans & demi.

AN. 1642.

Mort de Richelieu & de Louis XIII.

AN. 1643.

14. de Mai.

La Reine, dès le commencement de son administration, donna au Vicomte de Turenne une marque de la plus haute estime. La face des affaires d'Italie étoit entièrement changée: les Espagnols ayant été obligés de jeter leurs principales forces du côté de la Catalogne, & ne pouvant plus secourir le Prince Thomas comme auparavant, n'avoient songé qu'à s'assurer pour eux-mêmes des Places conquises en Piémont, en les garnissant de leurs propres troupes, contre la foi des traités. Le Prince Thomas se voyant ainsi abandonné, & exposé tous les jours à recevoir de nouveaux affronts, avoit prêté l'oreille aux remontrances de sa belle-sœur; & rompant ouvertement avec l'Espagne, s'étoit raccommodé avec la France. La Reine Régente lui envoya bien-tôt des Lettres patentes de GENERAL DES

Le Vicomte de Turenne retourne en Italie.

ARMEES DU ROI EN ITALIE: mais comme on ne comptoit

AN. 1643. pas encore beaucoup sur son attachement, on vouloit avoir auprès de lui un homme sûr : & ce fut le Vicomte de Turenne que l'on choisit pour ce poste de confiance. Le Prince Thomas goûta l'esprit du jeune Vicomte, sentit la supériorité de ses connoissances dans l'art militaire, & lui abandonna la conduite de l'armée; d'autant plus que sa mauvaise santé le mettoit lui-même hors d'état d'agir.

Le Vicomte
assiége Ale-
xandrie,
prend Trin,
& est fait
Maréchal de
France.

Turenne remplit avec autant de gloire que de modestie les fonctions de Général. Pour obliger les Espagnols à sortir du Piémont, il feignit de vouloir porter la guerre dans le Milanois, & marcha d'abord vers Alexandrie : il fit investir cette Place, de maniere que les ennemis pouvoient y jeter du secours, par les grands intervalles qu'il laissa exprès entre les quartiers de son armée. Les Espagnols ne manquerent pas de donner dans le piège, & tirèrent presque la moitié de la garnison de Trin, ville de Piémont, pour la jeter dans Alexandrie, ville du Milanois : alors le Vicomte, qui n'avoit feint de vouloir prendre Alexandrie, que pour faire dégarnir Trin, alla assiéger cette dernière Place dans les formes. On attaqua les dehors, & ils furent bien-tôt emportés : les Espagnols vinrent reconnoître les quartiers des François, pour tâcher de faire rentrer dans la Place les troupes qu'ils en avoient tirées; n'ayant pu y réussir, ils tenterent le même stratagème que le Vicomte; feignirent d'en vouloir à Asti, & l'allerent investir, mais inutilement : comme le Vicomte l'avoit pourvû de tout ce qui étoit nécessaire pour soutenir un long siège, il continua celui de Trin, &

après six semaines, prit la ville. Dans le tems qu'il se préparoit à reconquerir de même toutes les Places du Piémont, que les Espagnols y occupoient, la Reine lui envoya le bâton de Maréchal de France: il n'avoit alors que trente deux ans.

AN. 1643.
24. de Septembre.

Tel fut l'apprentissage du Vicomte de Turenne dans l'art militaire, pendant l'espace de dix sept années entières, qu'il servit sous plusieurs Généraux différens, sans commander en chef. Il porta le mousquet un an comme volontaire, fut quatre ans Capitaine, quatre ans Colonel (1), trois ans Maréchal de Camp, & cinq ans Lieutenant Général. Rien ne lui fait plus d'honneur, que l'aveu de ce qu'il croyoit devoir à chacun de ses maîtres. Il disoit » qu'il tenoit du » Prince Henri d'Orange son oncle, les principes de bien » choisir un Camp; d'attaquer une Place selon les regles; » de former de loin un projet, de le rouler long-tems dans » sa tête, & de n'en rien faire paroître qu'au moment de » l'exécution; d'être dépouillé d'ostentation, & de se rem- » plir de sentimens vifs & relevés pour l'interêt de la Patrie » plutôt que pour sa propre gloire. » En parlant du Duc de Weymar, il disoit » que de rien ce Général faisoit toutes » choses, & ne s'énorgueillissoit point de ses succès; que, » lorsqu'il avoit du malheur, il ne songeoit pas tant à se » plaindre, qu'à s'en relever; qu'il aimoit mieux se laisser

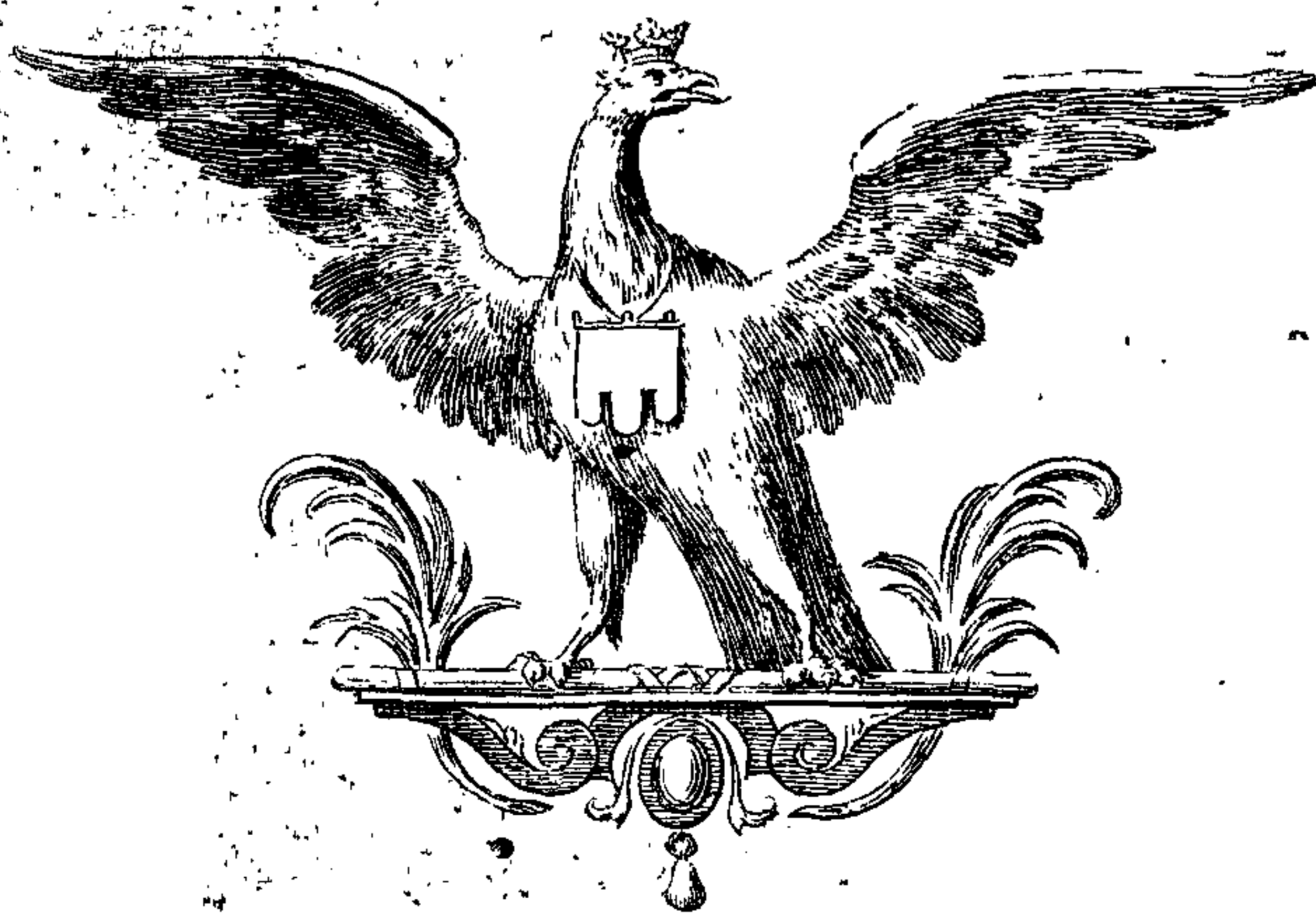
Sentimens
& paroles du
Vicomte sur
les caractères
de ses quatre
Maîtres.

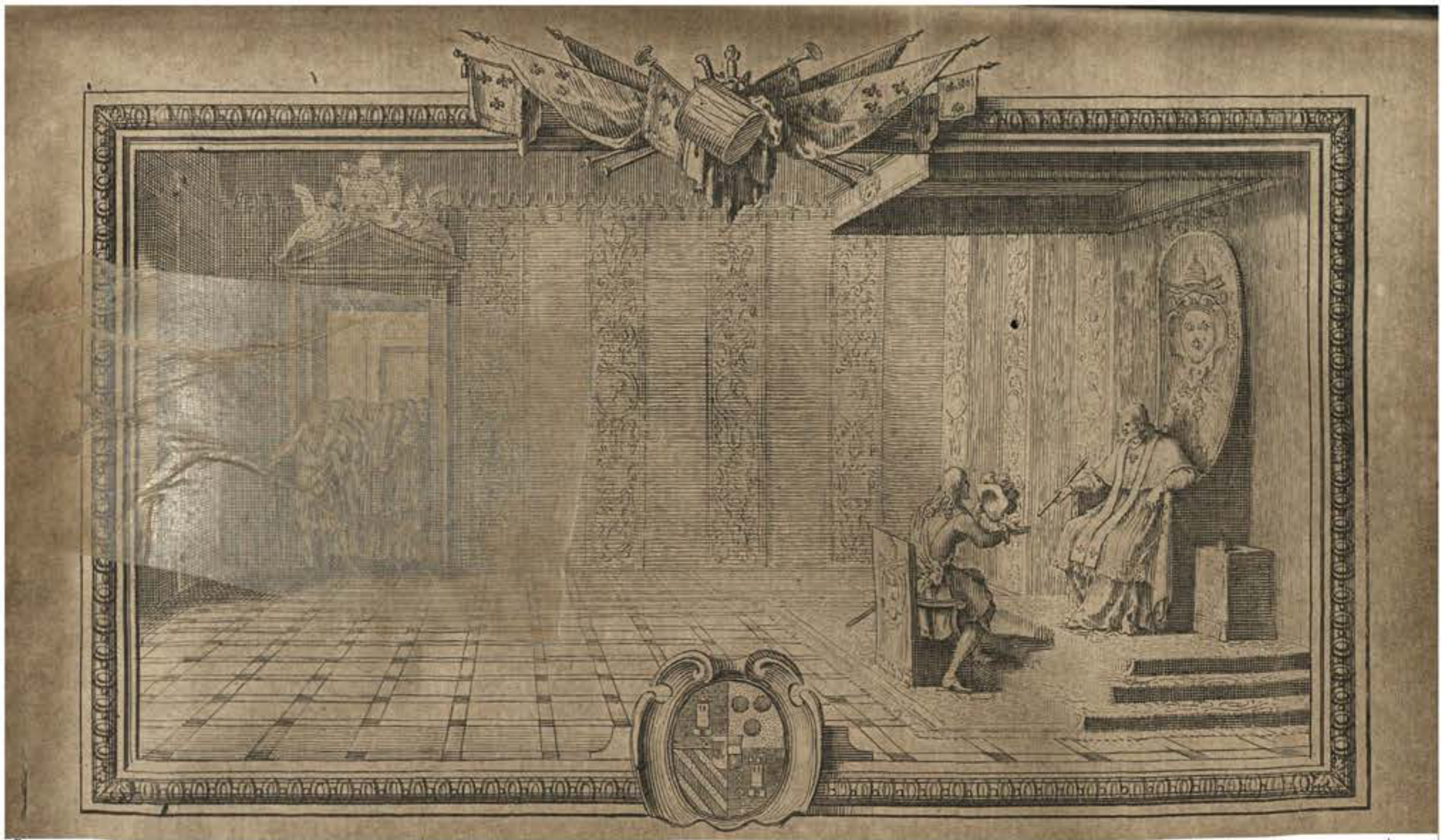
(1) Le Régiment de Turenne fut toujours conservé, & devint une école de milice, d'où sortirent plusieurs Lieutenans Généraux, Maréchaux de France, & Officiers les plus habiles & les plus distingués.

AN. 1643.

» blâmer injustement, que de s'excuser aux dépens de ses
» amis qui avoient manqué dans l'action ; qu'il étoit plus
» occupé à réparer les fautes , qu'à perdre son tems en apo-
» logies ; & enfin qu'il cherchoit plus à se faire aimer par les
» soldats, qu'à s'en faire craindre. Il avoit remarqué sous
le Cardinal de la Valette, » que pour être agréable aux Mi-
» litaires, il falloit en allant à l'armée, renoncer aux fausses
» délicatesses de la Cour, à la galanterie, aux amusemens
» du bel esprit, & vivre avec les Officiers à leur mode,
» sans façon, & sans affectation. Il fut confirmé, en voyant
la conduite du Comte d'Harcourt, dans la grande maxime
de Cesar, » que de toutes les vertus militaires, la diligence
» & l'expédition sont les plus essentielles ; & qu'elles entraî-
» nent ordinairement le succès, quand elles sont accom-
» pagnées de circonspection & de prudence.

Fin du premier Livre.





HISTOIRE DU VICOMTE DE TURENNE.

LIVRE SECOND.



PREs la mort de Louis XIII. le Duc de Bouillon étoit parti de Turenne, pour se rendre à la Cour, & y avoit été très bien reçu: on jugea par l'accueil favorable de la Reine, qu'il rempliroit les premières places de l'Etat; mais il vit peu à peu se refroidir pour lui & la Reine, & le Duc d'Orleans, aux interêts duquel il s'étoit sacrifié. Le Cardinal Mazarin joux

AN. 1644.
Le Duc de Bouillon revient à la Cour & quitte la France.

AN. 1644.

de ses talens , chercha à le dégouter par les difficultés qu'il fit naître sur l'échange de Sedan , & sur la conservation de son rang. Le Duc offensé ne put s'empêcher d'en marquer son ressentiment ; & Mazarin appréhendant qu'il ne songeât aux moyens de se venger , proposa en plein Conseil de le faire arrêter. Le Duc ayant été averti des desseins du Ministre , retourna en diligence à Turenne , & résolut de sortir promptement du Royaume. Pendant qu'il déliberoit en quel pays il iroit se mettre à l'abri des mauvais traitemens de Mazarin , le Pape Urbain VIII. lui fit offrir par un Prélat Italien , la Charge de Généralissime des troupes de l'Eglise dans la guerre appelée Barberine : (1) il accepta l'offre & se rendit à Rome , où la jalousie & l'injustice du Cardinal le poursuivirent. L'Ambassadeur de France ayant mandé à Paris , qu'on alloit traiter le Duc de Bouillon à Rome dans les cérémonies publiques , en Prince Souverain , fut chargé de s'y opposer , sous prétexte que le Duc pendant sa prison de Pierre-encise avoit été dépouillé de sa Souveraineté : le Duc fit représenter au Pape qu'il jouissoit toujours des mêmes droits , avec l'agrément du Roi ; & que sa Majesté tenoit Sedan au même titre qu'elle occupoit Casal

(1) Les Cardinaux Antoine & François Barberin neveux du Pontife Urbain VIII. proposèrent au Duc de Parme de leur vendre quelques terres de Castro qui étoient voisines des leurs : cette demande fut rejetée , & les Barberins poussèrent leur oncle à s'en venger , en révoquant certains droits que les Papes avoient accordé aux Farnèses. Le Duc irrité prit les armes , déclara la guerre au S. Siège , & eut recours , aux Vénitiens aussi bien qu'aux Ducs de Modène & de Toscane qui se liguerent contre l'Etat Ecclésiastique. Le Cardinal Antoine leva des troupes , & le Pape pria le Duc de Bouillon d'en être le Généralissime.

dont

dont la propriété étoit demeurée au Duc de Mantouë: le Cardinal Barberin répondit » que la Cour de Rome avoit coutume, avant que de passer des titres aux Princes étrangers, d'examiner s'ils leur étoient dûs; & que lorsque le Pape donnoit une qualité, elle étoit permanente & devenoit un caractère ineffaçable: il pria donc le Duc de trouver bon que l'on approfondît les droits de sa Maison. Les Commissaires qui furent nommés pour consulter les Archives du Vatican, après beaucoup de recherches, fournirent des mémoires (1) par lesquels il étoit prouvé que dans tous les Actes publics, dans plusieurs Diètes de l'Empire & dans tous les Congrès, de tems immémorial, le Roi très-Chrétien, le Roi Catholique & l'Empereur avoient traité les Ducs de Bouillon comme Princes Souverains. Le Duc, sur le rapport des Commissaires, fut reconnu pour tel; les honneurs attribués à cette qualité lui furent accordés dans les cérémonies publiques, comme dans le particulier; & le Pape lui donna même le fauteuil.

L'éclat avec lequel le Duc de Bouillon paroissoit à Rome, fit craindre au Cardinal Mazarin qu'il n'y eût du danger à laisser plus long-tems le Vicomte de Turenne en Italie, si près d'un frere justement irrité; & il l'envoya en Allemagne recueillir les restes de l'armée Weymarienne. Le Maréchal de Guébriant mort depuis peu (2) d'une blessure reçûe au siège de Rotweil (3) avoit été le Général de cette armée

Le Vicomte de Turenne va commander en Allemagne.

(1) Voyez les Mém. de Chaufour rapportés par M. Baluze.

(2) M. de Guébriant mourut le 24. de Novembre 1643.

(3) Ville Impériale à la source du Neckre.

AN. 1644.

pendant quatre ans ; & le Comte de Rantzau son successeur l'avoit menée aux environs de Dutlingue ville de Suabe sur le Danube, où le Comte de Mercy Général des troupes Bavaroiſes (1) le ſurprit , le battit , & le fit priſonnier avec la plupart de ſes Officiers Généraux , & preſque toutes ſes troupes , à la réſerve de cinq ou ſix mille chevaux qui ſe ſauverent en deçà du Rhin. Avec ces débris il falloit défendre les bords du fleuve contre les armées de l'Empereur , du Duc de Baviere & du Duc de Lorraine , qui s'étoient réunies dans l'eſpérance de profiter des diſgraces des François : pour ſurcroît de malheur, Torſtenſon que la Reine Chriſtine avoit envoyé pour commander les Suédois en Allemagne , après la mort du Général Banier , étoit allé dans le Holſtein , ſans donner avis de ſon départ. Tel étoit le triſte état des affaires en Allemagne , lors que le Vicomte de Turenne eut ordre de s'y rendre. Le Cardinal l'obligea d'abandonner l'armée triomphante d'Italie , pour aller ramaffer des troupes défaites , diſperſées , ſans Chef , ſans argent & ſans armes. Ce nouveau trait ne laiſſa plus douter le Vicomte des diſpoſitions peu favorables du Miniſtre pour lui & pour ſa Maiſon. Sans marquer aucun reſſentiment , il ſ'arma de ſa propre vertu , & jugeant l'employ qu'on lui donnoit d'autant plus glorieux , qu'il étoit dangereux & difficile , il partit pour l'Alſace, & arriva à Colmar au mois de Décembre 1643. Comme les ennemis ne tenoient plus la campagne , ſon pre-

(1) François de Mercy Gentilhomme Lorrain & natif de Longwy dans le Bailliſſe.

mier soin fut de procurer de bons quartiers à ses troupes : AN. 1644.
 il les retira de l'Alsace qui étoit ruinée, & les mena dans les montagnes de Lorraine passer l'hyver. Cette armée manquoit généralement de tout : pour subvenir plus promptement à ses besoins, Turenne, avant que la Cour envoyât de l'argent, emprunta sur son crédit des sommes considérables ; & pendant que la plûpart des Grands du Royaume vendoient à très-haut prix les moindres services qu'ils rendoient à la Couronne, il fit remonter à ses dépens cinq mille Cavaliers, & habiller quatre mille fantassins, qui composoient toute l'armée du Roi. Il n'étoit gueres possible d'entreprendre rien d'important avec un si petit nombre : le Vicomte néanmoins, dès le commencement du Printems, forma le dessein de surprendre le frere du Général Mercy : sçachant qu'il étoit cantonné avec deux mille chevaux au-delà de la forêt noire dans Hutinghen près de la source du Danube, il s'avança vers le Rhin, & le passa à Brisac.

D'Erlac Gouverneur de cette Place l'avoit abandonnée à l'approche du Vicomte, & lui marquoit par une lettre qu'étant persuadé que la Cour se défioit de sa fidélité, il étoit sorti de la ville & la lui remettoit entre les mains. Le Vicomte qui connoissoit le mérite de cet Officier, bien-loin de profiter de sa foiblesse & de s'emparer de son Gouvernement, lui envoya Tracy, un de leurs amis communs, pour le prier de revenir incessamment & de reprendre son employ. Turenne ayant rassuré d'Erlac continua sa route vers la source du Danube, fit attaquer Gaspar Baron de Mercy par quatre

Sa générosité envers d'Erlac Gouverneur de Brisac.

AN. 1644.

ou cinq Régimens, défit sa Cavalerie, & prit trois ou quatre cens hommes avec beaucoup d'Officiers : le reste se sauva dans l'armée de Baviere commandée par le Général Comte de Mercy frere du Baron.

Préparatifs
pour le Con-
grès de
Munster.

Cependant les différentes Puissances de l'Europe s'engouoient à la paix générale. Il y avoit déjà près de vingt-cinq ans que la fatale guerre de Religion allumée par les troubles de Bohême duroit dans l'Empire, & avoit embrâsé successivement toute la Chrétienté. Les divers succès dont elle fut accompagnée en avoient enfin rebuté les deux partis : il s'étoit élevé dans tout l'Empire depuis trois ans, un cri unanime des Princes & des Etats qui demandoient la paix. Les Electeurs de Saxe & de Brandebourg, qui par dessus tous la désiroient ardemment, avoient engagé les Rois d'Angleterre & de Dannemarc à offrir leur médiation entre les Princes Protestans ; & le Pape Urbain VIII. avoit offert la sienne aux Princes Catholiques. L'Empereur s'étoit rendu à Ratisbonne, où il avoit convoqué la Diète de l'Empire, pour y délibérer sur les moyens les plus propres à terminer la guerre. On avoit disputé long-tems sur le choix du lieu où se tiendroient les Assemblées ; & ce ne fut qu'après de grandes contestations que l'on tomba d'accord, par un traité signé à Hambourg, en 1641. que les négociations se feroient à Munster & à Osnabrug en Westphalie ; que la France traitteroit à Munster, & la Suède à Osnabrug ; que chacune de ces deux Couronnes auroit un Résident dans la ville où l'autre auroit ses Plénipotentiaires, pour se communiquer

mutuellement leurs résolutions; qu'enfin les deux traittés ne devant être regardés que comme un seul, l'une des deux Couronnes ne feroit la paix que lorsque l'autre feroit satisfaite. Dès ce moment, toute l'Europe conçut l'espérance d'une prochaine paix; & l'ouverture de l'Assemblée devoit se faire au mois de Mars 1642. mais le Cardinal de Richelieu, qui n'estimoit pas que le tems fût encore venu, où la France pût retirer des avantages assez considérables de la paix, avoit affecté de la retarder, en portant trop haut les prétentions de son Maître, les expéditions militaires continuerent; les François & les Suédois s'unirent, & la paix s'éloigna. La mort de Richelieu fit renouër les Conférences, & la déroute de l'armée Françoisse en Allemagne, après la mort du Maréchal de Guébriant, déterminâ le Cardinal Mazarin à envoyer des Plénipotentiaires à Munster. On choisit pour cet employ deux des plus habiles négociateurs qu'il y eût en France, les Comtes d'Avaux & Servien, dont les caracteres étoient fort opposés. Comme ces deux Ministres se dispuoient la premiere place, on envoya le Duc de Longueville pour prévenir tout sujet de dissention entre eux, aussi-bien que pour donner plus de crédit à une Ambassade qui auroit un Prince pour chef. Depuis plusieurs siècles, il ne s'étoit point fait de négociations où tant de Monarques, de Princes & d'Etats Souverains eussent été intéressés, & où l'on eût employé un si grand nombre de politiques habiles. Le Congrès s'ouvrit enfin vers le commencement d'Avril de cette année.

AN. 1644.

Le Vicomte
marche au
secours de
Fribourg.

(1) Au mois de Mai, l'armée Bavaroise se trouvant rétablie par les bons quartiers, & augmentée jusqu'au nombre de huit mille hommes de pied & de sept mille chevaux par les recrues qu'elle avoit faite, alla assiéger Fribourg qui est à cinq lieues de Brisac. Le Vicomte de Turenne marcha en diligence au secours de cette Place, avec son armée qui n'étoit que de dix mille hommes, & joignit l'ennemi dans une plaine près de Fribourg. Le Général Mercy qui ne s'attendoit pas à une marche si prompte, n'avoit eu le tems que d'ouvrir la tranchée devant la ville, sans se saisir des postes avantageux aux environs. Le Vicomte s'apperçut de cette faute, & se flatta de pouvoir en profiter, malgré l'inégalité de ses forces: voyant qu'une montagne appelée la montagne noire, qui commandoit la plaine, n'étoit point occupée par les Bavaois, il ordonna à deux Régimens réunis dans un seul Bataillon de mille hommes d'y marcher, & fit avancer le reste de l'Infanterie pour les soutenir. Sur ce mouvement, l'ennemi détacha une vingtaine de soldats qui par l'autre côté de la montagne en gagnèrent promptement le sommet. A leur première décharge, les François croyant que toute l'Infanterie ennemie étoit sur la montagne, la cotoyèrent, au lieu de monter; ils plierent à la seconde, & descendirent précipitamment: leur désordre donna lieu à Mercy de s'emparer de la montagne, & Turenne alla se camper sur une pente éminence à la vûe de l'ennemi qui continua le siège.

(1) Ici l'on mêle le récit de M. de Turenne avec les faits qu'on trouve dans la Relation de Fribourg par M. le Marquis de la Mouffaye retouchée par la Chapelle.

Après quelques escarmouches, & un combat de Cavalerie où sept à huit cent chevaux des Bavarois furent défaits, ayant appris que la ville capituloit, il ne voulut plus rien hazarder pour la secourir, & se retira à une lieüe & demie de Fribourg. AN. 1642.

28. Juillet.

La Cour informée que l'armée du Roi étoit trop foible pour attaquer les Impériaux, ordonna à Louis de Bourbon Duc d'Enguien d'aller joindre le Vicomte de Turenne. Le Duc s'étoit déjà fait connoître par la bataille de Rocroi : dès-lors il eut ce coup-d'œil heureux qui embrasse tous les objets, qui les présente à l'imagination sans les confondre, & qui dans l'instant même dicte à l'esprit le parti qu'il doit prendre. Rempli d'un enthousiasme martial, il sembloit souvent agir par une inspiration subite qui lui faisoit mépriser les dangers & forcer les obstacles. Le Vicomte au contraire patient, tranquille, toujours guidé par un esprit de réflexion profonde, ne se laissoit point éblouir par l'éclat d'une action brillante, & scavoit miner peu à peu les forces de l'ennemi par une sagesse qui prévoyoit, qui préparoit & qui se soumettoit tous les événemens. On ne pouvoit mortifier plus vivement Turenne, qu'en lui donnant un Chef d'un caractère si différent du sien, au lieu de lui envoyer des troupes qu'il auroit pû conduire selon ses maximes : il sentit plus que jamais combien les intentions du Ministre lui étoient contraires ; mais accoutumé à se vaincre soi-même, il reçut avec respect les ordres de la Cour.

Le Duc d'Enguien va joindre le Vicomte de Turenne près de Fribourg.

Le Duc d'Enguien étoit à Amblemont près de Mouzon, lorsqu'on lui manda de partir pour l'Allemagne : en treize

Le Duc d'Enguien arrive au

AN. 1644.
Camp du
Vicomte, &
y tient un
Conseil de
guerre.

jours de marche il se rendit près de Brisac avec dix mille hommes, & chargeant Marfin (1) de leur faire passer le Rhin, il s'avança avec le Maréchal de Gramont vers le Camp du Vicomte, où il ne fut pas plutôt arrivé qu'il tint un Conseil de guerre. Turenne parfaitement instruit de l'état des Bavarois fut d'avis qu'on menât l'armée par Langendenzing & le Val de Bloterthal, jusques dans le Val S. Pierre, pour couper les vivres aux ennemis qui ne pouvoient en faire venir que de Villingen, au-delà des montagnes de la forêt noire, à deux lieues des sources du Danube : ajoutant qu'il étoit aussi facile de les affamer, qu'il seroit périlleux de les forcer dans un camp fortifié par tous les avantages de la situation, & défendu par de vieilles troupes, qui avoient à leur tête le plus grand Général de l'Allemagne. D'Erlac & le Maréchal de Gramont furent du même sentiment ; le Duc d'Enguien seul voulut absolument qu'on attaquât les ennemis dans leurs retranchemens : il alla donc reconnoître lui-même le Camp des Bavarois & les lieux voisins avec le Vicomte, qui lui montra un défilé, par lequel une partie de son armée pourroit les prendre par le flanc gauche, pendant que l'autre partie attaqueroit par le front & par le flanc droit.

Dénombrement des troupes du Roi, & situation du Camp des Bavarois.

Les troupes du Roi, dont le Duc d'Enguien étoit Généralissime, se trouvoient partagées en deux Corps : l'un que l'on nommoit l'armée de France, composé de six mille fantassins & de quatre mille chevaux, sous les ordres du Maréchal

(1) Jean-Gaspard Ferdinand Seigneur Liégeois, depuis Comte du S. Empire, & Chevalier de l'Ordre de la Jarretiere en Angleterre.

de Gramont ; & l'autre , appelé l'armée Weymarienne , commandée par le Vicomte de Turenne, étoit de cinq mille chevaux & de cinq mille hommes de pied : l'armée Bavoise montoit environ à quinze mille hommes ; mais elle étoit campée dans un lieu presque inaccessible , peu distant de Fribourg. Cette ville est située au pied des montagnes de la forêt noire , qui s'ouvrent en forme de croissant d'un côté par le Val S. Pierre , & de l'autre par le Val du Bloterthal : l'un & l'autre se terminent près d'un Monastere appelé l'Abbaye du Val S. Pierre. Au devant de Fribourg est une petite plaine arrosée d'un ruisseau , bornée sur la droite par des montagnes escarpées , & sur la gauche entourée de bois marécageux , au travers desquels il n'y a pour chemin de Brisac à Fribourg qu'un passage très-étroit. Ce fut dans un lieu si avantageux que se posta le Général Mercy : son Camp, qui occupoit la petite plaine, étoit étendu le long du ruisseau, & fortifié d'un grand retranchement : il avoit Fribourg derrière lui , & devant lui une hauteur. Sur la pente de cette hauteur, du côté des François, il fit faire un Fort palissadé , où il mit six cens hommes avec de l'artillerie : de-là il poussa le long d'un bois , en montant vers le sommet , une ligne défendue par des redoutes , à deux cent pas de distance l'une de l'autre ; & pour en rendre l'accès plus difficile , il fit abattre tout le long de cet ouvrage, quantité d'arbres, dont les branches à demi-coupées & hérissées en tous sens , tenoient lieu de chevaux de frise. Entre la hauteur qui étoit à la tête du Camp des ennemis , & les montagnes qui domi-

AN. 1644.

noient sur le côté gauche en venant de Fribourg, se trouvoit le défilé, où l'on ne pouvoit arriver qu'en faisant un grand tour. Mercy avoit fait aussi des retranchemens à l'entrée du défilé, & l'avoit barré avec des sapins abbatus: il avoit de plus garni d'Infanterie les bois qui étoient à droite & à gauche, en sorte qu'il n'imaginoit pas que l'on pût jamais tenter ce passage qu'il croyoit avoir rendu impraticable.

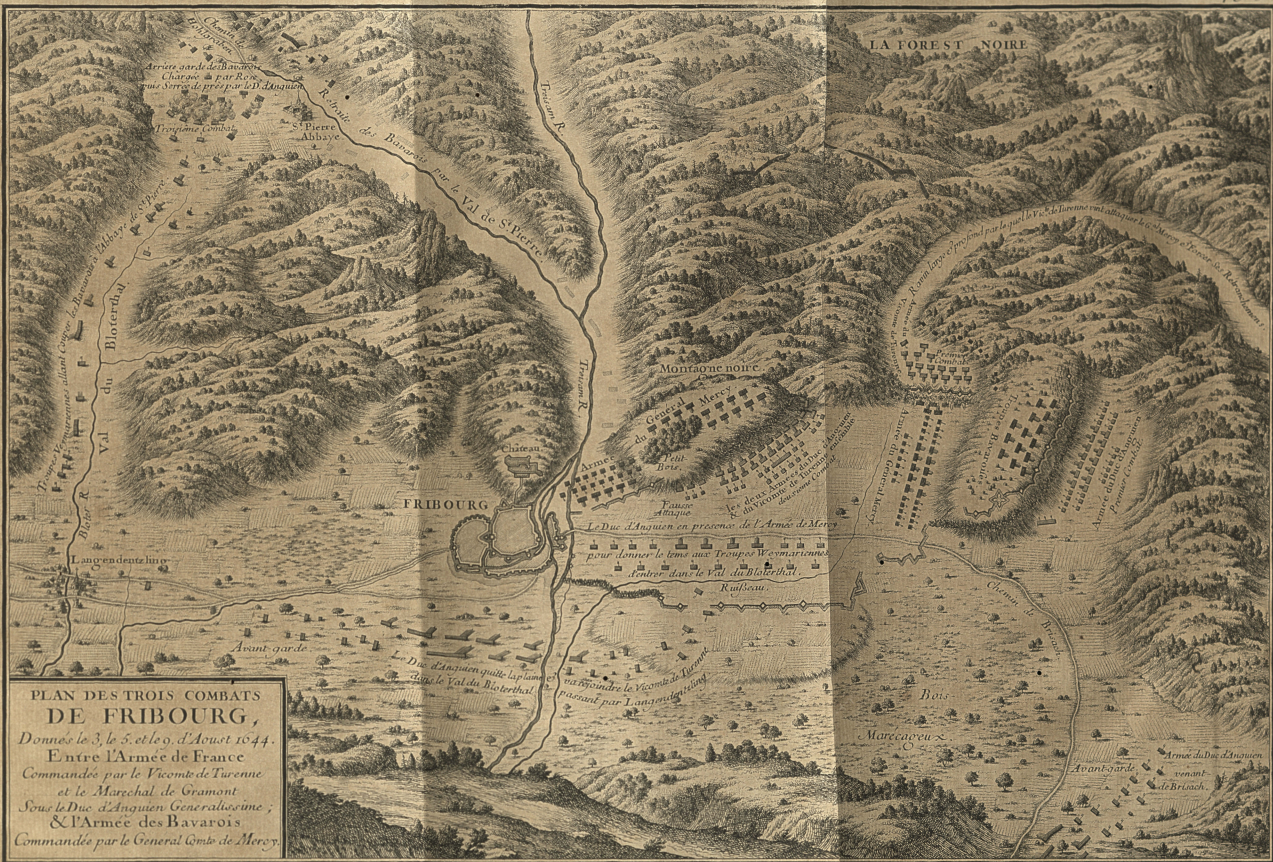
Disposition
pour l'atta-
que du Camp
de Mercy.

Cette situation du Camp des ennemis fit balancer encore une fois les avis dans le Conseil de guerre: mais le Duc d'Enguien persista dans le sien; & persuadé que rien ne pouvoit lui résister, il résolut d'aller lui-même avec l'armée de France, chasser les Bavaois de la montagne, gagner la hauteur, & descendre ensuite pour les attaquer dans leur Camp; pendant que le Vicomte iroit avec les troupes Weymariennes les prendre en flanc par le défilé. Comme elles avoient un grand tour à faire, il fut arrêté que le Prince n'attaqueroit que trois heures avant le coucher du soleil, afin que les deux attaques se fissent en même tems.

Premier
combat.

Le Vicomte de Turenne partit le troisième du mois d'Août à la pointe du jour; & pendant qu'il faisoit le tour des montagnes, le Duc d'Enguien disposa son attaque de cette sorte. Son Infanterie étoit composée de six bataillons de huit cens hommes chacun; Espenan (1) Maréchal de Camp fut commandé avec deux bataillons pour donner le premier; le Comte de Tournon se mit à la tête des Régi-

(1) Roger de Bossolt Comte d'Espenan, de la Province de Bigorre, nommé depuis pour être Chevalier du S. Esprit.



mens de Conti & de Mazarin , pour soutenir Espenan ; le Duc d'Enguien réserva deux Régimens pour les employer où le besoin le demanderoit ; le Maréchal de Gramont & le Comte de Marfin demeurèrent auprès de sa personne : (1) le Comte de Palliau , depuis Maréchal de Clerembault , soutenoit toute l'attaque avec le Régiment d'Enguien Cavalerie ; & les Gendarmes furent postés à l'entrée de la plaine , dans un lieu fort serré , pour empêcher que les Bava- rois ne prissent l'Infanterie en flanc. A l'heure convenüe entre les deux Généraux , le jeune Prince fit attaquer la montagne par son Infanterie. Pour aller aux ennemis il falloit monter une côte fort escarpée , au travers d'une vi- gne , dans laquelle il se trouvoit , d'espace en espace , des murailles de quatre pieds de haut qui soutenoient les terres : les troupes commandées monterent courageusement , chas- serent les ennemis des terrasses , & les poussèrent jusqu'aux arbres abbatus devant le retranchement : cependant les Bava- rois faisoient un si grand feu que l'Infanterie Françoise ne put forcer cet abatis sans perdre beaucoup de monde , & même sans se rompre. Le Duc d'Enguien qui s'étoit ap- proche pour voir l'effet de cette attaque, observa que sa pre- miere ligne se ralentissoit sans reculer ni avancer ; alors il descend de cheval , se met à la tête du Régiment de Conti , & marche aux ennemis l'épée à la main. Le Comte de Tour- non , le Maréchal de Gramont , les principaux Officiers &

(1) Philippes de Clerembault Comte de Palliau fut fait Maréchal de France neuf ans après en 1653.

AN. 1644.

les volontaires mettent pied à terre; leur exemple ranime les soldats; le Duc d'Enguien passe le premier, tous le suivent, forcent l'abattis, & se jettent en foule au-delà du retranchement. Les Bavares fuyent dans les bois voisins. L'Infanterie Française s'étoit débandée pour les poursuivre; mais le Duc d'Enguien la rallie sur le champ, & munit les redoutes qu'il venoit d'emporter. Bientôt après, malgré les difficultés du chemin, il fait monter sa Cavalerie, & se rend ainsi maître de la hauteur, après un combat de trois heures qui avoit coûté à Mercy plus de trois mille hommes. Le jour étoit fini: les Bavares tenoient encore le Fort palissadé, où ils avoient placé de l'artillerie; & les fuyards répandus dans les bois pouvoient se rassembler, ou dresser des embuscades: Enguien n'osa aller plus loin: résolu d'attendre le jour pour descendre dans la plaine, il se contenta d'apprendre au Vicomte, par le son des trompettes & des timbales, que les Français avoient gagné le haut de la montagne.

Le Vicomte
fait retirer
les Bavares
de leurs re-
tranchemens

Turenne avoit fait son attaque à la même heure que le Duc d'Enguien: après avoir forcé l'entrée du défilé, il lui fallut livrer de nouveaux combats à chaque pas, pour débûsquer l'Infanterie logée à droite & à gauche, & retranchée avec des arbres abattus; mais il poussa si vivement les ennemis, qu'il se rendit maître du passage, franchit tous les fossés & les ravins qui le traversoient, & pénétra jusqu'à la plaine, sur la fin du jour. Comme le Duc d'Enguien dans ce moment venoit de faire cesser le combat, Mercy tour-

na ses principales forces contre le Vicomte : les troupes demeurèrent à la distance de quarante pas , en s'acharnant les unes contre les autres : une pluie abondante tomboit , & les ténèbres de la nuit augmentoient les horreurs du lieu , qui n'étoit éclairé que par le feu continuel de la mousqueterie. L'action dura près de sept heures ; & malgré l'effort prodigieux des Bavares , le Vicomte conserva le terrain qu'il avoit gagné , quoique l'Infanterie ennemie fût soutenue de toute sa Cavalerie , & que la sienne n'eût qu'un seul escadron derriere elle , faute d'espace pour se mettre en bataille. Le Général Mercy ayant encore perdu trois mille hommes , ne songea plus qu'à sauver le reste de son armée par la retraite : l'obscurité de la nuit favorisa son dessein , & ses troupes se déroberent , pendant que quelques rangs de Mousquetaires restant en place tiroient continuellement. Le jour venu ils prirent la fuite ; & Turenne ne trouvant plus de résistance , déboucha dans la plaine , où le Duc d'Enguien qui descendit de la montagne le joignit bientôt. Les ennemis s'étoient arrêtés à une lieue de-là sur la montagne noire , qui est près de Fribourg , & commençoient à s'y retrancher. On les auroit surpris dans un grand désordre , si l'Infanterie du Roi avoit pû sur le champ marcher à eux ; mais aussi fatiguée des pluies que du combat , & affoiblie par la perte d'un grand nombre d'Officiers & de soldats , elle avoit besoin d'un jour de repos , & le Duc remit au lendemain l'attaque des ennemis dans leurs nouveaux retranchemens. (1)

(1) Cette premiere action se passa le 3. du mois d'Août & la nuit du 4.

AN. 1644.

La montagne noire située entre Fribourg & la plaine où l'ennemi s'étoit campé le premier jour, avoit au tiers de sa hauteur un terrain assez uni, capable de contenir trois ou quatre mille hommes en bataille: Mercy ménagèa les avantages du lieu dans ce poste, avec son habileté ordinaire: il plaça le plus grand Corps de son Infanterie à l'extrémité du terrain uni; il mit le reste derrière un bois vers le milieu de la montagne, & distribua sa Cavalerie depuis ce bois jusques aux murailles de la ville. Les lignes faites pour le siège servirent à fermer ce nouveau Camp du côté de Fribourg; & le bas de la montagne du côté de la plaine fut fortifié par plusieurs rangs d'arbres abattus: de cette maniere son aile droite étoit défenduë par le canon de la ville, & sa gauche s'appuyoit à la montagne. Le Duc d'Enguien résolut de faire deux attaques à la fois; l'une des retranchemens, & l'autre vers l'abattis d'arbres: entre ces deux attaques on devoit avec peu de gens en faire une fausse, seulement pour favoriser les deux véritables.

Second
combat de
Fribourg.

Le lendemain cinquième d'Aoust, le Vicomte se trouva le matin avec l'avant-garde au pied de la montagne; l'armée du Prince le suivoit, & devoit se poster de façon que les deux attaques pussent se faire en même tems. Elles alloient commencer, lorsqu'on s'apperçut d'un grand tumulte parmi les Bavaois: le Duc & le Vicomte, pour en reconnoître la cause, monterent aussi-tôt sur une montagne voisine, & en passant défendirent aux Officiers de rien entreprendre en leur absence. Malgré leurs ordres, Espenan fit

insulter une redoute qui se trouvoit sur son chemin par un détachement : les soldats se mêlerent ; & à mesure que les Bavarois envoyoient soutenir ceux qui défendoient, Espenan renforçoit ceux qui attaquoient. Au milieu du combat qui s'engageoit de plus en plus, une décharge furieuse de canon & de mousqueterie, faite par les ennemis, servit comme de signal aux ^{François} Weymariens, qui s'avancèrent de tous côtés sans ordre & sans Chef. Les Bavarois enhardis par cette confusion, sortirent de leurs lignes, tomberent sur eux, & acheverent de les mettre en désordre : le Prince & le Vicomte accoururent, tenterent en vain d'y remédier, l'effroi qui s'étoit emparé du soldat avoit déjà passé dans l'esprit de l'Officier. Le Prince n'ayant jamais pû ramener ses troupes, changea tout d'un coup son plan : il ne laissa à l'endroit où l'attaque avoit échoué, que peu de monde pour amuser l'ennemi, & résolut de porter ses forces uniquement du côté de la plaine. Enguien & Turenne avec tout le Corps de l'Infanterie soutenüe par les Gendarmes & par la Cavalerie Weymarienne, marcherent droit à l'abattis d'arbres. L'attaque & la défense furent également vives : les François chasserent à plusieurs reprises les ennemis de leurs retranchemens, & en furent repoussés autant de fois. Gaspar Mercy pour soutenir son Infanterie qui s'ébranloit, fit mettre pied à terre à ses Cavaliers : le combat se renouvela avec fureur, & n'auroit fini que par un horrible carnage, si la nuit qui survint n'avoit obligé les attaquans à se retirer, sans avoir pû forcer l'ennemi. Il en coûta deux mille fantassins aux François &

AN. 1644.

douze cent aux Bava-rois : mais comme ceux-ci avoient perdu la moitié de leur Infanterie dans la premiere action , l'armée du Duc d'Enguien se trouvoit encore supérieure à celle de Mercy ; & le Prince se prépara à un troisieme combat. Les François resterent deux jours en présence des ennemis dans un Camp couvert de sang , de mourans & de morts. Ce spectacle attendrit le cœur compatissant du Vicomte qui ne put voir ces objets sans frémir : le jeune & fier vainqueur des Espagnols avoit sans doute les mêmes sentimens ; mais il ne put refuser ce trait à la vivacité de son imagination : *Une seule nuit de Paris réparera nos pertes* (1)

Troisieme
journée de
Fribourg.

9. d'Août.

Le Duc d'Enguien , après avoir fait reposer ses troupes pendant quatre jours , crut cependant devoir changer de projet. Comme les Bava-rois ne pouvoient se retirer à Villingen que par le Val S. Pierre , il fit marcher son armée vers Langendentzling , pour enfler le Val du Bloterthal , au même tems que les ennemis entreroient dans celui de saint Pierre , & pour les couper à l'Abbaye où les deux vallons aboutissent. Dès le matin du neuvieme Août le Vicomte de Turenne marcha avec les troupes Weymariennes , & le Duc d'Enguien se tint avec les siennes en présence de l'armée de Mercy , jusqu'à ce que celles du Vicomte eussent passé les marécages , les bois & le ruisseau de Treissam : le Prince les rejoignit ensuite à Langendentzling , sans que les Bava-rois fissent le moindre effort pour lui disputer le passage. Mercy ayant observé la marche des François en pénétra

(1) Puffendorf de rebus Svecicis.

d'abord

d'abord les raisons , & jugea que son salut consistoit à prévenir le dessein du Prince par une prompte retraite. Aussitôt qu'il vit marcher l'arrière-garde Françoisise , il fit décamper son armée qui étoit réduite à six ou sept mille hommes , (1) & prit sa route par les hauteurs du Val S. Pierre. En même tems le Duc d'Enguien hâta sa marche par le Val du Bloterthal ; mais craignant que ses troupes extrêmement fatiguées ne pûssent joindre assez-tôt l'ennemi , il détacha Rosen avec huit cent chevaux seulement , pour retarder les Bavarois , en les harcellant dans leur retraite , pendant que le reste de l'armée avanceroit pour les couper. Rosen (2) chargea leur arrière-garde dans une plaine près de l'Abbaye du Val S. Pierre , & battit quelque Infanterie Bavaroise : le gros de leur armée étant retourné sur lui , il fut contraint de se retirer en combattant pêle-mêle avec les ennemis. Le Vicomte , qui étoit à l'avant-garde , parut alors sur une éminence voisine : à sa vûë la Cavalerie Bavaroise fit alte de peur d'être enveloppée. Mercy se retira à douze ou quinze cent pas du lieu du combat , dans un bois où il laissa son canon & son bagage , & de-là il pressa si fort sa marche par les montagnes , qu'en un moment l'armée Françoisise le perdit de vûë. Le Duc d'Enguien le poursuivit jusqu'à Holgrave ,

(1) Mém. MSS. de M. de Turenne.

(2) Reinhold Rosen Seigneur de Grosropp , issu d'une des premières familles de la Noblesse de Livonie , après avoir servi sous le grand Gustave , s'attacha au sort du Duc de Weymar qui lui laissa le commandement de la Cavalerie Suédoise , & le nomma par son testament l'un des Directeurs de l'armée avec le Comte de Nassau , Erlach & Ohem. Etant mort sans enfans mâles , il donna sa fille avec des biens considérables à Conrad Rosen de Kleinropp , qui devint dans la suite Maréchal de France & Chevalier de l'Ordre du S. Esprit.

AN. 1643. & le Vicomte de Turenne deux lieues plus loin : mais la difficulté des chemins les empêcha de continuer leur poursuite, & les Bavares gagnèrent promptement le pays de Wirtemberg, où l'on ne jugea pas à propos de les suivre.

C'est ainsi que se termina la fameuse action de Fribourg, où les Bavares perdirent huit à neuf mille hommes avec leur artillerie & presque tous leurs chevaux : la perte des François fut aussi très grande ; mais comme Mercy avoit été forcé de décamper, on donna l'honneur de la victoire au Duc d'Enguien. Cependant la gloire avoit été presque égale entre les vainqueurs & les vaincus, & la retraite bien ordonnée de Mercy en présence d'un ennemi pressant, n'étoit pas moins honorable que la victoire du Prince, qui avoit surmonté les obstacles de la nature & de l'art pour l'attaquer.

Le Duc d'Enguien retourne à son Camp & forme la résolution d'attaquer Philisbourg.

Enguien retourna vers Langendentzling, & se logea aux environs du même Camp d'où il étoit parti : là il délibéra sur ce que l'on pouvoit faire de plus avantageux pour profiter de la retraite des Bavares. Les principaux Officiers propofoient de reprendre Fribourg ; le Vicomte de Turenne ne fut pas de cet avis : il représenta que l'armée Bavaroise étant éloignée de vingt lieues, & ne pouvant se rapprocher par le manque de fourages & de vivres, il falloit saisir l'occasion de se rendre maître de tout le cours du Rhin, & même du Palatinat ; au lieu de se borner à la prise d'une seule ville, où se consumeroit le reste du tems que l'on avoit à employer : qu'ainsi l'on termineroit par une conquête éclatante une Campagne jusques-là douteuse. Le Duc d'En-

guïen toujours porté aux grandes choses, adopta ce projet, & proposa le siège de Philisbourg. L'entreprise n'étoit pas aisée: il falloit faire une longue marche pour y arriver; l'Infanterie étoit diminuée, l'argent épuisé, les vivres éloignés: mais le Prince tint peu de compte de toutes ces difficultés, & le siège fut résolu. Le Vicomte de Turenne alla lui-même à Brisac, concerta avec le Gouverneur les moyens de faire descendre sur le Rhin tout ce qui seroit nécessaire pour le siège, & revint ensuite au Camp. Le seizième d'Aoust l'armée décampa: le Duc d'Enguien marcha le long du Rhin, & passa par le Marquisat de Bade: il détacha Tubal & Rosen avec une partie de la Cavalerie Weymarienne, quelques Fantassins & quelques Dragons, pour s'emparer de plusieurs Forts ou Châteaux, & de quelques petites villes fermées qui étoient sur leur route. Le vingt-troisième d'Août le Vicomte de Turenne alla avec trois mille chevaux & sept cent Fantassins investir Philisbourg; & le Duc d'Enguien arriva le lendemain après dix jours de marche.

Cette Place qui est située sur le Rhin, n'étoit pas alors revêtuë: elle avoit sept bastions dont les remparts étoient fraisés & palissadés; tout autour régnoit une berme défendue par une haye vive très épaisse: le fossé étoit large, profond & plein d'eau; & un fort quarré, qui à huit cent pas de distance dominoit sur le Rhin, communiquoit avec la ville par une chaussée. D'un côté le fleuve fait un grand coude, & forme beaucoup de marécages; de l'autre côté, tout étoit plein de bois, de bruyeres & de terres labourées;

Situation,
force & gar-
nison de
Philisbourg.

AN. 1644.

de maniere que l'approche ne pouvoit se faire que par une tête. La garnison n'excédoit gueres le nombre de huit cens hommes d'Infanterie & de deux cent chevaux ; mais Bamberg, Officier de grande réputation, qui étoit Gouverneur de la Place, avoit cent pièces de canon, & des munitions pour soutenir un long siège.

Le Duc d'Enguien prend ses quartiers autour de la ville.

Après que le Duc d'Enguien eut reconnu les lieux, il employa le reste de la journée à prendre ses postes, & se disposa à attaquer le Fort du Rhin pendant la nuit. L'armée Françoisé prit ses quartiers depuis Knaudenheim jusqu'à un ruisseau qui coupe la plaine, & l'armée Weymarienne fut postée depuis ce ruisseau jusqu'à Rhinhausen. Aussi-tôt qu'il fut nuit, les troupes se mirent en marche vers le Fort : le Duc y alla par le détour des bois, & le Vicomte s'en approcha par de petites digues qui passent au travers du marais. Bamberg n'ayant pas assez d'Infanterie, avoit retiré dans Philisbourg celle qui étoit à la défense du Fort ; ainsi Turenne qui arriva le premier, le trouvant abandonné, s'en saisit, & le munit de tout ce qui étoit nécessaire contre les attaques de la ville.

Il assure & fortifie ses lignes.

Le Duc d'Enguien s'occupa ensuite à bien assurer sa circonvallation : il fit élever des Forts & des Redoutes aux endroits où le terrain le permettoit, & fit abattre dans les marécages quantité d'arbres pour couper tous les chemins. Le Vicomte ne trouva pas tant de difficulté à fortifier son poste : il se servit d'un ravin qui s'étendoit presque d'un bout à l'autre de son quartier, & le mit en défense en y

faisant un parapet. Les travaux de la circonvallation furent AN. 1644. achevés en quatre jours, & le Camp fut fermé de tous côtés depuis Knaudenheim jusques à Rhinhausen.

Cependant les bateaux arriverent chargés de canon, de munitions & de vivres. En vingt-quatre heures on fit un pont vis-à-vis Knaudenheim & Germesheim. La prise de Germesheim étoit nécessaire pour s'assurer du haut du Rhin; & comme on ne pouvoit faire de circonvallation au-delà de ce fleuve, il falloit s'emparer de toutes les Places qui le commandoient. Dès que le pont fut achevé, le Duc d'Enguien fit passer le Marquis d'Aumont avec six cens hommes de pied, & trois cent chevaux pour attaquer Germesheim. D'Aumont s'en rendit maître après deux jours de tranchée ouverte, & marcha ensuite à Spire. Cette ville située sur le Rhin n'étoit considérable que par la Chambre Impériale qui y tenoit son siège (1). Comme elle se trouvoit alors sans garnison, fermée seulement d'une muraille avec de simples tours, & qu'il n'y avoit aucunes troupes Impériales de ce côté là, elle se rendit à la première sommation, & reçut garnison Françoisise le vingt-neuvième du mois.

Il fait construire un pont sur le Rhin, & fait prendre Germesheim & Spire.

29. Août.

Pendant que le Marquis d'Aumont s'emparoit de tous les postes importans sur le bord du Rhin, le Duc d'Enguien fit commencer les attaques de Philisbourg. On a déjà observé que l'approche ne s'en pouvoit faire que par une seule tête, où l'on trouve un terrain sablonneux, qui continue presque de la même largeur jusques sur la contrescarpe de

Il fait commencer les attaques à Philisbourg.

(1.) La Chambre Impériale fut transférée de Spire à Welzlar en 1688.

AN. 1644.

deux bastions de la ville. Le Duc d'Enguien ordonna deux attaques par cet endroit : le Maréchal de Gramont commanda celle de la gauche, & le Vicomte de Turenne celle de la droite : l'un & l'autre firent détourner, dans l'espace de quinze cent pas, le cours d'un ruisseau qui traversoit la plaine, pour avancer leurs travaux vers les deux bastions qu'ils attaquoient. La tranchée fut ouverte le premier jour de Septembre ; & la nuit même on fit une place d'armes commune aux deux attaques, de laquelle chacun conduisoit son approche vers le bastion opposé.

Sortie des
assiégés qui
sont repoussés.

Espenan avec le Régiment de Persan fut de garde la première nuit dans la tranchée de Gramont, & après avoir poussé le boyau près de deux cent pas, il commença une grande redoute, où il établit à la tête des travailleurs une garde de cent Gendarmes, qui avoient ordre de se retirer pendant le jour derrière une mesure proche de la tranchée. Dès que le jour fit voir aux assiégés de la terre remuée, ils détachèrent deux cens hommes de pied & cent chevaux pour ruiner l'ouvrage qu'on avoit fait pendant la nuit : les Gendarmes parurent aussi-tôt pour s'y opposer ; quoique rompus du premier choc, ils se rallierent, & malgré le feu des bastions repoussèrent les ennemis jusques sur la contrescarpe.

Attaque du
côté du Ma-
réchal de
Gramont.

L'Infanterie de l'armée du Duc d'Enguien, réduite par la bataille de Fribourg au nombre de cinq mille hommes, pouvoit à peine suffire à la garde d'une circonvallation si étendue : cependant elle fournissoit encore à tous les tra-

vauz du siége qui furent continués sans interruption. La seconde nuit on avança la tranchée du côté du Maréchal de Gramont, & l'on acheva la redoute: les deux nuits suivantes on alla beaucoup plus loin, & l'on fit une batterie de six canons.

AN. 1644.

Le Vicomte de Turenne n'avoit pas fait moins de diligence. La cinquième nuit, les deux attaques firent leurs logemens sur la contrescarpe, que les travailleurs commencerent à percer, en même tems que l'on dressa des batteries pour ruiner les défenses de la Place. Après quelques jours de résistance l'on passa le fossé, & l'on porta un pont de fascines jusques à la berme. Bamberg reconnut alors qu'il n'étoit plus en son pouvoir d'empêcher que le fossé ne fût comblé; & comme sa garnison étoit trop foible, il ne crut pas devoir attendre que le mineur fût attaché, espérant de faire auparavant une capitulation plus avantageuse: il fit battre la chamade, les ôtages furent donnés de part & d'autre, & la garnison sortit le douzième de Septembre, avec deux pièces de canon.

Attaque du côté du Vicomte de Turenne.

Après s'être emparé de cette Place, le Duc d'Enguien apprit que le Comte de Merci s'approchoit de lui. L'armée de France affoiblie & fatiguée n'étoit pas en état de combattre; il falloit d'ailleurs réparer les brèches que le canon avoit faites à Philisbourg: le Prince ne jugea pas à propos de s'en éloigner, & se contenta d'établir si bien ses quartiers le long du Rhin, qu'on ne pût lui enlever sa conquête, ni le forcer à un combat général. Il avoit le fleuve d'un

Le Vicomte de Turenne va attaquer Wormes, Oppenheim & Mayence qui se rendent.

AN. 1644.

côté, Philisbourg de l'autre, le Fort du Rhin devant lui, les marais & les bois derriere. Campé dans un lieu si avantageux, il chargea le Vicomte de Turenne d'aller attaquer Wormes. Le Duc Charles de Lorraine, à qui on avoit donné cette ville, y tenoit garnison; & depuis la perte de ses Etats il n'avoit presque point d'autre retraite. Le Vicomte marcha par le Palatinat avec toute la Cavalerie Allemande & cinq cens Fantassins, détacha Flekstein avec trois Regimens, pour aller audevant de cinq cens chevaux que le Colonel Savari vouloit jeter dans Frankendal, & continua sa marche vers Wormes, dont les habitans firent sortir les Lorrains & lui ouvrirent les portes. De-là le Vicomte avança vers Mayence, & envoya Rosen se saisir d'Oppenheim qui se rendit sans résistance, quoique défendu par un très-bon Château. Mayence étoit le poste le plus considérable qui fût sur le Rhin, à cause de la communication que cette Place donnoit avec le pays de Hesse, & de sa situation vis-à-vis l'embouchure du Mein, qui passe sous une partie de ses murailles. Sa force consistoit plus dans le nombre de ses habitans, que dans une citadelle dont les fortifications étoient négligées. L'Electeur n'ayant pas creü pouvoir demeurer en sûreté, s'étoit retiré à Hermesheim; & les Chanoines, en l'absence de l'Archevêque, avoient l'autorité du Gouvernement. Le Vicomte marcha jour & nuit sans bagage, pour prévenir les secours que l'ennemi auroit pû jeter dans Mayence, où il y avoit seulement pour garnison quelques soldats entretenus par le Chapitre. En approchant

chant de la ville, il sçut qu'il y avoit de l'autre côté du Rhin mille Dragons de l'armée de Baviere commandés par le Colonel Wolfs, qui demandoient des batteaux pour y entrer : il menaça d'attaquer la Place de tous côtés, si l'on ne mandoit promptement aux troupes Bavaroises de se retirer. Les Chanoins obéirent sur le champ, firent retirer les Dragons de Baviere, & envoyerent des députés au Camp pour capituler. Le Vicomte le manda aussi-tôt au Duc d'Enguien, qui partit de Philisbourg avec une escorte de quatre cens chevaux, se rendit en un jour & demi à Mayence, & signa la capitulation : le Chapitre s'obligea de plus de faire sortir la garnison qu'il tenoit dans Bingen, & d'y recevoir des troupes Françoises. Le Prince laissa une garnison de quatre cens hommes dans Mayence, avec tout ce qui étoit nécessaire pour réparer les anciennes fortifications & en faire de nouvelles ; & voulant se rendre maître de tout le Palatinat en-deçà du Rhin avant la fin de la campagne, il détacha le Marquis d'Aumont pour aller investir Landau avec douze cens hommes de pied & quinze cens chevaux.

Cette ville située dans une plaine, n'étoit fortifiée alors que d'une muraille flanquée de tours avec des demi-lunes, un bon fossé & un chemin couvert : elle étoit défendue par quatre cens hommes de troupes Lorraines. Pendant que d'Aumont prenoit ses quartiers, & commençoit ses travaux devant Landau, le Duc d'Enguien vint rejoindre son armée à Philisbourg, pour être plus à portée du siège qu'il faisoit entreprendre. Il apprit en y arrivant que la tranchée

Le Vicomte prend Landau.

AN. 1644.

étoit déjà ouverte, mais que d'Aumont avoit été blessé dangereusement. Le Vicomte alla continuer le siège, & poussa si diligemment la tranchée, que dans trois jours on fit une batterie & un logement sur la contrescarpe. Le cinquième jour les Lorrains traitterent avec le Vicomte & sortirent de la Place. Après la prise de Landau, Manheim, Neustadt, & plusieurs autres lieux ne firent que très-peu de résistance: ainsi le Duc d'Enguien se vit en une seule campagne trois fois victorieux de l'armée Bavaroise, maître du Palatinat & du cours du Rhin, depuis Strasbourg jusqu'à Hermensheim près de Coblentz, & de tout ce qui est entre le Rhin & la Moselle.

Le Duc
d'Enguien
retourne en
France, &
laisse le Vi-
comte pour
commander
en Allema-
gne.

Toutes les troupes se rassemblèrent à Philisbourg, & le Prince partit sur la fin d'Octobre pour la France avec son armée: il n'en laissa que quelques nouveaux Régimens d'Infanterie au Vicomte qui resta seul pour commander en Allemagne. Dès que le Duc d'Enguien se fut éloigné, le Général Merci ayant eu le tems de rétablir son armée dans le pays de Wirtemberg, s'approcha du Rhin, & campa entre Heidelberg & Manheim. Il se jeta sur cette dernière Place, & s'en étant emparé, feignit de vouloir y construire un pont pour y faire passer des troupes, dans le dessein d'engager l'armée du Roi à couvrir Spire, Wormes & Mayence, ce qu'elle ne pouvoit faire sans dégarnir Philisbourg qu'il avoit intention de reprendre. Le Vicomte repassa le Rhin avec toute la Cavalerie & quelques fantassins, marcha à Spire, & envoya promptement mille chevaux dans Wormes

& Mayence pour les mettre en sûreté. Peu de tems après le
 Vicomte fut informé que le Duc de Lorraine avoit passé la
 Moselle, & qu'il avoit investi Castelaun & Simmeren, deux
 petites Places dans le Hundsruck. Il étoit à craindre que le
 Duc ne s'unît avec Merci, & que ces deux Généraux ne
 vinssent l'accabler tout d'un coup, ou qu'en agissant séparé-
 ment, l'un ne le surprît, tandis qu'il prendroit ses précau-
 tions contre l'autre. Dans cette situation, le Vicomte de-
 manda du renfort à la Cour: mais il reçut pour réponse, qu'on
 avoit besoin de troupes ailleurs; qu'il fit de son mieux pour
 se défendre, & qu'on ne lui demandoit rien de plus. Déchu
 de toute espérance de secours, il fut obligé de suppléer à
 la force par les stratagèmes, & de se multiplier par son
 activité, pour faire face de tous côtés.

Les Bavaurois ayant pratiqué des intelligences dans Spire, firent partir de Manheim sur des batteaux douze cens Mousquetaires qu'ils espéroient faire descendre par le Rhin & introduire dans la ville: le Vicomte qui découvrit leur dessein, borda ce fleuve d'Infanterie, empêcha les batteaux de passer, & sauva Spire. En même tems le Duc de Lorraine alla assiéger Baccarach, Place du Palatinat, située sur le Rhin: Turenne prit seulement cinq cens hommes avec lui, s'avança près de Bingen, d'où il envoya marquer un Camp vers Baccarach, & y préparer des vivres: les Lorrains croyant qu'il marchoit à eux avec un gros Corps de troupes, leverent le siège précipitamment, & se retirèrent au-delà de la Moselle.

Le Vicomte
 sauve Spire,
 & empêche
 la prise de
 Baccarach.

AN. 1644.

Il s'empare
du Château
fort de
Creutznach.

Il ne restoit plus aucune Place considérable sur les bords du Rhin dont le Vicomte ne fut maître , hors le seul Château de Creutznach , qui est un poste important : il l'attaqua au commencement de Décembre ; & la garnison de deux cens hommes que les Bavarois y avoient laissée , après une défense de quinze ou seize jours se rendit. Alors le Vicomte qui n'avoit plus rien à craindre , ayant renforcé les garnisons de toutes les villes nouvellement conquises sur le Rhin , envoya hiverner dans l'Alsace & en Lorraine le reste de sa Cavalerie , persuadé que la disette de fourages empêcheroit le Général Merci de passer une seconde fois dans un pays , où tout étoit tellement ruiné , que l'on auroit eu peine à y trouver de quoi nourrir un cheval. Il se plaça entre les deux Généraux ennemis , de manière , qu'ils ne purent se joindre pendant tout le reste de l'hiver ; & pour les observer de plus près par lui-même , au lieu d'aller à la Cour , il se retira à Spire. S'il est glorieux de sçavoir conquérir une grande étendue de pays avec une petite armée , il l'est peut-être encore plus de sçavoir conserver ses conquêtes avec beaucoup moins de troupes : c'est ce que fit le Vicomte. Il ne perdit que la seule ville de Manheim , & s'en dédommagea par la prise de Creutznach. La connoissance des lieux , le choix des postes avantageux , & l'heureuse distribution de ses troupes lui tenoient lieu de nombre : de sorte qu'à l'imitation de Weymar son maître , *de rien il faisoit toutes choses.*

Au commencement de l'année 1645. l'armée de Baviere fut considérablement diminuée, parce que le Général Merce envoya quatre mille hommes au secours des Impériaux que les Suédois avoient battus à Tabor en Bohème. Le Vicomte de Turenne, qui en fut informé, se mit en campagne de bonne heure. Dès le mois de Mars il rassembla son armée, qu'il avoit trouvé le secret de renforcer sans aucune aide de la part de la Cour. Il quitta Spire où il avoit passé l'hyver, traversa le Rhin sur un pont de bateaux, & marcha avec cinq mille chevaux, six mille fantassins & quinze pièces de canon vers Phortzeim petite ville du Pays de Wirtemberg sur la riviere d'Entz, à sept lieuës du Neckre. Merce étoit campé derriere l'Entz, & n'avoit que six à sept mille hommes; le reste de ses troupes étoit dispersé dans des quartiers éloignés, jusqu'à ce que la saison pût leur fournir des fourages plus abondamment. Le Vicomte ayant passé la riviere sans obstacle, deux lieuës au dessous des ennemis, le Général Merce ne jugea pas à propos de combattre, & se retira vers la Suabe. Le Vicomte le poursuit, s'empare de Stuttgard capitale du Duché de Wirtemberg, passe auprès d'Hailbron, & arrive avec ses Dragons à Suabeschal, ou Hall en Suabe, où il trouve les Maréchaux des logis de l'armée Bavaroise prêts à entrer dans la ville. Les Bourgeois ouvrent leurs portes au Vicomte, & Merce croyant que toute l'armée Françoisé étoit à Hall, se hâte de gagner Dinkespuhel & Feuchtwang dans la Franconie. Le Vicomte laisse ses Dragons à Hall, & avec la Cavalerie

AN. 1645.

Le Vicomte
passe le Rhin
& le Neckre,
& poursuit
Merce.

AN. 1645.

qui l'avoit joint, se met à la poursuite du Général Bava-
rois pendant cinq ou six lieuës : il retourne ensuite à Hall,
y demeure trois jours pour laisser rafraîchir ses troupes,
puis s'avance vers la riviere du Tauber dans la Franconie,
y prend Mariendal & Rottembourg, pendant que les enne-
mis se separerent pour aller dans le haut Palatinat. C'est
ainsi qu'avec une armée de onze mille hommes il conserva
toutes les Places qu'il avoit conquises, & en prit quatre
autres fort considérables, d'où il faisoit des courses jusqu'aux
portes de Wurtzbourg & de Nuremberg, qu'il mit à con-
tribution.

Il avance
jusques en
Franconie, &
prend ses
quartiers à
Mariendal.

Mariendal lui parut le lieu le plus propre pour l'établisse-
ment d'un quartier général : cette place étoit entourée de
plusieurs petites villes d'où l'on pouvoit tirer de la subsi-
stance, & avoisinoit les Etats de la Landgrave de Hesse,
Princesse alliée avec la France & la Suède contre la Maison
d'Autriche, & dont le Vicomte espéroit que l'armée, en se
joignant à la sienne, suppléeroit au renfort qu'il avoit de-
mandé inutilement au Cardinal. En attendant cette jonction,
il crut devoir faire reposer à Mariendal ses troupes fatiguées
de tant de mouvemens & de tant de marches différentes.
Comme il n'y avoit point encore d'herbes, les Officiers
étoient d'avis que l'on permît à la Cavalerie de se disperser
dans les petites villes d'alentour où elle pourroit trouver des
fourages, & subsister plus commodément : il le refusa
d'abord, de peur que les ennemis retournant sur leurs pas
ne vinssent attaquer ses quartiers dans le tems qu'ils seroient

ainsi séparés. Il ne cessa de représenter aux Officiers qu'ils étoient dans un pays dont ils devoient regarder les habitans comme autant d'ennemis ; qu'il pouvoit être trompé par les ébriés, naturellement mieux intentionnés pour leur nation que pour des étrangers qui venoient les ruiner ; que l'armée ennemie qui avoit marché avec tant de précipitation vers la Baviere, y trouveroit de nouvelles troupes toutes fraîches ; qu'ayant des retraites libres, elle pourroit revenir les surprendre ; qu'il étoit beaucoup plus sûr de se tenir assemblés, & qu'il falloit se contenter d'envoyer de gros détachemens chercher des fourages aux environs. Les Officiers répondirent que ce seroit encore un nouveau moyen d'achever la ruine des chevaux & des hommes ; qu'un grand nombre de leurs Cavaliers étoient démontés ; qu'ils trouveroient des chevaux à acheter dans les différens lieux où ils iroient ; que les ennemis étoient éloignés au moins de seize lieuës, & ne pouvoient s'approcher sans qu'on n'en fût instruit. Le Major Général Rosen se joignit aux Officiers pour le presser de céder à leurs avis : le Maréchal de Turenne résista de nouveau ; mais enfin la crainte de faire trop souffrir la Cavalerie, le désir qu'il avoit de la voir promptement rétablie, & l'éloignement de l'ennemi le déterminèrent à se rendre à de si vives sollicitations. Cependant pour ne point s'exposer aux surprises de la part des Bavares, & ne rien hazarder sans avoir pris toutes les précautions imaginables, il donna à quelques Officiers plusieurs détachemens de Cavalerie pour aller en différens

AN. 1645.

endroits reconnoître ce que faisoient les ennemis. Tous ces partis lui rapportèrent que les Bavares étoient séparés, & qu'ils se fortifioient dans les diverses Places où ils étoient en quartier : malgré tous ces rapports, il appréhenda toujours quelque accident fâcheux, retint autour de lui le canon & l'Infanterie, fit revenir de Rottembourg Rosen avec ses troupes, & ne voulut pas que la Cavalerie s'éloignât à plus de trois lieuës de Mariendal, dont il avoit fait le quartier général. Il envoya seulement deux Régimens de Cavalerie fort loin, l'un vers la Baviere pour observer les mouvemens de l'armée de Merci; & l'autre dans la Franconie, pour remarquer ceux que pourroient faire les garnisons de ce Cercle.

Le Général
Merci sur-
prend le Vi-
comte.

2. de Mai.

A peine son armée fut-elle ainsi divisée, qu'il s'en fit des reproches : il se condamna d'avoir eu trop de complaisance pour ses Officiers; & crut devoir douter des rapports qu'on lui avoit faits. Pour s'éclaircir par lui-même, il prit dès le lendemain la grande garde de son quartier, & s'avança à trois lieuës de Mariendal sur le chemin par où l'on pouvoit venir l'attaquer. Etant revenu fort tard, il apprit le deuxièm^e de Mai à deux heures après minuit par un parti qu'il avoit envoyé vers Feuchtwang, que Merci s'avançoit à grands pas avec toute son armée. Le Vicomte mande sur le champ à tous les quartiers de se rendre à Herbsthausen, village où étoit la grande garde, à une lieuë & demie de Mariendal, & le centre dont tous les quartiers étoient le moins éloignés : il ordonne au Général Rosen de s'y trou-

ver pour recevoir les troupes, à mesure qu'elles arriveroient. La disposition des lieux étoit très-favorable, si Rosen en eût profité : il y avoit à la tête de la grande garde un bois de cinq ou six cent pas de longueur, & au-delà une belle plaine, par laquelle les Bavares devoient passer pour venir jusques aux François. Rosen auroit dû demeurer en-deçà du bois; en fermer l'entrée avec quelques bataillons, pour empêcher les ennemis de s'appercevoir que l'armée n'étoit pas encore rassemblée : Rosen ne croyant pas que Merci fût si près, passa le bois, & commençoit déjà à ranger quelques Régimens dans la plaine, lorsque le Vicomte arriva, & vit la faute que cet Officier venoit de faire. Il alloit y remédier, & donner ordre aux troupes de repasser le bois; mais ayant découvert dans le moment l'avant-garde des Bavares, qui sortoit sur un grand front, d'un autre bois à un quart de lieuë de lui, il sentit qu'il n'avoit plus assez de tems pour changer de posture; & sur le champ prit son parti. Il n'y avoit encore que trois mille de ses fantassins arrivés dans la plaine, & sept ou huit Régimens de sa Cavalerie. Turenne profita de tous les avantages du terrain : il plaça dans un petit bois voisin son Infanterie dont il fit son aile droite, & posta derrière, deux escadrons pour la soutenir : il composa l'aile gauche de tout le reste de sa Cavalerie qu'il rangea sur une seule ligne, excepté deux escadrons qui la doublerent du côté du grand bois. Rosen se mit à l'extrémité de la droite de cette ligne, & le Vicomte à l'extrémité de la gauche; dans cet ordre ils attendirent les ennemis.

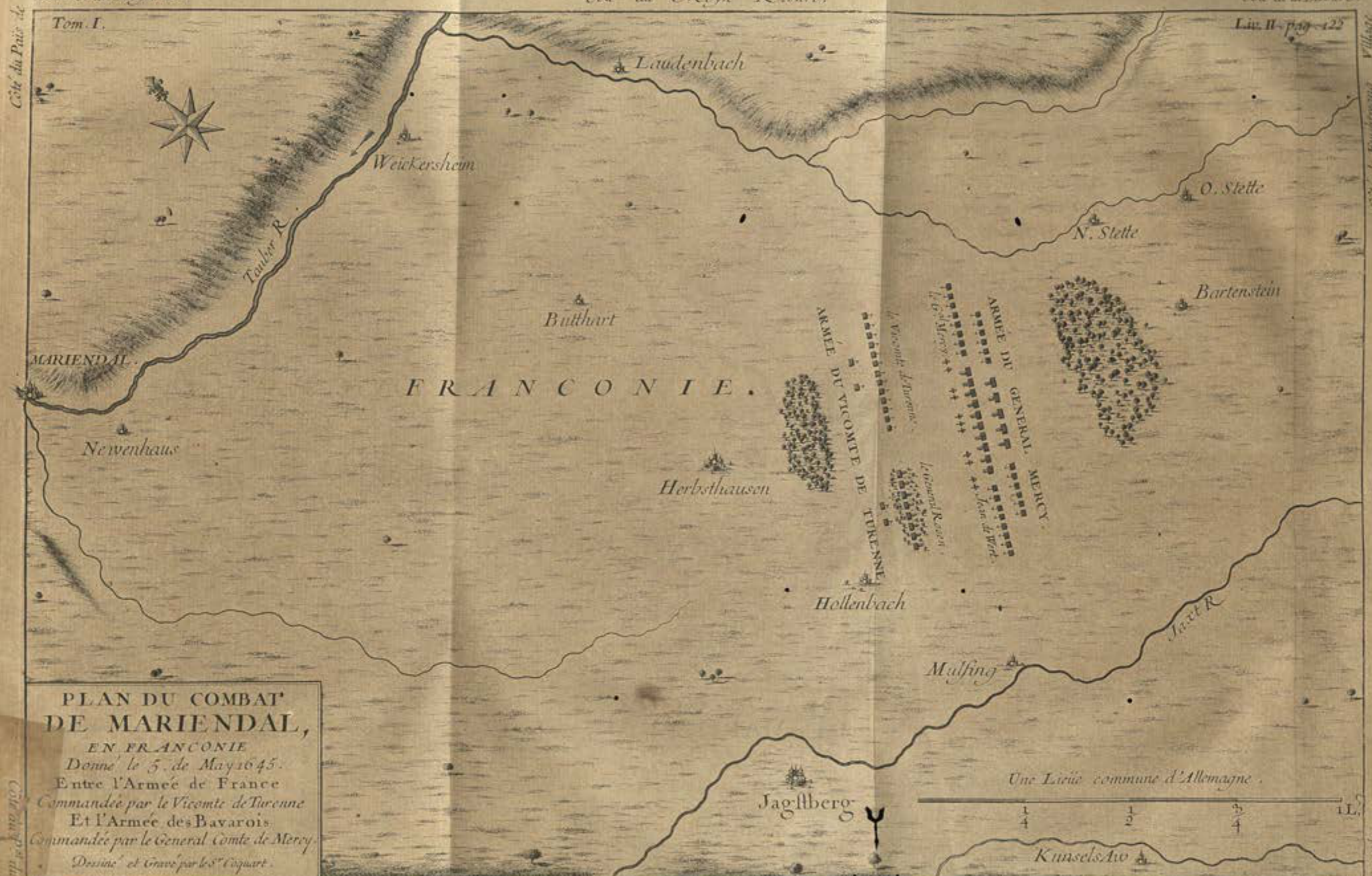
AN. 1645.

Bataille de
Mariendal.

Le Général Merci s'étendit bientôt dans la plaine ; se rangea en bataille ; plaça son Infanterie au centre , & sa Cavalerie aux deux aîles. Après avoir canonné quelque tems les François , voyant que son artillerie ne faisoit pas grand effet , & qu'il arrivoit à tous momens de nouvelles troupes qui auroient pû rendre à la fin leur armée égale à la sienne , il se mit à la tête de son Infanterie , & alla attaquer le petit bois , dont il falloit absolument se rendre maître , pour faire agir son aîle gauche commandée par le Général Jean de Vert. Le Vicomte marcha en même tems avec sa Cavalerie contre l'aîle droite de l'ennemi ; il l'enfonça , la rompit , s'empara du canon , prit douze Etendarts , fit plusieurs prisonniers , & perça jusqu'à la seconde ligne qu'il ébranla. Il n'en fut pas de même des trois mille hommes d'Infanterie que commandoit le Major Général Rosen : tandis que le Vicomte chargeoit la droite de l'ennemi avec tant de succès , l'Infanterie de Rosen s'étant apperçue que celle des Bavaois qui marchoit à elle , lui étoit fort supérieure en nombre , s'abandonna à la terreur & se jeta confusément , ainsi que les deux escadrons qui la soutenoient , dans le petit bois : les Bavaois y entrèrent , dissipèrent entièrement cette Infanterie & firent Rosen prisonnier. Jean de Vert profitant de ce desordre , fit avancer toute sa gauche , & commença à se former derrière l'aîle victorieuse de Turenne , pour la prendre en queue. Le Vicomte ayant observé ce mouvement , & voyant qu'il alloit être enveloppé , fit faire un quart de conversion à sa Cavalerie , & lui ordonna

Tom. I.

Liv. II. pag. 125



**PLAN DU COMBAT
DE MARIENDAL,**

EN FRANCONIE

Donné le 5. de May 1645.

Entre l'Armée de France

Commandée par le Vicomte de Turenne

Et l'Armée des Bavaois

Commandée par le General Comte de Mercy

Desiné et Gravé par les^{rs} Coignart

Côte du Rhin

Village de Fouchersberg

S. 1645

de se retirer. Il passa lui-même au travers du grand bois avec deux ou trois Officiers seulement , & trouva au-delà trois Régimens de Cavalerie , Duras , Beauvau & Tracy qui venoient d'arriver. A ces Régimens se joignirent en peu de tems douze ou quinze cens hommes de la Cavalerie qui avoit combattu : le Vicomte les mit en bataille , & résolut d'attaquer de nouveau les ennemis , au cas qu'ils passassent le bois pour le poursuivre : mais les Bavarois étonnés de sa fermeté n'osèrent aller plus loin.

AN. 1645.

Alors Turenne forma le dessein d'une retraite qui lui fit au- tant d'honneur qu'une victoire. Il envoya Beauregard Chabry pour rallier son Infanterie , la faire marcher droit à Philisbourg sans s'arrêter , avec ordre de la lui amener ensuite dans le Landgraviat de Hesse , où il résolut d'aller avec sa Cavalerie. En même tems il ordonna au Marquis de Beauvau (1) de prendre avec son Régiment toute la Cavalerie Allemande qui restoit du combat , de la mener de Mariendal vers le Mein , & de-là sur les frontieres du pays de Hesse. Il demeura avec les deux Régimens de Duras & de Tracy pour couvrir la retraite, & donner le tems de repasser le Tauber au reste de ses troupes qui venoient des quartiers les plus éloignés. Il se retira ensuite avec assez d'ordre , le long de cette riviere , toujours harcellé , souvent obligé de partager ses troupes à cause des chemins fourrés , & réduit quelquefois à n'avoir avec lui qu'une vingtaine de Cavaliers. Il rallia néanmoins à droite & à gauche tous ceux qui

Belle retraite
du Vicomte.

(1) Charles de Beauvau d'Espeuse , Seigneur de Noir-lieu.

AN. 1645.

s'écartoient , se retourna souvent pour repousser les Bava-
rois , leur fit tête à tous les défilés , traversa le Mein , & ga-
gna enfin les frontieres de la Hesse où il joignit le reste de
son armée , après avoir perdu une grande partie de son In-
fanterie , douze cent chevaux , tout son canon & tout son
bagage.

Critique &
justification
du Vicomte
sur la défaite
de Marien-
dal.

Telle fut la défaite de Mariendal , qui est le premier échec
que le Vicomte , commandant en chef , eût reçu. Les en-
nemis de sa gloire blâmerent beaucoup sa conduite : mais
ceux qui jugeoient sans prévention & avec connoissance ,
louerent toutes ses démarches ; la présence d'esprit avec
laquelle il alla au devant des Bava-rois , sans laisser attaquer
ses quartiers l'un après l'autre ; l'adresse dont il se servit
pour réparer d'abord la faute du Major Général Rosen ; & la
prudence qui lui fit choisir pour sa retraite le centre même
de l'Allemagne , au lieu de ramener son armée sous le canon
de Philisbourg , où les ennemis auroient pû le suivre , re-
prendre toutes les villes qu'il avoit prises , & l'obliger à
quitter l'Alsace : en se retirant au contraire dans la Hesse ,
il avoit pour objet de mettre ses conquêtes sur le Rhin en
sûreté , de fortifier son armée par la jonction des troupes
Hessiennes , & avec ce secours de terminer heureusement
une campagne qui avoit si mal commencé.

Jonction des
troupes Fran-
çoises , Hef-
siennes &
Suédoises.

(1) La Landgrave de Hesse de la Maison de Hanau ,
cousine germaine du Vicomte de Turenne , avoit toujours

(1) Amélie-Elizabeth de Hanau , fille de Philippe-Louis Comte de Ha-
nau Muntzenberg , & de Catherine Belgique de Nassau , fille de Guillaume I.
Prince d'Orange.

persisté dans l'alliance du Roi. Elle joignoit à toutes les vertus de son sexe, les qualités d'un grand Capitaine: la bienfiance lui défendoit de se mettre à la tête de ses armées; mais elle les commandoit de son cabinet. Econome & libérale, juste & généreuse, religieuse sans superstition, cette Princesse possédoit encore au souverain degré les talens politiques; & sa Cour étoit l'Ecole de tous les Princes d'Allemagne. Les troupes Françoises ne furent pas plutôt arrivées dans son pays, que le Général Merci alla assiéger Kirchchain, ville située à l'entrée de la Hesse. Le Vicomte n'avoit plus que trois à quatre mille chevaux & quinze cens hommes de pied: la Landgrave fut obligée de faire sortir ses troupes de leurs quartiers pour aller au secours de la Place. Le Vicomte engagea de plus le Comte de Konigsmarc, Général des Suédois qui hivernoient dans le Duché de Brunswich, à joindre les quatre mille hommes qu'il commandoit, aux six mille que la Landgrave envoya sous la conduite du Général Geis. A la tête de cette armée composée de quatorze à quinze mille hommes, le Vicomte de Turenne s'avança vers Kirchchain: le Général Merci se retira aussitôt de devant la Place, & se hâta de gagner la Franconie. Les soldats presserent le Vicomte de les y mener: ils bruloient d'envie de réparer la honte de la journée de Mariendal, reconnoissant que la trop grande bonté de leur Général avoit été la cause de cette disgrâce. Il alloit profiter de leur ardeur, quand il reçut ordre de la Cour de ne rien entreprendre jusqu'à l'arrivée du Duc

AN. 1645.

29. Mai.

AN. 1645.

d'Enguien. Lorsqu'il eut besoin de troupes avant le combat de Mariendal, on lui en refusa ; présentement qu'il trouve du renfort chez les alliés, on veut lui donner de nouveau un Chef, dont il faut qu'il suive les vûes, quelque opposées qu'elles puissent être aux siennes. La mauvaise volonté du Ministre mettoit ainsi sa vertu aux plus rudes épreuves : après l'avoir exposé au péril, faute de secours, il cherche à lui dérober la gloire de ses succès, en lui donnant un rival : mais le Vicomte sacrifia ses ressentimens à l'amour de la patrie ; & sçachant que le Roi encore mineur n'avoit aucune part aux résolutions de Mazarin, il obéit sans murmurer aux ordres de la Cour.

Le Duc
d'Enguien
retourne une
seconde fois
en Allema-
gne joindre
le Vicomte.

L'Electeur de Baviere devenu fier par la défaite des François à Mariendal, fit faire des propositions de paix peu glorieuses pour la France. La Cour voulant réprimer au plutôt son audace, envoya huit mille hommes en Allemagne sous les ordres du Duc d'Enguien, qui avoit pour Lieutenant Général le Maréchal de Gramont. Le Vicomte de Turenne mena ses troupes & celles de ses alliés audevant de ce renfort, repassa le Mein, traversa le pays de Darmstadt, prit la ville de Weinheim qui étoit sur sa route, & arriva à Spire le deuxième de Juillet où les deux armées se joignirent. Le Duc eut de longues conférences avec les Généraux Turenne, Gramont, Geis & Konigsmarc, sur ce qu'on pouvoit faire de plus avantageux pour les alliés. Les Bavaois renforcés de quatre mille Impériaux, dont le Général Gléen avoit le commandement, étoient campés dans des lieux d'un très

difficile accès, & le Duc d'Enguien, toujours entraîné par l'amour des actions éclatantes, vouloit les attirer en pleine campagne pour leur livrer une bataille décisive. AN. 1645.

Dans cette vûë, le Duc prit la résolution de faire approcher l'armée d'Hailbron, ville située sur le Neckre, & qui étoit regardée comme le rempart de la Suabe. Les Bava-
Le Duc d'Enguien passe le Neckre, prend Wimphen, & les Bava- rois se retirent dans la Franconie.
 rois connoissant l'importance de cette Place, marcherent en grande diligence à son secours, prévinrent le Duc d'Enguien, & camperent sur les hauteurs près de cette ville, au delà du Neckre. Ce campement avantageux de Merci détourna le Duc d'Enguien de son premier dessein, & le fit songer à s'emparer de Wimphen, qui est deux lieuës au dessous d'Hailbron, en deçà du Neckre. Les Bava- rois ne pouvoient empêcher le siège sans passer la riviere, & il leur eût été aussi difficile de secourir Wimphen, qu'aux François d'investir Hailbron. (1) Pour prendre d'emblée la premiere de ces deux Places, le Maréchal de Gramont y marcha avec un gros détachement tiré des quatre Corps qui composoient l'armée; sçavoir les Hessiens, les Suédois, les Weymariens & les François: il l'attaqua, plaça son canon sans ouvrir de tranchée, se rendit maître de la ville, & fit un pont sur le Neckre. Les Confédérés passerent cette riviere, & le Général Merci se retira à Feuchtwang qui est dans la Franconie, à plus de vingt lieuës de là.

Ce fut immédiatement après le passage du Neckre, que le Général Konigsmarc & le Général Geis s'étant piqués mal
Les Suédois se séparent de l'armée du Roi.

(1) Mém. di Siri, tom. V. II. partie, page 253.

AN. 1645. à propos contre le Duc d'Enguien , déclarerent qu'ils alloient quitter l'armée & remmener leurs troupes. Il étoit d'une grande conséquence pour le service du Roi de prévenir cette séparation , dont Merci n'auroit pas manqué de tirer avantage. Le Vicomte de Turenne, qui savoit manier les esprits & apprivoiser les passions , parla à ces deux Généraux avec sa douceur ordinaire , regagna Geis , & l'engagea à rester. Il ne put modérer l'impetuosité de Konigsmarc : (1) c'étoit un homme nourri dans la guerre , doué de grands talens militaires , accoutumé aux premiers emplois ; d'ailleurs intéressé , glorieux & d'une humeur difficile. Le Vicomte essaya en vain de vaincre son obstination : rien ne put le retenir ; il partit irrité , fit monter un fantassin en croupe derrière chacun de ses cavaliers , & se retira à Bremen dans la basse Saxe. Le Duc d'Enguien pour lui faire sentir qu'il n'avoit pas besoin de lui , lui envoya souhaiter publiquement un bon voyage.

Le Duc d'Enguien passe le Tauber , prend plusieurs villes , & s'approche de Nordlingue.

L'armée Françoisise après cette séparation marcha avec les Hessiens vers le Tauber , & s'empara de toutes les villes qui se trouverent sur sa route. Les ennemis ne firent de résistance qu'à Rottembourg , qui fut attaqué & emporté dans une seule nuit , & où les troupes se rétablirent par la grande quantité de rafraîchissemens qui s'y trouverent. On alla droit ensuite à la ville de Dinkelspuel , & le Duc y ouvrit la tranchée ; mais ayant été averti dès le soir même que les Bavaurois s'avançoient vers Nordlingue , il leva le siège , &

(1) Voyez les Mémoires du Vicomte , Liv. I. pag. 25.

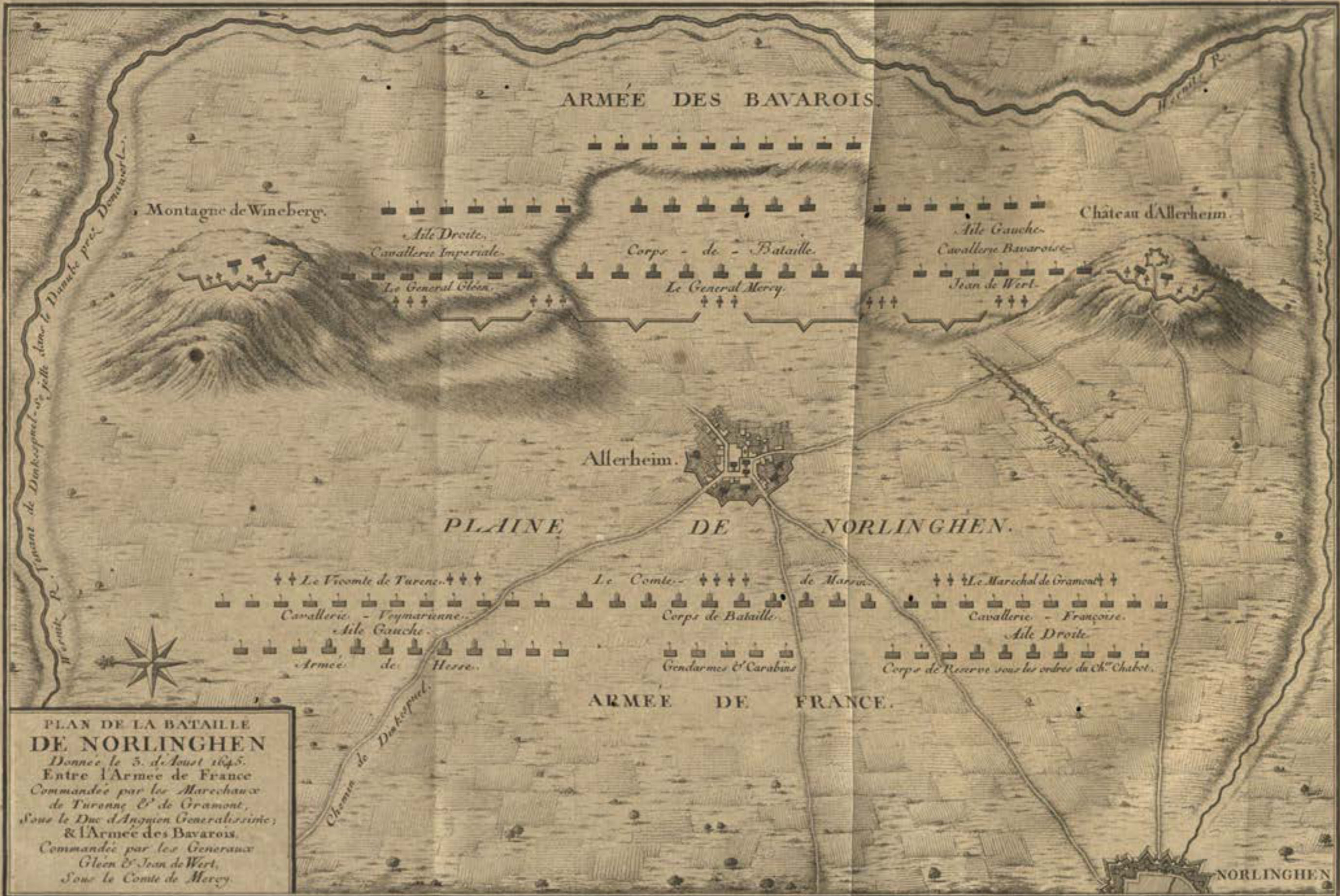
réfolut de forcer les ennemis d'en venir à une bataille. Il fit marcher les troupes toute la nuit, à travers un bois, où le chemin étoit affez large & capable de contenir deux escadrons de front. A la même heure & par le même bois paffoient à quelque distance, avec un Corps de Cavalerie, les Généraux Merci, Gléen & Jean de Vert : à la pointe du jour ils apperçurent les troupes Françoises qui sortoient du bois. Comme le lieu leur étoit très-favorable, ils y rangerent leur armée en bataille & y attendirent le Duc d'Enguien. Ils avoient une riviere devant eux, & de grands étangs à droite & à gauche : leur poste n'étoit accessible que par de petits sentiers, où à peine deux Cavaliers pouvoient marcher de front. Le Duc fit avancer son canon ; les Bavaois mirent auffi le leur à la tête de leur Camp, & l'on se canonna pendant toute la journée, avec une perte à peu près égale de part & d'autre. Le Prince voyant qu'il étoit impossible de livrer bataille aux ennemis dans ce lieu, & qu'il étoit inutile de s'opiniâtrer, décampâ la nuit suivante deux heures avant le jour pour aller à Nordlingue. Dès les neuf heures du matin, il se trouva dans la grande plaine qui est devant cette ville, & sur le midi il apprit que le Général Merci avoit déjà choisi un Camp très-avantageux, à deux lieuës de lui ; qu'il faisoit travailler en diligence aux retranchemens, & qu'il prétendoit disputer la prise de Nordlingue, où il y avoit une foible garnison. Le Prince marcha auffi-tôt aux ennemis, laissant fes bagages derriere lui dans les villages voifins ; & sur les quatre heures du soir les deux armées se trouverent en présence.

3. d'Août.

AN. 1645.

Situation du
Camp des
Bavarois à
Nordlingue.

Vers le milieu de la plaine de Nordlingue qui est très-étendue, se trouve un vallon de médiocre grandeur, formé par deux petites montagnes, à un quart de lieuë l'une de l'autre. Au sortir de ce vallon est un village nommé Allerheim, plus avancé vers Nordlingue que les deux collines d'environ trois cent pas. Une de ces montagnes, nommée la colline de Wineberg, est fort haute & située à la gauche du village, quand on vient de Nordlingue: l'autre, sur laquelle est le Château d'Allerheim, est à droite. Le terrain qui séparé la colline d'Allerheim du village, est uni comme une plaine, mais coupé par un fossé; celui qui est au pied de Wineberg descend au même village par une pente insensible. L'aile droite des ennemis, commandée par le Général Gléen, s'étendoit jusques sur le haut de la colline de Wineberg; & leur aile gauche, où étoit le Général Jean de Vert, atteignoit au sommet de l'autre colline, où est le Château d'Allerheim. Le centre de l'armée, où Merci s'étoit posté, occupoit le vallon, & avoit à sa tête le village: ses deux ailes étoient composées de sa Cavalerie & de quelques bataillons, qu'il avoit placés aux extrémités sur les collines: tout le reste de l'Infanterie formoit le Corps de bataille. Il avoit jetté quelques fantassins dans le village, & garni de Mousquetaires l'Eglise, le clocher & le cimetièrre qui étoit fermé de murailles: les retranchemens des deux collines étoient bordés de canon. Son armée étoit de quatorze à quinze mille hommes, & celle du Duc d'Enguien montoit à dix sept mille. Tout ayant été examiné dans le



PLAN DE LA BATAILLE DE NORLINGHEN
 Donnée le 5. d'Aoust 1645.
 Entre l'Armée de France
 Commandée par les Marechaux
 de Turenne & de Gramont,
 Sous le Duc d'Anguien Generalissime;
 & l'Armée des Bavarois
 Commandée par les Generaux
 Gleen & Jean de Wert,
 Sous le Comte de Mercy.

Dessiné et gravé par le S^r Couart.

Conseil de guerre, le Vicomte de Turenne fut d'avis qu'on ne pouvoit engager une affaire générale avec les ennemis ainsi postés & retranchés, sans exposer l'armée Françoisé à une défaite presque certaine : le Duc d'Enguien pensa différemment, & son avis l'emporta sur celui du Vicomte. Il y eut ensuite quelque dispute sur la maniere d'attaquer. Turenne jugea qu'on ne pouvoit marcher aux deux ailes de l'ennemi avec la Cavalerie, sans pousser en même tems leur Infanterie qui étoit au centre : on suivit son conseil ; & l'on convint qu'il falloit faire alte avec les deux ailes, pendant que l'Infanterie combattroit pour emporter le village. Cette résolution prise, l'armée Françoisé avança vers l'ennemi en cet ordre.

Le Maréchal de Gramont commandoit l'aile droite composée de toute la Cavalerie Françoisé, au nombre de dix escadrons : le Maréchal de Turenne menoit l'aile gauche, où se trouvoit la Cavalerie Weymarienne, montant à douze escadrons, soutenus par l'armée de Hesse de six bataillons & de six escadrons, qui faisoient la seconde ligne. Le Comte de Marsin étoit à la tête du Corps de bataille composé de dix bataillons, & soutenu de cinq escadrons de Gendarmes & de Carabiniers. Le Corps de réserve de quatre bataillons & de six escadrons, qui servoit de seconde ligne à l'aile droite, étoit sous les ordres du Chevalier de Chabot. Le Duc d'Enguien qui disposa tous ces postes, voulant être par tout, n'en prit aucun pour lui-même. Par cet arrangement l'aile droite du Maréchal de Gramont étoit opposée aux

Disposition
de l'armée
Françoisé
pour atta-
quer le Camp
de Merci.

AN. 1645. Bava-rois commandés par Jean de Vert; l'aile gauche du Vicomte de Turenne, aux Impériaux menés par le Général Gléen. Les François, quoiqu'ils eussent à combattre des troupes aguérries, témoignoient une grande ardeur d'en venir aux mains, pour réparer l'affront nouvellement reçu à Mariendal.

Le General
Merci est tué.

Il étoit cinq heures après midi, lorsque le Duc d'Enguien commença par faire canonner le village: mais l'artillerie de l'ennemi qui étoit placée à demeure, avoit un grand avantage sur la sienne qu'il falloit sans cesse faire changer de place pour avancer; & comme il vit que cette manœuvre faisoit perdre beaucoup de tems, il fit attaquer le village par quelques bataillons sous les ordres du Comte de Marfin. Les premiers retranchemens furent bientôt forcés: mais en approchant des maisons, les ennemis qui s'y étoient logés & qui les avoient percées, firent de si violentes décharges, que les François arrêtés tout d'un coup, plièrent bientôt après & prirent la fuite. Le Comte de Marfin ayant été dangereusement blessé, le Duc d'Enguien envoya à sa place le Marquis de la Mouffaye, avec un renfort de quelques Régimens: ils ne pûrent, non plus que les autres, soutenir le feu des ennemis. Alors le Duc d'Enguien mena lui-même toute l'Infanterie du Roi à la charge. Le Général Merci, voyant ce mouvement, ne put retenir la joye que lui inspira dans ce moment l'espérance dont il se flattoit, & s'écria avec transport: *Dieu a tourné la tête aux François, ils vont être battus.* Il se mit à la tête de son Corps de bataille, & s'avança vers le village. Le combat fut san-

glant & opiniâtre : les habits du Duc d'Enguien furent criblés de coups ; il eut deux chevaux blessés sous lui ; & reçut une contusion à la cuisse. On le pria vainement de se retirer ; il se tint au milieu du feu , animant les troupes de la voix & du geste. Merci , après avoir fait des prodiges de valeur , ne put échapper à sa destinée ; il fut tué d'un coup de mousquet. La mort de ce grand Général , loin de décourager ses soldats , les rendit furieux : les sentimens de vengeance , dont ils se trouverent enflammés , leur fit tout surmonter ; & l'intrépidité du Duc d'Enguien , quelque étonnante qu'elle fût , ne put empêcher que la plus grande partie de son Infanterie ne fût taillée en pièces.

D'un autre côté , l'aile gauche des Bavares tomba sur l'aile droite des François si brusquement , que la Cavalerie Françoise , après avoir soutenu quelque tems , fut entièrement rompuë & mise en déroute. Le Maréchal de Gramont fit paroître tout ce que peuvent la valeur & la conduite , pour arrêter ses troupes , pour les rallier & les ramener au combat : voyant tous ses efforts inutiles , il se mit à la tête des Régimens de Faber & de Wall (1) , qui n'avoient point quitté leurs postes , attendit de pied ferme les Bavares , & fit faire sur leurs escadrons une décharge terrible. Il les ouvrit , y entra ; mais s'engagea si avant , qu'environné d'ennemis , & obligé de céder au grand nombre , il fut fait pri-

L'aile droite
des François
est défaite, &
le Maréchal
de Gramont
fait prison-
nier.

(1) Wall d'une très ancienne noblesse en Irlande & grand oncle maternel de l'Abbé Butler de Kilcopp , dont le pere amena depuis un Régiment Irlandois pour servir en France ; & dont plusieurs parens ont été dévoués à cette Couronne pendant longues années.

AN. 1645.

sonnier. Après cette déroute générale de la droite, Jean de Vert fondit sur le Corps de réserve, battit le Chevalier de Chabot, & pénétra jusqu'aux bagages qu'on pillâ. (1) Ce Général Allemand parut en cette occasion plus brave soldat que grand Capitaine: en poursuivant les fuyards, il se laissa emporter inconsidérément, au lieu de revenir avec ses troupes victorieuses envelopper l'aile gauche de l'armée Française.

Le Vicomte de Turenne défait l'aile droite des Bava- rois & prend le Gé- néral Gléen prisonnier.

Le Vicomte de Turenne marchoit dans le même tems contre l'aile droite des ennemis, postée sur la colline de Wineberg. Il essuya, sans s'arrêter, les décharges continuelles de leur artillerie, eut un cheval blessé sous lui, reçut un coup dans sa cuirasse, & enfin arriva en bon ordre au haut de la colline. Le combat fut terrible entre ces deux ailes composées de Weymariens & de Hessiens d'un côté, & de l'autre d'Impériaux & de Bava- rois. Dans cette occasion la valeur de ces deux Corps Allemands, qui se combattoient avec tant d'acharnement, sembloit ternir la gloire des François, qui s'étoient laissé battre par-tout. On fit plusieurs charges & recharges; on en vint enfin aux coups de pistolet & aux épées; le Vicomte de Turenne, après avoir chargé plusieurs fois les Impériaux qui restoient toujours inébranlables, enfonça pourtant leur première ligne: mais le Général Gléen ayant fait avancer la seconde, déconcerta les premiers escadrons du Vicomte sans les rompre tout-à-fait. Alors le Duc d'Enguien sçachant qu'il n'y avoit plus rien à faire ni à l'aile droite, ni au Corps de bataille où tout étoit en déroute, vint à l'aile gauche & se mit à la tête des troupes Hessiennes qui

(1) Mémoires de Siri *ibid.*

étoient à la seconde ligne du Vicomte. Aussi-tôt Turenne rompit les escadrons ennemis qui étoient sur la colline, défit l'Infanterie qui s'y trouva, gagna le canon des Impériaux & le fit pointer contre le reste de leur aile droite, qui s'étendoit jusqu'au village. Il prend les Bavaois en flanc, les charge sans leur donner aucun relâche, les oblige à se retirer cinq cent pas au-delà du village, & fait prisonnier le Général Gléen. Les Régimens qui étoient retranchés dans l'Eglise & dans le cimetièrè se voyant prêts à être enveloppés, se rendirent à discrétion. Jean de Vert, ayant appris ce qui se passoit à la montagne de Wineberg, y accourut avec son aile victorieuse; mais il étoit trop tard: il avoit perdu le moment favorable; il trouva tout en désordre, & le jour étoit fini.

A une heure après minuit les troupes ennemies commencerent à se retirer, & à la pointe du jour on ne vit plus personne. Jean de Vert, le seul Général qui leur restoit, avoit profité de l'obscurité de la nuit pour gagner Donavert, & sauver le reste de l'armée au-delà du Danube: le Vicomte de Turenne le poursuivit jusqu'au bord du fleuve avec trois mille chevaux, & ne revint point qu'il ne l'eût vû passer avec toutes ses troupes. Trois ou quatre mille hommes de l'Infanterie Française demeurèrent sur la place; & la perte des alliés fut plus grande que celle des Impériaux. Le Maréchal de Gramont fut pris d'un côté, & le Général Gléen de l'autre: mais le Duc d'Enguien gagna le champ de bataille, & prit un grand nombre d'Officiers, beaucoup d'étendarts & tout le canon de l'ennemi. La victoire coûta si cher aux

AN. 1645.

Retraite des
Bavaois &
poursuite du
Vicomte.

AN. 1645.

François, que pendant quelques jours ils ne pûrent rassembler que douze ou quinze cens hommes de toute leur Infanterie. Cependant Christine Reine de Suède, écrivit une lettre de sa propre main au Duc d'Enguien, pour lui témoigner la joye qu'elle ressentoit, de ce qu'il avoit effacé par sa victoire, l'affront que les Suédois avoient autrefois reçu au même lieu. (1) Quoique le Duc d'Enguien eût donné d'illustres marques de son courage dans ce combat, il reconnut généreusement, dans une lettre qu'il écrivit à la Reine, que la plus grande partie de la victoire étoit dûë à la valeur & à la conduite du Vicomte de Turenne.

Le Duc d'Enguien quitte l'armée & retourne en France.

Après la retraite de l'armée ennemie, les villes de Nordlingue & de Dinkeſpuhel ouvrirent leurs portes; & le Duc d'Enguien étant tombé malade, revint bientôt en France, laissant l'armée sous la conduite du Maréchal de Turenne, & du Maréchal de Gramont qui avoit été échangé contre le Général Gléen. Les Généraux François résolus d'aller dans la Suabe pour y rafraîchir les troupes, & les délasser de tant de fatigues, s'acheminèrent par le Comté de Hohenloë jusques à Halle, lieu abondant en fourages, où ils séjournèrent dix ou douze jours. Les ennemis repassèrent le Danube, se camperent à cinq ou six lieuës des François; & l'on demeura dans cette disposition jusqu'au dix-septième d'Octobre.

L'Archiduc Léopold vient joindre

Le Duc de Baviere voyant que l'armée de France avoit toujours en Allemagne, & craignant qu'elle ne s'em-

(1) An 1634.

parât , non seulement de ses quartiers d'hiver , mais de son AN. 1645
pays entier , demanda du secours à l'Empereur , & menaça
de traiter séparément avec la France , si on ne lui accordoit
promptement un renfort considérable. L'Empereur qui ve-
noit de faire la paix avec le Prince Ragotzki , & qui n'avoit
plus besoin de troupes en Hongrie , envoya en Baviere un
grand Corps de Cavalerie & de Dragons , sous les ordres de
son fils l'Archiduc Léopold , qui se fit accompagner du Gé-
néral Galas. Comme l'Archiduc ne menoit point d'Infante-
rie , il joignit bien-tôt les Généraux Gléen & Jean de Vert :
secondé de ces trois grands Capitaines , il marcha en diligen-
ce pour surprendre l'armée Française. Les Maréchaux de
Turenne & de Gramont , dont les troupes étoient infé-
rieures de moitié à celles de l'ennemi , prirent le parti de
se retirer , passerent le Neckre à la nâge , chaque cava-
lier portant un fantassin en croupe , gagnerent le Rhin
en diligence , & ne crurent point leur armée en sûreté ,
qu'elle ne fût sous le canon de Philisbourg. Ils envoyerent
chercher des batteaux à Spire pour faire un pont sur le
Rhin : mais à peine en avoit-on amené quelques-uns , que
l'Archiduc Léopold arriva & se campa à une demi-lieuë 13. Octobre.
de Philisbourg. Turenne & Gramont resserrerent aussi-tôt
leurs troupes dans l'espace qui est entre cette ville & le Rhin ,
s'y retrancherent , & firent passer leurs bagages en présence
des ennemis. Le Maréchal de Gramont passa aussi le fleuve
avec l'armée du Duc d'Enguien , & avec toute la Cavalerie
du Vicomte de Turenne qu'il mena à Landau : le Vicomte

AN. 1645. resta seul, campé sous le canon de Philisbourg avec son Infanterie. L'Archiduc & les trois Généraux furent deux jours entiers à examiner son Camp, & le trouverent fortifié de maniere, que malgré la supériorité de leurs troupes, ils n'osèrent l'attaquer : ils rebrousserent chemin, & marcherent à Vimpfen, qu'ils assiégerent dans les formes. Tout le gros canon de l'armée Françoisé étoit dans cette place : le Vicomte de Turenne voulut la secourir, & envoya redemander sa Cavalerie que le Maréchal de Gramont avoit conduite à Landau : les François vinrent ; mais les Allemands refuserent de suivre ; Vimpfen ne fut point secouru ; & l'Archiduc s'en rendit maître en huit jours. Il s'empara ensuite de Dinkelspuel, de Nordlingue & des villes que l'on avoit prises entre le Neckre & le Danube : toutes les conquêtes que les François venoient de faire furent perduës ; il n'en resta que le souvenir. L'Archiduc marcha de-là vers la Bohême, pour s'opposer à Torstenson, qui faisoit de grands ravages dans les pays héréditaires de la Maison d'Autriche.

L'armée Impériale se sépare de celle de Baviere, & le Maréchal de Gramont ramene l'armée du Duc d'Enguien en France.

Les armées de l'Empereur & du Duc de Baviere s'étant ainsi séparées, le Maréchal de Gramont s'en retourna en France avec celle du Duc d'Enguien, & le Vicomte de Turenne demeura seul avec la sienne sur le Rhin. On étoit dans l'impatience de sçavoir comment il en useroit avec la Cavalerie Allemande, dont la désobéissance avoit causé la perte de Vimpfen. Comme tous étoient également coupables, il craignit avec raison d'exercer sur eux une punition générale, qui inspire presque toujours la revolte : il sçut

leur faire sentir leur faute, & les ramener à leur devoir sans employer la sévérité : d'ailleurs, ayant besoin de ces Allemands pour le succès d'une grande entreprise qu'il méditoit, il crut que son indulgence les piqueroit d'honneur, & les engageroit à embrasser la première occasion d'expier leur faute : il jugea sagement ; & sa clémence eut tout l'effet qu'il s'étoit proposé & qu'il pouvoit espérer.

L'entreprise qu'il méditoit pour finir glorieusement une Campagne jusqu'alors équivoque, étoit le rétablissement de l'Electeur de Trèves. Il y avoit plus de douze ans que ce Prince étoit dépouillé de ses Etats, à cause de son alliance avec la France. Le Duc de Longueville Plénipotentiaire à Munster avoit signifié à l'ouverture du Congrès, que puisque la guerre avoit été déclarée au sujet de cet Electeur, on n'écouteroit aucune proposition de paix, que ce Prince ne fût mis en pleine liberté. Sur cette instance l'Electeur sortit de prison ; mais on ne lui restitua point ses Etats. Le Vicomte de Turenne crut que rien n'honoreroit tant la Régence, que le rétablissement d'un allié si fidele. Quoiqu'éloigné de plus de quarante lieues de Trèves, il marcha pendant un froid très-rigoureux vers cette ville, dont il avoit appris que la garnison Espagnole étoit peu nombreuse : il laissa quelques troupes pour garder les passages du Rhin & les bagages de l'armée, & ne mena avec lui que très-peu d'Infanterie, pour faire plus de diligence ; comptant sur quelques bataillons de l'armée du Duc d'Enguien, qui, avec la permission de la Cour, vinrent de Metz, d'où l'on des-

AN. 1645.

Le Vicomte rétablit l'Electeur de Trèves dans ses Etats.

AN. 1645.

14. Novem-
bre.

20. dud.

AN. 1646.

Le Vicomte
retourne à la
Cour.Le Cardinal
lui offre le
Duché de
Château-
Thierry,
mais il le re-
fusa.

cendit aussi du canon par la Moselle. Il se saisit de tous les lieux par où la Place pouvoit être secourüe, & l'investit le quatorze de Novembre. Ayant sçu que les ennemis s'assembloient pour venir s'opposer au siège, il fit passer la Moselle au Colonel Schutz, & l'envoya contre eux, avec les Allemands qui désiroient de réparer leur faute: Schutz les dissipa entièrement; & les auroit taillés en pièces, s'ils ne se fussent sauvés dans les bois dont le pays est couvert. Le Gouverneur de Trèves n'espérant plus de secours, demanda à capituler, & le vingtième de Novembre il se rendit.

Le rétablissement de l'Electeur confirma les alliés de la France dans leur attachement à cette Couronne, frustra le Duc de Lorraine des quartiers qu'il s'étoit flatté de prendre dans les terres de l'Electorat, & fit de la Moselle une nouvelle barrière pour la France. Le Vicomte de Turenne, après avoir construit un Fort près du pont de Trèves, & y avoir laissé cinq cens hommes, alla prendre Oberwesel, Château considérable que les ennemis occupoient encore en-deçà du Rhin, visita toutes les Places sur ce fleuve & sur la Moselle, les mit en état de défense, étendit son armée le long de ces deux rivières, & partit au commencement de Février pour la Cour, où il fut reçu avec tous les applaudissemens que méritoit une Campagne si glorieuse.

Le Cardinal Mazarin ne pouvoit plus s'empêcher de rendre justice au mérite & à la capacité du Vicomte. Il voulut enfin reconnoître les services qu'il avoit rendus à la France, & lui offrit le Duché de Château-Thierry: mais comme

cette terre étoit du nombre de celles que le Conseil avoit proposées pour l'échange de Sedan, Turenne crut ne pouvoir l'accepter sans préjudicier au Duc de Bouillon son frere ; & refusant constamment toutes les offres de Mazarin , il déclara qu'il ne recevrait rien jusqu'à ce que l'échange fût consommé. Peu touché de ses interêts particuliers , & uniquement occupé de ce qui concernoit le bien de l'Etat , il ne cessa pendant son séjour à la Cour de représenter au Ministre , qu'on ne feroit aucun progrès en Allemagne , tant que l'armée de France seroit séparée de celle des Suédois ; parce que l'une agissant du côté du Rhin , & l'autre dans les pays héréditaires de l'Autriche , il étoit facile aux Impériaux & aux Bavarois , qui se trouvoient entre deux , de porter leurs forces du côté où ils seroient les plus foibles , & d'empêcher par-là qu'on ne remportât jamais sur eux aucun avantage considérable. Ces raisons furent goûtées par le Cardinal : la jonction des deux armées fut résolüe ; & l'on se reposa entièrement sur le Vicomte de l'exécution du grand projet.

AN. 1646.

Cependant la paix générale n'avançoit point à Munster ; les différentes prétentions des Puissances assemblées augmentoient tous les jours les divisions. La France demandoit à l'Empereur pour son dédommagement , la ville de Brisac avec le Brisgau , l'Alsace & Philisbourg , avec les Evêchés de Metz , Toul & Verdun ; en un mot tout ce qu'elle avoit occupé ou conquis sur la Maison d'Autriche , depuis cent ans. La Suède prétendoit à l'une & à l'autre Poméranie , à

Négociations & embarras au Congrès d'Westphalie ; Demandes de la France.

AN. 1646. l'Archevêché de Bremen, à l'Evêché de Werden; exigeoit plusieurs millions d'écus pour payer les frais de la guerre; & vouloit de plus que l'on rétablît l'Electeur Palatin dans sa dignité & dans ses Etats, & qu'on permît l'exercice libre & public de la Religion Protestante, non seulement dans les Provinces héréditaires, mais encore dans tout l'Empire. L'Empereur, qui vit que ces prétentions tendoient à démembrer le Corps Germanique, autant par rapport à la Religion, que par rapport à sa constitution civile, éluda long-tems les demandes des François & des Suédois, & mit en œuvre toutes sortes d'artifices pour les diviser: mais par la sage conduite des Plénipotentiaires du Roi au Congrès, & du Vicomte de Turenne à l'armée, les interêts & les conseils des deux Couronnes demeurèrent unis, malgré toutes les intrigues des Ministres de l'Empereur à Munster, & les caballes auxquelles se prétoient les Généraux Suédois dans leur Camp.

Prétentions
de l'Electeur
de Brande-
bourg.

L'Electeur de Brandebourg, Chef du parti Calviniste, avoit des droits légitimes sur la Poméranie, en vertu des anciens traités avec les Ducs de ce pays, & s'opposoit aux prétentions des Suédois, qui soutenoient que ce Duché leur appartenoit, par droit de conquête. Cette affaire fut d'une longue discussion, & une des plus difficiles à régler: les Ministres d'Espagne excitoient l'Electeur à rejeter tout accommodement, & lui faisoient esperer le secours de leur Maître.

Prétentions
de l'Electeur
de Baviere.

L'Electeur de Baviere, Chef du parti Catholique, Prince le plus puissant & le plus habile de tout l'Empire, avoit

avancé à l'Empereur près de neuf millions d'écus, & s'étoit fait donner pour sûreté la haute Autriche : l'Empereur pour dégager cette importante Province, & pour s'acquitter sans rien payer, avoit donné à ce Prince le haut Palatinat, en lui conférant la dignité Electorale, après avoir fait confisquer l'un & l'autre sur l'Electeur Palatin. Depuis le progrès des armes de France & de Suède en Allemagne, l'Empereur étoit un très-foible appui de la Maison du Duc de Baviere, & devenoit un mauvais garant de la conservation de ce qu'elle avoit acquis. Le Duc sentit qu'il avoit besoin d'un secours plus puissant : il recourut à celui des François ; & se servant du prétexte de la Religion, il envoya son Confesseur à la Reine Régente, pour lui représenter de quelle importance il étoit pour la Religion, que la dignité Electorale ne repassât plus à un Prince Protestant, & que la Catholicité qui avoit été introduite dans le haut Palatinat, y fût conservée. Le Cardinal Mazarin l'écouta favorablement ; comprit la nécessité qu'il y avoit de soutenir cet Electeur, autant pour empêcher l'abbaissement de la Maison de Baviere, dont la chute auroit mis les Suédois en état de se passer des troupes & des subsides de la France, que pour prévenir la ruine de la Religion dans l'Empire.

Les différens des deux Couronnes de France & d'Espa-

Différens
des deux
Couronnes
de France &
d'Espagne.

gne étoient encore plus difficiles à concilier. Les François promettoient d'abandonner la Catalogne, à condition que l'Espagne leur céderoit le Roussillon, l'Artois & le Cambresis. En joignant ces deux Provinces à l'Alsace, aux trois

AN. 1645. Evêchés & aux villes qu'ils demandoient à l'Empereur, on étendoit les frontieres du Royaume, & l'on remplissoit le plan du Cardinal de Richelieu, que son successeur ne perdoit point de vûë. Toutes les fois que Mazarin ne pouvoit y amener les Puissances de l'Europe par la voye de la négociation, il faisoit naître de nouveaux incidens pour éloigner la paix; cependant voulant toujours faire croire qu'il la désiroit, il consentit que les Plénipotentiaires des Provinces-unies fissent l'office de Médiateurs entre la France & l'Espagne: mais les Hollandois ne tarderent pas à s'appercevoir que Mazarin ne cherchoit qu'à gagner du tems; & ils se désisterent de leur médiation. Le Comte de Pégnaranda, Ministre d'Espagne, traittoit en secret avec eux pour les engager à faire une paix séparée avec son maître, à l'insçu & même à l'exclusion de la France. Il les prenoit dans une conjoncture favorable à son dessein; les Hollandois se défioient du caractère du Ministre & redoutoient la puissance du Roi: s'ils craignoient de rompre avec une nation aussi belliqueuse que la nation Françoisse, ils appréhendoient encore plus de se livrer à Mazarin.

Plan général
du Congrès.

On voyoit donc les Catholiques traiter avec les Protestans, & vouloir s'unir avec eux, pour continuer une guerre qui n'avoit d'abord été entreprise que pour défendre la Religion. Les Suédois caballoient avec l'Empereur contre la France leur alliée: la France écoute le Duc de Baviere pour empêcher que les Suédois ne poussent trop loin leurs conquêtes.

quêtes en Allemagne: l'Espagne soutient l'Electeur de Brandebourg, Chef de la ligue Calviniste; & les Hollandois recherchent l'amitié des Espagnols leurs anciens ennemis. Quelle confusion de vûes, d'interêts & d'intrigues à Munster & à Osnabrug! Le Cardinal Mazarin à la Cour, & le Vicomte de Turenne à l'armée, mirent à profit ces divers mouvemens pendant cinq années entières, & s'en servirent habilement pour parvenir enfin au but qu'ils s'étoient toujours proposé.

Le Vicomte de Turenne, au commencement d'Avril, quitta la Cour & retourna sur le Rhin. Les Suédois étoient dans la Hesse: (1) Wrangel les commandoit, & avoit succédé à Torstenfon, qui après avoir acquis la réputation d'un grand Capitaine, s'étoit retiré à Stockolm à cause d'une longue indisposition. Turenne n'eut pas plutôt rassemblé son armée auprès de Mayence, qu'il envoya avertir le Général Wrangel du dessein qu'il avoit de passer le Rhin à Baccarach, de traverser le Comté de Nassau, & d'aller le trouver dans la Hesse. Il étoit sur le point de partir, lorsque le Cardinal Mazarin lui manda que le Duc de Baviere avoit promis aux Plenipotentiaires du Roi à Munster, de tenir son armée séparée de celle de l'Empereur, si celle des François ne passoit pas le Rhin: que l'intention du Roi étoit que le Vicomte abandonnât tous les projets que les Suédois & les François devoient exécuter après leur jon-

Le Duc de Baviere amuse le Cardinal Ministre, & veut empêcher les Alliés de se joindre.

(1) Charles Gustave Wrangel, Comte de Salmitz, depuis Connétable & grand Général de Suède.

AN. 1646.

ction, & qu'il quittât l'Allemagne pour aller assiéger Luxembourg. Le Vicomte, surpris de ce changement, comprit que les artifices du Duc de Baviere en étoient la vraie cause: il ne passa point le Rhin, pour ne pas contrevenir à un ordre si positif; mais persuadé que le siège de Luxembourg, fait dans ce moment critique, ruinerait entièrement les affaires du Roi en Allemagne, il chercha plusieurs prétextes pour différer cette entreprise. L'événement justifia sa conduite, & fit connoître l'étendue de sa prévoyance. Pendant que le Duc de Baviere amusoit le Cardinal par des promesses, son armée marchoit toujours, & joignit enfin celle de l'Empereur dans la Franconie.

Le Vicomte fait cette jonction par une marche longue & pénible.

Les Impériaux & les Bavarois, avec toutes leurs forces, se mirent entre les François & les Suédois. Le pont du Rhin à Philisbourg devint inutile: le Vicomte ne pouvoit plus aller dans la Hesse par le Conité de Nassau que les ennemis occupoient; & sa jonction avec les Suédois paroissoit impossible. Soit que l'Empereur eût gagné Wrangel, soit que le Duc de Baviere seul eût déconcerté les projets de la France, il est certain que tous les succès de cette Couronne en Allemagne alloient être arrêtés, sans les ressources que Turenne trouvoit toujours dans son habileté. Il prit son parti sur le champ, écrivit au Cardinal, & sans attendre sa réponse, il se hâta d'exécuter ce qu'il avoit médité. Il laissa une partie de son Infanterie à Mayence, marcha avec l'autre & toute sa Cavalerie vers la Moselle, passa cette riviere à un gué, six lieuës au-dessus de Coblentz, tra-

versa l'Electorat de Cologne , alla par le Comté de Meurs à Rhimberg ; & ne pouvant avoir de passage sur le Rhin que par les villes dépendantes de la Hollande , il envoya demander permission aux Hollandois de passer à Wesel , & arriva après quatorze jours de marche aux portes de cette ville. La garnison Hollandoise refusa de les ouvrir : mais le Comte d'Avaux , Plénipotentiaire de France , s'étant heureusement trouvé dans la Place , obtint , à force de remontrances , qu'on laisseroit entrer l'armée du Roi. Le Vicomte dépêcha alors un courier au Général Wrangel , pour lui faire part de son dessein : il passa le Rhin le quinze de Juillet , tint sa route par le Comté de la Marck le long de la Lippe , jusqu'à Lipstadt , d'où il prit sur la droite à travers la Westphalie ; & après une marche aussi rapide que pénible , joignit enfin l'armée Suédoise commandée par le Général Wrangel & le Comte de Konigsmarck , qui depuis le départ du Duc d'Enguien étoit revenu pour servir avec Turenne. Cette jonction tant désirée se fit le dixième du mois d'Août , sur les frontieres de la Hesse , entre Wetzlar & Giessen sur la riviere de Lohn , avec l'appareil convenable & les marques d'honneur dûës aux armes de France : les Suédois se mirent en bataille , firent deux salves , & voulurent que le Vicomte de Turenne donnât l'ordre.

10. Août.

Les Impériaux & les Bavaois avoient ferré de près le Général Wrangel , sans oser néanmoins l'attaquer ; parce qu'il s'étoit retranché dans des postes avantageux , en attendant les François. A la nouvelle de leur arrivée , les ennemis

Les Impériaux & les Bavaois se retirèrent , & le Vicomte passe le Mein.

AN. 1646.

se retirerent à six lieuës de-là, & allerent se camper près de la ville de Fridberg. Les armées Françoise & Suédoise montoient à sept mille hommes de pied & à dix mille chevaux, avec soixante pièces de canon : les Impériaux & les Bavaois avec dix pièces de canon de moins, avoient quatorze mille chevaux & dix mille fantassins. Cette supériorité n'empêcha pas le Vicomte de marcher à eux, & d'avancer jusqu'à la riviere du Mein près de Fridberg. L'Archiduc Léopold, loin de se présenter au combat, ne songea qu'à faire creuser nuit & jour les retranchemens de son Camp où il étoit déjà presque enterré. Turenne qui ne vouloit que le passage, continua sa route vers le Mein, & s'arrêta entre Francfort & Hanau, à dix lieuës de Mayence, d'où il fit venir le reste de son Infanterie. Toutes les troupes des Alliés s'étant réunies, Turenne & Wrangel passerent le Mein ; & descendant le long de cette riviere, prirent Sélingenstat & Aschaffembourg : l'allarme se répandit aussitôt dans tout le pays, où l'on avoit espéré de jouir d'une grande tranquillité, à l'abri de deux puissantes armées. Les payfans abandonnerent la campagne & se réfugierent en foule dans les villes voisines, dont les Magistrats ouvrirent les portes aux Alliés : mais, comme leur armée n'alloit au plus qu'à vingt mille hommes, on ne pouvoit, sans l'affoiblir, mettre des garnisons dans toutes les Places : on se contenta de faire fauter les fortifications des unes, & d'emmener pour ôtages les principaux habitans des autres.

Le Vicomte Le Duc de Baviere ayant scû que les Alliés avoient passé

le Mein, fit rompre les ponts de Dillingen & de Hochstet sur le Danube, qui étoit la seule barriere de ses Etats, ordonna qu'on transportât de Munick à Burckhausen ce qu'il avoit de plus précieux, & se plaignit amèrement à l'Empereur de l'Archiduc Léopold qui avoit si mal défendu l'Allemagne. En effet ce Prince, en ne s'opposant point aux Alliés à Fridberg, leur avoit ouvert la Franconie, la Suabe & la Baviere : les Places de ces trois Cercles remplies de provisions, étoient exposées au pillage; parce qu'on avoit négligé de les fortifier, dans la confiance qu'elles feroient hors d'insulte derriere toutes les forces de l'Empire qui devoient défendre le passage du Mein. Le butin auroit été inestimable, & le Vicomte auroit pû exiger pour lui seul cent mille écus de contribution par mois, sans rien faire de contraire aux usages de la guerre: mais par un désintéressement sans exemple, il se contenta de tirer des magasins des ennemis de quoi faire subsister son armée. Tandis que les Impériaux & les Bavaurois, au grand étonnement de toute l'Europe, demeuroient immobiles dans le pays de Fulde, où ils s'étoient retirés, les armées de France & de Suède entrerent dans la Franconie & dans la Suabe, prirent Schorndorf, Dinckespuhel & Nordlingue, & passerent le Danube à Donawert & à Lavingen, dont les ponts n'avoient pas été rompus. Aussi-tôt le Duc de Baviere se retira à Braunau sur la riviere d'Inn, ne se croyant pas en sûreté dans sa capitale. Le Vicomte de Turenne & le Général Wrangel avancèrent toujours dans le pays, & traverserent le Lech le vingt-deuxième de Sep-

AN. 1646.
de Turenne
s'ouvre une
route dans
les trois Cer-
cles de Fran-
conie, de
Suabe & de
Baviere.

22. de Sep-
tembre.

AN. 1646.

Il assiége
Ausbourg &
prend la ville
de Rain.

Les Suédois allèrent assiéger la ville de Rain qui est une des meilleures forteresses de la Baviere, & le Vicomte de son côté, envoya le Marquis de Beauvau avec cinq cent chevaux pour sommer Ausbourg de se rendre. Comme les Magistrats épouvantés commençoient à capituler, le Général Wrangel craignant que les François ne se rendissent maîtres de la Place, manda au Vicomte, pour le détourner de cette entreprise, qu'il trouvoit beaucoup de résistance au siège de Rain, & le conjura de venir promptement à son secours. Turenne persuadé que les Magistrats d'Ausbourg tireroient leur négociation en longueur, tant qu'ils verroient l'armée Suédoise occupée au siège de Rain, y alla en diligence, & fit revenir d'Ausbourg le Marquis de Beauvau, espérant y retourner bientôt, pour en faire le siège avec les deux armées. Il fit ouvrir une seconde tranchée en arrivant à Rain, & le troisième jour il se trouva au pied du bastion. Les assiégés battirent la chamade du côté de son attaque, capitulerent avec lui, & sortirent au nombre de deux mille hommes. Pendant ces trois jours, Wrangel parla souvent au Vicomte des droits que la Suède avoit sur la ville d'Ausbourg, parce que le grand Gustave s'en étoit rendu maître autrefois; & lui insinua que c'étoit aux Suédois plutôt qu'aux François d'y mettre un Gouverneur, quand elle seroit prise. Turenne connut alors la vraie raison pour laquelle Wrangel l'avoit appelé, & la faute qu'il-même avoit faite en abandonnant Ausbourg: mais il n'étoit plus tems de la réparer; les Bavarois partis de Memmingen

étoient déjà entrés au nombre de douze à quinze cens hommes dans la ville d'Ausbourg: il ne laissa pas d'y marcher, dans l'espérance de l'emporter, avant que les armées Impériale & Bavaroise pussent venir au secours. Le Vicomte & le Général Wrangel prirent leurs quartiers autour de la Place; & l'on ouvrit deux tranchées, une du côté des François, & une autre du côté des Suédois: en peu de tems on avança les ouvrages, jusques sur le bord du fossé qui étoit très-large & très-profond.

Le Duc de Baviere allarmé fit déclarer à l'Empereur qu'il s'accommoderoit avec la France, si on laissoit prendre cette ville importante, entre laquelle & Munick il n'y avoit aucune Place de défense. L'Empereur appréhendant la défection des Bavaois, ordonna à l'Archiduc de marcher: les armées Impériale & Bavaroise quitterent le pays de Fulde, prirent leur route par Schweinfurt, Bamberg & Nuremberg dans la Franconie, percerent dans le haut Palatinat, où elles trouverent de nouveaux renforts, passerent le Danube à Straubing (1). L'Archiduc parut bientôt près d'Ausbourg à la tête d'une armée fort supérieure à celle des Alliés, & le Vicomte avec Wrangel fut obligé de se retirer à neuf ou dix lieuës de-là vers Lavingen. L'Archiduc de son côté passa le Lech & vint se camper dans la Suabe, entre Memmingen & le Lech, à cinq lieuës environ de Landsberg, où il avoit un grand magazin de vivres. Il projettoit d'attaquer les Alliés, lorsque leurs fourages seroient consommés,

L'Archiduc revient au secours des Bavaois.

(1) Voyez Puffendorf *de rebus Suecicis*.

AN. 1646.

& de les obliger à se retirer jusques dans la Franconie. En les chassant ainsi de la Suabe, il auroit pendant l'hiver repris, sans faire aucun siège, les Places qu'ils avoient conquises; & tous les exploits de leur Campagne seroient devenus inutiles.

Le Vicomte
marche au
Camp de
l'Archiduc,
sans l'atta-
quer

Le Vicomte de Turenne & le Général Wrangel pénétrèrent les viës de l'Archiduc, & prirent le parti d'aller à lui. C'étoit au commencement de Novembre, la saison étoit rude, les néges couvroient la terre; l'armée affoiblie & fatiguée manquoit de chevaux, d'armes & d'habits: malgré tous ces inconveniens, ils marcherent vers Memmingen, du côté où étoient les ennemis. Après avoir reconnu leur Camp, ils jugerent qu'il seroit téméraire d'entreprendre de le forcer; l'Archiduc avoit mis devant lui de grands marais & de longs défilés, & avoit ajouté toutes les précautions de l'art aux avantages de la nature, pour fortifier ses retranchemens.

Le Vicomte
lui dérobe
une marche,
& lui coupe
les vivres.

Cependant, pour faire croire à ce Prince qu'on avoit dessein de l'attaquer, les Généraux alliés s'approcherent de ses lignes; & ensuite ayant laissé à quelque distance un grand front de deux mille chevaux qui couvroit la marche du reste de leur armée, ils se hâterent de gagner les bords du Lech, le passerent sur le pont que les Impériaux avoient laissé, & s'avancerent à Landsberg, qu'ils prirent par esca-
lade. Ils se rendirent ainsi maîtres des magasins des ennemis, & eurent pendant six semaines des provisions pour leur armée qui campa autour de la ville, d'où ils envoye-
rent lever des contributions jusques aux portes de Munick.

L'Archiduc

L'Archiduc se trouvant par-là sans vivres, avec deux grandes armées, fut contraint de repasser le Lech; & s'étant séparé des Bavares, mena hiverner les Impériaux dans les pays héréditaires. Le Duc de Bavière aigri contre Léopold, prit dès ce moment la résolution d'abandonner le parti de l'Empereur, & de ne songer qu'à lui seul, en faisant la paix, pour conserver ses Etats, qu'il voïoit en proie aux troupes Françoises & Suédoises. Les Alliés décampés d'auprès de Landsberg avoient ravagé toute la Bavière, & s'étoient rapprochés de Memmingen. Le Duc pressé si vivement fit demander une trêve aux Plénipotentiaires de France assemblés à Munster & à Osnabrug: ils envoyerent Croissi Conseiller du Parlement de Paris, pour sçavoir du Vicomte le véritable état des affaires en Allemagne. On tint des conférences à Ulm: Bauschenberg, Général de l'artillerie Bavaoise y fut envoyé par le Duc, & Tracy, Maréchal de Camp par le Vicomte, dont les avis régloient toutes les délibérations. On conclut enfin le quatorze de Mars les articles suivans: Que le Duc de Bavière se sépareroit entièrement des intérêts de l'Empereur; qu'il ne l'aideroit plus de ses troupes; qu'il donneroit le passage & des vivres à celles du Roi, & que les villes de Lavingen, Gondelfingen & Hochstet dans le Cercle de Bavière, aussi-bien que les autres lieux qui sont entre Ulm & Donawert, demeureroient au Roi très-Chrétien. Le Vicomte insista sur ce dernier article, afin que si le Duc de Bavière venoit encore à manquer de parole, comme il avoit déjà fait, on

pût en tirer raison, par le moyen de ces Places qui ouvrieroient un passage dans les Etats de ce Prince.

AN. 1647.

Le Vicomte reçoit l'ordre de la Cour de quitter l'Allemagne & de marcher en Flandre.

Après la retraite des Bavarois, l'armée de l'Empereur se trouva réduite à cinq mille fantassins & à six mille chevaux: les troupes Françoises & Weymariennes qui venoient d'être rétablies & recrutées, jointes aux Suédoises commandées par Wrangel & Konigsmarc, montoient à près de quatorze mille hommes de pied & vingt mille chevaux. Une si grande supériorité empêcha les Impériaux d'oser paroître, & détermina en même tems le Cardinal Ministre à rappeler d'Allemagne les Weymariens & les François: il vouloit les faire servir en Flandre, où l'armée étoit fort diminuée, depuis qu'on en avoit démembré une grande partie, pour l'envoyer en Catalogne sous le Duc d'Enguien, devenu Prince de Condé par la mort de son pere, au mois de Décembre de l'année précédente. Le Vicomte de Turenne prévoyant que les Régimens Allemans feroient difficulté de marcher en Flandre, s'opposa vivement à cette séparation. Il envoya plusieurs couriers au Cardinal, pour lui remontrer, que la perte de la Maison d'Autriche étoit assurée, si les deux armées continuoient de rester unies; que par leur séparation on laissoit le Duc de Baviere maître de se tourner contre les Suédois quand il voudroit; qu'il n'y avoit aucun danger de rendre les Suédois trop puissans en Allemagne, tandis que la France y auroit une armée; & qu'enfin le Roi seroit en état d'accorder à la Catholicité une protection du moins aussi puissante que celle de la Maison d'Autriche.

Les partisans de la Baviere & les Princes Catholiques représenterent au contraire à la Reine Régente, que la continuation de la guerre contre l'Empereur alloit au renversement entier de la Catholicité en Allemagne; que les Suédois seuls profiteroient de la décadence de la Maison d'Autriche; que le Roi, en retirant son armée, laisseroit les affaires de l'Empire dans une espèce d'équilibre, de maniere que ni la Maison d'Autriche ni les Suédois n'en seroient les maîtres; & qu'enfin le Duc de Baviere en conservant son armée, feroit toujours pancher la balance du côté que la France souhaiteroit. Ces raisons prévalurent contre les remontrances du Vicomte, & le besoin qu'on avoit de troupes en Flandre lui attira un nouvel ordre d'y marcher. La Reine lui avoit d'abord écrit une lettre dattée du quinze d'Avril, par laquelle elle lui ordonnoit de se préparer à quitter l'Allemagne, de mettre en sûreté toutes les Places qu'il avoit prises, & d'y établir des Commandans fideles; lui laissant pourtant la liberté de différer son départ plus ou moins long-tems, selon les besoins: mais par une autre lettre dattée du mois de Mai, la Reine voyant qu'il balançoit toujours à partir, lui ordonna de marcher sur le champ du côté du Luxembourg & ensuite vers la Flandre, où l'Archiduc Léopold étoit allé commander les troupes des Espagnols. Le Vicomte obligé enfin de quitter la Baviere, avant que d'aller à Philisbourg pour y passer le Rhin, prit Viblingen sur le Danube près d'Ulm, Tübinge sur le Neckre dans le Duché de Wirtemberg, Steinheim & Hoechst sur le

AN. 1647.

Mein , Darmstadt , Gernsheim sur le Rhin , & quelques autres Placés qui pouvoient assurer ses conquêtes & lui ouvrir divers passages dans le cœur de l'Empire. Il rasa les fortifications des unes , & mit de petites garnisons dans les autres.

Le Général
Rölen em-
pêche les
troupes
Weymariennes
d'aller
en Flandre.

Cependant les troupes Weymariennes qui étoient dans l'armée du Vicomte , témoignèrent ouvertement la répugnance qu'elles avoient d'aller en Flandre : Rölen le plus accredité de leurs Officiers , qui ayant été fait prisonnier à Mariendal , venoit seulement d'être échangé , après la trêve des Bavarois , étoit bien aise de trouver une occasion de se soustraire à l'obéissance du Vicomte , dont la présence lui reprochoit sans cesse ses fautes de Mariendal : il jugea de Turenne par lui-même , & crut qu'il ne lui pardonneroit point d'avoir été la première cause du seul échec qu'il eût reçu. Excité par ces motifs , il songeoit à se rendre maître de ce Corps d'Allemands , & profita de la disposition où il trouva les Weymariens , pour les détacher de la France & les retenir en Allemagne. Tout favorisoit son projet : ces troupes , comme auxiliaires , étoient libres ; elles aimoient leur pays , & craignoient de plus en allant en Flandre , d'être incorporées avec d'autres , de perdre leurs privilèges , & de n'avoir plus la même solde : l'Empereur & les Suédois leur en offroient une plus forte encore , & la France leur devoit celle de cinq ou six mois. Le Cardinal Ministre , dans l'épuisement où étoient les finances , n'avoit pu leur promettre que le payement d'un mois , & venoit de leur manquer de parole.

Le Vicomte de Turenne avoit mis tout en usage pour leur faire supporter ce retardement : il avoit distribué la Cavalerie Allemande dans des quartiers abondans , & procuré à leurs Officiers principaux de nouveaux grades, des gouvernemens ou des pensions : il avoit obtenu sur tout pour Rosen la Charge de Lieutenant Général de la Cavalerie ; mais l'oïfiveté & l'aïfance dont jouïffoient les Allemans dans leurs quartiers , ne fervirent qu'à faire naître des réflexions & des discours qui les affermirent dans leur mutinerie. Le Vicomte après le dernier ordre ayant enfin marché, à peine eut traversé le Rhin à Philisbourg , que les Allemans déclarerent hautement qu'ils ne vouloient plus le suivre , refuserent de passer la montagne de Saverne , & menacerent de retourner sur leurs pas : de toute la Cavalerie Weymarienne il ne passa en effet que le Régiment de Turenne. Le lendemain les principaux Officiers de cette Cavalerie rebelle vinrent demander au Vicomte la paye de six mois qui étoit dûë : il leur répondit qu'il lui étoit impossible de leur faire toucher de l'argent , avant qu'ils fussent arrivés en Flandre ; mais que s'ils y marcheroient , il tireroit de la Cour toutes sortes d'assurances pour leur entier payement. Cette réponse n'ayant pû réprimer l'esprit de sédition qui s'étoit emparé d'eux , il envoya Rosen , dont la fidélité ne lui étoit pas encore suspecte , pour les faire rentrer dans leur devoir. Celui-ci augmenta le trouble, bien loin de l'appaiser , demeura avec eux , fit dire au Vicomte que les Officiers Allemans le retenoient par force ; & agissant

AN. 1647.

Les troupes
Weymariennes
refusent
de passer les
montagnes
de Saverne &
se révoltent.

AN. 1647.

6. Juin.

dès ce moment en Général qui ne reconnoissoit plus de Supérieur, il leur ordonna le jour suivant de marcher; envoya querir des bateaux à Strasbourg; menaça les habitans de brûler tous les villages voisins, s'ils lui refusoient ce secours, & continua sa route vers le Rhin.

Le Vicomte
poursuit les
Weymariens
jusques aux
bords du
Rhin.

Le Vicomte le suivit aussi-tôt avec trois mille hommes d'Infanterie, quatre Régimens François, & son Régiment de Cavalerie; fit neuf lieues d'Allemagne en un jour, & joignit les rebelles qui commençoient à passer le Rhin. Rosen interdit à sa vûë, ne sçachant quel parti prendre, & s'imaginant peut-être qu'il pourroit encore lui cacher son infidélité; *Vous voyez*, lui dit-il, *comme on m'emmene malgré moi*. A ces paroles, aussi-bien qu'à la contenance de Rosen, Turenne reconnut qu'il le trahissoit, & crut devoir néanmoins dissimuler tout son ressentiment. Il étoit en droit de donner sur les séditieux: leur conduite méritoit une punition exemplaire; ses troupes avoient l'avantage du nombre, & la confusion étoit si grande parmi eux, qu'il auroit pû les faire passer tous au fil de l'épée. Turenne, le pere des soldats, ne put se résoudre à sacrifier la vie de tant de braves gens, qui avoient si bien servi le Roi, & qui pouvoient encore lui être utiles. Ces sentimens de bonté le firent céder aux sollicitations de quelques-uns de leurs Officiers, qui vinrent lui représenter qu'on rameneroit plus facilement les mutins, si l'on se prêtoit à leur première fougue, en leur permettant de repasser le fleuve: il le leur permit, à condition qu'ils ne s'en éloigneroient pas.

Cependant le Vicomte se trouvoit dans un extrême embarras : d'un côté il appréhendoit avec raison que les Weymariens, en désertant, ne se livrassent à l'Empereur, ou au Duc de Baviere qui n'avoit fait la trêve que par force, & qui étoit toujours prêt à recommencer la guerre : il prévoyoit la ruine entière des affaires de France en Allemagne, si pendant son absence les Bavares, après avoir débauché la meilleure partie de ses troupes, se joignoient avec les Impériaux. D'un autre côté, la Cour lui avoit envoyé des ordres positifs de quitter l'Allemagne ; & il sentoit que la jonction de son armée avec celle de Flandre pouvoit mettre les François en état d'accabler les Espagnols. Il balança les deux partis, & crut enfin devoir suspendre son voyage ; convaincu qu'il valoit mieux rester en Allemagne, où la France couroit risque de tout perdre, que d'aller en Flandre, où il ne s'agissoit que d'augmenter ses conquêtes. S'étant ainsi décidé, il manda à la Cour les raisons de sa conduite ; ne retint auprès de lui que les trois mille hommes d'Infanterie & son Régiment de Cavalerie Allemande qu'il avoit amenés, & donna ordre aux quatre autres Régimens de Cavalerie Française de reprendre la route de Flandre, avec le reste de son armée qui étoit déjà à Saverne.

Après leur départ, il demeura près d'un mois sur les bords du Rhin, dans le dessein de tout employer pour regagner des troupes qui avoient toujours été la terreur de l'Empire, & de n'en venir à la force que lorsqu'il les

AN. 1647.

Il prend la résolution de rester avec les Weymariens pour les ramener.

Il passe le Rhin avec les Weymariens & marche vers Philisbourg.

AN. 1647.

verroit prêtes à déserter & à marcher vers les pays héréditaires. Il entretint souvent les Officiers Allemans, les exhorta à demeurer fideles à la France, & enfin les ramena tous, excepté Rosen. Alors les Cavaliers ne voulant plus obéir à leurs Officiers, se choisirent entre eux des Chefs, & résolurent de continuer leur marche. Comme Rosen fomentoit toujours leur révolte, le Vicomte crut que le seul moyen de la terminer seroit de le faire arrêter : il en manqua d'abord l'occasion ; & pour en retrouver une plus favorable, prenant le parti de ne plus le quitter, il alla au quartier de Rosen. A la nouvelle de son arrivée, les Weymariens s'éloignerent un peu : mais ayant appris qu'il venoit seul & sans aucunes troupes, ils se rapprocherent le soir même. Turenne soupa chez Rosen avec plusieurs Officiers dont il connoissoit la fidelité : la joie régna pendant le repas : le Vicomte parut sans dessein, sans ressentiment, & comme n'ayant aucun soupçon de l'infidélité de Rosen. Vers le minuit, il fut averti que les mutins montoient à cheval & marchoient du côté du Marquisat de Bade. Ravi de voir qu'ils ne prenoient pas la route de Baviere, il laissa ses troupes à l'autre bord du fleuve, & se détermina à s'en aller avec eux & à ne les point abandonner, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés près de Philisbourg, dans un pays où ils feroient loin des villes Impériales, & entourés de garnisons Françoises. Le projet étoit hardi : mais assuré des Officiers qui avoient servi long-tems sous lui, & persuadé que les soldats qui l'aimoient, respecteroient sa personne, il jugea

cette

cette démarche nécessaire, dans une conjoncture si décisive pour les intérêts de la France. Il se mit donc à leur tête, accompagné de Rosen, qu'il ne perdit pas un instant de vûë : il envoya devant lui les Maréchaux des logis pour marquer les campemens, & fit à son ordinaire toutes les fonctions de Général, comme s'il n'y avoit point eu de révolte; sans qu'aucun des nouveaux Chefs osât retenir la moindre ombre d'autorité en sa présence. Il marcha ainsi pendant deux jours : le troisième, les Chefs des séditieux se rendirent au quartier général pour lui demander de nouveau la paye de six mois : il monta dans le moment à cheval, & remontra aux soldats, sans daigner regarder les Chefs rebelles, qu'il ne lui étoit pas possible de payer en entier les six mois; que, s'ils vouloient repasser le Rhin, il leur en donneroit un, & emploieroit à la Cour tout son crédit pour leur faire incessamment payer le reste. Tous lui demandèrent aussi-tôt s'il vouloit en être caution : dans une si grande extrémité, un autre pour se tirer d'embarras, n'auroit pas manqué de promettre; mais le Vicomte qui ne promettoit jamais que ce qu'il pouvoit tenir, & qui eût crû se deshonorer en manquant à sa parole, ne voulut s'engager qu'à ce qu'il pouvoit exécuter, & se contenta de leur répéter ce qu'il venoit de leur dire. A la mine des Chefs, il s'apperçut que cette réponse n'avoit fait que les aigrir, & qu'ils songeoient à s'assurer de sa personne. Sans paroître deviner leurs intentions, il conserva sa tranquillité, & reprenant un air d'autorité qui lui étoit naturel à la tête des

AN. 1647. troupes (1), il leur commanda de retourner à leurs quartiers: tous obéirent, & aucun n'osa repliquer.

Il fait arrêter le Général Rosen, & poursuit une partie des Weymariens qui l'abandonnent.

Rosen qui étoit toujours avec le Vicomte, tâcha en vain de lui persuader de quitter une armée où il ne pouvoit plus demeurer avec sûreté: Turenne, fans s'ébranler, continua le lendemain à marcher à la tête des rebelles: on arriva enfin à Etlingen, petite ville du Marquisat de Bade, à huit lieues de Philisbourg. Les troupes camperent aux environs, & les principaux Officiers logerent dans la Place. Dès la nuit même il fit venir secrettement de Philisbourg cent Mousquetaires, auxquels il ordonna de se trouver aux portes d'Etlingen, à l'heure qu'on les ouvreroit le matin: au même tems qu'ils furent arrivés, il ordonna au Corps de garde de cette porte de poser les armes, & mit à leur place cinquante de ces Mousquetaires pour la garder; & avec les cinquante autres il alla au logement de Rosen, l'arrêta prisonnier, & le fit conduire à Philisbourg, où il fut détenu jusques à la paix de Westphalie. Il envoya ensuite au Camp des rebelles notifier à tous les Officiers la prison de Rosen, avec ordre de ne le plus reconnoître pour leur Lieutenant Général. Alors tous les Officiers des révoltés, jusques aux Caporaux, (2) avec deux Régimens entiers se séparerent des mutins, vinrent se joindre au Vicomte, & lui promirent, comme à leur Chef, une entiere obéissance. Le reste des Weymariens, au nombre de quinze cent, ayant choisi parmi eux des Cavaliers pour Commandans, prirent le che-

(1) Siri, tome IX. 2. part. pag. 991.

(2) Mémoires manuscrits du Vicomte de Turenne.

min de la Franconie, & se hâterent de gagner la vallée de Tauber, avec une diligence incroyable. Le Vicomte les suivit à la tête de ceux-mêmes qui étoient rentrés dans leur devoir, les atteignit à Konigshouen & les fit charger. Il en tailla en pièces trois cent, en fit autant prisonniers; le reste, au nombre de huit à neuf cent, gagna les bords du Mein, joignit l'armée de Suède, & se mit à la solde de cette Couronne. Il alloit faire pendre les prisonniers, lorsqu'un vieux Cavalier qu'on menoit à la potence, découvrant son sein & regardant le Vicomte en face: *Mon Général, dit-il, ne souille point la gloire de tes belles actions en faisant mourir par la main d'un bourreau un vieux soldat tout cicatrisé, qui a affronté mille fois la mort sous tes étendarts* (1). Le Vicomte attendri lui pardonna aussi-bien qu'à tous les autres, & les incorpora dans ses troupes qu'il alla rejoindre. La Cour rendit justice à la conduite du Vicomte; tout le monde admira son courage, sa prudence & son humanité. Il avoit sçu dans une conjoncture également délicate & importante dissimuler les plus justes ressentimens; ménager les esprits sans rien perdre de son autorité, châtier les particuliers en conservant la confiance du Corps, se faire respecter des rebelles dans le tems même qu'il se livroit entre leurs mains; les punir ensuite, ou leur pardonner à propos; & en ramener enfin la plus grande partie à leur devoir.

Turenne se rendit au mois de Septembre dans le Luxembourg; mais il eut ordre de ne pas aller plus loin, & d'y

AN. 1647.

20. Juillet.

Il se rend
ensuite dans
le Luxem.

(1) Vittor. Siri. Mercure.

AN. 1647.

bourg où il
prend plu-
sieurs Places.

occuper ses troupes à prendre quelques Places , pour faire diversion & obliger les Espagnols à partager leur armée de Flandre. Il se rendit maître de la ville de Virton , du Château de Manguin & de quelques autres Places. L'Archiduc Léopold ne doutant point que la France n'eût de grands desseins sur le Luxembourg , y envoya un détachement de son armée , qu'il affoiblit tellement , qu'é bien loin d'être en état de rien entreprendre en Flandre , il ne put même sauver les villes de Dixmude , de la Bassée & de Lens : elles furent prises par les Maréchaux de Gassion & de Rantzau.

Il ramene
ses troupes
en Allema-
gne.

Sur ces entrefaites , l'événement vérifia ce que le Vicomte de Turenne avoit prévu de la conduite du Duc de Baviere. L'Electeur , voyant que les Suédois remportoient de grands avantages sur l'Empereur , & craignant qu'ils ne devinssent trop puissans , joignit son armée à celle des Impériaux , & crut qu'il pouvoit rompre le traité de neutralité avec les Suédois , sans le rompre avec les François. Le Général Mélander (1) qui commandoit les deux armées Impériale & Bavaroise , étant entré dans la Hesse , poussa le Général Wrangel jusques dans le Duché de Brunswich , & reprit une grande partie de ce que les armées de France & de Suède avoient conquis l'année précédente. La Reine de Suède , informée de ses progrès , se plaignit au Roi de l'infraction faite au traité d'Ulm , & le pria avec instance de punir l'infidélité du Duc de Baviere. La Cour de France manda au Vicomte de retourner incessamment en Allema-

(1) Pierre Melander , Baron de Holtzappel Comte du S. Empire.

gne: il part du Luxembourg, s'avance dans le Palatinat; AN, 1647.
 fait lever aux Impériaux & aux Espagnols le siège de Wormes; & ayant jetté un pont sur le Rhin près d'Oppenheim, il demeura quelque tems dans le pays de Darmstadt, jusqu'à ce que les Suédois fussent en état de marcher.

(1) Ce fut pendant son séjour dans ce pays, vers le milieu de Décembre, qu'il reçut un ordre exprès de rompre la neutralité avec le Duc de Baviere: une déclaration de guerre en forme étoit nécessaire dans ces circonstances, pour rassurer les Alliés du Roi contre les bruits déjà répandus par toute l'Allemagne, que la France s'entendoit avec Maximilien. Le Vicomte ne voulant pas les laisser dans le doute, écrivit à l'Electeur la lettre suivante, qui fut en même tems rendue publique.

Il reçoit un ordre de la Cour de rompre la neutralité avec le Duc de Baviere.

» J'ai écrit il y a quelque tems à Votre Altesse Electorale,
 » pour lui marquer que je n'avois encore reçu aucun ordre
 » de la Cour sur ce que je devois faire depuis votre rupture
 » avec les Suédois, & que j'avois dépêché un courier en
 » France pour sçavoir les volontés du Roi. J'ai depuis reçu
 » ordre de Sa Majesté, d'envoyer un Trompette à V. A. E.
 » pour lui faire sçavoir que le Roi reste dans la même
 » union offensive & défensive avec les Suédois pour pou-
 » voir parvenir à une bonne paix, & que ses armées agi-
 » ront à l'avenir conjointement avec eux pendant tout le
 » tems que V. A. E. les aura pour ennemis: c'est de quoi
 » je n'ai pas voulu manquer de me donner l'honneur de

Lettre du Vicomte au Duc de Baviere.

(1) Siri, tome XI. page 899.

AN. 1647.

» vous avertir, & de vous supplier de me croire, &c.

Le Duc de Baviere lui fit la réponse suivante.

» Illustre Prince, vos lettres de ce mois, bien que sans
» datte de jour, m'ont été rendues par votre Trompette, &
» j'ai appris par elles que vous aviez reçu de la Cour Royale
» de France des ordres de rompre la neutralité que j'avois
» concluë avec cette Couronne, & où j'avois stipulé ex-
» pressément que je n'adhérerois plus à ce traité, si vos
» troupes, à l'avenir, se mettoient en devoir d'agir offensi-
» vement & défensivement contre moi. Je vous avouë que
» la renonciation de la Couronne de France à la neutralité
» m'a beaucoup surpris, que je ne m'y attendois pas, &
» que je m'étois flatté même du contraire, par les déclara-
» tions qui me furent faites de la part de la Reine Régente
» & du Cardinal Mazarin, dans le tems que je renonçai à
» la neutralité établie entre moi & la Couronne de Suède,
» pour les raisons particulieres que j'expliquai par écrit &
» par mes Ambassadeurs à Munster. Cependant les susdites
» déclarations se trouvent contraires à la résolution présente;
» mais, puisque c'est une chose déjà résolüë, & faite, comme
» on le prétend, en vüë de procurer la paix, je dois me tenir
» satisfait; & quoique mes forces ne soient point compara-
» bles à celles de la puissante Couronne de France, je me
» défendrai du mieux que je pourrai contre ceux qui m'at-
» taqueront, dans la confiance que n'ayant pas voulu ad-
» hérer à mes intentions pacifiques, Dieu bénira mes armes,
» afin de parvenir à la paix, & en attendant je tâcherai

de me défendre contre mes ennemis.

De Munick, le 30. Décembre 1647.

Après avoir reçu les ordres du Roi, le Vicomte passa le Mein le onze Février, & alla sur les frontieres de la Hesse, pour y rencontrer les Suédois. Il marcha en diligence non-obstant les glaces, les néges, & la difette continuelle de fourages. Il avoit alors quatre mille hommes de pied, quatre mille chevaux, avec vingt pièces de canon; & les quinze Places conquises au-delà du Rhin étoient en fort bon état. Les Impériaux & les Bavarois ayant appris la nouvelle du passage de Turenne, & craignant de se trouver entre les armées de France & de Suède, fortirent du pays de Hesse, se retirèrent au-delà du Danube, & se mirent à couvert sous Ingolstadt dans la Baviere. Le Général Wrangel ainsi délivré, rentra dans la Hesse & s'avança jusqu'à Gélenhausen dans le Comté de Hanau, entre la Hesse & la Franconie, où le Vicomte le joignit le vingt-troisième Mars: de là ils repassèrent le Mein, traversèrent la Franconie, allèrent vers les bords du Danube & s'y arrêterent quelques jours, pour délibérer sur la route qu'ils devoient prendre. Wrangel & Konigsmarc avoient dessein de mener les armées dans le Palatinat de Baviere, pour marcher ensuite du côté de la Bohème; mais le Vicomte ne voulut point y consentir, & représenta que cette marche les éloigneroit trop de la Suabe, qui étoit le seul lieu d'où ils pouvoient tirer leurs vivres & leurs munitions; que les Bavarois profiteroient de leur absence, pour s'emparer des Places que la France

AN. 1648.

Le Vicomte va joindre les troupes Suédoises en Franconie.

AN. 1648. tenoit au-delà du Rhin; que d'ailleurs sa Cavalerie n'ayant point eu de quartiers d'hiver, il lui avoit promis de la laisser reposer & de la recruter. Le Vicomte offroit cependant d'aller vers le haut Palatinat, à condition que Wrangel lui rendroit les Allemans déserteurs, ou lui donneroit d'autres soldats à leur place, pour garnir & défendre les villes sur le Rhin, qui demeureroient, par son éloignement, exposées à l'insulte des ennemis: mais loin de lui accorder ce qu'il leur demandoit, les Généraux Suédois ne cherchent qu'à débaucher le reste des troupes Weymariennes qu'il avoit dans son armée. L'unique ressource qui restoit à l'Empereur étoit de gagner les Suédois, & de les engager à se séparer des François: il leur promettoit de leur laisser tout ce qu'ils avoient conquis en Allemagne, pourvû qu'ils pussent obliger le Roi d'abandonner ses prétentions dans les terres de l'Empire. Wrangel & Konigsmarck vouloient donc éloigner du Rhin l'armée du Roi, dans la vûë de se servir de ses forces pour s'assurer des conquêtes faites au cœur de l'Empire qui devoient leur appartenir, sans aucun égard à la conservation de celles de la France dans le voisinage du Rhin. Le Vicomte avoit en même tems à calmer les mouvemens qui s'élevoient dans son armée: les Weymariens rebelles, qui avoient passé à la solde des Suédois, souffloient chaque jour l'esprit de sédition; & l'avancement de plusieurs de ces transfuges, parvenus au grade d'Officiers, ne pouvoit manquer d'exciter la jalousie de leurs anciens compagnons demeurés fideles au Vicomte. Dans
de

de telles dispositions Turenne avoit besoin de toute sa sagesse, pour prévenir une seconde révolte qui auroit été plus fatale que la première.

Quelques instances que fissent les Généraux Suédois pour déterminer le Vicomte à les suivre, il leur résista constamment, sans que la bonne intelligence, qu'il vouloit entretenir avec eux, en fût altérée. Königsmarck & Wrangel menacerent enfin de le quitter, & pour le lui faire craindre, marcherent vers le haut Palatinat. La ruse eut aussi peu d'effet : Turenne persuadé que les Suédois se voyant seuls n'entreprendroient pas d'aller plus loin, s'arrêta sur les terres de l'Evêché de Bamberg. Il n'y fut point trompé : après quelques jours de feinte, ils l'inviterent à se rendre près de Rottembourg sur le Tauber. Les deux armées prirent leur route ensemble du côté des frontières du Wirtemberg ; & les Généraux les ayant rafraîchies, résolurent de concert d'aller chercher les ennemis pour les combattre. Le Général Mélander, averti de l'approche des deux armées, gagna à la hâte l'autre bord du Danube : les Généraux confédérés passèrent aussi-tôt le même fleuve à Lavingen, & y laissèrent leurs gros équipages, leurs malades, & tout ce qui pouvoit les embarasser. Le Vicomte & le Général Wrangel prirent les devants avec la Cavalerie, & donnerent ordre à l'Infanterie de suivre en diligence avec le canon. On atteignit l'arrière-garde de l'armée ennemie, commandée par le Comte de Montecuculli, dans un endroit voisin d'Ausbourg, nommé Zusmarhausen sur la rivière de Lutzen : Tu-

Après la jonction il attaque le Général Mélander, & le défait, aussi-bien que Montecuculli.

15. Mai.

17. dud.

AN. 1648.

renne qui menoit l'avant-garde, chargea les escadrons de Montecuculli, les rompit, les obligea à se sauver au travers d'un bois, & les poussa au-delà, jusque dans une petite plaine. Le Général Mélander qui avoit appris l'état de son arriere-garde, y étoit accouru avec un grand Corps de Cavalerie : le combat fut sanglant, & le terrain long-tems disputé; enfin Mélander ayant été tué, sa Cavalerie se retira en désordre à l'autre extrémité de la plaine, dans un autre bois. Turenne y arriva presque en même tems, & le trouva bordé de l'Infanterie ennemie, dont le feu suspendit l'ardeur des escadrons François; mais le Général Wrangel étant entré dans le bois par un chemin détourné, les ennemis coupés de toutes parts ne purent résister : leur Infanterie fut entièrement défaite : on prit leur canon & leurs bagages; & la Cavalerie mise en fuite, fut poursuivie jusqu'au ruisseau de Schmult, où il n'y avoit qu'un seul gué très-étroit, qui étoit gardé par le Duc Ulrich de Wirtemberg, Major Général de l'armée Impériale. Ce Prince avoit avec lui six ou sept escadrons de Cavalerie, & trois bataillons retranchés au-delà du ruisseau, pour en défendre le passage. Comme les François n'avoient point d'Infanterie pour le forcer, on pointa contre les ennemis l'artillerie qu'on leur avoit prise : on eut beau les canonner; le Duc Ulrich vit tomber plus de la moitié de ses gens, sans abandonner le passage : il essuya le feu jusques à la fin du jour : il eut cinq chevaux tués sous lui; & par cette étonnante fermeté, il empêcha que toute l'armée Impériale ne fût taillée en pièces : Montecuculli en profita pour s'aller poster sous

le canon d'Aufbourg. On loua beaucoup l'intrépidité des ennemis qui eussent trois combats dans un même jour, & perdirent leur Général, sans être effrayés ni par la difficulté de la retraite, ni par le nombre de leurs morts, ni par la perte de leur artillerie & de leur bagage.

AN. 1648.

Deux jours après la défaite de Mélander, le Général Königsmarck voyant que son secours n'étoit plus nécessaire, marcha avec quelques troupes vers la Bohême, pendant que le Vicomte de Turenne & le Général Wrangel s'avancèrent vers la Bavière. Les Impériaux laissèrent une grosse garnison dans Rain, que l'Electeur regardoit comme la porte de ses Etats, & se retirèrent au centre du pays, en attendant l'arrivée de Piccolomini (1) qu'on rappelloit de Flandre pour venir les commander. Le Vicomte enhardi par leur retraite, résolut de s'ouvrir le chemin de la Bavière en traversant le Lech. Les ennemis y avoient un pont, dont la tête étoit défendue par un petit Fort : la garnison fut attaquée si vivement, qu'elle prit le parti de mettre le feu au pont : quelques soldats du Vicomte s'étant jetés à la

19. Mai.
Il marche
vers la Ba-
vière.

29. dud.

(1) Octave Piccolomini originaire de Sienne en Italie, depuis Prince du S. Empire, Chevalier de la Toison d'or en Espagne, & Duc d'Amalfi dans le Royaume de Naples.

AN. 1648. la riviere d'Ambre, & prirent Frisingen sur l'Iser, où ils trouverent une prodigieuse abondance de vivres & de munitions. Les Bavarois qui avoient passé l'Iser à Landshut, étoient venus brûler le pont de Frisingen; & campés vis-à-vis des Alliés à l'autre bord de la riviere, où ils avoient deux redoutes, incommodoient par leur feu les escadrons qu'on envoyoit sonder les gués: mais à la vûe d'une batterie de six grosses pièces de canon que le Vicomte fit dresser, ils se retirerent la nuit du troisieme au quatrieme de Juin, & allerent brûler de même le pont de Landshut, dont ils abandonnerent la ville, aussi-bien que celle de Mosburg. L'épouvante se répandit par tout: les Réîtres de l'armée Françoisé firent des courses jusqu'à la riviere d'Inn, d'où ils emmenerent plusieurs prisonniers & beaucoup de bétail. Dix Cavaliers entre les autres passerent l'Inn à la nage, chasserent à coups de pierres, nus & sans armes, plus de cinq cent payfans Bavarois qui gardoient leurs troupeaux dans une prairie, & leur enleverent trente chevaux dont ils avoient besoin pour se remonter. (1)

Le Duc de Baviere quitte sa Capitale, & se retire chez l'Archevêque de Saltzbourg.

Les armées Impériale & Bavaroise étoient alors réduites à trois mille hommes d'Infanterie; & l'Electeur de Baviere, ne se croyant plus en sûreté dans sa Capitale, alla chercher une retraite chez l'Archevêque de Saltzbourg. Ce Prince, à l'âge de soixante & dix-huit ans, s'embarqua avec la Princesse sa femme & ses enfans; & du bateau où il étoit, vit périr celui qui portoit ses domestiques & ses équipages.

(1) Voyez Puffendorf, *de rebus Suecicis.*

(1) Dans une si triste situation il écrivit à l'Empereur pour le presser de conclure la paix, & au Cardinal Mazarin pour lui faire une vive peinture de ses malheurs, & des ravages de l'armée Françoisise dans ses Etats : mais il ne reçut aucune réponse, & fut obligé de demeurer plusieurs mois chez l'Archevêque de Saltzbourg. Le Prélat, quoi qu'irrité, voulut bien recevoir l'Electeur, qui pendant sa prospérité ne l'avoit pas traité avec assez de ménagement.

Le douzième de Juin les Généraux alliés firent faire deux ponts à Frisingen sur l'Isar, passerent cette riviere, continuerent leur route, obligerent toutes les villes à se racheter du feu & du pillage par des sommes considérables, & pénétrèrent jusques sur les bords de l'Inn, où ils prirent Muldorf; tandis que l'armée ennemie se retira vers Passau. Le Vicomte de Turenne qui séjourna quinze jours à Muldorf, tenta vainement de passer l'Inn pour se jeter dans les terres héréditaires; la riviere étoit large & profonde; il n'y avoit point de bâteaux; & l'on ne pouvoit planter de pilotis pour faire un pont. Le sixième Juillet les Généraux alliés partirent de Muldorf, où il n'y avoit plus de fourages, & allerent le neuf à Neumarck, de-là à Egenfelden sur le Rot. Cependant Piccolomini traversa le Danube à Passau, & arriva à cinq ou six lieuës du Camp des François & des Suédois, avec une armée de dix mille fantassins & de quinze mille chevaux. Le Vicomte, au lieu de demeurer sur l'Inn, jugea à propos d'aller à Dingelsing sur l'Isar, où le fourage

12. Juin.
Le Vicomte
fait irrup-
tion dans la
Baviere.

(1) Voyez Puffendorf *de rebus Suecicis.*

AN. 1648.

étoit plus abondant : les ennemis arriverent le lendemain à Landshut sur la même rivière, & y camperent un mois entier sans oser attaquer le Vicomte. De ce Camp ils furent obligés d'envoyer quelques troupes en Bohême, où Königsmarck avoit surpris la ville de Prague : leur armée d'ailleurs s'affoiblissoit tous les jours par les pertes fréquentes qu'ils faisoient dans les actions particulieres : le Prince Ulric de Wirtemberg fut fait prisonnier dans une de ces occasions; & ce dernier malheur acheva de les décourager. Les subsistances manquant aux deux armées, les ennemis se retirèrent vers Munick, & les Alliés s'approchèrent de Mosburg. Le Vicomte en partit le quatre de Septembre avec huit cent Mousquetaires, dix Régimens de Cavalerie, un Régiment de Dragons & quatre pièces de canon, pour aller à Dachau, qui est sur la rivière d'Ambre, presque à la vûe de Munick; & la ville se rendit sur le champ. Les François & les Suédois, après avoir demeuré jusques au premier Octobre près de Mosburg, quitterent à l'approche de l'arrière saison un pays ennemi qu'on venoit de piller & de désoler. Telle fut l'irruption dans la Baviere, où l'on poursuivit les ennemis de ville en ville, de poste en poste, de rivière en rivière; sans leur donner de relâche durant quatre mois entiers, pendant lesquels tout fut exposé à la fureur du soldat, jusques aux portes de Munick, d'Ingolstadt, de Ratisboie, & de Prague; & où néanmoins il ne se passa aucune action considérable, hors la prise de quelques convois, & la défaite de quelques partis.

1. Octobre.

Le dixième d'Octobre les armées Françoise & Suédoise repassèrent le Lech auprès de Landsberg, & le quinze elles traversèrent le Danube à Donavert, & vinrent se rafraîchir aux environs de Lavingen. Le Vicomte de Turenne se préparoit la campagne suivante à pénétrer dans l'Autriche & à marcher jusqu'à Vienne, lorsque, par un courier que lui dépêcha le Comte Servien, il apprit la conclusion de la paix faite à Munster, & la suspension d'armes convenüe jusqu'à la ratification. En même tems l'Electeur de Mayence, le Duc de Wirtemberg, plusieurs autres Princes, des Communautés de ville, & des Ambassadeurs lui écrivirent pour le féliciter, lui marquant que cette paix tant désirée, n'étoit pas plus l'ouvrage des Plénipotentiaires, que le fruit de sa conduite & de ses victoires. (1)

Deux événemens considérables avoient engagé le Cardinal Mazarin à accorder la paix à l'Empereur. Le commencement des troubles intestins en France, & la paix séparée que les Hollandois venoient de faire avec l'Espagne. L'Empereur de son côté, accablé de ses malheurs, consentit à tout ce que la France exigeoit de lui : Christine Reine de Suède se contenta des victoires déjà remportées, & préféra la culture des beaux arts & des sciences au bruit & à la gloire des armes. Les Protestans d'abord animés par la Religion, s'étoient beaucoup rallentis sur les interêts de l'Electeur Palatin : disposition dont le Duc de Baviere, en habile politique, sçut merveilleusement profiter. Il n'y eut que l'Es-

AN. 1648.

10. Octobre.

Il repasse le Lech & le Danube, & apprend que la paix étoit conclüe à Munster.

Motifs qui engagerent les différentes Puissances à faire la paix.

(1) Voyez les Preuves N°. III.

AN. 1648.

pagne qui refusa de céder à la France ce qu'elle demandoit ; & la guerre continua entre ces deux Couronnes jusqu'à la paix des Pyrenées : toutes les autres Puissances s'étant rapprochées , témoignèrent le même désir pour la paix qui fut enfin conclüe & signée solennellement.

Articles
principaux
de la paix de
Westphalie.

On commença ce traité par la clause d'un oubli général de tout ce qui s'étoit passé , & l'on remit la décision des différens sur les Etats de Lorraine , au traité qui devoit se faire entre la France & l'Espagne. On régla ensuite ces articles principaux , qui changerent la face des affaires dans l'Empire & dans l'Europe : que Maximilien Duc de Baviere & ses descendans continueroient de jouir de la dignité Electorale possédée auparavant par les Electeurs Palatins , avec toutes ses prérogatives , du haut Palatinat & du Comté de Cham ; à condition qu'il renonceroit aux treize millions qui lui étoient dûs par l'Empereur , & à toutes ses prétentions sur la haute Autriche : que pour dédommager le Palatin dépouillé , on établiroit un huitième Electorat en sa faveur , & que le bas Palatinat lui seroit restitué dans la même étendue & avec les mêmes droits dont avoient joui ses prédecesseurs avant les troubles de Bohême : que si l'une de ces deux branches de la Maison Palatine venoit à manquer , les Etats & la dignité Electorale seroient réunis en la personne du survivant , & qu'alors le nouvel Electorat seroit éteint : que l'Empereur restitueroit ce qu'il avoit occupé sur l'Electeur de Trèves : que les Protestans de la Confession d'Ausbourg seroient conservés dans le libre exercice de leur Religion

Religion : que la France restitueroit au Duc de Wirtemberg AN. 1648.
 les Places qu'elle avoit prises sur lui : que l'on remettroit le
 Margrave de Bade dans l'état où il étoit avant les troubles
 de Bohême : que l'on termineroit à l'amiable l'affaire de la
 succession de Juliers : qu'on rendroit justice au Landgrave
 de Hesse : qu'on rétabliroit le pouvoir & l'autorité des Dié-
 tes, en conservant aux Princes d'Allemagne la liberté de
 s'unir entre eux, & de faire des alliances avec les Etrangers,
 pour leur propre défense ; pourvû que ce ne fût point con-
 tre l'Empereur ni contre l'Empire : que la suprême Seigneu-
 rie des Evêchés de Metz, Toul & Verdun, & ces trois
 villes avec leurs dépendances, appartiendroient à la Cou-
 ronne de France, & lui seroient incorporées, à la réserve
 du droit Métropolitain qui appartiendrait toujours à l'Ar-
 chevêché de Trèves : que l'Empereur & l'Empire céderoient
 à la France le droit de Seigneurie directe & de Souveraineté
 sur Pignerol dans le Piémont, comme aussi tous leurs droits
 de propriété sur la ville de Brisac, le Sundgau, la haute &
 basse Alsace, avec le pouvoir de tenir Philisbourg à titre de
 protection, & d'y avoir une garnison : que la France
 rendroit à l'Archiduc les quatre Villes Forestieres, avec
 toutes leurs dépendances, & lui payeroit trois millions
 de livres dans l'espace de trois ans : qu'on accorderoit à la
 Suède l'Archevêché de Brémen & l'Evêché de Werden, en
 sécularisant ces Bénéfices Ecclésiastiques, & les érigeant en
 Seigneuries laïques ; que les Suédois les tiendroient immé-
 diatement de l'Empire, avec voix délibérative dans les Dié-

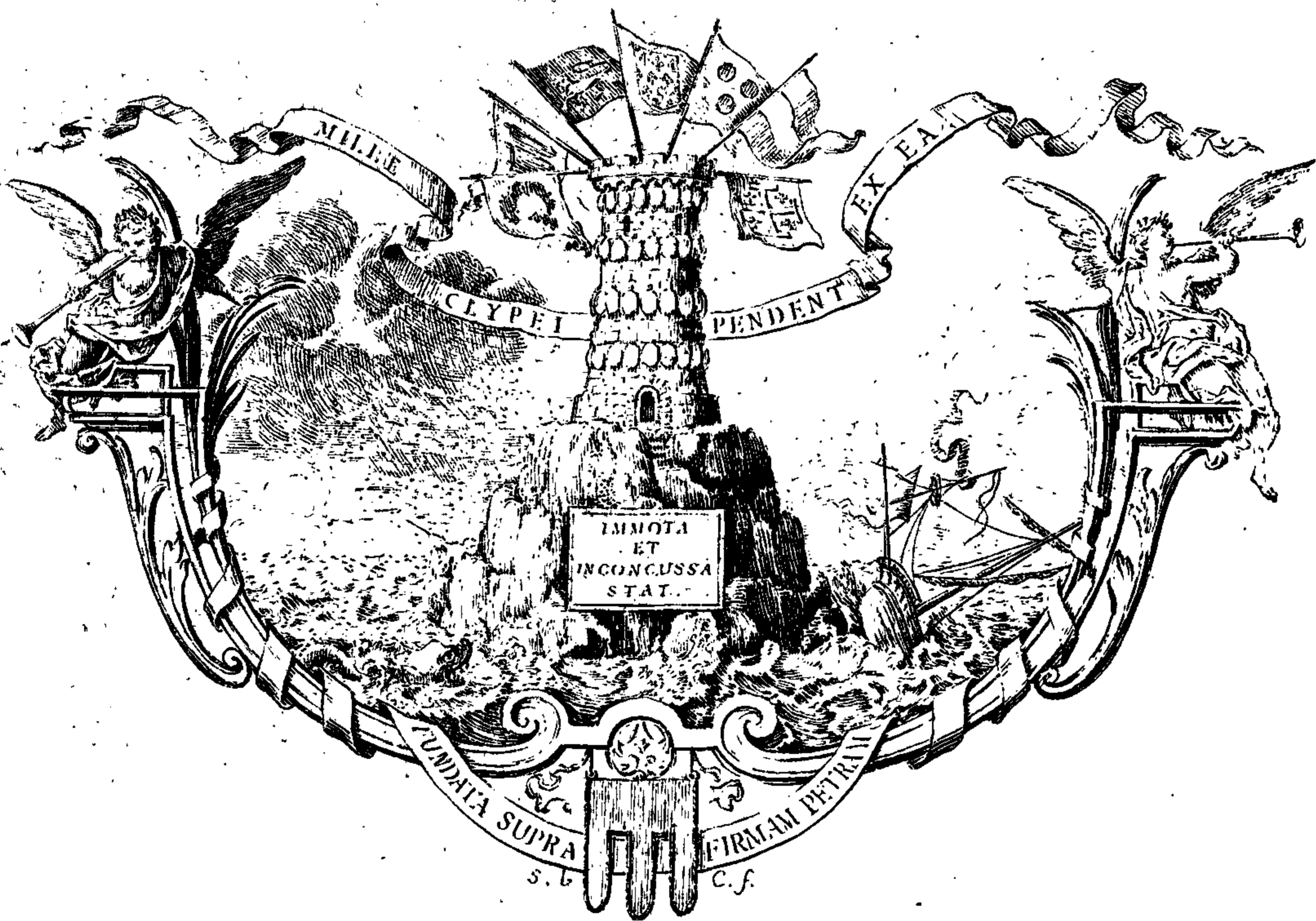
AN. 1648. tes : qu'on céderoit de plus aux Suédois le Port de Wismar la Poméranie citérieure, les Isles de Rugen & de Wollin, les villes de Stétin & plusieurs autres Places très-considérables. Ainsi se terminerent les différens de la France avec l'Empereur & l'Empire, & la longue guerre de Religion causée par les troubles de Bohême.

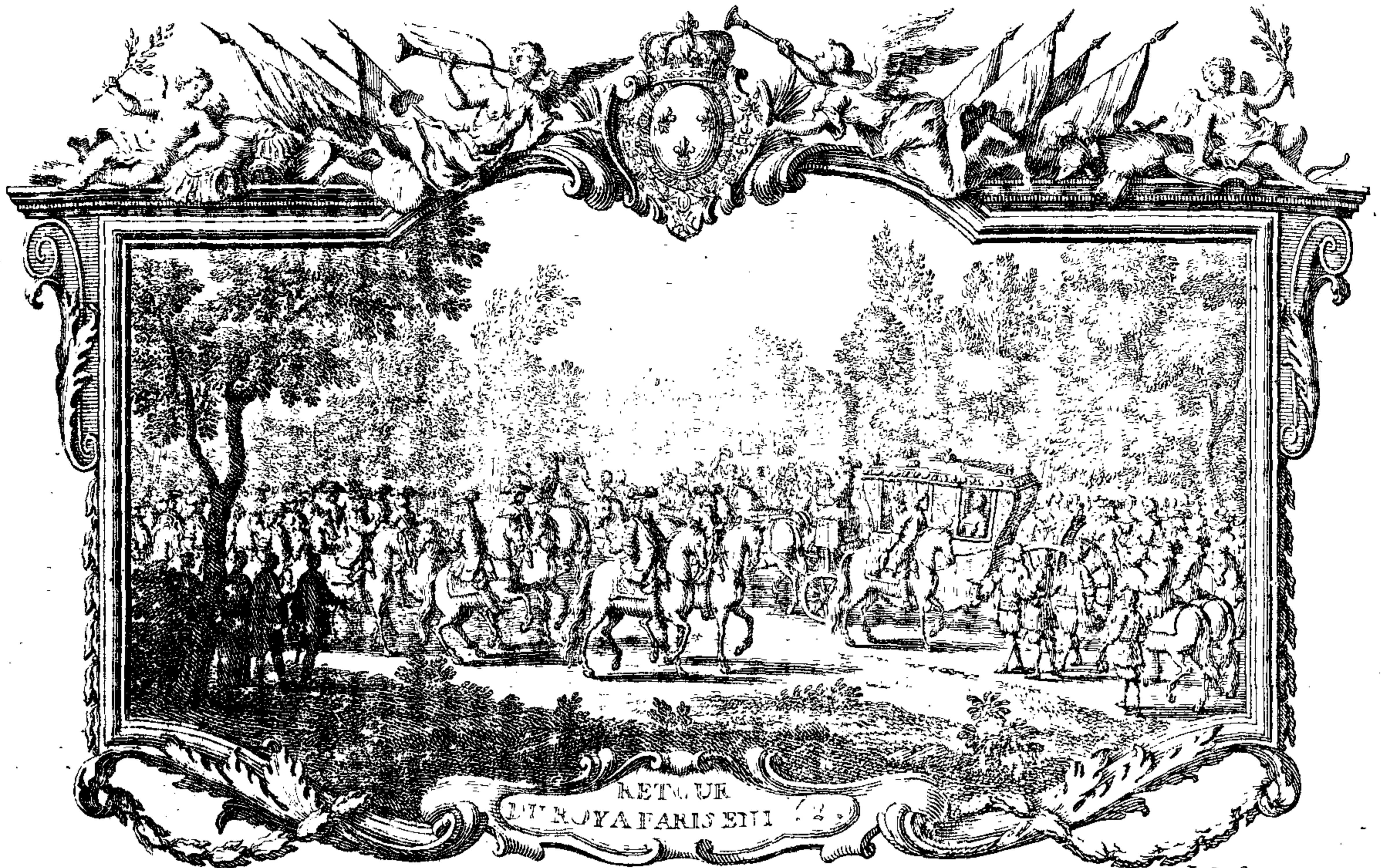
Conduite
du Vicomte
pendant les
négociations
de la paix, &
les guerres
d'Allema-
gne.

Avant la conclusion de la paix, & pendant tout le tems des négociations, le Vicomte de Turenne étoit chargé d'un employ aussi difficile qu'important. Le but des Suédois dans cette guerre étoit d'envahir l'Empire, de faire dominer en Allemagne le Parti Protestant, d'empêcher que les François ne conservassent quelque établissement au-delà du Rhin, & de profiter eux seuls de tous les avantages remportés pendant la guerre. Le dessein de la France étoit d'abaisser la puissance de la Maison d'Autriche, plutôt que de la détruire; de la mettre hors d'état de secourir les Espagnols en Flandre; de se servir des forces des Protestans pour faire la guerre à l'Empereur, sans permettre pourtant que leur parti devînt supérieur à celui des Catholiques; & de se conserver, malgré les Suédois, toutes les conquêtes qu'elle avoit faites en Allemagne. Pour remplir ces vûes, le Vicomte de Turenne devoit concourir aux avantages des Suédois, & empêcher en même tems qu'ils ne les pouffassent trop loin; soutenir le Parti Protestant sans accabler le Parti Catholique; ménager enfin tant de personnes différentes & de d'intérêts opposés; sans blesser ni le zele qu'il avoit pour sa Religion, ni la fidelité qu'il devoit au Roi, ni son amour

inaltérable pour la justice. Il s'acquitta de tous ces devoirs AN. 1648.
 avec une dextérité dont il y a peu d'exemples, & avec un
 courage & une fermeté inébranlables, malgré les intrigues
 des politiques, la jalousie de ses concurrens, & les contra-
 dictions même du Ministre.

Fin du second Livre.





Bonnart in Et. del.

J. B. Sechin Sculp.

HISTOIRE

DU VICOMTE

DE TURENNE.

LIVRE TROISIEME.

AN. 1649.
Etat de la
France après
la paix de
Westphalie.



N n'avoit point vû la France, depuis Charlemagne, dans un aussi haut degré de gloire, que celui où elle se trouvoit depuis le traité de Westphalie. Redoutée de ses ennemis, & respectée de ses Alliés, elle avoit humilié l'orgueil de la Maison d'Autriche, étendu les bornes de son Empire, & affermi ses conquêtes par une paix solide: mais le cours de ses prospé-

ités fut tout d'un coup arrêté par les guerres intestines, AN. 1649.
& par la faction de ceux qui préféreroient leur intefêt particulier au bonheur des peuples, & à la grandeur de la Monarchie.

Le Corps civil, ainsi que le Corps humain, a des maladies qui regnent en certains tems, & sont communes à plusieurs Etats. Vers le milieu du dix-septième siècle, l'esprit de révolte & de confusion s'étoit répandu par toute l'Europe. Joseph Alexi, homme des plus abjects, chassa le Viceroi de Sicile de son Palais; Masaniello, vendeur de poisson, souleva les Napolitains: Paul Balbi voulut changer le gouvernement de Genes: Cromwel, l'esprit le plus hardi & le plus artificieux qui ait jamais troublé la paix de l'Univers, révolta les Anglois contre Charles I. Les Janissaires à Constantinople détrônèrent le Sultan Ibrahim: en France, les plus grands Seigneurs du Royaume prirent les armes contre leur Roi. Dans ces tems d'orage & de confusion, les peuples livrés à leur legereté naturelle furent entierement accablés; & les efforts impuissans qu'ils firent pour secouer le joug, ne servirent qu'à le rendre plus pesant: les Loix devinrent un objet de mépris; les droits sacrez de la Religion furent violez; la vertu la plus pure contracta des taches; les Héros mêmes ne furent point à l'abri de la séduction générale.

Source des troubles & des révolutions.

On ne peut donner une juste idée des discordes civiles qui agiterent la France, sans faire connoître les princi-

AN. 1649. paux personnages dont presque tous les autres suivirent les mouvemens.

Caractere
de la Regen-
te Anne
d'Autriche.

La Régente Anne d'Autriche, Infante d'Espagne, Reine Douairiere de France, joignoit aux agrémens de sa personne les qualités de l'ame qui gagnent les cœurs: affable, libérale, généreuse, fidelle à ses promesses & constante dans ses attachemens, elle aimoit la justice & haïssoit la flatterie. La bonté de son cœur l'empêchoit de croire facilement le mal, & lui faisoit diffimuler les défauts de ses amis: mais, par une suite de son indolence naturelle & de la défiance qu'elle avoit d'elle-même, elle se livroit presque toujours à ceux qu'elle estimoit, au point d'adopter leurs préjugés & d'épouser leurs passions. Ce défaut fit tort à sa gloire, & donna occasion à ses ennemis de l'accuser d'avoir plus d'obstination que de fermeté, plus d'orgueil que d'élevation, plus de superstition que de piété; en un mot, plus d'extérieur que de fond. Au reste, si tous ne conviennent pas de son habileté; la plûpart s'accordent à lui donner le bel éloge de LA MEILLEURE REINE DU MONDE. Elle méritoit cet éloge, non seulement à cause de sa bonté, mais encore par son attachement invariable aux intérêts du Roi son fils. Jamais, dans aucune Reine, les engagements du mariage ne prévalurent avec plus d'éclat sur les sentimens que la naissance inspire: dès qu'elle devint Française, elle oublia qu'elle étoit née Espagnole.

Caractere du

Gaston, Duc d'Orleans, avoit toutes les qualités brillantes

tes, sans en avoir presque aucune de solide. Un enjouement séducteur, une imagination vive, un esprit éclairé, un désintéressement parfait, s'unissoient en lui avec une foiblesse surprenante & une irrésolution continuelle, qui transformoient toutes ses vertus en défauts, sans aucun vice. » Il entra, disoit le Cardinal de Retz, dans toutes les affaires; » parce qu'il n'avoit pas la force de résister à ceux qui l'y entraînoient: il en sortit toujours avec honte, parce qu'il n'avoit pas le courage de les soutenir. « S'il n'eût pas été Prince, peut-être auroit-il été le plus aimable de tous les hommes: mais le rang où il étoit né, mit ses foibles en évidence, & ses talens à des épreuves au-dessus de ses forces. L'assemblage de tant de bonnes qualités & de tant de défauts, formoit un caractère que l'on ne pouvoit ni haïr ni estimer.

AN. 1649.
Duc d'Orléans.

Louis de Bourbon, Prince de Condé, fut un des grands Hommes qu'ait jamais eus la France. Dès ses premières Campagnes, il égala les plus célèbres Capitaines, & montra que le talent militaire n'attendoit en lui ni l'âge ni la longue expérience. La nature lui avoit donné ce coup d'œil heureux, qui embrasse tous les objets, qui les présente à l'imagination sans les confondre, & qui, dans l'instant même, dicte à l'esprit le parti qu'il doit prendre. Rempli d'un enthousiasme martial, il sembloit souvent agir par une inspiration subite, qui lui faisoit mépriser les dangers & forcer les obstacles. Fier dans le commandement, il ne ménageoit ni la vie du soldat ni la sienne; & dans chaque combat, intré-

Caractère
du Prince de
Condé.

AN. 1649.

pide à l'excès, il paroissoit toujours résolu de vaincre ou de mourir. Esprit sublime, profond, éloquent & cultivé, il connoissoit les principales beautés de toutes les sciences propres à la conversation, aux conseils & à la guerre: la force de son génie égaloit la vivacité de son esprit, qui étoit tout à la fois plein de lumière & d'ardeur. Au milieu de ses malheurs, il conserva toujours le caractère de Héros; & quand il eut regagné la confiance du Roi, il fit oublier les fautes d'un court intervalle de sa vie, en redevenant dans un âge mûr, ce qu'il avoit été dès sa jeunesse, la terreur de l'Espagne & de l'Empire.

Caractere
du Cardinal
Mazarin.

Le Cardinal Mazarin, d'un naturel aussi doux, que celui de Richelieu étoit violent, avoit la figure aimable, l'air majestueux, les manieres polies, les discours insinuans, & l'esprit plein d'enjouement & de graces. Il plut d'abord à la Reine par cette sympathie de caracteres; & devint bien-tôt l'ame de ses Conseils. Impénétrable dans ses desseins, dissimulé dans ses démarches, habile dans ses intrigues, il parvenoit à ses fins par des voyes, qui paroissoient souvent devoir l'en éloigner. Malgré l'avidité qu'on lui reproche, on l'a vû, dans des circonstances délicates, sacrifier les interêts de sa maison à la gloire de son Maître. Quoique le caractère de sa politique fût plutôt la finesse que la force; il sçavoit pourtant tout hazarder dans les grandes occasions; & opposer une ame intrépide aux malheurs les plus pressans. Le même homme qui redoutoit les cabales du Parlement de Paris, se faisoit rechercher par les plus grandes Puissances

de l'Europe, dans le tems même de ses disgraces. Peu versé dans la connoissance des constitutions fondamentales du Royaume, il entendoit parfaitement les affaires étrangères: il acheva par l'habileté & par les négociations, ce que son prédécesseur avoit commencé par la force & par la guerre. Ses moyens pour porter l'autorité Royale au plus haut point, furent aussi tout différens: Richelieu n'avoit pu abatre les Grands, qu'en employant la violence & la cruauté; Mazarin y parvint en conseillant au Roi de les enchaîner par les espérances, de les amollir par les plaisirs, & de les ruiner par le luxe.

Jean-François de Gondy, Coadjuteur de Paris, depuis Cardinal de Retz, avoit tous les vices de Catilina, & croyoit en avoir tous les talens: il forma de bonne heure le dessein de lui ressembler, & se fit gloire d'en porter le nom. (1) Ambitieux sans mesure, & courageux jusqu'à la témérité, il ne connut point de frein, & ne craignit aucun danger. Pour parvenir à ce qu'il se proposoit, il se servit tour à tour de la galanterie & de la politique, du crime & de la vertu, de la religion & des passions. Vif, emporté, d'une imagination fougueuse, son esprit, quoique pénétrant & d'une vaste étendue, (2) *frisoit sans cesse le chimérique*, aimoit tous les projets extraordinaires, & cherchoit à les exécuter par les voyes les moins communes & les plus artificieuses. Il nous a laissé des Mémoires qui développent assez

Caractère du
Cardinal de
Retz.

(1) Madame de Nemours dit dans ses Mémoires, qu'il se faisoit appeller le *petit Catilina*.

(2) Expression de Madame de Nemours.

AN. 1649. son caractère : son esprit ressemble en tout à son stile , qui est plein de feu & de fumée : il émeut , il entraîne , il enivre , mais il n'éclaire & ne persuade presque jamais. Il faut avouer cependant, que la vertu victorieuse de la dépravation de son cœur rectifia sur la fin de sa vie toutes ses inclinations vicieuses. Tels furent les premiers acteurs qui parurent dans les troubles de la Fronde , sous la minorité de Louis XIV.

Origine des
guerres civi-
les en France.

Après la mort de Louis XIII. la Reine étoit adorée : (1) on ne l'avoit jamais vûë que malheureuse ; & la persécution donne toujours un grand relief aux personnes de ce rang. Les exilés du regne précédent furent rappelés ; les prisonniers d'Etat mis en liberté , & ceux qui avoient perdu leurs Charges y furent rétablis. On donnoit tout , on ne refusoit rien ; & les libéralités de la Reine , après douze ans de guerre , acheverent dès le commencement de la Régence , d'épuiser l'Epargne. (2) Emeri, Sur-Intendant des Finances , avoit été obligé de mettre en pratique tous les moyens que son esprit lui fournissoit & que son cœur approuvoit , sans être retenu par la justice ni par la compassion. Après avoir consumé la substance des peuples par des subsides onéreux , il taxa les pauvres & les riches , fit une nouvelle création d'Offices , saisit les rentes publiques , exigea des emprunts , & par sa dureté aigrit les esprits , aliéna les cœurs & jetta par tout les semences d'une révolte générale.

(1) Mémoires de Retz.

(2) Mém. de la Rochefoucault.

N'imaginant plus d'expédiens , il voulut s'emparer des gages de la Chambre des Comptes , de la Cour des Aides & du Grand Conseil , qui s'unirent au Parlement , pour en porter leurs plaintes à la Cour. Ce dernier Tribunal donna le célèbre Arrêt d'union , par lequel il fut ordonné que les quatre Compagnies supérieures s'assembleroient à la Chambre de S. Louis , pour y délibérer sur le bien de l'Etat. Cet Arrêt fut un signal aux mécontents de toutes les conditions , de se rallier , d'exposer leurs griefs au Parlement , & d'en demander la réparation. Chacun déclama contre les exactions violentes , la vente des biens , l'emprisonnement des personnes , l'exorbitance des tailles , & l'oppression générale de tous les sujets du Roi. Les Membres du Parlement touchés des miseres publiques , reçurent les supplications des malheureux , offrirent de leur faire rendre justice , & acquirent la bienveillance du peuple , qui les regarda comme ses Dieux tutélaires , & comme les protecteurs du pauvre & de l'orphelin. Il y avoit cependant trois partis dans le Parlement ; les Frondeurs , qui s'opposoient à la Cour ; les Mazarins , qui vouloient soutenir l'autorité du Ministère ; & les Modérés , qui blâmoient l'emportement des uns & les excès des autres. De plus dans chacun de ces trois partis , il y en avoit qui se conduisoient par des motifs différens : les uns sensibles aux calamités présentes ne songeoient qu'à les faire cesser : les autres , par conscience & par amour de la patrie , croyoient la conservation de l'autorité Royale absolument nécessaire pour le repos de l'Etat :

AN. 1649.

d'autres enfin, & peut-être le plus grand nombre, agissoient par intérêt & par passion. De tous les côtés on confondoit le juste & l'injuste, les principes & les abus, le droit & le fait: on ne distingua plus la liberté d'avec la licence, l'autorité Royale d'avec le despotisme.

Emprisonnement des Chefs, & première révolte du peuple.

Celui qui inspiroit avec le plus d'artifice les sentimens de révolte aux Frondeurs du Parlement, étoit Longueil Conseiller de la Grand-Chambre. Depuis quelques années il insinuoit adroitement aux Membres du Parlement, que leurs Charges n'étoient pas instituées seulement pour interpréter les loix & pour rendre la justice aux particuliers; mais encore pour réformer la conduite des Rois: que sous le Ministère du Cardinal de Richelieu, le Souverain s'étoit arrogé un pouvoir inconnu pendant les douze cens ans qu'avoit duré la Monarchie: que les Ministres renversant toutes les formes de la justice, avoient introduit ce dangereux principe, que la volonté Royale étoit l'unique arbitre des biens, de la vie & de la liberté des sujets: que le tems étoit venu de faire revivre les anciennes maximes, & de rétablir cette harmonie politique qui doit être entre l'autorité du Prince & l'obéissance du peuple. (1) Longueil se donnant ainsi pour bon citoyen, devint l'oracle de la Fronde: mais il ne débitoit ces discours Républicains, que pour se venger du Ministre qui lui avoit refusé la place de Chancelier de la Reine. Il gagna deux autres Membres du Parlement, Broussel & Blanc-Menil, qui avoient aussi des raisons particulières

(1) Mém. de la Rochefoucault.

dé se plaindre de la Cour. Ces deux hommes, en suivant l'ardeur de leur tempérament, commencèrent à parler plus haut que Longueuil même, & ne cessèrent d'animer le Parlement : la considération, qu'ils s'y donnoient par leurs conseils turbulens, éblouit la populace qui les prit en affection, & leur donna le beau nom de PÈRES. La Reine les fit arrêter vers la fin du mois d'Août ; & leur détention porta les plus séditieux à se révolter. Le peuple ferma les boutiques, tendit des chaînes dans les rues & fit des barricades, jusques auprès du Palais Royal, contre les troupes que l'on envoyoit pour les réprimer : il demanda hautement la liberté de Broussel & de Blanc-Ménil ; & le Parlement alla en Corps au Palais Royal supplier la Reine de les faire élargir. Elle le refusa avec fermeté, prévoyant le coup mortel que l'on porteroit à l'autorité Royale, si l'on cédoit aux caprices de la multitude : mais le Duc d'Orleans & le Cardinal Mazarin, naturellement timides, ne songerent qu'à sortir du péril présent, & engagerent la Reine, contre son propre sentiment, à rendre les deux prisonniers. Depuis ce jour, le Parlement prit de nouvelles forces contre la Cour ; & plusieurs personnes de la plus haute qualité se déclarerent pour la Fronde.

Le Coadjuteur, transporté de joye d'avoir trouvé un moyen d'entrer dans les intrigues, se promenoit le jour des barricades par les rues de Paris, en rochet & en camail, accompagné d'une suite nombreuse d'Ecclésiastiques en surplis ; comme s'il eût crû pouvoir conjurer la tempête en

Le Coadjuteur rassemble & anime les Chefs des Frondeurs.

AN. 1649. donnant des bénédictions. Il alla au Palais Royal offrir ses services ; & n'eut pas lieu d'être content de la réception qu'on lui fit. Se voyant exposé à la raillerie des Courtisans, à l'ironique compassion du Cardinal, aux éclats de rire de la Reine, il sortit irrité, désespéré & résolu de se venger des plaisanteries de la Cour, sur l'Etat & sur la patrie. *Les railleries de la Cour, dit-il, me purifierent de tous les crimes.* Tout présomptueux qu'il étoit, il ne se crut pas cependant assez accrédité pour occuper la première place dans le parti : il chercha un Chef qui la tint de lui, & sous le nom de qui il pût être en effet le premier. Ayant été rebuté par le Prince de Condé, il se tourna vers son frere le Prince de Conti qui avoit été élevé pour l'état Ecclésiastique ; mais à qui la seule naissance pouvoit donner un grand crédit dans un Royaume comme la France.

Enumération des Chefs des Frondeurs & leurs vûes.

Le Prince de Conti, gagné par le Coadjuteur, se déclara Chef de la Fronde, & fut suivi de plusieurs autres Princes qui s'y engagèrent par des motifs différens : Henri d'Orleans (1) Duc de Longueville, parceque le Cardinal lui avoit refusé le Gouvernement du Havre, qui étoit la seule Place qui lui manquât en Normandie, pour être maître absolu de cette Province : François de Vendôme Duc de Beaufort, par haine pour le Ministre, qui l'avoit fait emprisonner dès le commencement de la Régence : Charles de Lorraine Duc d'Elbeuf, parcequ'il espéroit gouverner seul tout le parti.

(1) Il étoit issu du fameux Comte de Dunois, bâtard du Duc d'Orleans, Bisayeul de François I.

Frederic Maurice, Duc de Bouillon, revenu de Rome deux ans auparavant, devoit être à l'épreuve de la séduction : il possédoit éminemment les qualités nécessaires pour discerner la bonne cause, & pour la soutenir ; de plus, il avoit essuyé dans l'affaire du Comte de Soissons & dans celle de Cinqmars, tout ce qui pouvoit le dégouter à jamais des factions : mais le triste état de ses affaires, la lenteur avec laquelle se traitoit l'échange de Sedan, & le caractère artificieux de Mazarin le disposerent à écouter les raisonnemens du Coadjuteur & de Longueil : d'ailleurs la Duchesse de Bouillon, qu'on accusoit d'avoir le cœur Espagnol, le pressoit de rompre avec la Cour, en lui faisant voir plus d'avantage pour sa Maison du côté de l'Espagne, que de celui de la France. Il ne put résister aux sollicitations d'une femme de qui le Cardinal de Retz dit » que si elle avoit eu autant de franchise » que d'esprit, de beauté, de douceur & de vertu, elle auroit été une merveille accomplie. « A ces premiers Chefs de la Fronde se joignirent le Duc de Brissac, à cause de son alliance avec le Coadjuteur ; le Marquis de Vitri, par le mécontentement où il étoit de n'avoir pas obtenu le brevet de son pere, qui lui fut accordé dans la suite ; le Maréchal de la Motte-Houdancourt, pour se venger d'une prison de quatre ans où la Cour l'avoit détenu ; le Duc de la Trémoille, à l'instigation de sa mere qui étoit sœur du Duc de Bouillon ; Louis de la Trémoille, Marquis de Noirmontier, par haine pour le Prince de Condé qui l'avoit maltraité à la bataille de Lens ; (1) le Duc de Luines, par zèle de Religion

(1) M. de Nemours.

AN. 1649. pour les opinions qu'il avoit embrassées ; enfin le Duc de la Rochefoucault , par attachement pour la Duchesse de Longueville. L'amour s'allie souvent avec la politique , & les femmes ne contribuent guère moins que les hommes aux révolutions civiles. La Fronde eut ses héroïnes : les Duchesses de Longueville , de Chevreuse & de Montbâson s'y distinguèrent ; la Princesse Palatine , qui mérita par son habileté politique d'être comparée à la Reine Elizabeth d'Angleterre , se livra dans la suite à la même cabale.

Le Prince de Condé se déclare pour la Cour contre les Frondeurs

La Cour voyant ainsi grossir l'orage & le nombre de ses ennemis , mit toute sa confiance au Duc d'Orleans & au Prince de Condé , & crut que leur union avec le Roi & la Reine romproit les mesures des Frondeurs. Le Cardinal Ministre gagna le premier , par le moyen de l'Abbé de la Riviere , qui de simple complaisant étoit devenu le maître de ce Prince. On flatta cet Abbé ambitieux & insolent , par les espérances d'un Chapeau de Cardinal , qu'il avoit la hardiesse de disputer au Prince de Conti. On s'appliqua plus particulièrement à plaire au Prince de Condé ; la force de son esprit , sa réputation dans la guerre & l'éclat de ses victoires le rendoient plus propre que personne à arrêter le mal contagieux de la sédition , & à donner de la terreur aux plus hardis. Le Cardinal lui représentoit que peu à peu le Parlement envahiroit toute l'autorité du Royaume ; que cette Compagnie vouloit s'attribuer non seulement le droit de déposer le Ministre , mais encore celui de connoître des

des affaires de la guerre; que si l'on ne s'opposoit à ces usurpations, elle iroit peut-être aussi loin que le Parlement d'Angleterre, & étendrait sa puissance jusqu'à faire la loi à ses Maîtres: que s'il y avoit des abus, on devoit, par de très-humbles remontrances, en demander la réformation au Roi, en qui seul réside la souveraineté du pouvoir Législatif; & qu'enfin il étoit de l'intérêt personnel du Prince, de réprimer une entreprise qui tendoit à la destruction de la Maison Royale. Ces discours firent une vive impression sur l'esprit du Prince: il se détermina sur le champ au bon parti, & accompagna le Duc d'Orléans au Parlement. Les génies supérieurs sont extrêmes dans le bien & dans le mal. A peine le Président Viole eut, avec enthousiasme, invoqué le S. Esprit, pour attirer ses lumières sur les Princes, que Condé se leva & lui impose silence: les jeunes Conseillers murmurèrent; le Prince s'enflamme par ce bruit, les menace de la main & de la parole. Dès ce moment, il perd l'affection de la Compagnie, & l'amour du peuple se refroidit.

Depuis ce tems, Condé ne songea plus qu'aux moyens de réduire le Parlement par la force. On lui suggéra que la voie la plus prompte & la plus sûre étoit d'assiéger Paris; que s'il se faisoit de toutes les avenues, pour empêcher l'entrée des denrées, la multitude, dans la crainte de périr par la famine, se révolteroit contre le Parlement, & le regarderoit comme le seul auteur de tous ses maux. Il goûta cette proposition extraordinaire, parce qu'il s'étoit abandonné à

La Cour
Quitte Paris.

AN. 1649. sa colere qui ne connoissoit rien d'impossible, & résolut de bloquer Paris. Aussi-tôt le Roi, toute la Maison Royale, le Cardinal Mazarin & les Ministres se rendirent à S. Germain en Laye. Cette sortie, ou plutôt cette évafion donna de la joye aux factieux, & fut condamnée par les gens sages, comme indigne de la Majesté Royale. Le peuple de Paris déclama contre tous ceux qui l'avoient conseillée, & l'appella l'*Enlèvement du Roi*.

Blocus de Paris, & révolte générale dans les Provinces.

Cependant le Prince, avec six ou sept mille hommes, bloqua Paris & se faifit de tous les lieux d'alentour, d'où la ville pouvoit tirer des vivres. Le Parlement, de son côté, nomma le Prince de Conti pour Généralissime de ses troupes; les Ducs d'Elbeuf & de Beaufort, le Duc de Bouillon & le Maréchal de la Motte pour Généraux sous lui; les Ducs de Brissac & de Luines, les Marquis de Vitri & de Noirmontier comme Lieutenans Généraux sous eux. Dès que Paris se fut déclaré, le reste du Royaume s'ébranla. Le Parlement écrivit des lettres à toutes les villes & à toutes les Cours Supérieures, pour les inviter à s'unir avec lui contre l'ennemi commun; ainsi caractérisoit-on le Ministre. Le feu de la discorde se répandit bientôt dans toutes les Provinces; la Guyenne, la Provence, la Normandie & plusieurs villes se joignirent au Parlement de Paris.

La Reine écrit au Vicomte de Turenne pour fonder ses dispositions.

Dans un si grand trouble, Mazarin eut recours au Vicomte de Turenne, qui étoit à l'armée en Allemagne, & envoya fonder ses dispositions. La Reine, le Prince de Condé & le Cardinal lui écrivirent plusieurs fois pour l'informer de la

faute qu'avoit faite le Duc de Bouillon, & pour s'en plaindre. La Reine dans toutes ses lettres lui renouvelloit les protestations les plus tendres d'amitié & d'estime, & les promesses les plus solennelles de graces & de bienfaits. (1)

AN. 1649.

Les lettres du Cardinal renchérissoient sur celles de la Reine.

Lettre du
Cardinal au
Vicomte.

» Jamais, lui disoit-il, je n'eus de déplaisir plus sensible que
 » celui d'apprendre la faute où vient de tomber M. le Duc
 » de Bouillon, qui s'est enfin déclaré du parti du Parlement
 » contre le Roi. J'en ai été d'autant plus étonné, qu'il sça-
 » voit que vous devez avoir cette année le commandement
 » de l'armée de Flandre; que Sa Majesté vous avoit donné
 » le Gouvernement des Alsaces avec d'autres avantages;
 » que pour l'échange de Sedan, on n'attendoit sinon que
 » la goutte de M. le Duc d'Orleans lui donnât du relâche,
 » pour assister à un Conseil où l'on devoit mettre la dernière
 » main à l'affaire & avec très grand avantage pour lui; &
 » que pour les honneurs de votre Maison, Sa Majesté le
 » vouloit aussi contenter. Il n'y a rien de si vrai que l'estime
 » & la passion que j'ai pour vous & pour tous vos avantages,
 » sont au plus haut point qu'elles puissent aller pour qui
 » que ce soit: & en cet endroit, je ne puis m'empêcher de
 » vous dire que ce n'est pas mal prouver cette estime & cette
 » affection, que lorsque le Duc de Modène & le Prince Ca-
 » simir, aujourd'hui Roi de Pologne, m'ont pressé tous
 » deux pour avoir l'aînée de mes nièces, sans parler des
 » recherches qui m'en ont été faites par presque tous les

(1) Voyez les Preuves N°. IV.

AN. 1649.

» Princes & les plus grands Seigneurs du Royaume , je vous
 » ai pourſuivi , & fait toutes les diligences imaginables pour
 » pouvoir vous la donner. Vous êtes bien perſuadé que ce
 » n'étoit pas ni votre bien ni vos établiſſemens qui me firent
 » ſouhaitter la choſe. Cette déclaration que je fais par écrit
 » n'eſt pas trop avantageuſe pour moi : mais rien ne m'a pu
 » empêcher de la faire , & même avec plaifir ; puisq̃'elle
 » ſervira au moins pour convaincre de fauſſeté tous ceux
 » qui ont oſé vous écrire que je n'avois ni tendreſſe ni affe-
 » ction pour vous. On vous envoie les proviſions du Gou-
 » vernement des Alſaces , & les expéditions pour les Bailla-
 » ges de Haguenau & de Tanc. J'écris en même tems au
 » ſieur Hervart , qu'il engage tout ſon crédit & celui de ſes
 » amis , pour faire un fond de quoi donner préſentement
 » quelque ſatisfaction aux Officiers de l'armée , & je ne
 » doute nullement qu'il n'héſitera point à s'engager aveu-
 » glément à tout ce que vous lui commanderez. «

Réponſes du
 Vicomte à la
 Cour & au
 Cardinal.

Hervart , depuis Contrôleur général , fut chargé de ren-
 dre ces lettres & ces proviſions au Vicomte de Turenne.
 On lui envoya ſon ami intime le Marquis de Ruvigni , dont
 les inſtances n'eurent pas plus de force que les offres & les
 promeſſes. Turenne répondit courageuſement à la Reine &
 au Prince de Condé , qu'il ne pouvoit recevoir aucune grace
 juſqu'à ce que les troubles fuſſent apaiſés ; & manda au
 Cardinal (1) » que ce n'étoit plus le tems où il pût parler
 » de ſes interêts particuliers : qu'il étoit fort redevable aux

(1) Mém. MSS. du Vicomte de Turenne , & ſes lettres au Cardinal Mazarin.

» bontés de son Eminence, d'avoir voulu lui donner une
 » de ses nièces en mariage; mais que la Religion y étoit un
 » obstacle formel: qu'il avoit un déplaisir extrême de tous
 » les désordres de Paris, & de ce que son frere s'en étoit
 » mêlé: qu'il ne feroit jamais rien contre la fidélité qu'il
 » devoit au Roi. « Et dans une autre lettre il ne craint
 point de lui dire » que le blocus de Paris lui paroissoit
 » une démarche bien hardie dans le tems d'une minorité:
 » qu'il ne pouvoit l'approuver; & que si le Cardinal con-
 » tinuoit de traiter le peuple avec tant de sévérité, il
 » ne devoit plus compter sur son amitié: qu'il alloit pas-
 » ser le Rhin avec son armée, selon les ordres qu'il avoit
 » reçus de la Cour de ramener ses troupes en France, immé-
 » diatement après la conclusion de la paix; mais qu'il ne
 » favoriseroit, en arrivant à Paris, ni la révolte du Parle-
 » ment, ni l'injustice du Ministre.

Le Vicomte plein des sentimens qu'il marquoit au Cardi-
 nal, assemble les Officiers de son armée, & leur expose l'état
 déplorable des affaires publiques en France, les exhorte à le
 suivre, & leur déclare qu'il ne marche que pour aller sup-
 plier le Roi de rentrer dans Paris, de faire rendre compte
 au Cardinal de son administration, de payer aux Weyma-
 riens ce qui leur étoit dû, & de récompenser les troupes
 Françoises qui avoient servi sous lui. Ces discours furent
 suivis d'un Manifeste qu'il publia, pour faire connoître la
 droiture de ses intentions.

Le Vicomte
 déclare ses
 intentions à
 l'armée.

La Cour ne pouvant plus douter des dispositions du Vi- Il se retire en

AN. 1649.
Hollande.

comte, envoya des ordres exprès à l'armée de ne plus le reconnoître pour Chef, & fit distribuer trois cent mille écus aux troupes, avec promesse de leur payer les six mois qui leur étoient dûs. On ébranla la moitié de l'armée, dont six Régimens allèrent à Brisac, & trois autres à Philisbourg; l'autre moitié restant avec le Vicomte, quoique fort chancelante. Turenne, dès qu'il vit que les troupes étoient satisfaites, & qu'il ne pouvoit plus exécuter les desseins pacifiques qu'il s'étoit proposés, donna ordre lui-même aux Officiers Généraux d'emmener le reste de l'armée joindre d'Erlac, à qui la Cour avoit envoyé la commission pour commander en Chef; & après s'être dépouillé de la qualité de Général, & avoir exhorté les Officiers à l'obéissance, il se retira avec quinze ou vingt de ses amis en Hollande, pour y attendre la fin des troubles.

Paix de Ruel.

Les troupes du Roi occupoient déjà tous les postes aux environs de Paris, hors Charenton seul: le Prince de Conti s'étoit emparé de ce lieu, il l'avoit fortifié & y avoit mis trois mille hommes: c'étoit l'unique endroit par où l'on amenoit des vivres à la Capitale. Le Prince de Condé l'alla attaquer le huitième de Fevrier, & l'emporta à la vûe des troupes du Parlement & de dix mille Parisiens armés qui ne furent que les spectateurs de sa victoire. Ce combat & quelques autres, également défavantageux au parti, inspirerent, aussi-bien que la retraite du Vicomte, des pensées de paix aux Chefs de la révolte. Tous les Généraux, à la réserve du Duc de Beaufort qui ne pouvoit revenir de sa

haine pour le Cardinal, méditoient leur accommodement particulier, & chacun avoit des liaisons secrètes à la Cour. On nomma des Députés de part & d'autre : les Conférences se tinrent à Ruel ; où, malgré les brigues continuelles du Coadjuteur, ennemi de toute paix, on convint enfin que la Cour accorderoit une amnistie générale, & que les déclarations faites depuis le jour des barricades seroient révoquées & annullées. Le Prince de Conti eut le Gouvernement de Damvilliers ; le Duc de Longueville celui du Pont-de-l'arche ; le Marquis de Noirmontier un brevet de Duc ; & l'on fit Broussel Gouverneur de la Bastille. Le Roi déclara en même temps, qu'en échange de la Principauté de Sedan, il donneroit incessamment au Duc de Bouillon la valeur de cette Souveraineté en terres de son domaine ; que ce qui lui avoit été promis pour le rang seroit ponctuellement exécuté ; qu'en disposant du commandement des armées & en toute autre occasion, Sa Majesté auroit égard au mérite, aux services & à la naissance du Vicomte de Turenne. En exécution de cet article, le Roi donna un brevet, par lequel il étoit ordonné que le Duc de Bouillon, le Vicomte de Turenne & leurs descendans auroient en France le rang de Princes issus de Maison souveraine. (1)

Sur la foi de ce qui s'étoit fait à Ruel, le Vicomte partit de Hollande, débarqua à Dieppe, vint en poste à Paris, & alla deux jours après à la Cour qui étoit à Compiègne, où le

Retour du
Vicomte à
Paris.

(1) Voyez les Preuves à la fin N^o. V.

AN. 1649. Cardinal résolu de tout dissimuler, le fit parfaitement bien recevoir. Telle fut la fin de la première guerre de Paris : aucun des deux partis n'obtint ce qu'il s'étoit proposé : le Cardinal & le Parlement conserverent toute leur autorité, l'un à la Cour, l'autre sur le peuple.

Origine des
mésintelli-
gences entre
le Cardinal
Mazarin &
le Prince de
Condé.

(1) Le feu de la guerre civile, loin d'être éteint par cette paix, étoit prêt à se rallumer par la mésintelligence survenue entre le Prince de Condé & le Cardinal Mazarin. Comme le Ministre avoit recueilli le fruit des exploits & de la protection du Prince, Mazarin étoit sans cesse exposé aux demandes, aux plaintes & aux menaces de Condé. Les petits services flattent, les grands accablent ; ils donnent trop de droit sur celui qui les a reçûs ; telle est la fausse délicatesse de l'amour propre. La reconnoissance se soutient moins par la grandeur du bienfait, que par les sentimens qu'on a conçûs pour le bienfaicteur. L'aliénation du Prince & du Ministre augmentoit tous les jours : mais le refus des Charges que le Prince demandoit ne fut point la cause de leur rupture. Si Condé souhaitoit des graces, il desiroit encore plus de les mériter. Ayant éprouvé des contradictions perpetuelles, il fit en public des railleries sanglantes de Mazarin, dont les ressentimens étoient d'autant plus vifs qu'il les cachoit avec soin. Le Cardinal fit plusieurs efforts pour l'adoucir : voyant enfin qu'il ne pouvoit se flatter d'obtenir son amitié, il résolut de travailler à le perdre. Pendant qu'il l'éblouissoit par l'espérance de nouveaux établissemens, il tâcha de gagner

(1) Voyez *Labardaus de Bello civili*, & Priolo.

les personnes qui pouvoient lui être le plus utiles : il s'adressa sur tout au Duc de Bouillon & au Vicomte de Turenne, qu'il jugea propres à le soutenir par leurs conseils & par leur valeur. AN. 1650.

Le Prince de Condé s'aperçut des brigues & du peu de sincérité du Cardinal ; & pour attirer la Fronde à son parti, il se raccommoda avec son frere, sa sœur & le Duc de Longueville : mais les autres Chefs des Frondeurs sentant qu'il ne les recherchoit que pour les faire servir à ses passions, l'abandonnerent peu à peu. Après quelques mois d'intrigues, le Prince irrité se brouilla ouvertement avec eux ; & dans le dessein de se rendre lui-même Chef de la Fronde, il les accusa, pour les faire chasser de Paris, d'avoir voulu attenter à sa vie ; prenant pour prétexte, l'assassinat commis sur un de ses domestiques qui étoit dans son carosse. Dès ce moment, toute la haine du Coadjuteur se réveilla, & porta aux plus grands excès son humeur vindicative contre le Prince. Les circonstances étoient favorables au Prélat ambitieux : la Cour vouloit le regagner, & craignoit d'autant plus Condé, que ce Prince vivoit dans une grande union avec son frere le Prince de Conti & son beau-frere le Duc de Longueville. Le résultat des fréquentes conférences que le Coadjuteur eut avec la Reine & le Cardinal, fut que l'on arrêteroit les Princes. Pour l'exécution, il falloit nécessairement y faire consentir le Duc d'Orléans, Lieutenant Général de la Régence. Le Duc étoit gouverné par l'Abbé de la Riviere : l'Abbé

Emprisonnement du Prince.

AN. 1650. étoit dévoué au Prince de Condé, & portoit le Duc d'Orléans à suivre aveuglément les sentimens du Prince; depuis que celui-ci lui avoit promis le Chapeau de Cardinal, destiné pour le Prince de Conti. Le Coadjuteur toujours plus habile à détruire qu'à rétablir, trouva bientôt les moyens de perdre le favori auprès de son maître, & de prendre lui-même l'ascendant sur l'esprit du Duc d'Orléans. Cependant Condé, plein de confiance, traittoit toujours le Cardinal sans ménagement, & continuoit de pousser à bout les Frondeurs, agissant avec autant d'assurance que s'il n'eût pas vécu au milieu de ses ennemis. Enfin, le dix-huitième de Janvier, les trois Princes s'étant rendus à l'heure ordinaire du Conseil au Palais Royal, furent arrêtés par Guitaut Capitaine des Gardes de la Reine, & menés au Château de Vincennes. A cette nouvelle, tous les amis du Prince de Condé se dissipèrent: la Duchesse de Longueville partit dès l'entrée de la nuit pour aller en Normandie, avec une escorte de soixante chevaux, conduite par le Duc de la Rochefoucault: le Duc de Bouillon prit le chemin de Turenne: le Marquis de Boutteville, depuis Duc de Luxembourg, & plusieurs autres allèrent en Bourgogne. Les Parisiens que le Duc de Beaufort & le Coadjuteur entretenoient dans la haine qu'ils avoient conçüe contre le Prince, depuis le blocus, marquerent ouvertement leur joye de sa prison: on fit des feux en plusieurs endroits de la ville, & la plûpart disoient que le Cardinal, après un coup de cette nature, n'étoit plus Mazarin.

Aussi-tôt que les trois Princes eurent été emprisonnés, le Cardinal envoya le Marquis de Ruvigni au Vicomte de Turenne pour l'assurer de son amitié, pour lui remettre le commandement de l'armée de Flandre, lui offrir de nouveau une de ses nièces en mariage, & lui protester qu'il vouloit désormais partager sa fortune avec lui. Le Vicomte qui ne régloit jamais ses attachemens selon la prospérité ou la disgrâce, refusa toutes ses offres. Touché des malheurs de Condé, persuadé que c'étoit servir l'Etat que d'empêcher un Héros du Sang de France d'être immolé, préoccupé de la fausse idée qu'on pouvoit faire la guerre au Cardinal sans la faire au Roi, prévenu de plusieurs autres maximes qu'on autorisoit alors, sous prétexte de l'amour du bien public, il se laissa aller aux mouvemens de sa générosité naturelle, & résolut de procurer, à quelque prix que ce fût, la liberté des Princes. Ses motifs étoient d'autant moins suspects, que Condé, loin de le rechercher avant sa prison, l'avoit au contraire fort négligé, & lui avoit caché toutes ses brigues secrettes contre la Cour. Le Vicomte jugea qu'il seroit indigne de lui de l'abandonner; & croyant n'être qu'ami généreux, il devint sujet infidele.

Il sortit de Paris au mois de Février, se rendit à Stenai, (1) Place forte en Champagne, qui appartenoit au Prince de Condé: la Duchesse de Longueville vint l'y

(1) La Cour avoit donné cette Place, aussi-bien que Jametz & Clermont, à M. le Prince, pour le récompenser des services rendus à la Couronne.

AN. 1650.
Le Vicomte se déclare pour le Prince de Condé.

Le Vicomte quitte Paris, & se retire à Stenai avec la Duchesse de Longueville.

AN. 1650.

trouver, après avoir fait des efforts inutiles pour soulever la Normandie. Une Princesse aimable, spirituelle & malheureuse étoit très capable d'intéresser & d'attendrir un Héros, que la vertu & la guerre ne rendirent jamais insensible. On prétend que l'amour pour la sœur eut autant de part aux fausses démarches du Vicomte, que l'amitié pour le frère.

Le Vicomte ramasse des troupes pour délivrer les Princes.

Le Cardinal envoya une seconde fois pour tâcher de ramener Turenne par de nouvelles offres : rien ne put le fléchir. Il vendit sa vaisselle d'argent & la Duchesse de Longueville vendit ses pierreries, pour lever des troupes : il sollicita en même tems celles qu'il croyoit dévouées au Prince de Condé, & les Gouverneurs qui étoient mécontents de la Cour, à s'unir avec lui ; mais il ne put gagner que vingt ou trente Officiers. Il s'adressa alors aux Régimens qui avoient servi sous lui en Allemagne, sans pouvoir engager que ceux de Turenne, de la Couronne & de du Passage, avec une partie de celui du Marquis de Beauvau, qui fut toujours ami du Vicomte. On logea ces troupes autour de Stenai, & l'on fit entrer dans la Citadelle huit Compagnies du Régiment de Turenne, qui la garderent jusqu'à la délivrance des Princes.

Les Espagnols lui envoient du secours & traitent avec lui.

Quelques jours après, les troupes du Roi, sous les ordres du Marquis de la Ferté-Senneterre, attaquèrent celles du Vicomte, défirent le Régiment de du Passage, & ravagèrent tout le pays d'alentour. Turenne prêt à succomber, fut obligé d'avoir recours aux Espagnols. Il obtint d'abord

du Gouverneur de Montmédi, un secours de quinze cent AN. 1650. chevaux & de quelques Compagnies d'Infanterie; en attendant la conclusion du traité que la Duchesse de Longueville & lui négocierent avec l'Archiduc. Le Comte de Fuenfaldagne se rendit de la part de ce Prince dans la ville de Marche, pour conférer avec Turenne. (1) L'Archiduc commença par demander qu'on lui remît la ville & la Citadelle de Stenai: mais le Vicomte refusa de se déssaisir de la dernière; son dessein ayant toujours été de ne demeurer en liaison avec les Espagnols, qu'autant que la parole, qu'il avoit donnée de travailler à la liberté des Princes, l'y forceroit. Il vouloit d'ailleurs conserver une Place où il pût se retirer dans tous les tems, disposer de lui-même & se mettre hors du pouvoir des Espagnols. Après six semaines de conférence à Marche, où l'on ne convint de rien, Dom Gabriel de Toledé ayant été envoyé à Stenai, y conclut le traité. Les articles principaux furent que le Roi Catho. 20. d'Avril. lique fourniroit deux cent mille écus pour la levée des troupes, & cinquante mille écus par mois pour leur entretien; qu'il payeroit soixante mille écus par an à la Duchesse de Longueville & au Vicomte de Turenne, pour subvenir à leurs dépenses particulières & à celles de leurs amis; qu'il joindroit aux troupes que le Vicomte devoit lever deux mille hommes de pied & trois mille chevaux effectifs, armés & entretenus à ses dépens; qu'il ne s'accommoderoit point avec la France, à moins que les amis

(1) Voyez les Mémoires du Vicomte.

AN, 1650.

des Princes, qui auroient été dépouillés de leurs biens, Charges, ou Dignités, n'y fussent entièrement rétablis; qu'il mettroit des garnisons dans les Places frontieres qu'on prendroit; mais que pour celles dont on s'empareroit au dedans du Royaume, elles seroient gardées par les troupes du Vicomte; que la Duchesse de Longueville & le Maréchal de Turenne remettroient entre les mains du Roi Catholique la ville de Stenai, à l'exception de la Citadelle, aussitôt qu'ils en seroient requis; qu'enfin si les Princes étoient délivrés avant la conclusion de la paix entre les deux Couronnes, ils prendroient les armes avec leurs partisans, & employeroient tout leur crédit & toutes leurs forces, pour procurer une paix sûre & honorable à la France & à l'Espagne.

Le Vicomte
écrit à la
Reine.

Après la signature de ce traité qui fut ratifié le vingt-deux Mai par le Roi d'Espagne, le Vicomte de Turenne écrivit à la Reine, pour lui représenter avec respect, » qu'elle » s'abandonnoit trop aux conseils du Cardinal; qu'en fai- » fant enfermer le Prince de Condé, appelé par sa naissan- » ce à la fonction d'un des Chefs du Conseil pendant la mi- » norité, elle avoit fait un usage trop rigoureux de son au- » thorité; que le Prince & tous ceux de son parti, n'avoient » déplu au Ministre, que pour avoir voulu terminer une » guerre cruelle entre les Rois frere & fils de la Reine. » Quoique toutes les raisons qu'il allegue dans cette lettre, soient fondées sur de faux principes, il y régne néanmoins une candeur, une noblesse & un désintéressement parfait.

On y admire tous les sentimens d'un Héros , mais d'un Héros dans l'égarement. Il finit par ces paroles qui marquent la haute idée qu'il avoit du grand Condé : » Un Prince qui a si souvent exposé sa vie & versé son sang à la tête de vos armées , pour rendre votre nom redoutable à tous vos ennemis , & sans autre intérêt que d'agrandir vos frontières ; comme il a fait par la prise de tant de villes fortes & importantes , & des Provinces entières qu'il a conquises , sembloit avoir acquis le droit de vous conseiller la paix dans le cabinet , sans qu'on le pût soupçonner d'intelligence avec vos ennemis , ni de manquer de respect envers Votre Majesté. Mettez-le donc en état , Madame , de s'employer à un si digne ouvrage , sans quoi son innocence opprimée va ajoûter à la guerre des deux Couronnes , une guerre civile & intestine , où vous allez voir vos sujets se déchirer eux-mêmes , proprement pour la querelle d'un particulier étranger , contre un Prince du Sang de France , &c.

AN. 1650.

(1) Dès que les troupes furent assemblées, les Espagnols voulurent engager le Vicomte à aller dans la Champagne avec une armée, tandis qu'avec une autre ils agiroient en Picardie: mais soupçonnant qu'ils avoient dessein de reprendre les villes conquises par les François sur la frontiere, il refusa de se séparer, & demanda opiniâtrément que les deux armées réunies entrassent en France, pour procurer plus promptement la liberté des Princes & la paix générale. Par

Fidélité
du Vicomte
pour la pa-
trie, dans le
tems de son
mécontente-
ment.

(1) Mém. du Duc d'York.

AN. 1650.

cette fermeté il empêcha la perte des conquêtes du Roi en Flandre, occupa les Espagnols ailleurs, tâcha de les mener dans le cœur du Royaume, où toutes les villes que l'on prendroit, devoient, selon le traité, rester à sa seule disposition; & sçut ainsi ménager les intérêts de la patrie, dans le tems même qu'il avoit pris les armes contre-elle. (1) Les Espagnols délibérèrent en plein Conseil s'ils lui confieroient le commandement de leurs troupes, & s'y déterminèrent, sur la connoissance qu'ils avoient du fond de son caractère, quoiqu'il n'eût d'autre caution à leur donner que ses promesses.

Il se met à la tête des troupes Espagnoles, & assiége le Câtelet & Guise.

Vers le milieu du mois de Juin, il se mit à la tête de l'armée des Espagnols, qui étoit de dix-sept à dix-huit mille hommes; ils allerent assiéger le Câtelet, petite Place à la source de l'Escaut. Ils emporterent d'abord le fauxbourg; & s'étant logés sur la contrescarpe, ils battirent si vivement la Place, que le troisième jour du siège, les payfans qui s'y étoient réfugiés avec leurs femmes, leurs enfans & leurs meubles, se mutinerent, & forcerent le Gouverneur à se rendre. Sur la fin du siège, l'Archiduc qui étoit à Bruxelles, inquiet de voir les troupes Espagnoles entre les mains d'un Général François dans la France même, vint au Camp, & d'abord, après la prise du Câtelet, mit le siège devant Guise, & ouvrit la tranchée par trois endroits différens. Le mineur fut attaché à la muraille; & les habitans, dans la crainte d'être forcés, abandonnant la ville, se retirèrent avec tous

(1) Mém. de Frémont d'Ablancourt, & de Langlade.

leurs

leurs effets dans le Château. Les Espagnols y porterent toutes leurs forces, & après avoir fait jouer une mine, crurent pouvoir donner l'assaut; mais les débris des murailles rendirent le lieu, qui étoit escarpé, encore plus inaccessible. Dans cet intervalle, le Maréchal du Plessis-Praslin, nommé Général de l'armée Françoisé par le Roi qui étoit venu à Compiègne; se plaça entre Landrecies & le Camp des assiégeans, pour leur couper les vivres, & leur enleva un convoi très considérable. Les chemins étoient rompus par l'abondance des pluies; & les Espagnols, faute de chevaux, ne pouvant rien faire venir dans leur Camp, la disette y devint si grande, qu'ils furent contraints de lever le siège, & de chercher à subsister du côté de la Capelle. L'Archiduc & le Vicomte assiégèrent cette Place vers le commencement d'Août: ils la prirent en dix jours, & passerent la riviere d'Oise.

Turenne vouloit aller droit à Paris; & n'ayant pu y déterminer les Espagnols, il s'approcha de Vervins avec un détachement de deux mille chevaux, pour observer l'armée du Roi qui étoit à Marle. Bientôt, maître de tout le pays, par la retraite du Maréchal du Plessis-Praslin, qui s'étoit retranché derrière les marais de Notre Dame de Liesse, il s'empara de Rhétel, de Château-Porcien & de Neufchatel. Laissant alors, auprès de cette dernière ville, le Corps de l'armée Espagnole, qui de nouveau refusoit de le suivre, il passa la riviere d'Aîne à la tête de trois mille chevaux & de cinq cent Mousquetaires, & marcha vers Paris. Le Marquis

Il entre en France pour délivrer les Princes.

AN. 1650.

d'Hocquincourt étoit à Fimes , couvert de la riviere de Vesle , avec dix Régimens de Cavalerie & cent Mousquetaires : le Vicomte le battit en passant , fit quatre ou cinq cent prisonniers , & l'obligea de gagner Soissons. Comme il sçavoit que l'armée du Roi s'étoit avancée jusqu'à Reims , il posta un Corps de troupes derriere la Marne , & un autre à la Ferté-Milon , pour se saisir de tous les passages. Il se disposoit à aller le lendemain investir le Château de Vincennes , pour en tirer les Princes ; & il les auroit , sans doute , mis en liberté , si la Cour ne les eût déjà fait transférer au Château de Marcouffi , à huit lieuës de Paris , sur la route d'Orleans. Ayant manqué son coup , il rebroussa chemin , repassa l'Aîne & rejoignit l'armée Espagnole.

Négocia-
tions pour la
paix. Siège &
prise de
Moufon.

On jetta alors quelques propositions de paix. Dom Gabriel de Toléde alla à Paris , & les troupes demeurèrent un mois dans l'inaction à Fimes , où le Marquis de Verderonne fut envoyé par la Cour. Comme les négociations n'eurent aucun effet , l'Archiduc tint Conseil , pour examiner quelle ville de la frontiere il devoit assiéger. Les Espagnols avoient dessein d'aller à Rocroi : le Vicomte leur fit préférer Moufon , dont la prise pouvoit servir à la conservation de Stenai qui n'en est qu'à deux lieuës , & étendroit davantage les quartiers d'hiver dont le tems approchoit. Sur la fin de Septembre , Moufon fut investi : la continuation de la pluie & le peu d'artillerie qu'avoient les Espagnols , retarderent la prise de cette Place jusques au milieu de Novembre. L'armée d'Espagne qui avoit été extrêmement affoi-

blie & fatiguée par ce long siège, prit ses quartiers d'hiver en Flandre : le Vicomte inutilement voulut la retenir ; & fut obligé de rester avec huit mille hommes sur la frontière, entre l'Aîne & la Meuse, pour veiller à la conservation des Places qu'il avoit prises.

Pendant que le Vicomte combattoit ainsi pour la délivrance des Princes, le Duc de Bouillon avoit pour le même sujet pris les armes à Turenne, où il s'étoit retiré d'abord après leur emprisonnement. Dès l'année précédente il s'étoit étroitement lié avec Condé, dont il se flattoit que le crédit feroit consommer l'échange de Sedan. Sur la nouvelle des mouvemens du Duc, à Turenne, la Cour fit arrêter à Paris chez lui, la Duchesse sa femme & Charlotte de la Tour sa sœur, qui s'étant sauvées par le soubirail d'une cave, furent reprises & conduites à la Bastille. Leur détention, bien loin de ramener le Duc, ainsi que la Cour l'avoit espéré, l'irrita encore davantage, & le porta à se déclarer ouvertement pour le parti des Princes. Le Duc de la Rochefoucault qui avoit laissé la Duchesse de Longueville à Dieppe, étoit allé dans son Gouvernement de Poitou, pour y préparer les esprits à la révolte. Sous le prétexte de l'enterrement de son pere, il avoit assemblé la Noblesse & ses vassaux au nombre de deux mille chevaux & de six cens hommes de pied : mais ayant appris que le Maréchal de la Meilleraie avoit ordre de marcher contre lui, il chercha un azile à Turenne, auprès du Duc de Bouillon ; & là ils concerterent les moyens d'engager les Bourdelois à repren-

AN. 1650.

Les Ducs de Bouillon & de la Rochefoucault se déclarent pour les Princes.

AN. 1650.

dre les armes. Les troubles avoient commencé l'année précédente dans la Guyenne, à l'occasion des procédés du Duc d'Epéron qui en étoit Gouverneur. D'Epéron, fier de sa mere descenduë des derniers Comtes de Foix, & de la recherche que le Cardinal Mazarin faisoit de son fils le Duc de Candale, pour lui faire épouser Anne-Marie Martinozzi nièce du Cardinal, avoit traité avec une hauteur insupportable la Noblesse & le Parlement, qui souleverent contre lui les Bourdelois, & le chasserent de leur ville. Quoique ces troubles parussent appaisés par le traité fait à Ruel; il subsistoit encore, à l'égard du Duc d'Epéron, un esprit de défiance dont les Ducs de Bouillon & de la Rochefoucault sçurent profiter, pour engager les Bourdelois à se déclarer en faveur des Princes; & ils y eurent d'autant moins de peine, que, selon tous les Manifestes de la Cour, le plus grand crime du Prince de Condé étoit d'avoir soutenu hautement les intérêts des Bourdelois contre le Duc d'Epéron.

La Princesse de Condé & le Duc d'Enguien arrivent à Turenne & vont de-là à Bourdeaux.

Pour donner plus de crédit & plus d'éclat à cette révolte, & pour animer le zele des Gascons, les Ducs de Bouillon & de la Rochefoucault sollicitèrent la Princesse de Condé, qui avec son fils le Duc d'Enguien encore enfant, s'étoit réfugiée à Montrond dans le Berri, de quitter sa retraite & de venir à Turenne, d'où ils la meneroient à Bourdeaux. La Princesse se mit en chemin; & les Ducs ayant été au devant d'elle avec huit escadrons, la conduisirent à Turenne. Elle y resta douze jours, pendant lesquels le Duc de Bouillon, malgré le mauvais état de ses affaires, la traita

avec magnificence. Ce séjour, qui étoit nécessaire pour disposer l'esprit des Bourdelois, donna le tems au Chevalier de la Valette de se rendre, avec un gros détachement de l'armée Royale, sur le chemin de la Princesse, pour l'empêcher de passer. Le Duc de Bouillon qui le sçut rassembla, au son du tocsin, tous les gens de la Vicomté, & forma un corps de près de deux mille cinq cens hommes, dont quatre cens Gentils-hommes faisoient partie. Il mit la Princesse & le Duc d'Enguien au milieu de cette petite armée, & marcha droit à Monfort, où il fut joint encore par quinze cens Cavaliers ou fantassins. Le Chevalier de la Valette craignant d'être coupé, se retira au plus vite: mais quelque diligence qu'il pût faire, il fut atteint à Montelard en Périgord, d'où, après avoir lâché le pied sans combattre, il se sauva à Bergerac, avec perte de tous ses bagages. La Princesse continua sa route vers Bourdeaux, & elle y fut reçüe avec tous les témoignages d'une joie publique. Quoique le Parlement & les Jurats ne la vissent point en Corps, il n'y eut presque point de particulier, qui ne lui donnât des assurances de service.

Les Ducs de Bouillon & de la Rochefoucault, que les partisans du Duc d'Epèrnon vouloient empêcher d'entrer, furent reçûs deux jours après. La Cour informée de ce qui venoit d'arriver, fit marcher vers Bourdeaux le Maréchal de la Meilleraie avec son armée; & le Roi laissant le Duc d'Orléans à Paris pour y commander, partit lui-même avec la Reine, le Cardinal & toute la Cour. Les Ducs de Bouillon

La Cour arrive près de Bourdeaux.

AN. 1650. & de la Rochefoucault qui avoient ramassé en très peu de tems près de trois mille hommes de pied & sept à huit cens chevaux, s'étoient rendus maîtres de Castelnau, à quatre lieuës de Bourdeaux, & se feroient encore plus étendus, sans les nouvelles qu'ils eurent de l'approche du Maréchal de la Meilleraie, & de celle du Duc d'Epéron, qui avoit joint ses troupes à celles du Chevalier de la Valette. Sur ces avis, la Princesse dépêcha en Espagne les Marquis de Silleri & de Sauvebœuf, avec un plein pouvoir de traiter avec sa Majesté Catholique; ainsi qu'avoient fait peu de tems auparavant la Duchesse de Longueville & le Vicomte de Turenne, pour la liberté des Princes & la conclusion de la paix entre les deux Couronnes.

Le Duc d'Epéron vient attaquer les quartiers des Ducs de Bouillon & de la Rochefoucault.

Les Ducs de Bouillon & de la Rochefoucault, après avoir laissé garnison dans Castelnau, posterent le reste des troupes à Blanquefort, à deux lieuës de Bourdeaux. Ce fut là que le Duc d'Epéron vint attaquer leurs quartiers, où Chambon Maréchal de Camp avoit, en leur absence, le commandement. Chambon ne pouvant défendre l'entrée de son quartier contre l'armée du Duc d'Epéron qui étoit supérieure, fit sa retraite en bon ordre, à la faveur des marais & des canaux dont il étoit environné. Alors les Ducs de Bouillon & de la Rochefoucault, entraînés par l'impétuosité de la multitude, accoururent avec un grand nombre de bourgeois, & ayant joint leurs troupes, retournerent pour combattre le Duc d'Epéron; mais arrêtés par les mêmes canaux, ils ne purent en venir aux mains; tout se

passa en escarmouches, où la plus grande perte fut du côté du Duc. Pendant que les troupes Royales ferroient Bourdeaux toujours de plus près, le Roi arriva à Libourne, fit attaquer le Château de Vaire sur la Dordogne, & en fit pendre le Gouverneur qui s'étoit rendu à discrétion. Pour rassurer les Bourdelois intimidés & chancelans, on pendit par représailles le Baron de Canole (1), pris dans le Fort S. George, dont il étoit Commandant. Cette action hardie des rebelles étonna la Cour, irrita la Reine & ranima les Bourdelois, qui se disposerent à soutenir le siège. Dans cette vûë, ils se hâterent de faire un Fort de quatre petits bastions, vis-à-vis de Bourdeaux, de l'autre côté de la riviere, & travaillerent avec soin à fortifier la ville de tous les autres côtés. Il étoit des règles de la guerre, de brûler & de raser les maisons du fauxbourg S. Surin, ouvert de toutes parts & de difficile garde; mais les bourgeois de qui l'on dépendoit s'y opposerent: il fallut entreprendre de garder le fauxbourg; & pour couvrir la porte de Digeaux qui étoit la plus voisine, on fut obligé, au défaut de toute autre fortification, de se servir d'une petite hauteur formée de décombres & d'immondices, laquelle en forme de demi-lune (2) sans parapet & sans fossé, se trouva néanmoins la plus grande défense de la Place.

Le Cardinal Mazarin laissant le Roi à Bourg, vint à l'ar-

Détail de

(1) Ainsi appelé dans Labard, Histor. 1. 8. Et *Canot* dans les Mém. de Lenet, tome II. pag. 93.

(2) Lenet Mém. tome II. pag. 287. appelle cette demi-lune *un amas de bétun & d'immondices.*

AN. 1650.
siège de
Bordeaux.

mée, & l'on résolut d'attaquer le fauxbourg S. Surin, dans l'espérance de se loger, dès le premier jour, à la porte de Digeaux, dont on croyoit la demi-lune facile à emporter. Le Maréchal de la Meilleraie donna ordre à Palluau de couper entre le fauxbourg & la ville, pour marcher droit à la demi-lune, tandis que lui-même tomberoit sur les barricades & sur les maisons du fauxbourg: mais ayant donné, avant que Palluau fût arrivé, il trouva plus de résistance qu'il n'en attendoit. Les Mousquetaires postés dans les haies & dans les vignes qui couvroient le fauxbourg, arrêterent d'abord les troupes du Roi, qui perdirent beaucoup de Soldats & plusieurs Officiers. Le Duc de Bouillon étoit dans le cimetiere de l'Eglise de S. Surin, avec ce qu'il avoit pu faire sortir de bourgeois, pour rafraîchir les postes; & le Duc de la Rochefoucault étoit à la barricade, où se faisoit la principale attaque. L'action fut très vive: il y eut cent ou six vingt hommes tués du côté des bourgeois, & sept ou huit cens du côté du Roi. Ses troupes cependant forcerent la barricade, prirent le fauxbourg, & ne purent passer outre. Le Maréchal crut devoir ouvrir la tranchée, pour emporter la demi-lune: comme elle n'avoit point de fossés, les bourgeois ne voulurent point y faire la garde, & se contenterent de tirer de derriere les murailles voisines. Les assiégeans attaquèrent trois fois cette demi-lune avec leurs meilleures troupes, & autant de fois les Bourdelois firent des sorties, à chacune desquelles ils nettoyerent la tranchée & brûlerent les logemens. Le siège, au treizième jour, n'étoit pas plus avancé

avancé que le premier. Il est singulier qu'un tas d'ordures tint lieu de fortifications contre onze mille hommes de troupes réglées ; rien ne fait mieux voir ce que peut l'habileté des Généraux dans les occasions où toutes les ressources paroissent manquer : le Duc de Bouillon par cette défense, aussi-bien que par d'autres actions connues, donna des preuves de sa haute capacité dans l'art militaire. Comme les Bourdelois avoient trop peu d'Infanterie pour relever les Gardes des postes attaqués, & que ceux même qui n'étoient pas blessés étoient hors de combat par la fatigue, Bouillon & la Rochefoucault les firent rafraîchir par la Cavalerie qui mit pied à terre ; & demeurèrent eux-mêmes dans Bourdeaux, afin que leur présence y retînt plus de monde. Enfin le Maréchal de la Meilleraie poussa la tranchée par les allées qui vont des Chartreux à l'Archevêché, & fit dresser une batterie de six pièces de canon, qui ruinoit les murailles de la ville.

Dans ces entrefaites, le Parlement de Paris envoya deux Officiers de la Grand-Chambre, pour presser la Reine d'accorder la paix à ses sujets de Guyenne. Ayant salué la Reine à Bourg, sans perdre de tems, ils allèrent à Bourdeaux, représenterent vivement au Parlement & au peuple le danger où ils étoient, s'offrirent d'être caution de tout ce que la Reine promettrait, & déterminèrent enfin les Bourdelois à demander la paix. Les Députés de la ville suivirent les deux Conseillers qui retournerent à Bourg ; & après une trêve de six jours, on conclut, le vingt-neuf de

Pardon &
paix accor-
dée aux
Bourdelois.

AN. 1650. Septembre , un traité par lequel il fut dit , Que le Roi pardonneroit à ses sujets de Bourdeaux ; que la Princesse de Condé & le Duc d'Enguien se retireroient à Montrond ; que les Ducs de Bouillon & de la Rochefoucault donneroient parole de ne plus porter les armes contre le Roi ; & que Sa Majesté entreroit dans Bourdeaux avec sa garde ordinaire , & renverroit ses troupes. Aussi-tôt la Princesse de Condé & le Prince son fils , les Ducs de Bouillon & de la

3. Octobre. Rochefoucault sortirent de Bourdeaux , furent à Bourg saluer leurs Majestés : ils se mirent à genoux en les abordant , & leur demanderent pardon : la Reine les reçut avec bonté , & le Cardinal Mazarin leur donna à dîner. Les conférences qu'ils eurent avec lui , pour le persuader d'élargir les Princes & de se joindre à eux , donnerent de la jalousie aux Frondeurs , & furent ensuite cause de la délivrance des Princes & de l'exil du Cardinal. Leurs Majestés monterent sur une Galere que les Bourdelois leur avoient envoyée , & firent leur entrée dans Bourdeaux , au bruit du canon & au milieu des acclamations publiques. Elles y séjournèrent dix jours , pendant lesquels on rétablit le premier Président & les Officiers , qui n'ayant pas voulu adhérer à la rébellion des autres , étoient sortis de la ville. Le quinze , la Cour partit pour retourner à Fontaine-bleau , où elle arriva vers la fin du mois. Le Ministre enflé de l'heureuse conclusion de la guerre de Guyenne , ne ménagea plus les Frondeurs , & fit transferer les trois Princes du Château de Marcoussi au Havre , d'où il pensoit qu'il seroit plus difficile à ses ennemis de les enlever.

Le Cardinal de retour à Paris, apprit qu'on l'accusoit d'avoir ruiné les meilleures troupes du Royaume devant Bourdeaux, pendant que les Espagnols s'étoient fort avancés dans la Champagne. Pour appaiser ces murmures, il conçut le dessein de reprendre Rhétel; & ayant joint aux troupes qui revenoient de Guyenne, celles que l'on tira des garnisons des Places frontieres de Picardie & de Champagne, il forma une armée de quinze à seize mille hommes, dont il donna le commandement au Maréchal du Plessis-Praslin, pour aller assiéger Rhétel.

AN. 1650.

Les troupes du Roi marchent pour assiéger Rhétel.

25. Novembre.

Le Vicomte de Turenne avoit pris cette ville au mois d'Août précédent & en avoit fait Gouverneur *Degli Ponti*, l'homme de son tems le plus renommé pour la défense des Places: il y avoit laissé une garnison de dix-sept à dix-huit cens hommes, & y avoit fait porter une grande abondance de vivres & de munitions. Le Maréchal du Plessis partit de Châlons avec son armée, & arriva le neuvième de Décembre à la vue de Rhétel, qu'il fit investir le même jour. Il prit ses quartiers en-deçà & au-delà de la riviere d'Aîne; &, parceque la saison ne permettoit pas de camper, & que les ennemis étoient assez éloignés de la Place, on ne pensa pas à faire des lignes de circonvallation. (1) Il ouvrit promptement la tranchée vers les Capucins, en coulant au-dessous de la Citadelle, pour l'attaquer en même tems que la ville. On proposa de faire une seconde attaque par le fauxbourg des Minimes, en gagnant le bout du pont par l'autre côté

Détail du siège de Rhétel.

7. Décembre.

(1) Mém. du Plessis-Praslin pag. 200.

AN. 1650.

de la riviere, & de s'attacher à la porte qui étoit assez mal flanquée. Le Maréchal du Pleffis balança quelque tems, croyant avec raison qu'une si forte garnison ne se laisseroit pas approcher, par un endroit si peu accessible, & où l'on ne pouvoit parvenir qu'en traversant la riviere d'Aîne, assez rapide ordinairement, & en ce tems là fort enflée par les pluies: mais le Cardinal Mazarin arriva dans le Camp, & déterminâ le Maréchal qui donna aussitôt les ordres pour l'attaque du fauxbourg. En trois jours on en chassa les assiégés, on passa un bras de la riviere, & l'on fit une brèche aux tours qui flanquoient la porte de la ville. Comme le pont étoit rompu, on jeta des madriers sur les poutres qui restoient, les soldats passerent, monterent à la brèche & s'y logerent, nonobstant la résistance des assiégés. Degli Ponti, soit qu'il eût perdu courage, soit qu'il eût été gagné par le Cardinal, qui ne vint peut-être au siège, que parcequ'il étoit sûr du succès, demanda à capituler, & livra lâchement la Place, le quatrième jour du siège, après avoir mandé la veille au Vicomte, qu'il pourroit défendre la ville encore quatre jours.

Le Vicomte arrive trop tard au secours de Rhétel.

Turenne, qui jugeoit que la perte de Rhétel entraîneroit celle de toutes les conquêtes qu'il avoit faites dans la Champagne, avoit résolu de la secourir à quelque prix que ce fût: mais il ne vouloit y arriver qu'après qu'elle seroit investie, pour trouver les tranchées ouvertes, le canon en batterie, & l'armée Royale séparée dans ses quartiers autour de la ville; n'ayant pu prévoir que Degli Ponti avec une

si forte garnison & si bien pourvûë, feroit une si foible résistance. Il quitta les environs de Montfaucon entre la Meuse & l'Aîne, & après quatre jours de marche, arriva une heure avant le coucher du soleil, à une lieuë de Rhétel, où quelques prisonniers que l'on fit lui apprirent que la garnison Espagnole venoit de capituler, & que le Maréchal du Plessis ayant levé ses quartiers, sur l'avis de l'approche du Vicomte, les avoit remis en un seul corps au-delà de la riviere. Turenne demeure toute la nuit avec son armée en bataille, & le lendemain n'ayant point d'autre parti à prendre que celui de la retraite, il retourne promptement sur ses pas, fait quatre grandes lieuës sans s'arrêter, gagne la vallée du Bourg, y fait reposer ses troupes, & laisse derriere lui quelques Cravattes pour observer s'il seroit pourfuiwi. Le Maréchal du Plessis de son côté, voulant forcer le Vicomte à combattre ou à repasser la Meuse, fait prendre de l'avoine à chaque cavalier, & marche la nuit du quatorze au quinze vers Genneville, où il arrive à la pointe du jour, & y reçoit avis que le Vicomte n'étoit qu'à trois lieuës de lui : il part sur le champ, il approche vers les neuf heures du matin de l'armée des Espagnols. Le Vicomte averti par ses Cravattes, sort aussi-tôt de la vallée, gagne une hauteur qui est à gauche, quand on vient de Rhétel, & fait encore deux lieuës, pendant que l'armée du Roi marchoit sur une hauteur à droite, de l'autre côté du vallon. (1) Le brouillard épais qui les avoit empêché de se voir, se dissipa, & les

AN. 1650.

15. Décembre.

(1) Voyez les Mém. MSS. de l'Abbé Raguener.

AN. 1650. deux armées se découvrirent en même tems. Le Vicomte persistant dans le dessein de se retirer, & le Maréchal dans celui de combattre, continuerent chacun leur route: de sorte que les deux armées marcherent plus d'une lieue sur deux collines paralleles, se côtoyant à la demi portée du canon. Du Pleffis-Praslin cherchoit quelque endroit propre pour engager Turenne au combat, & s'étoit déjà repenti d'avoir laissé échapper plusieurs occasions, qu'il n'avoit négligées que dans l'espérance d'en trouver une plus favorable. Voyant enfin qu'il étoit midi, & qu'il n'y avoit plus guère que trois heures de soleil, il résolut de descendre dans le vallon & d'attaquer les Espagnols, de peur de ne plus les retrouver le lendemain. Il fit donc faire alte à son armée, entre le bourg S. Etienne & celui de Sommepe, dans la plaine nommée le Blanc-champ, & commanda qu'on la mît en ordre de bataille pendant qu'il iroit reconnoître le fond du vallon.

Les deux armées se rangent en ordre de bataille.

A ce mouvement, le Vicomte connut qu'il ne pourroit se dispenser d'en venir aux mains, quoique la partie ne fût pas égale. Il avoit un grand avantage en demeurant sur la hauteur: mais il en avoit un autre à aller attaquer le Maréchal, avant que toute l'Infanterie qui n'étoit pas encore arrivée, eût joint l'armée Royale. Il balança quelque tems ces deux partis & se détermina enfin au dernier. Il descend aussitôt dans le vallon & s'avance dans la plaine du Blanc-champ, avec sa petite armée composée d'Allemands, de Lorrains & de François, qui ne faisoient en tout que deux mille cinq cens hommes d'Infanterie, & cinq mille

Plan de la disposition des deux Armées de France & d'Espagne,
 À LA BATAILLE PRÈS DE RHETEL
 Gagnée par l'Armée du Roy
 Le 19. du Mois de Decembre 1650.

Corps de Reserve.

La Fauze Lieutenant General. Les Marquis de Duras, de Beauveau, de Boutteville & de Montausier. Le Comte de Ligneville L.^e General
 le Viconte de Turenne General.

ARMÉE D'ESPAGNE.

PLAIN E D U B L A N C C H A M P

ARMÉE DE FRANCE.

le Marechal du Pleffis Prassin General.

le Marquis d'Hocquincour Lieutenant General.

le General Rosen.

le Marquis de Villequier Lieutenant General.

Corps de Reserve.

cinq cens chevaux. Ils furent bientôt rangés sur deux lignes : il mit les Allemands à l'aile droite commandée par la Fauge ; les Lorrains sous le Comte de Ligneville à l'aile gauche ; les Marquis de Beauvau, de Boutteville, de Duras & de Montausier avec les Escadrons François à la première ligne du Corps de bataille, & l'Infanterie au centre.

Le Maréchal du Plessis avoit rangé de même son armée sur deux lignes : il avoit donné le commandement de son aile droite au Marquis de Villequier, & celui de la gauche au Marquis d'Hocquincourt ; tous deux Lieutenans Généraux : pour lui, il se plaça au centre avec les vieux Régimens Allemans, conduits par le Général Rosen, qui avoient servi sous le Maréchal de Turenne pendant les guerres d'Allemagne.

Le Vicomte se mit à la tête de son aile gauche, & marcha contre l'aile droite du Maréchal du Plessis. Les escadrons Lorrains s'étant promptement doublés ne donnerent le tems à la Cavalerie du Roi de leur opposer que trois escadrons. Dans cette disposition, on s'approcha de si près, que les têtes des chevaux des deux armées se touchoient : le Vicomte fit de tels efforts pour enfoncer l'aile droite du Maréchal, que les escadrons Lorrains ne furent guère moins rompus que ceux de l'armée du Roi, & que plusieurs de part & d'autre se trouverent mêlés ; mais en même tems, les Marquis de Beauvau, de Boutteville, de Duras & de Montausier rompirent entièrement ceux qui leur étoient opposés, & pénétrèrent jusqu'au canon. Le succès n'avoit

Bataille de
Rhétel.

AN. 1650.

pas été si heureux à l'aile droite : la Fauge qui la commandoit, eût bien quelque avantage à la première charge ; mais à la seconde , il fut fait prisonnier , & les Allemans prirent la fuite. Le Marquis d'Hocquincourt qui commandoit la gauche de l'armée Royale , détacha Rosen avec quelques escadrons pour les poursuivre , mena le reste de son aile victorieuse au secours du Maréchal du Pleffis , & chargea le Vicomte. On combattit de part & d'autre avec acharnement ; les escadrons des deux partis furent plusieurs fois enfoncés , ralliés de nouveau & ramenés à la charge : le combat fut long , sanglant & opiniâtre : le canon chargé à cartouches , que le Vicomte avoit mis à la tête de ses bataillons , fit un ravage effroyable dans l'armée du Roi : enfin le Maréchal du Pleffis ayant rallié une troisième fois ses escadrons & joint sa seconde ligne à la première , tomba d'abord avec l'élite de ses deux ailes sur Turenne , & étendant ensuite sa droite & sa gauche , l'enveloppa de telle façon que ses bataillons rompus & dispersés furent mis en fuite. Tous l'abandonnerent , hors le seul Régiment de Turenne qui fut taillé en pièces ; & il se trouva avec le seul la Berge Lieutenant de ses Gardes au milieu des escadrons Royaux (1). Il fut reconnu par huit cavaliers Allemans qui voulurent se saisir de lui : mais la Berge & lui en ayant mis quelques uns hors de combat , ils se débarassèrent des autres ; & par un bonheur extraordinaire , se tirèrent du milieu des François , la Berge disant toujours qu'ils étoient

(1) Mémoires MSS. du Vicomte de Turenne.

de l'armée Royale, & qu'ils avoient été attaqués mal à propos par des Allemans qui les méconnoissoient. Le Vicomte ne pouvoit pas aller loin sur un cheval blessé de cinq coups: il rencontra Lavaux Officier du Régiment de Beauvau, qui lui donna le sien, dont il ne se servit que pour se mettre en sûreté. Il n'y avoit plus aucun moyen de rétablir le combat: la Cavalerie Lorraine & Allemande, aussi-bien que l'Infanterie, avoit lâché le pied, & l'artillerie étoit prise avec Dom Estevan de Gamarre qui la commandoit.

Cette déroute entiere ne laissa d'autre parti à prendre au Vicomte, que celui de la retraite. Le plus court chemin étoit vers la riviere d'Aîne: mais les troupes du Roi qui poursuivoient les fuyards lui coupoient le passage, & il fut obligé de prendre par les plaines de Champagne. Comme la nuit approchoit & que les troupes Royales étoient extrêmement fatiguées, il arriva sans aucun obstacle à Bar-le-Duc avec cent cinquante chevaux: le Marquis de Duras l'y vint joindre avec cent autres, & le Vicomte lui ayant ordonné de mener les uns & les autres dans le Luxembourg, partit après un séjour de six heures, & accompagné de douze ou quinze cavaliers, alla droit à Montmédi, où il trouva le reste de sa Cavalerie qui s'étoit sauvée. Il perdit la moitié de son armée, douze cens hommes resterent sur la place, & trois mille furent faits prisonniers. Long-tems après ayant été interrogé par un jeune homme indiscret, comment il avoit perdu les batailles de Mariendal & de Rhétel; il répondit simplement, *par ma propre faute.* Des Officiers prétendoient

Retraite du
Vicomte a-
près la ba-
taille perdue.

AN. 1650.

qu'il n'avoit jamais mieux agi que dans ces deux combats. » Si
 » je voulois, répondit-il, me faire justice un peu sévèrement,
 » je dirois que l'affaire de Mariendal est arrivée pour m'être
 » laissé aller mal à propos à l'importunité des Allemans qui
 » demandoient des quartiers; & que celle de Rhétel est ve-
 » nue pour m'être trop fié à la Lettre du Gouverneur qui
 » promettoit de tenir quatre jours, la veille même qu'il se
 » rendit. Je fus dans ces occasions trop facile & trop crédule:
 » mais quand un homme n'a point fait de fautes à la guerre,
 » il ne l'a pas faite long-tems. (1)

Désintéresse-
ment du Vi-
comte.

Le Vicomte choisit Montmédi pour sa retraite préféra-
 blement à Stenai, dont il étoit le maître, pour ôter tout
 soupçon, que découragé par la perte de la bataille, il son-
 geât à abandonner les Espagnols. L'Archiduc Léopold fut
 si satisfait de sa conduite, qu'il lui accorda le pouvoir de
 nommer à tous les emplois qui vacquoient par la mort
 des Officiers tués dans le combat, & de donner aux troupes
 qui restoient, les quartiers qu'il voudroit dans les terres du
 Roi d'Espagne. Il lui envoya même peu de tems après cent
 mille écus, sur la somme promise par le traité: mais Tu-
 renne qui sçavoit que l'on travailloit efficacement à la li-
 berté des Princes, renvoya les cent mille écus, & ne crut
 pas devoir prendre l'argent des Espagnols, dans un tems où
 il espéroit que son engagement avec eux alloit finir.

On traite
de la déli-
vrance des

En effet tout se préparoit pour l'élargissement des Princes.
 La conversation des Ducs de Bouillon & de la Rochefou-

(1) Voyez l'éloge de S. Eyremont dans les Preuves.

cault avec le Cardinal Mazarin à Bourg, (1) avoit déjà fait soupçonner aux Frondeurs, que le Ministre, sans leur entremise, alloit se raccommo-der avec les Princes : le Duc d'Orleans informé de cette conversation par la Princesse de Montpensier sa fille, qui avoit suivi la Reine en Guyenne, en fut allarmé. Le Coadjuteur premier moteur de l'emprisonnement des Princes, voulut alors être le principal instrument de leur liberté. Son unique objet avoit toujours été de brouiller le Prince de Condé & le Cardinal, pour perdre ce dernier & s'emparer lui-même de l'administration des affaires : les circonstances ne pouvoient être plus favorables. Toute la turbulence du Coadjuteur aussitôt se réveille : il renouvelle les caballes, soulève les ennemis du Cardinal, ranime les amis des Princes, & met en mouvement les femmes intrigantes de la Cour. La Palatine traite pour les Princes avec les Frondeurs ; on promet à la Duchesse de Montbazou cent mille écus ; on fait espérer à la Duchesse de Chevreuse de marier sa fille au Prince de Conti ; le Prélat enfin parvient à gagner le Duc d'Orleans, le Parlement & le peuple, & leur fait demander d'une commune voix la perte du Ministre, conjointement avec la liberté des Princes.

Gaston ayant refusé d'aller chez le Roi, à moins que le Cardinal ne fût exilé, la Reine hésita long-tems avant que de pouvoir se résoudre : mais elle fut contrainte de laisser partir le Ministre ; lui promettant néanmoins de ne jamais

AN. 1650.

Princes & de l'exil du Cardinal.

AN. 1651.

Les Princes sont élargis, & le Cardinal sort de la France.

(1) Voyez ci-devant page 218.

AN. 1651.

consentir à l'élargissement des Princes, sans sa participation. Mazarin sortit de Paris vers le commencement de Février, & alla à S. Germain en Laye : dès le lendemain, le Duc d'Orleans fit rendre au Parlement un Arrêt qui bannit du Royaume le Cardinal, le déclara *perturbateur du repos public*, & ordonna de lui *courre sus*. Pendant que le Ministre rôdoit sur les frontieres de la Normandie, on répandit le bruit que la Cour, pour l'aller joindre, vouloit quitter Paris une seconde fois. Dans ce moment, les bourgeois prirent les armes & firent la garde aux portes, pour empêcher l'exécution de ce prétendu projet. La Reine se trouvant comme prisonniere dans le Palais Royal, fut obligée de consentir à la délivrance des Princes, sans consulter le Cardinal : leurs amis négocièrent les conditions, & le Maréchal de Gramont devoit en être le porteur. Mazarin également surpris & blessé de cette démarche de la Reine, qu'il ne lui pardonna jamais, se détermina cependant, dès qu'il l'eût apprise, à agir de maniere qu'il pût s'en attribuer tout l'honneur. Il partit promptement pour le Havre, y arriva avant le Maréchal de Gramont, le treize Février, alla voir les Princes, leur annonça qu'ils étoient libres, & leur demanda leur amitié; ajoutant avec fierté (1) qu'ils étoient maîtres de la lui accorder, ou de la lui refuser. Après avoir dîné ensemble ils se séparèrent : les Princes prirent la route de Paris, & le Ministre se retira d'abord à Liège, ensuite à Brule près de Cologne. Le lendemain, les Princes arri-

23. Février.

(1) Mém. de la Rochefoucault, *Prison des Princes*.

verent à Paris, où l'on fit des feux de joie pour leur délivrance, comme on en avoit fait l'année précédente pour leur emprisonnement. Le Duc d'Orleans alla audevant d'eux, avec le Duc de Beaufort & le Coadjuteur : il y eut de part & d'autre de grands embrassemens avec protestations d'amitié ; mais tout se termina aux démonstrations.

Le Vicomte de Turenne ayant appris cette nouvelle à la Roche en Ardennes, où il étoit, alla à Stenai d'où il écrivit à l'Archiduc, qu'il ne mettroit point les armes bas, que la France n'eût offert à l'Espagne des articles de paix justes & raisonnables. En même tems, il pria le Prince de Condé de faire en sorte que la Cour envoyât incessamment une personne de considération à Stenai, pour y travailler à la paix ; sans quoi il ne pouvoit se dégager honnêtement d'avec les Espagnols. Le Prince lui marqua dans sa réponse la reconnoissance la plus vive, & lui jura une amitié éternelle ; en effet il ne négligea rien pour porter la Reine à achever l'échange de Sedan, & à accorder à la Maison de Bouillon tout ce qu'on lui avoit tant de fois promis. Le Prince engagea ensuite la Reine à dépêcher à Stenai Croissi Conseiller du Parlement, pour négocier la paix avec l'Espagne : Croissi en arrivant rendit au Vicomte cette Lettre du Roi.

» Mon Cousin, vous avez été averti comme ensuite de
 » la liberté que j'ai accordée à mes Cousins les Princes de
 » Condé, de Conti & Duc de Longueville, j'ai résolu de
 » faire expédier une Déclaration portant amnistie & par-
 » don à tous ceux qui ont pris les armes à leur occasion

AN. 1651.

On travaille
à la paix en-
tre les deux
Couronnes.

AN. 1651.

» contre mon service , dans laquelle vous êtes compris &
» tous ceux qui vous ont suivi : mais parceque peut-être
» vous pourriez faire difficulté , avant la vérification d'icelle ,
» de retourner en France , s'il ne vous apparoissoit de mon
» intention ; je vous écris celle-ci de l'avis de la Reine Ré-
» gente Madame ma mere , pour vous dire que j'excuse
» tout ce que vous avez fait , & le veu^x oublier , p^ourv^u
» que vous quittiez promptement le parti que vous avez
» embrassé , & renonciez à tous les traittés que vous avez
» faits avec mes ennemis ; & ne doutant pas que vous ne
» foyez en cette disposition , je vous donne cette assurance
» que vous pouvez librement vous acheminer en ma Cour ,
» où je souhaite de vous voir , & de vous témoigner que
» je n'aurai aucun ressentiment de tout ce que vous avez
» entrepris contre mon service ; puisque je tiens pour très
» assuré que vous le reprendrez avec plus de zèle & de fi-
» délité que jamais , ainsi que vous êtes obligé. Cette Lettre
» sera en sûreté de votre retour , nonobstant que lad. Dé-
» claration ne soit pas encore vérifiée ; & vous pouvez don-
» ner parole à tous ceux qui vous ont suivi , qu'en quittant
» présentement le parti ennemi pour reprendre le mien ,
» ils seront affranchis de toutes craintes & poursuites de la
» faute qui leur pourroit être imputée , l'ayant pardonnée
» & mise en oubli ; en m'assurant que vous aurez autant
» d'impaticence de venir me protester en personne de votre
» obéissance , que j'ai maintenant de bonne volonté pour
» ce qui regarde votre personne & les intérêts de votre

« Maison. Je prie Dieu qu'il vous ait, mon Cousin, en sa
 « sainte & digne garde. AN. 1651.

Signé, LOUIS.

Ecrit à Paris le 6. Mars 1651.

Cette Lettre fut suivie de marques réelles de la bienveillance de la Cour : le Contrat d'échange fut enfin signé le vingtième de Mars & ratifié au mois d'Avril, après huit ans d'examen, de recherches & de délais. Par ce Contrat, le Roi déclare que suivant la résolution de Louis XIII. ayant jugé la possession de Sedan d'une grande conséquence au bien de l'Etat ; pour s'assurer de cette Place, il avoit cédé les Duchés - Pairies d'Albret & de Château-Thierry, les Comtés d'Auvergne & d'Evreux, la Baronnie de la Tour & plusieurs autres Terres & Seigneuries, avec toutes leurs appartenances, dépendances & annexes, au Duc de Bouillon & à ses successeurs mâles & femelles à perpétuité, pour en jouir comme de leur vrai patrimoine en pleine propriété incommutable & irrévocable, à titre de pur, absolu & perpétuel échange ; sans que lesdites Terres soient sujettes à aucun rachat, ou remboursement, revente ou réunion au Domaine de Sa Majesté, pour quelque cause ou occasion que ce soit. Le Roi voulut bien comprendre dans l'échange la Baronnie de la Tour & le Comté d'Auvergne, qui furent demandés comme ayant été des anciens Fiefs de la Maison de la Tour, échus à la Reine Catherine de Medicis, héritière de la branche aînée de cette Maison.

AN. 1651.

Les négocia-
tions de
paix avec
l'Espagne
rompues, &
retour du Vi-
comte à la
Cour.

Peu de tems après l'arrivée de Croissi à Steuai, Friquet y fut envoyé de la part de l'Archiduc. Le Vicomte de Turenne pressa si vivement la négociation, que la France offrit d'abandonner la Catalogne, de ne plus se mêler des affaires du Roi de Portugal, & d'envoyer sur la frontiere le Duc d'Orleans avec un plein pouvoir de conclurre la paix, si les Espagnols y vouloient aussi envoyer l'Archiduc avec le même pouvoir. Le Roi d'Espagne mal conseillé refusa d'écouter ces propositions : le Vicomte l'ayant en vain sollicité pendant deux mois, se crut suffisamment dégagé de sa parole, & résolut de retourner à la Cour de France. Après avoir remercié les Espagnols de l'assistance qu'ils lui avoient donnée, & de leurs procédés à son égard, il partit pour Paris : mais apprenant en chemin que les Princes & plusieurs grands Seigneurs vouloient venir au devant de lui, il prit si bien ses mesures, pour éviter l'air d'ostentation, qu'il arriva un jour plutôt qu'on ne l'attendoit ; persuadé que c'étoit insulte à la foiblesse de la Cour, que d'entrer d'une maniere si brillante dans la Capitale du Royaume, au retour d'une guerre où il venoit de porter les armes contre le Roi. Le Prince de Condé, dès qu'il le sçut arrivé, alla le voir & le mena au Louvre : il lui proposa d'entrer dans ses vûes, l'excita à former les plus grands projets pour lui-même & pour sa Maison, & protesta (1) qu'il s'emploieroit avec chaleur pour les faire réussir. Le Vicomte de Turenne répondit à toutes ces avances avec candeur & politesse, & lui fit entendre que, pleinement satisfait par la délivrance des

(1) Voyez les Preuves N°. VII.

Princes

Princes & par l'exil de Mazarin, il n'avoit plus rien à désirer. AN. 1651.
Effectivement, il ne voulut tirer aucun avantage du nouveau crédit du Prince à la Cour, & se contenta de lui demander que les troupes qui venoient de travailler avec tant d'ardeur pour sa liberté, eussent de bons quartiers d'hiver.

Les nuages qui avoient obscurci pendant un an la gloire du Vicomte de Turenne sont dissipés pour toujours: elle va reprendre tout son éclat; il ne fera plus désormais que le défenseur de la Patrie, & l'appui le plus assuré du Trône.

La Reine désiroit le retour du Cardinal Mazarin, malgré leurs mécontentemens mutuels; accoutumée à son esprit doux & insinuant, convaincuë de toute sa capacité par l'expérience qu'elle en avoit faite, elle n'étoit occupée que des moyens de le faire rappeler. Elle entra avec le Prince de Condé dans un traité secret à l'insçu des Frondeurs, lui accorda le Gouvernement de Guyenne, & donna en échange celui de Bourgogne au Duc d'Epéron: Condé, de son côté, pour satisfaire la Reine, qui craignoit que le mariage du Prince de Conti avec la jeune Chevreuse n'augmentât le crédit de la Fronde, rompit le projet de cet engagement, avec toute la hauteur & toute la vivacité de son naturel impétueux. Le Coadjuteur dont tous les ressentimens se rallumerent, osa l'accuser en face d'avoir manqué de parole: il eut même l'audace de vouloir figurer en public avec un Prince du Sang, de se faire suiivre comme lui dans

Motifs qui
engagent le
Prince de
Condé à
rompre avec
la Cour.

(1) Mém. de Mad. de Nemours pag. 153.

AN. 1651.

la Salle du Palais par des gens armés, & d'insulter le grand Condé en plein Parlement. La Reine, qui les haïssoit tous deux, espéra de leur division leur perte mutuelle: en attendant, elle essayoit toujours par des voies différentes de les ramener l'un & l'autre en faveur du Cardinal, dont le rappel faisoit son principal objet. Voyant enfin qu'elle ne pouvoit y déterminer le Prince, elle se déclara ouvertement pour le Coadjuteur: celui-ci porta son insolence jusqu'à conseiller à la Reine de faire arrêter Condé une seconde fois. Ce conseil ayant transpiré, le Prince en prit l'allarme, se retira à S. Maur, & forma des projets de vengeance, qui devinrent funestes à la Patrie. Ce ne furent sans doute, ni le refus des Charges qu'il demandoit pour lui & pour ses amis, ni la crainte qu'il avoit de perdre sa liberté, qui fomentèrent en lui l'esprit de mécontentement & de révolte: ce Prince âgé seulement de trente ans; se croyoit aussi capable de conduire l'Etat par la supériorité de son esprit, qu'il étoit par sa valeur, propre à le défendre: il ne faut pas attribuer au grand Condé d'autre ambition, que celle d'avoir aspiré à devenir le seul Conseil du Roi & l'unique soutien de la Couronne. Maltraité d'abord par le Cardinal, ensuite insulté par le Coadjuteur, il céda à son indignation, & résolut de se rendre maître par la force, de la Cour & de la personne du Roi, pour être l'arbitre de la paix & de la guerre.

Le Duc de
Bouillon &
le Vicomte

Pendant qu'il étoit à S. Maur, tous ses amis l'allèrent voir: le Vicomte de Turenne fut de ce nombre. S'il refusa

d'entrer dans les projets de Condé, la prétendue ingratitude du Prince y eut aussi peu de part, que les autres sujets de plaintes personnelles que l'on a supposés faussement : la triste expérience des horreurs des guerres civiles, & plus encore les réflexions par lesquelles il venoit de se convaincre, que rien ne pouvoit autoriser un sujet à porter les armes contre son Roi, furent les vraies raisons qui retinrent le Vicomte dans le parti de la Cour. Le Prince retourna bientôt à Paris : il continuoit d'entretenir des liaisons avec les Espagnols, qu'il gardoit toujours dans la ville de Stenai, sous prétexte de dégager d'avec eux la Duchesse de Longueville : il avoit envoyé le Marquis de Silleri à Bruxelles, pour renouveler les traités avec Fuenfaldagne, & pour exiger la promesse d'un puissant secours, s'il faisoit renaître les discordes civiles.

AN. 1651.
de Turenne
refusent
d'entrer dans
les projets
du Prince
de Condé.

Le Roi étant allé au Parlement se faire déclarer majeur, le Prince, au lieu de l'y accompagner, passa en Normandie, où il tenta vainement de séduire le Duc de Longueville. Animé par la Duchesse sa sœur, qui pensoit bien différemment de son mari, il prit la route de Guyenne, à dessein de s'y faire de nouveaux Partisans. Dans le même tems, la Princesse de Condé, le Duc d'Enguien, le Prince de Conti à qui la Cour avoit refusé le Gouvernement de Provence, la Duchesse de Longueville & le Duc de la Rochefoucault se retirèrent à Montrond, pour soulever le Berri. D'un autre côté le Comte de Tavannes, Chef des troupes (1) du

Le Prince de
Condé part
pour Bour-
deaux, & re-
commence
les guerres
civiles.

(1) Le Prince de Condé avoit un Corps de troupes qui portoit son nom.

AN. 1651. Prince, se sépara du Maréchal d'Aumont Général de l'armée du Roi en Flandre, & joignit près de Stenai Dom Estevan de Gamarre. Dès que la Reine scut le départ de Condé, elle crut ne pouvoir rompre ses entreprises qu'en le suivant de près : on laissa le Duc d'Orleans à Paris pour y commander ; & la Cour partit vers la fin de Septembre. Pendant son séjour à Bourges, où elle resta trois semaines, on partagea les troupes Royales en deux Corps, dont le plus considérable fut donné au Comte d'Harcourt pour aller s'opposer au Prince de Condé en Guyenne, & l'autre à Palluau pour bloquer Montrond : mais, avant qu'il pût investir la place, les Princes en sortirent, se hâterent de gagner Bourdeaux, & laissèrent le Marquis de Perfan pour la défendre : la Cour se rendit ensuite à Poitiers, & résolut d'y passer l'hiver. Le Prince de Condé avoit déjà déclaré la guerre en Guyenne : une flotte Espagnole entrée par l'embouchure de la Garonne, lui avoit apporté du secours : le Comte de Marfin lui amena aussi des troupes. Cet Officier habile servoit le Roi d'Espagne en Catalogne : toujours attaché aux intérêts de Condé, il avoit été mis dans la Citadelle de Perpignan, lorsque les Princes furent envoyés à Vincennes, & il n'avoit été élargi qu'après leur délivrance. Aussi-tôt qu'il reçut des nouvelles de la rupture du Prince avec la Cour, il quitta l'armée d'Espagne, sortit des retranchemens la nuit avec son Régiment de Cavalerie & un Régiment Suisse, passa au travers du Camp des Espagnols, d'intelligence avec eux, traversa la Catalogne & vint trou-

ver Condé en Guyenne. Le Prince de Tarente alla de même se joindre aux rebelles de Bourdeaux ; mais sans avoir ni troupes ni places, dont il pût aider le parti.

AN. 1651.

Le Prince de Condé avoit déjà pris Saintes, investi Cognac, engagé quelques autres villes à se déclarer pour lui, & répandu la terreur de son nom dans tout le Royaume : mais le Comte d'Harcourt battit plusieurs de ses détachemens, & fit voir que Condé pouvoit cesser d'être invincible, lorsqu'au lieu de troupes aguerries, il n'avoit plus sous ses ordres que de nouvelles levées. Le Prince obligé de se retirer à Bourg, y ayant appris que le Maréchal de Gramont devoit entrer en Guyenne par le Béarn, pour bloquer Bourdeaux de toutes parts, n'eut d'autre ressource que celle de la négociation : il fit des propositions d'accommodement, & offrit à la Reine, si elle les acceptoit, de ne plus s'opposer au retour du Cardinal. Il sçavoit que le rappel du Ministre déplairoit au Duc d'Orleans & au Parlement, souleveroit le peuple de Paris & les autres villes du Royaume : il espéroit que toutes prendroient les armes, & que se mettant à leur tête, il feroit bientôt en état de donner la loi à ceux de qui il étoit sur le point de la recevoir.

*Le Comte d'Harcourt arrête les victoires du Prince.

La Reine écouta les propositions du Prince, & les amis de Mazarin saisirent cette conjoncture pour le faire revenir. On envoya plusieurs Couriers à Brule, où il s'étoit tenu pendant son exil, & d'où il avoit continué de gouverner la Reine, la Cour, les Ministres, le Royaume en

Le Cardinal Mazarin quitte le pais de Cologne pour revenir en France, & sa tête est mise à prix.

AN. 1651.

tier, avec une autorité absoluë. Le Cardinal, après avoir concerté son retour, quitta le pays de Cologne & s'avança jusqu'à Sedan, avec des troupes qu'il avoit levées en Allemagne. Le Marquis d'Hocquincourt, qui venoit de recevoir le bâton de Maréchal de France, joignit Mazarin avec celles qu'il avoit tirées des quartiers d'hiver de Picardie & de Champagne. Dès que ces nouvelles arriverent à Paris, le Duc d'Orleans fit assembler les Chambres du Parlement, & rendre un Arrêt par lequel il fut commandé à tous les Gouverneurs des Places frontieres, d'empêcher le passage du Cardinal, & à tous les peuples de lui *courre sus*: bientôt après on promit cinquante mille écus à quiconque le représenteroit vif ou mort.

AN. 1652.

Le Cardinal revient en France, & le Duc d'Orleans leve des troupes & se déclare contre la Cour.

30. Janvier.

Pendant que le Duc d'Orleans ramassoit des troupes, le Ministre peu étonné de tout ce qu'on faisoit contre lui, entra en France, avec les siennes, par les plaines de Champagne, passa la Seine à Meri & la Loire à Gien, continua sa route par la Sologne, & arriva sans aucun obstacle le trente de Janvier à Poitiers, d'où le Roi & toute la Cour étoient allés au-devant de lui. Cependant le Duc d'Orleans donna le commandement de l'armée qu'il avoit ramassée au Duc de Beaufort; & le Duc de Nemours ayant traversé promptement la Picardie, vint joindre Beaufort dans le Dunois, à la tête des troupes du Prince de Condé, & de celles que les Espagnols, suivant leur traité, avoient envoyées. Le Duc de Rohan fit en même tems déclarer pour le Prince, la Province d'Anjou dont il étoit Gouverneur; & le Prince qui comp-

roit que toute la France alloit se soulever, ne voulut plus entendre parler d'accommodement. La Cour voyant les révoltés se multiplier, assembla des troupes: outre celles qui étoient en Guyenne, le Roi entretenoit trois armées, en Flandre, en Catalogne & en Italie; ainsi la nouvelle armée ne montoit qu'à neuf ou dix mille hommes.

Dans ces circonstances, le Vicomte de Turenne désiré par la Cour s'étoit rendu à Poitiers, & de-là, ayant suivi le Roi à Saumur, la Reine lui offrit de partager le commandement de l'armée avec le Maréchal d'Hocquincourt. Le Vicomte, guidé par le seul motif du bien de l'Etat, ne fit aucune difficulté d'accepter cet offre, quoiqu'il fut plus ancien de dix ans que le Maréchal. Aussi-tôt que la présence du Roi eût appaisé les troubles de l'Anjou, le Cardinal jugea à propos de le ramener à Paris, pour contenir cette grande ville qui donne ordinairement le branle au reste du Royaume. Il fut résolu qu'on marcheroit de Saumur jusqu'à Gien, en remontant la Loire, pour s'assurer des villes qui sont situées sur cette riviere. Tours, Amboise, Blois & toutes les autres Places donnerent au Roi des marques de leur obéissance: il n'y eut que la seule ville d'Orleans qui lui ferma ses portes, à la sollicitation de la Princesse de Montpensier, que le Duc d'Orleans son pere avoit envoyée exprès pour exciter la révolte.

Les troupes ennemies, au nombre de quatorze ou quinze mille hommes, commandées par les Ducs de Beaufort & de Nemours, campoient dans le voisinage de Montargis, &

AN. 1652.

L'armée du Roi est commandée par les Maréchaux de Turenne & d'Hocquincourt.

Combat au pont de Gergeau.

AN. 1652.

s'étendoient jusqu'à la rive droite de la Loire. Comme le Roi en passant à Sulli, s'approchoit de leurs quartiers, le Vicomte crut qu'il étoit nécessaire d'aller reconnoître l'état du pont de Gergeau, par où ils pouvoient traverser la riviere & venir surprendre la Cour dans sa marche. A peine étoit-il arrivé à Gergeau, accompagné de très peu de monde, que le Baron de Sirot (1) Lieutenant Général de l'armée du Duc de Beaufort, avec quatre bataillons & quelque Cavalerie, vint à l'autre bord de la Loire s'emparer du fauxbourg & de l'extrémité du pont, & de-là gagna le milieu, où il fit un logement & plaça du canon. Turenne ne trouvant dans la Place que deux cens hommes dépourvûs de munitions, manda sur le champ à quelques Régimens, qui étoient à deux lieues, de venir en diligence; en les attendant, il fit ouvrir la porte de la ville, entre sur le pont même avec une trentaine de personnes: pour ôter aux ennemis le soupçon du manque de poudre, il défend à haute voix de tirer aux soldats postés dans les maisons qui bordoient le pont de son côté; & pendant que le Maréchal d'Hocquincourt survenu avec quelques Officiers fait dresser une barricade, il s'avance pour couvrir le travail vers le logement des ennemis, & essuye tout leur feu: dès que la barricade est achevée, il se retire derriere & la défend pendant trois heures, jusqu'à ce que le secours soit arrivé: alors il sort de son retranchement, marche à la tête des troupes, l'épée à la main, se rend maître du logement,

(1) Claude de l'Etouf Baron de Sirot.

pousse au-delà de la riviere les rebelles déconcertés par la mort du Baron de Sirot tué dans l'attaque, & fait ensuite rompre le pont. Ce fut à son retour que la Reine lui dit, en présence de toute la Cour, *qu'il venoit de sauver l'Etat.* Quelque grande que fût cette action, le Vicomte en parle avec une simplicité singuliere dans une Lettre écrite de Sulli à sa sœur Charlotte de la Tour d'Auvergne : après lui avoir mandé de rester à Paris, si elle y trouvoit quelque sûreté, ou de se cacher chez quelqu'un de ses amis, il ajoute dans une apostille, *Il s'est passé quelque chose à Gergeau qui n'est pas de grande considération.*

Cependant le Prince de Condé, pressé vivement en Guyenne par le Comte d'Harcourt, espéra de mieux réussir avec une armée composée de vieilles troupes qui avoient déjà servi sous lui. Il fit venir le Prince de Conti à Agen, le mit à la tête des affaires, en lui recommandant de suivre les avis du Comte de Marfin & du Conseiller Lenet, avec qui il avoit réglé ce qui regardoit & l'armée & les cabales de Bourdeaux : ensuite feignant de vouloir aller dans cette ville pour deux ou trois jours, il partit d'Agen vers la fin de Mars, suivi du Duc de la Rochefoucault, du Prince de Marillac, de Chavagnac, Guitaut, Gourville & de quelques domestiques. Il fit six vingt lieues en très peu de tems, marcha jour & nuit sans presque changer de chevaux, ni demeurer jamais deux heures dans le même lieu : il fut exposé plusieurs fois sur sa route à être reconnu, pris ou tué, passa près de l'armée Royale, & enfin arriva au Camp des

Le Prince de Condé quitte la Guyenne & arrive au Camp des rebelles.

24. Mars.

AN. 1652.
4. Avril.

rebelles à deux lieues de Lorris près de Montargis. Sa présence étoit nécessaire ; les Ducs de Beaufort & de Nemours qui étoient dans une grande méfintelligence, songeoient à se séparer : ils se réunirent sous le Prince, & toutes les troupes reprirent un nouveau courage. Condé dès le lendemain de son arrivée marcha vers Montargis : la ville intimidée à la première sommation se rendit ; & l'on y trouva beaucoup de fourrages & de grains.

Le Prince de Condé enlève les quartiers du Maréchal d'Hocquincourt.

(1) Dans cet intervalle, les Maréchaux de Turenne & d'Hocquincourt passerent la Loire sur le pont de Gien ; & la Cour vers le commencement d'Avril séjourna quelque tems dans cette ville. L'armée se partagea en deux : Turenne alla se poster à Briare & d'Hocquincourt à Bléneau : ils ne gardèrent que l'Infanterie auprès d'eux, & disperserent la Cavalerie en des endroits où l'on pouvoit trouver des fourrages. Le lendemain le Vicomte étant allé dîner à Bléneau avec le Maréchal, & ayant vû la disposition de ses quartiers, ne put s'empêcher de lui dire » qu'il les trouvoit bien exposés, » & qu'il lui conseilloit de les rapprocher. (2) « Le Maréchal ne parut pas faire grand cas de cet avis, & le Vicomte de retour à son poste, apprit la nuit suivante que les rebelles avoient forcé la garde avancée de d'Hocquincourt, & pénétré jusqu'aux quartiers qui étoient les plus éloignés de son Camp. Aussi-tôt il rassembla son Infanterie, & vola au secours du Maréchal ; après avoir ordonné à sa Cavalerie

(1) Les Mém. MSS. du Duc d'York desquels on a emprunté plusieurs faits, commencent ici, & vont jusqu'à la paix des Pyrennées.

(2) Mém. MSS. de Fremont d'Abancourt.

de les venir joindre entre Ozouer & Bléneau, où il croyoit devoir se poster pour couvrir Gien. Il marcha sans guide par une nuit obscure, vit deux ou trois quartiers du Maréchal d'Hocquincourt tout en feu, s'écriant à cette vue, *Le Prince de Condé est arrivé*, (1) continua sa route toujours dans la crainte de rencontrer à chaque pas les troupes ennemies, & arriva à la pointe du jour dans une grande plaine où sa Cavalerie le vint joindre. Condé venoit d'enlever au Maréchal cinq quartiers l'un après l'autre, de piller tous les bagages, de forcer l'Infanterie à se renfermer dans Bléneau, & de pousser la Cavalerie trois ou quatre lieues vers la Bourgogne. La nouvelle de cette déroute jeta la Cour dans une si grande consternation, que sur le champ on délibéra d'emmener le Roi à Bourges, & de rompre le pont de Gien dès qu'il auroit passé la Loire.

Le Vicomte, qui jugeoit que le Prince de Condé viendrait bientôt l'attaquer, cherchoit quelque poste avantageux pour l'arrêter seulement un jour, & pour donner le tems au Maréchal d'Hocquincourt de rassembler ses troupes dispersées. Tous les Officiers Généraux lui représentèrent le danger qu'il y avoit d'attendre une armée victorieuse avec des forces si inégales, & lui conseillèrent de retourner vers Gien, pour mettre la personne du Roi en sûreté. Le Vicomte fortement occupé en lui même, sans rien répondre à personne, donnoit toujours ses ordres pour l'exécution de son dessein. (2) « Jamais, a-t-il dit depuis, il ne s'est présenté tant

AN. 1652.

7. Avril.

Perplexité
du Vicomte.

(1) On tient ce trait de feu M. le Duc de la Rochefoucault, alors Prince de Marillac.

(2) Mém. MSS. de Fremont d'Ablancourt.

AN. 1652. » de choses affreuses à l'imagination d'un homme, qu'il
 » s'en présenta à la mienne. Il n'y avoit pas long-tems que
 » j'étois raccommodé avec la Cour, & qu'on m'avoit don-
 » né le commandement de l'armée qui en devoit faire la
 » sûreté. Pour peu qu'on ait de considération on a des en-
 » nemis & des envieux: j'en avois qui disoient par-tout que
 » j'avois conservé une liaison secrète avec M. le Prince.
 » M. le Cardinal ne le croyoit pas; mais au premier mal-
 » heur qui me fût arrivé, peut-être auroit-il eu le même
 » soupçon qu'avoient les autres. De plus je connoissois M.
 » d'Hocquincourt, qui ne manqueroit pas de dire que je
 » l'avois exposé, & ne l'avois point secouru. Toutes ces pen-
 » sées étoient affligeantes, & le plus grand mal, c'est que
 » M. le Prince venoit à moi le plus fort & victorieux. (1) «
 Une si grande agitation ne lui fit point perdre de vûe son
 projet: la veille, en revenant du quartier du Maréchal, il
 avoit remarqué une situation favorable (2): il fit doubler la
 marche à ses troupes, & gagna le poste qu'il cherchoit,
 résolu d'y attendre les ennemis. Cependant personne ne se
 rassura: les murmures recommencerent, & les Officiers ne
 croyoient voir de sûreté qu'à retourner promptement à
 Gien. Le Vicomte fut instruit de cette disposition des es-
 prits par la Berge Lieutenant de ses Gardes; & alors plus
 attentif à ce qu'on lui disoit, il répondit » que c'étoit lui
 » proposer une foible ressource, dans un danger si pressant;

(1) S. Evremont, éloge de M. de Turenne.

(2) Mém. MSS. de Fremont d'Ablancourt.

» que la ville d'Orleans ayant fermé ses portes au Roi,
 » lorsque son armée n'avoit encore reçu aucun échec, on
 » devoit craindre qu'aucune ville ne voulût le recevoir,
 » vaincu & fugitif; & que les armes du Roi seroient en-
 » tièrement décréditées, s'il fuyoit devant les rebelles: il
 » ajouta avec un ton de voix ferme & élevé, *Il faut vaincre*
 » *ou périr ici.* « (1) Il se prépara donc à faire tête au
 Prince de Condé, au milieu d'une grande plaine où il avoit
 un bois sur sa droite, un marais (2) sur sa gauche, & entre
 les deux une chaussée, par où les rebelles ne pouvoient ve-
 nir à lui qu'en défilant. Le Prince avoit quatorze mille
 hommes, le Vicomte n'en avoit au plus que quatre mille.
 Plein de la confiance que lui inspirerent la situation du lieu,
 & la manœuvre qu'il projettoit, il fit dire par le Marquis de
 Pertui (3) son Capitaine des Gardes, au Cardinal Maza-
 rin, que le Roi pouvoit demeurer à Gien sans rien craindre.

Condé après avoir défait le Maréchal d'Hocquincourt,
 s'avançoit à grands pas vers Gien, dans la confiance que le
 peu de troupes qui restoit au Vicomte, ne pouvoit l'empê-
 cher d'aller enlever toute la Cour avec le Roi. Dès que Tu-
 renne le vit, de là tête de la chaussée où il étoit avec six esca-
 drons, aussi-tôt il la repassa, fit retirer ce qu'il avoit d'In-
 fanterie vers le bois, ne voulant pas s'affoiblir par un

Le Vicomte
 arrête le
 Prince de
 Condé près
 Gien.

(1) Mém. MSS. de Fremont d'Ablancourt.

(2) On croit que c'est l'étang de la Bouzinière.

(3) Le Marquis de Pertui étoit d'une ancienne Noblesse de Normandie, fortie originairement de l'illustre Maison de Hai en Ecosse. Il mourut Lieutenant Général des armées du Roi & Gouverneur de Courtrai.

AN. 1652.

combat inégal, & tint toutes ses troupes à une telle distance du bois & de la chaussée, qu'elles en étoient éloignées hors de la portée du mousquet, sans laisser assez de terrain aux ennemis pour s'y mettre en bataille. Condé qui fit entrer dans le bois son Infanterie, voyant cette disposition, s'arrêta; & l'inaction où il demeura quelque tems, déterminâ le Vicomte à faire un mouvement qui pût donner lieu au Prince de croire qu'il vouloit s'échapper: le Vicomte d'ailleurs, en changeant de situation, avoit dessein de reconnoître, si les ennemis ne marchoient point à couvert, pour aller quelque autre part se former dans la plaine, le prendre en flanc ou l'envelopper, comme ils auroient dû faire d'abord. Condé prenant ce mouvement pour une fuite, marcha en bataille à la chaussée, & la fit passer à quinze ou vingt escadrons: Turenne, qui pour le confirmer dans son erreur avoit doublé le pas, revint alors avec encore plus de vitesse à son premier poste, fit volte-face, & obligea les escadrons mis en désordre de repasser avec précipitation. Dans ce moment la batterie que le Vicomte avoit fait pointer droit à la chaussée fit une exécution terrible (1); & le Prince n'osa plus rien tenter pendant le reste du jour qui se passa à se canoner de part & d'autre. Sur le soir le Maréchal d'Hocquincourt avec sa Cavalerie, & le Duc de Bouillon avec plusieurs autres Seigneurs qui étoient à Gien, se rendirent auprès du Vicomte:

(1.) Expression du Duc d'York dans ses Mémoires d'où l'on a tiré une partie de ce détail.

la partie ne fut plus inégale, & les deux armées demeurèrent en présence jusqu'à la nuit. AN. 1652.

Le Cardinal dans une extrême inquiétude du succès de cette journée, qui devoit décider de son sort, & même de celui du Roi & de la Reine, envoyoit sans cesse des courriers pour sçavoir ce qui se passoit; pendant que la Reine tranquille à sa toilette & à son dîner, ne donnoit aucune marque de crainte. (1) On avoit pourtant déjà commencé à détendre son appartement, les équipages avoient passé le pont, & les pionniers se tenoient prêts à le rompre, pour mettre la Loire entre le Roi & les ennemis; lorsqu'on apprit que le Prince de Condé arrêté dans sa marche avoit été obligé de se retirer, & que le Vicomte de Turenne revenoit victorieux. Toute la Cour le combla de louanges, & la Reine dit hautement, *qu'il venoit de remettre une seconde fois la couronne sur la tête de son fils.* Pendant la nuit, l'armée du Roi prit la route de Briare, & celle du Prince regagna Montargis. Le Cardinal Mazarin fit faire une Relation de cette heureuse journée (2): la Relation commençoit par le conseil que le Vicomte de Turenne avoit donné la veille au Maréchal d'Hocquincourt, de rapprocher ses quartiers: mais le Vicomte pria le Cardinal avec instance d'effacer cet article, comme trop mortifiant pour le Maréchal, qui n'ayant pas la même délicatesse, osa dire que Turenne n'étoit pas venu assez-tôt à son secours. Le Vicomte se con-

Joye de la Cour & sa reconnoissance pour le Vicomte.

(1) Mém. de Monglat, tome III. pag. 261.

(2) Mém. MSS. de Fremont d'Ablancourt.

AN. 1652. tenta de répondre, *qu'un homme aussi affligé que le Maréchal d'Hocquincourt, devoit avoir au moins la liberté de se plaindre, & par toutes les marques de modération qu'il donna en l'exécutant, il gagna même son amitié.*

L'armée du Roi se retire à Châtres, & celle des Princes à Etampes.

Le peu de succès du Prince de Condé dans cette dernière entreprise, engagea ses amis à le presser d'aller en personne s'opposer aux caballes du Coadjuteur devenu Cardinal de Retz. La Reine qui détestoit le Coadjuteur, l'avoit nommé au Cardinalat, par le besoin qu'elle crut avoir de lui, depuis la dernière révolte du Prince; & Mazarin qui revint peu de tems après, avoit fait révoquer cette nomination: mais à peine Innocent X. fut élevé sur le trône Pontifical, que par haine pour le Ministre, il envoya le Chapeau au Coadjuteur. Les intrigues du nouveau Cardinal qui faisoit ses efforts pour détacher le Duc d'Orleans des intérêts du Prince de Condé, aussi-bien que l'impression que la dernière action du Vicomte avoit faite sur l'esprit des Parisiens, déterminèrent Condé à quitter son armée qu'il remit au Comte de Tavannes (1) & à revenir à Paris, où il ramena le Duc de Beaufort & le Duc de Nemours qui étoit blessé. Huit jours après, le Roi partit de Gien, & le Comte se mit aussi-tôt en campagne pour surprendre la Cour: mais Turenne & d'Hocquincourt, laissant bien loin sur la gauche Montargis & l'armée du Prince de Condé, s'acheminèrent le long de la rivière d'Yonne, firent passer le Roi à Auxerre & à Sens; dérochant ensuite une marche au

(1) Jacques de Saulx Comte de Tavannes,

Comte de Tavannes , passerent la riviere de Loin à Moret, AN. 1652. traverserent la forêt de Fontainebleau , arriverent à la Ferré-Alais une heure avant les ennemis , assurerent par-là Melun & Corbeil ; & après avoir couvert la marche du Roi pendant l'espace de quarante lieuës , vinrent se camper à Châtres , entre l'armée du Prince de Condé & Paris, dont ils ôtèrent la communication au Comte de Tavannes , qui se retira à Etampes , où l'on avoit ferré toute la récolte de la Beauße. Turenne conseilla au Roi d'aller tout droit de Corbeil à Paris , où Gaston & le Prince étoient sans troupes : mais Mazarin ne voulut point se confier aux Parisiens qui l'avoient en horreur ; & la Cour préféra S. Germain en Laye.

Condé y envoya en secret traiter d'accommodement avec le Ministre. Plusieurs raisons rendirent cette négociation inutile : Condé & Mazarin , quoique de caracteres fort opposés , convenoient dans ce défaut , de n'avoir jamais , lorsqu'ils traittoient , de prétentions fixes & limitées : plus ils s'accordoient l'un à l'autre , plus ils croyoient devoir se demander. D'un autre côté , le Cardinal de Retz toujours emporté par son génie turbulent , n'oublioit rien pour traverser la paix : il craignoit , si elle se faisoit sans sa participation , de rester en butte à ses ennemis , ou du moins d'être inutile : la Guerre au contraire , pour peu qu'elle durât , lui donnoit l'espérance de la perte du Prince , ou de l'éloignement du Ministre ; & dans l'un & dans l'autre cas , il comptoit de gouverner seul le Duc d'Orleans , & de par-

Les négociations de paix sont rompuës.

AN. 1652.

venir à l'administration des affaires, unique objet que son ambition ne perdoit point de vûë. Dans le même tems les Espagnols tâchoient de ranimer le Prince par l'offre des secours qu'ils lui prométtoient. Tout ce qu'il y a de plus raffiné dans la politique fut de part & d'autre exposé à ses yeux, pour l'engager ou à continuer la guerre, ou à faire la paix : mais pendant qu'il balançoit, le Vicomte de Turenne cherchoit une occasion de surprendre les rebelles.

Le Vicomte
marche vers
Etampes,
pour sur-
prendre l'ar-
mée du Prin-
ce.

La Princesse de Montpensier partie d'Orleans pour revenir à Paris, envoya d'Etampes demander un passe-port. Le Vicomte le fit attendre un jour entier, prévoyant que les ennemis, pour faire revûë devant elle, sur le point de son départ, n'iroient de quelques jours au fourage ; que par ce délai ils seroient ensuite obligés d'y aller en plus grand nombre, & que les fourageurs, en l'absence de leurs Officiers qui ne manqueroient pas d'accompagner la Princesse, observeroient peu d'ordre. Sur cette idée, il se proposoit de se mettre entre Orleans & Etampes, pour couper les fourageurs. Le Maréchal d'Hocquincourt approuva le projet ; & les deux Généraux, la nuit du quatre au cinq de Mai, firent marcher l'armée dans un profond silence, par des chemins détournés, & arriverent au lever du soleil à l'endroit où ils vouloient se poster. Les coureurs ayant rapporté que les ennemis, au lieu d'être au fourage, avoient leur armée en bataille dans une plaine auprès d'Etampes, parceque la Princesse ne partoit que ce matin même, prirent la résolution d'aller les combattre : mais dès que les

ennemis apperçurent l'armée du Roi, dont jusques-là ils avoient ignoré la marche, ils entrèrent dans la ville avec tant de diligence, qu'avant que les Maréchaux de Turenne & d'Hocquincourt eussent gagné la hauteur au-dessus d'Etampes, les rebelles s'étoient déjà mis en sûreté, & la Princesse étoit partie.

AN. 1652.

Cette retraite précipitée fit prendre une nouvelle résolution. Le Vicomte de la hauteur avoit vû un gros Corps de troupes assez en désordre dans le fauxbourg qui est du côté d'Orleans; il crut pouvoir forcer ce poste. Neuf Régimens d'Infanterie avec cinq cens chevaux s'y étoient retranchés derrière le ruisseau qui couvre tout un côté, à la réserve d'un petit espace qui est vers la porte de la ville, où les ennemis avoient élevé une forte digue. L'Infanterie Royale marcha au fauxbourg, sans attendre que le canon eût tiré contre les retranchemens: celle du Maréchal d'Hocquincourt qui avoit la droite, après avoir essuyé tout le feu des rebelles, passa le ruisseau près d'un moulin, pendant que Gadagne emporta la digue à la gauche près de la porte. On dressa en ce dernier endroit des barricades, pour couper toute communication de la ville avec le fauxbourg, où le Vicomte fit entrer ensuite son Infanterie: d'Hocquincourt vint la soutenir à la tête de la Cavalerie; mais elle le suivoit avec tant de précipitation & en si grand nombre, que Turenne ne retenant que quelques escadrons, jugea à propos d'en renvoyer la meilleure partie joindre le Corps de Cavalerie destiné à repousser les ennemis, au cas

Le Vicomte
attaque le
fauxbourg
d'Etampes;
& l'emporte.

AN. 1652.

qu'ils sortissent par une autre porte de la ville. L'attaque & la défense furent également vigoureuses : on se disputa chaque maison, chaque enclos, & toutes les murailles des jardins. Le Régiment de Turenne appuya avec tant de valeur les autres troupes Royales, qu'ayant été poussées un peu loin par les rebelles, elles revinrent avec une nouvelle ardeur, & les chasserent de la dernière muraille, d'où ils furent obligés de se retirer dans une Eglise, & y demanderent quartier. Dans cet intervalle, les ennemis, pour secourir leurs gens, sortirent de la ville par la porte du côté de la digue, attaquèrent la barricade, & l'auroient gagnée malgré la fermeté de Gadagne, si le Vicomte qui s'avança à la portée du pistolet avec quelques escadrons, ne les eût repoussés. (1) Ils tenterent encore deux sorties avec aussi peu de succès; & après un combat obstiné qui dura trois heures, le fauxbourg fut emporté; la Cavalerie ennemie se sauva en passant le ruisseau, & des neuf Régimens d'Infanterie il y eut neuf cens hommes de tués & dix-sept cens faits prisonniers. Les Marquis de Navailles & de Gadagne, le Comte de Broglio & le Baron de Vaubecourt se distinguèrent dans cette occasion, avec éclat.

L'action finie, si les rebelles avoient sçu profiter de la faute que fit une partie de l'armée du Roi, ils auroient pû la défaire dans sa retraite. Le Maréchal d'Hocquincourt marchoit avec la tête de l'armée droit à Etréchi, sans faire

(1) On a tiré tous ces détails des Mém. du Duc d'Yorck qui fut présent à l'action.

attention à la situation du Vicomte qui ne pouvoit le suivre avec l'arrière-garde, avant que d'avoir rassemblé ses soldats dispersés & occupés à piller le fauxbourg. Les ennemis en sortant par la porte dite de Paris, du côté opposé à celui de la porte d'Orléans, auroient pu couper les deux parties de l'armée divisée, & les battre toutes les deux: mais ils se contenterent d'attaquer l'arrière-garde, pendant qu'elle se retiroit; & la presserent si vivement, que le Vicomte fut obligé de revenir sur ses pas, avec un Corps de Cavalerie pour la dégager. Comme on l'eût averti que l'avant-garde étoit partie, *Il est trop tard*, répondit-il en haussant les épaules, *pour remédier à cet inconvénient* (1); & conservant sa tranquillité, malgré le danger que l'embaras des prisonniers augmentoit, il se hâta de gagner Etréchi, où il rejoignit le Maréchal, & d'où le lendemain toute l'armée alla à Châtres.

Les malheurs arrivés à la Maison Royale de Stuart, par les troubles intestins d'Angleterre, obligerent la Reine de la Grande Bretagne Henriette fille de Henri IV. de chercher un azile en France, pour implorer la protection de cette Couronne. Les Princes ses fils Charles II. & le Duc d'Yorck, après le parricide commis dans la personne du Roi leur pere, ayant échoué dans toutes leurs entreprises contre l'usurpateur Cromwel, vinrent aussi à Paris auprès de la Reine leur mere. Comme le Duc d'Yorck alors âgé de dix-huit ans ne respiroit que la guerre, la haute idée

Le Duc d'York arrive dans le Camp du Vicomte.

(1) Mém. MSS. du Duc d'Yorck.

AN. 1652.

qu'il avoit du Vicomte de Turenne , l'engagea à quitter Paris secrètement pour aller servir volontaire dans l'armée du Roi , & apprendre son métier sous un si grand Général. Il se trouva à l'action du fauxbourg d'Etampes , & s'y comporta avec cette valeur qu'on admira toujours dans le Duc d'York. Le Vicomte le reçut avec les égards dûs à sa naissance ; & par toutes les marques de tendresse qu'il lui donna , tâcha d'adoucir le souvenir de ses infortunés.

Le Vicomte prend la résolution d'assiéger Etampes.

Trois jours après le combat d'Etampes , on envoya le Maréchal d'Hocquincourt dans son Gouvernement de Péronne , sous prétexte que les Espagnols s'en approchoient ; & l'armée du Roi demeura sous les ordres du Vicomte seul. Turenne sachant que toutes les forces du Prince de Condé & de ses partisans en-deçà de la Loire étoient réduites aux troupes enfermées dans Etampes , où le fourage commençoit à manquer , conçut le dessein d'aller bloquer cette ville , pour les affamer s'ils y restoient , ou les combattre s'ils en sortoient. Le Comte de Tavannes commandoit les troupes du Prince , Valon celles du Duc d'Orleans , & Clinchamp les Espagnols. Ils avoient tous trois du courage ; mais aucun d'eux n'avoit assez d'expérience pour conduire une armée : quoique l'intérêt fût commun , les vûes étoient différentes , & la jalousie continuelle caufoit de fréquentes disputes. Le Vicomte étoit trop habile pour ne pas profiter de cette mésintelligence : cependant comme leur armée étoit composée de quatre mille hommes de pied & de trois mille chevaux , & que celle du Vicomte

n'alloit au plus qu'à dix mille hommes, on regarda ce blocus comme une entreprise téméraire : mais le Prince de Condé qui connoissoit mieux que personne la capacité de Turenne, ne jugeant pas de même, craignit qu'on ne forçât son armée à se rendre à discrétion, & pressa l'Archiduc Léopold, alors Gouverneur des Pays-bas, de lui envoyer promptement du secours.

AN. 1652.

Le Roi partit de S. Germain, & pendant qu'il se rendoit à Melun, le Vicomte de Turenne s'avança à une lieue d'Etampes. Cette ville est située dans un fond : ses murailles flanquées de petites tours sont de mauvaise défense ; du côté d'Orleans elles sont baignées d'une petite riviere, & entourées d'un fossé sec du côté de Châtres : tout auprès les rebelles occupoient une colline sur laquelle est bâtie une tour ronde d'où l'on découvre toute la plaine. Le Vicomte s'empara des autres hauteurs, distribua des troupes à droite & à gauche, en logea une partie dans les ruines des faux-bourgs que les ennemis avoient brûlés à son approche, & mit le reste de son armée assez près d'Etampes, dans un Camp dont le canon n'incommodoit guère la ville située dans un fond. Malgré les fréquentes sorties des assiégés, on acheva bientôt les lignes de contrevallation, qui ne purent être d'une grande profondeur, à cause de la qualité du terrain qui est fort pierreux : celles de circonvallation parurent inutiles, n'y ayant point d'ennemis au dehors : on dressa un pont sur la riviere pour empêcher les assiégés d'aller au fourage, & l'on se dispoisoit à en faire plusieurs

22. Mai.
Etampes
assiégée par
le Vicomte.

AN. 1652.

autres, lorsqu'on reçut la nouvelle de l'arrivée du Duc de Lorraine en France. Ce Prince dépouillé de ses Etats, avoit dix mille hommes de troupes qui le suivoient par-tout. Peu fidele à ses engagements, il avoit promis par un traité secret de les employer cette année au service du Roi d'Espagne, dans le tems même qu'il avoit donné des paroles si positives au Cardinal Mazarin, que, sur les ordres de la Cour, le Maréchal de la Ferté Gouverneur de Lorraine lui permit de rassembler ses troupes, & qu'on lui fournit des vivres sur son passage: mais en approchant de Paris il ne se fit aucun scrupule de se déclarer pour les Princes. Ce contre-tems fit changer de plan à Turenne: il résolut d'attaquer de vive force la ville d'Etampes, pour l'emporter, avant que le Duc de Lorraine vint la secourir. Comme l'artillerie manquoit d'attelages, la Cour fut obligée d'envoyer tous les chevaux qu'on pût trouver, jusques à ceux des carrosses du Roi & de la Reine. Avec ce secours le Vicomte fit dresser des batteries contre la demi-lune qui étoit près de la porte d'Orleans; & dès que les défenses en furent ruinées, le Marquis de Gadagne commandé pour aller l'attaquer, y marcha la nuit à la tête de mille hommes & s'en rendit maître: mais à la pointe du jour il en fut délogé par les assiégés qui l'attaquerent de tous côtés; & après avoir reçu vingt coups dans son bufle, n'échapa du milieu des escadrons ennemis que par un bonheur extraordinaire. Le Vicomte averti revint sur le champ de son quartier où il étoit allé, & ordonna de marcher à toute l'Infanterie qui y étoit: son

son Régiment arrivant le premier, s'avança seul vers la demi-lune, n'étant pas même secondé de l'artillerie des lignes, essuya tout le feu de la courtine sans tirer un seul coup, entra dans le fossé éboulé par le travail de la nuit, monta sur l'ouvrage rempli de troupes ennemies, les en chassa & y planta ses drapeaux, que les Capitaines pendant tout le combat avoient voulu porter. Cette action d'une vigueur dont il y a peu d'exemples, faisoit espérer du repos pour le reste de la journée: mais les assiégés sortirent l'après midi sur les trois heures avec vingt escadrons & quatre bataillons, pour tâcher de regagner la demi-lune, & tout à la fois pour insulter les lignes du côté où ils seroient le moins attendus. Turenne qui s'y trouva heureusement, envoya ordre à toutes les troupes de se rendre à leurs postes, & manda à l'Infanterie qui étoit dans le Camp de venir le joindre. En même tems il fit sortir des lignes un des trois escadrons qui étoient de garde, l'envoya sous le Comte de Rennel pour charger, & avança lui même avec les deux autres du côté de l'avenüe des retranchemens, où il crut que se feroient les principaux efforts. Le premier escadron ayant été repoussé, les rebelles étoient prêts d'entrer dans les lignes, si deux cens mousquetaires du Régiment des Gardes n'étoient survenus; c'étoit tout ce qu'on avoit pû ramasser au Camp; l'action du matin ayant attiré la plus grande partie de l'Infanterie aux fauxbourgs d'Orleans. Ces mousquetaires à qui le Vicomte recommanda de ne pas tirer tous ensemble, & de bien aju-

AN. 1652.

ster leurs coups, produisirent un grand effet : à leur première décharge, qui éclaircit fort les trois premiers escadrons, ils obligerent la Cavalerie ennemie de s'éloigner; & à leur seconde ils réduisirent l'Infanterie qui avançoit, à chercher un abri derrière un petit rideau, d'où la supériorité du nombre, les exhortations, les menaces, ni les coups ne purent la faire sortir: elle se contenta de faire un grand feu sur les lignes; & se retira dès que les autres troupes du Roi furent arrivées. Les rebelles ne furent pas plus heureux à l'attaque de l'ouvrage; ceux qui le gardoient eurent le tems de se préparer à les recevoir: Traci qui commandoit la Cavalerie Allemande du Vicomte, ayant marché entre les lignes & la ville, rencontra les ennemis qui alloient attaquer l'ouvrage, les chargea brusquement quoiqu'il n'eût que quatre escadrons, les arrêta tout court & donna le tems à d'autres troupes commandées par le Marquis de Richelieu de venir l'appuyer. Avec ce renfort les ennemis furent chargés une seconde fois & forcés de se retirer en grand désordre, après avoir perdu beaucoup de soldats & plus de soixante Officiers. Les Assiégés ne firent plus de sortie considérable; & l'on continua les jours suivans de les presser vivement du côté de la porte d'Orleans & de la demi-lune qu'on avoit reprise: mais dans le tems qu'on attachoit le mineur à la muraille, le Vicomte scut que le Duc de Lorraine, après s'être déclaré pour les Princes, s'approchoit, & qu'on lui préparoit un pont de bateaux au-dessus de Charenton.

Sur cette nouvelle le Maréchal de Turenne jugea devoir lever le siège , pour ne pas s'exposer à être enfermé entre deux armées ennemies , sans lignes de circonvallation. On retira le canon des batteries : les troupes fortirent de la demi-lune ; & après avoir mis le feu aux barraques , l'armée se mit en marche. Pendant que la première ligne faisoit alte , la seconde avançoit environ cinq cens pas , après quoi elle faisoit volte-face ; alors la première ligne s'ébranloit , passoit par les intervalles de la seconde ligne , & continuoit sa marche jusqu'à pareille distance , faisoit alte & volte-face comme avoit fait la seconde , qui recommençoit à son tour le même mouvement. Cette manœuvre fut observée l'espace d'une lieuë ; & les ennemis qui suivirent d'abord la première ligne en escarmouchant , n'entreprirent rien dans la suite qui pût donner de l'inquiétude.

Le quatorzième de Juin Turenne passa la Seine à Corbeil , traversa la forêt de Senard , & fit une si grande diligence , que le Duc de Lorraine apprit son arrivée lorsqu'il s'y attendoit le moins. Le Duc étoit campé sur la hauteur de Villeneuve S. Georges , & faisoit faire un pont sur la Seine , afin que son armée & celle du Prince de Condé pussent se joindre. Le Vicomte ayant reconnu cette disposition , alla sur le soir passer la petite riviere d'Yeres auprès de Brunoi , marcha toute la nuit autour de Gros-bois & s'approcha des ennemis à la pointe du jour , dans l'intention de les attaquer incessamment. Le Prince Lorrain qui ne subsistoit que par le trafic qu'il faisoit de ses troupes , ne vou-

AN. 1652.
Belle retraite du Vicomte de devant Etampes.

Le Vicomte va pour attaquer le Duc de Lorraine dans son Camp de Villeneuve S. Georges.

AN. 1652.

lut pas les exposer au sort d'une bataille, quoiqu'elles fussent supérieures à celles du Roi. Comme il attendoit à tout moment l'armée qui venoit d'Etampes, il se flatta d'amuser le Vicomte par les négociations : il s'étoit déjà préparé cette ressource, & avoit attiré de Paris auprès de lui le Roi d'Angleterre, pour s'autoriser de sa médiation & l'engager même à être sa caution envers la Cour de France, où la mauvaise foi du Duc si souvent reconnue l'avoit entièrement décrédité. Ce fut donc à sa priere que le Roi Charles manda du Camp des Lorrains au Duc d'York son frere, qu'il souhaittoit ardemment de le voir, pour négocier la paix entre les deux armées. Le Vicomte y consentit, & le Prince Anglois voulut bien se charger des conditions que ce Général exigeoit du Duc de Lorraine. Cependant le Vicomte avançoit toujours pour ne pas se laisser surprendre aux artifices du Duc, qui s'étoit posté avec tous les avantages que le terrain pouvoit lui donner. Il avoit un bois à main droite, la riviere d'Yeres à sa gauche, & au front de son armée six redoutes qu'en une seule nuit il avoit fait construire : son Infanterie y étoit logée, & cinq cens mousquetaires étoient postés dans le bois. Son armée montoit à cinq mille hommes de Cavalerie & à trois mille d'Infanterie ; outre mille ou douze cens hommes des troupes du Prince de Condé, que le Duc de Beaufort avoit amenés. L'armée du Roi affoiblie par les pertes faites devant Etampes, n'étoit guere plus que de sept mille hommes.

L'embarras du Roi d'Angleterre étoit extrême sur le parti qu'il devoit prendre, au cas que les deux armées en vinssent aux mains. Il ne lui convenoit pas de se retirer à la veille d'une bataille, sans en partager l'honneur : il avoit des obligations particulières au Duc de Lorraine qui l'aimoit, avec qui d'ailleurs la conformité d'esprit l'avoit lié ; & en même tems il étoit sous la protection du Roi : il ne pouvoit combattre pour les Lorrains, sans autoriser la rébellion ; ni passer du côté de l'armée de France, sans paroître trahir son ami. Le Duc d'Yorck trouva le Roi son frere dans cette perplexité, en venant lui faire part des propositions, par lesquelles le Vicomte demandoit ; qu'on cessât sur le champ de travailler au pont sur la Seine ; que le Duc de Lorraine s'engageât à sortir du Royaume dans quinze jours ; & qu'en même tems il donnât sa parole de ne plus secourir les rebelles. Tandis que les deux Princes s'entretenoient, le Duc de Lorraine entra dans la chambre, & le Duc d'Yorck lui présenta le projet du traité : il le reçut de cet air railleur qui lui étoit naturel ; mais qui dans cette occasion parut un peu forcé : il consentit d'abord au premier article, & envoya sur le champ un Officier pour faire cesser le travail du Pont ; mais il rejetta les deux autres en protestant que rien ne pourroit l'obliger à y acquiescer : le Duc d'Yorck repliqua que le Vicomte seroit inflexible ; & la Conférence finit. Le Duc de Lorraine s'imaginant que le jeune Prince aimeroit mieux une bataille qu'un accommodement, pria le Roi d'Angleterre d'envoyer avec lui

AN. 1652.

Le traité est signé entre le Duc de Lorraine & le Vicomte.

AN. 1652.

Mylord Germin, pour essayer d'obtenir du Vicomte des conditions moins dures. Turenne avoit toujours marché sans perdre de tems, & le Duc d'Yorck avec Mylord Germin le trouverent à une lieuë du Camp des Lorrains. Le Prince Anglois lui rapporta la réponse du Duc de Lorraine, & Germin, ayant employé inutilement toute son éloquence pour l'ébranler, s'en retourna. L'armée continuant de marcher, n'étoit plus éloignée des ennemis que de la portée du canon, quand le Roi d'Angleterre vint lui-même parler au Vicomte : tout ce qu'il put obtenir de lui, fut qu'il enverroit quelqu'un pour la dernière fois au Duc de Lorraine. Le Marquis de Gadagne fut chargé de lui porter les conditions par écrit, & de lui dire qu'il falloit sur le champ ou signer ou combattre. Il partit & trouva le Duc de Lorraine auprès de ses batteries : ce Prince ayant lû les articles prescrits par Turenne, dit à ses Canoniers, en présence de Gadagne, de tirer : mais il parut qu'on leur avoit défendu auparavant d'obéir, & que ce n'étoit qu'une feinte pour gagner du tems. Le Duc de Lorraine enfin voyant que Gadagne insistoit toujours sans se relâcher, signa les articles ; & Gadagne les rapporta au Vicomte, qui demanda deux otages pour garans de l'exécution.

Les armées
du Duc & du
Vicomte se
séparent.

Le traité fut à peine signé, que l'armée des Princes parut de l'autre côté de la Seine. Les Lorrains sortirent de leurs retranchemens, & défilèrent devant l'armée du Roi qui demeura en bataille : une partie des troupes de Condé, que le Duc de Beaufort avoit amenées, s'engagea dans l'armée

Royale; & l'on permit au reste de retourner à Paris. Beau-
 fort y étant arrivé, fit regarder aux Parisiens le Roi d'An-
 gleterre, comme l'auteur du traité qui venoit d'être conclu,
 & les irrita à un tel point, que pendant plusieurs jours aucun
 Anglois n'osa paroître en public, de peur d'être insulté.

L'armée d'Etampes, après le départ du Duc de Lorraine,
 s'étoit retirée à Villejuy: le Prince de Condé qui alla en
 prendre le commandement, la mena à S. Cloud, où il la
 fit camper le long de la riviere jusqu'à Surenne; & s'étant
 assuré du pont, il crut n'avoir plus rien à craindre, quoi-
 qu'il n'eût au plus que six mille hommes. Cependant le
 Vicomte de Turenne persistoit dans le dessein qu'il avoit
 formé de dissiper ce reste de troupes, qui étoit l'unique sou-
 tien de la rébellion: mais voyant que de quelque côté qu'il
 marchât aux ennemis, l'interposition de la Seine les ren-
 droit toujours maîtres d'éviter le combat; & jugeant ne
 pouvoir surmonter cet obstacle que par la supériorité du
 nombre, qui le mettroit en état de les attaquer en même
 tems en-deçà & au-delà de la riviere, il remontra au Car-
 dinal la nécessité qu'il y avoit de faire hâter la marche des
 troupes, que le Maréchal de la Ferté amenoit de Lorraine.
 En attendant ce renfort, Turenne resta quelques jours à
 Ville-neuve S. Georges: il en partit vers la fin de Juin, mar-
 cha à petites journées, passa la Marne à Lagni & alla camper
 près de Dammartin, pour empêcher le passage d'un Corps
 de troupes Espagnoles qui devoit venir de Flandre en cou-
 lant le long de la riviere d'Oyse. Quelques jours après,

AN. 1652.
 Le Prince
 de Condé se
 remet à la
 tête de l'ar-
 mée des ré-
 belles.

AN. 1652.

l'armée Royale, par la jonction du Maréchal de la Ferté, se trouvant de dix à onze mille hommes, alla camper près de S. Denis, où la Cour étoit venue de Melun; & le Vicomte aussi-tôt ordonna qu'on amenât de Pontoise des bateaux pour construire un pont vis-à-vis d'Epinaï, où l'isle S. Denis en partageant la Seine, facilitoit la construction de cet ouvrage. Les efforts que fit le Prince pour le traverser furent inutiles: le canon qu'on plaça dans l'isle dont on se faisoit d'abord, écarta les ennemis de la rive opposée; & il ne put y rester que cent mousquetaires, à l'abri d'un rideau, d'où ils faisoient feu sur les travailleurs. La Fitte Major du Régiment de la Ferté, hardi & bon Officier, passa à la nage avec cinquante maîtres, coupa la retraite aux cent fantassins, en tua plusieurs, & emmena dans un bateau les autres prisonniers, sans avoir perdu un seul homme.

Le Prince de
Condé dé-
campe pour
aller à Cha-
renton.

1. Juillet.

Condé, qui vit le pont achevé, désespéra d'empêcher le passage, & craignant d'avoir bientôt sur les bras toute l'armée Royale, projetta de mener la sienne dans cette langue de terre où se fait la jonction de la Seine & de la Marne, au dessous de Charenton, comme le meilleur poste qu'il pût prendre aux environs de Paris. Il décampa à l'entrée de la nuit, passa sur le pont de S. Cloud qu'il fit rompre ensuite, traversa le bois de Boulogne, descendit au Cours-la-Reine, & voulut prendre son chemin par la porte de la Conférence, mais les Parisiens ayant refusé de la lui ouvrir, il passa la nuit dans le Cours, & le lendemain à la pointe du jour pour gagner Charenton, il marcha entre le Roule & la porte S.
Honoré

Honoré, par la Ville-l'Évêque, par les Porcherons, par les fauxbourgs S. Denis & S. Martin & par les marais, craignant à chaque pas que l'on ne tombât sur son arriere-garde. Turenne informé des mouvemens de Condé, partit au milieu de la nuit, ordonna à son armée de le suivre, fit avertir le Maréchal de la Ferté de venir le joindre avec ses troupes qui étoient déjà au-delà de la Seine, & résolut d'attaquer le Prince avant qu'il pût gagner Charenton, sans attendre ni le canon, ni le Maréchal de la Ferté. Il passa à S. Denis pour y conférer avec le Cardinal Mazarin, & arriva à la Chapelle où il découvrit les ennemis. En allant les reconnoître, il trouva à l'entrée du fauxbourg S. Denis une partie de leur Infanterie postée dans des moulins & dans des maisons : les mousquetaires qu'il fit avancer la chargerent, & donnerent lieu à la Cavalerie du Roi de charger leur arriere-garde, qui après s'être défenduë quelque tems, fut mise en déroute avec perte de la plûpart de leurs Officiers. Turenne continuant de pousser les rebelles, atteignit vers l'hôpital S. Louis le reste de leur arriere-garde, qui étoit d'environ trois cens chevaux, & les tailla en pièces.

Le Prince poursuivi si vivement, sentit qu'il ne pourroit gagner Charenton, & prit le parti de se retirer dans le fauxbourg S. Antoine. Réduit à cette extrémité il se crut encore heureux de trouver dans ce fauxbourg, outre les barrières où l'on paye les droits du Roi, des retranchemens faits depuis peu pour arrêter les courses des troupes du Duc de Lorraine, pendant qu'elles étoient à Ville-neuve saint

AN. 1652.

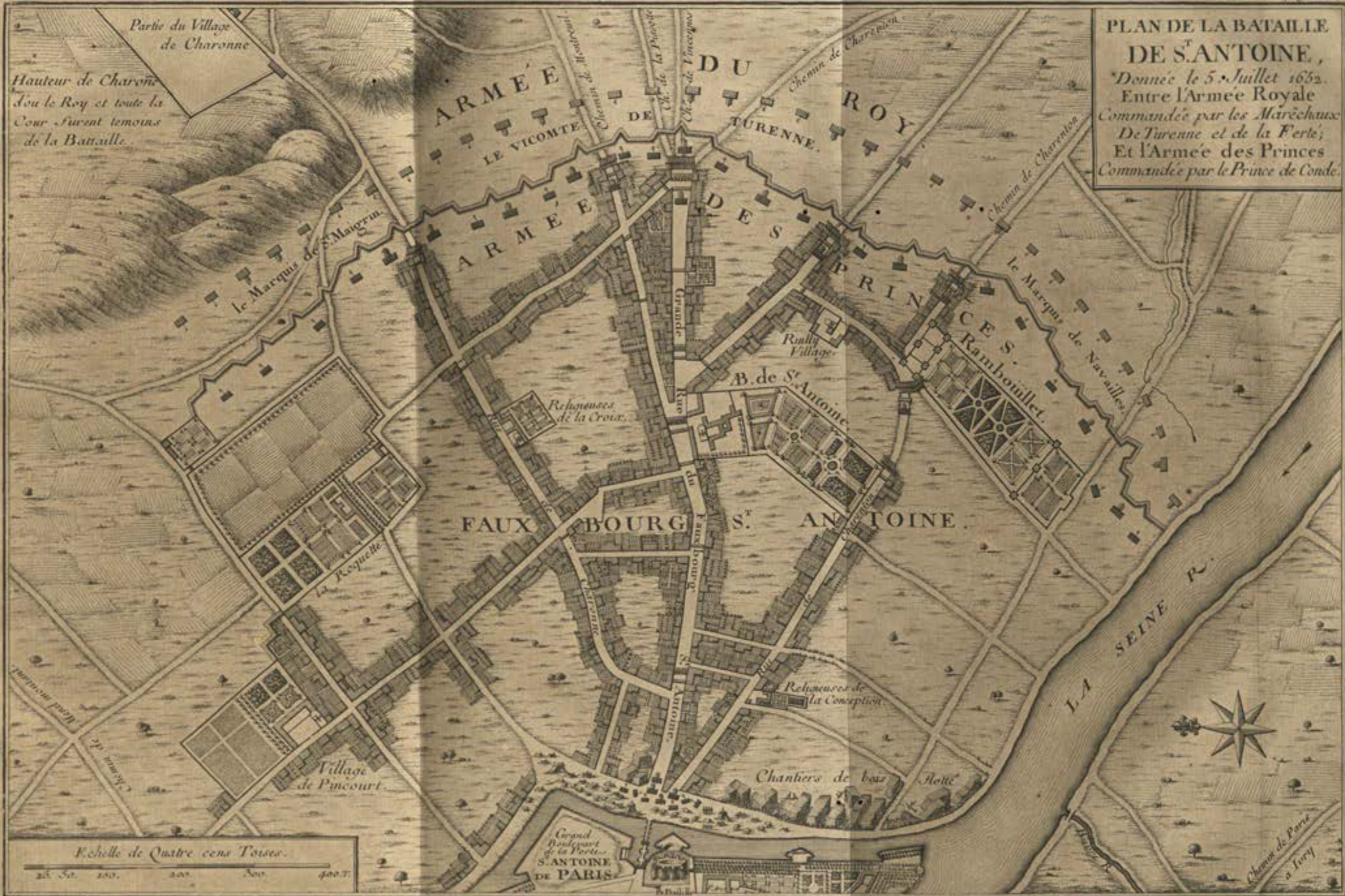
2. Juiller.

Le Prince de Condé se retranche dans le fauxbourg S. Antoine.

AN. 1652. Georges. Sur le champ il fortifie les uns & les autres , fait construire de nouvelles barricades & des traverses dans les ruës , fait percer les maisons , y loge des mousquetaires , garnit de Cavalerie & d'Infanterie tous les endroits par où il peut être attaqué , en donne le commandement à des Officiers également distingués par leur valeur & par leur expérience , établit sa place d'armes dans le terrain vuide qui est devant la porte S. Antoine. Enfin Condé ne donna jamais de marques plus éclatantes de sa capacité dans la disposition , ni de sa valeur dans l'exécution.

La Cour presse le Vicomte d'attaquer le Prince plutôt qu'il ne vouloit.

Turenne ayant toujours pressé l'ennemi le long des faux-bourgs , étoit arrivé à celui de S. Antoine , où il vouloit demeurer sans combattre jusqu'à ce que le Maréchal de la Ferté l'eut joint. Dans le même tems le Roi , le Cardinal & toute la Cour vinrent sur la hauteur de Charonne ; où comme d'un amphithéâtre , ils furent spectateurs des scènes cruelles de cette fameuse journée. Dès que l'Infanterie Royale eut joint la Cavalerie , le Vicomte reçut ordre d'attaquer incessamment le fauxbourg : il eut beau remontrer que l'ennemi ne pouvant échapper , à moins que les Parisiens ne lui ouvrissent leurs portes , il seroit téméraire de rien entreprendre contre des troupes si bien retranchées , avant que d'avoir de l'artillerie & les instrumens nécessaires pour rompre les murs , combler les retranchemens , & enfoncer les barricades : la Cour impatiente n'eut point d'égard à ses représentations ; le Duc de Bouillon même pressa son frere plus que tous les autres , & lui fit entendre que



Dezire et grave par le S. Coquart.

s'il résistoit aux volontés du Cardinal , il devoit craindre qu'on ne le soupçonnât de vouloir ménager le Prince de Condé. Ce ne fut pourtant qu'à un ordre réitéré que le Vicomte céda , pour aller malgré lui attaquer les ennemis dans ce moment.

AN. 1652.

Le fauxbourg S. Antoine est composé de trois ruës principales , qui aboutissent à la porte de la ville comme à leur centre , en formant une espèce de patte d'oye , & qui dans leur longueur sont traversées par plusieurs autres ruës. Le Vicomte commença par étendre son armée sur une ligne courbe depuis le bas de Charonne jusqu'à la riviere de Seine , pour ne laisser aucune issue aux troupes du Prince : il ordonna trois attaques à la fois : il chargea le Marquis de S. Mègrin (1) de celle de la droite du côté de Charonne , & le Marquis de Navailles (2) de celle de la gauche , vers la riviere de Seine ; se réservant l'attaque du milieu par la grande ruë : il recommanda qu'on eut soin de s'assûrer des ruës de traverse , à mesure qu'on avanceroit dans le fauxbourg , afin que par leur communication , les divers Corps de troupes pussent se rejoindre & s'entre-secourir dans les grandes ruës. Toutes les dispositions étant faites , on marcha aux retranchemens des rebelles , qui faisoient un feu terrible ; on les en chassa par un feu supérieur , & l'on aborda les barricades. Le Marquis de S. Mègrin à la tête des Gardes Françoises & du Régiment de la Marine , soutenus

Bataille de
S. Antoine.

(1) Jacques Stuart de Cauffade Prince de Carenci , Marquis de saint Mègrin & Comte de la Vauguyon.

(2) Philippe de Montault de Foix depuis Pair & Maréchal de France.

AN. 1652.

des Gendarmes & des Chevaux-Légers, attaqua celle de la rue de Charonne, & s'en rendit maître, malgré le feu qu'on faisoit de toutes parts & des maisons & des murailles. Les Gendarmes aussi-tôt & les Chevaux-Légers entrèrent avec précipitation dans cette rue, devancerent l'Infanterie sans lui donner le tems de chasser les ennemis des maisons voisines, & poursuivirent les fuyards avec une ardeur indiscrète jusqu'au marché (1). Le Prince qui y étoit, vint à la tête de vingt-cinq Officiers ou Volontaires, qui se trouverent auprès de lui, & les chargea si brusquement, qu'ils furent renversés sur leurs fantassins : les uns & les autres mis en désordre, furent poussés à leur tour par les rebelles à travers le feu que l'on faisoit par les fenêtres, & rechassés jusqu'à la premiere barricade : le Marquis de S. Mégrin y fut tué, aussi-bien que le Marquis de Mancini neveu du Cardinal.

Acharnement mutuel des Soldats.

Pendant que cette action se passoit à la droite, le Régiment d'Infanterie de Turenne qui étoit à la gauche, du côté de la rue de Charenton, chassa d'abord les ennemis de plusieurs maisons & de quelques jardins où ils s'étoient postés; mais ayant appris la déroute de S. Mégrin & craignant d'être coupé, il s'arrêta & se contenta de garder ce qu'il avoit pris. Les Régimens d'Uxelles & de Carignan attaquèrent plus loin à la gauche les murailles d'un jardin : quoique leurs deux Lieutenans Colonels eussent été tués d'abord, les soldats s'avancerent d'eux-mêmes, & malgré le grand

(1) Mém. MSS. du Duc d'York.

feu qu'on faisoit sur eux , gagnerent les intervalles des ouvertures , par lesquelles les ennemis tiroient : le mousquet ne pouvant plus être d'usage on se servit des pistolets , on se jettoit des pierres de part & d'autre , on fourroit les épées au travers des trous qu'on élargissoit avec les mains , faute d'aucun instrument : pendant cette manœuvre qui dura longtems avec une espèce de fureur , les deux Régimens furent soutenus par un escadron de Cavalerie tiré des Régimens de Clare & de Richelieu , qui d'abord mis en désordre , se rallia ensuite , & conserva son poste jusqu'à la fin du combat (1). Un peu plus près de la riviere , proche le jardin de Rambouillet , le Marquis de Navailles emporta la barricade qui lui étoit opposée , fit déloger les ennemis des maisons qu'ils occupoient & les obligea à gagner le derriere des jardins voisins , où ils avoient déjà de l'Infanterie : Eclairvilliers Maréchal de Camp de l'armée Royale prenant leur retraite pour une fuite , passa la barricade avec la Cavalerie qu'il commandoit : ils firent dans le même tems volteface ; & voyant qu'on ne pouvoit déboucher que de front pour venir à eux , ils le chargerent avant que la moitié de son monde fût passée & qu'il eût pû se former en escadron ; le battirent , le firent prisonnier , lui tuerent plusieurs Cavaliers & quelques Officiers ; & après avoir poursuivi le reste jusqu'à la barricade , se retirerent en essuyant un assez grand feu de la part de l'Infanterie du Roi , qui s'étoit emparée des maisons , que les rebelles venoient d'abandonner.

(1) & (2) Mém. MSS. du Duc d'York.

AN. 1652.

Le Vicomte
est repoussé
deux fois par
le Prince de
Condé,

Le Vicomte de Turenne qui jusques-là s'étoit porté aux différentes attaques, s'avança enfin dans la grande rue dont il avoit déjà fait couper la barriere, malgré la résistance de ceux qui la défendoient: il marchoit en ordre dans cette rue, renversant tout ce qui se trouvoit sur son passage, & alloit emporter les premieres traverses, lorsque Condé arrêta ses progrès. (1) Ce Prince forma un escadron de toutes les personnes de qualité de son armée, qui n'avoient point de commandement & des Gentilshommes qui lui étoient attachés, fondit sur les troupes du Roi, les fit plier & les ramena battant jusqu'à la barricade. Le Vicomte ayant pris des gens frais, pendant que le Prince faisoit reprendre haleine aux siens, passa une seconde fois cette barricade, culbuta tous ceux qui se présenterent, força plusieurs traverses & parvint jusqu'à l'Abbaye de S. Antoine au milieu du fauxbourg; mais Condé revint sur lui avec une nouvelle ardeur & le fit encore reculer. Jamais action ne fut disputée avec une valeur plus continuë & plus opiniâtre: les deux Généraux tout couverts de sang, & toujours exposés au feu des mousquetaires qui tiroient des maisons à droite & à gauche, combattirent souvent vis-à-vis l'un de l'autre à la portée du pistolet; la fureur martiale de l'un & le sang froid de l'autre faisoient un contraste, dont le spectacle excitoit l'admiration & la terreur. Enfin le Vicomte voyant qu'il ne pouvoit forcer ce gros de Cavalerie

(1) Il paroît par les Mém. de la Rochefoucault & par l'Histoire MS. de l'Abbé Raguenet, que cette action est différente de celle de la rue de Charonne où S. Mégrin fut tué.

choisie, détacha des troupes de son attaque, qui allèrent renforcer celle du Marquis de Navailles, pour prendre Condé par derrière & l'envelopper. (1)

AN. 1652.

Dans ce moment les troupes du Maréchal de la Ferté arrivèrent avec le canon. On en plaça à l'entrée de la grande rue six pièces, qui bientôt firent disparaître les soldats dont elle étoit remplie : ensuite on battit les maisons qui défendoient le passage de la barricade : comme les murs avoient peu d'épaisseur, les boulets les perçoient aisément ; mais les ennemis s'y maintinrent avec opiniâtreté & continuèrent leur feu des fenêtres. Cependant le Duc de Beaufort qui avoit employé inutilement toute la matinée à haranguer les Parisiens, pour les exhorter à ouvrir les portes au Prince, sortit de Paris, & piqué d'émulation résolut de se signaler par quelque action éclatante : ayant proposé au Duc de Nemours de reprendre la barricade que le Marquis de Navailles avoit emportée, & par-là d'empêcher que les troupes du Prince ne fussent enveloppées, il se mit avec lui à la tête d'un Corps d'Infanterie : le Duc de la Rochefoucault & plusieurs personnes de qualité encore en état de combattre, s'étant joints à eux, ils marchèrent tous avec intrépidité entre les feux du Régiment de du Plessis-Praslin & de Douglas, qui occupoient les deux côtés du passage ; mais le Régiment de Picardie qui défendoit la barricade, les repoussa si vivement, qu'ils ne purent la forcer (2). Le Duc de

Belle action des Ducs de Beaufort & de Nemours.

(1) Hist. MSS. de Ragueneau.

(2) Mém. MSS. du Duc d'York, que l'on a suivi préférentiellement aux Mémoires de la Rochefoucault.

AN. 1652.

Nemours fut blessé en plusieurs endroits, le Duc de la Rochefoucault reçut un coup au coin de l'œil, sans compter beaucoup d'autres gens de distinction tués ou blessés. Le Vicomte qui sur le bruit de la mousqueterie étoit accouru, trouvant le poste conservé & en bon état, revint à la batterie de la grande rue, où les ennemis tenoient toujours bon dans les maisons qui étoient à la gauche de la barricade. Comme il eut découvert un endroit qui n'étoit point gardé, il fit mettre pied à terre à quelques cavaliers, qui se glissant par derriere, envelopperent & forcerent ces maisons, où cent hommes qui les avoient si longtems défenduës furent tous passés au fil de l'épée (1). Dans le même tems, les Régimens d'Uxelles & de Carignan, qui avoient toujours combattu à travers les trous d'une muraille, par leur obstination à les élargir, vinrent à bout de l'abattre, & chasserent les ennemis de tous les jardins de la gauche. (2)

Les Parisiens
ouvrent la
porte de la
ville aux
troupes du
Prince.

Les troupes du Prince de Condé rebutées de tant d'attaques, prirent l'épouvante, abandonnerent les barricades & les traverses, & s'étant retirées dans la place d'armes devant la porte S. Antoine, refuserent d'avancer & ne voulurent plus obéir. Le Vicomte résolu de donner une attaque générale, ne jugea pas à propos de les poursuivre: pendant qu'il accordoit à ses troupes quelques momens pour respirer, il fit avancer l'artillerie vers la place d'armes, & le signal donné, l'attaque générale commença. On alloit faire un carnage épouvantable de toutes les troupes du

(1) & (2) Mém. du Duc d'York,

Prince, ainsi ferrées & ramassées dans la place d'armes, lorsque les Parisiens qui jusques-là neutres étoient demeurés spectateurs, voyant l'extrémité où étoit réduit le Prince de Condé, se déclarerent en sa faveur, & lui ouvrirent la porte de la ville. Le canon de la Bastille qui tira en même tems, empêcha le Vicomte de poursuivre les ennemis jusques dans Paris.

Les Parisiens prévenus par les artifices du Cardinal de Retz, & persuadés que la paix du Prince étoit faite sans qu'ils y fussent compris, avoient regardé le commencement de cette action, comme une comédie qui se jouoit de concert avec Mazarin. Retz, qui goûtoit d'avance le plaisir de voir périr le Prince, ne quittoit point le Duc d'Orleans, pour le dissuader de sortir & de s'exposer : la Princesse de Montpensier de son côté employoit tout, pour tirer Gaston son pere de la léthargie où Retz le tenoit : enfin ayant arraché de lui les ordres qu'elle demandoit, elle les porta elle-même à la Maison de Ville, alla de ruë en ruë exhorter le peuple, l'excita à prendre les armes, & en fit sortir une partie pour escarmoucher, en même tems que le canon de la bastille tiroit sur l'armée du Roi, & que les troupes du Prince entroient dans la ville. Condé traversa Paris, mena son armée au-delà du fauxbourg S. Victor vers la Salpêtrière, & se retrancha entre la Seine & la petite riviere des Gobelins ; où il crut ne pouvoir être forcé ni affamé, ayant Paris derriere lui.

La Princesse de Montpensier soulève les Parisiens contre le Roi

Deux jours après cette bataille, il arriva un grand désor-

Massacre à

AN. 1652.
L'Hôtel de
Ville.

dre à Paris. On tenoit à l'Hôtel de Ville un Conseil où assistèrent les Députés de tous les Corps : on y propofoit de déclarer le Duc d'Orleans LIEUTENANT GENERAL DU ROYAUME, de bannir à jamais de la France le Cardinal Mazarin, d'établir le Duc de Beaufort Gouverneur de Paris à la place du Maréchal de l'Hôpital, & de donner la Charge de Prévôt des Marchands à Broussel. Le Duc d'Orleans & le Prince de Condé, qui s'y trouverent d'abord, étant sortis, pour laisser délibérer sur les articles proposés, des gens armés ; de toutes conditions à ce qu'il paroiffoit, vinrent tumultueusement dans la place de Grève, & après avoir crié qu'ils vouloient que tout se terminât au gré du Prince de Condé, tenterent de forcer la Maison de Ville, mirent le feu aux portes, & tirèrent sur ceux qui paroiffoient aux fenêtres. Le péril dont les flammes menaçoient devint le plus pressant : la plûpart de ceux qui étoient renfermés se précipiterent par le degré, ou se jetterent par les fenêtres basses ; & les mutins confondant les Frondeurs & les Royalistes, les massacrerent sans distinction. Ce désordre affreux qui dura presque jusqu'à minuit, ne put être calmé que par l'arrivée du Duc de Beaufort qui fut toujours l'idole du peuple. On n'a jamais sçu précisément quelle avoit été la cause de ce malheur : il y a quelque raison de croire que le Prince avoit aposté des soldats déguifés pour intimider l'assemblée, & empêcher qu'on n'y délibérât contre ses intérêts ; mais il est vrai-semblable qu'ils avoient été au-delà de ses ordres : cependant le simple soupçon inspira

aux Parisiens une violente haine contre le Prince; & cette AN. 1652.
assemblée, où la Fronde croyoit trouver sa sûreté, fut une des principales causes de sa ruine. Les jours suivans on se rassembla de nouveau; & la plûpart des articles furent arrêtés, selon la volonté du Prince de Condé.

Les Espagnols profitant des troubles qui agitoient la Ca-
pitale du Royaume, reprirent en peu de tems, sur la fron-
tière qui étoit sans défense, plusieurs Places qu'ils avoient
perdiës les années précédentes. Dans ces circonstances, le
Prince de Condé représenta à l'Archiduc qu'il n'étoit plus
en état de tenir la Campagne; & que si on ne lui envoyoit
des secours plus puissans qu'on n'avoit fait jusqu'alors, il ne
pouvoit résister long-tems à l'armée du Roi. L'Archiduc
craignant que le Prince n'abandonnât le parti, & n'ayant
plus rien à appréhender du côté de Flândre, ordonna au
Comte de Fuenfaldagne de mener son armée en France, &
de se joindre aux troupes du Duc de Lorraine, qui, selon
sa coutume, avoit de nouveau rompu son traité avec la
Cour, & s'étoit rengagé avec l'Archiduc. Ces deux Corps
réünis qui faisoient plus de vingt mille combattans, devoient
marcher avec le Prince de Condé, pour aller accabler l'ar-
mée du Roi, qui n'étoit que de huit mille hommes.

La Cour qui étoit demeurée à S. Denis, allarmée de cette
nouvelle, songea à s'éloigner de Paris & à chercher un azile
dans quelque Province. Rouen & Dijon ayant refusé de la
recevoir, si le Cardinal n'étoit congédié en même tems, la
Reine tourna ses vûës du côté de Lyon, & résolut d'y me-

Les Espa-
gnols vien-
nent au se-
cours du Prin-
ce de Condé
avec une ar-
mée de vingt
mille hom-
mes.

La Cour
prend la ré-
solution de
se retirer à
Lyon, & le
Vicomte s'y
oppose.

AN. 1652.

ner le Roi sous une escorte de deux mille hommes (1). Turenne l'apprit à S. Denis du Duc de Bouillon son frere, & prévoyant les suites funestes de cette démarche, alla représenter au Cardinal » que la retraite de la Cour entraîneroit infailliblement la perte de toutes les Places frontières de Picardie, de Champagne & de Lorraine; que ces Provinces se voyant abandonnées, chacune ne songeroit qu'à s'accommoder avec les Espagnols, ou avec les Princes; qu'un pareil exemple inspireroit aux autres Provinces l'envie de se soulever, & réduiroit peut-être la Cour à la nécessité de quitter le Royaume: qu'il étoit plus sûr & plus décent de mener le Roi à Pontoise, avec la garde qui avoit accoutumé de l'accompagner; que ce poste aisé à défendre le mettroit à couvert des entreprises des Parisiens, qui d'ailleurs s'étoient fort détachés des interêts du Prince depuis le massacre arrivé à l'Hôtel de ville; qu'il marcheroit avec l'armée à Compiègne pour observer les mouvemens de Fuenfaldagne; que le Général Espagnol n'oseroit alors marcher à Paris, de peur de laisser la Flandre dégarnie, & de mettre entre ce pays & son armée celle du Roi; que les Espagnols ne manqueroient pas d'imaginer du mystère dans la marche des troupes du Roi à Compiègne, & de croire que la Cour n'eût osé la risquer sans une espérance presque certaine de quelque accommodement avec le Prince de Condé. «

Le Vicomte Le Cardinal conçut toute la solidité des raisonnemens du

(1) Voyez les Mém. MSS. du Vicomte.

Vicomte : le voyage de Lyon fut rompu ; la Cour alla à Pontoise, & l'armée en trois jours se rendit à Compiègne. Fuenfaldagne s'étoit avancé jusqu'à Chauni, où le Duc d'Elbeuf se laissa enfermer mal à propos, avec sept ou huit cens chevaux qu'il avoit assemblés dans son Gouvernement de Picardie : les Ennemis lui avoient coupé les passages ; la Place étoit foible ; il fut obligé de se rendre après deux jours de siège ; & par la capitulation les Cavaliers laisserent leurs chevaux aux Espagnols. Le Vicomte de Turenne avoit sagement prévu que sa marche vers Compiègne arrêteroit les Ennemis. Après la prise de Chauni qu'ils abandonnerent, ils n'entreprirent point d'autre siège, se contenterent de ravager le pays, craignirent de s'y engager plus avant, toujours dans le soupçon de quelque accommodement secret entre les rebelles & la Cour, s'en retournerent en Flandre, & laisserent sur les frontières le Duc de Lorraine avec ses troupes, & un détachement de leur armée commandé par le Duc Ulric de Wirtemberg, pour secourir les Princes quand ils le demanderoient.

Aussi-tôt que les Espagnols furent retournés en Flandre, le Vicomte de Turenne ramena son armée aux environs de Paris, à une lieue de Gonesse, & il y demeura pendant tout le mois. Une triste occasion l'obligea dans cet intervalle d'aller à Pontoise : le Duc de Bouillon y tomba malade d'une fièvre violente qui l'emporta en peu de jours. Il commençoit alors à être reconnu pour un génie supérieur, plus capable même d'être à la tête des affaires que le Car-

AN. 1652.
chasse les Espagnols de la France.

17. Juillet.

Mort du Duc de Bouillon.

AN. 1652.

dinal Mazarin ; & la Reine alloit lui confier la Sur-intendance générale des Finances. » Cetté mort, dit le Duc de la
 » Rochefoucault, devoit dégoûter les hommes de tous les
 » plans qu'ils font pour leur élévation. L'ambition du Duc
 » de Bouillon étoit foutenuë de toutes les grandes qualités
 » qui pouvoient la rendre heureuse : il étoit vaillant, &
 » ſçavoit parfaitement la guerre : il avoit une éloquence fa-
 » cile, naturelle & infinuante; un ſens droit & un diſcer-
 » nement admirable; l'eſprit net, fécond en expédiens, &
 » propre à foutenir les affaires les plus difficiles : il écoutoit
 » les confeils qu'on lui donnoit avec douceur, avec atten-
 » tion & avec une certaine délicateſſe qui faisoit valoir les
 » raifons des autres, & croire qu'il en tiroit ſes réſolutions.
 » L'opiniâtreté de ſa fortune s'oppoſa toujours à ſa pruden-
 » ce ; & il mourut précifément dans le tems que cette pru-
 » dence avoit ſurmonté l'injuſtice du ſort (1). Le Vicomte
 de Turenne fut moins ſenſible à la perte que ſouffroit ſa
 Maifon par la mort d'un Chef de ce mérite éminent, qu'à
 celle d'un frere qu'il aimoit avec une extrême tendreſſe :
 mais ſa douleur, quelque vive qu'elle fût, ne lui ôta rien
 de l'attention qu'il croyoit devoir aux beſoins preſſans de
 l'Etat.

Le Parle-
 ment ſe par-
 tage en deux.

Pendant que la Cour étoit à Pontoife, les Chambres du
 Parlement animées par la faction du Prince de Condé ſ'af-
 ſemblerent, & donnerent un Arrêt, par lequel, il fut dit que,

(1) Mém. MSS. de la Rochefoucault cités par l'Abbé Raguenet comme
 ayant été vus par le Cardinal de Bouillon.

comme le Roi préoccupé des conseils pernicioeux du Cardinal, ne pouvoit être censé libre; le Duc d'Orleans pour préserver l'Etat de la ruine prochaine dont il étoit menacé par l'ambition de Mazarin, seroit prié de prendre la qualité de Lieutenant général de S. M. dans toute l'étendue du Royaume, tant que le Ministre demeureroit en France. Gaston accepta le titre qu'on lui offroit: on en donna avis à tous les Gouverneurs de Provinces; & ce Prince se choisit un Conseil: les Ducs de Nemours & de Beaufort qui y avoient place, s'étant piqués pour le rang, se battirent & le premier fut tué. Le Roi irrité contre le Parlement donna une Déclaration par laquelle il transféroit ce Tribunal de Paris à Pontoise: les Présidens à Mortier, excepté Némond & Maisons obéirent avec quatorze ou quinze Conseillers, & se rendirent où il leur étoit ordonné. A l'ouverture des Séances, la Déclaration qui transféroit le Parlement fut vérifiée, & tous ceux qui étoient demeurés à Paris furent interdits.

Les membres du Parlement résidant à Pontoise, n'étoient pourtant guère plus MAZARINS que le reste de leurs Confreres: à peine furent-ils assemblés, qu'ils représentèrent au Ministre qu'il dépendoit de lui de rétablir la tranquillité publique; que sa présence servant de prétexte aux factions, elles seroient dissipées par sa retraite: que si elles continuoient après son départ, les bons citoyens, alors persuadés des mauvaises intentions des mécontents, travailleroient de concert à le faire rappeler avec honneur. Le Cardinal

Le Cardinal Mazarin sort du Royaume une seconde fois, & se retire à Bouillon.

AN, 1652.

touché de ces remontrances, consulta le Vicomte de Turenne, qui les trouvant judicieuses, lui conseilla de se retirer pour un tems; mais de ne point donner à entendre au public que son éloignement dût être pour toujours, & d'ôter par-là à ses ennemis le prétexte de déclamer à son retour contre sa fausseté. Le Cardinal résolut enfin de se sacrifier pour quelques mois, & très habilement porta la Reine à faire rendre à Pontoise un Arrêt du Parlement, par lequel très humbles remontrances seroient faites au Roi, & qu'on le suppleroit de donner la paix à son peuple en éloignant le Ministre. Le Roi répondit qu'encore que le Cardinal Mazarin l'eût fort bien servi, & qu'il ne fût qu'un prétexte aux mal intentionnés de brouiller l'Etat, il consentoit néanmoins à se priver d'un bon Ministre, dans l'intention de pacifier son Royaume & de faire rentrer les rebelles dans leur devoir. Aussi-tôt après, le Cardinal ayant fait donner la direction des affaires à le Tellier & à Servien ses amis fidèles, ayant remis entre les mains du Roi une instruction pour toute sa conduite, & comptant sur la Reine dont la fermeté ne s'étoit jamais démentie à son égard, il partit bien accompagné, alla coucher à Meaux & se retira à Bouillon.

10. Août.

Le Duc de Lorraine revient une seconde fois en France.

Le Prince de Condé campoit toujours sous les murailles de Paris: il n'avoit pas assez de troupes pour hazarder une bataille, & il craignoit en s'éloignant de cette ville, que le parti du Roi qui augmentoit tous les jours depuis la retraite du Cardinal, ne vint à prévaloir. Cependant le Duc de Lorraine

Lorraine avançoit vers Paris à la tête de ses dix mille hommes , avec le renfort de six mille Espagnols commandés par le Duc de Wirtemberg. Le Vicomte averti qu'il prenoit le chemin de la Champagne, pour joindre l'armée du Prince de Condé, marcha vers la Marne, passa la riviere à Lagni, & avança jusqu'au petit village de S. Germain près de Cressi en Brie : là il reçut ordre de la Cour de ne rien entreprendre contre le Duc de Lorraine, à moins que ce Prince ne décampât du lieu où il étoit pour aller du côté de Paris. Le Duc avoit renoué des négociations avec la Cour, pendant lesquelles il espéroit trouver l'occasion de s'approcher du Prince de Condé, sans être obligé de combattre : Turenne qui connoissoit parfaitement son caractère, après avoir dit au Duc d'Yorck qu'il aimoit mieux s'exposer à tout en désobéissant, que de trahir les intérêts du Roi en se laissant tromper par le Duc de Lorraine, décampa le matin, & pour être plus à portée de le couper, alla à Brie-Comte-Robert. Ses Maréchaux des logis y trouverent ceux du Duc qui prétendoit y camper la même nuit : sur quoi le Vicomte ayant délibéré avec le Maréchal de la Ferté changea de résolution, & marcha droit à Ville-neuve S. Georges. Il prit les devants avec toute sa Cavalerie ; l'Infanterie le suivit avec le canon, & le Maréchal de la Ferté fit l'arriere-garde. Turenne craignit avec raison que le Duc de Lorraine ne changeât aussi de dessein, & que connoissant l'importance du poste, il ne le gagnât avant lui : sa conjecture se trouva véritable. Quelque diligence qu'il fit, l'avant-garde des

AN. 1652.

Lorrains arriva plutôt que lui à Ville-neuve S. Georges d'où le Duc informa le Prince de Condé qu'il s'en étoit emparé. Quoique le Duc fût maître de ce lieu, & qu'une partie de ses troupes eût passé la riviere d'Yeres, le Vicomte arriva avec son avant-garde sur la hauteur qui commande le bourg, en chassa les Lorrains & se saisit du pont. Le Maréchal de la Ferté arriva sur le soir avec le reste de l'armée; & les Ennemis ayant manqué le poste, se retirèrent un lieu plus haut, le long de la riviere de Seine vis-à-vis le Château d'Ablon, où le Prince les joignit peu de jours après.

Le Prince de Condé & le Duc de Lorraine tâchent d'enfermer le Vicomte dans son Camp.

Les Ennemis, fort supérieurs en nombre, compterent alors d'affamer l'armée Royale, en la resserrant entre la Seine & la riviere d'Yeres. Le Vicomte n'avoit de pain que pour cinq jours : les fourages lui manquoient, & il ne pouvoit en tirer des environs, parceque le pays étoit ruiné. Il avoit eu la précaution d'arrêter à Ville-neuve S. Georges, le même jour qu'il y étoit arrivé, vingt-cinq batteaux qui descendoient la riviere; ces batteaux sauverent l'armée : on s'en servit pour faire sur le champ deux ponts sur la Seine; on employa aussi les poutres des maisons du bourg : les Officiers qui avoient de l'argent en donnerent pour les ouvriers; & malgré les difficultés qui paroissoient invincibles, les ponts furent bientôt construits; & l'on fit avec la même promptitude des travaux pour en assurer la tête de l'autre côté de la Seine (1). Cette communication donna du pain aux soldats & du fourage aux chevaux, qui jusques-là n'avoient été nourris que de feuilles de vignes. Les Maréchaux de

(1) Mém. MSS. du Duc d'Yorck.

Turenne & de la Ferté songerent en même tems à se fortifier dans leur poste , & joignirent par des lignes les six redoutes que le Duc de Lorraine avoit élevées près de Limei trois mois auparavant , & qui étoient encore entières. L'armée Royale placée entre Limei & la riviere d'Yeres qui servoit de fossé à son Camp, s'appuyoit d'un côté à la Seine , & de l'autre étoit couverte d'un bois. Les Ennemis, voyant les huit mille hommes qui la composoient ainsi retranchés , n'osèrent avec vingt mille rien entreprendre , & persisterent dans la résolution de l'affamer , en la bloquant de toutes parts. Pour la ferrer encore de plus près, ils décamperent après avoir laissé garnison dans Ablon : le Duc de Lorraine avec ses troupes alla passer plus haut la riviere d'Yeres , & vint se poster entre Brie-Comte-Robert & le Camp des Généraux , pendant que le Prince de Condé avança vers Limei. L'un & l'autre retranchés & campés à la portée du canon de l'armée Royale, la tenant investie & comme assiégée dans l'angle des deux rivieres , manderent à Paris qu'ils l'avoient enfin réduite ou à combattre ou à périr de faim. Comme on croyoit sur ce discours sa défaite inévitable, tout le monde blâmoit ouvertement la conduite du Vicomte : quelques uns même l'accuserent d'être d'intelligence avec les Ennemis (1). Jamais la Cour ne s'étoit vûe si embarrassée : le Cardinal Mazarin étoit sorti de France ; le Duc de Bouillon venoit de mourir ; le Parlement avoit déclaré le Duc d'Orleans Lieutenant Général du Royaume , & le

(1) Mém. MSS. de Raguenet.

AN. 1652.

Prince de Condé Généralissime des armées de la Couronne: les Ministres tremblans faisoient des offres excessives à ce Prince, qui, se regardant déjà comme le maître, rejettoit avec dédain tous les projets d'accommodement, quelque avantageux qu'ils fussent; mais l'habileté de Turenne trouva le moyen de frustrer les hautes espérances dont Condé s'étoit flatté.

Le Vicomte de Turenne frustrer les espérances des deux Princes pendant six semaines.

Le premier soin du Prince, après s'être retranché, fut de construire un pont de bateaux pour interrompre la communication de Corbeil; pendant que le Duc de Lorraine, pour interrompre celle de la Brie, envoyoit continuellement des partis. Le Vicomte en prenant le Château d'Abblon, avant que le pont fût achevé, rendit inutiles les mesures de Condé, & assûra par la Seine le commerce de son Camp avec Corbeil, où Vaubecourt (1) mena deux mille hommes outre cent maîtres qui y étoient déjà. On ordonnoit tous les jours des détachemens de ces troupes, aussi-bien que de celles du Camp, qui rodoient sur les bords de la Seine; & on ne laissoit jamais sortir les Fourageurs qu'avec de grosses escortes d'Infanterie & de Cavalerie. Les Fourageurs partoient la nuit, traversoient la riviere d'Essonne, alloient fourager à leur aise au-delà Corbeil, y repassoient & s'y arrêtoient, ou revenoient au Camp, de l'un ou de l'autre côté de la riviere, selon qu'il y avoit plus ou moins de risque, sur les avis donnés par les détachemens

(1) Ce Corps de deux mille hommes venoit du siège de Montrond qui s'étoit rendu.

qui étoient sans cesse à la découverte. On fit la même manœuvre pendant cinq semaines entières, sans qu'il y eût jamais d'escarmouches considérables entre les deux armées, ni de convois enlevés; & ce fut à la conservation de ces convois que l'on dut le salut de l'armée Royale, que le Prince de Condé s'étoit vainement promis de détruire par la famine. AN. 1652.

Les Parisiens supportèrent pendant quelque tems avec assez de patience, le voisinage importun des deux armées, sur les paroles que leur donnoit le Prince de Condé de les en délivrer bien-tôt: mais voyant l'illusion des espérances dont on les repaissoit, ils firent de sérieuses réflexions sur l'aveuglement avec lequel ils se laissoient dévorer par des Etrangers, pour satisfaire l'ambition de ceux à qui ils s'étoient livrés. Le Cardinal de Retz, qui aspirait uniquement à prendre la place de Mazarin & à perdre le Prince de Condé, n'omettoit rien pour augmenter les méfintelligences. Les Parlementaires divisés entre eux, s'accordoient encore moins avec les Princes: les Princes eux-mêmes étoient défunis & ne comptoient plus sur le Parlement: le peuple, depuis le massacre de l'Hôtel de Ville, marquoit par de fréquens tumultes, combien les Frondeurs de robe & d'épée, lui étoient odieux. Dans cette situation les sujets fidèles firent aisément sentir à leurs concitoyens en quel abîme de maux l'ambition de Condé & les vûes particulières des factieux alloient les précipiter, & les ramenerent à des sentimens plus conformes à leur devoir. (1)

Dispositions favorables des Parisiens pour la Cour.

(1) & (2) Mém. MSS. du Duc d'York.

AN. 1652

Le Vicomte
décampe
pour aller
joindre la
Cour.

5. Octobre.

La Reine presque assurée des dispositions des Parisiens, crut, en rappelant l'armée auprès du Roi, avancer la conclusion de l'accommodement qui se traittoit, & manda au Vicomte & au Maréchal de chercher les moyens de se dégager, pour venir joindre la Cour. Les chemins rompus par les pluyes commençoient à empêcher les fourrages; ainsi les Généraux qui songeoient déjà à décamper, eurent bientôt fait dresser plusieurs ponts sur la riviere d'Yeres, du côté de la Seine: ils envoyèrent ordre en même tems à Vaubecourt qui étoit dans Corbeil, de faire quelques redoutes sur une hauteur au-devant de la ville, pour y recevoir l'armée; & partirent la nuit du quatre au cinq Octobre. On défila en bon ordre le long de la Seine dans un grand silence, & dès que l'armée eut passé, les ponts furent rompus. Le Duc de Lorraine ne s'apperçut de la retraite des deux Généraux, que le lendemain: si le Prince de Condé, que sa santé obligea d'aller à Paris, avoit été sur les lieux, peut-être ne lui auroit-elle pas échappé; mais il lui auroit été difficile de s'y opposer. Après une lieuë de marche, l'armée se trouva couverte d'un côté par la riviere de Seine, de l'autre par la forêt de Senard, dans un terrain où les ennemis ne pouvoient ni la déborder, ni la prendre en flanc. Avant le jour, toutes les troupes arriverent à Corbeil, & quoiqu'elles ne dûssent y rester qu'une nuit pour se reposer, on fit des retranchemens palissadés pour n'être point surpris. Turenne & la Ferté, dans le dessein de passer la Marne à Meaux, pour aller de-là joindre la Cour à Mantes,

prirent leur route par Chaumes, & craignant d'être attaqués, firent marcher les troupes en bataille sur deux colonnes, dans un tel ordre que si l'Ennemi avoit paru, l'armée auroit pu le recevoir en faisant un quart de conversion à gauche. Les rebelles n'ayant osé rien entreprendre ce jour-là, on s'avança le lendemain avec moins de contrainte par Prêle, Tourñan & Quinci jusqu'à la Marne que l'on traversa près de Meaux; d'où l'on alla par Mont-l'Evêque camper à Courteuil dans le voisinage de Senlis.

AN. 1652.

Une retraite si surprenante faite devant les Ennemis, quoique fort supérieurs en nombre, acheva de décréditer les Princes dans l'esprit des Parisiens. La saison s'avançoit, & le pays entièrement ruiné ne fournissoit plus de subsistance: ces considérations obligerent Condé de se retirer avec le Duc de Lorraine auprès de Laon, où étoient les troupes de Fuensaldagne. L'armée des Princes passa auprès de celle du Roi le quatorzième d'Octobre, & dès qu'elle fut partie, le Vicomte ayant laissé le commandement au Maréchal de la Ferté alla à Mantes trouver la Cour, pour la déterminer à rentrer dans Paris. Il représenta aux Ministres, qu'il falloit profiter de l'absence du Prince de Condé, & ne pas laisser aux Parisiens le tems de revenir de leur dégoût pour les Frondeurs; que les Officiers se retirant tous les jours faute d'argent, le Roi seroit bientôt sans troupes; que l'on ne seroit pas en état la Campagne suivante de faire tête aux ennemis, dont les forces seroient alors augmentées; que l'on trouveroit Paris encore moins disposé à recevoir le

Le Vicomte
ramene le
Roi à Paris.

AN. 1652.

Roi, & que l'exemple de la Capitale entraineroit les autres villes du Royaume. La Cour se rendit à ses raisons, quitta Mantes & alla coucher à S. Germain : elle y séjourna trois ou quatre jours, & après avoir reçu des députés de Paris qui supplioient le Roi d'y revenir, se mit en marche par le pont de S. Cloud. Comme on approchoit du bois de Boulogne, quelques gens bien ou mal intentionnés vinrent donner l'allarme, prétendant que c'étoit hazarder témérairement la personne du Roi, que de le mener à Paris où le Duc d'Orleans & la Princesse sa fille cabaloient pour exciter un nouveau soulèvement. Le carrosse du Roi s'arrêta; & la Reine, ayant fait sortir les femmes qui y étoient, tint conseil en pleine campagne avec le Prince Thomas, le Vicomte de Turenne, & les Maréchaux de Villeroi & du Plessis. Tous furent d'avis de rebrouffer chemin : le Vicomte seul persista dans son premier sentiment, & l'appuyant de nouvelles raisons, remontra avec fermeté, que le retour du Roi à S. Germain seroit également préjudiciable à ses intérêts & à son honneur; que cette dernière démarche marquerait un défaut de résolution, qui rendroit la Cour méprisable, ôteroit le courage aux bons sujets, & relèveroit les espérances des rebelles; & qu'enfin il regardoit, ou comme des ennemis couverts, ou comme des esprits foibles, ceux qui étoient venus allarmer la Cour si mal à propos. La Reine naturellement courageuse suivit sans balancer le conseil de Turenne; on continua de marcher, & le Roi à la tête de ses Gardes, entra dans la ville par la porte S. Honoré, ne trouva

trouva par tout que des acclamations qui marquerent la joie publique, & fut accompagné jusqu'au Louvre, par une foule de peuple qui ne cessoit de crier VIVE LE ROI. Le lendemain de l'arrivée de la Cour, le Duc d'Orleans se retira d'abord à Limours, puis à Blois, & la Princesse sa fille alla à S. Fargeau. Les Chambres du Parlement s'assemblerent au Louvre, selon l'ordre qu'elles en avoient reçu : on y vérifia quatre Declarations ; pour la réunion du Parlement de Pontoise & de celui de Paris ; pour l'amnistie générale, en faveur de ceux qui voudroient se soumettre dans l'espace de quinze jours ; pour défendre au Parlement de se mêler des affaires d'Etat ; & pour obliger douze Présidens ou Conseillers à s'éloigner : de plus il fut défendu aux Ducs de Beaufort, de Rohan & de la Rochefoucault, & à tous les domestiques du Prince de Condé & de la Duchesse de Longueville de se montrer dans Paris. L'ordre fut bien-tôt rétabli dans cette grande ville, & le calme qui succeda fit oublier les troubles de la Fronde.

Le Prince de Condé fut le seul qui ne voulut point accepter l'amnistie : il aima mieux se jeter entre les bras des Espagnols, & perdre tous ses établissemens en France, que d'y vivre avec le Cardinal Mazarin, qui fut bien-tôt après rapellé. Le Prince se retira sur les frontieres de Champagne, avec le Duc de Lorraine, le Duc de Wirtemberg & le Comte de Fuenfaldagne. Il prit en peu de temps Château Porcien, Rhetel, Mouson & sainte Menehoult ; il licentia les troupes du Duc d'Orleans, qui étoient dans son

Le Prince de Condé se retire sur les frontieres & prend plusieurs villes.

AN. 1652. armée, & leur permit de retourner en France, à condition qu'elles ne serviroient point le Roi, pendant le reste de la campagne. Les ennemis s'emparèrent ensuite de Bar-le-duc, d'où Fuenfaldagne se retira en Flandres avec la plus grande partie de ses troupes, ne doutant pas que le Prince de Condé & le Duc de Lorraine ne fussent assés forts pour se rendre maîtres du Barrois. En effet, ils prirent bientôt Ligni, Void, & Commerci; résolurent d'établir leurs quartiers d'hiver dans le pays; & se flatterent de retourner en France au Printemps. (1).

Le Vicomte
le poursuit,
& l'oblige
de sortir du
Royaume.

30. Octobre.

Le Vicomte de Turenne n'avoit point voulu quitter la Cour, avant que l'autorité Royale fût entièrement affermie dans Paris: dès qu'il vit que tout étoit tranquille, il recommença la Campagne, dans une saison où l'on a coûtume de la finir. Il partit le trentième d'Octobre, en faisant esperer au Roi qu'il empêcheroit les Ennemis de prendre des quartiers d'hiver dans le Royaume; & se mit à la tête de l'armée, qu'on avoit renforcée de deux mille hommes: pendant que le Maréchal de la Ferté alla dans son Gouvernement de Nanci: Turenne s'avanca du côté de la Lorraine, & sans s'arrêter devant toutes les petites Places que le Prince avoit prises, & où il avoit laissé une partie de ses troupes en garnison, il marcha droit aux Ennemis; arriva à Vaucouleurs; y passa la Meuse, derriere laquelle ils étoient postés, aux environs de Toul; les obligea de décamper, & ne cessa de les poursuivre. Le Prince qui n'avoit presque plus d'In-

fanterie , se retira d'abord du Château de Void à Com- AN. 1652.
 merci , delà à saint Mihel , d'où il partit subitement pour
 gagner Damvilliers dans le Luxembourg. Le Vicomte ne
 jugea pas à propos d'aller plus loin que saint Mihel : il se
 contenta d'avoir obligé Condé à sortir du Royaume , & ne
 songea plus qu'à faire rafraîchir son armée , que tant de
 marches pénibles avoient beaucoup fatiguée. Comme les
 Ennemis avoient épuisé le pays de vivres , & que les habi-
 tans de saint Mihel lui en refuserent , il fut contraint , pour
 ne pas laisser périr de faim son armée , de faire entrer par
 force l'Infanterie dans leur ville , & de distribuer la Cava-
 lerie dans les villages voisins. Ce rafraîchissement étoit né-
 cessaire aux troupes ; mais elles ne pûrent en jouir long-
 tems : le Maréchal de la Ferté , à qui les habitans de saint
 Mihel porterent leurs plaintes , se tint vivement offensé de
 ce que le Vicomte avoit pris par force des quartiers dans
 une ville de son Gouvernement. Transporté de colere , il
 vint de Nanci sur les lieux mêmes , & parla avec aigreur au
 Vicomte , qui tâcha de l'adoucir , en lui remontrant que la
 conservation de l'armée Royale l'avoit mis dans cette dure
 nécessité : malgré ces raisons , il fallut déloger le lendemain ;
 & la Ferté toujours irrité , suivit les troupes de Turenne à
 la tête de ses Gardes , & chargea les traîneurs. Les effets de
 ce ressentiment furent dans la suite encore plus nuisibles aux
 interêts du Roi. (1)

Pendant que le Maréchal alla faire le siège de Ligni , le

(1) Mém. M S S. du Duc d'Yorck.

Le Vicomte
 assiége Bar-
 le-duc , & le

AN. 1652.

Cardinal
Mazarin ar-
rive au Camp

Vicomte fit celui de Bar-le-duc. La même nuit qu'on y arriva, on dressa une batterie contre la basse ville; & quoiqu'on n'eût que des pièces de campagne, & en petit nombre, on fit le premier jour une grande brèche aux murs près de la porte, qui n'étoit flanquée que de deux petites tours rondes. Les assiegeans, malgré le feu qu'on faisoit des tours, non-seulement emporterent la brèche, mais chasserent encore les assiegés des barricades qu'ils avoient faites dans les ruës, & les poursuivirent jusqu'à la ville haute. L'Infanterie ayant été logée à couvert dans la ville basse, & la Cavalerie distribuée dans les quartiers des environs, on commença le siège de la ville haute & celui du Château. Le même jour que la basse ville fut prise, le Cardinal Mazarin arriva au Camp avec un renfort de troupes tirées de différentes Places, & commandées par le Duc d'Elbeuf & le Maréchal d'Aumont: à ces troupes se joignirent bientôt celles du Maréchal de la Ferté, qui vint au siège après la prise de Ligni. Le Prince de Condé, pour empêcher celle de Bar, voulut tenter le secours de la Place. Sur les nouvelles de sa marche, il fut arrêté, que Turenne & la Ferté iroient au devant de lui avec la plus grande partie de la Cavalerie, trois mille fantassins, & six pièces de campagne; que le Cardinal les suivroit à quelque distance, pendant que le Duc d'Elbeuf & le Maréchal d'Aumont avec le reste des troupes continueroient le siège.

Faute con-
sidérable du
Maréchal de

Les Ennemis venoient par le chemin de Vaubecourt, qui n'est qu'à cinq lieuës de Bar: l'Armée du Roi mar-

cha droit à eux; & le Vicomte qui conduisoit l'avant-garde, ayant appris que le Prince de Condé étoit nouvellement arrivé dans ce village & qu'il y devoit passer la nuit, proposa au Maréchal de la Ferté d'aller attaquer sur le champ les Ennemis, qui se trouveroient infailliblement en grand désordre, parceque le quartier étant rempli de vins & de provisions de toute espece, les Officiers pourroient difficilement rassembler leurs troupes & faire monter à cheval leur Cavalerie.: le Maréchal toujours piqué contre le Vicomte, ne voulut point consentir à cette attaque sans l'avis du Cardinal; & l'approbation du Ministre, quoiqu'il ne fût qu'à deux lieues, vint trop tard. Le Prince averti de l'approche du Vicomte, ordonna qu'on battît la generale; & pour obliger les troupes à déloger plus promptement, fit mettre le feu au bourg. Il ne jugea pas à propos de rester plus long-temps dans le pays, voyant que l'armée du Roi étoit assez nombreuse & pour venir à sa rencontre & pour continuer le siège. Quand on fut certain que les ennemis étoient éloignés, on retourna devant Bar-le-duc, qui fut pris en peu de jours.

Le Cardinal que ces succès animoient, & qui croyoit ne devoir laisser aucune ressource pour l'année suivante à un ennemi aussi formidable que le Prince de Condé, souhaitoit qu'on prît encore sainte Menehout & Réthel; mais le froid excessif empêcha ces deux sièges. Il n'y avoit point d'abri dans ces vastes plaines de Champagne pour l'Infanterie, ni de fourrage aux environs pour la Cavale-

AN. 1652.
la Ferté, &
prise de Bar-
le-duc.

Prise du
Château Por-
cien & de
Vervins, &
fin de la Cam-
pagne.

AN. 1652.

rie : on se contenta pour terminer glorieusement la Campagne , de reprendre Château Porcien & Vervins : de-là , on fit marcher l'armée à Cresfi sur Serre & à Laon , d'où toutes les troupes furent envoyées dans leurs quartiers d'hiver ; après quoi le Cardinal , les Généraux & les principaux Officiers reprirent le chemin de Paris. C'est ainsi que finit cette longue & pénible Campagne, où le Vicomte de Turenne sauva plusieurs fois la Monarchie par ses conseils & par sa valeur. Cependant les armes du Roi ne furent pas aussi heureuses au dehors qu'au dedans du Royaume : les Espagnols reprirent en Flandre Gravelines & Dunkerque , en Italie Casal , & en Espagne Barcelone. Ce fut un assez grand avantage pour cette année , d'avoir forcé le Prince de Condé à sortir du Royaume.

Emprisonnement du Cardinal de Retz.

19. Décembre,

Il ne restoit plus à Paris aucune ombre de la Fronde ; le seul Cardinal de Rêtz auroit pû donner des inquiétudes à la Cour : pour prévenir les nouveaux troubles qu'il étoit capable d'exciter, le Roi l'avoit fait arrêter au Louvre dans l'antichambre de la Reine , & conduire au Bois de Vincennes où il fut enfermé, après quatre années de brigues , de cabales , d'horreurs , de perfidies , qu'il colore souvent dans ses Mémoires , qu'il nie quelquefois quand il ne peut les pallier , & qu'il n'avoue jamais que par l'esprit d'audace dont il faisoit vanité,

Fin du troisième Livre,



HISTOIRE DU VICOMTE DE TURENNE.

LIVRE QUATRIÈME



VERS le commencement de l'année mil six cens cinquante-trois, le Vicomte de Turenne épousa Charlotte de Caumont, fille unique & héritière d'Armand de Nompar de Caumont Duc de la Force, Pair & Maréchal de France. Les qualités de son esprit & de son cœur surpassoient encore les avantages de sa naissance & de sa fortune : elle réunissoit la douceur &

AN. 1653.
Mariage du
Vicomte de
Turenne.

AN. 1653.

la délicatesse , la simplicité & la modestie , avec les sentimens élevés & les connoissances les moins ordinaires à son sexe: en un mot *elle étoit digne du Vicomte de Turenne.*

Le Vicomte assiége & prend Rhétel.

(1) Comme la Campagne précédente avoit été longue & pénible , on ne put commencer celle-ci qu'au mois de Juin : l'armée Françoisé prévint pourtant celle des ennemis , & fit le siège de Rhétel dont la prise étoit d'une grande importance. Cette Place facilitoit les courses des Espagnols dans la Champagne , dans la Picardie , même jusqu'aux portes de Paris , & ouvroit au Prince de Condé la communication avec les villes qu'il possédoit sur la Meuse , aussi bien qu'avec les Pays-bas d'où il tiroit des vivres. Il en avoit confié le gouvernement au Marquis de Persan , Officier très-experimenté ; mais sa garnison n'étoit pas suffisante. Le Vicomte ravi de signaler son zele pour le service du Roi , dans un lieu qui avoit été le théâtre de sa révolte , marcha vers Rhétel avant que le Prince pût y jeter le moindre secours. Les ennemis avoient deux Corps de troupes séparés ; celui qui étoit dans Luxembourg en devoit aller joindre un second qui étoit sur la Sambre ; l'armée du Roi passa promptement la riviere d'Aisne & alla trois lieuës au-de-là de Rhétel occuper précisément l'endroit marqué pour cette jonction. Turenne en s'emparant du poste jugea qu'il jetteroit les Espagnols dans l'embarras , & qu'il gagneroit au moins huit ou neuf jours ;

(1) Tous les détails de ce livre sont tirés des Mem. MSS. du Duc d'York , & de ceux du Vicomte de Turenne.

pendant

pendant qu'ils délibéreroient lequel des deux Corps de troupes se mettroit en mouvement pour aller trouver l'autre, & qu'ils exécuteroient leur délibération. Le Vicomte après avoir prié le Maréchal de la Ferté qui étoit à Sainte Menehoult, de marcher en même tems que lui, s'achemina avec une partie de ses troupes par Château-Porcien, en passant se rendit maître de Chaumont, & arriva devant Rhétel qu'il investit. Le coup étoit décisif, si le Prince de Condé avoit pû conserver cette Place avec Stenai & Moufon qu'il tenoit déjà; il auroit été impossible de couvrir la Picardie, la Champagne, ni même l'Isle de France. Les deux Généraux attaquèrent avec vigueur les dehors qui faisoient la principale défense de la Place, les emporterent brusquement, éleverent aussitôt des batteries près des murailles qui n'étoient pas de grande résistance, y firent deux brèches & forcerent la ville, où il y avoit neuf cens hommes, à se rendre en trois jours.

Le Prince de Condé dont toutes les mesures étoient rompues par la prise de Rhétel, engagea les Espagnols à faire une irruption en France avec une armée de trente mille hommes. Les troupes du Roi commandées par les Maréchaux de Turenne & de la Ferté, ne montoient qu'à sept mille fantassins & à cinq mille chevaux; & la plupart des Places étoient sans garnison, ou n'en avoient que de foibles. Les Espagnols rassemblés près de la Capelle entrèrent de-là en Picardie par le pays qui est entre la Somme & l'Oise, prirent la route de Fonsomme & y séjournèrent.

Le Prince de Condé entre en France à la tête de 30. mille hommes.

AN. 1653

quelques jours. L'armée de France qui d'abord avoit marché à Vervins par la Tiérache, vint se camper dans leur voisinage en-deçà de l'Oise à Ribemont, où le Roi & le Cardinal étant arrivés, tinrent conseil sur les moyens de s'opposer aux ennemis (1). Plusieurs Officiers furent d'avis de mettre toute l'Infanterie dans les villes frontières, & de marcher avec la Cavalerie aux trouffes des Espagnols, pour leur couper les vivres, les harceler & les empêcher de s'engager à aucun siège. D'autres crurent qu'il ne falloit point partager l'armée; mais qu'elle devoit gagner Compiègne & s'y poster, pour défendre le passage de l'Oise & l'approche de la capitale du Royaume. Le Vicomte représenta au Conseil qu'on affoibliroit trop l'armée en la partageant, & qu'en voulant garder le passage des rivières, on s'exposeroit à être forcé par des troupes supérieures en nombre; qu'il lui paroïssoit beaucoup plus sûr de tenir toute l'armée ensemble, de s'approcher des ennemis & de les suivre dans tous leurs mouvemens, en se campant de maniere qu'on ne pût être forcé de combattre; que par ce moyen ils n'oseroient ni séparer leurs troupes pour faire des sièges, ni pénétrer dans le Royaume, dans la crainte continuelle où ils seroient que leurs convois ne fussent coupés. Le conseil du Vicomte fut suivi, l'armée passa l'Oise, & la Cour se retira à Compiègne.

Différentes

Les Espagnols ayant décampé, marcherent à la vûë des

(1) Le Duc d'Yorck dit que c'étoit au Camp de Ribemont que se tint ce conseil: le Vicomte, sans parler du lieu, dit seulement le parti que l'on prit.

François du côté de Ham & de-là à Roye, qui n'étant défendu que par les bourgeois, fut pris en deux jours. Turenne de son côté se hâta de gagner le village de Magni, qu'on nomme présentement Guiscard, dans un pays couvert & ferré, où il n'avoit rien à craindre. De-là il envoya le Comte de Schomberg avec deux cens cinquante chevaux, quelques Gendarmes & cent fantassins pour se jeter dans Corbie : il fit entrer en même tems trois cens hommes dans Péronne. Les Espagnols, après la prise de Roye, furent dans une grande perplexité : ils hésitoient d'avancer dans un pays, où ils n'avoient point de Places, & ils craignoient d'entreprendre aucun siège, ayant dans leur voisinage une armée toujours à portée de les traverser. Cependant le Prince de Condé alla vers Corbie, & le Vicomte étant près de Ham, sçut par une lettre interceptée, que le Comte de Mègue devoit sortir le lendemain de Cambrai avec trois mille chevaux, pour conduire des vivres & des munitions aux Espagnols postés près de Corbie en-deçà de la Somme. L'armée du Roi décampa un peu avant le coucher du soleil, passa la Somme à Ham, & marcha toute la nuit dans le dessein d'attaquer le convoi : la Cavalerie prit les devants, & arriva à la pointe du jour près de Péronne. Le Vicomte entira les trois cens fantassins qu'il y avoit jettés & trois cens autres dont la garnison pouvoit se passer, & marcha avec cinq mille chevaux vers Bapaume. Il fit alte à deux lieuës de la Place, & ayant appris que le convoi étoit rentré dans Corbie, il se retira avec sa Cavalerie à Manancourt, où l'In-

AN. 1653
marches &
contre-mar-
ches des deux
armées.

I. Aoust.

II. Aoust.

AN. 1653.

fanterie s'étoit avancée. Les Espagnols frustrés du convoi qu'ils attendoient , prirent le parti de repasser la Somme ; & les Généraux ayant appris que Condé jettoit des ponts à Cerisi , quitterent Manancourt ; & pour l'observer de plus près , vinrent à Alesne , village voisin de Péronne ; résolus cependant , au cas qu'il marchât à eux dans le dessein de les attaquer , de retourner à Manancourt , où ils avoient remarqué un poste avantageux : mais pendant que Turenne à Péronne envoyoit reconnoître les mouvemens des ennemis , leur armée qui avoit coupé tous les partis François , gaignoit déjà le flanc de l'aîle commandée par le Maréchal de la Ferté , qui au lieu de retourner à Manancourt , vint s'étendre du côté de Péronne au pied du mont S. Quentin. Turenne en arrivant lui représenta le danger de sa situation ; & l'ayant exhorté à le suivre , fit monter l'aîle droite qu'il commandoit , sur le haut d'une colline , & de-là passa à un poste qui lui parut encore meilleur , où toute l'armée se rendit.

Le Vicomte
se campe
près de Pé-
ronne.

(1) Dans un petit vallon près du village de Buires , coule un ruisseau du Levant au Couchant , qui tombe dans la Somme à Péronne : le long de ce ruisseau régnoit un ravin que la Cavalerie ennemie n'auroit pû passer qu'avec peine. A quelque distance du ruisseau s'élevoit une montagne escarpée : au front du vallon qui faisoit l'intervalle du ruisseau & de la montagne , le Vicomte plaça de l'artillerie & fit construire cinq redoutes , dont chacune contenoit cent

(1) Mém. MSS. du Duc d'Yorck.

hommes. Dans ce terrain ferré ainsi fortifié, les troupes furent rangées sur quatre ou cinq lignes soutenuës par d'autres qui étoient appuyées de l'escarpe de la montagne. Les Espagnols qui avoient été obligés de faire un grand tour, ne purent se présenter devant l'armée Françoisë, que lorsqu'elle fut en état de les recevoir: le Prince de Condé néanmoins vouloit l'attaquer dans le moment qu'il arriva, & il ne céda qu'avec peine aux raisons de Fuenfaldagne qui lui remonstroit que leur Infanterie, après une marche précipitée, pendant des chaleurs excessives, avoit besoin de quelque repos, & que le reste du jour feroit utilement employé à mieux reconnoître une armée qui ne pouvoit leur échapper le lendemain. Les Espagnols passerent la nuit sous les armes; mais au lever du soleil, leurs Généraux trouverent les François postés si avantageusement, qu'ils n'osèrent hazarder une bataille. Les deux armées furent trois ou quatre jours en présence, & il n'y eut que des escarmouches presque continuelles.

Le seizième du mois d'Août, on entendit à la pointe du jour battre la générale dans le Camp ennemi. L'armée de France se mit aussi-tôt en bataille, & Turenne alla lui-même observer le mouvement des Espagnols avec deux escadrons: il en détacha un, commandé par le Duc d'York, qui approcha d'assez près leur arriere-garde, pour reconnoître qu'ils prenoient la route de S. Quentin. Le Vicomte jugeant qu'ils avoient quelque dessein sur Guise, envoya sur le champ Beaujeu, un de ses Lieutenans Généraux, avec douze

Les Espagnols quittent la Picardie.

AN. 1653.

cens chevaux & six cens fantassins , pour se jeter dans la Place. Beaujeu fit tant de diligence , qu'il y entra au moment que la Cavalerie Espagnole parut pour l'investir. Condé se voyant prévenu , n'osa rien tenter ; & après avoir resté quelques jours aux environs de Guise , retourna sur ses pas & alla camper à Caulaincourt près de S. Quentin. L'armée du Roi repassa par Péronne en cotoyant la Somme qu'elle mit entre elle & les ennemis , & vint ensuite camper à Golancourt à une lieuë de Ham , où elle séjourna pendant quinze jours entiers. Les Espagnols firent souvent des courses pour surprendre les François , pour enlever leurs fourageurs & les obliger à décamper : mais tous leurs efforts furent inutiles. Le Prince de Condé & l'Archiduc Léopold qui étoit venu joindre l'armée , déliberèrent alors sur le parti qu'ils devoient prendre , & résolurent enfin de quitter la Picardie.

Comparai-
son de Tu-
renne & de
Fabius.

Dans cette occasion le Vicomte de Turenne avec un nombre inferieur de troupes , semblable (1) à Fabius Maximus , campa toujourn sur des hauteurs ou dans des lieux difficiles à aborder. Il s'arrétoit quand l'ennemi se tenoit en repos. Et quand l'ennemi marchoit , il le suivoit & le côtoioit toujourn à une distance assez grande , & dans des postes assez avantageux pour ne pouvoir être forcé de combattre malgré lui. Condé comme un autre Annibal , employa tous les stratagêmes qui pouvoient engager Turenne au combat ; tantôt il s'approchoit des François , &

(1) Voyez Plutarque , vie de Fabius.

leur donnoit des allarmes , tantôt il s'en éloignoit pour les inviter à décamper , & pour les surprendre dans quelque mouvement dont il pût profiter. Cette manœuvre dura six semaines entières.

Pendant que le Vicomte de Turenne tenoit ainsi le Prince de Condé en échec dans la Picardie , les Bourdelois pressés de tous côtés par les Ducs de Vendôme & de Candale qu'on avoit envoyés en Guienne , demanderent grace à la Cour , & l'obtinent. La Princesse de Condé , le Duc d'Enguien & le Comte de Marfin se rendirent de Bourdeaux à Lesparre, où ils devoient s'embarquer pour la Flandre : mais le Prince de Conti & la Duchesse de Longueville ayant accepté l'amnistie , le Prince se retira à Pezenas en Languedoc , & la Duchesse à Montreüil-Bellay , maison de son mari.

Peu de tems après la réduction de Bourdeaux , le Cardinal Mazarin fit faire des propositions au Prince de Condé , & lui offrit avec plusieurs autres avantages trois villes en souveraineté , Stenai , Clermont & Jamets. (1) Le Prince répondit qu'il se contentoit de l'honneur qu'il avoit d'être Prince du Sang Roïal , sans aspirer à celui d'être Souverain ; que d'ailleurs il ne pouvoit plus se fier au Cardinal , dont la politique regloit uniquement l'exécution des promesses qu'il faisoit. Tout accommodement fut ainsi rompu ; & le Prince voyant qu'il ne pouvoit entrer en France par la Picardie , marcha à grandes journées vers la Champagne , pour assiéger Rocroi , dernière ville de cette Province du

Le Prince de Condé as. siège Rocroi.

(1) Priorato. Vol. II. Livre III.

AN. 1653.

côté de la Flandre. Le Duc de Lorraine vint d'abord au siège, se retira ensuite avec ses troupes sous prétexte que l'air du camp leur étoit mortel, & commença par cette démarche bizarre à donner de l'ombrage aux Espagnols. Comme Rocroy est situé dans une plaine toute entourée de bois; qu'il est difficile de secourir la Place quand elle est une fois investie; que la garnison en étoit très-foible, & qu'un gros détachement de Cavalerie Espagnole s'en étoit déjà approché, Turenne laissa faire ce siège & alla attaquer Moufon, ville plus importante alors pour les François que n'étoit Rocroy pour les ennemis.

Situation
de Moufon &
ses fortifica-
tions.

(1) Moufon est situé sur la Meuse entre Stenai & Sedan. Ses murailles flanquées de tours rondes, étoient environnées d'un fossé sec, bien palissadé dans le milieu. Le côté le plus éloigné de la riviere commandé d'une montagne, étoit fortifié d'une enveloppe de trois ou quatre bastions. A la tête du pont de l'autre côté de la riviere il y avoit un ouvrage à corne, & le reste de la Place étoit défendu par plusieurs demi-lunes. Wolf, vieux Colonel Allemand, d'une grande experience y commandoit une garnison de quinze cens hommes d'Infanterie & de trois cens Cavaliers des troupes de Condé.

Le Vicomte
assiége Mou-
fon.

L'armée du Roi passa l'Oise à la Fere, & arriva le neuf de Septembre à Remilli, à une lieuë de Moufon. Le lendemain on passa la Meuse au dessous de la ville, & on distribua les quartiers. La Cavalerie du Vicomte s'étendit sur

(1) Voyez le détail de ce siège dans les Mémoires du Duc d'Yorck,

une ligne depuis la riviere jusqu'au haut de la montagne hors de la portée du canon de la place. Il campa avec son Infanterie & les Gendarmes dans une petite vallée moins éloignée, il plaça dans un fond plus étroit & plus près de la ville, les Regimens d'Yorck & de Guienne, & il fit ouvrir la tranchée la même nuit. Le Maréchal de la Ferté commença ses approches en même temps : mais ses troupes se posterent encore plus loin de la place que celles du Vicomte. (1) On ne fit point de ligne de circonvallation pour ne pas perdre de temps. La petite riviere de Chier couvroit l'armée de France du côté du Luxembourg, & empêchoit les Espagnols de jeter du secours dans la place. Les six premières nuits on poussa fort avant les attaques du côté de l'enveloppe, & les bastions furent bientôt abandonnés des assiégés. Ils se retirerent aussi de l'ouvrage à corne, dès qu'on l'eut attaqué en deçà du pont ; mais le corps de la place fit une grande résistance. La descente du fossé & les logemens y furent très-difficiles par les feux d'artifice, les bombes & les grenades que les ennemis faisoient pleuvoir sur les assiégeans. Enfin le Mineur ayant été attaché à la muraille & une partie des mines ayant joué, le Gouverneur capitula le vingt-huitième de Septembre, & sortit avec sa garnison, armes & bagages, pour être conduit à Montmedi.

Le siège dura dix-sept jours, pendant des pluies continuelles & des orages violens, qui renversoient souvent

Conduite
du Vicomte
aux sièges.

(1) Voyez le détail de ce siège dans les Mémoires du Duc d'York.

AN. 1653.

les blindes, faisoient ébouler les terres, & inondoient la tranchée : mais Turenne infatigable dirigeoit les travaux lui-même, malgré tous les obstacles. Il avoit marqué l'endroit où l'on ouvrit la tranchée, & il y alloit régulièrement trois fois par jour : le soir, pour résoudre ce qui étoit à faire pendant la nuit ; & le matin, pour voir si les ordres avoient été exécutés : il y retournoit une troisième fois bien avant dans la nuit, & il y demouroit plus ou moins, suivant que sa présence étoit nécessaire. Il se comportoit à peu près de même dans tous les sièges, & formoit les Officiers au métier d'Ingenieur par ses instructions & par son exemple. Le même jour que Mouson fut pris, l'armée se mit en marche pour aller secourir Rocroi ; mais à moitié chemin on apprit que la ville s'étoit renduë. Le reste de la Campagne fut employé au siège de Sainte Menchoult : quelques troupes venuës de Guyenne auxquelles on joignit les Gardes Françaises & Suisses, y furent envoyées ; pendant que le Maréchal de la Ferté se tenoit vers la Meuse pour empêcher le secours, & que le Vicomte couvroit la Picardie, en observant les mouvemens des ennemis qui ne firent que des marches & des contre-marches. La Place ayant été prise au commencement de Décembre, les armées se séparèrent, & Turenne retourna à la Cour, qui connut le prix des services qu'il venoit de rendre à l'Etat, & le gratifia du Gouvernement de Limousin.

Traité du
Prince de
Condé avec
les Espagnols

Condé, dont les grands projets avoient échoué contre une armée beaucoup plus foible que la sienne, vint à Bru-

xelles, pour conclure un traité avec l'Espagne, dont le principal article fut, que toutes les Places qui seroient prises en France lui appartiendroient. A son entrée, il fut reçu avec les mêmes honneurs qu'on avoit rendus à l'Archiduc, fils de l'Empereur. Malgré la Majesté de l'Empire & la fierté Autrichienne, Condé appuyé de son seul courage & de la seule réputation, soutint avec tant de dignité les prérogatives du Sang de Bourbon, qu'il traita d'égal à égal avec l'Archiduc frere de l'Empereur, & conserva le rang de la Maison de France, jusques dans Bruxelles même.

Pendant que le Prince de Condé se livroit ainsi aux Espagnols, le Prince de Conti, son frere, cherchoit à revenir à la Cour. Ennuyé du séjour de Pezenas, il fit sonder les dispositions du Ministre, en lui témoignant l'envie qu'il avoit de s'allier avec lui. Mazarin reçut avec joye une proposition qui lui faisoit tant d'honneur : le Prince revint promptement à Paris, où il épousa Anne-Marie Martinozzi, fille de Jérôme Martinozzi, Gentil-homme Romain, & de Marguerite Mazarin, sœur du Cardinal.

Le Prince de Conti se raccommode avec la Cour.

Ce fut dans ce même tems que Charles, Duc de Lorraine, mécontent du traité conclu entre les Espagnols & Condé, demanda ou que ce Prince lui cédât quelques-unes des Places qu'il possédoit en Lorraine, ou qu'il lui fît part des conquêtes qui se feroient en France. Après avoir offert cette alternative, il menaça d'abandonner les Espagnols, s'ils

Emprisonnement du Duc de Lorraine par les Espagnols.

AN. 1653.

ne lui accordoient l'une ou l'autre de ces deux demandes. Ses menaces augmentèrent à un tel point les défiances de la Cour de Bruxelles, qu'on le fit arrêter dans le Palais de l'Archiduc, & transférer le lendemain au Château d'Anvers. Ce Prince désespéré envoya au Comte de Ligneville qui commandoit son armée, un billet caché dans un pain, qui finissoit par ces paroles: *Quittez promptement les Espagnols, tuez tout, brûlez tout & souvenez-vous de Charles de Lorraine* (1). Le Comte de Ligneville ne fit aucun mouvement. Fuenfaldagne vint au quartier des Lorrains, à trois lieux de Bruxelles, parla aux Officiers, répandit de l'argent parmi les soldats qui commençoient à murmurer; calma les uns & les autres par ses discours & par sa libéralité, & les retint au service du Roi d'Espagne; en leur promettant que le Duc François de Lorraine, frere de Charles, viendrait incessamment se mettre à leur tête. En effet, ce Prince peu affligé du malheur de son frere avec qui il étoit brouillé, arriva d'Allemagne peu de tems après, & prit le commandement de ce Corps de troupes. Pour ce qui regarde le Duc Charles, on le transporta en Espagne, où il fut détenu prisonnier, jusqu'à la paix des Pyrennées.

AN. 1654.

Les François affié-
gent Stenai
& les Espa-
gnols Arras.

Le Sacre du Roi qui se fit au printems de l'année 1654, retarda le commencement de la Campagne. Dès que la cérémonie fut achevée, Faber eut ordre de faire le siège de Stenai, & le Vicomte de Turenne fut chargé d'empêcher les ennemis de le secourir. Le Prince de Condé piqué de ce

(1) V. Priorato, Liv. IV.

qu'on s'attachoit à une ville qui lui appartenoit, & n'ayant aucune espérance de pouvoir la sauver, engagea l'Archiduc à investir Arras avec une armée de trente-deux mille hommes: il y fut déterminé par la foiblesse de la garnison. Mondejeu, depuis Maréchal de Schulemberg (1), Gouverneur d'Arras, avoit envoyé presque toute sa Cavalerie dans un Camp volant commandé par de Bar, qui devoit couvrir les Places voisines & se jeter dans la première qui seroit menacée. Il ne fut pas possible à de Bar de rentrer dans Arras; & Mondejeu resta avec deux mille cinq cens hommes de pied & cent chevaux. Le Cardinal Mazarin allarmé de l'entreprise des Espagnols, eut recours au Vicomte de Turenne, & lui offrit de faire lever le siège de Stenai; si les troupes qu'on y employoit lui paroïssent nécessaires au secours d'Arras. Le Vicomte ne jugea point à propos d'abandonner Stenai, & marcha vers Arras avec le Maréchal de la Ferté, à la tête d'environ quatorze mille hommes seulement.

Les Généraux envoyerent d'abord trois detachemens de Cavalerie pour se jeter dans la Place. S. Lieu commandoit quatre cens chevaux; (2) le Baron d'Esquencourt un pareil nombre, & le Chevalier, depuis Maréchal de Créqui, cinq cens. Ils eurent ordre de marcher par différens endroits & à une journée de distance l'un de l'autre. En passant par le Camp des ennemis, la moitié de leurs Escadrons furent pris ou contraints de retourner: mais ils entrerent eux-mêmes

Le Vicomte jette du secours dans Arras.

(1) Il avoit été éleyé Page de Frederic-Maurice, Duc de Bouillon, frere du Vicomte; & avoit appris son métier sous ces deux grands Capitaines.

(2) Daniel de Montmorenci Baron d'Esquencourt.

AN. 1654. dans la Place avec l'autre moitié, avant que les Espagnols eussent achevé leurs retranchemens. Tous les travaux des assiégeans se trouverent en défense le quatorze de Juillet, quoiqu'ils eussent été traversés plusieurs fois par les assiégés, qui firent avec succès deux ou trois sorties sur les travailleurs.

Les Maréchaux de Turenne & de la Ferté marchent vers Arras & se campent à Mouchi le Preux.

L'armée du Roi commandée par les Maréchaux de Turenne & de la Ferté, trop foible pour oser dans un pays découvert se commettre avec des troupes si nombreuses, attendit près de Peronne que les ennemis eussent presque achevé leurs lignes. Le Vicomte d'ailleurs ne fut pas d'avis qu'on s'approchât d'eux, qu'après avoir pourvû à la subsistance des troupes; de maniere qu'ensuite on ne pût être obligé par le manque de vivres ou de combattre ou de se retirer; inconveniens qu'il jugeoit également désavantageux. De Peronne l'armée fit sept lieuës, & campa le premier jour à Sains, entre Cambray & Arras: le lendemain elle arriva à Mouchi le Preux, village situé à une lieuë & demie d'Arras, sur une hauteur qui commande un vallon arrosé d'un côté par la riviere de Scarpe, & de l'autre par celle de Cogeul. Le Vicomte alla lui-même avec de la Cavalerie & des Dragons reconnoître le terrain où l'on devoit camper, & observer si les ennemis monroient quelque dessein d'attaquer. Les troupes travaillerent toute la nuit à se retrancher, & se trouverent dès le lendemain en état de défense, dans un poste très-avantageux, dont le front étoit proportionné à leur nombre.

La riviere de Cogeul couvroit la gauche , & la Scarpe un peu plus loin , couloit à la droite. Turenne prit son quartier à Mouchi , où étoit la pluspart de son Infanterie ; le reste avec sa Cavalerie s'étendoit sur deux lignes jusqu'à la riviere de Cogeul. La Ferté avoit pris le sien à la droite au village de Peule , où campoit une partie de son Infanterie ; l'autre étoit à Mouchi , & sa Cavalerie s'étendoit aussi sur deux lignes de l'un à l'autre village. Le Corps de réserve se posta derriere le quartier du Vicomte , qui se trouvoit au centre par cette disposition. L'artillerie étoit placée sur la hauteur de Mouchi , & l'ennemi ne pouvoit approcher de jour sans en essuier le feu.

Le dessein du Vicomte n'étoit pas d'attaquer d'abord les ennemis dans leurs lignes. Comme il vouloit attendre la prise de Stenai , & renforcer son armée des troupes qui reviendroient du siège , il se proposa seulement de fermer toute communication entre les villes voisines & le camp des Espagnols. L'armée Françoisé étoit placée de maniere qu'elle coupoit les vivres du côté de Douai , de Bouchain & de Valenciennes. On envoya sur la gauche le Marquis d'Espence Beauveau à Bapaume , pour empêcher les ennemis de rien faire venir de Cambrai. On manda au Comte de Broglio Gouverneur de la Bassée , de venir se poster à Lens sur la droite , avec quinze cens ou deux mille hommes des garnisons d'alentour , pour ôter la communication de Lille. (1) Le Comte de l'Isle-bonne alla avec douze

Le Vicomte fait couper la communication du Camp Espagnol avec toutes les villes d'alentour.

(1) François de Lorraine, Comte de l'Isle-bonne, fils de Charles de Lor-

AN. 1654. cens chevaux à Perne pour barrer le chemin d'Aire & de S. Omer. L'armée Espagnole ainsi resserrée de tous côtez, ne put recevoir que de petits convois, où les Cavaliers portoient les munitions & les vivres en croupe. Peut-être auroit-elle été obligée de lever le siège, si l'on eût pû en même temps se rendre maître de S. Pol, passage qui seul restoit libre. Mais le Gouverneur de Hedin qui en avoit d'abord reçu l'ordre, s'excusa sur la foiblesse de sa garnison; & des accidens imprévûs empêcherent le succès des tentatives que l'on fit immédiatement après.

Les Espagnols ouvrent la tranchée devant Arras.

La tranchée ayant été ouverte le quatorze, les assiégés disputèrent chaque pouce de terrain avec une valeur incroyable; & au bout d'un mois, les Espagnols après avoir perdu près de deux mille hommes, n'avoient pris qu'un ouvrage à corne, dont il falloit s'emparer avant que d'arriver à la contrescarpe d'une demi-lune qui étoit devant le fossé. Pendant tout ce tems, Mondejeu envoyoit des messagers pour instruire les Généraux de l'état de la Place.

Le Vicomte va visiter les lignes vers le quartier du Prince de Condé.

Cependant les Maréchaux de Turenne & de la Ferté voyant que le siège de Stenai tiroit en longueur, & que celui d'Arras avançoit, malgré la résistance des assiégés, résolurent enfin d'attaquer les lignes des ennemis: mais ayant appris que Stenai capituloit, & qu'on alloit leur envoyer les troupes qui en avoient fait le siège, ils jugerent à propos de les attendre. Deux jours ayant l'arrivée de ce ren-

traine II. du nom, Duc d'Elbeuf, & de Catherine Henriette, fille légitimée de Henri IV.

fort,

fort, le Vicomte de Turenne accompagné du Duc d'York, AN. 1654.
 du Duc de Joyeuse (1) & de plusieurs jeunes Seigneurs, Officiers ou Volontaires, avec un escadron de Gardes, alla reconnoître les lignes des Espagnols vers le quartier du Prince de Condé, qui détacha d'une hauteur où il étoit le Duc de Wirtemberg avec le Régiment d'Estrees pour les envelopper : ils furent obligés de se retirer, & le Duc de Joyeuse (1) reçut un coup de carabine dans le bras, dont il mourut quelque tems après à Paris. Turenne revint dans son Camp après avoir reconnu que les lignes étoient trop fortes & trop bien gardées du côté du Prince de Condé, pour oser y faire l'attaque générale qu'on préméditoit.

Le Maréchal d'Hocquincourt qui après la reddition de Stenai, avoit pris le commandement des troupes, marcha en diligence, passa la Somme, & arriva près de Bapaume, d'où s'étant avancé avec sa Cavalerie, il fut joint par Turenne, qui alloit à sa rencontre avec quinze escadrons. Sur l'avis qu'ils eurent dans ce moment qu'il venoit aux ennemis un grand convoi par le chemin de S. Pol, ils marcherent pour l'enlever ; mais le Marquis de Boutteville depuis Maréchal de Luxembourg, qui commandoit l'escorte du convoi, ayant été averti, le fit rentrer dans Aire. Les deux Généraux se trouvant dans le voisinage de S. Pol, crurent devoir se saisir d'un poste si important ; la garnison fit peu de résistance, capitula & fut faite prisonniere de guerre. Le

Les Maré-
 chaux de Tu-
 renne &
 d'Hocquin-
 court se joi-
 gnent, &
 s'emparent
 de S. Pol &
 du mont S.
 Eloi.

17. Août.

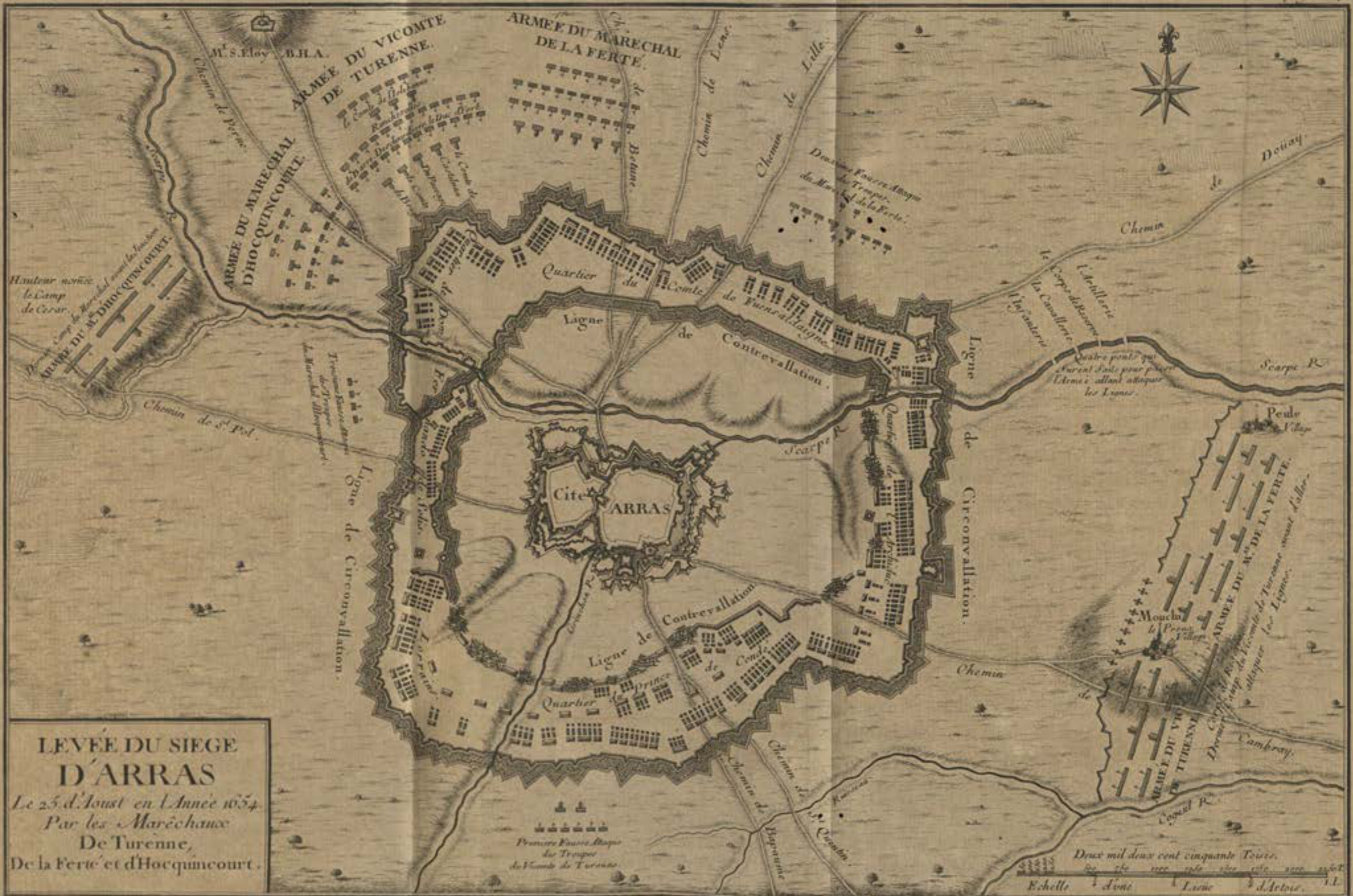
(1) Louis de Lorraine, Duc de Joyeuse, Grand-Chambellan de France, & Colonel Général de la Cavalerie, fils de Charles de Lorraine, Duc de Guise & de l'héritiere de Joyeuse.

AN. 1654

lendemain, en revenant au Camp, ils attaquèrent l'Abbaye du mont S. Eloi, à une petite lieuë du Camp des ennemis, & obligerent cinq cens hommes qu'on y avoit postés à se rendre à discrétion. Ils se séparèrent ensuite; le Maréchal alla se camper dans un lieu appelé le Camp de César, & le Vicomte, en retournant à Mouchi le Preux, vint reconnoître les lignes des ennemis du côté du Nord: il y marcha droit en descendant du mont S. Eloi, s'en approcha à demi-portée du canon, & les cotoya toujours à la même distance pendant deux heures entières.

Description
des lignes des
Espagnols.

Les Espagnols, dont les lignes de circonvallation étoient de deux toises de largeur & de dix pieds de profondeur, avec un avant-fossé large de neuf pieds & profond de six, avoient construit des redoutes & des fortins d'espace en espace, placé de l'artillerie par tout, & élevé des épaulemens pour se couvrir du canon. Dans le terrain entre la circonvallation & son avant-fossé, ils avoient creusé douze rangs de trous ou puits de quatre pieds de profondeur & d'un pied de diametre, disposés en forme d'échiquier, & dans les intervalles ils avoient élevés de petites palissades hautes d'un pied & demi, pour arrêter les chevaux. Enfin ils avoient fortifié leur Camp par toutes sortes d'ouvrages même les moins usités. Dans ces lignes d'une grande circonférence, le quartier des Espagnols, commandé par le Comte de Fuensaldagne, occupoit le Septentrion du côté du chemin de Lens: Le Prince de Condé à la tête des François, & le Duc de Wirtemberg avec ses troupes, étoient postés vers



LEVEE DU SIEGE
 D'ARRAS
 Le 25 d'Aoust en l'Année 1654
 Par les Maréchaux
 De Turenne,
 De la Ferte et d'Hocquincourt.

Designé & Gravé par le Sr. Coypart.

Deux mil deux cent cinquante Toises.
 Echelle dont Ligne d'Artois. 11.

le midi à l'opposite: Le quartier de l'Archiduc avec les Alle- AN. 1654.
 mans & les Flamans , regnoit à l'Orient depuis le chemin
 de Cambrai jusqu'à la Scarpe: Dom Fernand de Solis avec
 les Italiens , & le Prince François de Lorraine avec ses trou-
 pes , s'étendoient au Couchant depuis Perne jusqu'au Midi.

Pensant que le Vicomte de Turenne cotoyoit d'assez Le Vicomte
va reconnoître les lignes.
 près les lignes du quartier de Dom Fernand de Solis , le ca-
 non des Espagnols tua plusieurs soldats. Quelques Officiers
 craignant un danger plus grand encore , après avoir mur-
 muré quelque tems, ne purent s'empêcher de représenter au
 Vicomte , qu'en s'approchant de si près , il exposoit le
 Corps entier de ses troupes à une défaite certaine , si les en-
 nemis prenoient le parti de sortir de leurs lignes & de l'at-
 taquer. Le Vicomte avoua qu'il n'auroit osé hazarder du
 côté du Prince de Condé la démarche qu'il faisoit du côté
 des Espagnols : mais que sur la connoissance qu'il avoit de
 l'excès de leur circonspection , il étoit sûr qu'à son approche
 Dom Fernand n'oseroit rien entreprendre de son chef ; qu'il
 enverroit au Comte de Fuenfaldagne , Généralissime Es-
 pagnol , pour demander ses ordres ; que le Comte iroit lui-
 même en parler à l'Archiduc ; que l'Archiduc ne manque-
 roit pas de faire prier le Prince de Condé de venir délibérer
 dans un Conseil ; que pendant ces consultations entre tant
 de personnes différentes , on auroit le loisir de reconnoître
 les lignes & de se retirer. Tout se passa comme il l'avoit
 prévu , & les Espagnols ne conclurent qu'il falloit l'atta-
 quer , que lorsqu'il n'étoit plus tems. (1)

(1) Mém. MSS. du Duc d'Yorck.

AN. 1654.

Opposition
du Maréchal
de la Ferté à
l'attaque des
lignes.

Le Gouverneur d'Arras manda bientôt après aux Généraux François, qu'il ne lui restoit plus que fort peu de poudre, & que s'il n'étoit promptement secouru, il seroit forcé de capituler. Dans le même tems, le Marquis de Boutteville sortit d'Aire avec le convoi, passa par le chemin de Douai, & entra dans les lignes à la tête de sa Cavalerie, par la faute d'un Officier qui n'en donna point avis. Ces nouvelles devoient hâter l'attaque des lignes; on ne s'y seroit pourtant jamais déterminé sans le Vicomte, qui n'avoit en vûë que le bien public & le service du Roi: à la réserve du Duc d'Yorck & du Comte de Broglio, les autres Généraux & Commandans guidés par des interêts particuliers, faisoient regarder cette entreprise comme une action téméraire qui ne pouvoit avoir de succès. Le Maréchal d'Hocquincourt & ses Officiers proposerent de ne faire qu'une simple tentative, pour sauver l'honneur de l'armée Françoisë. La Ferté envoya à Turenne un Trompette qui entrant brusquement dans sa tente, pendant qu'il étoit à table avec plusieurs Officiers, osa faire en sa presence une description des lignes, capable d'intimider ceux qui l'écoutoient. De pareils moyens ne servirent qu'à affermir le Vicomte dans sa résolution: il ne cessa de représenter aux Généraux qu'une tentative, au lieu de sauver leur réputation, produiroit un effet tout contraire; qu'on les blâmeroit avec justice d'avoir sacrifié inutilement les soldats; qu'en agissant serieusement avec plusieurs bataillons de front, on trouveroit sûrement quelque endroit plus foible par où les troupes repoussées

ailleurs pourroient percer ; qu'en attaquant de nuit aucun quartier des ennemis n'oseroit quitter son poste , & que chacun craignant pour soi ne secoureroit tout au plus que son plus proche voisin , jusqu'à ce que le jour seroit venu. Il ne perdit aucune occasion de s'entretenir avec les Officiers de la maniere dont il falloit faire l'attaque , de la résistance qu'ils y rencontreroient & des expédiens nécessaires pour la surmonter. Il leur recommandoit sur-tout de tenir les soldats ensemble & en bon ordre , quand ils seroient entrés dans les lignes , afin qu'ils ne s'égarassent pas dans l'obscurité ; d'observer en avançant une exacte discipline sans leur permettre de se séparer pour courir au pillage ; enfin de ne pas aller d'abord droit à la ville , mais de marcher le long de la ligne , & d'en chasser les ennemis avant que de secourir les amis. (1)

La Cour alors à Peronne envoya un ordre d'attaquer , & le jour fut fixé au vingt-quatre d'Août , veille de S. Louis. Il fut déterminé que le principal effort se feroit contre le quartier de Dom Fernand de Solis & la partie la plus voisine de celui de Fuenfaldagne , comme les endroits les plus faibles & les plus éloignés du Prince de Condé ; & qu'il y auroit en même tems trois fausses attaques , l'une du côté de Condé , l'autre à la partie la plus reculée du quartier de Fuenfaldagne , & la troisième à celui du Duc François de Lorraine. Le soldat se pourvut de fascines , de clayes & de tous les instrumens nécessaires pour une semblable entre-

La Cour
envoye un
ordre d'atta-
quer les li-
gnes & l'on
y marche.

(1) Mém. MSS. du Duc d'York.

AN. 1654.

prise ; on fit des prieres publiques à la tête de chaque bataillon & de chaque escadron ; au coucher du soleil les armées commencerent à traverser la Scarpe sur quatre ponts ; on ne laissa point de troupes au Camp pour garder le bagage, qui devoit suivre après le soleil levé ; les pionniers alloient à la tête de chaque bataillon ; chaque cavalier portoit devant lui deux fascines , & les mousquetaires cachotent soigneusement leurs méches allumées. La marche se fit dans le silence & avec tant d'ordre & d'exactitude , qu'on se rendit précisément au lieu & au moment où l'on devoit joindre les troupes d'Hocquincourt , qui n'étoient pas encore arrivées. La lune qui jusques-là avoit éclairé , se coucha ; le tems s'obscurcit , & il s'éleva du Camp des ennemis un vent qui les empêchoit d'entendre aucun bruit. Turenne & la Ferté , sans attendre d'Hocquincourt , firent tourner leurs troupes à gauche & marcherent sur un grand front droit aux lignes, dont ils étoient environ à demi-lieuë.

Disposition
des attaques.

Le Vicomte de Turenne partagea également les huit Lieutenans Generaux qui commandoient sous lui entre la Cavalerie & l'Infanterie ; le Comte de Broglio menoit les regimens de Picardie & des Gardes Suisses sur la droite ; du Passage les bataillons de la Feuillade au centre, & le Comte de Castelnau ceux de du Plessis & de Turenne à la gauche. La Cavalerie qui devoit les soutenir montoit à vingt-quatre escadrons. De Bar étoit à l'aile droite , le Duc d'Yorck à la gauche , & d'Eclinvilliers au centre. Roncherolles à la tête de trois bataillons conduisoit un corps de reserve d'In-

fanterie, & le Comte de l'Islebonne un autre de Cavalerie. AN. 1654.

Le Maréchal de la Ferté posté sur la gauche de Turenne vis-à-vis les confins des quartiers de Dom Fernand & de Fuenfaldagne, avoit une ligne de six bataillons, deux lignes de Cavalerie derriere, & plusieurs escadrons de réserve. La droite devoit être occupée par le Maréchal d'Hocquincourt avec quatre bataillons de front, soutenus d'une ligne de Cavalerie, ensuite d'une seconde ligne d'Infanterie & de quelques escadrons.

A deux cens pas des lignes les meches dont le feu étoit excité par le vent & dont la lueur redoubloit par l'obscurité, étant tout à coup découvertes, formerent une espece d'illumination qui fut le premier avertissement qu'eurent les ennemis : Ils tirerent aussi-tôt trois coups de canon, & allumerent des fallors le long de la circonvallation. Cependant les fantassins de la première ligne de Turenne passoient l'avant fossé, couvroient les puits, arrachotent les pallissades, & éprouvant moins de résistance qu'ils n'avoient craint d'abord, venoient déjà au second fossé : quelques-uns même avant qu'il fut comblé le franchirent, & Fifica, Capitaine du regiment de Turenne, planta sur le parapet le drapeau de sa compagnie, en criant VIVE TURENNE. (1) Il n'en falloit pas moins pour rassurer le reste des bataillons, qui dans une plus grande méfiance encore, n'osoit approcher. Tous alors s'animerent également, les cinq bataillons percerent en plusieurs endroits, & fraierent le chemin à la Cavalerie.

L'attaque
des lignes.

(1) Vie MSS de l'Abbé Raguener.

AN. 1654.

L'attaque du Maréchal de la Ferté n'avoit pas été si heureuse ; ses soldats dont la plûpart ne put aborder le second fossé , furent vivement repouffez par les Espagnols à qui ils avoient affaire , & ne purent ensuite penetrer dans les lignes qu'à la faveur des troupes de Turenne. D'Hocquincourt , qui n'arriva qu'à la fin de la nuit , trouvant l'ennemi dans la consternation , se fit aisément passage , & entra du quartier de Dom Fernand dans celui du Duc François. Les Italiens & les Lorrains forcés presque par tout , abandonnerent leurs retranchemens & porterent le désordre & l'épouvante dans les autres quartiers. Le jour commençoit à poindre , & le seul Condé ayant traversé le quartier de l'Archiduc , à qui il dit de songer à la retraite , marcha avec la Cavalerie qu'il put ramasser pour arrêter la fougue des François. Il tomba d'abord sur ceux qui s'étoient abandonnés au pillage , battit ensuite le Maréchal de la Ferté qui descendit inconsidérément d'une hauteur ; mais n'osa le pousser , voyant un corps de troupes qui étoit venu occuper le poste que le Maréchal avoit quitté , & se retira sur une colline voisine , se proposant dès que son Infanterie l'auroit joint , d'aller attaquer ce corps qu'il voioit sur la hauteur. Turenne (car c'étoit lui-même) y avoit rassemblé ce qu'il avoit pû de troupes , & y fit ensuite amener du canon : le feu de cette artillerie arrêta l'Infanterie que Condé faisoit marcher à lui , & la découragea tellement , que ce Prince malgré tous ses efforts fut obligé de ceder ; d'autant plus que dans le même-temps , Castelnau qui étoit entré dans
Arras

Arras en resortit avec Mondejeu & toute la Cavalerie de la Place. (1) AN. 1654.

Condé & Turenne sans avoir été avertis qu'ils fussent en présence, se devinèrent mutuellement par leur manœuvre; le Vicomte jugea que Condé étoit présent, parce que tout autre auroit poussé imprudemment les troupes de la Ferté qui étoient battues. Le Prince crut de son côté que Turenne étoit sur la hauteur & n'osa l'attaquer. Le Vicomte fatigait d'avoir forcé le Prince à quitter son poste, ne jugea pas à propos de le poursuivre. Le Marquis de Bellefond eut moins de discretion; il attaqua l'arrière-garde du Prince pendant qu'elle passoit la Scarpe: mais reçut très vivement, il fut obligé de se retirer avec perte. Condé traversa la rivière, sortit de ses retranchemens, rallia ses troupes écartées & marcha en bon ordre à Cambrai. Les autres Généraux ennemis suivirent son exemple. L'Archiduc & le Comte de Fuenfaldagne se sauverent avec un escadron ou deux, & prirent la route de Douai au travers des bagages de l'armée de France. Leopold fut reconnu, & auroit été fait prisonnier si l'on avoit laissé quelques troupes au camp de Mouchi le Preux.

Le Maréchal d'Hoquincourt qui étoit entré dans les lignes avec sa Cavalerie, n'avoit trouvé d'obstacle qu'en arrivant au ruisseau qui séparoit le quartier de Lorraine de celui de Condé. Il y avoit rencontré le Comte de Marsin à la tête de plusieurs escadrons, qui défendirent si bien le

Le Comte de Marsin fort aussi des lignes.

(1) Vie de Condé.

AN. 1654. passage, que la plûpart de l'Infanterie de ce quartier eut le loisir de se sauver. Marfin se retira en bon ordre, fortit des lignes & joignit le Prince de Condé dans le temps qu'il rallioit ses troupes.

Ce qui se passa aux trois fausses attaques.

Ceux qui commandoient les deux fausses attaques faites par les troupes des Maréchaux de la Ferté & d'Hoquincourt, suivirent exactement leurs ordres, reussirent dans leur entreprise, & s'enrichirent du butin qui se trouva dans les quartiers des Espagnols & des Lorrains. Traci qui commandoit la troisiéme fausse attaque avec les troupes du Maréchal de Turenne, ne fut pas si heureux, il marcha vers les quartiers du Prince de Condé à l'opposite de celui de Dom Fernand, & demeura dans un fond suivant les ordres qu'il avoit reçûs, en attendant qu'on eut commencé l'attaque générale: mais l'éloignement & le vent l'ayant empêché d'entendre le bruit de ce qui se passoit dans le camp, il n'en fut instruit qu'à la pointe du jour par la retraite des ennemis.

Perte des Espagnols.

La perte fut très legere du côté de l'armée du Roi; Turenne reçût une contusion d'un coup de mousquet; le Comte de Broglio eut la cuisse cassée d'une balle; peu d'Officiers subalternes moururent; il n'y eut que trois ou quatre cens soldats qui resterent sur la place. Les ennemis perdirent près de trois mille hommes qui furent tués ou faits prisonniers; on leur prit soixante-trois pieces de canon, deux mille chariots, neuf mille chevaux, tous les équipages des Officiers & les bagages de l'armée entiere.

Ce fut pendant ce siège que le Maréchal de la Ferté ayant trouvé un Garde du Vicomte hors du Camp, lui demanda comment il avoit osé sortir des lignes, & sans attendre la réponse, s'avança sur lui & le battit rudement. Le Vicomte, à qui le Garde tout en sang vint se présenter, lui dit: *Il faut que vous ayez manqué à votre devoir pour avoir obligé M. le Maréchal à vous traiter de la sorte, & le renvoya aussi-tôt par le Lieutenant de ses Gardes qu'il chargea de dire au Maréchal de la Ferté » qu'il lui faisoit excuse de ce que cet homme » lui avoit manqué de respect, & qu'il le remettoit entre » ses mains pour en faire telle punition qu'il lui plairoit. «* Toute l'armée fut étonnée, & le Maréchal lui-même surpris, s'écria: *Cet homme sera-t-il toujours sage & moi toujours fou ?*

Les nouvelles de la levée de ce siège se répandant de près & de loin exciterent l'admiration de tous ceux qui les apprirent. Plusieurs Princes d'Allemagne & les Généraux les plus distingués en Europe écrivirent au Vicomte pour le féliciter, particulièrement le Landgrave de Hesse (1). Après le siège, le Duc d'York fut envoyé avec deux mille chevaux à Péronne, où étoit la Cour, pour l'escorter à Arras: elle y resta quelques jours, & l'armée campa dans les lignes des ennemis, où elle trouva une grande abondance de fourage. Le dernier jour d'Août les François marcherent vers Cambrai: la Cour étant retournée à Péronne, les Maréchaux de la Ferté & d'Hocquincourt suivirent le Roi, & le Vicomte de Turenne resta seul pour commander l'armée.

(1) Voyez les Preuves N^o. VIII. Liv. IV.

AN. 1654.
6. Septembre
Le Vicomte
prend le Qué-
noi & Bin-
ches.

Le six de Septembre, le Vicomte marcha vers le Quénoi, dont la garnison étoit foible & dont les Espagnols avoient démolli les ouvrages extérieurs, il s'en empara le lendemain; & après avoir ordonné de rétablir les anciennes fortifications & d'en faire de nouvelles, il alla assiéger Binches & l'emporta: il y resta jusqu'au vingt-deux & retourna ensuite au Quénoi pour en faire remplir les magazins. Dans ces marches & contremarches il donna plus d'occupation aux Lieutenans Généraux qu'à l'ordinaire, pour prévenir toute surprise de la part des Espagnols qui avoient rassemblé les débris de leur armée sous le canon de Mons, pour couvrir Bruxelles. Il y avoit toujours trois Lieutenans Généraux en exercice; l'un marchoit avec la Cavalerie à l'avant-garde; l'autre conduisoit l'Infanterie, & le troisième menoit la Cavalerie de l'arrière-garde: Il leur ordonnoit en arrivant aux ruisseaux, de faire passer la Cavalerie sur la droite & sur la gauche, en mettant l'Infanterie au milieu; les bagages partoient à la pointe du jour escortés de six ou huit escadrons; l'avant-garde suivoit avec le gros canon, & le reste de l'artillerie étoit à l'arrière-garde. L'armée marchoit de maniere qu'elle pouvoit à tout moment se ranger en bataille sans confusion. Quand on arrivoit à quelque défilé, l'arrière-garde faisoit volte-face avec ses pièces de campagne, pendant que l'avant-garde marchoit; celle-ci étant passée faisoit aussi volte-face & laissoit un espace suffisant aux troupes qui la suivoient pour se mettre en bataille: elles restoient dans cet ordre jusqu'à ce que tout eut défilé: alors l'armée

entière s'ébranloit en même-tems pour continuer sa marche. AN. 1654.

Le Vicomte prenoit toutes ces précautions , parce qu'il appréhendoit qu'on ne l'attaquât : en effet , le Prince de Condé s'approcha de lui à la tête de quarante escadrons , & le suivit long-tems à la portée du canon jusqu'à un passage près de Maubeuge : mais voyant la promptitude avec laquelle les troupes Françoises se retournoient & le bon ordre qu'elles gardoient , il rebroussa chemin , & ne les harcella plus. Le Maréchal de Turenne resta au Quénoi jusqu'à la fin de Septembre , marcha ensuite vers le Cambresis , demeura quelques semaines sur la frontière ; & après avoir pris & démoli quelques Châteaux des environs , il renvoya ses troupes dans leurs quartiers , & alla lui-même à Paris , où sa présence devenoit nécessaire.

Les discordes civiles alloient être rallumées par les intrigues du Cardinal de Retz : un accident imprévu arrêta tout à coup l'incendie. Le Coadjuteur qui avoit été transféré du Château de Vincennes à celui de Nantes , ayant trouvé le moyen de s'échapper , prit la poste pour arriver promptement à Paris , se montrer au peuple dans les Halles , & faire de nouvelles barricades ; mais en galoppant dans un Fauxbourg de Nantes , il mit le pistolet à la main pour tirer sur un Garde qui le poursuivoit , son cheval se cabra & s'abattit , le Cardinal tomba , se démit l'épaule , & ne pouvant plus continuer sa route , il se cacha dans un tas de foin. La Noblesse du voisinage s'étant soulevée en sa faveur , il se sauva à Belle-Isle , changea d'habit , se mit dans une barque

Le Cardinal de Retz s'échappe de prison, & passe en Italie.

AN. 1654. de pêcheurs , aborda en Espagne à S. Sebastien , & de-là se rendit à Rome , où le Pape Innocent X. le reçut avec joye & avec distinction.

AN. 1655. (1) L'éloignement de Retz étoit d'autant plus favorable à la Cour , que pendant l'hiver on fut menacé de voir renaître les troubles , au sujet de la fabrication d'une nouvelle monnoye. Pour en faire vérifier l'Edit , Louis XIV. tint son Lit de Justice au Parlement ; mais bientôt après , les Chambres s'assemblerent pour recevoir & examiner cet Edit , sous prétexte que la présence du Roi avoit ôté la liberté des suffrages. Le souvenir du passé faisant appréhender ces délibérations , le Roi vint le matin au Palais accompagné de toute sa Cour , & s'étant mis sans aucun appareil dans son Lit de Justice , défendit au Parlement de se mêler des affaires publiques , se leva brusquement , & sortit sans vouloir entendre aucune harangue. Malgré cette défense , le Parlement vouloit se rassembler & les esprits s'aigrissoient tous les jours. Le Cardinal eut recours à la sagesse du Vicomte de Turenne , qui avoit acquis une haute réputation dans les conseils , aussi-bien que dans la guerre. Le Vicomte alla chez le Premier Président , lui peignit d'une maniere touchante toutes les horreurs des guerres civiles , le feu de la discorde fumant encore , & le danger d'en rallumer la moindre étincelle : on l'écouta avec les égards dûs à son rang & à son mérite personnel : les esprits se calmerent , & les dissensions naissantes furent étouffées.

Le Vicomte prévient de nouvelles dissensions.
20. Mars.

23. Avril.

(1) Voyez les Mém. de Monglat de cette année.

Au mois de Juin, le Roi se rendit à la Fere, où il attendit que son armée fut entrée dans le Hainaut pour y entreprendre quelque siège de conséquence. La prise de Landrecies étoit nécessaire pour la conservation du Quénoi : ces deux villes ouvroient la route aux François dans les pays-bas des Espagnols. L'armée de Turenne & celle de la Ferté s'étant réunies près de Guise, elles marcherent vers Landrecies, & l'investirent le dix-huit de Juin : on travailla avec tant de diligence à la circonvallation, qu'elle fut achevée dans cinq jours, & le Camp pourvu de vivres pour un mois. Le Prince de Condé qui avoit la principale direction de l'armée de Flandre, vint se poster à Vadencourt près de Guise, pour couper les vivres aux assiégeans, & envoya piller la Picardie : mais comme il n'occupa ce poste que le septième jour après que la place fut investie, tous ses efforts devinrent inutiles. Turenne continua le siège, & la prise de Landrecies prépara tous les succès jusqu'à la paix des Pyrennées.

(1) Les partis que le Prince envoya en Picardie jusqu'à Ribémont, donnerent beaucoup d'allarmes à la Cour. Le Roi n'avoit auprès de lui que deux Compagnies du Régiment des Gardes, & les Espagnols auroient pû facilement l'enlever : mais ils perdirent encore cette occasion, faute de prévoyance ; le jeune Monarque quitta la Fere à la hâte & se retira à Laon. La tranchée ayant été ouverte devant Landrecies, il y eut deux attaques, l'une de Turenne & l'autre de la Ferté. Les travaux furent continués avec tant de

AN. 1655.
Le Vicomte
prend Lan-
drecies.

1. Juillet.

(1) Monglat, Mém. de cette année, page 84.

AN. 1655. vigilance & si peu de perte, que le dix-septième jour les mines jouèrent aux deux bastions de la Place, & celle du Vicomte y fit la plus grande brèche. Le Gouverneur capitula à des conditions honorables, & la garnison fut conduite à Valenciennes.

Le Vicomte
passe la Hai-
ne & l'Es-
caut pour at-
taquer les Es-
pagnols.

L'armée des assiégeans resta encore quelques jours à Landrecies pour combler les lignes & réparer les brèches, & les Espagnols se retirèrent entre Mons & Valenciennes derrière la Sambre & l'Escaut, parce qu'ils ne se crurent pas en état de risquer une bataille. Loin de pouvoir faire une nouvelle irruption en France, ils furent réduits à n'avoir d'autre vûë que d'observer les mouvemens du Vicomte, & d'empêcher qu'il ne fit quelque autre siège. Le Roi joignit l'armée à Guise, se mit à la tête de ses troupes, entra dans le Hainaut & descendit le long de la Sambre jusqu'à Thuinville du pays de Liege. Il passa ensuite ce fleuve, s'avança jusqu'à Bavai, & voulut entrer dans le cœur du pays en traversant la rivière de Haine qui coule au milieu du Hainaut, & lui donne son nom. Après avoir fait reconnoître les passages, on scût que les ennemis avoient fait de grands retranchemens, & construit de distance en distance des redoutes & des platte-formes qui regnoient le long de la rivière, depuis S. Guislain jusqu'à Condé. La difficulté de forcer ces travaux étoit augmentée par celle d'approcher de la rivière dans un pays rempli de fossez & facile à inonder, où il n'y avoit qu'une chaussée qui conduisoit au pont de la Haine. On tint en présence du Roi un conseil où se trou-
verent

verent le Cardinal Mazarin, le Duc d'Yorck, les Maré-
 chaux de Turenne, de la Ferté, de Villeroi, de Gramont
 & du Plessis-Praslin. Le Ministre ayant remontré avec élo-
 quence combien il seroit glorieux de passer la riviere à la vûë
 d'une armée formidable; on alloit prendre la résolution de
 forcer le pont: le Vicomte s'y opposa, en fit voir les diffi-
 cultez, & proposa un expédient plus sûr. Comme il connois-
 soit parfaitement le pays, il représenta qu'en traversant
 l'Escaut un peu au dessous de Bouchain, laissant Valen-
 ciennes sur la droite, & repassant la même riviere à Condé,
 on pourroit prendre les ennemis en flanc, rendre tous leurs
 retranchemens inutiles, & les obliger de quitter leur poste
 sans hasarder la vie des soldats. Après avoir ramené le
 Cardinal & tous les Généraux à son opinion, l'armée mar-
 cha de Bavai à Bouchain; & sur les avis qu'en eurent les
 ennemis, ils décamperent, pour s'approcher de Valenciennes.
 Le Prince de Condé s'opposa d'abord à cette marche:
 mais voyant qu'il ne pouvoit arrêter les Généraux Espa-
 gnols, il protesta qu'il ne quitteroit pas son poste sur la
 Haine, s'ils ne lui promettoient de défendre vigoureusement
 celui de l'Escaut. Après l'avoir promis, ils passerent la ri-
 viere à Valenciennes, & allerent camper près de S. Amand
 dans un poste avantageux, la ville à leur gauche, des bois
 à leur droite, & devant eux une vieille ligne sur le Mont
 Azin. L'armée du Roi continua sa route vers Neuville, où
 elle passa l'Escaut, & marcha aux ennemis; après avoir laissé
 des troupes pour assurer les bagages contre les courses de

AN. 1655.

la garnison de Bouchain. A une lieuë du camp des Espagnols, Turenne fit alte pour attendre son artillerie, & alla lui-même les reconnoître. Ayant examiné ce poste, il jugea qu'ils vouloient le défendre, & ordonna à Castelnau de partir en diligence avec son camp volant, composé d'environ douze escadrons & trois bataillons, pour se placer sur la droite des ennemis, vers le grand chemin de S. Amand, & pour tâcher de les attaquer en flanc, tandis qu'il les attaqueroit lui-même en front. A peine Castelnau fut-il arrivé dans l'endroit marqué, qu'il s'apperçut que les Espagnols se retiroient vers Condé: il en fit avertir le Vicomte qui lui manda de tomber sur leur arriere-garde, & de lui donner ainsi le tems de venir avec le corps de l'armée. Aussi-tôt que l'Archiduc & le Comte de Fuensaldagne sçurent que le Maréchal de Turenne avoit passé l'Escaut, & qu'il marchoit à eux, ils se repentirent des promesses qu'ils avoient faites au Prince de Condé, & abandonnerent leur nouveau poste sans le consulter. Le Prince en eut le premier avis par un Aide de Camp, qui vint lui dire que l'Archiduc se retiroit, & qu'il le prioit de couvrir la retraite, quoique ce fût le tour des Espagnols de faire l'arriere-garde ce jour-là. C'est ainsi que pendant tout le cours de cette guerre, les retardemens ou la précipitation, la timidité ou le peu d'habileté des Généraux Espagnols déconcertèrent les mesures du Prince de Condé.

Faute du
Comte de
Castelnau.

Ce Prince auroit été réduit à de grandes extrêmités, si Castelnau avoit suivi les ordres qu'il avoit reçus: au lieu d'attaquer les ennemis qu'il atteignit au pont de Beuvrage,

il se laissa amuser par quelques Officiers du Prince de Condé, AN. 1655. qui demanderent à lui parler ; il y consentit & fit alte pour quelque tems : pendant qu'ils se complimentoient, le Prince de Condé hâta sa marche , & Castelnau fut la dupe de sa politesse. L'armée ennemie gagna l'Escaut, le traversa, se rangea en bataille de l'autre côté , rompit les ponts , & s'avança le même jour vers Tournai.

Le Vicomte de Turenne arriva quelque tems après , & Castelnau lui fit un récit ingénu de ce qui s'étoit passé. Saint Lieu, Colonel , l'assura que les ponts ayant été rompus avec trop de précipitation , les derniers escadrons du Prince avoient passé la riviere à la nâge. L'armée Françoisse campa à Frane , près de Condé , & le Vicomte envoya la même nuit au Cardinal , qui étoit au Quénoi avec le reste de la Cour, une relation de ce qui s'étoit passé. La lettre fut interceptée , & le Prince de Condé fut vivement blessé d'un récit qui sembloit attaquer la prudence de sa conduite : Turenne cependant n'y parloit presque point de lui-même ; il n'appuyoit pas sur le mauvais parti que les Espagnols avoient pris , de venir d'abord au-devant de lui , pour se retirer ensuite contre toutes les regles de l'art ; ni sur la confusion avec laquelle ils abandonnerent les postes les plus avantageux & toutes les rivieres , avec une armée qui n'étoit pas inférieure à la sienne : il assuroit qu'on avoit fait l'une & l'autre de ces fautes malgré le Prince de Condé ; il insistoit seulement sur l'embarras où les Espagnols avoient mis ce Prince , en l'obligeant de couvrir la retraite ce jour-là , &

Démêlé entre le Vicomte & le Prince de Condé.

AN. 1655. ajoûtoit que sans la faute de Castelnau il auroit pû tomber sur l'arrière-garde de Condé, dont quelques escadrons avoient passé l'Escaut à la nâge. Malgré tous ces ménagemens, le Prince lui envoya un Trompette avec une lettre fort piquante : il adressa aussi à quelques Officiers de l'armée du Roi une espece de Manifeste, où il rendoit raison de sa conduite, & se plaignoit amèrement du Vicomte. Le Maréchal de Turenne reçut la lettre en présence de plusieurs Officiers, & la leur montra aussi-tôt; mais croyant pouvoir se dispenser d'y faire réponse, il se contenta de dire au Trompette, *qu'il le feroit punir s'il lui apportoit de semblables lettres à l'avenir.* Ces deux Généraux ne se traiterent plus pendant toute la guerre avec les mêmes égards qu'ils avoient observés jusqu'alors, & ne se reconcilierent pleinement qu'à la conclusion de la paix des Pyrennées.

Prise des
villes de
Condé & de
S. Guislain.

On travailla le lendemain à construire des ponts au-dessus de la ville de Condé, pour en faire le siège. Les murailles de la Place ne valoient guères mieux qu'un retranchement de camp : mais la force de la garnison suppléoit à la foiblesse des remparts. La moitié des troupes fut d'abord employée au siège, pendant que Turenne & la Ferté le couvroient avec le reste de l'armée. La première nuit on trouva tant de résistance, que les deux Maréchaux furent obligés de venir eux-mêmes pousser une des attaques; on les continua avec tant de vigueur que la ville se rendit le 3^e jour de la tranchée ouverte; & la garnison composée de près de deux mille hommes fut conduite à la première Place voi-

fine. Comme l'armée du Roi étoit fort avancée dans le pays ennemi, les Espagnols incertains de ses projets, garnirent de troupes toutes leurs villes, affoiblirent par-là leur armée, & n'osèrent approcher en corps : il leur arriva ce qui arrive ordinairement après une suite de mauvais succès : ils craignirent plus qu'ils ne devoient, & prirent des précautions contre l'impossible même. Après la prise de Condé, l'armée du Roi marcha droit à S. Guislain, situé dans un pays fort plat, & arrosé par la riviere de Haine. Les ennemis inonderent le terrain, en sorte que l'on ne pût y creuser de circonvallation ; les approches n'étoient, à proprement parler, que des blindes de fascines : ce qui n'empêcha pas la Place d'être emportée en trois jours avec très-peu de perte de la part des François. Le Vicomte ayant mis plus de quatre mille hommes de pied dans les villes conquises, achevé les fortifications de Condé & de S. Guislain, rempli les magasins de toutes sortes de provisions & consommé tous les fourages des environs, marcha le douze d'Octobre à Barlaimont, le vingt-deux à l'Abbaye de Marolles, & vers le commencement de Novembre à Ribémont : là, il reçut ordre de quitter l'armée & de venir joindre la Cour à Compiègne pour une affaire importante.

Le Maréchal d'Hocquincourt, piqué contre le Cardinal, qui après lui avoir ôté le commandement de l'armée, ne l'avoit presque point employé depuis le siège d'Etampes, & devenu dans son loisir amoureux d'une Dame de la première qualité qui réveilla ses ressentimens, se laissa en-

AN. 1655

12. Octobre.

22. dudit.

Trahison
du Maréchal
d'Hocquincourt
déconcertée par le
Vicomte.

AN. 1655.

gager dans le parti des Espagnols; fut les offres que le Prince de Condé lui fit d'une somme de quatre cens mille écus & de la Lieutenance générale de la Flandre, s'il vouloit livrer Ham & Péronne dont il étoit Gouverneur. Le Vicomte de Turenne, en arrivant à Compiègne, délibéra avec le Cardinal sur les moyens qu'il falloit prendre pour empêcher le Maréchal d'introduire les ennemis dans ces deux Places importantes. Le Cardinal panchoit à faire approcher l'armée de Péronne: mais le Vicomte lui représenta que cette démarche poufferoit peut-être d'Hocquincourt à quelque parti violent, & conseilla d'essayer un accommodement. La négociation dura quinze jours, pendant lesquels d'Hocquincourt donnoit des audiences séparées aux Envoyés du Roi & à ceux d'Espagne, sans cacher ni aux uns ni aux autres ce que chacun lui offroit, comme s'il eût été permis de choisir. Mazarin voyoit impatiemment la Cour réduite à traiter avec un sujet qui arboroit l'étendart de la révolte: mais l'armée Espagnole s'étoit avancée jusqu'à Cambrai; le Prince de Condé avec ses troupes étoit à deux lieues de Péronne, & son parti commençoit à se ranimer dans Paris: s'il fût devenu maître des deux villes qu'on vouloit lui livrer, les discordes civiles se feroient peut-être renouvelées; & le Roi, loin de continuer ses conquêtes dans les Pays-bas, auroit été obligé de ramener la guerre dans le cœur du Royaume: une situation si critique demandoit de grands ménagemens. Turenne, comme un autre Fabius, sauva la patrie en temporisant, & porta Mazarin à termi-

ner fans violence une affaire qui auroit pû avoir des suites funeftes, fi l'on s'y étoit pris autrement. Enfin le traité fut conclu : le Maréchal d'Hocquincourt fortit de Péronne, fe démit de fon Gouvernement en faveur de fon fils, & fe retira chez lui avec deux cens mille écus. Le Prince de Condé retourna promptement joindre l'armée Efpagnole fur la Sambre ; & comme on appréhendoit qu'il n'attaquât les villes conquifes en fe retirant, le Vicomte revint à l'armée & s'avança jufqu'auprès de S. Quentin : mais le Prince n'ayant rien entrepris, le Roi & le Cardinal fe rendirent à Paris vers le commencement de Décembre, & le Vicomte s'y rendit auffi, dès qu'il eut envoyé l'armée dans fes quartiers d'hiver. Ce fut alors qu'on mit, par les confeils de Turenne, la Cavalerie dans les villages, & que l'on paya pour la premiere fois, fur les tailles, vingt fols par jour à chaque cavalier : par-là, on épargnoit la dépenfe des remifes de l'argent, & l'on empêchoit les non-valeurs ; les troupes fe faifoient payer elles-mêmes fur les lieux ; les cavaliers difperféz dans les hameaux leur fervoient de fauve-gardes, & ils y dépenfoient une bonne partie de leur folde ; les payfans labouroient avec plus d'affurance ; & , contre l'opinion commune, plusieurs endroits de la campagne fe raccommoderent par ce nouvel établiffement.

Quand toutes les troupes furent en quartier, le Duc François de Lorraine voyant qu'on ne parloit point de mettre fon frere en liberté, & que tous les Officiers de fon armée murmuroient contre le Roi d'Efpagne, qui tenoit leur maî-

Le Prince François de Lorraine avec fes troupes abandonne les Efpagnols.

AN. 1655.

tre prisonnier , rassembla ses Lorrains dans un seul Corps , & marcha vers la frontière de Picardie , d'où il fit sçavoir qu'il venoit se mettre au service du Roi. Louis XIV. traitta avec lui à condition que les troupes Lorraines prêteroient serment de fidelité à la France , pour tout le tems que le Duc Charles demeureroit en prison ; qu'après son élargissement les Lorrains seroient libres de faire ce que leur Souverain légitime ordonneroit ; qu'en attendant ils seroient traittés comme les autres troupes qui étoient à la solde du Roi. Le Duc François vint ensuite à Paris avec ses deux enfans , les Princes Ferdinand & Charles. La Cour passa l'hiver dans une entiere tranquillité : le Cardinal sentant son autorité affermie se prêtoit à tous les esprits , & ménageoit chacun selon son caractere ; il redoubloit sur-tout son amitié pour le Vicomte de Turenne , & lui confioit les secrets les plus importans de l'Etat.

Le Duc
d'Yorck
quitte la
France.

Vers la fin de cette année, l'Angleterre après avoir long-tems balancé sur le parti qu'elle devoit prendre, se déclara pour la France. Une des conditions du traité fut que Louis XIV. n'accorderoit plus de protection à Charles II. & feroit sortir du Royaume le Duc d'Yorck son frere. Le Roi Charles voyant les liaisons qui se formoient entre Mazarin & Cromwel, s'étoit retiré l'année précédente à Cologne, où il avoit été entretenu aux dépens de l'Empereur & des Princes d'Allemagne.

AN. 1656.

Au commencement de l'année mil six cens cinquante-six, Charles se transporta à Bruxelles , où il signa un traité
avec

avec le Roi d'Espagne, & manda à son frere le Duc d'Yorck AN. 1656.
 de le venir joindre en Flandre. Le Duc fit d'abord tous ses efforts pour ne pas sortir de France : l'éducation qu'il y avoit reçüe, les amis qu'il y avoit acquis, la haute réputation qu'il s'y étoit déjà faite, & peut-être aussi le sang Ecoissois qui couloit dans ses veines, lui donnoient les plus vifs regrets de quitter une nation qu'il a toujours aimée. Il confia ses peines au Vicomte de Turenne pour qui il avoit la tendresse d'un fils, & lui demanda ses conseils. Le Vicomte l'exhorta à écrire au Roi Charles, qu'il étoit prudent d'intéresser à leurs malheurs communs & la France & l'Espagne; que pendant que le Duc d'Yorck ménageroit la protection du Roi très-Chrétien par ses services dans l'armée, Charles & son frere le Duc de Glocestre s'affermiroient dans l'amitié du Roi Catholique; que les Espagnols n'ayant fait aucune mention du Duc d'Yorck dans leur traité, ne paroissent pas vouloir qu'il se détachât de la France; que s'ils venoient à le demander dans la suite, Charles pourroit consentir secrettement qu'il restât dans l'armée Françoisse, & paroître fâché contre lui, à cause de sa défobéissance apparente. Le Duc d'Yorck suivit les sages conseils du Vicomte, & les communiqua à la Reine sa mere qui les approuva. Il envoya un Exprès à Bruxelles au Roi son frere, qui bien loin d'agréer la demande du Duc, lui ordonna de le venir joindre en toute diligence; & avec le consentement de Loüis XIV. il obéit aussi-tôt.

La Cour d'Espagne attribuant le mauvais succès de ses Dom Juan

AN. 1656. affaires en Flandre à la méfintelligence qui régnoit entre le Prince de Condé & l'Archiduc, engagea l'Empereur à faire revenir le dernier, & rappella en même tems le Comte de Fuensaldagne : elle envoya en Flandre à leur place Dom Juan d'Autriche, fils naturel du Roi d'Espagne ; & le Marquis de Caracène eut ordre d'accompagner le jeune Prince pour l'assister de ses conseils.

Négociation de paix & d'alliance entre la France & l'Espagne rompuë.

Cependant l'Empereur forma de grands projets pour l'établissement de l'Archiduc son fils unique, qu'il avoit déjà fait déclarer Roi de Bohême & de Hongrie, & qu'il destinoit pour lui succéder non-seulement à ses Etats héréditaires, mais aussi à l'Empire. Ce n'étoit pas encore assez pour contenter son ambition : il vouloit de plus réünir les deux branches de la Maison d'Autriche par le mariage de l'Archiduc avec l'Infante d'Espagne, alors héritière présumptive de la Couronne. Le Cardinal Mazarin qui souhaitoit aussi avec passion d'obtenir cette Princesse pour le Roi son maître, dépêcha le Comte de Lyonne, (1) Ministre & Secrétaire d'Etat, pour négocier cette importante alliance : l'arrivée imprévûë de de Lyonne dans le tems d'une guerre sanglante entre les deux Couronnes, étonna & embarrassâ fort la Cour de Madrid. Philippes IV. ayant résolu dans son Conseil de ne point écouter la recherche du Roi, de peur de lui laisser acquérir des prétentions légitimes sur la Monarchie Espagnole, nomma le Comte de Pégneranda, le plus habile négociateur de son tems, pour traiter

(1) Voyez les Mémoires du Comte de Lyonne, & Nani.

avec le Ministre François. Dès la première conférence, Pégneranda signifia à de Lyonne que son voyage n'auroit point de succès, & que le Roi Catholique ne pouvoit se résoudre à accepter un parti si avantageux pour la France, & si dangereux pour la Maison d'Autriche.

Cette négociation rompue, les deux Couronnes se préparèrent à faire la guerre plus vivement que jamais. Le Roi quitta Paris, se rendit sur la frontière vers le commencement de Juin; & le Maréchal de la Ferté n'étant pas encore arrivé de son Gouvernement de Lorraine, où il étoit indisposé, le Vicomte de Turenne se prépara à faire le siège d'une des villes principales de Flandre. L'armée Espagnole n'étant pas encore assemblée, il marcha en diligence avec la plus grande partie de sa Cavalerie à Condé, & de-là vers Tournai, pour surprendre cette Place qui étoit dégarnie: mais ayant passé par Mortagne, où la Scarpe & l'Escaut se joignent, il apprit qu'il y avoit plusieurs régimens Espagnols campés auprès de Tournai. Comme cette ville étoit fort avancée dans le pays ennemi, & par conséquent éloignée des Places d'où les François pouvoient tirer leurs vivres & leurs munitions, il changea de résolution, retourna à Condé, laissa son pont à Mortagne avec un Corps de troupes, marcha à Valenciennes, & y arriva vers le milieu de Juin: il n'y avoit dans la ville que deux mille hommes de pied & deux cens chevaux; mais les habitans, au nombre de dix mille, étoient capables de servir aussi-bien que des troupes réglées.

AN. 1656.

Le Vicomte
va investir
Valenciennes.

AN. 1656.

Le V comte
prend ses
quartiers &
assège la vil-
le.

L'Escaut partage en deux Valenciennes, & forme de grands marais au-dessus & au-dessous. Sur la route de Condé s'étendent de vastes plaines, & de l'autre côté de l'Escaut, vers S. Amand, s'éleve le Mont Azin qui commande la riviere. Le Vicomte investit la Place le soir même de son arrivée, chassa l'ennemi des deux redoutes, & commença dès le lendemain ses lignes de circonvallation. L'armée du Maréchal de la Ferté étoit postée sur la hauteur à la droite du fleuve vers S. Amand : l'armée de Turenne occupoit la gauche de la riviere du côté des plaines ; sa ligne de circonvallation commençoit à l'Abbaye de S. Sauve, sur le bord de l'Escaut du côté de Condé, & finissoit à la même riviere du côté de Bouchain : son quartier sur le grand chemin du Quénoi, étoit séparé de celui des Lorrains à la gauche par un ruisseau ; après les Lorrains, la Maison du Roi commandée par le Duc de Navailles, s'étendoit vers une digue de fascines qui traversoit les marais, & aboutissoit à l'Escaut. On avoit construit deux ponts de bateaux sur la riviere, l'un au-dessus de la ville, & un autre au-dessous à S. Sauve, pour la communication des deux armées. Le troisième jour, les lignes furent assez avancées pour empêcher que la place ne pût être secourue, & les ennemis tenterent inutilement d'y jeter par le quartier des Lorrains sept ou huit cens hommes, dont quelques-uns furent pris, & le reste se retira à Bouchain. Le sixième jour, la circonvallation fut achevée avec un fossé muni de palissades : on travailla d'abord aux avenuës les plus exposées, & ensuite on racommoda



**PLAN DU SIEGE
DE VALENCIENNES**
 Fait par les *Marechaux*
 De Turenne et de La Ferte
 Et Levé par
 Le Prince de Condé
 & Don Juan d'Autriche
 le 10. de Juillet 1656.

Dessiné & gravé par le Sr. Coquet

Bourg. Imp.

les endroits qui étoient le moins en danger d'être attaqués. AN. 1656.

Les Espagnols se servirent de plusieurs réservoirs qui étoient auprès de Bouchain, pour enfler la riviere de l'Escout, & pour submerger le pays. Comme les eaux croissoient de jour en jour, le Vicomte employa plusieurs régimens d'Infanterie & presque toute sa Cavalerie à porter des fascines, pour fortifier la digue, depuis le quartier du Duc de Navailles jusqu'à la riviere. Les ennemis inonderent, à la hauteur de dix pieds, un espace de plus de mille pas, sur lequel on jeta un pont de fascines qui flotloit en quelques endroits, & qui en d'autres étoit attaché à des pieux; mais les assiégés ayant lâché leurs écluses, on eut de l'eau jusqu'à la ceinture sur la digue même. Cependant le travail obstiné de l'armée surmonta tous les obstacles: le Vicomte fit faigner les réservoirs, creuser plusieurs canaux & rehausser la digue qui étoit construite de maniere qu'elle rejettoit la plus grande partie des eaux vers Valenciennes, & noyoit un quartier de la ville. Turenne, après avoir assuré son Camp & la communication avec toutes les Places voisines, ouvrit enfin la tranchée. 26. de Juin.

Peu de tems après, les ennemis s'étant rassemblés à Douai, vinrent se poster sur une éminence proche du Camp des Lorrains, à une demi portée du canon des lignes Françoises: ils avoient à leur gauche l'Escout, sur lequel ils construisirent six ponts, & à leur droite un petit ruisseau, où ils en jetterent plusieurs autres: leur armée un peu plus foible que celle du Roi, montoit à plus de vingt mille hommes, qui Les Espagnols viennent pour faire lever le siège.

AN. 1656. se retrancherent en arrivant, & demeurèrent sept ou huit jours en présence sans rien entreprendre. Le Vicomte prévoyant que l'armée ennemie l'attaqueroit dans son camp, ne regarda pas le siège comme sa principale affaire, & tourna toute son attention du côté des lignes.

On attaque
& on empor-
te les lignes
du côté du
Maréchal de
la Ferté.

Le Maréchal de la Ferté, quoiqu'encore indisposé, vint à l'armée dix jours après la tranchée ouverte : comme son quartier étoit celui que les ennemis pouvoient attaquer le plus aisément, le Vicomte l'avoit fortifié de lignes doubles & palissadées, dont l'une étoit nouvelle, & l'autre ancienne : (1) mais le Maréchal croyant que la première suffisoit, fit raser l'autre. Au bout de trois semaines on poussa, à l'attaque du Vicomte, une branche de la tranchée jusques sur le bord du fossé de la Place, & une autre jusqu'au fossé de la demi-lune : à l'attaque du Maréchal de la Ferté, on prit une tenaille ; les assiégés avoient déjà fait leurs principaux efforts ; & commençoient à se relâcher depuis trois ou quatre jours, lorsque l'armée Espagnole se rangea le matin en bataille, & fit marcher son bagage vers Bouchain. On ne douta point qu'elle ne voulût attaquer les lignes dès la nuit, & les assiégeans la passerent toute entière sous les armes. Comme il n'y avoit que douze mille hommes de pied dans l'armée du Roi, & qu'il falloit de l'Infanterie aux deux attaques, il étoit impossible qu'une si vaste enceinte pût être également bien garnie ; on se contenta de placer un corps de Cavalerie derriere la ligne, & d'ordonner à quelques régimens d'In-

(1) Mém. de Puiséguir, pag. 515.

fanterie de se tenir prêts pour marcher à l'endroit qui seroit AN. 1656.
 insulté. La premiere nuit se passa sans allarmes, & le len-
 demain on vit l'ennemi en bataille sans bagage : on fut
 averti que la principale attaque devoit se faire au quartier
 du Maréchal de la Ferté, & que le Comte de Marsin qui
 étoit à S. Amand, devoit avancer avec trois ou quatre mille
 hommes pour attaquer celui du Vicomte. Comme les enne-
 * mis étoient en présence, & pouvoient arriver aux retranche-
 mens dans une demie heure, la Ferté ne pouvoit rien chan-
 ger à la disposition des troupes. Turenne l'avertit deux ou
 trois fois de veiller avec diligence, & de mettre des gardes
 par tout : mais le Maréchal regarda le conseil du Vicomte
 comme une injure & le négligea. A l'entrée de la nuit le 16. Juillet.
 Prince de Condé & Don Juan passerent l'Escaut, avance-
 rent vers le quartier du Maréchal, mirent leurs troupes en
 bataille, arriverent au premier fossé du retranchement sans
 être découverts, y donnerent dans un grand front, & em-
 porterent la ligne avec peu de résistance. Aux premiers coups
 de mousquet, deux régimens de l'armée de Turenne passe-
 rent la digue & le pont, & quatre autres eurent ordre de
 les suivre. Les troupes Espagnoles étant entrées dans le quar-
 tier du Maréchal, il y accourut avec quelques escadrons ;
 mais la confusion étoit déjà si grande, qu'il ne put y remé-
 dier. L'Infanterie ennemie ayant comblé les fossez & rompu
 les pallissades, marcha droit à la ville vers la pointe du jour,
 pendant que la Cavalerie poursuivoit les fuyards qui vou-
 loient repasser la riviere. Comme il n'y avoit qu'un pont,

AN. 1656. les bagages s'y embarassèrent, & les Espagnols firent une grande quantité de prisonniers; la Ferté fut pris à la tête de ses Gendarmes avec plus de quatre cens Officiers & près de quatre mille soldats: les débris de son armée se sauverent à Condé. Les deux régimens à qui le Vicomte avoit fait passer la digue ayant été défaits, les quatre autres s'arrêterent, & Turenne y arriva un peu après le commencement du combat, qui ne dura qu'un quart d'heure: Marfin avoit attaqué le quartier de Turenne en même tems que les Espagnols étoient tombés sur celui de la Ferté, mais il fut vigoureuusement repoussé.

Belle retraite
du Vicomte,

A la pointe du jour, les cris de joie qui s'éleverent dans Valenciennes, annoncerent que la ville étoit secouruë: le Vicomte envoya en diligence à la tranchée pour faire retirer ses troupes: mais il étoit trop tard, on en perdit la moitié. Turenne rappella aussi-tôt l'Infanterie qui étoit sur la digue, commanda qu'on en délogeât tout le canon, & mena avec lui plusieurs pieces de campagne en cas d'attaque. Il fit rabattre les lignes en plusieurs endroits, marcha avec ses troupes vers le quartier des Lorrains, ensuite dans celui du Duc de Navailles; & après les avoir rassemblés il sortit des retranchemens, d'abord avec un peu de confusion; mais bien-tôt il se remit en si bon ordre que les ennemis n'osèrent le poursuivre. Il s'avança vers le Quénoi, & toute l'armée croyant qu'il se retiroit sur la frontiere de France, le bagage commençoit à filer par de-là cette Place. Le Vicomte envoya ordre de l'arrêter, & ayant choisi un camp proche de la ville

villes, il s'y logea cette nuit ; le lendemain il reçût un renfort AN. 1656.
 de quinze cens hommes qui avoient été destinés à mener un
 convoi au camp ; il attendit les ennemis contre l'opinion de
 tous ses Officiers, & résolut même de hazarder un combat
 plutôt que de fuir. S'il n'eut craint que la prise du Qué-
 noi, il se seroit retiré dans la Picardie : mais ayant senti
 que cette retraite allarmeroit la Cour, ranimeroit le parti
 du Prince de Condé, & causeroit un mécontentement ge-
 neral dans le Royaume ; il raisonna avec les Officiers sans
 tenir un conseil de guerre, & continua de camper comme
 s'il n'eut rien appréhendé. Il n'avoit point d'outils pour faire
 de grands travaux, & n'en voulant point faire de petits,
 il laissa son camp découvert.

Le Prince de Condé & Dom Juan avancerent vers le Qué-
 noi à la tête de leurs troupes. Aussi-tôt que le Vicomte les
 découvrit, il marcha vers eux avec quelques regimens de la
 grande-garde. Les Espagnols ne doutant point qu'il ne
 prit la fuite, avoient déjà commandé trois mille chevaux
 pour le poursuivre ; lors qu'ils furent arrivez assez près de
 lui pour découvrir son camp, ils furent surpris de voir qu'il
 n'étoit pas retranché, que ses tentes étoient dressées, & qu'il
 les attendoit de pied ferme. A leur approche les François
 commencerent à faire marcher le bagage ; mais le Vicomte
 ayant tiré un coup de pistolet sur un soldat qui chargeoit,
 commanda, sous peine de la vie, que personne ne fortit de
 son poste. Il rassura toute l'armée par cette étonnante har-
 diesse, & le peu de précautions qu'il paroissoit prendre dans

Le Prince
 de Condé &
 Dom Juan le
 poursuivi-
 rent sans o-
 ser l'attaquer

AN. 1656. une occasion si pressante. Les Espagnols demeurèrent deux jours en présence sans oser rien tenter. Le troisième, deux ou trois mille hommes qui s'étoient sauvés à Condé de la déroute du Maréchal de la Ferté, ayant passé à S. Guislain, vinrent à Landrecies, & de-là au Quénoi joindre le Vicomte de Turenne. Après ce renfort, les ennemis jugerent à propos de marcher vers Condé. Le Vicomte s'étant apperçu de leur dessein, envoya mille chevaux, chacun avec un sac de bled en croupe pour ravitailler cette Place, d'où il avoit tiré beaucoup de vivres pendant le siège de Valenciennes.

» (1) Il n'y a gueres au monde, dit Bussi Rabutin, que le
 » Maréchal de Turenne, qui en présence d'une armée vic-
 » torieuse, beaucoup plus forte que la sienne, eut osé faire
 » un détachement aussi considérable que celui-là. Il faut bien
 » posséder la guerre pour en user ainsi, & ce sont-là des coups
 » de maître.

Lettre de le
 Tellier, Se-
 cretaire d'E-
 tat, au Vi-
 comte sur sa
 belle retrai-
 te.

Aussi-tôt que les nouvelles de ce campement fameux ar-
 riverent à la Cour, le Tellier Secretaire d'Etat, écrivit au
 Vicomte en ces termes : » Par votre prudence, Monsei-
 » gneur, & par une conduite vigoureuse, vous avez réta-
 » bli la réputation des armes du Roi. En verité il n'y a rien
 » de plus beau que votre campement près du Quénoi après
 » la déroute de Valenciennes : d'avoir ainsi fait tête aux
 » ennemis fort orgueilleux jusques dans leur pays même, &
 » de les avoir obligé à se retirer quoique victorieux ; c'est
 » un coup qui n'appartient qu'aux grands maîtres dans l'art

(1) Mém. de Bussi Rabutin de cette année, page 371.

» militaire. « Voici cependant comme le Vicomte parle lui-même de cette action tant admirée, dans une lettre à la Vicomtesse de Turenne, dattée du Camp devant le Quénoi. *L'armée des ennemis est venue tout proche d'ici, ils y ont demeuré deux jours, après quoi ils ont marché vers Condé.*

AN. 1656.

Le siège de Valenciennes étant levé, la ville de Condé demeurait si enclavée dans le pays ennemi, qu'il étoit fort aisé aux Espagnols, sans séparer leurs quartiers, d'empêcher qu'on ne la secourût & qu'on n'y jettât des vivres. Comme le Vicomte apprit du Gouverneur qu'il n'y avoit des provisions dans la Place que pour dix ou douze jours, il ne crut pas devoir rien entreprendre pour en empêcher la prise; il se contenta de l'avoir retardée par le secours qu'il y avoit envoyé, pour avoir le tems de faire reposer & laisser respirer ses troupes. Aussi-tôt que la ville eût capitulé, le Vicomte passa l'Escaut, marcha à Arras & de-là vers Lens, pour empêcher les Espagnols de retourner sur les frontières du Royaume, & pour les mener dans l'Artois, plein de Places fortes qui appartenoient au Roi.

Les Espagnols assiègent & reprennent Condé.

(1) Pendant que Turenne étoit dans son Camp près de Lens, où il demeura douze jours, il envoya le Comte de Grandpré, depuis Maréchal de Joyeuse, à la tête de quelques escadrons, pour escorter un convoi qui venoit d'Arras; le jeune Comte, par attachement pour une femme, laissa partir le convoi sous les ordres du Major de son Ré-

Conduite du Vicomte avec le Comte de Grandpré.

(1) On tient ce trait de M. l'Abbé de Sassenage à qui le Maréchal de Joyeuse le dit souvent. Le Marquis d'Imecourt le raconta aussi à l'Auteur.

AN. 1656. giment, & se flatta de le rejoindre avant qu'il arrivât au Camp. Un parti Espagnol qui rodoit, attaqua l'escorte; mais il fut repoussé & défait par le Major qui amena heureusement le convoi à Lens. Le Vicomte sçut la faute de Grandpré, & sçachant qu'elle l'auroit perdu à la Cour, il dit aux Officiers qui l'environnoient: *Le Comte de Grandpré sera fâché contre moi, à cause d'une commission secrettè que je lui ai donnée, & qui l'a arrêté à Arras dans un tems où il auroit eu occasion de montrer sa valeur.* Le Comte de retour apprit ce qu'avoit dit son Général; il courut à sa tente, se jeta à ses genoux, & lui marqua sa reconnoissance & son repentir par des larmes pleines de tendresse. Le Vicomte lui parla alors avec une féverité paternelle: ses remontrances firent un tel effet sur l'esprit de ce jeune Officier, que bien loin de retomber dans la même faute, il se signala par les plus grandes actions pendant le reste de la Campagne, & devint enfin un des meilleurs Capitaines de son siècle.

Les Espagnols joignent le Vicomte sans ofer l'attaquer.

Les ennemis, après s'être rafraîchis dans les plaines qui sont entre Cambrai & Bapaume, marcherent à Lens en poursuivant toujours l'armée du Roi. Turenne prévoyant qu'il seroit bientôt forcé à déloger, faute de fourages, alla camper à Houdain dans un poste avantageux, son aîle droite sur une hauteur, son Infanterie & son aîle gauche dans la plaine. Les Espagnols fiers de sa retraite le poursuivirent toujours, & sur les huit ou neuf heures du matin parurent à une lieuë & demie de son armée: la voyant en bataille, ils firent alte plus de trois heures, & après avoir tenu con-

feil de guerre, ils marcherent en avant, comme s'ils eussent voulu combattre : mais la journée se passa sans qu'ils osassent attaquer. Vers le soir, ils se mirent en bataille à un quart de lieuë de l'armée Françoisë, étendirent leur Cavalerie & leur Infanterie dans le même ordre que le Vicomte, qui employa la nuit à faire quelques petits redans à la tête de son aîle gauche. A la pointe du jour, les ennemis vinrent reconnoître son Camp, & toute la journée se passa en escarmouches, sans en venir à une bataille générale. L'ordre, l'ardeur & la fermeté des troupes Françoises étonnerent de nouveau les Espagnols : malgré le Prince de Condé ils décamperent le lendemain sans en venir aux mains, & retournerent vers Lens : l'armée du Roi rassurée par leur retraite, les inquiéta & les harcella à son tour par plusieurs escarmouches. Ils allerent camper près de Douai, & quelques jours après ils envoyerent un Corps de Cavalerie investir S. Guislain, & s'avancerent eux-mêmes pour en couvrir le siège.

Turenne repassa près d'Arras, fit semblant de vouloir entrer en Picardie, déroba sa marche à la garnison de Cambrai, coula tout le long de la riviere de Somme avec sa Cavalerie, laissa son Infanterie derriere ; & dans le dessein d'obliger les Espagnols à lever le siège de S. Guislain, il alla investir la Capelle, où ils avoient leurs principaux magazins. L'Infanterie du Vicomte arriva le second jour après la Cavalerie ; & comme il n'y avoit pas deux cens hommes dans la Place, on emporta dans une seule nuit la contref-

AN. 1656.

Le Vicomte prend la Capelle & se court saint Guislain.

AN. 1656

carpe ; on prit trois demi-lunes , on passa le fossé , & l'on attachâ des mineurs au bastion , quoique tous ces dehors fussent très-bien fraisés & palissadés. Le Prince de Condé qui étoit avec Dom Juan devant S. Guislain , leva aussi-tôt le siège pour venir secourir la Capelle : il s'avança avec les Espagnols , sans perdre de tems , à une lieuë de la circonvallation : mais une grande pluye ayant fatigué leur Infanterie pendant tout le tems de leur marche , ils ne trouverent plus à propos de combattre & demeurèrent deux jours en présence de l'armée du Roi , qui continua le siège , cribla les murailles à coups de canon , & força la Place à se rendre. Aussi-tôt qu'elle fut prise , que les brèches furent réparées & qu'on y eut mis une bonne garnison , Turenne partit en diligence , & après des fatigues inouiës , arriva à une lieuë de S. Guislain , y envoya Castelnau avec cinq cens hommes de pied , des vivres pour huit mois & des munitions de guerre en abondance. Les ennemis se hâterent de gagner S. Guislain ; mais ils ne parurent devant la Place que deux heures après qu'elle eût été secouruë & ravitaillée : ils n'osèrent plus rien entreprendre pendant le reste de la Campagne , qu'ils finirent bien-tôt après. L'armée du Roi demeura dans le Cambresis jusqu'au commencement de Novembre , & repassa ensuite la Somme pour se retirer en France. Le Vicomte de Turenne répara de cette maniere la déroute de Valenciennes , arrêta l'ardeur du grand Condé , surprit les Magazins d'une armée victorieuse , & l'obligea de reculer devant lui dans le même tems qu'elle avoit entrepris de le

pour suivre. Aussi-tôt qu'il arriva à la Cour, on le félicita sur l'heureux succès de cette Campagne, & on lui accorda une grace qu'il demandoit depuis long-tems; c'étoit de ne plus servir avec le Maréchal de la Ferté, qui avoit été remis en liberté, le Roi ayant payé sa rançon.

AN. 1656.

Pendant que le Vicomte étoit à la Cour, le Duc d'Orleans s'étant raccommodé avec le Cardinal, vint à Compiègne voir le Roi, qui alla à une demi-lieuë de la ville au-devant de lui, & le reçut avec les démonstrations de la tendresse la plus sincère; il le fit monter dans son carrosse & le mena au Château: la Reine parut avoir oublié les injures passées: le Cardinal le traita le soir avec toutes les apparences d'une parfaite réconciliation. Ce Prince, après avoir passé huit jours à la Cour, retourna à Blois, où il demeura paisible jusqu'à sa mort. Il ne restoit plus aucune ombre de la Fronde; le Duc d'Orleans, le Prince de Conti & la Duchesse de Longueville avoient obtenu grace: le Prince de Condé s'étoit livré aux Espagnols; le Cardinal de Retz, n'osant revenir en France, étoit travesti, par toute la Chrétienté: les Bordelois étant rentrés dans le devoir, toutes les Provinces s'étant soumises, l'intérieur du Royaume jouïssoit d'une tranquillité parfaite, & le Cardinal Mazarin dispoit de tout avec une autorité absolue.

Retour du
Duc d'Or-
leans à la
Cour.

La Cour voulant récompenser le Vicomte de Turenne, & l'animer à l'exécution des grands projets qu'il méditoit pour la Campagne suivante, le déclara Colonel Général

AN. 1657.

Le Vicomte
est fait Co-
lonel Géné-
ral de la Ca-
valerie.

AN. 1657.

de la Cavalerie ; Charge qui a toujours été depuis dans sa Maison. (1) Après la levée du siège d'Arras & la mort du Duc de Joyeuse , qui avoit possédé tout ensemble cette Charge & celle de Grand-Chambellan , le Prince de Conti , alors commandant en Catalogne , avoit demandé la première ; mais le Roi l'avoit déjà promise au Vicomte de Turenne , & en effet la lui donna , à condition qu'il n'en prendroit point le titre & n'en feroit pas les fonctions , tant que la guerre durerait : on lui en expédia cependant les provisions au commencement de cette année ; & quelque tems après , le Duc de Bouillon , son neveu , eut la Charge de Grand-Chambellan.

Nouvelle
ligue entre
la France &
l'Angleterre
contre l'Es-
pagne.

Le Cardinal Mazarin qui vouloit réparer les pertes de l'année précédente , & remettre les forces du Roi en état de faire quelque grande entreprise , conclut au commencement de cette année avec Cromwel une ligue offensive & défensive contre l'Espagne. Par ce traité , l'Usurpateur promettoit d'envoyer six mille hommes de pied en Flandre , à condition que les François entreprendroient le siège de Mardik , de Gravelines ou de Dunkerque , & qu'ils lui remettroient l'une ou l'autre des deux premières Places , en attendant qu'on pût le rendre maître de la dernière. Sur le bruit de cette ligue , Charles I. qui étoit à Bruges , fit lever des troupes pour le service des Espagnols , & en donna le commandement au Comte de Marsin , qui ne servoit plus sous le Prince de Condé.

Le Prince de

Le Vicomte se mit en Campagne vers le commencement

(1). Voyez le P. Daniel , Histoire de la Milice Française , t. 2. p. 456.

de Mai ; & voyant que les Anglois tarديوient à venir , & que les Espagnols ne songeoient qu'à la conservation de leurs Places maritimes , il forma le dessein de surprendre Cambrai qui étoit dégarni. Le Roi alla à Montreuil , pour faire croire aux ennemis que l'armée devoit faire son principal effort du côté de la mer ; & le Maréchal de la Ferté eut ordre de marcher vers les frontières , pour empêcher le passage des troupes du Prince de Condé , qui avoient hiverné dans les Provinces de Luxembourg , de Gueldres , de Juliers & de Brabant. Le Vicomte partit d'auprès de Béthune avec toute sa Cavalerie vers la fin du mois , passa l'Escaut sur un pont de batteaux , arriva dans un jour & une nuit de marche devant Cambrai , & campa un peu au-dessus de la ville sur le chemin de Bouchain : son Infanterie l'ayant joint le même jour , il investit la Place sur le champ , & espéra l'enfermer tellement le lendemain par les retranchemens , par les bagages & par les chariots de l'armée , que nulle Cavalerie ennemie ne pourroit l'insulter : il ne pouvoit pas imaginer que la Ferté eut déjà laissé passer le Prince de Condé. Les Espagnols ayant prié ce Prince de venir promptement sauver la Flandre , il traversa la Meuse , marcha avec toute sa Cavalerie à Valenciennes , arriva sur les dix heures du matin à Bouchain , le même jour que le Vicomte investit Cambrai , & s'avança sur les onze heures du soir vers cette Place avec trois mille chevaux. Quelque prompt & quelque secrète que fut sa marche , le Vicomte en fut averti ; & persuadé que le Prince prendroit le tour

AN. 1657.
Condé se-
court Cam-
brai.

AN. 1657.

30. Mai.

pour éviter le Camp des François , il s'alla poster dans un endroit , où , selon toutes les regles de la guerre , Condé devoit passer : par bonheur pour le Prince , son guide l'égarâ & le menâ par le grand chemin de Bouchain : il s'apperçut de la méprise ; mais sans se déconcerter , il marcha avec ses troupes à trois escadrons de front sur trois colonnes , se fit un passage au travers des deux lignes de la Cavalerie du Roi , & arriva vers la pointe du jour à la contrescarpe de la Citadelle. Le Comte de Salazar , Gouverneur de Cambrai , s'attendoit si peu à ce secours , que le Prince fut long-tems à la palissade avant qu'on lui ouvrit les barrières. Turenne ayant appris le nombre & la qualité des troupes qui étoient entrées dans la Place , jugea à propos de lever le siège , & en donna avis à la Cour. Condé laissa une garnison suffisante à Cambrai , retourna à Bruxelles , & envoya le reste de ses troupes au rendez-vous general près de Mons.

Le Maréchal
de la Ferté
assiége Mont-
médi.

Ce mauvais succès déconcerta les mesures du Vicomte , & lui fit prendre la route de S. Quentin pour couvrir les frontières : le secours de Cambrai ayant donné le tems aux ennemis de se rassembler , il devint impossible de rien entreprendre depuis la mer jusq' à l'Escaut. Les six mille Anglois qui étoient débarqués joignirent à S. Quentin l'armée du Roi : le jeune Monarque vint au Camp avec le Cardinal , & manda au Maréchal de la Ferté d'aller assiéger Montmédi dans le Luxembourg , pour faire diversion & empêcher les ennemis , ou d'attaquer en Flandre quelque Place qui ne seroit pas assez garnie , ou de rentrer de nouveau en

France. La Ferté marcha vers Montmédi, où il n'y avoit que quatre cens hommes; Turenne lui envoya quatre mille fantassins, mit ensuite quelques Régimens d'Infanterie dans Landrecies & dans le Quénoi, & se tint avec le reste de ses troupes sur les frontières, dans le dessein d'empêcher le secours de Montmédi, & d'observer les mouvemens des Espagnols. Le siège de cette Place dura deux mois entiers, à cause des rochers qui bordent la contrescarpe.

Pendant ce tems, le Prince de Condé & Dom Juan d'Autriche firent diverses marches & contre-marches, pour amuser le Vicomte, lui donner le change & tomber subitement sur Calais. Après s'être joints près de Charlemont, en faisant mine de vouloir secourir Montmédi, ils retournerent aussitôt sur leurs pas & prirent le chemin de Calais: ils détachèrent le Prince de Lignes pour s'emparer pendant la marée basse d'un fauxbourg de la ville qui joint le quai. Si l'entreprise avoit réüssi, ils se feroient rendus maîtres de la Place en peu d'heures; mais le Prince de Lignes arriva trop tard; les vagues battoient déjà les murs; ce qui fit échoüer le projet: les habitans prirent l'allarme, redoublèrent leur garde, fortifierent cet endroit foible & ôtèrent aux Espagnols l'espérance de le surprendre. Tous ces différens mouvemens des ennemis n'ayant produit aucun effet, le Prince de Condé & Dom Juan retournerent à Aire, traversèrent l'Artois & le Hainaut, & arriverent enfin à Mariembourg pour secourir Montmédi; mais la Place s'étoit déjà renduë.

Les Espagnols tâchèrent de surprendre Calais.

6. Août.

(1) Aussi-tôt Turenne détampa, passa la Sambre à Aime. Le Vicomte

(1) Mém. MSS. du Duc d'Yorck,

AN. 1657.
de Turenne
assiége saint
Venant.

14. Août

ries, & alla assiéger S. Venant, ville située sur la Lys dans le Comté d'Artois: il sçavoit que les ennemis étoient fatigués de leurs courses inutiles, & qu'il pourroit investir la Place, avant qu'ils pussent la secourir. Il envoya presque tout son bagage devant, passa par Neuville près de Bouchain, par Sailli sur la Scarpe, & fit une marche de plus de ving-cinq lieuës en trois jours. Le Prince de Condé pressa les Espagnols de partir au-plutôt de Mariembourg; mais il ne put les engager à décamper que le quatorze d'Août, & ils n'arriverent que le vingt à Calonne sur la Lys près saint Venant: ils y apprirent que la ville étoit déjà investie, & qu'il n'y avoit plus d'autre moyen d'en faire lever le siège, qu'en surprenant un convoi de quatre ou cinq cens chariots qui devoit arriver le lendemain de Béthune à l'armée Françoise. Ils auroient pû décamper de Calonne à la pointe du jour; mais malgré les instances du Prince de Condé, ils ne partirent que vers le midi. Pendant que Dom Juan & le Marquis de Caracène faisoient sieste (1) dans leur carosse, le Duc d'Yorck arriva à la tête de l'Infanterie dans une plaine, d'où il apperçut le convoi escorté seulement de trois escadrons, qui descendoit du village de Montbernenson, & se hâtoit de gagner le Camp: n'ayant point de Cavalerie, il ne put les joindre lui-même; mais il en avertit sur le champ le Prince de Lignes qui étoit entré dans la même plaine avec quatre ou cinq escadrons: le Duc le pria de marcher en diligence

(1) Les Espagnols appellent sieste le sommeil qu'ils prennent après le dîner.

pour attaquer les François; mais le Prince Flamand répondit que dans l'armée Espagnole, la moindre démarche faite sans l'ordre exprès du Commandant en chef, pourroit coûter la tête (1). Les Généraux Espagnols dormoient, & leurs domestiques n'osoient troubler leur repos: ils s'éveillèrent enfin, & envoyèrent, mais trop tard, quelques escadrons attaquer le convoi, qui entra vers les quatre heures après midi dans les lignes des assiégeans. Un autre convoi qui venoit d'Arras par Lillers n'eût pas le même succès, quoiqu'il fut escorté par huit Régimens de Cavalerie & quinze cens fantassins: le Marquis de Boutteville le suivit avec douze cens hommes renforcés par les garnisons d'Aire & de S. Omer, le surprit près de S. Venant dans un lieu plein de défilés, où la tête ne pouvoit secourir la queue, chargea l'arriere-garde, la mit en désordre, tua beaucoup de monde & enleva une partie du bagage. (2)

Les Espagnols se camperent à Montbernenson, d'où ils résolurent d'aller investir Ardres; mais ils differerent de quelques jours, de peur que le Vicomte qui n'avoit pas encore ouvert la tranchée de S. Venant, ne quittât le siege pour les forcer à combattre. Dès qu'ils sçurent que la tranchée étoit ouverte, ils s'approcherent d'Ardres, où il n'y avoit que trois cens fantassins. S'ils avoient attaqué la Place la nuit même, ils l'auroient emportée: mais ils perdirent vingt-quatre heures à faire une circonvallation fort inutile.

Les Espagnols assiégent Ardres.

(1) Mém. MSS. du Duc d'York.

(2) Mémoires MSS. du Vicomte de Turenne.

AN. 1657. Pendant que le Prince de Condé se désespéroit de ces longueurs, on tint un conseil de guerre au quartier du Marquis de Caracène; pour résoudre par où l'on attaqueroit. Quand les Généraux furent assemblés, ils monterent au haut d'une tour pour reconnoître la Place avec des lunettes d'approche: ils firent beaucoup de raisonnemens superflus sur une entreprise qui ne demandoit pas la moindre réflexion, & convinrent d'attaquer une demi-lune placée entre deux bastions, tandis que le Duc d'York s'attacheroit à celui de la droite & le Prince de Condé à celui de la gauche. Les attaques commencerent vers le soir; & comme les assiégés n'avoient point de monde pour défendre leurs dehors, on s'avança sans peine pendant la nuit jusqu'au fossé, où l'on fit un logement avant que d'attacher le mineur.

Le Vicomte prend S. Venant, secourt Ardres, & assiége Mar-tick.

Pendant que les ennemis s'amusoient à Ardres, le Vicomte de Turenne hâtoit nuit & jour sans relache le siège de S. Venant. Le Cardinal Mazarin ne lui ayant point envoyé d'argent, il fit couper sa vaisselle pour la distribuer aux soldats. (1) Les troupes animées par sa generosité, pousserent les travaux avec une diligente incroyable, passerent un grand fossé plein d'eau, s'emparerent de quelques ouvrages, comblèrent le fossé de la Place, & presserent si fort les assiégés, qu'ils demanderent à capituler. Le Vicomte sans attendre que la capitulation fut signée, détacha sur le champ quatre mille chevaux pour aller vers Ardres; il leur ordonna de passer près des murs d'Aire, afin

(1) Hist. MSS de l'Abbé Raguenet.

que la garnison tirât sur eux le canon de la place , & que AN. 1657.

Dom Juan , averti de leur marche par le bruit de cette artillerie , s'imaginât que l'armée entière de France venoit tomber sur la sienne. Le stratagême réussit ; les Espagnols leverent le siège & allerent du côté de Bourbourg. Les pluies violentes , l'obscurité de la nuit , les chemins bourbeux & inondés , fatiguerent extrêmement leurs troupes qui se retrancherent le lendemain entre les rivieres d'Aa & de la Colme. Le Vicomte de Turenne essuia une partie de l'orage & des mauvais chemins en passant par les plaines de S. Omer pour aller à Ardres , où il apprit que les ennemis s'étoient éloignés ; aussi-tôt il retourna du côté de la Lys , se saisit de la Motte-aux-Bois qui incommodoit beaucoup S. Venant , & la fit raser jusqu'aux fondemens. Il marcha ensuite vers la Colme , se rendit maître de Wate , de Bourbourg , de plusieurs autres forts , & contraignit les Espagnols à se retirer sous le canon de Dunkerque vers le milieu de Septembre ; ils envoierent trois regimens Italiens à Mardick , detacherent plusieurs bataillons avec quelque Cavalerie pour se jeter dans Gravelines , & camperent avec le reste de leur armée derriere le canal de Dunkerque. Le Vicomte les suivit de près ; & comme la saison étoit trop avancée pour entreprendre le siège de ces deux dernieres places , munies de tout ce qu'il falloit pour faire une longue & vigoureuse défense , il retomba sur Mardick , l'assiéga , le prit en peu de jours , 3. Octobre. & selon le traité fait avec Cromwel , le remit aux Anglois.

Aussi-tôt après le Vicomte s'approcha de Gravelines , Le Vicomte

AN. 1657.
fait faire plu-
sieurs ouvra-
ges pour
communi-
quer avec
Bourbourg
& Mardick.

dans l'espérance de le prendre , d'y demeurer tout l'hiver , & de conserver ainsi Mardick & Bourbourg. Les Espagnols craignant pour Gravelines leverent les écluses , & inonderent quatre lieuës de pays autour de la Place : d'ailleurs il survint des pluies abondantes , desorte qu'il fut impossible d'y camper ; le Vicomte fut obligé de faire repasser l'armée au de-là de Bourbourg ; & après y avoir laissé deux mille hommes , il continua sa marche vers Ruminghem éloigné de deux grandes lieuës ; pendant un séjour de six semaines il fit construire des forts sur les bords de la riviere d'Aa , y jetta des ponts , rendit les canaux navigables , & communiqua son camp à Bourbourg & à Mardick pour couvrir cette dernière place. A la fin de Novembre les François quitterent Ruminghem , & les ennemis campés derrière Dunkerque , se retirerent en Flandre ; le Vicomte retourna à la Cour après avoir amené son armée dans le Boulenois , où elle demeura jusqu'à la fin de Decembre , & se distribua ensuite en diverses provinces de France.

AN. 1658.

Le Vicomte
marche pour
assiéger Dun-
kerque.

Les commencemens de l'année mil six cens cinquante-huit furent peu favorables aux François ; d'un côté le Maréchal d'Hocquincourt qui s'étoit lié de nouveau avec le Prince de Condé , gagna le Major d'Hedin qui commandoit dans la ville depuis la mort du Gouverneur , & le persuada d'y recevoir des troupes Espagnoles ; d'un autre côté le Maréchal d'Aumont , qui étoit à la rade d'Ostende avec quinze cens hommes , se laissa tromper par les habitans de cette Place , qui feignant de vouloir lui livrer leur ville , l'enga-
gerent

gerent d'entrer sur leur pont ; les Espagnols qui s'étoient AN. 1658. cachés dans des caves, en sortirent aussi-tôt & le firent prisonnier avec cinq ou six cens hommes. Il y eut en même tems plusieurs émeutes dans les différentes provinces de la France, parmi la Noblesse, & surtout en Normandie, la Duchesse de Longueville s'étoit trop livrée à la dévotion, pour entrer dans les cabales ; mais du fond de sa retraite, elle avoit un ascendant sur l'esprit des principaux Chefs, & les faisoit pancher du côté où elle vouloit. Cependant Cromwel sommoit le Cardinal, avec une hauteur insultante, de faire le siège de Dunkerque, & comme la situation des affaires obligea de dissimuler l'arrogance du Protecteur, le Vicomte eut ordre au Printems de s'avancer avec son armée vers les côtes de la mer, pour reconnoître la possibilité d'une entreprise, qu'on ne pouvoit ni commencer ni différer sans de grands inconvéniens : d'un côté, attaquer Dunkerque avant que d'avoir pris Furnes, Bergues & Gravelines qui environnoient cette Place, c'étoit être assiégé dans le même tems qu'on assiégeoit ; & en l'investissant au mois de Mai, lorsqu'il n'y avoit point encore de fourages, l'on s'exposoit à faire périr la Cavalerie : d'un autre côté, en attendant plus tard, on donnoit aux ennemis le loisir de se rassembler, & l'on couroit risque de mécontenter Cromwel, à qui les Espagnols faisoient de grandes offres pour le détacher de la France ; ces dernières considérations déterminèrent le Vicomte à entreprendre le siège. Quand les habitans de Dunkerque apprirent sa marche, ils lâcherent toutes leurs éclu-

AN. 1658. ses ; l'inondation s'étendit jusqu'à un lac près de Bergues , formé par l'épanchement de la riviere de Colme. Le pays submergé & rempli de marais ne laissoit d'autre passage que la digue qui va de Bergues à Dunkerque : mais les pluyes excessives de l'Hiver l'ayant rompuë , elle se trouvoit noyée en plusieurs endroits. Les Espagnols ayant construit sur cette digue deux grands Forts qui se défendoient mutuellement , posté mille hommes dans chacun , garni les rivieres & les canaux d'un grand nombre de redoutes bien fortifiées , envoyerent le Marquis de Lède , Capitaine consommé dans l'art de défendre les Places , se jeter dans la ville avec deux mille deux cens hommes de pied & huit cens chevaux, qu'il fit venir de Nieuport , de Furnes , de Dixmuyde & des Places voisines.

Le Vicomte
assiége Dun-
kerque.

Quoique la mer , la terre & la saison s'opposassent à l'entreprise du Vicomte , il ne se rebuta point , & persista dans sa résolution avec une fermeté , que ni les conseils de ses Officiers , ni les craintes de ses amis ne purent ébranler. Comme le Roi s'étoit approché d'Hedin , à la tête de dix ou douze mille hommes pour couvrir les frontières , on n'en put donner au Vicomte que sept à huit mille : avec une armée si médiocre il se rendit dans l'Artois , détacha de Béthune le Marquis de Créqui avec huit cens chevaux pour s'emparer de Cassel , passa lui-même la Lys à S. Venant , & avança vers la Colme. Ayant surpris une redoute où les Espagnols avoient posté trente hommes pour défendre le passage de la riviere , il la traversa sans obstacles , & songea

aux moyens de marcher vers Dunkerque, où le pays inondé ressembloit à une mer. Le Vicomte ordonna de porter un grand nombre de fascines pour affermir & raccommo-der les chemins : il fit combler plusieurs fossés, sonder le terrain, chercher les endroits les plus praticables, construire des ponts sur les Watergans & les canaux, & enfoncer dans l'eau des pieux qu'on couvroit de planches : toutes ces précautions ne servirent cependant que pour le bagage & pour le canon. L'ordre d'aller vers Dunkerque ne fut pas plutôt donné, qu'on vit tous les soldats, les armes hautes, marcher hardiment à travers les eaux débordées, & se disputer la gloire de passer le premier. Les Gardes des Espagnols prirent la fuite à l'approche des François, sans attendre qu'on les poussât : la plus grande partie se sauva à Dunkerque, & le reste fut forcé après quelque résistance. Le Vicomte de Turenne s'étant emparé des redoutes & des réduits placés sur les canaux, arriva enfin avec son armée devant la ville.

Elle est située entre ces collines de sable blanc appelées Dunes (1), qui s'étendent sur les bords de la mer Germanique, depuis Calais jusqu'à l'Ecluse : au Midi elle est environnée de canaux & de marais, & du côté du Nord par la mer, dont les vagues battent le pied des Dunes pendant le flux, & laissent à sec pendant le reflux un rivage sablonneux, large de cinq cens pas, qu'on appelle Estran (2). Les eaux noyoient tout le terrain bas autour de la ville ; il n'y

Situation de
Dunkerque
& disposi-
tion des li-
gnes.

(1) Dunes vient d'un vieux mot Celtique qui signifie Colline ou lieu élevé.

(2) Estran vient d'un mot Teutonique *Strang*, qui signifie rivage.

AN. 1658.

avoit aux environs ni couvert ni bois pour faire des baraques aux soldats : le Vicomte fut obligé de faire venir de Calais par mer tout ce qui étoit nécessaire pour les travaux du siège & pour la subsistance de l'armée; vivres, fourrages, outils, palissades, madriers, jusqu'aux fascines. Lorsque tous les préparatifs furent faits, il fit travailler aux lignes qui commençoient sur les bords de l'Estran au Levant, passoient par dessus les Dunes, traversoient les canaux de Mardick, de Bourbourg, de Bergues & de Furnes, tournoient autour de la ville, & aboutissoient enfin à l'Estran du côté du Couchant, par un contour qui formoit une espece de croissant, dont la mer bordoit l'ouverture. Cromwel, en exécution du traité fait avec la France, envoya une armée navale, pour empêcher qu'on ne jettât du secours dans la Place; de sorte que la ville de Dunkerque se trouva entièrement investie par mer & par terre. Il falloit encore fermer l'Estran, qui demeurant à sec pendant six heures chaque jour & chaque nuit, laissoit aux ennemis un passage facile, ou par Nieuport du côté du Levant, ou par Gravelines du côté du Couchant. Pour barrer ces deux passages, le Vicomte fit faire une Estacade à chaque bout de sa ligne, qui traversoit l'Estran jusqu'à l'endroit où la mer se retire dans les marées les plus basses; on enfonça dans le rivage de gros pieux liés ensemble par des chaines de fer doublement entrelassées; on plaça derrière les pieux une barriere de caissons, & derrière ceux-ci plusieurs barques armées dont le canon défendoit les abords de l'Estacade. Les rivages étoient

M E R G E R M A N I Q U E .



Fregates legeres Detachee de la Flotte Angloise.

Armee Navalle d'Angleterre.



PLAN DE LA VILLE DE DUNKERQUE, Alliegee par le Vicomte de Turenne, Le 24. May 1658. Et reduite sous l'Obeissance du Roy, Le 24. Juin de la même Année.

PLANE DE LA BATAILLE DES DUNES PRES DUNKERQUE, Donnee le 14. Juin 1658. Entre l'Armee de France Commandee par le Vicomte de Turenne, Et l'Armee d'Espagne Commandee par le Prince de Conde Et par D. Jouan d'Autriche.

Lieu Commune de France

Deffine et gravee par le S^r Coquebert

Bauf. Sculp.

gardés la nuit par une partie de la Cavalerie; quelques AN. 1658.
Dunes fort élevées ou trop éloignées pour être renfermées dans la circonvallation étoient retranchées & occupées. Le Cardinal amena le Roi avec toute sa Cour pour voir un si beau siège.

A peine les travaux furent-ils achevés, que les six mille Anglois débarquerent & se joignirent à l'armée sous les ordres de Lockart Ambassadeur d'Angleterre, qui en avoit le commandement en chef: mais qui s'abandonnoit entièrement, pour l'exécution, aux lumières & à l'expérience du Major Général Morgan, l'un des plus braves Officiers de son tems (1). L'armée fort foible au commencement grossissoit tous les jours par l'arrivée de nouvelles troupes qui venoient de France. Le Vicomte ordonna la construction de plusieurs ponts sur les canaux pour la communication des différens quartiers, distribua les postes aux Officiers Généraux, & fit ouvrir la tranchée par deux attaques, dont l'une fut conduite par les François, & l'autre par les Anglois. Le Vicomte de Turenne ne se coucha point pendant les premières nuits, pour mieux disposer tout par lui-même; & ses neveux le Duc de Bouillon & le Comte d'Auvergne qu'il avoit amenés avec lui, ne le quitterent point. Durant les premiers jours il se fit plusieurs sorties, où les assiégés attaquèrent bravement & furent toujours repoussés de même. On avoit déjà arraché quelques palissades sur le glacis; on s'étoit emparé de quelques traverses dans

On ouvre la tranchée devant Dunkerque.

(1) Mém. Anglois du Chevalier Morgan.

AN 1658.

le chemin couvert, & l'on alloit se loger sur la contrescarpe, lorsque les Espagnols songerent à se mettre en chemin pour arrêter le progrès des armes Françoises.

Les Espa-
gnols mar-
chent pour
secourir Dun-
kerque.

10. Juin.

La nouvelle de ce siège portée à Bruxelles sur la fin de Mai étonna les ennemis : ils ne pouvoient croire que les François osassent tenter cette entreprise avant que de s'être rendus maîtres des Places circonvoisines ; cependant ils rassemblerent toutes leurs forces pour aller attaquer le Vicomte dans ses lignes. Le rendez-vous général se donna à Ypres pour le dix de Juin, & le treize l'armée Espagnole parut dans les Dunes près de Dunkerque ; mais dépourvuë de tout ce qu'il falloit pour une bataille : l'artillerie n'étoit pas encore arrivée, ni le bagage, ni même les outils pour remuer la terre ; à peine y avoit-il de la poudre suffisamment pour l'Infanterie. Les Espagnols camperent néanmoins sans retranchemens à deux portées de canon des lignes Françoises : ils se flattoient que leur approche animeroit les assiégés, & que le Vicomte feroit comme à Valenciennes, où il les avoit vû devant lui sept jours de suite sans aller à eux : mais ils ne songerent pas qu'il étoit seul, & qu'il n'avoit plus un concurrent incompatible qui traversoit souvent ses mesures.

Le Vicomte
prend la ré-
solution de
livrer batail-
le aux Espa-
gnols.

(1) Dès que Turenne eut appris l'arrivée des ennemis, il alla lui-même les reconnoître à la tête de son regiment ; le Maréchal d'Hocquincourt qui étoit dans l'armée des Espagnols avec le Prince de Condé, s'étant avancé avec les cou-

(1) Mém. de Bussi Rabutin de cette année.

reurs , reçût un coup de mousquet dont il mourut sur le champ. Le Vicomte ayant remarqué que les Espagnols avoient fait un pont sur le Canal , ne douta point qu'ils ne voulussent l'attaquer dans ses lignes, résolut sur le champ de les prévenir , & de leur livrer bataille le lendemain ; il ordonna aux Officiers de se tenir prêts , & envoya un Capitaine de son regiment au General Lockart, l'instruire des raisons de sa conduite : Lockart répondit à l'Officier *qu'il s'en fioit bien au Prince , & qu'après la bataille il s'informerait de ses raisons.* En abandonnant les lignes on avoit à craindre que les assiégés ne fissent quelques sorties. Turenne renforça les gardes de la tranchée de plusieurs bataillons François & Anglois , & il y laissa huit escadrons de Cavalerie ; il s'enveloppa ensuite dans son manteau , & se coucha sur le sable ; une heure après on vint l'éveiller pour lui amener un Page qui avoit été pris la veille à la visite des lignes , & qui venoit de s'échapper du Camp des Espagnols ; le jeune homme raconta au Vicomte plusieurs particularitez de la situation des ennemis, & l'assura que leur canon ne devoit arriver que dans deux ou trois jours. Turenne se fit répéter la nouvelle du canon , se recoucha ensuite sur le sable , & s'y endormit.

Cependant les Espagnols tranquilles dans leur Camp , ne se douterent point des desseins du Vicomte , & permirent un fourage le soir. Le Duc d'Yorck en soupant avec le Marquis de Caracène , lui dit qu'il n'approuvoit pas la maniere de camper sans lignes , & qu'il croyoit que si les Fran-

Sécurité des
Espagnols.

HISTOIRE DU VICOMTE

1658. Les Français ne l'attaquoient pas la nuit, ils le feroient infailliblement le lendemain. Le Marquis de Caracène & Dom Estevan de Gamare répondirent que c'étoit tout ce qu'ils demandoient, & le Duc leur répliqua: *Je connois bien le Vicomte de Turenne, vous aurez satisfaction*: en effet le lendemain matin sur les cinq heures, leurs gardes avancées les avertirent que la Cavalerie Française sortoit des lignes; le Duc d'York & le Prince de Condé ayant poussé jusqu'aux vedettes, virent la Cavalerie du Roi s'avancer avec quelques piéces de campagne, l'Infanterie Française sur la gauche, & les Anglois près de la mer. Le Duc retourna sur ses pas pour en avertir les Generaux Espagnols. Dom Juan témoigna gravement qu'il n'en croyoit rien, & dit que les François vouloient seulement enlever la garde avancée; le Duc l'assura que ce n'étoit pas leur usage de faire marcher un grand Corps avec de l'artillerie à la tête, pour forcer une garde. Le Prince de Condé arriva dans le même instant & confirma le rapport du Duc d'York; mais les Generaux Espagnols ne s'ébranlerent point. Condé vivement piqué de leur froideur, se tourna vers le Duc de Glocestre, & lui demanda s'il n'avoit jamais vû gagner une bataille; le jeune Duc répondit que non: *Dans une demi-heure*, reprit Condé; *vous verrez comment nous en perdrons une*. Enfin les Generaux Espagnols ne pouvant plus douter du dessein de Turenne, se rendirent chacun à leur poste.

Disposition
de l'armée
Espagnole.

Leur armée étoit composée de six mille fantassins & de huit mille chevaux, Dom Juan commandoit la droite vers

la mer , depuis une Dune haute plus près de l'armée Française que les autres ; il avoit pour Lieutenans Generaux , les Duc d'Yorck & de Glocestre , Dom Estevan de Gamare & le Marquis de Caracène. Les Espagnols étoient postés sur la Dune élevée ; après eux les regimens du Roi d'Angleterre , ensuite les Walons , & enfin les bataillons Allemands. Le Prince de Condé commandoit la gauche du côté des prairies arrosées par le canal de Furnes , & entrecoupées de plusieurs fossez ; il avoit fait faire cinq ponts de batteaux pour la communication de ses troupes avec celles des Espagnols , & pour les ranger sur la même ligne. Les Comtes de Coligni , de Meilles (1) , de la Suze , de Persan & le Marquis de Boutteville servoient de Lieutenans Généraux : toute l'Infanterie montant à quinze bataillons & rangée sur une même ligne , s'étendoit depuis l'Esttran jusqu'aux prairies : la Cavalerie à l'aîle droite étoit sur deux lignes derriere l'Infanterie ; celle de l'aîle gauche ne pût être placée de même ; le Prince de Condé la rangea entre les Dunes & les fossés sur plusieurs lignes , selon la disposition du terrain , qui ne pût contenir en certains endroits que trois ou quatre escadrons de front. Ce fut dans cette situation que l'armée Espagnole immobile , embarrassée & incertaine de son sort , attendit les François.

Les troupes du Vicomte , outre celles qui gardoient les bagages & les tranchées , montoient à six mille chevaux & à neuf mille fantassins : son Infanterie étoit sur deux lignes ;

Disposition
de l'armée
Françoise.

(1) Frederic de Foix , Comte de Meilles & de Gursen.

la première de dix bataillons & de vingt-huit escadrons, quatorze à l'aîle droite & quatorze à l'aîle gauche avec le canon à la tête : la seconde ligne étoit de six bataillons & de vingt escadrons, dix à la droite & dix à la gauche. Quatre escadrons de Gendarmes soutenoient l'Infanterie, & les six escadrons de réserve furent placés à une assez grande distance derrière l'armée, pour être en état de secourir les assiégeans, en cas d'une sortie pendant le combat. La première ligne occupoit plus d'une lieue d'étendue depuis le flot de la mer jusqu'au canal de Furnes : comme la pente des Dunes est assez douce, on y rangea les bataillons & les escadrons avec tant de justesse, que les deux lignes paroissoient tirées au cordeau malgré l'inégalité du terrain. Le Vicomte donna l'aîle droite au Marquis de Crequi, l'aîle gauche au Marquis de Castelnau, & le Corps de bataille aux Marquis de Gadagne & de Bellefond. (1) Le Général Lockart n'ayant point paru, à cause d'une attaque de néphrétique, le Général Major Morgan commandoit les Anglois postés du côté de la mer, vis-à-vis des Espagnols. Le Comte de Ligneville menoit les Lorrains; le Comte de Soissons les Suisses, dont il étoit Colonel Général; le Marquis de la Salle les Gendarmes, & le Marquis de Richelieu le Corps de réserve. Le Comte de Buffi Rabutin faisoit la Charge de Mestre de Camp Général de la Cavalerie : le Duc de Bouillon & son frere le Comte d'Auvergne servirent par ordre du Vicomte

(1) Mém Anglois MSS. du Général Morgan, envoyés de Londres à l'Auteur par la Famille de ce Général.

à la tête de son Régiment d'Infanterie comme simples Volontaires, quoique le Grand-Chambellan eût un Régiment à lui. Plusieurs frégates de la flotte Angloise s'approcherent de la côte, & tirèrent sans cesse sur les troupes Espagnoles rangées dans les Dunes. Tel étoit l'ordre de bataille des François.

AN. 1658.

L'armée
Françoise
marche pour
attaquer les
Espagnols.

Les deux armées n'étant éloignées que d'un quart de lieuë, le Vicomte commença par faire canonner celle des ennemis : comme ils n'avoient point d'artillerie, ils auroient dû s'approcher pour se dédommager par le feu de leur mousqueterie du mal que leur faisoit le canon : mais ils ne branlerent point & demeurèrent toujours dans leurs postes, pendant que l'armée Françoise avançoit vers eux : elle monta & descendit plusieurs fois les Dunes, & lorsque le canon se trouvoit sur les hauteurs, elle en tiroit quelques volées, les Espagnols essuyèrent ainsi quatre ou cinq décharges. L'armée de France alloit au petit pas, pour garder les rangs dans un terrain si inégal, & fut trois heures à faire le quart de lieuë qui étoit entre les deux armées. Le Vicomte reconnut toujours de mieux en mieux la disposition, la force & la contenance des Espagnols : il n'y eut pas un soldat de son armée qui ne jugeât & qui ne dit, en voyant leur air embarrassé, que c'étoient des gens battus. Il étoit huit heures du matin quand on arriva près d'eux ; alors le Vicomte ayant fait remettre en ordre ce que la marche avoit dérangé, se montra avec cet air gai & tranquille qui inspire la confiance, & donna le signal du combat.

AN. 1653.

Bataille des

Dunes & de

l'aîle

droite des

Espagnols.

Les Anglois furent les premiers qui attaquèrent : comme ils se trouvoient vis-à-vis de la haute Dune que les Espagnols avoient occupée , Turenne envoya ordre au Major Général Morgan de s'en rendre maître : il commanda en même tems au Marquis de Créqui de charger les ennemis avec son aîle droite , & au Marquis de Castelnau de marcher le long de l'Esttran , & de se replier sur eux, pour les prendre en flanc avec son aîle gauche. Les Anglois monterent aussi-tôt avec autant d'ardeur que de fierté : la Dune devenoit de plus en plus escarpée vers le haut ; ils gravissent dans le sable , & les rangs de derriere soutenant ceux de devant avec les crosses de leurs mousquets , ils se pouffent l'un l'autre vers la cime. Les Espagnols les renversent à coups de piques ; la résistance irrite le courage des Anglois ; ils grimpent de tous côtés avec acharnement , & ils arrivent enfin sur le sommet de la Dune ; ils y plantent leurs drapeaux ; ils en précipitent les Espagnols , les rompent & les mettent en fuite. Le Duc d'Yorck y accourut avec ses Gardes , rallia les Espagnols , enveloppa les Cromwelliens , en fit plusieurs prisonniers , sans qu'un seul demandât quartier ou mit bas les armes. L'Infanterie Françoisse se joignit bientôt aux Anglois au-delà de cette Dune , & le Régiment de Turenne s'étant avancé hors de la ligne , chargea vigoureusement & rompit deux bataillons Espagnols qui prirent la fuite & entraînerent avec eux la Cavalerie dont ils étoient soutenus. Cependant le Marquis de Castelnau ayant fait marcher le long de l'Esttran la Cavalerie de l'aîle qu'il commandoit , prend non seulement en

flanc les ennemis ; mais se jette brusquement entre leur première & seconde ligne , enfonce leurs rangs , les prend à revers , les charge de tous côtés & les jette dans une grande confusion. On fit prisonniers ceux qui voulurent bien se rendre , & on passa les autres au fil de l'épée. Jusqu'alors le Vicomte s'étoit toujours tenu au centre de l'armée , d'où il envoyoit ses ordres & des troupes suivant les besoins : il observoit du haut des Dunes tout ce qui se passoit ; & voyant que le Marquis de Crequi s'engageoit trop avant , il courut à son secours : le Marquis avoit d'abord fait plier l'aîle gauche des ennemis , & l'avoit même poussée près de cent pas devant lui ; mais comme il n'étoit suivi que de quatre escadrons , les troupes du Prince de Condé le ramenerent battant jusqu'au front de l'aîle droite de l'armée Françoisse.

(1) Le Prince qui avoit coutume de pousser les avantages plus loin qu'un autre , voulut profiter de celui-ci ; & s'étant mis à la tête d'un grand Corps de Cavalerie avec les Officiers Généraux & toutes les personnes de qualité de son armée , il chargea le Marquis de Crequi & rompit quelques uns de ses rangs. Peu s'en fallut qu'il ne perçât à travers l'armée Françoisse , ne pénétrât jusqu'à Dunkerque , & ne secourût la ville assiégée après avoir perdu la bataille : mais le Vicomte étant venu dans le moment soutenir le Marquis de Crequi , mene lui-même à la charge les escadrons de l'aîle droite , fait avancer plusieurs bataillons , enveloppe presque entièrement les troupes du Prince de Condé ; & les

Désaite de
l'aîle gauche
commandée
par le Prince
de Condé.

(1) Hist. MSS. de l'Abbé Raguest.

AN. 1658.

prenant tout à la fois en tête & par les deux flancs, fait faire sur elles une si furieuse décharge, qu'il les ouvrit en plusieurs endroits: le Comte de Bussi y entre aussitôt avec des troupes fraîches. Les ennemis tombent de toutes parts ou morts, ou blessés, ou démontés; tout plie, tout se renverse: le Prince de Condé rallie jusqu'à trois fois ses escadrons; mais toujours rompus par le Vicomte, ils se lassent enfin de revenir à la charge. Condé s'avance encore contre Turenne, & pour redonner courage à ses soldats, il s'expose beaucoup plus qu'il n'auroit dû; mais il n'en put venir à bout: ses troupes rebutées l'abandonnent, à la réserve des Seigneurs François qui ne ménagent rien, ayant un tel Héros à leur tête. Le Vicomte pousse toujours avec la même vigueur; & le cheval de Condé ayant été tué dans une charge, un de ses Gentils-hommes lui donne aussitôt le sien: le Prince s'échappe; mais les Comtes de Meilles, de Coligni, de Boutteville & de Romainville se sacrifient pour favoriser sa retraite, & sont faits prisonniers. Comme cette défaite de l'aîle gauche des ennemis arriva presque en même tems que celle de l'aîle droite, on vit aussitôt toute leur armée se retirer.

Le Vicomte
poursuit sa
victoire.

Le Vicomte renvoia sur le champ le Marquis de Richelieu devant Dunkerque, avec la réserve, afin que par ce renfort, les troupes qui y étoient restées, fussent plus en état de s'opposer aux sorties que pourroient faire les assiégés; il se met ensuite à pousser les Espagnols qui abandonnent par tout leurs postes. On les chasse des hauteurs, &

on les suit la pique & l'épée dans les reins jusques dans les fonds où ils auroient pû se rallier ; ils sont réduits à chercher leur salut dans la compassion des soldats François : les Lorrains & les autres étrangers de l'armée victorieuse, sont prisonniers ceux qui veulent se rendre ; mais les Anglois animés ne veulent faire quartier à personne : on poursuit les fuyards jusqu'aux portes de la ville de Furnes, derriere laquelle ils se retirèrent ; on fit plus de quatre mille prisonniers ; leur Cavalerie fut mise en déroute, la meilleure partie de leur Infanterie défaite, & leur armée tellement dissipée, qu'à peine purent-ils rassembler huit ou neuf mille hommes pendant le reste de la campagne. Les François n'eurent que très-peu de soldats tuez ou blesez, nul Officier de distinction, hors le Comte de Castelnau, qui mourut bientôt après de ses blessures, avec la triste consolation d'avoir été fait Maréchal de France, lorsqu'il ne pouvoit plus jouïr de ce rang. Après une journée si glorieuse, le Vicomte écrivit de sa propre main le billet suivant à la Vicomtesse de Turenne: *Les ennemis sont venus à nous ; ils ont été battus ; Dieu en soit loüé : j'ai un peu fatigué toute la journée : je vous donne le bon soir & je vais me coucher.*

Turenne ne suivit pas l'armée d'Espagne plus loin que Furnes ; il rallia ses troupes qui étoient dispersées, & retourna dès le lendemain au siège ; il renvoya au Prince de Condé douze de ses Gardes, ordonna qu'on conduisît le reste des prisonniers en différentes Places, & fit descendre les munitions prises sur les ennemis, par le canal de Fur-

Le Vicomte retourne au siège, & Dunkerque se rend.

AN. 1658.

24. Juin.

nes au Camp de Dunkerque, où il rentra avec l'armée. Chacun y reprit son premier poste; le Vicomte passa la nuit à cheval, crainte de surprise, & fit commencer quelques sapes qui servirent le lendemain pour les approches; on les poussa avec cette confiance & avec cette fermeté que donne la victoire. Les assiégés, quoique sans espérance de secours, se défendirent toujours avec la même vigueur, & l'on fut encore trois jours à se loger sur la contrescarpe, au pied de laquelle on étoit avant la bataille: enfin tous les dehors étant pris, la ville se rendit le vingt-quatre de Juin, dix jours après la bataille, & dix-huit depuis l'ouverture de la tranchée; elle se seroit défendue plus long-tems encore, si le Marquis de Lède n'avoit pas été blessé à mort. Le Roi arriva de Mardick au quartier de Turenne où les ôtages furent donnés, & la capitulation fut signée: la garnison réduite à mille fantassins & sept cens chevaux, sortit le lendemain, & fut conduite à S. Omer. Louis XIV. entra dans Dunkerque comme en triomphe avec toute sa Cour; la ville fut remise aux Anglois selon le traité, & deux jours après, le Vicomte marcha à Bergues.

La bataille des Dunes, & la prise de Dunkerque étoient des actions si grandes & si dignes d'admiration, que le Cardinal Mazarin⁽¹⁾ (selon un Ecrivain du temps) voulut se les attribuer; pour en tirer une gloire semblable à celle que le Cardinal de Richelieu s'étoit acquise par le siège de la Rochelle: il découvrit sa foiblesse au Comte de Moret son favori, & le chargea de negocier cette affaire auprès du

(1) Langlade.

Vicomte ; Moret avoit ordre d'engager ce General à écrire une lettre , par laquelle il témoigneroit que le Cardinal avoit conçu le deſſein du ſiége , & dressé le plan de la bataille : mais on lui recommanda en même temps de manier adroitement cette affaire , en l'insinuant plutôt qu'en la proposant. Moret qui ſçavoit que la diſſimulation étoit le moyen le plus ſur d'échoüer auprès de Turenne , naturellement ennemi des artifices , lui dit franchement ce que le Cardinal ſouhaittoit , & l'assura qu'en cas qu'il voulut mettre à prix cette complaiſance , Mazarin accorderoit tout. Le Vicomte ne balança point ſur la réponse qu'il devoit faire , & dit au Comte de Moret , que le Cardinal pouvoit ſe ſervir de tous les moyens qu'il lui plairoit , pour perſuader le public de ſa capacité militaire , qu'il ne diroit jamais rien pour empêcher qu'on ne le crût ; mais qu'il ne pouvoit point autoriser une fauſſeté par une ſignature formelle. Quelque mortifiante que fut cette réponse , le Cardinal ne laissa pas d'admirer le déſintereſſement du Vicomte ; un politique avide ſe ſeſoit crû fort habile de ſ'assurer des bienfaits du Miniſtre en ſe moquant de ſa vanité : mais ces détours bas & mercénaires étoient indignes de Turenne. (1)

Deux jours après la reddition de Dunkerque , le Vicomte marcha vers Bergues pour l'assiéger ; la première nuit de la tranchée ouverte on prit une redoute que les ennemis avoient faite près de leur contreſcarpe ; le lendemain le Comte de Schomberg emporta tous les ouvrages du dehors , & se

Le Vicomte
prend Bergues.

(1.) Mém. de Langlade.

AN. 1658.

2. Juillet.

logea sur les bords du fossé. Ayant fait mener du canon à découvert près de la porte, les habitans de la ville demanderent à capituler; on ne les reçût à composition, qu'à condition que les neuf cens hommes de garnison, tous vieux regimens, se rendroient prisonniers de guerre. Aussi-tôt qu'ils apprirent leur sort, les uns se jetterent dans les marais pour se sauver, & les autres vouloient piller la Place, mais ils furent tous arretez & envoyez en France par Calais.

Les Espa-
gnols distri-
buent leur
armée en
différentes
Places.

L'armée Espagnole qui s'étoit retirée à Furnes, ayant appris que Bergues avoit capitulé, marcha à Nieuport; on y tint aussi-tôt conseil pour résoudre ce qu'ils avoient à faire.

Dom Juan proposa de poster l'armée le long du canal, entre Nieuport & Dixmuyde, & de disputer le passage; personne ne s'y opposa, excepté le Duc d'Yorck, qui remontra vivement qu'on n'avoit pas un Corps d'Infanterie suffisant pour deffendre ce poste contre une armée victorieuse; que les troupes étoient encore trop intimidées par une deffaite recente; que si l'on étoit mis en déroute une seconde fois, les François tomberoient sur les grandes villes, & pousseroient leurs conquêtes jusqu'à Bruxelles: il proposa de partager les troupes, & de les distribuer dans les principales Places les plus exposées, pour faire trainer les sièges jusqu'à la fin de la campagne; ajoutant qu'on pourroit rassembler de nouvelles forces l'année suivante, & recommencer la guerre avec avantage. Son conseil fut goûté, & on l'exécuta quelques jours après; le Prince de Condé alla à Ostende avec un Corps de troupes suffisant pour deffendre cette forte

Place; le Duc d'Yorck & le Marquis de Caracène restèrent dans Nieuport avec deux mille fantassins & deux mille chevaux; Dom Juan se jeta dans Bruges avec quelque Infanterie & un Corps considerable de Cavalerie; & le Prince de Lignes avec le reste des troupes entra dans Ypres. (1)

(2) Turenne averti que les ennemis avoient abandonné Furnes, & n'y avoient laissé que quatre-vingt hommes de garnison, détacha le Marquis de Varenne avec deux mille hommes, pour assiéger la Place; il s'y rendit lui-même quatre heures après suivi de peu de monde, & somma la ville en menaçant les habitans de les piller, s'ils faisoient la moindre résistance. Les Magistrats lui ayant ouvert les portes, il renvoya la garnison à Nieuport, retourna le lendemain à son armée qu'il avoit laissée devant Bergues; & sans s'y reposer un seul jour, marcha à la Fintelle, en traversant le pays, pour se rendre promptement à Dixmuyde, où il avoit donné rendez-vous au Marquis de Créqui qui étoit à Rosebrugh avec un détachement. Un tiers de l'armée passa la riviere à la nâge près du fort de la Kenoque, pour enlever quelques bestiaux qui païssoient dans les prairies voisines. Le jour suivant, de grand matin, le Vicomte en côtoyant la riviere d'Yper, arriva devant Dixmuyde: cette ville qui est au centre du pays ennemi, avoit été fort négligée; mais on avoit commencé depuis dix jours à en réparer les fortifications. Le Prince de Condé s'y étoit arrêté en

AN. 1658.
Le Vicomte s'empare de Dixmuyde; mais la maladie du Roi l'oblige à suspendre ses conquêtes.

3. Juillet.

(1) Mém. MSS. du Duc d'Yorck.

(2) Mém. MSS. du Vicomte de Turenne.

AN. 1658.

allant à Ostende ; & voyant qu'il n'étoit pas en état de la défendre , il y avoit laissé quatre cens hommes , avec ordre de l'abandonner, si les François traversoient la riviere. Aussi-tôt que Turenne eut dressé un pont sur l'Yper , & fait passer quelques troupes pour sommer la ville , elle se rendit.

6. Juillet.

Il alloit continuer ses conquêtes & pouffer les ennemis^o qui n'osèrent plus tenir la Campagne : mais le Cardinal lui manda de suspendre toute entreprise jusqu'à nouvel ordre , parceque le Roi étoit tombé dangereusement malade à Calais. Le Ministre inquiet appréhendoit tout pour lui-même , parce qu'il n'étoit pas aimé du frere du Roi , alors Duc d'Anjou , héritier présomptif de la Couronne : dans cette agitation d'esprit , il envoya le Comte de Moret pour faire au Vicomte des propositions bien différentes de celles qu'il lui avoit fait faire quelques jours auparavant : il prie , il supplie , il implore son amitié : il demande s'il peut compter sur lui au cas que le Roi meure. Turenne toujours conduit par l'amour de la patrie , répond , que si ce malheur arrive , il représentera fortement au Duc d'Anjou , qu'il est de l'interêt de l'Etat de conserver le Cardinal dans le Ministère. Mazarin auroit bien voulu que ce Général eût promis d'envoyer ses troupes pour lui assurer la place qu'il occupoit : mais le Vicomte crut ne devoir s'engager à rien qui pût un jour interesser son devoir. (1)

(1) Mém. de Langlade.

Pendant les dix jours que dura l'allarme sur la santé du Roi, Turenne resta près de Dixmuyde dans l'inaction : il avoit seulement fait avancer le Marquis de Créqui près de Nieuport avec un gros Corps de troupes. Les Espagnols qui commençoient à se retrancher derrière un canal à une demi-lieué de la Place, croyant que toute l'armée du Roi venoit leur livrer bataille, se retirèrent & se séparèrent. Comme ils n'avoient ni vivres ni munitions, le Vicomte auroit pû les attaquer avec avantage dans ce poste, & les défaire entièrement ; mais la maladie du Roi l'en empêcha, & les ennemis eurent le tems de se distribuer, selon les conseils du Duc d'Yorck.

AN. 1658.
Le Vicomte
poursuit ses
victoires.

Au commencement du mois d'Août, le Roi se rétablit & retourna à Paris. Pour terminer avec éclat une Campagne qui avoit commencé si glorieusement, le Cardinal Mazarin avoit fait venir de Lorraine l'armée du Maréchal de la Ferté, qui s'étoit déjà avancée jusqu'à Lens, pour aller joindre celle du Vicomte. Les deux Généraux visiterent le Ministre à Cassel, où il fut résolu que la Ferté attaqueroit Gravelines, & que Turenne en couvriroit le siège : le Vicomte y envoya sept ou huit Régimens d'Infanterie sous les ordres de Varenne, & demeura à Dixmuyde avec son armée. La tranchée fut ouverte à Gravelines, quinze jours entiers avant que les ennemis songeassent à la secourir. Ils firent lever quatre mille hommes dans le Brabant, s'assemblerent auprès de Bergues, & s'approchant de la Lys, joignirent les troupes du Comte de Marfin qui ve-

On assiége
Gravelines.

4^e Août.

AN. 1658.

noit du Luxembourg: ils passerent par Ypres, & s'arrêterent à Poperingue, où tous leurs Généraux, hors le Duc d'Yorck, se trouverent. Turenne fit changer alors de posture à son armée, & la distribua en différens endroits. Il envoya le Marquis de Crequi avec un Corps de troupes à la Fintelle, pour se tenir à la tête des ennemis qui s'avançoient vers Rosebrugh; il posta des Dragons & de la Cavalerie au Fort de la Kenoque sur l'Yper, pour en garder le passage; il ordonna à deux brigades de Cavalerie qu'il avoit laissées à Mardick, de marcher à Gravelines aussi-tôt que les ennemis s'en approcheroient; il se retira lui-même avec le reste de ses troupes sous le canon de Dunkerque, d'où il répandit des pelotons jusqu'à Furnes; de sorte que tous ces petits Corps pouvoient se rejoindre en peu de tems, & se soutenir mutuellement. L'armée demeura dans cette situation jusqu'à la fin du siège de Gravelines, qui dura vingt-six jours: les François y perdirent, outre neuf cens hommes tués ou blessés, le Marquis d'Uxelles, le Comte de Moret & le Marquis de Varenne, trois amis fideles du Vicomte.

30. Août.

Le Vicomte
reste seul
pour com-
mander l'ar-
mée.

Après la prise de la ville, l'armée Espagnole se retira à Ypres, & de-là le long de la Lys. Mazarin qui étoit demeuré à Dunkerque pendant le siège, retourna à la Cour, & abandonna au Vicomte le soin d'achever la Campagne selon ses vûes. La Ferté prit le chemin de la France, laissant ses troupes à Turenne qui renvoya deux ou trois Régimens d'Infanterie au Camp devant Hedin, où vingt

mille hommes, sous les ordres du Maréchal de Schulemberg, gardoient les frontières, de peur que les ennemis ne voulussent y marcher pour éloigner la guerre de leur pays. L'Ambassadeur d'Angleterre demeura à Dunkerque avec une forte garnison, & le Chevalier Morgan suivit le Vicomte avec deux mille Anglois.

Turenne ayant donné au Comte de Schomberg sept ou huit Régimens pour couvrir Dixmuyde, Furnes & Bergues, marcha avec l'armée à Thielt dans le dessein d'avancer sur la Lys & sur l'Escaut. En laissant ainsi derrière lui les ennemis, il espéra leur donner de la jalousie pour les grandes villes de Gand, de Bruges & de Bruxelles, & par-là les obliger à s'éloigner de la Lys, afin qu'il put retomber sur Oudenarde, Menin & Ypres. En arrivant à Thielt, il détacha le Comte de Gassion avec cinq ou six Régimens à Deynse, en lui ordonnant d'envoyer des partis à Oudenarde, pour en reconnoître l'état. Après avoir séjourné deux jours à Thielt, il marcha avec quelques escadrons au Château de Gavre : de quatre ou cinq mille hommes de milice qui devoient se trouver sur les bords de l'Escaut, pour s'opposer à son passage, il n'en parut que trois cens : ceux-là même s'enfuirent à son approche. Deux cens dragons François ayant passé la rivière à la nage sous le Château même, la garnison effrayée se rendit sur le champ. Le Vicomte fit traverser ensuite l'Escaut à la brigade de Podwitz & à plusieurs autres Régimens de Cavalerie qui firent des courses jusqu'à Bruxelles : ces courses causerent une telle épouvante, que les troupes Es-

Le Vicomte
marche vers
Thielt & de-
là à Oude-
narde qu'il
prend.

AN. 1658.

pagnoles qui étoient près d'Oudenarde, marcherent aussitôt sous les ordres de Dom Antoine de Cuéva, pour sauver la Capitale du pays. Pendant qu'on travailloit à un pont de bateaux sur l'Escaut, le Gouverneur d'Oudenarde envoya demander des sauvés-gardes; Turenne marcha promptement avec mille chevaux & deux cens dragons, & menaça d'assiéger la Place, si elle n'ouvroit pas ses portés. On crut d'abord que le Gouverneur se rendroit; mais voyant le peu de troupes qui accompagnoient le Vicomte, il commença à tirer: aussitôt tous les Corps qui étoient à Thielt eurent ordre de s'avancer; ils arriverent de bonne heure le lendemain, & le Vicomte alla visiter les postes. Tandis qu'il plaçoit les dragons du Roi dans un lieu par où l'on pouvoit secourir la Place, trois Régimens de Cavalerie que le Prince de Condé avoit détachés sous le Comte de Chamilli, vinrent attaquer les dragons, qui tinrent ferme, repousserent les ennemis & firent Chamilli prisonnier avec la moitié de ses gens. Peu de tems après la Place fut investie; on ouvrit la tranchée en trois endroits différens, sans faire des lignes: en deux heures on s'approcha d'une demi-lune qu'on alloit prendre, lorsque les habitans capitulerent; & tous les Régimens qui s'étoient glissés dans la ville furent faits prisonniers de guerre.

9. Septembre

Il surprind
& défait le
Prince de
Lignes près
d'Ypres.

Le Vicomte balança quelque tems s'il ne marcheroit pas à Bruxelles; mais n'ayant qu'un Camp volant sans gros canon, & des vivres seulement pour quatre jours, il aimoit mieux retourner en arriere; & s'approchant des villes maritimes,

ritimes, en tirer des vivres qui venoient en abondance par mer, jusqu'à ce qu'il put s'emparer de Courtrai, de Menin & peut-être d'Ypres. Il laissa dans Oudenarde deux Régimens de Cavalerie & quatre cens fantassins sous les ordres de Rochepaire; & remontant le long de l'Escaut, fit suivre des batteaux, comme s'il eut voulu assiéger Tournai, ou entrer dans le Brabant: il manda en même tems à Gassion, qui étoit à Deynse, de s'approcher; & suivant assez long-tems le chemin de Tournai, il rabattit tout-à-coup sur Menin. Trente chevaux de sa garde qu'il avoit envoyés pour sçavoir l'état de la Place, rapporterent que le Prince de Lignes étoit à une lieuë & demie de-là, avec deux mille hommes de pied & quinze cens chevaux: ce Seigneur sortoit d'Ypres & vouloit se jeter dans Tournai, aussi-tôt que le Prince de Condé en partiroit pour aller joindre Dom Juan vers Pruxelles. Turenne ordonna sur le champ aux Comtes de Royes & de Melun qui étoient à l'avant-garde, d'aller attaquer le Prince de Lignes: ils défirent les troupes de Droot & de Louvigni qu'ils rencontrèrent d'abord; secondés ensuite des Régimens de la Reine, de Rennel, de Crequi & de la Ferté, qui avoient à leur tête les Marquis d'Humieres & de Gadagne, ils poussèrent les Espagnols jusqu'à un pont sur la Lys auprès de Commines, les mirent totalement en déroute, & de tout le détachement il ne s'en sauva que six cens chevaux, dont quatre cens se jetterent dans Ypres avec le Prince de Lignes, & cent cinquante gagnerent Lille. Les deux mille fantassins furent taillés en pièces ou faits pri-

AN. 1658

Il s'empare
de Menin,
assiége &
prend Ypres.

sonniers, & l'on enleva leurs armes, leurs drapeaux & leur bagage.

Après cette défaite, Turenne détacha la brigade de Podwitz par Menin, & S. Lieu par le chemin de Gand, pour aller à Ypres: Menin qui étoit à demi rasé ouvrit ses portes sans résistance. L'armée campa la nuit près de la Place, où Turenne laissa mille fantassins & cinq cens chevaux, & marcha à la pointe du jour vers Ypres, dont la garnison étoit de sept cens chevaux & de quinze cens hommes de pied. Étant arrivé devant la Place, il rassembla toutes ses troupes répandues dans les différens endroits de la Flandre; il ordonna au Comte de Schomberg de mettre Bergues, Furnes & Dixmuyde en défense, & de le venir joindre avec le reste de ses troupes: il manda au Maréchal de Schulemberg de lui mener trois mille hommes de renfort du Camp devant Hedin. Le commencement du siège ne fut qu'un blocus, parce qu'on n'avoit ni outils, ni munitions, ni artillerie. Talon Intendant de l'armée, étant allé à Dunkerque & à Gravelines, fit venir promptement tout ce qui étoit nécessaire pour le siège: on ouvrit enfin la tranchée, & cinq jours après cette grande ville se rendit. Le Vicomte accorda une capitulation honorable au Prince de Lignés, qui sortit le lendemain avec deux pièces de canon, six cens chevaux & douze cens fantassins: les assiégés n'y perdirent que trois ou quatre cens hommes; mais les François en eurent douze cens de tués ou de blessés, à cause de la rapidité avec laquelle on avoit avancé les travaux.

26. Septem-
bre.

Turenne pour ne pas perdre de tems, envoya dès le jour de la capitulation deux mille hommes pour attaquer le Château de Commines, & le lendemain il y marcha avec toute l'armée. Rutherford Colonel des Gardes Ecoissoises, se rendit maître du Fort en trois jours : le lendemain l'armée passa la Lys & alla camper à Turcoin où elle se rafraîchit & se reposa pendant cinq ou six jours ; elle marcha ensuite à Epière, où elle demeura près de quatre semaines, pendant lesquelles on travailloit à rétablir les fortifications de Menin & d'Oudenarde. Au commencement de Novembre, Dom Juan d'Autriche & le Marquis de Caracène ayant eû avis que l'armée du Roi vouloit décamper, marcherent vers Courtrai avec un Corps de Cavalerie qu'on avoit fait venir de Gand. Turenne aussi-tôt envoya Podwitz avec deux mille chevaux pour s'emparer de Gramont qui se rendit, & il alla lui-même prendre Ninove. Son intention n'étoit pas de garder ces deux Places ; mais seulement de s'en servir pendant que son armée feroit dans le pays, pour la commodité des fourages, & pour resserrer Dom Juan & Caracène dans Bruxelles, où ils furent obligés de rentrer de nouveau avec un Corps de troupes : il resta dans le pays pendant tout le mois de Novembre, en consumma les fourages & mit tout à contribution. Au commencement de Décembre l'armée repassa la Lys à Harlebeck : le Vicomte, après avoir défait & dissipé l'armée Espagnole, sans qu'elle pût plus tenir la Campagne ; après avoir pris douze villes & soumis tout le pays qui est entre l'Yper, la Lys & l'Escaut,

AN. 1658.

Il s'empare
de Gramont
& de Ninove,
& la Campa-
gne finit.30. Septem-
bre.

laissa cent compagnies de Cavalerie & cinq mille fantassins dans les villes conquises , ramena l'armée en France & revint lui-même à la Cour.

AN. 1659.

Préparation
à la paix.

Les victoires rapides du Vicomte du Turenne allarmerent le Roi Catholique , & contribuerent à donner la paix aux deux Couronnes. L'Espagne craignoit que les François , après avoir conquis les Pays-bas , ne tournassent leurs armes contre elle-même , & qu'ils ne fissent la conquête d'un Royaume dépourvu de Places fortes , en bien moins de tems qu'ils n'en avoient employé à ravager les Provinces opulentes de la Flandre pleine de villes fortifiées (1). De plus , la Reine regardoit le rétablissement de la santé du Roi comme une grace du Ciel , & se croyoit obligée d'en marquer sa reconnoissance , en faisant cesser l'effusion du sang chrétien : elle en parla vivement au Cardinal , & lui représenta dans les termes les plus pathétiques , qu'elle avoit négligé par amitié pour lui les intérêts de sa personne , de sa Maison , de la France & même de sa gloire ; qu'il ne pouvoit sans une affreuse ingratitude , refuser la paix à son frere le Roi d'Espagne , & à elle le plaisir de voir sa nièce devenir sa belle-fille. D'ailleurs , Cromwel étant mort , la Nation Angloise lassé de ses propres fureurs , désiroit de voir Charles II. monter sur le trône de ses ancêtres : le Duc d'Yorck son frere aimoit la France , & l'un & l'autre souhaitoient la paix entre les deux Royaumes. Enfin dans l'Es-

(1) Nani , Hist. de la République de Venise , l. VIII. Priorato della pace frale due Corona. Lettres du Cardinal Mazarin.

pagne & dans la France, les villes se trouvoient dépeuplées, AN. 1659. les provinces défolées, les trésors dissipés, les peuples accablés, & tout sembloit appeller la paix pour soulager les maux universels de la Chrétienté. Un autre motif acheva cependant de déterminer le Cardinal Mazarin: il souhaitoit avec passion le mariage du Roi son maître avec l'Infante Marie-Therese; qui pouvoit devenir héritiere présomptive de la Couronne d'Espagne par la mort du jeune Prince son frere, dont la santé étoit fort mauvaise: le Ministre vouloit non seulement priver la Maison d'Autriche d'une alliance si avantageuse, mais il esperoit encore assurer un jour la Couronne d'Espagne dans la Maison de France: pour déterminer la Cour de Madrid, il publia par-tout qu'il alloit conclure le mariage du Roi avec la Princesse Marguerite de Savoye; il mena en effet le Roi à Lyon au fort de l'hiver, & engagea à s'y rendre la Duchesse de Savoye avec les deux Princes ses filles. Pendant qu'il conduisoit ainsi le jeune Monarque comme un amant à sa maîtresse, il mandoit secrettement au Comte de Fuenfaldagne, que le tems étoit venu, ou de se préparer à une guerre irréconciliable, ou de faire la paix par le mariage de l'Infante avec Louis XIV. Fuenfaldagne alors Gouverneur de Milan, dépêcha un courier à Madrid, & la Cour d'Espagne fit partir en diligence pour Lyon Pimentel, qui proposa des conditions avantageuses: Mazarin les accepta, renvoya la Duchesse de Savoye avec ses deux filles après les avoir jouées cruellement, & la Cour retourna à Paris.

AN. 1659.

Le Cardinal
empêche le
mariage du
Roi avec sa
nièce Man-
cini.

Comme le Cardinal n'avoit fait à Lyon qu'une légère ébauche du traité, Pimentel arriva bientôt à Paris; & après plusieurs conférences avec le Ministre, il fut arrêté que le Cardinal d'un côté & Dom Louis de Haro de l'autre, partiroient, l'un de Paris & l'autre de Madrid, & se rendroient aux Pyrenées dans l'isle des Faifans, formée par la riviere de Bidassoa, connue seulement parce qu'elle fait la séparation des deux Royaumes. Avant que de partir il envoya en Italie sa nièce Charlotte Mancini, dont le Roi étoit devenu tellement amoureux, qu'il l'auroit épousée si le Cardinal avoit voulu y consentir. Soit qu'il fut intimidé par les menaces de la Reine, soit que dans cette occasion il préférât les intérêts de son maître à ceux de sa vanité, il arracha sa nièce aux larmes & à la tendresse du Monarque. La jeune Mancini dit à Louis XIV. en voyant sa douleur; *Vous pleurez, vous m'aimez, vous êtes Roi & je pars*: elle alla bientôt en Italie pour épouser le Connétable Colonne.

Conférence
de l'isle des
Faifans.

Peu de tems après, les deux Ministres arriverent sur les frontieres, où la fierté Espagnole voulut dans la décadence de ses affaires, disputer la préséance; le Cardinal persuadé que la saine politique ne permettoit pas de retarder pour un vain cérémonial, une négociation aussi intéressante, se contenta de l'égalité dont les deux partis convinrent tacitement. Les conférences s'ouvrirent au commencement d'Août, & dans huit ou neuf séances tout fut réglé. Ces deux Ministres de caracteres fort différents, l'un fier, inflexible & plein de candeur, l'autre poli, souple & ren-

pli d'artifice , épuiserent toutes les forces & toutes les finesses de leurs genies , & firent en trois mois plus que les Mediateurs de toutes les nations n'avoient pû faire pendant près de cinq ans à la paix de Munster.

Ce traité contient cent vingt-quatre articles , dont les premiers roulent pour la plupart sur l'établissement du commerce ; il fut stipulé ensuite que l'Infante Marie - Therese épouserait le Roi très-Chrétien , avec une dot de cinq cens mille ecus d'or , en renonçant aux droits de succession à la Couronne d'Espagne. Après ces articles essentiels , on régla ce qui regardoit la restitution des conquêtes faites par l'une & par l'autre puissance en Flandre & en Catalogne. Le Roi Catholique s'engagea à pardonner aux Catalans rebelles , & à renoncer à toutes ses prétentions sur l'Alsace ; on régla ensuite les intérêts des Alliez ; l'Espagne rendit Verceil au Duc de Savoie ; le Cardinal fit confirmer le traité de Querasque qui conservoit Pignerol aux François ; il fit rendre aussi au Prince de Monaco ses Domaines qu'on avoit envahis ; Reggio au Duc de Modène , & au Duc de Neubourg la ville de Juliers que la Maison d'Autriche tenoit depuis plusieurs années en séquestre. Le Duc de Lorraine eut le sort d'un Prince dont la conduite avoit toujours été indécidée ; on ne le regarda ni comme ami ni comme ennemi , & on le traita de même ; il ne fut rétabli dans ses états , qu'à condition qu'on démoliroit Nanci ; qu'il cederait à la France le Duché de Bar , Moyenwic , Clermont , Stenai , Dun & Jametz , & qu'il donneroit à l'avenir un passage li-

Principaux
articles du
traité.

AN. 1659.

bre dans ses états aux troupes que le Roi très-Chrétien voudroit envoyer en Alsace. Le Cardinal essaia envain de reconcilier le Portugal avec l'Espagne ; il fallut laisser* continuer la guerre, & promettre la neutralité de la part de la France. Mazarin après avoir abandonné son allié le Roi de Portugal, pardonna à son ennemi le Prince de Condé, à condition que l'Espagne cederait Avênes au Roi.

Le Vicomte
formé la ré-
solution de
contribuer
au rétablisse-
ment du Roi
d'Angleterre

(1) Pendant le tems de ces négociations, il y eut une suspension d'armes universelle ; le Vicomte crut devoir employer cet intervalle pour faire une action digne de sa justice : il apprit que les Royalistes d'Angleterre après la mort de Cromwel, s'étoient soulevés contre les Republicains, partisans de Richard fils du redoutable Usurpateur, & il sçavoit que la flotte d'Angleterre étoit dans la mer Baltique. Voyant la paix résolüe & presque conclüe avec l'Espagne, il crut que le rétablissement d'un Roi détrôné, feroit également glorieux & avantageux à la France. Toutes ces considérations aussi bien que l'amitié personnelle qu'il avoit pour le Duc d'Yorck, le firent ceder à l'attrait dominant qu'il a toujours eû pour les actions heroïques ; il obtint le consentement de la Cour, & voulut à ses propres dépens aider le Roi d'Angleterre à remonter sur le Thrône de ses ancêtres ; il pria le Duc d'Yorck de venir à Amiens, & lui offrit son regiment d'Infanterie de douze cens hommes effectifs, avec les Gendarmes Ecoissois ; des munitions & des armes pour quatre ou cinq mille hommes ; des vivres pour la sub-

(1) Mém. MSS. du Duc d'Yorck.

sistance pendant deux mois; des vaisseaux pour les transporter en Angleterre; des passeports pour embarquer à Boulogne les troupes que le Duc avoit en Flandres, & enfin tout son credit pour emprunter les sommes necessaires. Le Duc d'Yorck ayant accepté la proposition avec beaucoup de joie, Turenne lui donna une lettre pour le Lieutenant de Roi de Boulogne, qui devoit fournir les vaisseaux dans les ports de son gouvernement, jusqu'aux batteaux pêcheurs. On étoit déjà à la veille du jour pris pour l'embarquement; le Duc de Bouillon & le Comte d'Auvergne neveux du Vicomte, devoient accompagner le Prince Anglois, en qualité de Volontaires, lorsqu'on reçut des nouvelles sûres de la défaite des Royalistes: ce qui obligea de suspendre pour quelque tems l'exécution de ce projet.

En attendant, le Vicomte trouva le moyen d'entrer en liaison avec le General Monk, Restaurateur de la Maison Royale de Stuart: les grandes ames se sentent & se connoissent sans s'être jamais vuës. Voici la copie d'une lettre qu'il écrivit au General Anglois.

Le Vicomte
entre en com-
merce avec
le General
Monk.

MONSIEUR,

» Le Gentilhomme que j'avois envoyé en Angleterre,
» & à qui j'avois dit de vous faire des complimens de ma
» part, a reçu de vous tant de civilité, que je me sens
» obligé de vous en remercier. Je suis bien aise de cette oc-
» casion pour vous supplier de prendre confiance en tout
» ce qu'il vous dira, & de croire qu'ayant long-tems con-
» sideré votre conduite, j'ai eu une estime particulière pour

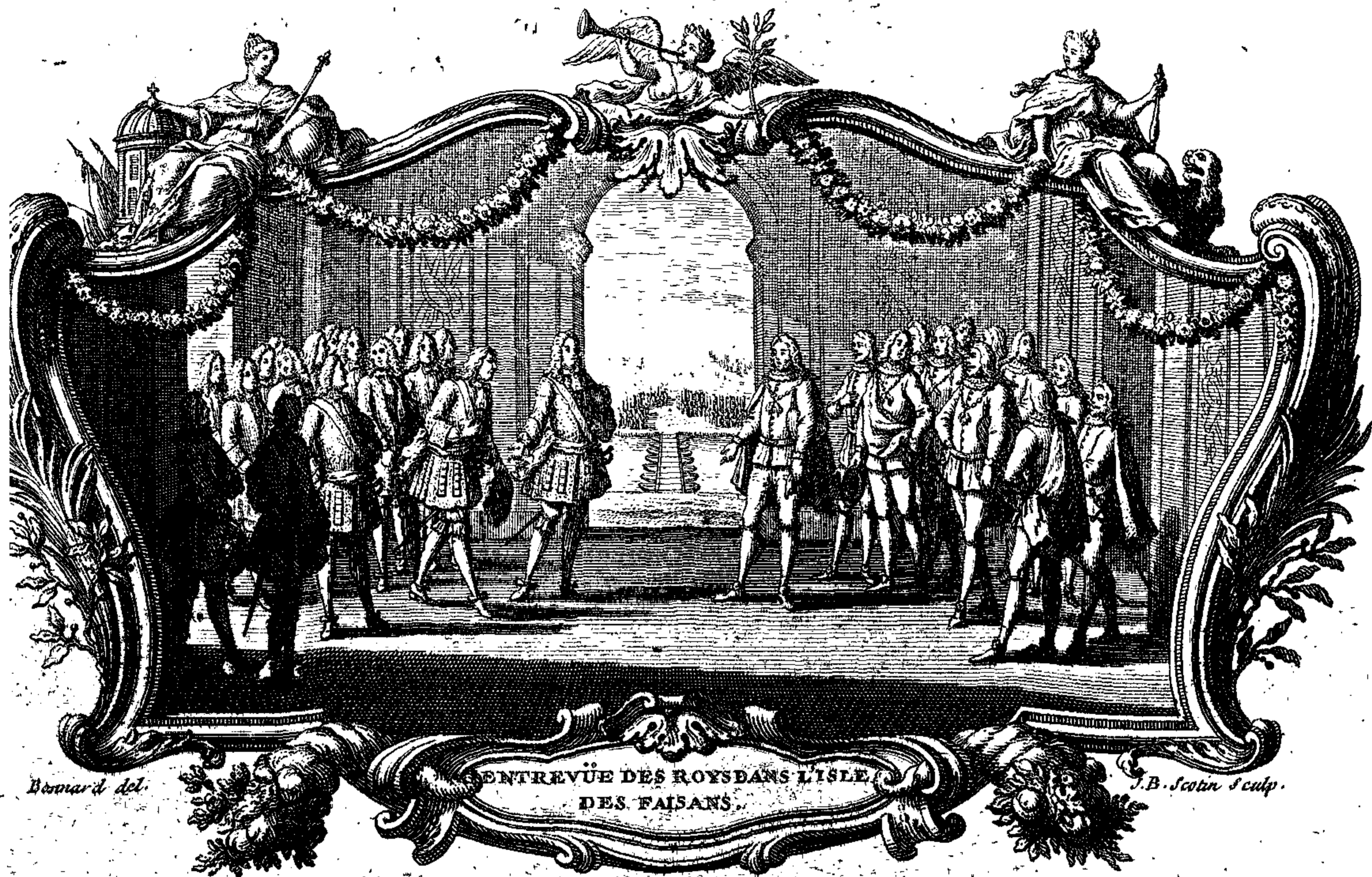
AN. 1659.

» votre personne ; vous pouvez aussi dans les choses que
 » vous croirez qui vous conviendront , & à l'Etat Eccle-
 » siastique & politique d'Angleterre , faire fondement que
 » j'y contribuerai , ce qui sera de mon pouvoir , & que mon
 » intention n'est que de concourir au bien avec candeur &
 » netteté. Quand vous prendrez une entière confiance en
 » moi , je n'agirai jamais de manière à donner fondement
 » au moindre soupçon , & ceux qui souhaitent le bien &
 » la tranquillité du pays , ne seront point blessés de mon
 » intention quand vous l'aurez approuvée ; j'ai crû que vous
 » n'auriez point désagréable ce compliment , & l'assurance
 » que je vous fais d'être , MONSIEUR , votre très-humble
 » serviteur , TURENNE.

Conclusion
 du traité des
 Pyrénées.

On voit par plusieurs autres lettres écrites au Roi de la Grande Bretagne & au Duc d'York , que le Vicomte étoit dans une liaison intime avec les Royalistes d'Angleterre , & qu'il contribua plus qu'aucun étranger à l'heureux rétablissement de Charles II. Cependant les articles du traité de paix entre la France & l'Espagne & ceux du mariage du Roi avec l'Infante furent arrêtés & signés le sept de Novembre : La guerre qui avoit duré près de vingt-quatre ans entre les deux Couronnes , finit : l'Alsace , le Rouffillon , l'Artois & la Flandre devinrent des Provinces de la France. Mazarin par ses négociations & Turenne par ses victoires , remplirent ainsi la principale partie du plan de Richelieu , pour étendre les bornes de l'Empire François.

Fin du quatrième Livre.



HISTOIRE DU VICOMTE DE TURENNE.

LIVRE CINQUIEME



Le Vicomte de Turenne après avoir disposé des troupes selon les ordres de la Cour, alla lui-même trouver le Roi qui parcouroit les Provinces méridionales de son Royaume, en attendant la belle saison, pour aller recevoir l'Infante sur les frontieres.

AN. 1660.
Le Vicomte est fait Maréchal Général des camps & armées du Roi.

(1) Le jeune Monarque, pendant le séjour qu'il fit à Mont-

(1) Tous les détails de ce Livre sont tirés des Lettres & Instructions du

AN. 1660. Montpellier, voulut récompenser Turenne des services qu'il avoit rendus à la patrie, en l'honorant de la première Dignité de la Couronne (1) : le Cardinal Ministre lui fit entendre que le Roi rétablirait volontiers en sa faveur la Charge de Connétable de France, s'il n'y mettoit point d'obstacle par son attachement à la Religion Protestante : mais le Vicomte n'étoit pas d'un caractère à se laisser tenter par l'attrait des honneurs, quand il s'agissoit de sa conscience. Le Roi ne l'en estima pas moins : & ne pouvant lui conférer la charge de Connétable, il en créa une nouvelle qui lui donnoit les mêmes prérogatives ; ce fut celle de *Maréchal Général* des Camps & Armées du Roi, par des Lettres datées du cinquième d'Avril. (2)

Mariage du
Roi.

Peu de tems après, Louis XIV. quitta Montpellier, & se rendit à S. Jean de Luz, pendant que Philippe IV. étant parti de Madrid, s'avança jusqu'à S. Sébastien. Vers le commencement de Juin, les deux Rois, suivis des principaux Seigneurs de France & d'Espagne, s'abouchèrent dans l'île des Faifans, & firent éclatter dans ce lieu désert, tout ce que la grandeur & le luxe déploient dans les Cours les plus magnifiques & dans les Capitales les plus florissantes. D'un côté paroissoit Philippe IV. d'un aspect vénérable, plus épuisé par ses travaux, que par le nombre de ses années : de

Vicomte, des Memoires de Fremont d'Ablancourt, de l'Histoire de l'Abbé Raguener, des Mercuries Hollandois, de Puffendorf *de rebus Brandenburgicis*, de Walkenier Auteur Allemand, de ceux du Chevalier Temple & de plusieurs autres Auteurs contemporains cités au bas des pages.

(1) Voyez l'Oraison Funebre de M. de Turenne.

(2) Voyez les Preuves à la fin N°. XI.

l'autre côté, Louis XIV. à la fleur de son âge relevoit la Dignité Royale par son air majestueux. La Reine mere & le Roi d'Espagne son frere, qui ne s'étoient point vûs depuis quarante-cinq ans, répandirent en s'embrassant des larmes de tendresse & de joie : les deux Rois s'embrassèrent aussi, après quoi ils se présentèrent l'un à l'autre les principaux Seigneurs de leurs Cours. Le Vicomte de Turenne ne s'empessant point à se montrer, le Roi Catholique demanda à le voir, le regarda avec attention, & ne put s'empêcher de dire, *Voilà un homme qui m'a fait passer bien de mauvaises nuits.*

AN. 1660.

Les deux Rois jurèrent la paix & ratifierent tout ce qui avoit été conclu par leurs Ministres. Le jour suivant, Philippes IV. remit l'Infante entre les mains de Louis XIV. La célébration du mariage qui ne s'étoit faite à Fontarabie que par Ambassadeurs, se réitéra avec une extrême magnificence à S. Jean de Luz.

(1) Plusieurs Princes étrangers écrivirent de nouveau au Vicomte comme à la paix de Westphalie, pour le féliciter sur la conclusion du traité des Pyrenées, en l'attribuant à ses succès & à ses victoires. Toute l'Europe se ressentit des avantages de cette heureuse paix : le Roi de la Grande-Bretagne fut rétabli sur son trône, & le traité d'Oliva rendit le calme aux Puissances du Nord ; le Portugal seul perdit toute espérance de repos. La Duchesse de Bragance Reine Régente, offrit de tenir son Royaume comme un fief de la Castille, avec une redevance annuelle d'un million, de

L'Espagne
fait marcher
des troupes
vers le Por-
tugal.

(1) Voyez les P.œuvres N°. IX.

AN. 1660. quatre mille hommes de pied & de huit vaisseaux de guerre : mais le Roi d'Espagne persuadé que le Portugal abandonné par la France, ne tiendrait pas une seule Campagne, ne voulut prêter l'oreille à aucun accommodement, & se flattant d'en faire la conquête, y fit marcher toutes ses troupes, sous la conduite de Dom Louis de Haro.

Le Vicomte
conseille au
Roi de se-
courir le Por-
tugal contre
l'Espagne.

Le Duc de Bragance Roi de Portugal étant mort depuis quatre ans, Louise de Gusman sa veuve gouvernoit le Royaume pendant la minorité de ses enfans, Dom Alphonse l'aîné & Dom Pedro. La Reine leur mere étoit née avec une forte inclination pour tout ce qui paroissoit héroïque, & avoit contribué plus que personne à l'heureuse révolution de Portugal (1) Après la mort du Roi, elle se vit sans alliances étrangères, sans troupes disciplinées & sans habiles Généraux : mais elle trouva dans la supériorité de son esprit & dans la grandeur de son courage des ressources inépuisables. Le poids des affaires ne l'épouvanta point ; elle rappella toute l'autorité des conseils dans sa personne, porta ses vûes dans toutes les Cours de l'Europe d'où elle pouvoit tirer du secours, & envoya Dom Juan d'Acosta Comte de Soure à Paris, pour négotier avec le Cardinal Mazarin ; le Ministre ne voulant point donner d'ombrage à l'Espagne, l'adressa au Vicomte de Turenne qui devint le principal mobile de toutes les négociations. La révolution de Portugal arrivée vingt ans auparavant étoit fondée sur la justice ; la Couronne appartenoit de droit à la Maison de

(1) M. l'Abbé de Vertot, Révol. de Portugal.

Bragance; le Royaume gémissoit sous un joug étranger; sa noblesse étoit avilie, & ses peuples accablés d'impôts. Turenne aimoit à secourir les Princes malheureux : il avoit déjà contribué au rétablissement de Charles II. Roi d'Angleterre; il crut devoir se prêter à l'affermissement de Dom Alphonse sur le trône de Portugal (1). Il étoit affligé de ce qu'on avoit arrêté tout à coup ses progrès, lorsqu'il étoit à la veille de conquérir les Pays-bas, & de forcer les Espagnols à recevoir la loi de la France : il voyoit avec regret enlever au Roi par une paix prématurée le fruit de toutes ses victoires, qui avoient coûté tant de sang & des trésors immenses; il craignoit que ce traité dans la suite ne laissât reprendre assez de force à l'Espagne pour épuiser une seconde fois la France d'hommes & d'argent : il sentoit de plus que le Roi avoit un intérêt puissant à ne pas souffrir que toutes les Espagnes fussent réunies sous la domination de Philippe IV. L'amour de la patrie & celui de la justice sembloient conspirer également à faire secourir le Portugal.

Le secret étant nécessaire dans cette négociation, l'Ambassadeur Portugais ne parut point en public; le Vicomte le fit cacher dans une maison de campagne du Duc d'Albret son neveu, depuis Cardinal de Bouillon : là, il eut plusieurs conférences avec le Comte de Soure, pour connoître les forces du Portugal, l'état des places & des troupes, la disposition des peuples & des Ministres. Instruit à fond de tout ce qui regardoit le Royaume, il conclut avec Dom

AN. 1660.

Le Comte de Schomberg est choisi pour commander en Portugal.

(1.) Mém. de Freñont d'Ablancourt, imprimés à Amsterdam p. 6.

AN. 1660.

Juan d'Acoſta un traité ſecrèt, par lequel le Roi promettoit d'envoyer des troupes, de l'argent, & même un Général au ſecours des Portugais. Comme un Maréchal de France ne pouvoit ſe mettre à la tête de l'armée, le Vicomte jetta les yeux ſur le Comte de Schomberg pour la commander; ce Général, Allemand de nation, & Proteſtant de religion, pouvoit ſ'attacher au Roi de Portugal ſans donner de juſtes ſujets de plainte contre la France. La négociation quoiqu'e ſecrète, fut auſſi-tôt ſçûe de la Reine mere, qui dit au Vicomte : *Sçavez vous bien, Monsieur de Turenne, que je vois par deſſus l'Eſpagne juſqu'en Portugal ? mais je ne m'en mets pas fort en peine, car j'ai fait ce que je voulois.*

Le Comte de Schomberg partit pour Liſbonne avec quatre vingt Officiers, tant Capitaines que ſubalternes, & plus de quatre cens Cavaliers, tous vieux ſoldats capables d'en former de nouveaux, & de les commander; il paſſa par l'Angleterre où il vit le Roi Charles II. nouvellement rétabli dans ſes états : il avoit des ordres ſecrèts de la Regente de Portugal, de preſſentir ſi ce Prince Proteſtant, n'auroit point d'éloignement pour le mariage de l'Infante ſa fille. L'Eſpagne allarmée de cette nouvelle, offrit au Roi de la Grande Bretagne, d'adopter & de donner une dot à la Princeſſe d'Orange, fille de Frederic Henry, & couſine germaine du Vicomte; mais ce Prince plus touché des intérêts de la patrie que de la gloire de ſa Maïſon, preſſa le Comte de Schomberg de hâter ſa négociation. Le Comte ſ'en acquitta avec tant d'adreſſe, qu'il fit deſirer le mariage de l'Infante

au Roi d'Angleterre , & passa ensuite en Portugal , d'où la Reine Regente envoya à Londres le Marquis de Sande , pour conclure cette alliance.

Aussi-tôt que le Comte de Schomberg fut arrivé à Lisbonne , on résolut en Espagne de lui opposer Dom Juan d'Autriche , & de rapeller Dom Louis de Haro , plus habile politique que grand General. Schomberg établit une exacte discipline dans l'armée Portugaise , apprit aux soldats l'ordre qu'ils devoient tenir dans leurs marches , & l'art de se camper avec avantage ; il fit faire des fortifications regulieres à la plûpart des Places frontières qui étoient sans défense ; il changea bien-tôt la face des affaires , poussa la guerre avec vigueur , & ses armes eurent presque par tout d'heureux succès : il continua toujours sa correspondance avec le Vicomte de Turenne qui l'aidoit de ses conseils , & étoit l'ame de toutes les négociations politiques , aussi-bien que de toutes les expéditions militaires.

Le Marquis de Sande travailla avec tant d'ardeur à la conclusion du mariage de l'Infante de Portugal & du Roi d'Angleterre , qu'il en accelera l'exécution. La France sçut tirer un grand avantage de cette alliance , aussi-bien que d'un autre mariage qui se conclut entre la Princesse Henriette d'Angleterre & Philippe Duc d'Orleans , frere du Roi. Charles II. aimoit tendrement la Princesse sa sœur , & désiroit avec empressement ce dernier mariage : mais il n'avoit point d'argent pour en payer la dot. Louis XIV. ne laissa pas échapper une si belle occasion ; il offrit au Roi

AN. 1661.

Le Général Schomberg arrive en Portugal.

Les Anglois rendent Dunkerque au Roi.

AN. 1661.

d'Angleterre une somme très-considérable, à condition qu'il rendroit Dunkerque à la France, & cette affaire fut négociée avec tant d'adresse, de diligence & de secret, qu'elle fut presque aussi-tôt conclue que proposée par le Vicomte de Turenne, à qui le Roi de la Grande Bretagne & le Duc d'York son frere avoient de grandes obligations; & avec qui ces deux Princes vécutent toujours dans une étroite liaison. Cette ville importante fut rendue à la France pour cinq millions, dont une moitié servit à payer la dot de la Princesse Henriette.

Mort du Cardinal Mazarin.

Peu de tems après (1) le Cardinal Mazarin mourut: par cette mort le Roi de France sortit de tutelle. Depuis quelque tems Louis XIV. souhaittoit avec passion de gouverner par lui-même, & le Ministre accoutumé à faire le *Souverain*, avoit beaucoup de peine à plier sous les ordres du jeune Monarque: c'est ce que Louis XIV. insinue dans des mémoires qu'il a fait écrire en son nom pour le Dauphin son fils; dans ces mémoires qui sont apostillés de la main du Roi, ce Prince dépeint de la maniere la plus naturelle, le combat qu'il sentit alors, entre l'envie de regner, & la crainte de blesser le Cardinal: il fait entendre que si la mort de Mazarin ne fut pas arrivée dans cet intervalle, le Maître & le Ministre se feroient peut-être séparés. Après le décès du Cardinal Mazarin, Louis XIV. prit en main les rênes de l'Empire François, & consulta sans cesse sur toutes les affaires importantes du dedans & d' dehors le Vi-

(1) Le neuf de Mars.

comte de Turenne, qui connoissoit mieux que personne la situation, la force, la foiblesse & les interêts politiques du Royaume. Le Tellier, Lionne & Colbert étoient les Conseillers & les exécuteurs des volontés de ce grand Monarque : mais il est sûr que le Vicomte étoit le premier & quelquefois le seul confident de ses projets (1).

Aussi-tôt que le Cardinal fut mort, Turenne représenta au Roi que la promesse qu'avoit faite Mazarin d'abandonner les Portugais, étoit une foiblesse contraire à l'équité, au droit des gens, à la protection qui est dûë aux Monarques insultés, & aux peuples opprimés : il lui remontra ensuite la nécessité d'aider le Portugal à conserver son indépendance de l'Espagne, & à forcer le Roi Catholique d'accorder une paix honorable à la Maison de Bragance : il lui fit sentir enfin le danger qu'il y auroit pour la France de laisser accroître de nouveau la puissance Espagnole. Le Roi fut convaincu par les raisons du Vicomte, & le laissa absolument maître d'employer toutes les sommes qu'il jugeroit à propos pour le secours des Portugais.

Le Vicomte s'appliqua ensuite à cultiver la bonne intelligence entre la France & les Provinces-unies, par le crédit qu'il avoit auprès de Jean de Witt (2) Pensionnaire de Hollande. Le Pensionnaire négotia un traité de commerce avec la France, par lequel on donnoit une entière liberté aux deux

AN. 1661.

Le Roi abandonne au Vicomte la conduite de l'affaire de Portugal.

Le Vicomte entre en liaison avec le Pensionnaire de Witt.

(1) Voyez les Lettres & les Négotiations entre Jean de Witt Pensionnaire, & les Plénipotentiaires Van Buningue & Boreel, tome II. & III.

(2) Il étoit fils d'un des huit Citoyens, que le feu Prince d'Orange avoit fait enfermer dans le Château de Lowestein.

AN. 1661.

nations de trafiquer dans tous les ports de l'une & de l'autre : par ce traité les François garantissoient aux Hollandois la pêche sur les côtes d'Angleterre ; & les Etats Généraux garantissoient au Roi très-Chrétien la possession de Dunkerque. Le Comte d'Estrades fut envoyé ensuite Ambassadeur en Hollande , & Turenne dressa ses instructions qui font voir la connoissance parfaite qu'il avoit des intérêts de la France (1). Peu de tems après la conclusion du traité , les Etats Généraux firent aussi une alliance avec l'Angleterre , & s'engagerent à réparer les pertes que les Anglois avoient souffertes aux Indes Orientales , de la part des vaisseaux de la République. Ces deux traités avec leurs Majestés très-Chrétienne & Britannique rétablirent parfaitement la tranquillité dans les Provinces-unies , & réunirent ces trois Puissances contre l'Espagne en faveur de la Maison de Bragance.

AN. 1662.

Le Vicomte propose le mariage de la Princesse de Montpensier avec le Roi de Portugal.

Louis XIV. donna deux cens mille écus au Roi d'Angleterre , pour faire lever trois mille hommes de pied & mille chevaux , & continua de payer annuellement la même somme pour l'entretien des troupes commandées par le Comte de Schomberg : d'ailleurs le Roi promettoit de faire lever un Régiment François de mille hommes d'Infanterie , & de les solder. Pour attacher plus étroitement les Portugais à la France, on proposa le mariage de la Princesse de Montpensier avec le Roi Dom Alphonse I V. & le Vicomte envoya Hasset son Secrétaire pour négotier à Lisbonne cette alliance; il lui donna

(1) Voyez les Preuves N°. XI.

une ample instruction (1) avec une lettre de créance pour le Comte de Schomberg, qui proposa le mariage à la Reine, & elle l'agréa: aussi-tôt que le Vicomte en fut instruit, il alla trouver la Princesse de Montpensier, pour sonder ses dispositions sur ce mariage; (2) il employa les raisonnemens, les promesses & même les menaces de la part du Roi pour l'y déterminer; mais inutilement: outre qu'elle ne pouvoit quitter la France, elle étoit instruite du caractère de Dom Alphonse Roi de Portugal (3), dont l'esprit étoit bas, l'humeur sombre, le naturel farouche & les mœurs infâmes. La Reine sa mere pénétrée de douleur, prévoyoit que de si grands dérèglemens feroient tomber ce Prince du Trône, & qu'il ruineroit par son incapacité l'ouvrage de tant d'années, & perdrait le fruit de tant de soins; elle songea plus d'une fois à le faire enfermer, & à mettre l'Infant Dom Pedro à sa place; mais tous ses sages projets furent déconcertés par le Comte de Castel-Melhor, Ministre d'Alphonse: ce Seigneur fit déclarer le Roi majeur, ôta l'administration à la Reine, & s'empara du maniement des affaires.

Les Espagnols se flattant de réduire aisément le Portugal gouverné par un Prince imbécile & furieux, mirent une armée considérable sur pied, & Dom Juan d'Autriche assiégea Evora, qu'il prit en peu de jours. Le Comte de Villafior fut nommé Général de l'armée Portugaise; mais tous ses succès furent dûs à la valeur & à la prudence du Comte

Le Vicomte continue de secourir les Portugais.

(1) Voyez les Preuves N. XIII.

(2) Mém. de Mademoiselle de Montpensier, vol. V. pag. 74. & suivantes.

(3) Révol. de Portugal, par l'Abbé de Vertot, page. 357.

AN. 1662.

de Schomberg, qui remporta une pleine victoire sur les Castillans. Ce grand Capitaine eut encore moins de peine à défaire les Espagnols, qu'à vaincre l'opiniâtreté du Général Portugais qui traversoit tous ses desseins; ce qui donna tant de dégoût à Schomberg, qu'il voulut quitter le Portugal: mais le Vicomte de Turenne dépêcha à Lisbonne Fremont d'Ablancourt, pour lui promettre un établissement en France, des secours d'argent & de troupes, & le déterminer à continuer ses fonctions. D'Ablancourt devoit demeurer auprès de lui, pour réunir les Seigneurs Portugais, les fortifier dans leur attachement à la Maison de Bragance, & les éloigner de tout accommodement avec l'Espagne, en proposant le mariage de la Princesse de Nemours avec le Roi Alphonse, que la fille de Gaston continuoit de rejeter avec dédain. Le Vicomte raffermi par là le Comte de Schomberg & la Cour de Portugal dans leurs résolutions, pour soutenir la guerre contre l'Espagne.

AN. 1663.

Le Vicomte raffermi l'alliance avec l'Angleterre & le Portugal.

Philippe IV. se tourna alors vers l'Angleterre pour la détacher du Portugal, & le Vicomte détermina le Roi à envoyer le Marquis de Ruvigni à Londres pour confirmer Charles II. chancelant & incertain: il dressa de nouvelles Instructions pour Ruvigni (1), qui s'acquitta avec habileté de sa commission; engagea le Roi Charles à fournir des vaisseaux & des troupes aux Portugais, & Louis XIV. donna de l'argent. Le Comte de Schomberg n'abandonna point son poste, commanda en chef les troupes des Rois de F.

(1) Voyez les Preuves N°. XIV.

ce, d'Angleterre & de Portugal, & remporta plusieurs avantages sur les Castillans.

(1) Les Portugais voulant témoigner leur reconnoissance au Vicomte de Turenne pour tant de services rendus à leur patrie, envoyerent le Marquis de Sande en France, avec plein pouvoir de traiter du mariage de Fébronie de la Tour d'Auvergne nièce du Vicomte, avec l'Infant Dom Pedro frere du Roi; & cette alliance fut si fort avancée, que les articles du contrat furent signés. Toutes ces négociations déplaisoient aux Ministres, parceque les affaires ne se traitoient point au Conseil; mais tête à tête avec le Roi: ils craignirent le crédit que Turenne avoit sur l'esprit du Prince, & résolurent de rompre toutes ses liaisons avec le Portugal. En effet ils agirent hautement contre le Vicomte; & pour le piquer & le dégoûter, ils firent rompre le mariage de la Princesse d'Evreux qui épousa quelques années après Maximilien frere de l'Electeur de Baviere. Le Vicomte n'en témoigna aucun ressentiment; & moins occupé des intérêts de sa Maison que du bien de l'Etat, il continua toujours de porter le Roi à secourir le Portugal, pour empêcher la réunion de ce Royaume à la Couronne d'Espagne.

AN. 1664.

Mariage
arrêté entre
Dom Pedro
& la Princesse
d'Evreux.

Cependant l'Angleterre & la Hollande commencerent à se brouiller de nouveau; les marchands Anglois se plainrent d'abord au Parlement des insultes que les Hollandois leur faisoient dans les Indes Orientales, & sur les côtes.

L'Angleterre
re déclare la
guerre aux
Hollandois.

(1) M. de Fremont d'Ablancourt qui fut chargé de cette négociation.

AN. 1664.

d'Affrique. Quelque tems après les Capitaines Anglois firent plusieurs hostilités en Guinée ; les Hollandois envoyerent en France Van-Beuningue, demander au Roi une médiation efficace, & la garantie qu'il avoit promise. Ils dépêcherent aussi des Ambassadeurs en Suede & en Danemarck, pour mettre les deux Rois du Nord dans leurs interets ; mais

AN. 1665.

toutes ces négociations furent inutiles. La guerre se déclara entre l'Angleterre & la Hollande ; Charles II. équipa une flotte de cent sept Navires, commandée par son frere le Duc d'Yorck, & la Republique lui en opposa une autre de cent trois vaisseaux. On donna un combat naval sur les côtes d'Angleterre ; le Duc d'Yorck défit les Hollandois, & se feroit rendu maître de la mer, s'il avoit poursuivi sa victoire. Après cette deffaite on pressa ouvertement le Roi de France de se joindre à l'un ou à l'autre parti : Louis XIV. eut recours aux conseils du Vicomte qui lui présenta un Mémoire (1) où l'on découvre également la justesse de son esprit, & l'étenduë de ses vûës politiques ; il porta le Roi par ce mémoire à offrir sa médiation entre les deux Puissances. Louis XIV. suivit ses conseils, mais sans succès ; la guerre continua entre la Republique & l'Angleterre, & l'on équipa de nouvelles flottes.

Mort du Roi
d'Espagne.

Pendant ces hostilités, Philippes IV. tomba malade, & le Roi consulta de nouveau le Vicomte sur les résolutions qu'il falloit prendre (2). Peu de tems après, le Roi Catho-

(1) Voyez les Preuves N^o. XV.(2) Voyez les Preuves N^o. XVI.

lique mourut d'un flux de sang, & Louis XIV. s'adressa à la Cour de Madrid pour représenter ses droits sur les Pays-bas; il fit tous ses efforts pour obtenir justice par les négociations, avant que d'employer la force: comme il craignit que la liaison des Anglois avec les Portugais ne déterminât ces derniers à faire la paix avec l'Espagne, il envoya S.^r Romain à la Cour de Lisbonne, & chargea le Vicomte de lui donner des instructions, qui servent à développer toute l'intrigue & le secret des affaires de Portugal. (1)

D'un côté, les liaisons secrètes que les Anglois continuoient d'avoir en Espagne, & les efforts qu'ils firent pour engager les Portugais à faire la paix avec le Roi Catholique, déplurent à Louis XIV; d'un autre côté, ce Monarque sentant qu'il auroit besoin de l'amitié des Etats Généraux, s'il portoit la guerre dans les Pays-bas, céda enfin aux puissantes sollicitations de Van-Beuningue, & se déclara pour la République contre les Anglois; il donna tous les ordres nécessaires au Duc de Beaufort Grand-Maître & Sur-Intendant Général de la navigation de France, pour mettre la flotte en état d'agir dans la Manche. Les Anglois armerent soixante & dix vaisseaux, y mirent plus de vingt-trois mille combattans ou matelots & près de cinq mille pièces de canon, sous la conduite du Général Monck Duc d'Albemarle: celle des Hollandois composée de plus de cent voiles, portoit vingt-deux mille hommes & quatre mille six cents pièces de canon. On donna deux sanglans combats

Le Roi se déclare pour les Hollandois contre l'Angleterre.

(1) Voyez les Preuves N^o. XVII.

AN. 1666

au mois de Juin ; mais la flotte Française ne put joindre les Hollandois avant ces deux actions. Le Duc de Beaufort s'étoit arrêté dans la riviere de Lisbonne , pour attendre la Princesse de Nemours sa nièce , que le Roi de Portugal devoit épouser , & que les Espagnols vouloient surprendre : ce qui fit dire à quelques-uns (1) que le véritable dessein de Louis XIV. étoit d'animer les deux Puissances maritimes l'une contre l'autre , pour s'élever sur leurs ruines. On voit la droiture des intentions du Roi dans les instructions du Vicomte de Turenne au Marquis de Bellefons , qui fut envoyé en Hollande pour convenir avec les Etats sur la jonction des deux flottes : en effet le Duc de Beaufort étant arrivé au mois de Juillet près de Brest , eut ordre d'aller sur les côtes de Normandie , joindre les Hollandois qui s'avancèrent devant Dunkerque ; mais les vents s'opposèrent à cette jonction , & il fallut se réserver pour la Campagne suivante.

Mort de la
Vicomtesse
de Turenne
& de la Reine
mere.

Dans le cours de cette année mourut la Vicomtesse de Turenne , dont on ne peut assez louer les vertus : quoiqu'elle eût eu plusieurs conférences avec les Docteurs de l'Eglise Catholique , les préjugés de son enfance durèrent autant que sa vie. Le Vicomte de Turenne fut vivement touché de sa mort , & la tendresse sincere qu'il avoit pour elle fut la seule mesure de sa douleur. La mort de la Reine mere Anne d'Autriche , qui arriva dans le même tems , donna occasion au Roi de songer efficacement à la guerre con-

(1) Voyez Basnage , Annales de l'an 1666. page 773.

tre l'Espagne, & de faire valoir ses prétentions sur les Pays-bas. Il songea dès lors à prendre de justes mesures contre l'Empereur, & consulta le Vicomte qui dressa un Mémoire où il découvre à fond la situation de l'Empire, les intérêts politiques des Princes d'Allemagne, & les moyens d'empêcher Léopold de passer le Rhin. (1)

Le Roi suivit les avis du Vicomte, & commença par menacer de toute son indignation l'Evêque de Munster qui étoit en guerre avec les Provinces-Unies, s'il ne faisoit la paix : le Prélat épouvanté s'adoucit & traita avec les Hollandois. Louis XIV. s'assura ensuite de l'alliance ou de la neutralité des autres Princes d'Allemagne, qui traitèrent avec lui ou avec ses alliés, pendant le cours de cette année. Le Comte de Furstemberg fut employé de la part du Roi pour négocier avec ces Princes; & l'on trouve dans les papiers du Vicomte de Turenne, plusieurs projets pour attacher à la France l'Electeur de Cologne, l'Electeur de Brandebourg, le Duc de Neubourg, le Duc de Lunebourg, le Comte de Waldeck & quelques autres.

Avant que de déclarer la guerre, le Roi engagea les Anglois & les Hollandois à faire la paix, pour empêcher les premiers de se joindre à l'Espagne, & pour mettre les derniers en état de le secourir. Une alternative proposée par le Vicomte de Turenne, fut le fondement de cette paix: c'étoit de faire une restitution générale & réciproque de tout ce qu'on avoit pris pendant la guerre, ou

(1) Voyez les Preuves, N^o. XVIII.

AN. 1667.

de garder ce que chacun possédoit, en abandonnant toutes les prétentions respectives : on prit ce dernier parti comme le plus sûr & le plus facile : le traité fut conclu & signé à Breda le dernier jour de Juillet. Après la conclusion de la paix entre la France, l'Angleterre & la Hollande, le Vicomte conseilla encore au Roi de faire un traité d'alliance avec les Suédois, pour les engager à tenir dans l'Evêché de Bremen douze mille hommes prêts à entrer dans l'Empire, dès que Léopold déclareroit la guerre à la France. (1)

Préparatifs
pour la guerre.

Le Roi ayant pris ainsi toutes ses précautions avec la Suède, l'Angleterre, la Hollande & le Portugal contre l'Espagne & l'Empereur, songea à exécuter le projet qu'il avoit formé de se rendre maître des Pays-bas. Dès le mois de Mars, les troupes qu'il destinoit pour cette expédition s'avancèrent sur les frontières de Champagne & de Picardie, sous prétexte de faire, comme à l'ordinaire, de grandes revûes, où les troupes campoient aussi régulièrement que si l'on eût été dans une guerre ouverte. Vers la fin du mois d'Avril, le Roi se prépara à entrer en Campagne, nomma des Officiers Généraux, distribua de l'argent pour l'artillerie & pour les vivres, fit avertir les Officiers de faire leurs équipages, & donna tous les ordres nécessaires pour commencer la guerre. Ces préparatifs mirent en mouvement toute l'Europe : on accusa Louis XIV. d'aspirer à la Monarchie universelle, de violer la paix des Pyrenées.

(1.) Voyez les Preuves, N°. XIX.

& de vouloir ravir au Roi d'Espagne son beau-frère les Etats qui lui appartenoient. Ces reproches aussi injustes qu'insultans, obligerent Louis XIV. à publier dès le commencement de Mai un Manifeste dont on envoya des exemplaires imprimés par toute l'Europe, sur-tout à Madrid & à Bruxelles. AN. 1667.

Le Roi prétendoit que par le droit de *Dévolution* qui a lieu dans les Pays-bas, dans le Cambresis, dans la Bourgogne & dans le Luxembourg, tous ces Etats devoient revenir à la Reine, après la mort du Roi Philippe IV son Pere : en vertu de ce droit, les enfans du premier lit, mâles ou femelles, héritent au préjudice de ceux du second. Les Coutumes municipales & les Arrêts rendus au Grand-Conseil de Malines autorisent cette Loi; les Ducs de Brabant & Charles-Quint lui-même s'y sont soumis, quoique revêtus d'un pouvoir qui auroit pû la forcer. Comme la Reine de France Marie-Thérèse étoit la seule, qui restât des enfans du premier mariage de Philippe IV, les prétentions du Roi paroissoient bien fondées. (1) Un Auteur contemporain assure que cette observation sur *la Coutume* des Pays-bas avoit échappé aux Jurisconsultes François, & que le Vicomte de Turenne fut le premier qui en parla au Roi. Substance du Manifeste du Roi.

Louis XIV. avant que de se mettre en campagne, fit une seconde tentative auprès de la Reine Régente d'Espagne, pour la porter à un accommodement : toutes ses démarches pacifiques ayant été inutiles, il dit au Maréchal de Le Roi fait assembler ses troupes sur les frontières.

(1) Mém. MSS. de Frémont d'Ablancourt.

AN. 1667. Turenne; qu'il vouloit marcher en personne à la tête de ses armées & apprendre sous lui le métier de la guerre. Le Vicomte donna ordre aux troupes de s'avancer vers la frontiere en divers endroits, depuis la Meuse jusqu'à la mer de Calais, de maniere cependant qu'elles pouvoient se réunir en cinq ou six jours.

Le Roi quitte Paris, se met à la tête de son armée & prend plusieurs villes.

20. Mai.

Le Roi ayant déclaré qu'il ne vouloit se servir dans le cours de cette campagne, que des conseils du Vicomte Maréchal Général, partit de Paris & se rendit à Amiens. Après avoir nommé la Reine Régente pendant son absence, & lui avoir formé un Conseil, où présidoient le Chancelier Seguier, & le Maréchal d'Estrées, il fut arrêté que le gros de l'armée composé de vingt-cinq mille hommes de pied, & de dix mille chevaux, attaqueroit la Flandre par le milieu, & qu'on auroit deux camps volans sur les aîles, l'un dans le Luxembourg sous les ordres du Marquis de Crequi, l'autre sous le commandement du Maréchal d'Aumont vers la mer; le Duc de Noailles fut envoyé dans son gouvernement de Roussillon, avec quelques regimens, pour veiller à la conservation de cette Province. Aussi-tôt que la répartition des troupes eut été faite, la grande armée reçut ordre de marcher à Charleroi sur la Sambre; à son approche le Marquis de Castel-Rodrigo Gouverneur des Pays-bas, fit sauter les fortifications qui ne venoient que d'être achevées, & abandonna la Place. Le Roi conduit par le Vicomte de Turenne, les fit rétablir promptement, s'empara de Binche & d'Ath, villes situées entre la Sambre & l'Escaut, défit sept ou huit cens hommes qui vouloient se jeter dans Tournai, assiégea

cette ville qui ne tint que deux jours ; marcha ensuite à Douai AN. 1667. sur la riviere de Scarpe , prit cette Place & son Fort en sept jours , s'avança vers Oudenarde sur l'Escaut , qui se rendit en vingt-quatre heures , se saisit d'Alost sur la Denre , & alla enfin assiéger Lille ; pendant que le Maréchal d'Aumont de son côté se rendit maître de Bergues , de Furnes , du Fort S. François , d'Armentieres & de Courtrai.

(1) Le siège de Lille paroïssoit si difficile , que le Marquis de Louvois voulut en dissuader le Roi. Les Espagnols avoient pris toutes sortes de mesures pour mettre la Place à couvert : elle étoit fortifiée de quatorze bastions royaux , entourée de doubles fossés ; la garnison n'étoit que de trois mille fantassins , & de douze cens chevaux de troupes réglées ; mais les habitans en état de porter les armes , montoient à vingt mille hommes. Le Gouverneur étoit un Officier de grande expérience , & les munitions avec les vivres abondoient dans la ville , desorte qu'elle pouvoit faire une longue & vigoureuse defense. L'armée du Roi étoit fort diminuée par les sièges qu'elle avoit faits , & par les garnisons repandues dans toutes les Places conquises. Le Comte de Marsin qui commandoit les troupes Espagnoles en Flandre , avoit rassemblé un Corps de six mille hommes pour jeter des secours dans Lille , qui étant grande , demandoit des lignes de circonvallation étendues : ces obstacles qu'on ne cessa d'exagerer , ne furent pas capables d'arreter le Roi :

Le siège de Lille est résolu.

(1) Hist. milit. de Louis le Grand , & relation de la guerre de Flandre par Vandœuvres en 1667.

AN. 1667. il vouloit finir la campagne par une conquête dont les difficultés augmenteroient la gloire. Après avoir ordonné tous les préparatifs pour cette entreprise, il détacha le Marquis d'Humieres pour investir la Place; pendant que le Comte de Lillebonne & le Comte de Lorges fermoient les passages avec les troupes de Lorraine.

10. Août.

Lille est prise

Le Roi arriva enfin & fit travailler aux lignes de circonvallation; comme elles étoient mal garnies de troupes à cause de leur étendue, & que les Espagnols marchaient pour jeter du secours dans la Place, il fit venir au siège le Marquis de Crequi avec son camp volant. Le Comte de Croui qui étoit Gouverneur de la ville, ayant brulé les fauxbourgs & fait prêter le serment aux bourgeois, envoya complimenter le Roi, & le supplier de le faire avertir de quel côté il camperoit, pour empêcher qu'on ne tirât sur son quartier : Louis XIV. le remercia de sa politesse, & lui fit dire que son quartier seroit dans tout le camp de son armée. Les assiégeans s'occupèrent pendant huit jours à perfectionner les lignes, à faire provision de fascines, & à rassembler les matériaux nécessaires pour l'ouverture de la tranchée; elle se fit la nuit du dix-huit au dix-neuf en deux endroits differens : après cinq sorties vigoureuses où les assiégés furent toujours repoussés, & où il n'arriva aucun événement qui mérite d'être raconté, la ville se rendit le neuvième jour de tranchée ouverte. Les articles de la capitulation ayant été réglés & signés, la garnison sortit le matin du vingt-huitième, au nombre de dix-sept cens hommes
d'Infanterie

d'Infanterie & de huit cens chevaux que l'on conduisit à Ypres. Pendant ce siège, Louis XIV. voulut que le Vicomte de Turenne l'accompagnât à la tranchée, & qu'il lui expliquât les raisons des travaux : les troupes encouragées par la présence de leur Roi, par son exemple & par ses veilles, firent au-delà de leur devoir, & obligèrent cette grande ville à se rendre si promptement. Le jeune Monarque y fit son entrée le même jour que les assiégés en sortirent, & reçut le serment de fidélité des Magistrats & des Bourgeois à qui il accorda la confirmation de leurs privilèges.

Le Comte de Marfin & le Prince de Lignes ne sçachant point la prise de la ville, s'avançoient pour y jeter du secours : le Roi qui fut averti de leur marche ; détacha les Marquis de Crequi & de Bellefonds avec plusieurs escadrons & les suivit lui-même avec un gros Corps de Cavalerie, pour les soutenir : le Prince de Lignes & Marfin instruits de la reddition de la Place se retirèrent. Le Marquis de Crequi les ayant joints, tomba sur leur arriere-garde, la chargea avec vigueur & la défit entièrement ; pendant que le Marquis de Bellefonds, soutenu par le Roi, attaquoit leur armée qui fut pareillement battuë. On fit dans ce combat quinze cens prisonniers ; on prit dix-huit Etendarts & cinq paires de timbales : bientôt après le Roi retourna à Paris & laissa le commandement de l'armée au Vicomte de Turenne qui se préparoit à marcher jusqu'à Bruxelles.

Défaite du secours qui venoit pour se jeter dans Lille.

(1) Le Marquis de Castel-Rodrigo voyant que la plûpart Les Hollan-

(1) Voyez Basnage, Annales page 815.

Tomme 1.

Ggg

AN. 1667.
dois font des
préparatifs
par mer &
par terre, &
le Roi de
Portugal se
marie.

des villes se rendoient sans faire aucune résistance, représentèrent aux Etats de Hollande l'intérêt qu'ils avoient à la conservation des Pays-bas, & la nécessité pressante du secours. Les Etats assemblés extraordinairement cherchèrent tous les moyens d'arrêter les progrès du Roi, sans oser se déclarer contre lui : la reconnaissance les obligeoit à soutenir ses intérêts ; mais il étoit dangereux de contribuer à la destruction des remparts de leur pays. Ils firent lever secrètement des troupes qui furent distribuées sur les frontières ; donnèrent des ordres pour équiper une flotte de quarante vaisseaux, & délivrèrent des commissions pour armer vingt-cinq mille hommes de pied, sous prétexte de veiller à la conservation de leur pays. D'ailleurs, pour affermir le Gouvernement dans la forme Républicaine, on dressa dans une assemblée tenuë à la Haye, l'*Edit perpétuel* contre le rétablissement du *Stadhouderat* : on le fit signer & jurer par tous ceux qui étoient employez dans les charges de la République. Le Prince d'Orange Guillaume III. le jura lui-même, & par ce serment les Etats crurent s'assurer de ce jeune Prince, dont les grandes espérances faisoient peur à la faction du Pensionnaire de Witt qui gouvernoit la République. Cependant l'Espagne épouvantée par les progrès des armes du Roi en Flandre, chercha à faire la paix avec le Portugal dans le dessein de tourner toutes ses forces du côté des Pays-bas ; la France pour l'empêcher, offrit de nouveau des troupes aux Portugais, & conclut le mariage de la Princesse d'Aumale avec le Roi de Portugal.

D'un autre côté, le Roi d'Angleterre allarmé de la rapidité des Conquêtes de Louis XIV. envoya en Hollande le Chevalier Temple, le plus habile Politique & le plus grand Négociateur de l'Europe, pour réveiller l'attention des Etats Généraux. Temple proposa une triple alliance entre la Hollande, l'Angleterre & la Suède, pour obliger les deux Couronnes de France & d'Espagne à faire la paix; il dressa le traité dans une nuit, & la négociation finit en cinq jours: le projet fut arrêté le vingt-trois de Janvier, signé le sept de Fevrier, & ratifié le vingt-cinq d'Avril. Les nouvelles de la triple alliance étonnerent le Roi: il se plaignit des Anglois & des Hollandois, qui avoient dérobé leurs démarches à ses Ministres; aussi eut-il de la peine à oublier ce que les Etats Généraux venoient de faire; & ce traité fut la source des guerres célèbres contre la République, qui n'éclatterent que quatre ans après.

Pendant qu'on formoit cette alliance, Louis XIV. fit défilér ses troupes vers la Franche-Comté, & en donna le commandement au Prince de Condé: c'étoit la première marque de bienveillance que le Roi lui eut donnée depuis les guerres civiles. On crut avec assez de vrai-semblance, que le Prince n'étoit employé qu'à la sollicitation du Marquis de Louvois; & que le Ministre jaloux de la confiance dont Louis XIV. honoroit Turenne, avoit voulu, pour diminuer son crédit, lui opposer Condé. Le Prince sentit renaître son ardeur martiale, lorsqu'il se vit à la tête d'une armée, chargé d'une commission qui annonçoit l'oubli de sa con-

AN. 1668.

Triple alliance entre la Hollande, l'Angleterre & la Suède.

Conquête de la Franche-Comté.

AN. 1668.

duite passée : il assembla ses troupes , entra dans la Franche-Comté , s'en rendit maître en dix jours , & pour récompense ; obtint le Gouvernement de cette Province.

Paix d'Aix-la-Chapelle.

Cependant les Hollandois , les Anglois & les Suédois avoient envoyé leurs Plénipotentiaires à Aix-la-Chapelle , pour réconcilier la France avec l'Espagne. Le Roi proposa une alternative & offrit la paix à condition qu'on lui abandonneroit ce qu'il venoit de conquérir dans les Pays-bas , ou bien qu'on lui laisseroit la Franche-Comté, en y ajoutant Cambrai, Aire & S. Omer. L'Espagne devoit , selon les apparences, accepter la dernière proposition, & céder aux François un pays qui étoit à leur bienséance , en gardant une très-forte barrière pour la sûreté de ses Provinces en Flandre : mais elle aima mieux laisser toutes les grandes villes des Pays-bas exposées aux François , qui pourroient s'en rendre maîtres dans une seule Campagne. Castel-Rodrigo, par une politique raffinée , déterminâ la Cour de Madrid à prendre ce parti , esperant que , si la France succomboit un jour à la tentation de s'emparer du reste des Pays-bas , cet excès d'ambition obligeroit les Anglois & les Hollandois à secourir l'Espagne , à s'unir contre la France , & à renouveler la guerre : les Hollandois virent cette résolution avec chagrin , & firent tous leurs efforts pour la traverser. Pendant que les Espagnols balançoient à se décider , le Roi fit défiler vers la frontière cent mille hommes qu'il divisa en trois Corps : il devoit percer avec une de ces armées jusqu'à Bruxelles , le Duc d'Orleans à la tête de la seconde assiéger Ostende , &

le Prince de Condé entrer dans le Luxembourg avec la AN. 1668.
troisième. La République arma de son côté pour faire réus-
sir sa médiation, & acheta des Ducs de Lunebourg trois
mille fantassins & six Régimens de Cavalerie. Louis XIV.
dissimula son ressentiment contre les Etats Généraux, jus-
qu'à ce qu'il pût détacher l'Angleterre de leurs intérêts.
D'un autre côté, l'Espagne craignant la perte entière des
Pays-bas, hâta la conclusion de la paix, qui fut signée le
deux de Mai à Aix-la-Chapelle: par ce traité on cédoit
au Roi avec Courtrai, Bergues & Furnes, tout le pays ap-
pellé depuis la Flandre-Françoise, à condition qu'il rendroit
la Franche-Comté.

Le traité d'Aix-la-Chapelle fut précédé de celui de la Cour Paix con-
de Lisbonne avec l'Espagne, qui reconnut enfin l'indépen- cluë entre
dance de la Couronne de Portugal. Le Roi Alphonse fut le Portugal
& l'Espagne.
relegué dans les Isles Terceires comme imbécile; son maria-
ge déclaré nul, sous prétexte d'impuissance, & l'Infant Dom
Pedro élevé sur le Trône, après avoir épousé la Reine sa
belle-sœur: les longues guerres de Portugal qui avoient duré
près de trente ans, se terminèrent ainsi; les démêlés entre
l'Espagne & la France sur les Pays-bas cessèrent, & tout sem-
bloit promettre à la Chrétienté une longue & parfaite tran-
quillité.

Le calme dont jouït l'Europe après la paix d'Aix-la-Cha- Le Vicomte
pelle, donna beaucoup de loisir au Vicomte de Turenne: il embrasse la
l'employa tout entier à l'étude de la Religion qu'il se repro- Religion Ca-
tholique &
choit depuis long-tems de n'avoir jamais bien approfondie. Romaine.

AN. 1668.

Dès le tems de la paix des Pyrenées , il avoit commencé à se défier du Calvinisme. Les récits que lui avoient souvent faits les Anglois pendant le commerce qu'il eut avec eux , de la multiplicité des sectes qui inondoient la Grande Bretagne , l'avoient extrêmement frappé. En parlant dans une de ses lettres à la Vicomtesse de Turenne (1) de cette diversité d'opinions : *On voit dit-il , que par trop d'indépendance d'esprit , quoiqu'avec bon sens , & peut-être de la dévotion , on a si fort défiguré la Religion , que chaque personne fait une secte à sa mode.* Le progrès de sa défiance & de ses doutes se manifeste dans plusieurs autres lettres ; mais la haute idée qu'il avoit de la supériorité de l'esprit de la Vicomtesse , & la crainte de blesser la délicatesse de leur union , le retinrent , malgré les lueurs d'une conviction naissante , dans ses anciens engagements : ce ne fut qu'après la mort de sa femme , que rendu à lui-même , il se livra à ses propres lumieres , & vit souvent le célèbre Abbé Bossuet , depuis Evêque de Meaux , que sa profonde science rendoit digne d'un tel Profelyte : on prétend que ce fut pour l'instruction du Vicomte, que ce Prélat écrivit son *Exposition de la Foy*, livre tant admiré. Quoiqu'il en soit, Turenne sentit bientôt, par ses entretiens avec ce Grand Homme , que la multitude incapable de raisonner , doit être conduite par la soumission ; que tout Législateur sage en donnant une loy écrite , doit établir un interprete sûr pour en fixer l'intelligence ; &

(1) Voyez les Preuves , N°. VIII. Dans les lettres de M. de Turenne à sa femme , on sent avec quel fond de bonne foi il cherchoit la verité , & que son cœur se rendit , dès que son esprit fut éclairé.

que sans cette subordination , chacun viendroit , le livre des loix à la main, disputer de son sens, l'interpréter à sa mode , & former une religion à sa fantaisie. Turenne pénétré de ces maximes , porta son caractère heroïque jusques dans la religion même , & sçût distinguer entre les abus & les principes , les formes & le fond , la fausse dévotion & la vraie piété. Pendant qu'il n'étoit point convaincu, nulle vûë humaine , nul motif d'ambition , nul intérêt temporel ne purent le déterminer à changer de religion : mais aussi-tôt qu'il voit la lumière , il s'y rend , en sacrifiant sa réputation aux soupçons injustes de ceux, qui l'accusoient d'agir par des vûës politiques indignes d'une grande ame. Il alla faire son abjuration entre les mains de l'Archevêque de Paris , & ne l'avertit de son dessein que la veille du jour où il la devoit faire, pour éviter l'ostentation qui auroit accompagnée cette cérémonie , si elle étoit venue à la connoissance du public.

Le Vicomte alors persuadé que sa conduite & ses mœurs devoient répondre à la pureté de sa foi , pratiquoit toutes les vertus civiles , morales & chrétiennes , en montrant son amour pour Dieu , par sa charité pour les hommes : quoique les formes extérieures de la religion ne lui tinssent pas lieu de vertus , cependant il étoit exact observateur de toutes les cérémonies du culte public , & donnoit dans toutes les occasions des marques éclatantes de sa piété. Devenu vrai adorateur en esprit & en vérité , il ne se contenta pas de changer sa manière de penser , il changea aussi sa manière de vivre. Etant allé un jour à confesse , le Prêtre lui demanda

Conduite du
Vicomte a-
près sa con-
version.

AN. 1668. s'il n'étoit pas retombé dans une faute qui lui avoit été habituelle avant sa conversion ; *Je n'ai jamais manqué de parole aux hommes*, répondit le Vicomte , *en manquerai-je à Dieu*. Eclairé de plus en plus par la foi & la pratique de toutes les vertus chrétiennes , il ouvre les yeux sur le monde invisible , & sur la haute destinée de l'homme dans les siècles à venir ; peu à peu tous les objets se transforment & se présentent à lui sous un autre point de vûë : les guerres , les conquêtes , les affaires les plus importantes qui agitent les foibles humains , lui paroissent des occupations au dessous de la grandeur d'un être immortel fait pour l'*infini*. Il veut alors se retirer du monde pour se dévouer uniquement à la contemplation des verités éternelles ; le Roi s'y oppose ; il renonce à tous les mouvemens de sa piété par une piété supérieure , & respecte l'ordre de Dieu dans la volonté de son Maître : mais il conserve toujourns son goût pour la solitude. Libre des passions qui attachent à la Cour , il passoit ses jours dans la société d'un petit nombre d'amis choisis , d'où il ne sortoit que pour aller rendre ses devoirs au Roi. Sa vie privée n'est pas moins admirable que sa vie publique ; l'étude & la conversation faisoient ses principaux amusemens ; (1) il se plaisoit avec les gens de lettres sensés & solides ; mais il dédaignoit le bel esprit , ceux qui cherchent à briller par les bons mots , & qui veulent parler de tout sans avoir jamais rien approfondi ; il étoit touché des productions d'esprit vives & naturelles , aimoit la lecture des bons livres , en

(1) Mém. de Langlade.

parloit avec plaisir, mais sans affectation. Il tenoit table ouverte, mais elle étoit modeste & frugale: il aimoit à s'égayer dans les repas; il goûtoit alors les plaisanteries, & plaisantoit lui-même assez finement, mais toujours avec prudence & politesse: peu de gens sçavoient plus de contes & moins encore racôntoient mieux que lui. Il vivoit ainsi à Paris dans une grande simplicité, semblable aux Héros de l'ancienne Rome, qui ne se distinguoient par aucun éclat extérieur (1).

Un jeune homme de condition arrivé de Province, qui ne connoissoit pas le Vicomte, frappa un jour son cocher dans un embarras des rues de Paris: un artisan sortit alors de sa boutique un bâton à la main, en criant, *Comment on maltraite ainsi les gens de Monsieur de Turenne?* A ce nom, le jeune homme éperdu vint à la portière du carosse demander pardon au Vicomte, qui dit en souriant: *Vous vous entendez fort bien, Monsieur, à châtier mes gens; quand ils feront des sottises, trouvez bon que je vous les envoie.* Il alloit souvent entendre la Messe à pied, & de-là se promener seul sur le boulevard de Paris, sans domestiques & sans aucune marque extérieure qui le distinguât. Un jour dans sa promenade, il passa près d'une troupe d'artisans qui jouïoient à la boule, & qui, sans le connoître, l'appellerent pour juger un coup; il prit sa canne, & après avoir mesuré les distances, prononça: celui qu'il avoit condamné lui dit des injures; le Maréchal sourit; & comme il alloit mesurer une seconde fois, plusieurs Officiers qui le cher-

Plusieurs
traits admirables du Vicomte.

(1) Hist. MSS. de l'Abbé Raguenet.

AN. 1669. choient vinrent l'aborder ; l'artisan demeura confus & se jeta à ses genoux pour lui demander pardon ; le Vicomte répondit , *Mon ami , vous avez tort de croire que je voulois vous friponner.* Avant sa conversion , il alloit quelquefois aux spectacles , mais rarement. Il se trouva un jour seul dans une loge , où entrèrent quelques provinciaux qui ne le connoissant pas , voulurent l'obliger à leur céder sa place sur le premier banc : comme il le refusa , ils eurent l'insolence de jeter son chapeau & ses gants sur le théâtre : alors , sans s'émouvoir , il dit à un jeune Seigneur de la première qualité , de les lui ramasser. Ceux qui l'avoient insulté , l'ayant reconnu , rougirent & voulurent se retirer ; mais il les retint avec bonté & leur dit , que *s'ils vouloient s'arranger il y auroit place pour tous.* De cette maniere , le Héros se confondoit souvent avec la foule & gardoit toujours son caractère. En revenant une nuit fort tard sur le boulevard de Paris , il tomba entre les mains des voleurs qui arrêterent son carosse : sur la promesse qu'il leur fit de cent louis d'or pour conserver une bague d'un prix beaucoup moindre , ils la lui laisserent , & l'un d'eux osa bien aller le lendemain chez lui au milieu d'une grande compagnie lui demander à l'oreille l'exécution de sa promesse : le Vicomte sur le champ fit donner l'argent , & avant que de raconter l'aventure , laissa le tems au voleur de s'éloigner , en ajoutant » qu'il » falloit être inviolable dans ses promesses , & qu'un hon- » nête homme ne devoit jamais manquer à sa parole , quoi- » que donnée à des fripons mêmes.

Le Vicomte, après plusieurs années de repos, fut obligé de reprendre sa qualité de Général pendant les guerres de Hollande, dont il faut développer ici les motifs, & faire connoître en même tems les intérêts des Puissances différentes qui se déclarerent alors pour ou contre les Provinces-unies.

Aussi-tôt que la souveraineté des Etats Généraux eût été reconnuë par l'Espagne au commencement du dernier siècle (1), la République de Hollande parvint au plus haut point de grandeur & de gloire ; ses peuples habiles & laborieux avoient cultivé le commerce au milieu de la guerre : leurs vaisseaux couvroient les mers, & rapportoient des marchandises de l'un & de l'autre hémisphere. Amsterdam étoit devenu le magasin de l'Europe, & la plus riche ville de l'Univers ; la seule Hollande contenoit trois millions d'ames, & les autres Provinces étoient peuplées à proportion. Les Etats Généraux devenus maîtres de plusieurs Isles & de plusieurs Royaumes dans les Indes Orientales & Occidentales, avoient augmenté leurs flottes jusqu'à douze mille navires (2). Ils envoyoit des Ministres & des Consuls à la Chine, à Siam & à Bengale, auprès du Grand Mogol, du Roi de Perse & des Princes d'Afrique, dans le Levant, à la Porte, en Moscovie & même en Tartarie. Ces prospérités dans les pays éloignés enflerent le cœur des Hollandois, & leur inspirerent l'ambition de s'agrandir en Europe. Après la paix de Westphalie, ils com-

AN. 1670.

Source des guerres entre la France & la Hollande.

(1) Le 11. d'Avril 1609.

(2) Walkenier.

AN. 1670. mencerent à perdre de vûë ces maximes de prudence , de modestie & de frugalité qui les avoient soutenus jusqu'alors. Ils exciterent les peuples d'Allemagne , d'Angleterre & des Pays-bas à se mettre en liberté, à secouer le joug des Rois, & à changer les Monarchies en Républiques ; ils cherchèrent sur tout à borner les conquêtes du Roi & n'oublièrent rien pour arrêter les progrès de ses armes. Pendant la Campagne de Lille , ils avoient levé des troupes & promis à l'Espagne d'obliger la France à faire la paix : ils s'étoient vantés d'avoir forcé Louis XIV. à conclure le traité d'Aix-la-Chapelle ; & Van-Beuningue , leur Ambassadeur à Paris , publioit par tout qu'une seule lettre des Etats Généraux avoit modéré l'impétuosité du jeune Monarque. On dit qu'il montroit une médaille où l'on voyoit le soleil arrêté par Jofué , pour faire entendre que lui qui portoit ce nom avoit obligé le Roi, dont le soleil est la devise, de s'arrêter au milieu de sa course : les Hollandois en avoient fait frapper plusieurs autres semblables. Enfin , pour comble d'ingratitude , ils travailloient tous les jours à ruiner les Compagnies Françoises dans les Indes & les Manufactures dans le Royaume.

Le Roi cherche à dissoudre la triple alliance.

Le Roi fut le seul Prince qui sentit la nécessité de réprimer l'audace d'une République puissante, qui menaçoit tout ensemble la Monarchie & la Catholicité. Il crut devoir punir les Hollandois , qui loin de marquer la reconnoissance qu'ils devoient aux bienfaits des Rois ses prédécesseurs, & aux secours qu'il leur avoit accordés lui-même tant de fois,

ne songeoient qu'à faire des ligues contre lui par mer & par terre : il chercha tous les moyens de dissoudre la triple alliance, & commença d'abord par vouloir en détacher Charles II. Roi de la Grande-Bretagne. Il communiqua son secret au Vicomte de Turenne, & l'employa pour conduire cette importante négociation. Les services signalés que ce grand Capitaine avoit rendus à la Maison de Stuart avant & après la mort de Cromwel, lui procurerent la confiance intime de la Duchesse d'Orleans sœur de Charles II. Louis XIV. changea entièrement de conduite à l'égard de Henriette d'Angleterre qu'il avoit souvent traitée avec indifférence, & elle parut en peu de tems puissante à la Cour de France. Le Vicomte ayant formé une grande liaison avec elle, voyoit tous les jours dans sa maison une jeune Dame dont l'esprit aimable surpassoit encore la beauté : comme elle étoit favorite de Madame, il crut devoir s'assurer de son amitié pour gagner celle de sa maîtresse. Persuadé qu'il n'aimoit que l'esprit de cette Dame, il se laissa surprendre par ses graces; elle n'oublia rien pour se l'attacher. Turenne ne se défia point des empressements d'une jeune personne qui paroissoit toujours le regarder plutôt comme un pere que comme un amant : il ne démêla point la source de sa tendresse naissante; peu à peu ses sentimens se changerent en passion & son amitié en amour : enfin ni l'âge, ni la vertu, ni la piété de ce grand Capitaine ne purent le garantir d'une foiblesse trop commune & souvent fatale aux Héros. Sa confiance pour la Dame redoubla avec son

AN. 1670.

amour ; & sous prétexte de la rendre utile dans ses projets politiques , il lui révéla le secret de l'Etat : elle entra dans l'intrigue , & servit de Médiatrice auprès de la Princesse Henriette.

Conduite
noble du Vi-
comte.

Le Duc d'Orleans peu content de la Duchesse sa femme , vit avec chagrin qu'elle acqueroit beaucoup de crédit sur l'esprit du Roi , & soupçonna qu'elle ménageoit quelque affaire de conséquence ; mais ne pouvant la deviner , il s'adressa au Chevalier de Lorraine son favori pour en pénétrer le mystere. C'étoit le jeune Prince de la Cour le plus aimable & le plus spirituel ; il attaqua la jeune Marquise , & tira d'elle le secret de l'Etat : le Duc d'Orleans éclatta contre sa femme , se plaignit à Louis XIV. de la maniere indigne dont on le traittoit , & lui fit connoître qu'il sçavoit tout ce qu'on vouloit lui cacher. Le Roi qui ne s'étoit ouvert qu'au Vicomte de Turenne & au Marquis de Louvois , assuré de la prudence de Turenne , lui dit que Louvois avoit révélé son secret , & résolut de le disgracier. Le Vicomte toujours vrai & toujours généreux jusqu'au milieu de ses foibleesses , justifia Louvois en avouant sa faute. Cette candeur charma le Roi & redoubla sa confiance pour un homme qui n'avoit pas voulu cacher sa honte en perdant son ennemi. Turenne renonça à tout commerce avec la jeune Marquise , ne voulut plus la voir , & rougit de cette aventure pendant tout le reste de sa vie. On dit que le Chevalier de Lorraine ayant voulu lui en parler quelques années après ; *Commençons donc* , lui repliqua le Vicomte , *par éteindre les bougies.* (1)

Cependant la Duchesse d'Orleans continuoit toujours ses négociations avec le Roi de la Grande Bretagne son frere, & le voyage de cette Princesse en Angleterre parut nécessaire pour les terminer. Il étoit important de cacher sa marche, & pour la mieux couvrir, le Roi publia qu'il vouloit voir ses nouvelles conquêtes en Flandre : il partit de S. Germain en Laye vers le commencement de Mai, & menant avec lui toute sa Cour, il alla à Oudenarde, à Courtrai, à Lille, à Dunkerque & à Gravelines. Henriette d'Angleterre prit le prétexte du voisinage pour rendre visite à ses freres, le Roi Charles & le Duc d'Yorck : elle s'embarqua à Calais & arriva à Douvres, où le Roi de la Grande-Bretagne la vit. La négociation d'Henriette fut heureuse ; le Roi son frere promit de se détacher de la triple alliance, & elle revint triomphante à Paris vers le milieu de Juin. S'étant retirée à S. Cloud pour jouir de la beauté de la saison, & pour faire des remedes dont sa santé avoit besoin, elle y fut accompagnée par le Vicomte de Turenne, le Duc de la Rochefoucault & plusieurs autres Seigneurs : elle mourut en peu de jours avec toute la fermeté & tous les sentimens d'une Religion parfaite. La Cour perdit par sa mort une Princesse très-capable de connoître & d'aimer le mérite : le Vicomte en fut si touché qu'il voulut quitter le monde & se retirer de nouveau ; mais le Roi l'en empêcha.

Pendant que les Ministres de France travailloient en Angleterre à détacher Charles II. des Suédois & des Hollan-

AN. 1670.
Le Roi
d'Angleterre
se détache de
la triple al-
liance.

Le Roi
s'empare de
la Lorraine.

AN. 1670.

dois, Louis XIV. s'empara de la Lorraine. Le Duc Charles IV. toujours inquiet & toujours défiant, vouloit entrer dans la triple alliance, & cherchoit tous les moyens de la fortifier en y engageant les Princes d'Allemagne; dépouillé une seconde fois de ses Etats, il se retira d'abord à Cologne, ensuite à Francfort, pour y attendre un sort plus heureux.

AN. 1671.

Dispositions
de l'Evêque
de Munster
qui s'allie
avec la Fran-
ce.

Le cours de l'année 1671. fut employé en négociations avec l'Empereur, l'Espagne & la Suède, avec les Electeurs de Cologne & de Brandebourg, avec l'Evêque de Munster & quelques autres Princes d'Allemagne, pour les empêcher d'entrer dans la triple alliance, ou d'y adhérer. Christophle Gaalen, Evêque de Munster, Prélat d'un caractère inquiet, ambitieux & avide, voyoit avec chagrin toutes les démarches des Hollandois: sous prétexte de médiation, de justice ou de protection, ils faisoient diverses usurpations sur les Comtés de Stirum, de Culembourg, de Benthem & d'Oost-Frise: ils s'étoient saisis de Ravestein sur la Meuse, de Borkelo dans le Comté de Zutphen & de quelques autres Places dans l'Over-Iffel, qui appartenoient à son Evêché: il sentit qu'en fomentant la révolte de ses sujets & les voulant forcer lui-même à casser ses troupes, ils songeoient à étendre peu à peu leur autorité sur leurs voisins, & particulièrement sur les Princes Ecclésiastiques de la communion Romaine. Se voyant le plus exposé, il fit publier dans l'Empire, que la Hollande tendoit ouvertement à la destruction des Etats Monarchiques, proposa un traité avec la France, & pressa l'Electeur de Cologne de s'unir à lui.

L'Electeur

L'Electeur de Cologne, de la Maison de Baviere, affoibli par l'âge & par les infirmités, ayant partagé toutes ses réflexions entre la dévotion & la Chymie, négligeoit totalement le soin des affaires, & s'abandonnoit aux conseils d'Egon de Furstemberg, Evêque de Strasbourg, & du Prince Guillaume de Furstemberg son frere : ils lui persuaderent de se liguier avec la France pour humilier l'orgueil des Hollandois, & pour reconquerir Rhimberg & les autres Places usurpées sur les Etats de Cologne.

AN. 1671.

L'Electeur de Cologne s'unit aussi avec la France

Le Roi signa un traité avec ces deux Princes Allemans, qui seuls pouvoient lui ouvrir les portes de la Hollande sur la Meuse & sur le Rhin, lui fournir des magazins & des places d'armes, dans un pays éloigné de la France, & lui faciliter une retraite assurée en cas que son expédition n'eût pas tout le succès qu'il désiroit. Les Princes de Furstemberg & le Commandeur de Gremonville Ministre de France à Vienne, eurent ordre de ne rien oublier pour entretenir la neutralité avec l'Empereur, qui regardoit les Hollandois comme des sujets révoltés contre les Princes de sa Maison : il avoit encore des raisons particulières de n'être pas content de leur procédé : ils vouloient se faire donner de nouveaux titres, & faisoient tous les jours des entreprises sur les Princes d'Allemagne. Les Furstembergs firent représenter à Léopold qu'il étoit de l'intérêt de l'Empire & de la Maison d'Autriche de ne point se lier avec les Hollandois; que ces Républicains méritoient d'être humiliés à cause de leur hérésie, de leur ancienne révolte & de leurs manieres hautai-

Le Roi traite avec l'Empereur & la Suede.

AN. 1671.

nes; que leur puissance étoit grande & la situation de leur pays avantageuse; que les François trouveroient assez de difficultés à y faire des conquêtes; & qu'en refusant tout secours aux Hollandois, on les obligeroit à rendre toutes les Places qui appartenoient aux Princes de l'Empire. L'Empereur se laissa persuader, & manda à l'Evêque de Strasbourg qu'il approuvoit la ligue que l'Electeur de Cologne & l'Evêque de Munster avoient faite, & conclut même vers la fin de cette année un traité secret avec la France, par lequel il promit de ne point assister les Etats Généraux, pourvû que le Roi n'entreprît rien sur les terres de l'Empire, ni sur celles de l'Espagne. On travailla avec la même activité à la Cour de Suède, pour engager le Conseil de la Régence de Charles XI. à rompre avec la Hollande; & on le porta jusqu'à stipuler, qu'en cas que l'Empereur ou quelque Prince de l'Empire voulut secourir la République, les troupes Suédoises entreroient dans le cœur de l'Allemagne, & se joindroient aux armées de France, pour obliger ces Princes par la force à observer la paix de Westphalie.

Telles étoient les vûes principales des Puissances liguées contre la Hollande, non pour l'anéantir, mais pour la réprimer. Le Roi vouloit se rendre maître de toutes les villes & forteresses sur la Meuse, en Brabant & en Flandre, qui appartenoient aux Hollandois: l'Evêque de Munster vouloit reprendre toutes ses Places dans l'Over-Issel & le Zutphen: l'Electeur de Cologne, Rhimberg & toutes les dépendances de son Electorat: le Roi d'Angleterre vouloit s'emparer de

quelques isles dans le Comté de Zélande, pour la sûreté de son commerce. AN. 1671.

Le seul Prince de l'Empire qui parut s'intéresser pour la République, fut Frederic Guillaume Electeur de Brandebourg. Les Provinces qu'il possédoit, les troupes qu'il avoit sur pied, sa Cour pleine de Princes, de Seigneurs & d'Officiers de toutes les nations, lui faisoient méditer sans cesse les moyens d'augmenter sa gloire & sa puissance. La paix de Westphalie l'avoit empêché d'étendre ses conquêtes en Allemagne, & de reprendre la Poméranie sur les Suédois : mais il aspirait depuis long-tems à la charge de *Stad-houder* en Hollande ; & quoiqu'elle eût été supprimée depuis près de six ans, il se flatta de pouvoir s'en faire revêtir, de la perpétuer dans sa Maison, & de mettre les Hollandois sous son joug, ou par force ou par adresse. Dans cette vûë il dissimuloit depuis long-tems leurs usurpations sur le pays de Clèves, ne demandoit point les grandes sommes d'argent qu'ils lui devoient, leur laissoit plusieurs de ses Places, s'intéressoit aux démêlés qu'ils avoient avec leurs voisins, refusoit les propositions de plusieurs Princes de l'Empire, & même celles de la France ; & tâchoit par toutes sortes de voyes de s'acquérir l'amitié & la confiance des Etats Généraux : quand ils le firent avertir par leur Envoyé des menaces de la France & de l'Angleterre, il s'offrit de les assister, & conclut un traité avec eux, par lequel il promettoit de leur envoyer une armée de vingt-cinq mille hommes.

Dans cet intervalle, Beverning Ambassadeur de Hollande Dispositions

AN. 1671.
de l'Espagne
qui favorise
les Hollan-
dois.

à Madrid , déconcerta tous les projets de la France , & engagea la Reine d'Espagne à fournir de l'argent & des troupes pour défendre les Provinces-unies : elle leur envoya bien-tôt six mille hommes qui débarquerent à Oitende , avec ordre au Comte de Montereï Gouverneur des Pays-bas , de les employer au service de la République. De cette maniere, le Plan de l'Europe changea tout à fait : la France & l'Angleterre qui avoient contribué à la création & à l'agrandissement de la République , vont travailler à sa ruine : l'Espagne au contraire qui pendant un siècle avoit tâché d'accabler les Hollandois comme des sujets révoltés , va devenir leur principal soutien.

Situation
de la Répu-
blique avant
la guerre.

La République de Hollande étoit divisée depuis longtemps en deux partis : le premier avoit pour chef le jeune Prince d'Orange Guillaume III. Ses partisans vouloient rétablir le Stad-houderat dans sa personne , restituer à sa Maison toutes ses anciennes Dignités , & rendre le jeune Prince aussi puissant que ses prédécesseurs. Ces gens-là craignoient la grandeur de la France , & croyoient qu'il n'y avoit que Guillaume III. qui pût borner l'ambition de Louis XIV. Le second parti avoit pour chef le Pensionnaire Jean de Witz , & son frere Corneille grand-Bailli de Putten : les deux freres aimoient la France & sentoient que le Roi étoit plus capable de protéger les Hollandois contre les Anglois & contre l'Electeur de Brandebourg , que l'Espagne ni l'Empire , qui les haïssoient également dans le fond. Le dernier parti prévalut d'abord dans les conseils ,

& se contenta de mander à Pierre de Groot Ambassadeur AN, 1673.
en France, de faire tous ses efforts pour découvrir les intentions du Roi. Groot qui n'étoit pas moins habile dans la politique que son pere l'avoit été dans la littérature, manda qu'il prévoyoit une horrible tempête; que les Etats Généraux pouvoient néanmoins conjurer l'orage, s'ils prévenoient le Roi par quelques soumissions, & s'ils montroient une envie sincere de renouveler leur alliance avec lui.

Les Hollandois épouvantés écrivirent au Roi pour apaiser sa colere; mais Louis XIV. leur fit une réponse qui ne leur laissa plus douter de ses desseins. Alors ils ne songerent qu'à pourvoir à la sûreté de leurs Provinces: ils firent fabriquer une quantité prodigieuse de batteaux plats, garnis de canon, pour servir à la garde des rivieres de l'Escaut, de la Meuse, du Vahal, de l'Issel & du Rhin, & pour fermer toutes les entrées de leur pays. Ils avoient moins à craindre par mer, parceque la République se trouvoit très-puissante en vaisseaux: ses trésors étoient remplis d'argent; mais elle manquoit de soldats: une paix de vingt-quatre ans avoit consumé les vieilles troupes, & rendu les Hollandois plus capables du commerce que de la guerre. Il n'y avoit pas grand secours à espérer des levées qui se feroient dans les Provinces-unies: les nouveaux soldats n'étoient point propres à résister à des troupes aguéries. Les Etats dépêcherent de nouveau des couriers en Allemagne, en Espagne & en Dannemarck, pour presser l'arrivée des secours qu'ils en attendoient.

AN. 1672.

Le Roi partage ses troupes en quatre Corps d'armée.

Louis XIV. faisoit défilér vers le Rhin une armée de plus de cent mille hommes. L'Electeur de Cologne ouvrit tous les passages de son pays, livra Nuys & plusieurs autres postes pour en faire des places d'armes, & l'Evêque de Munster assembla toutes ses troupes pour entrer par la Westphalie dans les Provinces Septentrionales de la Hollande. Avant l'ouverture de la Campagne & la déclaration de la guerre, le Roi jugea à propos de partager son armée en quatre Corps, & de nommer en même tems ceux qui en auroient la conduite. Il résolut de commander le premier en personne, avec le Duc d'Orleans son frere auquel il donna la qualité de Généralissime, & au Vicomte de Turenne le premier rang après lui avec le titre de Capitaine Général: le second devoit avoir pour Chef le Prince de Condé avec les Maréchaux d'Humieres & de Bellefonds sous lui: le troisième devoit marcher sous les ordres du Maréchal de Créqui; & le Duc de Luxembourg étoit nommé pour mener le quatrième en Westphalie, y joindre les troupes de l'Evêque de Munster. Le Roi, pour prévenir les contestations qui pouvoient naître au sujet du rang & de la préséance dans le commandement, voulut que, si dans l'absence des Princes du Sang les différentes armées venoient à se réunir, les Maréchaux d'Humieres, de Bellefonds & de Créqui prissent l'ordre du Vicomte de Turenne dans le cours de cette expédition.

Les Maréchaux de Créqui, d'Hu-

Les trois Maréchaux refuserent d'obéir & furent exilés. Le public ne trouva rien dans les volontés du Roi qui ne

parût dû au mérite supérieur du Vicomte de Turenne ; & un habile Magistrat du tems (1), montra dans une lettre écrite au Maréchal de Créqui, que les Rois prédécesseurs de Louis XIV. avoient souvent commandé aux Maréchaux de France d'obéir à d'autres qu'aux Princes du Sang. L'exil des Maréchaux dura pendant six mois , & le Roi ne leur permit de rentrer dans le service qu'aux instances de tout le Corps des Maréchaux de France, qui déclarerent que leurs trois confreres disgraciés pouvoient & devoient se soumettre. (2)

AN. 1672.
mieres & de Bellefonds refusent d'obéir.

Les levées qu'on avoit faites dans les Provinces-unies, quoiqu'on eût armé toute la milice du pays, n'étoient pas comparables à l'armée Royale : mais lorsqu'il fut question de donner un Chef aux troupes Hollandoises, on vit éclater plus que jamais les divisions qui déchiroient la République. Les partisans du Prince d'Orange vouloient faire abolir l'*Edit perpétuel*, & élever ce Prince à la dignité de Stad-houder : les amis des de Witzs'y opposerent, mais ils ne purent empêcher qu'il ne fut au moins élu *Capitaine Général* par terre & *Grand Amiral*, comme avoient été ses prédécesseurs. (3) Guillaume III. qui n'avoit alors que vingt-deux ans, voulut d'abord faire évacuer beaucoup de Places où l'on retenoit inutilement des garnisons, qui n'étant pas capables de résister séparément à l'ennemi, auroient pû former une puissante armée sous un seul Chef : mais il ne fut

Le Prince d'Orange déclaré Capitaine Général & Grand-Amiral de la République, assemble ses troupes.

(1) M. de Caumartin.

(2) Voyez les Preuves N^o. XX.

(3) Walkenier.

AN. 1672.

pas le maître d'exécuter ce projet, & fut quelque tems Général sans armée. En attendant les secours qu'on esperoit d'Allemagne, de Dannemarck & d'ailleurs, il rassembla quatorze Régimens de Cavalerie & sept d'Infanterie, distribua des commissions pour mettre toutes les Provinces en armes, jetta les nouvelles levées de milice dans les Places fortes pour en augmenter les garnisons, mit toutes les Amirautés en mouvement, fit équiper une flotte de soixante-douze navires, & se reposa sur la conduite du fameux Ruyter, qui fut confirmé dans la charge de Lieutenant Amiral & de Commandant en chef des armées navales de la République. On élut huit députés pour représenter les Etats Generaux dans les expeditions: le premier fut Corneille de Witz frere du Pensionnaire, qui eut ordre de monter sur la flotte avec Ruyter; les sept autres suivirent le Prince d'Orange pour l'assister de leurs conseils.

Les Rois d'Angleterre & de France déclarent la guerre aux Provinces unies.

Plusieurs esperoient que la nouvelle dignité de Guillaume III. porteroit le Roi d'Angleterre son oncle, à reprendre les engagements de la triple alliance; mais cette attente fut vaine. Louis XIV. & Charles II. declarerent la guerre aux Etats Generaux par des Manifestes dattés du sept Avril. Un mois après, l'Electeur de Cologne & l'Evêque de Munster imiterent l'exemple de ces deux Monarques.

Les Hollandois nomment les Officiers Généraux, & font sous les pré-

L'orage étant prêt à fondre de tous côtés, les Hollandois se mirent en état de se bien défendre. Le peu de forces qu'avoit la République par terre fit qu'elle attendit les François sans aller au-devant d'eux: ses frontières étoient, pour ainsi

ainsi dire, hérissées de forteresses & de Places de guerre; la Meuse, le Rhin & l'Issel sembloient faits exprès pour empêcher l'entrée du Pays: la Meuse étant défendue par les villes fortes situées sur ses bords, & le Rhin par sa rapidité & sa profondeur, les Hollandois se contenterent de tirer une grande ligne le long des bords de l'Issel (1) depuis Arnheim jusqu'à Zutphen. Un pays voisin de la mer environné par trois rivières rapides & profondes, coupé de canaux & facile à inonder, leur paroissoit à l'abri de toute insulte. Le Comte de Monterey persuadé que les François tomberoient d'abord sur Maëstricht, y fit entrer la Cavalerie Espagnole & Wallone outre les dix mille hommes de vieilles troupes qui en composoient déjà la garnison. Le Prince d'Orange ayant rassemblé une armée de vingt-cinq mille hommes s'avança sur les bords de l'Issel, & la flotte Hollandoise alla se poster à l'embouchure de la Tamise, pour s'opposer aux forces navales des Anglois & des François qui montoient à cent cinquante vaisseaux. Toutes les nations de l'Europe étoient attentives aux premières démarches de deux puissans Rois secondés par les plus grands Capitaines de leur siècle.

Louis XIV. accompagné du Duc d'Orléans partit de S. Germain en Laye vers la fin du mois d'Avril, & arriva à Charlevoix, où son armée étoit campée le long de la Sambre: elle étoit composée de vingt-trois Compagnies de

AN. 1672.
paratifs de
la guerre.

Départ du
Roi pour
l'armée.

(1) L'Issel est un bras du Rhin formé autrefois par Drusus, d'un canal que ce Romain fit pour fortifier son Camp: mais l'eau du Rhin y étant entrée, elle en fit un lit par succession de tems.

AN. 1672.

Gendarmes, de Gardes du Corps, de Mousquetaires & de Chevaux-legers; de deux Régimens des Gardes Françoises & Suisses; de quarante-six Régimens d'Infanterie Françoisse; de quatorze Régimens d'Infanterie étrangere & de soixante Régimens de Cavalerie legere, ou Dragons: ils montoient tous ensemble aux environs de cent dix mille combattans, vêtus superbement. On les divisa en deux Corps: le principal, nommé l'Armée du Roi, & composé de quatre-vingt mille hommes, avoit le Duc d'Orleans pour Généralissime, & le Vicomte de Turenne pour Capitaine General: le second, sous les ordres du Prince de Condé, étoit de trente mille hommes. Les Lieutenans Generaux de l'armée du Roi étoient le Duc de la Feuillade, les Comtes de Soissons, de l'Orge, du Lude & de Chamilli, les Marquis de Gadagne & de Rochefort: les Maréchaux de Camp étoient les Chevaliers de Lorraine & du Pleffis, du Martinet, de Montal & de Fourille. Le Prince de Condé avoit sous lui pour Lieutenans Generaux le Comte de Guiches, les Marquis de saint Abre & Foucault (1): pour Maréchaux de Camp, les Comtes du Pleffis, de Nogent, de Magaloti & de Choiseul, & le Marquis de Vaubrun.

Le Roi résolut d'attaquer en même tems la Meuse & le Rhin.

On ne pouvoit attaquer la Hollande que par deux endroits, le Rhin ou la Meuse. Les Generaux & les Ministres n'étoient pas de même avis; les uns vouloient qu'on assiégeât Maestricht pour être maître de la Meuse, entrer dans le Brabant Hollandois, empêcher la jonction des Espagnols,

(1) Antoine Foucault Seigneur d'Etras.

CARTE DES MARCHES DU VICOMTE DE TURENNE,

*Dans le Comté de Hollande, les Provinces unies,
la Flandre Hollandoise, partie du Duché de Brabant
et Grande partie du Cercle de Westphalie ou se trouvent
le haut et bas Evêché de Munster
et celui d'Osnabruck.*

MER
D'ALLEMAGNE.



Cinq Lieues d'une heure de chemin.

& faire de cette ville une Place d'armes. Les autres jugeoient cette entreprise inutile & d'une trop grande dépense, & vouloient marcher vers le Rhin pour encourager les Alliés de la France, pénétrer dans le cœur de la Hollande, & faciliter ensuite la prise des Places sur la Meuse. Le Roi, après plusieurs délibérations, résolut enfin par les conseils du Vicomte de Turenne, d'attaquer en même tems la Meuse & le Rhin.

Deux jours après l'arrivée de Louis XIV. à Charleroi, le Vicomte partit avec une avant-garde de vingt mille hommes d'Infanterie & de deux mille Dragons, pour aller investir Maseick (1), & pour y établir un magazin general, après qu'il en auroit fait augmenter les fortifications. La ville, quoique de la dépendance de l'Evêché de Liège, dont l'Electeur de Cologne étoit Souverain, refusa, sur les ordres du Chapitre de Liège, d'ouvrir ses portes au Vicomte, & les habitans se mirent en posture de se défendre, quoique sans garnison. Turenne, après les avoir sommés une seconde fois, fit dresser ses batteries; le Magistrat s'obstina & commença par faire tirer le canon de la Place. Les assiégeans y répondirent avec ardeur pendant un jour entier: mais le lendemain les habitans épouvantés forcerent le Bourguemaître à rendre la ville. Le Vicomte devenu maître de ce poste important, ordonna qu'on y élevât sept bastions, une citadelle en-deçà de la Meuse, & un ouvrage à corne au-delà, pour ôter toute communication entre les Provin-

Le Vicomte prend Maseick & conseille au Roi de ne pas s'arrêter à la prise de Maseick.

15. Mai.

(1) Walkenier.

AN. 1672.

ces-unies, & Maestricht qui devint par-là inutile aux Hollandois : il laissa Chamilli à Maseick avec quatre ou cinq mille hommes pour veiller aux fortifications ; & revint lui-même avec le reste des troupes rejoindre le Roi qui campoit avec son armée près de Vifet , à quatre lieuës de Maestricht , dans une grande vallée le long de la Meuse , en-deçà de la riviere. Le Prince de Condé qui avoit marché avec son armée par les Ardennes , arriva le matin du dix-neuf à l'Abbaye de Robermont , à une demi-lieuë de Liège & à trois lieuës du Camp. L'après-diné le Roi tint conseil avec le Duc d'Orleans , le Prince de Condé & le Vicomte de Turenne (1). Le Prince proposa une seconde fois d'assiéger Maestricht avant que d'aller plus loin : mais le Vicomte représenta de nouveau que ce siège seroit long , difficile & dangereux ; qu'il décourageroit l'armée au commencement d'une grande expédition ; qu'il donneroit le tems aux Hollandois d'assembler toutes leurs forces , & à leurs Alliés de venir à leur secours ; enfin que la prise de Maseich , ayant coupé toute communication entre la Hollande & Maestricht , il suffisoit de bloquer la ville , pendant que l'on s'ouvreroit au travers du pays de Clèves un passage sûr dans les Provinces-unies. Le sentiment du Vicomte prévalut dans le Conseil , où il fut arrêté qu'on s'avanceroit vers le Rhin , pour assiéger en même tems *Vesel* , *Rhimberg* , *Orsoi* & *Buick*. Ces quatre Places situées sur le bord du Rhin assez près l'une de l'autre , toutes bien fortifiées & munies de bonnes troupes ,

(1) Mercure Hollandois , & Histoire de l'Abbé Raguenet.

étoient estimées les principales portes de la Hollande. L'armée du Roi marcha le long du Rhin, tandis que celle du Prince de Condé le passa à Keiserwart. Les Hollandois ne parurent pas d'abord étonnés des approches du Roi; ils esperoient que ses entreprises sur le pays de Clèves engageroient l'Electeur de Brandebourg, comme le plus intéressé, à se mettre promptement en Campagne, & exciteroient en même tems l'Empereur à s'opposer aux progrès de Louis XIV. dans l'Empire. Ils s'embarassoient peu de la prise des Places qui ne leur appartenoient pas, & qui étoient seulement sous leur protection.

Dès le premier de Juin, le Vicomte de Turenne avec douze mille hommes arriva devant Burick, le Prince de Condé devant Vesel, & le Roi ayant pris la même route avec le Duc d'Orleans s'avança dès le même jour (1.) à la hauteur de Holtzen petite ville dans le voisinage de Nuys. Là, l'Electeur de Cologne vint au devant du jeune Monarque, & conféra avec lui sur les expéditions que feroient ses troupes, pendant que les Generaux François, après avoir fait tomber les quatre Places, dont la réduction étoit résolue, iroient se joindre à l'armée de Munster. L'entrevûe dura quelques heures, l'Electeur se rendit à Nuys, & le Roi continuant sa marche, campa entre Orsoy & Rhimberg, d'où il pouvoit se rendre en personne aux sièges des quatre Places qu'on vouloit attaquer. Dans le tems qu'il assiégeoit Rhimberg, le Duc d'Orleans Orsoy, & le Prince de Condé

On assiége
les quatre
villes de Ve-
sel, Burick,
Orsoy &
Rhimberg
sur le Rhin
qui se ren-
dent au Roi.

(1) Walkenier.

AN. 1672. Vefel, le Vicomte de Turenne travailloit à la réduction de Burick. La Place est vis-à-vis de Vefel à l'autre bord du Rhin ; ses fortifications qui confiftoient en fix bafions & fix demi-lunes de terre fraifés & paliffadés , étoient en affez bon état , les munitions en abondance & fon Gouverneur (1) Peckendam, un Officier d'un mérite diftingué : mais fa garnifon n'étoit que de quatre cens hommes , & la petiteffe du lieu ne pouvoit fournir un grand nombre d'habitans pour le fervice. Le Vicomte ayant achevé la circonvallation dès le premier jour du fiége , fit dresser une batterie fur les bords de la riviere , pour empêcher la communication de la Place avec Vefel. Peckendam fit mettre la nuit fur les murailles beaucoup de meches allumées pour faire croire aux François que c'étoit autant de mousquetaires ; mais le Vicomte qui dans route cette expédition effaya la perfuafion avant que d'employer la force, lui fit fçavoir par un trompette qu'il étoit parfaitement informé de l'état de la Place , & du nombre de fes foldats, & que ce feroit facrifier mal à propos la vie de quatre cens hommes, pour différer de quelques jours une reddition qui feroit inévitable. Peckendam y fit réflexion , & voyant qu'il n'avoit que dix pieces de canon en état de tirer , & que le Vicomte avoit pouffé fes approches fur les bords du foffé déjà comblé à demi , il battit la chamade par l'avis de fon Conseil , & livra la ville aux François. Orfoy fe rendit le trois de Juin , Burick le quatre , Vefel le fix , & Rhimberg le fept.

(1.) Walkenier l'appelle *Otton Roda de Heckeren*.

Le Roi animé par des succès si extraordinaires, fit avancer son armée à Vesel pour y passer le Rhin, & marcha sur la route du Prince de Condé qui étoit allé à Emerick, & du Vicomte de Turenne qui étoit arrivé sur le soir du quatre Juin devant la ville de Rées, environnée de sept gros bastions, & d'une forte muraille. Wimberguen, homme de cœur & de résolution, Gouverneur de la Place, avoit une garnison suffisante pour la défendre : à l'autre bord du Rhin étoit un Fort considérable en état de faire plus de résistance que la ville même. Le Capitaine Vanderhove avec deux cens hommes, chargea d'abord les François : mais le Vicomte de Turenne scût tellement l'intimider par des menaces, & le gagner ensuite par des promesses, qu'il le fit résoudre à lui rendre le Fort sans même en donner avis au Gouverneur de Rées. Wimberguen n'entendant plus aucun bruit de canon ni de mousqueterie de l'autre côté du Rhin, envoya un Officier avec quelques soldats pour s'informer des raisons d'un calme si subit & d'un silence qu'il soupçonnoit être sinistre : mais ces soldats n'avoient pas fait la moitié du chemin, que l'on commença du Fort à faire feu sur eux, ce qui les obligea de retourner sur leurs pas, pour en faire leur rapport au Gouverneur, qui voyant qu'on foudroyoit la ville du canon même destiné pour sa défense, commença dès ce moment à désespérer du salut de la Place : il vouloit néanmoins faire voir au Vicomte qu'il étoit brave & fidele à ses maîtres, & fit tirer à la fois sur le Fort & sur les assiégeans : l'ardeur qu'il

AN. 1672.

Le Vicomte
prend la ville
& le Fort de
Rées.

AN. 1672.

448 HISTOIRE DU VICOMTE

montra ayant fait connoître que le siège seroit plus difficile que les quatre autres, le Vicomte animé par le même esprit de modération & de clémence, eut recours aux menaces pour éviter le carnage : après avoir fait battre la ville pendant un jour entier, il envoya à Wimberguen un Trompette pour le sommer de se rendre à des conditions raisonnables, & pour lui déclarer que s'il le refusoit, on passeroit tout au fil de l'épée, aussi-tôt que la ville seroit prise. Les bourgeois & les Magistrats effrayés envoyèrent au Camp du Vicomte lui offrir les clefs de la ville : mais par modestie il refusa de les accepter, voulant laisser tous les honneurs au Roi qui arriva le lendemain, & qui adressa les Députés de la ville à Louvois Secrétaire d'Etat, pour regler la capitulation : le Ministre n'eut pas pour eux toute la condescendance qu'auroit eu le Vicomte. La capitulation fut signée au Camp du Roi par Louvois & par Van Wimberguen, & la Place fut livrée le même jour.

9. Juin.

La ville d'Emerick se rend au Roi.

L'armée du Roi marcha alors vers Emerick, première ville du Duché de Clèves, du côté des Provinces-unies. Comme elle étoit moins fortifiée & moins bien pourvue que les cinq autres Places qui venoient de se rendre, elle se soumit ; mais sa garnison ne jugeant pas à propos de se commettre à la discrétion du Vainqueur, abandonna la Place & se retira au Fort de Sckenck. La ville alla aussi-tôt présenter les clefs au Roi, qui la conserva dans ses privilèges, lui donna une autre garnison & lui laissa ses Magistrats & sa police comme auparavant.

Les

Les Hollandois furent plus heureux sur la mer ; le sept de Juin les flottes Angloise & Françoise commandées par le Duc d'Yorck en chef , & sous lui par le Comte d'Etrées Vice-Amiral de France , furent attaquées par la flotte Hollandoise , conduite par Corneille de Witt Amiral , & sous lui par le brave Ruyter. Après s'être battus pendant un jour entier , près de Solsbai sur les côtes d'Angleterre , la nuit les sépara , sans que la victoire se fut déclarée pour aucun des partis , quoique tous deux se l'attribuassent.

AN. 1672.
Combat naval à Solsbai.

Le Roi s'étant rendu maître de toutes les Places qui n'étoient pas à couvert des rivières , crut d'abord devoir entamer le cœur de la Hollande & assiéger la ville de Nimegue. Le Vicomte de Turenne alla avec sa Cavalerie en reconnoître les avenues : mais ayant appris que les Hollandois y avoient jetté des secours par le Bétau , & prévoyant que le siège coûteroit trop aux troupes & retarderoit leurs progrès , il revint bientôt retrouver le Roi campé près de Rées , & lui conseilla d'avancer vers le Bétau & d'y tenter le passage du Rhin. Le Prince de Condé eut ordre de marcher avec son armée pour en reconnoître les bords. L'extrême secheresse de la saison avoit tellement baissé les eaux que le fleuve paroissoit guéable près de l'endroit où l'Issel s'en sépare. Un habitant du pays nommé Jean Petersen vint avertir le Prince qu'il y avoit un gué près du Fort de Tolhuys : Condé l'ayant fait sonder par le Comte du Guiche , résolut de le faire passer en attendant qu'on pût achever le pont. Le Roi instruit de son dessein l'approuva & voulut être pré-

Le passage du Rhin est résolu.

AN. 1672. sent à l'entreprise: il laissa le commandement de son armée au Vicomte, partit sur le champ de Rées avec sa Maison, & arriva dans le Camp du Prince de Condé à dix heures du soir.

Les troupes du Roi passèrent le Rhin à la nage, & le Prince de Condé est blessé.

Le Prince d'Orange qui étoit campé sur l'Issel, à trois lieues du Fort de Tolhuys, ayant appris dès le même jour le dessein du Roi par les payfans qui avoient vû sonder la riviere, envoya promptement le General Wurtz Allemand avec deux Regimens d'Infanterie & quelques escadrons de Cavalerie, pour garder le passage à la place de Montbas (1) qui l'avoit abandonné. Dès la pointe du jour on vit l'Infanterie de Wurtz qui travailloit avec diligence à se retrancher de l'autre côté du fleuve, & sa Cavalerie postée sous des arbres & derriere des hayes. Le Roi donna au Comte de Guiche, pour commencer le passage, deux mille chevaux, à la tête desquels étoit le Regiment des Cuirassiers, commandé par le Comte de Revel Colonel & par Langallerie Major vieil Officier. Aussi-tôt que les troupes Françoises se mirent en bataille le long du fleuve, le General Wurtz fit ranger sa Cavalerie de l'autre côté, pour empêcher l'abord. Le Comte de Guiche après avoir ordonné qu'on desserrât les fangles des chevaux, & qu'on leur ôtât la gourmette, afin qu'ils pussent nager plus aisément, entra dans l'eau précédé de douze Cuirassiers & suivi de tout le Regiment dans un si grand ordre qu'ils sembloient marcher sur terre: le Roi fit faire un grand feu du canon pour éloi-

(1) Gentilhomme Poitevin, & Réfugié François.

gner les Hollandois de l'autre côté, tandis que la garnison de Tolhuis tiroit sur les François qui passoient le fleuve. La Cavalerie de Wurtz avança dans l'eau pour combattre & fit une décharge; il se noya d'abord une vingtaine de François qui furent blessés par le feu des ennemis ou emportés par la rapidité du Rhin: mais ils forcerent leur chemin, gagnerent les bords, se rangerent en bataille, attaquèrent, repoussèrent & obligerent les Hollandois à se sauver dans leurs retranchemens. Le Roi plein d'espérance par ces premiers succès, permit à sa Maison de traverser le fleuve: les Ducs de Bouillon, de Soubize, de Vivonne & de Coaslin; les Comtes de Saulx, d'Aubeterre, de Lionne, de Nesle, de Beaumont, de Beringhen, de Nantoüillet, d'Aubuffon & d'autres Volontaires se jetterent dans le fleuve avec ardeur & furent suivis de plusieurs escadrons qui nageoient en bataille: ils n'hazarderent pas tant néanmoins que les premiers, parceque la grande quantité de chevaux rompit le fil de l'eau. Cependant le Prince de Condé avec son fils le Duc d'Enguien & son neveu le Duc de Longueville, ayant passé dans un batteau, se mit à la tête des escadrons & commença à crier de loin à l'Infanterie ennemie retirée dans son poste, de mettre les armes bas & qu'on lui feroit quartier. Le Duc d'Enguien & le Duc de Longueville échauffés par le vin de la nuit précédente, pousserent imprudemment jusqu'aux ennemis; & le dernier tirant un coup de pistolet, cria qu'il n'y avoit point de quartier. Les Hollandois firent sur le champ une décharge; le Duc de Longue-

AN. 1672.

ville fut tué & le Prince de Condé blessé au poignet : moins sensible à sa playe qu'à la perte de son neveu, il donna ordre d'attaquer les ennemis, qui défendirent fort mal le premier poste, & se retirèrent à une barrière au-delà de Tolhuis. Le Prince, quoique blessé, les suivit à la tête des troupes & n'abandonna point la poursuite jusqu'à ce que les Hollandois fussent entièrement dissipés.

Le Vicomte prend le commandement de l'armée du Prince de Condé & entre dans le Bétau.

L'on acheva le pont, & le reste de l'armée passa : le Vicomte ayant appris au Camp de Rées ce qui étoit arrivé, partit seul en grande diligence pour aller joindre le Roi, qui lui ordonna sur le champ de prendre le commandement de l'armée du Prince. Condé se retira à Emerick : bientôt toute l'armée Françoisse entra victorieuse dans le Bétau, contrée la plus fertile des Provinces-unies; mit toute l'île (1) à contribution, & en chassa le General Wurtz malgré le renfort qu'on lui avoit envoyé. La garnison de Tolhuis abandonna le Fort, qui avoit été défendu autrefois par quatre soldats contre tous les efforts des Espagnols. Il y en avoit alors dix-sept commandés par un Sergent; ç'en étoit assez pour la défense d'une Place que la hauteur & l'épaisseur de ses murs rendoient inaccessible : mais les soldats effrayés prirent la fuite à l'approche des François. Wurtz se sauva auprès du Prince d'Orange avec le peu de monde qui lui étoit resté. Le Prince craignant que les François ne vinssent le prendre par derrière, abandonna l'Issel, reconduisit l'armée des Etats dans le fond du pays.

(1) Elle est appelée l'Isle, à cause des rivières qui l'entourent.

& se retira à Rhenen dans la province d'Utrecht. Le passage du Rhin porta la terreur par toute la Hollande, & la consternation se répandit dans les villes les plus reculées.

AN. 1672

Rapidité des conquêtes du Roi. Le Vicomte prend la ville d'Arnhem.

Dès que l'armée du Roi entra dans le Bétau, ce ne fut plus qu'une suite continuelle & précipitée de nouvelles conquêtes, dont la rapidité étonna & allarma l'Europe entière. L'on apprenoit à la Haye la prise des villes avant qu'on sçut qu'elles avoient été investies ou menacées. Il paroît encore aujourd'hui bien incompréhensible, que tant de Fortresses estimées imprénables se soient aussi mal défendues, & que dans un pays qui avoit été l'Ecole de l'Europe pour les sièges, la plûpart des Places n'ayent pas tenu plus de vingt-quatre heures après la tranchée ouverte. Le Roi marcha avec son armée vers le vieux Issel, le passa sans résistance & alla se camper devant Doësbourg: d'un autre côté le Vicomte de Turenne emporta Heusden & Isseloort: leur prise mit à découvert tout le pays de Bétau. Il se saisit le même jour du pont d'Arnhem; que ceux de la ville avoient commencé à rompre pour arrêter son progrès: il fit passer cent cinquante chevaux à la nage, pour donner sur l'arrière-garde des Hollandois qui marchoit assez près de la ville; ses Cavaliers tomberent sur les chariots & sur le bagage, enleverent pour vingt-cinq mille écus de butin & firent deux cens prisonniers. Le Vicomte fit ensuite racommoder le pont, passa la même nuit avec l'armée de Condé & se prépara à battre de deux côtés la ville d'Arnhem capitale de la Gueldre, quoique la garnison fut de

15. Juin

AN. 1672.

deux mille hommes : le lendemain , en allant reconnoître la Placé , une balle de mousquet abattit l'oreille de la Pie , cheval favori qu'il montoit ordinairement. Les habitans voyant les préparatifs d'un siége , porterent le Conseil de la ville à députer vers le Vicomte ; & dès le matin du quatorze les François entrèrent dans la ville avant même que la capitulation fut signée.

Le Vicomte
prend le Fort
de Knotsem-
bourg.

Le lendemain , Turenne marcha vers le Fort de Knotsembourg situé vis-à-vis de Nimegue , attaqua ce Fort la nuit suivante & en gagna la contrescarpe : la garnison résolue de sauter en l'air avec le magasin des poudres, en cas qu'elle fut forcée , fit toute la nuit un grand feu qui obligea les François à se retrancher & à dresser une batterie. Vershor , Commandant du Fort , voyant que ses soldats , après avoir tiré chacun six vingt coups , étoient abattus de fatigue , envoya dès le point du jour demander un renfort à Welderen Gouverneur de Nimegue , qui n'osant dégarner sa ville , fit si bien pointer le canon de son rempart du côté des avenues du Fort , qu'il incommoda beaucoup les assiégeans ; cette résistance ne servit qu'à redoubler l'ardeur des François qui ruinerent un des bastions de la Forteresse par leur artillerie. Le siége alloit continuer avec la même opiniâtreté sans un événement imprévu. (1) Un Tambour s'avisa de rappeler à contre-têms sur le rempart ; les soldats de la garnison crurent que Vershor voyant le principal bastion emporté faisoit battre la chamade ; ac-

(1) Walkenier.

coururent avec précipitation & crièrent *Quartier* du haut des murs. En vain le Commandant, accompagné de ses Officiers, remontra que le signal donné étoit une méprise du Tambour; il ne vit plus autour de lui qu'une foule en tumulte, sans discipline & sans valeur, qui se souleva contre les Officiers & les força de capituler. Les articles furent signés & ce fut pour la première fois que les François accorderent une composition honorable: la garnison qui n'étoit plus que de cent cinquante soldats, eut ordre de se retirer à Groningue.

AN. 1672.

Après la prise de Knotsembourg, Turenne fit tourner le canon contre la ville de Nimegue; & pour en faciliter la prise, il envoya son neveu le Comte de Lorges se saisir de la ville de Tiel, des Forts de Voorn & de S. André: pendant que ce détachement étoit occupé à la réduction de ces trois Places, le Vicomte fit bloquer Nimegue & alla lui-même au Fort de Sckenck; il y arriva la nuit du seize de Juin, & ayant aussitôt fait les approches, il le fit sommer de se rendre. Ce Fort avoit autrefois coûté plus de sept mois de siège, & un nombre considérable de braves soldats au grand Frederic-Henri Prince d'Orange, oncle du Vicomte. La Place étoit très-importante & très-forte par sa situation entre les deux rivières du Rhin & du Wahal; & la garnison de cinquante compagnies bien entretenues montoit à deux mille soldats; mais le Gouverneur étoit un jeune homme sans expérience: attendri par les cris lamentables des femmes, & intimidé par le nom

Le Vicomte prend dix autres villes ou Forts.

16. Juin.

AN. 1672.

de Turenne, il rendit la Place le deuxième jour du siège, & la garnison fut conduite à Coëvorden. (1) Le jeune Gouverneur ne survécut pas long-tems à sa honte : la frayeur d'abord & ensuite le souvenir de sa lâcheté avoient fait une si forte impression sur son esprit, qu'il mourut dans sa marche.

Le même jour de la reddition de Sckenck, le Vicomte détacha le Marquis de Rochefort pour pénétrer plus avant dans le pays de Welau. Wageninghen, Rhenen, Wyck, & Amersfort se rendirent d'abord, & le Marquis s'avança sans peine jusqu'à Naerden : il n'en couta pas davantage au détachement que commandoit le Comte de Lorges ; Thiel, Coulembourg, Buren, les Forts de Voorn & de S. André dans la petite Isle de Bommel, ouvrirent leurs portes au neveu du Vicomte. Pour lui, après s'être emparé de Genep & de Grave que les Hollandois avoient abandonné, il retourna à Nimegue pour en achever le siège.

Siège de
Nimegue.

Jamais la ville ne s'étoit trouvée dans un meilleur état de défense ; la force de ses ouvrages, l'amas prodigieux de munitions, le nombre des combattans qui montoit avec la bourgeoisie armée à plus de huit mille hommes, la vigilance redoublée du Magistrat, la valeur & la réputation de Jean Welderen Gouverneur, promettoient une résistance longue & opiniâtre. Les troupes que le Vicomte avoit laissées devant cette ville pour la tenir bloquée, l'avoient battuë du canon de Knotsembourg, & d'une batterie élevée sur les bords du Wahal ; mais avec peu de

(1) Walkenier.

Succès,

succès. Les bourgeois animez par le Gouverneur , & résolus de deffendre leur liberté au prix de leur vie, partagerent tous les travaux du siège avec la garnison : cette résolution obligea le Vicomte d'attaquer la Place dans toutes les formes. Le vingt de Juin il fit dresser une troisième batterie , & jeter quantité de bombes & de feux d'artifice pour éviter d'en venir à une ouverture de tranchée , & pour épargner la vie des soldats. Les bombes ne firent pas tout l'effet dont le Vicomte s'étoit flatté : les Magistrats avoient ordonné aux bourgeois , aux maçons & aux couvreurs d'observer les endroits où elles tomboient , & d'en réparer le dégât sur le champ : on avoit pris toutes les précautions nécessaires pour prévenir l'embrasement ou pour l'éteindre dès sa naissance ; d'ailleurs le trajet étoit long , & la plûpart des bombes ne pouvoient passer la riviere ; les autres ruinoient peu de bâtimens , parceque le quartier de la ville le plus exposé étoit celui des Catholiques , que les François avoient ordre de ménager. La contenance genereuse de la garnison & de la bourgeoisie fit juger au Vicomte qu'il n'y avoit rien à faire de si loin. Après avoir battu la ville pendant dix jours , il resolut enfin de faire passer le Wahal à son armée pour serrer la Place de plus près. Au commencement de Juillet il fit faire un pont de batteaux ; toute son armée traversa la riviere de grand matin & arriva de bonne heure sur une hauteur proche de la ville ; il donna ordre à toute la Cavalerie de faire des fascines , & dès l'entrée de la nuit il marcha avec

AN. 1672.

quatre mille hommes de pied & mille chevaux à un vieil ouvrage abandonné, voisin de la Place qu'on n'avoit pas eu la précaution de raser : il s'en empara sans résistance, & la nuit même il fit tirer deux tranchées pour aller à la pointe des deux demi-lunes qui couvroient le rempart. On fit un grand logement le long du parapet de l'ouvrage abandonné, & l'on y dressa une batterie de huit pièces de canôn : après six jours de siège on passa le fossé, on y fit des logemens, & l'on attacha le mineur aux demi-lunes, quoique la garnison fût composée de quatre mille fantassins & de six cens chevaux, toutes vieilles troupes. Le huit, les assiégés demandèrent à capituler, & le neuf on signa la capitulation, dont les conditions furent que les principaux Officiers seroient renvoyés avec leurs équipages, & les autres faits prisonniers de guerre.

Progrès du
Roi & du
Duc de Lu-
xembourg.

Pendant que le Vicomte de Turenne s'emparoit ainsi des principales villes du Vélau & du Bétou, les troupes de l'Evêque de Munster & de l'Electeur de Cologne, unies à celles que commandoit le Duc de Luxembourg, entrèrent par le Comté de Bentheim dans l'Over-Iffel, & prirent Grooll, Deventer, Campen, Swoll, Groningue & presque toutes les Places considérables de cette Province : mais il s'en fallut bien que le Duc ne traitât les villes conquises avec la même douceur que le Vicomte. Les deux Prélats animés de cette colere implacable qui accompagne presque toujours les guerres de Religion, exciterent Luxembourg à la severité. Le Roi, après avoir réduit les villes de Doëf-

bourg & de Zutphen étoit entré dans la province d'Utrecht & avoit détaché le Marquis de Rochefort pour s'emparer de la Capitale. Le Prince d'Orange qui avoit affoibli son armée pour renforcer les garnisons d'un grand nombre de Places, se retira des environs d'Utrecht, & partagea ses forces en cinq Corps, pour occuper les cinq passages principaux qui conduisoient à l'intérieur de la Hollande. Un de ces Corps, sous les ordres du Prince Maurice de Nassau, étoit à Muyden; un autre sous le commandement du Comte d'Horn à Sluys; le troisième sous la conduite du Général Wurtz à Gorcum; le quatrième à Schonhoven fut donné au Marquis de Louvigni (1); & le Prince alla lui-même se poster avec le cinquième près de Bodegrave sur le Rhin.

L'armée du Roi étoit campée à Zeist, village à deux lieuës d'Utrecht: cette ville ayant ouvert ses portes au vainqueur, le détachement commandé par le Marquis de Rochefort avoit percé jusques dans la province de Hollande & pris Woerden, Monfort, Amersfort & Naerden qui n'est qu'à cinq lieuës d'Amsterdam. Pour sauver cette Capitale, on ne trouva de ressource que dans un élément qui avoit toujours fait la principale défense de la République; on perça les digues, on lâcha les écluses, on abattit les ponts, & tout le pays fut inondé: les autres villes imiterent ce fâcheux exemple; la Hollande, le Bra-

Le Prince d'Orange est déclaré Stadhouder.

(1) Gentilhomme du Hainaut.

AN. 1672. bant & la Flandre Hollandoise ne furent plus qu'une vaste mer ; les Places s'élevoient comme des isles au milieu des eaux. Dans cette extrémité, les peuples ne voyant plus de salut pour la patrie que dans l'unité de la puissance suprême, obligerent les États de Hollande & de Westfrise d'abroger l'*Edit perpetuel & irrévocable contre le Stadhouderat*, & de conférer cette dignité au Prince d'Orange, aussi-bien que celle de *Capitaine-Général & de Grand-Amiral*, dont il n'avoit été revêtu que par provision.

Ambassade
des Hollan-
dois en An-
gleterre, &
les suites.

(1) Les États Généraux envoyèrent des Députés en Angleterre pour représenter au Roi Charles II. que les François avoient fait plus de progrès en quelques jours, que l'Espagne autrefois dans l'espace de plusieurs années ; & que la rapidité de leurs conquêtes devoit faire craindre à l'Angleterre que Louis XIV. après avoir soumis les sept Provinces-unies, ne songeât de nouveau à conquérir les dix autres. Charles II. choisit le Duc de Buckingham & le Comte d'Arlington pour aller en Hollande : les deux Ministres Anglois dans plusieurs conférences avec les États-Généraux à la Haye & avec le Prince d'Orange à Bodegrave, rassurerent la République, en lui déclarant que l'intention du Roi leur maître n'étoit pas de la laisser succomber sous les armes de la France : après ces entrevûes, ils se rendirent au Camp de Zeist. Le Roi leur accorda d'abord une audience publique, ensuite une conférence secrète, où ils lui firent sentir les défiances que ses victoires inspiroient à ses Alliés ; ils lui remontrèrent que :

(1) Mém. du Chevalier Temple.

contre la foi des traittés, il avoit pris quelques villes dans la province de Hollande, & paroiffoit vouloir s'emparer de tout pour lui-même, fans se mettre en peine des interêts de l'Angleterre : ils demanderent qu'on cessât de pénétrer plus avant dans la Hollande ; qu'on évacuât les villes qui avoient été prises ; qu'on fit la conquête de la Zelande pour la remettre aux Anglois ; qu'autrement la Grande-Bretagne feroit obligée d'abandonner son alliance (1). Le Roi fit de sérieuses réflexions ; & craignant de risquer sa gloire & ses conquêtes, s'il s'obstinoit à s'avancer dans un pays que l'inondation avoit rendu impraticable, il résolut d'avoir de la complaisance pour un Allié devenu jaloux, & d'entendre à des négociations qui ne pouvoient, après tant de victoires, tourner qu'à son avantage. Avant que de sortir de la Hollande, il alla à Utrecht, accompagné du Duc d'Orleans & de toute sa Cour, y fit son entrée solennel-

AN. 1672.

5. Juillet.

9. dudit.

10. dudit.

(1) Voilà, selon Valkenier, le secret de l'Ambassade des Ministres Anglois à Zeist, que le Chevalier Temple lui-même avoué avoir ignoré.

AN. 1672.

landois. Il avoit conquis dans l'espace de deux mois les trois provinces de Gueldres , d'Over-Iffel & d'Utrecht ; pris plus de cinquante Villes ou Forts , & fait plus de vingt-quatre mille prisonniers. Le Prince de Condé & le Maréchal de Turenne avoient conseillé au Roi, immédiatement après le passage du Rhin , de n'en rendre aucun , de les envoyer travailler au canal de Languedoc , de raser la plûpart des Places fortes qu'on prendroit , & de ne garder que celles qui seroient nécessaires pour la conservation des conquêtes. Le Roi paroissoit goûter leurs conseils ; mais Louvois qui étoit d'un autre sentiment , fit délivrer tous les prisonniers pour une rançon médiocre , & conserver toutes les Places fortifiées : ainsi l'armée Françoisse fut presque épuisée par plus de cinquante garnisons.

Conditions
de paix pro-
posées par
les Ministres
de France &
d'Angleterre
à la Répu-
blique.

Le Roi arriva le seize de Juillet à Boxtel près de Bois-le-duc , suivi des Deputez de Hollande , des Ambassadeurs d'Angleterre , & du Duc de Monmouth fils naturel du Roi Charles II. Ce fut là que les deux Rois renouvelèrent leur traité , & que les Ministres rédigerent les conditions de paix que leurs maîtres proposoient. Les principales que le Roi exigeoit , furent un traité de commerce pour régler les droits & les prétentions des Compagnies Orientales & Occidentales de la France & de la Hollande ; l'exercice public de la Religion Catholique dans tous les lieux de l'obéissance des Etats-Généraux ; vingt millions pour dédommager le Roi des frais de la guerre ; & la cession des Places nouvellement prises sur la Meuse au-delà du Rhin ,

& dans l'Empire en échange des trois Provinces conquises. AN. 1672.

Le Roi d'Angleterre demandoit aux Hollandois le salut du Pavillon, un million de livres sterling pour rembourser ses frais, & cent mille livres sterling tous les ans pour le droit de la Pêche sur les côtes de la Grande-Bretagne & de l'Irlande; la souveraineté des Provinces-unies pour le Prince d'Orange son neveu, ou du moins la succession hereditaire & inaliénable des charges de *Stad-houder*, de *Capitaine-General*, & de *Grand-Amiral*; & la participation de tout le commerce dans les Indes.

Ces conditions parurent si déraisonnables aux Etats, qu'ils les crurent proposées seulement pour les rebuter, & pour avoir un prétexte d'envahir le reste de leurs Provinces. Animés par le Prince d'Orange, ils résolurent d'attendre au milieu des eaux le secours de leurs voisins; envoyèrent les propositions des deux Rois aux Princes d'Allemagne, & leur exposèrent l'état déplorable où se trouvoit la République: pour exciter plus efficacement la compassion du Corps Germanique, ils représentèrent qu'ils n'avoient plus que trois mois à subsister; que les eaux qui les garantissoient pour un tems des approches de l'ennemi, ne les sauveroient pas toujours, & que l'hiver venu, l'armée Françoisse passeroit sur les glaces pour les attaquer. Toutes les Puissances d'Allemagne prirent part à leur situation; les uns par jalousie contre la France, les autres par pitié pour les Hollandois: mais entre tous les Princes qui s'apprêtèrent à les secourir, l'Electeur de Brandebourg comme le

Les Hollandois rejettent ces conditions & demandent du secours aux Princes de l'Empire.

AN. 1672. plus puissant , le plus proche , & le plus interressé , se mit le premier en campagne.

Emeute populaire contre les deux freres de Witz.

Depuis le départ du Roi le Prince d'Orange travailloit continuellement à faire de nouvelles levées , à racheter de Louvois les soldats prisonniers qui furent tous délivrés à quatre écus par tête , à fortifier ses retranchemens & ses barrières contre les François. Comme il n'avoit pas moins de prudence que de courage , il ne fut pas long-tems à se concilier tous les esprits , & à les soulever contre les de Witz , qu'on accusa d'être de concert avec Louis XIV. Ces deux grands hommes avoient toujours aimé la France , & senti dès le commencement combien il étoit dangereux d'irriter un Monarque dont les ancêtres avoient empêché la ruine de la Republique; on soupçonna le Pensionnaire de vouloir tromper l'Angleterre , écraser la Maison d'Orange , élever sa Province de Hollande au dessus des six autres , & parvenir ainsi lui-même avec le secours de la France à une autorité absolue : on attenta sur sa vie dans les ruës de la Haie à minuit , & on le couvrit de blessures ; mais il se deffendit avec tant de bravoure , que les assassins ne purent accomplir leur dessein.

Le Vicomte prend Creve-cœur & Bommel.

Pendant que l'Evêque de Munster & l'Electeur de Cologne continuoient leurs conquêtes dans les Provinces de Frise & de Groningue , le Vicomte de Turenne étendoit les siennes sur le Wahal & sur la Meuse. Il assiégea la ville de Creve-cœur , & l'emporta en peu de jours ; le lendemain il passa dans l'isle de Bommel , (1) s'avança devant la ville ,

(1) Walkenier.

& campa le long du Wahal. Les Magistrats & le Commandant ne voulurent point écouter la première sommation, & envoyèrent demander du secours au Prince d'Orange: le Vicomte dont la maxime favorite fut toujours d'épargner la vie des soldats & celle des ennemis mêmes, lorsque ses conquêtes pouvoient se faire sans effusion de sang, envoya les sommer de nouveau, & employa deux jours entiers dans les négociations; les François impatiens lui représentèrent que dans une suite continuelle de victoires, on n'avoit encore récompensé les soldats par aucun butin, & qu'il étoit contre l'honneur des armes de France d'employer la voye de persuasion, lorsqu'on pouvoit emporter la ville par la force. Des sentimens plus magnanimes animoient le Vicomte; la modération, la clémence, la générosité & le désintéressement qu'il fit éclater dans toutes ses conquêtes gaignoient les cœurs des ennemis, & auroient rendus les succès du Roi plus durables, si tous les Généraux avoient imité son exemple. La ville voyant qu'il ne lui venoit aucun secours, envoya au Camp des Députés qui passerent à travers des bataillons & des escadrons prêts à marcher pour donner l'assaut: ces Députés effrayés du peril allerent au quartier general, signerent sur le champ les articles que le vainqueur leur accorda, & la garnison composée de cinq Compagnies fut envoyée à Gorcum.

La veille de cette reddition qui fut la dernière des conquêtes du Vicomte de Turenne dans les Pays-bas, le Roi étant au Camp de Boxtel, le fit Gouverneur de la Gueldre.

Le Roi retourne à Paris avec le Duc d'Or-

AN. 1672.
leans, & dé-
clare le Vi-
comte Géné-
ralissime de
ses armées.

& le déclara Généralissime de ses armées. Louis XIV. avoit retardé son départ dans l'espérance de faire le siège de Bois-le-duc, dont la prise auroit été infaillible si le beau tems eût continué : mais il tomba pendant quatre ou cinq jours une si grande abondance de pluye, que tous les marais autour de la ville regorgerent d'eau, & le Camp du Roi fut presque inondé ; ce qui le détermina à partir pour Paris avec le Duc d'Orleans. Il laissa le Duc de Luxembourg en Hollande pour observer les démarches du Prince d'Orange, & ordonna au Vicomte de Turenne de s'avancer vers l'Allemagne pour s'opposer aux troupes de l'Electeur de Brandebourg & de l'Empereur Leopold, qui alloit se déclarer contre la France.

Massacre des
de Witt.

Aussi-tôt que le Roi fut retourné à Paris, les troubles & les réditions se renouvelèrent à la Haye. Les partisans du Prince d'Orange animèrent de nouveau la populace contre les freres de Witt. On imputa plusieurs malversations au Pensionnaire, qui se justifia ; des témoins subornés accusèrent son frere le Grand Bailli d'avoir voulu faire empoisonner le Prince d'Orange. Corneille fut mis en prison & traité avec inhumanité : pendant qu'il subissoit la question, il chanta l'Ode d'Horace qui commence ainsi : *Justum & tenacem propositi virum*. Le Pensionnaire se démit de sa charge & le Grand Bailli fut condamné à un bannissement perpétuel : Jean de Witt étant allé pour tirer son frere Corneille de prison, après la Sentence d'exil prononcée, la populace s'atroupa & menaça de les assassiner. Trois Com-

pagnies de Cavalerie du Comte de Tilli qui étoient en garnison à la Haye, vouloient aller au secours des deux freres : les Etats de la Province assemblés firent retirer ces troupes, sous prétexte de repousser une foule de payfans armés qui venoient piller & insulter la ville. Ce stratagême donna au peuple la facilité d'attaquer les de Witz, & sa fureur alla jusqu'à les assommer dans les ruës en plein jour, avec une cruauté inouïe. Le Prince d'Orange, à qui ses Partisans avoient fait cet horrible sacrifice, parut être touché du malheureux sort des deux illustres freres : il fit, quoiqu'assez froidement, l'éloge du Pensionnaire, & ordonna que l'on poursuivît les auteurs de cet attentat : mais la clémence dont il usa envers eux, donna lieu de soupçonner qu'il avoit autorisé le massacre. Les avantages réels qu'il en retira ne contribuèrent pas peu à fortifier les soupçons. A peine les de Witz étoient morts, que les Magistrats de toutes les Provinces-Unies déclarerent, comme l'avoient fait ceux de Hollande & de West-Frise quelques jours auparavant, le jeune Prince Gouverneur, Amiral & Capitaine Général; en sorte qu'il se trouva, par cet événement, le Maître de toutes les délibérations des Etats.

Toute l'Allemagne étoit en mouvement pour venir au secours de la Hollande : les sollicitations de Gremontville, Ambassadeur de France à la Cour de Vienne, devinrent inutiles. L'Empereur ordonna, dès le premier Août, à tous les Membres de l'Empire de s'unir pour la sûreté commune du Corps Germanique, & de rappeler

L'Empereur & la plûpart des Princes de l'Empire se liguent en faveur des Hollandois.

AN. 1672.

leurs troupes qui étoient au service des Puissances Etrangères, sous peine d'être mis au *Ban Impérial*. Après un si grand éclat, les négociations de la France n'eurent plus de succès dans les autres Cours d'Allemagne : le Comte de la Vauguyon échoua auprès de l'Electeur de Brandebourg ; qui bien loin d'écouter les propositions du Roi, conclut en faveur de la République un traité particulier avec l'Empereur, avec le Roi de Danemarck, avec le Duc de Brunswick-Lunebourg & avec le Landgrave de Hesse : le Duc de Vitri n'eut plus lieu d'être content de l'Electeur de Baviere ; celui de Mayence ne laissa rien esperer au Marquis de Vaurbrun : les soins que se donna le Duc de Wirtemberg auprès de l'Electeur de Trèves furent sans fruit, aussi-bien que ceux du Marquis de Dangeau à la Cour d'Heydelberg. Tous étoient jaloux de la France ; l'Angleterre commençoit à chanceler ; il n'y avoit aucune Puissance en Europe sur laquelle Louis XIV. dût compter, (1)

Le Vicomte
va au-devant
de l'Electeur
de Brande-
bourg.

L'Electeur de Brandebourg s'avançoit à grands pas avec une armée de vingt-cinq mille hommes. Turenne ne voulant pas lui donner le tems d'entrer dans la Hollande ni dans le pays de Clèves, alla au-devant de lui avec douze mille hommes seulement, (2) dont plusieurs n'étoient pas trop contents de repasser le Rhin, pour recommencer une nouvelle Campagne. Comme le Vicomte sçavoit que le manque d'argent étoit la source de leurs murmures, il donna de nouvelles marques de sa libéralité aux Officiers,

(1) Valkenier. (2) L'Abbé Raguenet.

fournit à tous leurs besoins & les engagea à le suivre : il remonta jusqu'au Vesel , où il fit jeter un pont sur le Rhin : & après avoir pourvû cette Place aussi-bien que Réés , Emerick & Nuys de vivres & de munitions ; il passa le fleuve le dix de Septembre , & fit avancer toutes ses troupes à la vuë d'Essen , pour entrer dans le pays de la Marck , & pour observer par lui-même les mouvemens des ennemis. La hardiesse avec laquelle il parut au-delà du Rhin , pour en disputer le passage à deux grandes armées & pour s'opposer aux forces réunies de l'Empire , dans l'Empire même , épouvanta toute l'Allemagne. Il la rassura par une lettre circulaire adressée aux Electeurs , Princes , Villes libres & Communautés de l'Empire ; à qui il déclaroit que l'intention du Roi son maître n'étoit pas de troubler la paix du Corps Germanique ; que si Louis XIV. faisoit passer le Rhin à son armée , ce n'étoit que pour s'opposer à l'Empereur qui venoit troubler ses conquêtes en Hollande ; & qu'il feroit retirer ses troupes , dès que l'Electeur de Brandebourg auroit donné une sûreté de ne pas inquiéter les Alliés de la France.

10. Septemb.
bre.

Le Roi qui avoit prévû que les Allemans pourroient peut-être passer dans l'Alsace & tomber sur la Lorraine , envoya à Metz le Prince de Condé , qui étoit rétabli de sa blessure , avec dix-huit mille hommes , pour veiller sur le Rhin du côté de l'Alsace. Le Prince & le Vicomte gardoient de cette maniere le haut & le bas Rhin , pendant que le Duc de Duras campoit sur la Meuse , tou-

Le Prince
de Condé
étant rétabli
de sa blessu-
re est en-
voyé dans
l'Alsace.

AN. 1672. jours prêt à secourir l'un ou l'autre, suivant les besoins.

Les troupes de l'Electeur de Brandebourg se joignent avec celles de l'Empereur & du Duc de Lorraine.

Dès le vingt-cinq du mois d'Août, l'Electeur de Brandebourg étoit parti de Postdam, pour se rendre à la tête de ses troupes, assemblées entre Lipstadt & Halberstadt. Quatre jours après, les troupes Imperiales commandées par le Comte de Montécuculli & par le Duc de Bournonville, étant parties d'Egra au nombre de six mille chevaux, & de douze mille fantassins, avoient pris la route d'Erford, pour marcher vers le lieu du rendez vous. Les deux armées de l'Electeur & de l'Empereur se joignirent vers le douze de Septembre, au nombre de quarante mille hommes, dans l'Evêché d'Hildesheim; le treize du même mois elles allerent à Mulhausen dans la Turinge, à neuf lieuës du Weser, à dessein de traverser le Palatinat, & de venir passer le Rhin à Coblens. Le Vicomte de Turenne ayant reçu un renfort de quatre mille hommes, alla se poster à Mulhem près de Cologne, & força les armées ennemies à se retirer dans le voisinage de Fridberg à vingt-cinq lieuës de lui; il continua ensuite de remonter le long du Rhin, traversa le Duché de Berg, & vint jusqu'à Nassau sur la riviere de Lohn. Les deux armées Allemandes demeurèrent dans leurs Camps près d'un mois, sans oser avancer vers lui: le douze d'Octobre, l'armée de l'Electeur alla camper à Giesfen, & celle de l'Empereur dans la Veteravie, l'une & l'autre à cinq lieuës de Francfort, où elles furent jointes par les troupes du Duc de Lorraine. Le Vicomte repassa le Rhin à Andernac, où il avoit fait construire un pont vers la fin

d'Octobre ; il y laissa un Corps de troupes sous les ordres du Marquis de Vaubrun , & alla avec le reste de son armée prendre des quartiers dans le pays de Trèves. A son approche l'Electeur de Trèves témoigna d'abord vouloir garder la neutralité : le Vicomte ayant découvert ses intrigues secretes avec la Cour de Vienne , mit son pays à contribution ; & l'Electeur se retira à Coblens , où il reçut bientôt après garnison Impériale : les armées ennemies espererent en vain d'y passer le Rhin ; le Vicomte fit observer ce poste de si près , qu'elles n'oserent y faire aucune entreprise : elles prétendirent alors traverser le fleuve sur le pont de Mayence , entrer dans le Palatinat & de-là passer dans l'Alsace ; l'Electeur de Mayence & l'Electeur Palatin intimidés par le voisinage de Turenne , leur refuserent le passage , & celui de Mayence fit rompre son pont qu'elles avoient voulu surprendre : elles firent alors des efforts inutiles pour traverser le Mein à Francfort ; frustrées de toutes leurs esperances , elles résolurent enfin au commencement de Novembre de tenter le passage du Rhin sur le pont de Strasbourg. Le Vicomte à qui aucune de leurs démarches n'échapa , en fit promptement avertir le Prince de Condé , qui manda sur le champ à Liscoüet Gouverneur de Brisac , de détacher une partie de sa garnison , pour aller brûler le pont avec des bateaux chargés de feux d'artifice. L'ordre fût heureusement & promptement exécuté , & les armées ennemies furent encore déconcertées : les Generaux Allemans changerent alors de projet , & voulurent faire un der-

AN. 1672.

nier effort au confluent du Mein & du Rhin : ils construisirent un pont à Flersheim, y passerent le premier fleuve avec leur canon & leur bagage, allerent ensuite se camper dans le pays du Landgrave de Darmstadt, & prirent leur quartier general à Ruffelheim. Le vingt-trois ils acheverent un pont de batteaux à Gustavebourg, vis-à-vis de Veissenau, à une portée de canon de Mayence, & se proposèrent d'y passer, d'entrer dans l'Electorat de Trèves & de traverser le pays de Liège pour aller joindre le Prince d'Orange. Le trente de Novembre Turenne infatigable & présent par tout s'avança, pour les couper, jusqu'à Witlic & à Pruyn sur les confins du Luxembourg; de sorte qu'ils furent contraints de séjourner dans un pays ravagé, fort affoiblis par les maladies, par la disette, par les marches & par les contremarches inutiles.

Les troupes
Impériale &
Electorale
passent dans
la Westphalie.

C'est ainsi que les armées Electorale & Impériale furent occupées pendant l'espace de trois mois entiers à tenter le passage du Rhin par Mayence, Coblens, Strasbourg & autres Places fortes : mais elles rencontrèrent des obstacles continuels & invincibles de la part du Vicomte de Turenne, qui marchant sans cesse à leurs trouffes, les empêchoit également & d'aller secourir les Hollandois, & de faire diversion dans l'Alsace : en errant de cette maniere dans les Electorats de Mayence, de Trèves & dans le Palatinat, elles ruinerent entièrement ces pays. Les trois Electeurs envoyerent porter leurs plaintes amères à Vienne & à Brisbonne contre la mauvaise foi des troupes Allemandes

des, qui, sous prétexte de conserver l'Empire, travailloient à sa destruction, tandis que les François n'y faisoient pas le moindre dégât. Les armées Impériales & Brandebourgeoises voyant qu'elles alloient s'attirer l'indignation des trois Electeurs, résolurent d'abandonner ces pays ravagés, & d'aller chercher des quartiers d'hiver dans la Westphalie sur les terres de l'Evêque de Munster & de l'Electeur de Cologne. Vers le milieu de Décembre, à la pointe du jour, elles traverserent le Mein, passerent par le territoire de Darmstadt, & allerent se camper à Wesslar, où elles laisserent quatre mille hommes: ensuite elles prirent trois routes différentes pour entrer dans la Westphalie, l'une par Herborn dans les Etats de Nassau, l'autre par Frankenberg dans le pays de Hesse, & la troisième entre ces deux villes. En passant, elles tenterent la prise de Fridberg: mais les bourgeois & les payfans les en empêcherent. Comme elles respecterent les terres du Landgrave de Hesse-Cassel, de peur de l'irriter, elles furent réduites à prendre un long détour par des chemins difficiles où elles perdirent près de quatre mille chevaux. Vers la fin de Décembre, l'Electeur de Brandebourg, le Duc de Lorraine, le Duc de Bournonville & le Comte de Montécuculli arriverent sur les frontières de la Westphalie; l'Electeur de Cologne & l'Evêque de Munster, pour sauver leurs Etats situés dans ce Cercle, furent obligés d'y porter leurs principales forces, commandées par le Marquis de Rennel. Le Vicomte de Turenne ayant formé le dessein d'y mener aussi son armée, s'avança

jusqu'à Vesel vers la fin de Décembre, & manda à la Cour la résolution qu'il avoit prise.

AN. 1673.

Le Roi
mande au
Vicomte de
se mettre en
quartier d'hi-
ver & de ne
pas repasser
le Rhin.

Le Roi plus qu'il étoit satisfait de ce que le Vicomte avec seize mille hommes avoit empêché deux armées de quarante mille de passer le Rhin & de venir secourir les Hollandois, lui avoit déjà ordonné de mettre ses troupes en quartier d'hiver dans l'Alsace & dans la Lorraine. Comme la Cour n'apprenoit point qu'il eût obéi, Louvois lui manda au mois de Janvier par deux lettres différentes (1) » qu'il étoit » à craindre que le Rhin ne vint à geler & qu'il ne pût plus » le repasser; qu'il risquoit de faire perir son armée dans » une saison aussi fâcheuse, pour pousser peut-être l'Electeur » de Brandebourg dix lieues plus loin; que le Roi ne vou- » lant point que ses troupes tinssent plus long-tems la » Campagne, lui ordonnoit absolument de les mettre en » quartier d'hiver, & qu'il s'attendoit d'apprendre qu'elles » s'y étoient retirées par le premier courier. « Avant que de recevoir ces lettres le Vicomte avoit déjà mandé au Ministre (2) » qu'il seroit contre le service du Roi de re- » passer si-tôt le Rhin; que depuis la marche des troupes » Impériales vers la Westphalie, l'Evêque de Munster étoit » fort découragé; que le Comté de Montécuculli faisoit » tous ses efforts pour l'engager dans les interêts de l'Em- » pereur; & que si l'on n'empêchoit pas les armées ennemies » de ravager les Etats de ce Prélat, il se mettroit infailli- » blement sous la protection de l'Empire.

(1) Ces Lettres sont dattées le 17. & le 22. de Janvier 1673. à Saint Germain en Laye.

(2) Lettre du Vicomte.

Le Vicomte aussi habile Négociateur que grand Capitaine, alla trouver l'Evêque de Munster au Château d'Ortembourg, à sept ou huit lieues de Vefel, pour le confirmer dans son alliance avec le Roi, & promit de le délivrer bientôt des troupes ennemies : il alla ensuite rejoindre son armée à Vefel, & s'avança vers le pays de la Marck. L'Electeur de Brandebourg voulant y laisser des traces signalées de son ressentiment contre les deux Prélats, mit leurs Etats à contribution, exposa tout au pillage & à la licence, & les habitans du pays furent réduits à la dernière misere. Les troupes Brandebourgeoises investirent enfin la ville de Werle dans le Duché de Westphalie qui appartenoit à l'Electeur de Cologne. Le cinq Janvier le Général Major Spaën alla assiéger la Place avec six mille hommes ; mais elle fit une vigoureuse résistance, & refusa constamment de se rendre : alors l'Electeur y alla lui-même avec quatre mille hommes de renfort. Le Marquis de Rennel vint au secours & obligea l'Electeur à lever le siège : ce Prince retourna à Billefeldt & le Général Spaën à Lipstadt ; Rennel suivit le dernier, donna sur son arriere-garde, & fit plusieurs prisonniers. Après la levée du siège, l'Electeur détacha un puissant parti de Cavalerie & d'Infanterie pour surprendre les troupes de Munster & de Cologne : mais ce Corps étant tombé dans une embuscade, fut presque tout taillé en pièces & le reste mené à Varendorp.

Vers la fin du mois de Janvier, le Comte de Montécuculli étant malade à Paderborn, demanda permission de

AN. 1673.

Le Vicomte retient l'Evêque de Munster dans l'alliance de la France.

5. Janvier.

L'Electeur de Brandebourg assié-

AN. 1673.
 ge Soëst, &
 le Vicomte
 prend la vil-
 le d'Unna.

retourner à Vienne. Pendant sa maladie, l'Electeur de Brandebourg délibéra à Lipstadt avec les Ducs de Lorraine & de Bournonville, sur les mesures qu'il falloit prendre pour empêcher la jonction de l'armée du Roi avec celle des deux Prélats : après plusieurs conférences où ils n'avoient pû rien décider, ils partirent de Lipstadt le trente-un Janvier, & marcherent du côté de la Marck : leur armée étoit réduite à vingt mille hommes, à cause des garnisons qu'ils avoient laissées en différentes Places, & des pertes qu'ils avoient souffertes dans les diverses attaques. L'Electeur se voyant encore à la tête d'un Corps considérable, avec trente pièces de canon & quantité de braves Officiers, s'avança vers Soëst où il arriva le quatre de Fevrier ; il apprit le lendemain que l'armée Françoisse s'étoit jointe à celle de Munster & de Cologne, & que le Vicomte de Turenne, qu'on croyoit sur les bords du Rhin, avoit assiégé la ville d'Unna dont la garnison étoit de mille soldats : l'Electeur détacha cinq mille hommes tant Cavalerie qu'Infanterie pour la secourir. Les bataillons des Gardes Françoises & Suisses offrirent de forcer la Place, l'épée à la main, en présence de l'ennemi : le Vicomte ne voulant pas exposer ses soldats dans un temps où il avoit besoin de les ménager, prit le parti d'attaquer Unna par les voyes ordinaires ; il commanda cinq mortiers pour la bombarder, dressa une batterie de huit pièces de canon, fit une grande brèche aux murailles, & prépara une mine qui devoit jouer le lendemain. Alors le Colonel Remstorf qui commandoit

dans la Place se rendit malgré l'ordre de l'Electeur, & la garnison fut faite prisonniere. AN. 1673.

L'Electeur de Brandebourg, déchu de ses esperances, fit avancer quelques troupes qu'il avoit autour de Ham, vers Soëst où il étoit campé. La garnison de Ham se voyant abandonnée, se retira dès le lendemain, & essaya d'aller joindre le gros de l'armée: le Vicomte s'empara sans obstacle de la ville qui étoit forte & bien peuplée, se rendit ensuite maître de Kamen & d'Altena, sans les assiéger, fit plus de deux mille prisonniers des garnisons qu'il avoit trouvées dans ces différentes Places; & sans autre perte que celle de deux Officiers & de quelques soldats, il s'approcha enfin de Soëst. Comme il y avoit dans sa route un Château sur la Lippe, nommé Berkembbaum, gardé par deux cens hommes, pour la sûreté d'un pont; le Vicomte détacha cent hommes du Régiment du Roi, pour s'en emparer, sous les ordres du Marquis de Bourlemont qui l'emporta du premier assaut. Les ennemis revinrent dès le soir même en plus grand nombre pour tâcher de reprendre ce poste important: tous leurs efforts furent inutiles; ils revinrent le lendemain avec six cens chevaux, & huit cens fantassins; mais Bourlemont soutint l'attaque avec tant de bravoure, qu'il leur tua près de cent soldats, & contraignit les autres à se retirer (1). Le Vicomte avança ensuite vers Soëst, où campoient les armées Imperiale & Electorale, à dessein de leur livrer bataille. Le Comte de Mon-

Le Vicomte prend plusieurs autres villes dans la Westphalie, & chasse les ennemis du Comté de la Mark.

(1) Lettre de M. de Turenne au Marquis de Louvois.

AN. 1673.

técuculli étoit toujours malade à Paderborn, & le Duc de Bournonville commandoit à sa place : l'Electeur délibéra s'il falloit en venir aux mains; mais, comme les Allemands craignoient de passer un grand défilé qui les séparoit de l'armée Françoisse, ils jugerent à propos de décamper & d'abandonner une partie de l'artillerie & du bagage. Le Vicomte marcha alors vers la ville de Soëst, grande, belle & bien fortifiée, y entra le vingt-cinq de Fevrier, & établit son quartier à Westbonne, à deux lieuës de la ville: le même jour, le Comte de Montécuculli partit de Paderborn, & s'en retourna à Vienne. On fut surpris que ce grand Général pendant toute la campagne ne voulût jamais hazarder une bataille: quelques-uns prétendent que le Prince Lobkowitz, Ministre de l'Empereur, avoit contrefait le sceau Imperial, pour défendre à Montécuculli de combattre. Le Ministre craignoit d'engager son maître dans une guerre éloignée, pendant que l'Ottoman, d'un autre côté, menaçoit d'une invasion les Etats hereditaires. Lobkowitz fut disgracié & exilé; mais ayant été rappelé bien-tôt après, cette clémence fit voir que Léopold étoit réellement indécis, & qu'il ne blâmoit pas absolument la conduite de son Ministre. Peu de tems après le départ de Montécuculli, les armées Impériale & Electorale chassées du Comté de la Marck, repasserent la riviere de Lippe; les Brandebourgeois se retirerent dans le Comté de Ravensberg & les Imperiaux dans celui de la Lippe.

Les ennemis

Le Vicomte résolut de les poursuivre & de les chasser de

la Westphalie en s'emparant de toutes les villes que l'Electeur y possédoit. La saison étoit fort rigoureuse; il falloit traverser des montagnes escarpées & des défilés très-étroits: pendant que l'armée passoit un de ces défilés, le Vicomte épuisé de veilles & de fatigues, se coucha derriere un buisson pour dormir; quelques soldats voyant que la nege tomboit en abondance, couperent aussi-tôt des branches d'arbres pour former autour de lui une hutte qu'ils couvrirent de leurs manteaux: il se réveilla dans le tems qu'ils s'empressoient ainsi à le garantir des injures de l'air, & leur demanda à quoi ils s'amusoient au lieu de marcher: *Nous voulons, dirent-ils, conserver notre Pere; c'est notre plus grande affaire; si nous venions à le perdre, qui nous rameneroit dans notre pays?* Turenne força enfin les passages où les ennemis avoient laissé des troupes, s'empara de Ravensberg, d'Herword, de Bilefeldt & de toutes les Places de l'Electeur dans la Westphalie, hors Lipstadt & Minden que les troupes de Munster & de Cologne eurent ordre de bloquer. Il faisoit cependant un froid excessif, & la terre étoit tellement gelée, qu'on ne pouvoit ouvrir la tranchée devant les villes qu'on assiégeoit: on étoit obligé d'essuyer à découvert le feu de la mousqueterie & du canon des assiégés. Aucun soldat ne se plaignoit; le Vicomte, présent par-tout, les soutenoit dans leurs fatigues en les partageant. Les deux armées ennemies poursuivies, harcellées & chassées de poste en poste, quitterent alors la Westphalie & repasserent le Weser avec précipitation, pour aller dans l'Evêché d'Hil-

AN. 1673.

repassent le
Weser &
quitterent la
Westphalie.

AN. 1673.

desheim. Dans ce passage, quelques troupes Impériales se trouvant mêlées avec celles de l'Electeur, voulurent passer les premiers, pour ne pas rester exposés à la poursuite des François: la dispute s'échauffa, elles en vinrent aux mains, & ce démêlé auroit eu des suites fâcheuses, si quelques Officiers Généraux ne fussent survenus pour le terminer. Le nom de TURENNE étoit devenu si formidable dans les deux armées ennemies, qu'elles s'enfuyoient à son approche, & ne croyoient rien d'impossible à ses troupes, quoique moins nombreuses que les leurs. Il envoya un jour pour reconnoître le pays autour de Paderborn, quarante Dragons, qui forcerent un passage où il y avoit un Régiment de Cuirassiers Impériaux, en tuerent quinze ou seize, obligerent les autres à s'enfuir, entrèrent dans le quartier, y mirent le feu, & se retirèrent sans perdre un seul homme.

L'Electeur
de Brande-
bourg se re-
tire dans ses
Etats.

Au commencement de Mars, le Vicomte s'avança par l'Evêché de Paderborn jusqu'à la ville d'Hoxter, où il y avoit un pont de pierre sur le Wesel. Il s'empara de cette Place, en chassa la garnison que l'Electeur y avoit laissée, & fit dresser ensuite deux autres ponts pour se rendre maître de la riviere & poursuivre les ennemis jusques dans l'Evêché d'Hildesheim. Les deux armées Impériale & Electorale ayant déjà ruiné le pays, ne purent subsister davantage & voulurent s'étendre dans la basse Saxe sur les terres des Princes voisins: mais les Ducs de Brunswich, de Lunebourg-Zell & de Wolfenbutel défendoient l'entrée de leur pays avec une armée de douze mille hommes, craignant

crainant d'attirer la guerre chez eux. Alors les deux armées ennemies n'ayant plus ni ressources ni courage, se séparèrent : celle de l'Empereur se retira vers la fin de Mars dans la Franconie, & celle de Brandebourg dans la Principauté d'Halberstadt. L'Electeur repassa l'Elbe à Magdebourg & se réfugia à Berlin sa Capitale. Le Vicomte voyant qu'on fuyoit toujours devant lui, & qu'il n'avoit plus d'ennemis à combattre, revint dans le pays de la Marck, établit son quartier général à Soëst, & abandonna tous les Etats de l'Electeur dans la Westphalie à la discrétion de ses troupes : elles y trouverent une grande abondance de vivres, mirent tout à contribution & s'enrichirent.

Le Vicomte fut le seul qui ne profita point des dépouilles des ennemis, & marqua pendant toute cette expédition fameuse, un désintéressement égal à sa valeur. Un Officier General vint un jour lui proposer un moyen de gagner quatre cens mille francs en quinze jours, sans que la Cour pût jamais en avoir aucune connoissance ; il lui répondit avec autant de simplicité que de noblesse : *Je vous suis fort obligé ; mais comme j'ai souvent trouvé de semblables occasions sans en avoir jamais profité, je ne crois pas devoir changer de conduite à mon âge.* A peu près dans le même tems les habitans d'une grande ville lui offrirent cent mille écus pourvu qu'il voulut bien se détourner de son chemin, & ne point faire passer ses troupes chez eux, il leur répondit : *Comme votre ville n'est point sur la route par où j'ai résolu de faire marcher l'armée, je ne puis prendre l'argent que vous m'offrez,*

Désintéressement du Vicomte.

AN. 1673.

Inquiétude
de la Cour, &
critique des
Courtisans
de la con-
duite du Vi-
comte.

Dans une si grande distance, le Vicomte ne pouvoit pas envoyer régulièrement des couriers en France, & la Cour fut quelque tems sans recevoir de ses nouvelles : alors les ennemis de sa gloire commencerent à déclamer contre lui, & répandirent par tout qu'il s'étoit laissé couper ; que l'armée du Roi étoit perdue, parce qu'on l'avoit engagé mal-à-propos dans un pays sans places & sans magazins. Tous les Courtisans murmurerent ; le Roi-même, qui étoit fort réservé à blâmer ceux contre qui le Public se déchaînoit, laissa échapper un jour avec inquiétude ces paroles : *Je n'ai aucune nouvelle du Vicomte de Turenne.* On ne fut pas long-tems sans en recevoir, & l'on apprit qu'après avoir poussé l'Electeur de Brandebourg depuis le Rhin jusqu'à l'Elbe, il l'avoit réduit à chercher un azile dans sa Capitale : la médifance se tut, & les ennemis du Vicomte furent confondus.

L'Electeur
de Brande-
bourg fait la
paix avec la
France.

L'Electeur de Brandebourg ne se croyant pas encore bien en sûreté dans Berlin même, envoya au Vicomte le Marquis d'Espense Beauveau qui servoit dans ses troupes, pour demander la paix : Turenne dépêcha un courrier au Roi, qui lui envoya un plein pouvoir de traiter avec l'Electeur. On convint que Louis XIV. retireroit ses troupes des Etats de Brandebourg ; qu'il restitueroit à l'Electeur Wesel & les autres villes dépendantes du pays de Clèves & retenues depuis tant d'années par les Etats Généraux ; que l'Electeur abandonneroit l'alliance des Hollandois, renonceroit à tous les engagements dans lesquels il étoit

entré contre les intérêts de la France ; qu'il demeureroit neutre à l'avenir, & engageroit le Duc de Neubourg à se rendre garant de sa fidélité. Le traité fut signé le dix d'Avril & ratifié vers la fin de Mai. AN. 1673.

Alors le Vicomte fit abandonner par l'Evêque de Munster toutes les Places de l'Electeur de Brandebourg & sortit lui-même de la Westphalie, traversa la Principauté de Berg pour entrer dans le Comté de Nassau, & pénétrer jusqu'au cœur de l'Allemagne. Infatigable à la tête de ses troupes qui le suivoient avec joye, il leur proposa comme à ses compagnons & à ses enfans de ne se donner aucun relâche, d'entrer dans la Franconie, le pays de Turinge & dans celui de Gotha, pour en chasser les troupes Impériales qui vouloient retourner sur le Rhin. Les Impériaux craignant d'être coupés & obligés de se battre, gagnèrent promptement la Bohême ; & le Vicomte, au commencement de Juin, continuant sa route par le pays de Hesse & le Comté de Valdeck, vint se camper à Wetzlar près de Francfort, le long de la riviere de Lohn, pour y attendre le résultat des délibérations de la Cour de Vienne.

Pendant que le Vicomte de Turenne veilloit ainsi sur le Rhin, le Prince de Condé s'étoit rendu à Utrecht pour y conserver & étendre les conquêtes du Roi ; mais les inondations l'avoient arrêté par tout. Il essaya inutilement de faire écouler les eaux ; une maladie qui lui survint acheva de le déterminer à sortir de la Hollande, & à repasser la Meuse pour assiéger Bois-le-duc. Au commencement de la

Le Vicomte se rapproche du Rhin, & campe sur les bords du Mein près de Francfort.

6. Juin.

Le Prince de Condé va assiéger Bois-le-duc, & le Roi Maëstricht.

AN. 1673. Campagne, le Roi entra dans le Brabant à la tête de quarante mille hommes, alla investir Maëstricht le dix de Juin, 29. Juin. & le prit en treize jours de tranchée ouverte. Après en avoir réparé les fortifications il vouloit se rendre maître des autres Places : mais les Hollandois ayant lâché les écluses, inonderent tout le pays depuis Bois-le-duc jusqu'à Bergopfom. Louis XIV. changea de dessein, marcha vers les frontières de l'Empire avec une partie de son armée, & laissa l'autre, au nombre de vingt mille hommes, au Prince de Condé pour veiller sur la Flandre.

L'Empereur & l'Espagne s'unissent avec les Hollandois contre la France

L'Espagne allarmée par les succès extraordinaires de la France, sentant que si le Roi se rendoit une fois maître des sept Provinces-unies, il le seroit bientôt des dix autres, réveilla l'attention de l'Empereur, & le sollicita vivement de se joindre à elle pour s'opposer aux progrès de Louis XIV. L'Empire & l'Espagne conclurent un traité avec les Hollandois à la Haye, par lequel Léopold promettoit aux Etats Généraux une armée puissante qui devoit faire diversion sur le Rhin : Philippes s'engageoit à déclarer la guerre à Louis XIV. & les Etats Généraux à ne point faire la paix avec la France, que le Roi Catholique ne fut remis en possession de tout ce que le Roi très-Chrétien avoit pris dans les Pays-bas, depuis la paix des Pyrenées. L'Empereur rassembla dans la Bohème une armée de trente mille hommes, dont il donna le commandement au Comte de Montécuculli qui décampa d'Egra, & s'avança vers la Franconie. Le Vicomte de Turenne ayant joint ses trou-

26. Août.

pes à celles de Cologne & de Munster quitta Wetzlar, AN. 1673.
 passa le Mein à Sélingenstat avec une armée de vingt mille hommes, & se posta vis-à-vis d'Aschaffembourg dans l'Electorat de Mayence : (1) de-là il envoya le Marquis de Pierrefitte pour s'emparer de Fridberg & en chasser les Impériaux qui s'y étoient établis au Printems. Cette expédition ouvrit à l'armée Françoisé l'entrée jusques dans le territoire de Francfort : ce n'étoit pas cependant à cette ville que le Vicomte prétendoit s'attacher ; son dessein étoit de s'assurer du cours du Mein pour cotoyer le haut Palatinat & se faciliter la jonction avec l'Electeur de Baviere qui avoit donné quelque espérance de favoriser les armes du Roi sur ses frontières. La Cour de Vienne attentive aux démarches secretes de l'Electeur, avoit pris toutes les précautions nécessaires pour l'empêcher de joindre le Vicomte. Elle intercepta une lettre du Duc de Baviere qui mandoit au Général François que les passages & les défilés étoient si bien occupés par les troupes de l'Empereur, qu'il ne croyoit pas qu'il fut prudent de tenter la jonction projetée : ce contre-tems obligea Turenne à changer son dessein. Dès le milieu de Septembre, il quitta Aschaffembourg, & tâcha de se rendre maître des passages du Mein.

Cependant tout changeoit de face en Hollande : depuis que le Prince de Condé eût repassé la Meuse, il ne restoit plus aux François dans le cœur des Provinces-unies de forces suffisantes pour faire aucune entreprise. Le Prince d'Or-

Le Prince d'Orange trompe le Duc de Luxembourg & prend Naerden.

(1) Walkenier.

AN. 1673.

range crut alors que le tems d'agir étoit venu ; il fit secrettement défilér des troupes vers Amsterdam & Muyden , garnit d'Infanterie les retranchemens qui fermoient le passage de la Province de Hollande ; & pour ôter tout soupçon au Duc de Luxembourg qui commandoit à Utrecht , il fit passer quelques troupes par la mer & par le Wahal pour attaquer Bommel. Le Duc n'ayant point pénétré le dessein du Prince , vint jusqu'à Tiel avec cinq mille hommes pour secourir Bommel & Grave. Guillaume voyant que le stratagème avoit réüssi , marcha vers Naerden , fit investir cette Place avec une armée de vingt-cinq mille hommes , avant que le Duc de Luxembourg eût le loisir de pourvoir à sa sûreté. La ville se rendit , & l'on fit en Hollande d'aussi grandes réjouissances pour la prise de Naerden , qu'on en avoit fait trois mois auparavant en France pour celle de Maëstricht. Cette conquête rassura les Etats Généraux ; & depuis ce tems la fortune ne cessa de les favoriser. Les horreurs de la guerre passerent du fond des Provinces-unies dans les Pays-bas Espagnols.

14. septem-
bre.

Le Vicomte
s'approche
de Montécuculli , & l'oblige de se retirer.

Le Comte de Montécuculli arriva bientôt dans la Franconie , où les troupes de ce Cercle & celles de l'Electeur de Saxe & du Duc de Lorraine l'ayant joint , son armée montoit à quarante mille hommes : il s'avança vers Nuremberg , d'où il pouvoit prendre sa marche vers le haut ou le bas Rhin pour envahir l'Alsace , ou pour aller joindre le Prince d'Orange en Hollande. Turenne s'étant rendu maître de tous les passages du Mein , à la réserve de celui de

Wurtzbourg, dont l'Evêque avoit promis de garder la neutralité, Montécuculli ne pouvoit plus aller ni en Hollande ni en Alsace, qu'il n'eût auparavant battu l'armée Française. Le Vicomte l'attendit quelque tems aux environs d'Aschaffembourg; voyant sa lenteur, il alla au-devant de lui pour donner bataille, passa le Tauber à Mariendal, s'avança jusqu'à Rotting & s'approcha des Impériaux campés près de Rottembourg. L'Infanterie de la premiere ligne du Vicomte étoit commandée par le Marquis de S. Abre; Foucault étoit à la tête de l'aîle droite de la Cavalerie & le Comte de Guiche à la gauche; le Comte du Lude partageoit le commandement de l'autre ligne avec le Chevalier du Plessis. Montécuculli ne pouvoit décamper sans exposer son arriere-garde à être battuë: mais appréhendant encore plus une action générale, il prit le parti de se retirer. Pour cacher son dessein, il marcha en avant comme s'il eût voulu combattre; ce qui engagea le Vicomte à ranger son armée en bataille: Montécuculli profita de ce moment; & pendant qu'il paroissoit se donner de grands mouvemens pour mettre en ordre sa premiere ligne, il faisoit défiler la seconde avec tous ses equipages derriere une montagne voisine. A peine l'armée Française fut-elle formée, qu'on vit la premiere ligne des Impériaux défiler comme la seconde: l'armée entière se retira ainsi en bon ordre, & gagna un endroit tout environné de montagnes & de marais entre Ochsenfort & Wurtzbourg. Le Vicomte suivit aussi-tôt les Impériaux, donna sur l'arriere-garde, leur enleva quel-

AN. 1673. ques bagages & quelques munitions ; & ne pouvant les engager au combat , il se campa vers les trois heures après midi dans leur voisinage à une Chartreuse appelée *Tengelhausen* , sur un terrain extrêmement élevé ; de sorte que les ennemis restèrent toujours dans le même embarras & ne purent marcher vers la Hollande par le Mein dont il étoit le maître , ni vers l'Alsace sans lui prêter le flanc. Il avoit le fleuve à sa gauche , quoiqu'un peu éloigné ; un grand ravin à sa droite , & derrière lui un pays riche & fertile d'où il pouvoit tirer des vivres en abondance pour deux mois.

Le Comte
de Montécuculli
gagne
l'Evêque de
Wurtzbourg

Turenne resta quinze jours dans cette situation sans qu'il se passât rien de considérable , hors quelques legeres escarmouches entre les détachemens des deux armées. L'objet du Général François étoit de disputer aux Imperiaux le passage du Mein , & en cas qu'ils le tentassent , de tomber sur leur arriere-garde : Montécuculli ne songeoit qu'à couper aux François les vivres qui venoient de Francfort , pour les obliger à décamper d'un lieu si avantageux. Ce projet fut bien-tôt favorisé par un événement qui pensa jeter l'armée du Roi dans les plus terribles embarras. Le Comte de Montécuculli gagna l'Evêque de Wurtzbourg qui manqua de parole aux François , reçut garnison Imperiale dans sa ville , & livra son pont aux ennemis. Le Général Allemand y fit aussi-tôt passer son canon & son gros bagage , & devint maître du Mein , depuis Wurtzbourg jusqu'aux pres de Wertheim , où il fit enlever les provisions immenses

mensés que les habitans y avoient rassemblées, & qu'ils destinèrent à l'armée de France; ce qui obligea le Vicomte d'abandonner son poste près d'Ochsenfort, & de descendre le Mein en cotoyant toujours les ennemis pour les empêcher de le traverser.

Au commencement d'Octobre, Montécuculli décampa pour aller étendre ses quartiers dans le Comté de Reineck, depuis Lohr jusqu'à Frammersbach, derrière la forêt de Speshardt, où il s'arrêta en mettant toujours la rivière du Mein entre le Vicomte & lui. Le troisième du mois, il commanda au Général Sporek de mener six mille chevaux du côté d'Aschaffembourg. Le Vicomte croyant que leur dessein étoit de s'emparer de la Place, détacha pour la couvrir quatre mille chevaux & deux mille fantassins sous la conduite du Comte de Guiche; ce qui obligea Sporek à changer de route & à revenir à Lohr. Turenne s'avança lui-même avec toute son armée en descendant le long du Mein vers Miltembourg, où il reçut un renfort de quatre mille hommes qu'on envoya d'Alsace sous le Comte de Roye. Montécuculli fit plusieurs autres marches & contre-marches pour obliger l'armée Française à sortir de la Franconie; mais le Vicomte s'obstina à ne point passer le Mein, qu'il ne vit les Impériaux engagés dans la forêt de Speshardt, & décidés à aller vers la Hollande ou vers l'Alsace.

Pendant que les deux armées cherchoient ainsi à se surprendre mutuellement, l'Espagne en exécution de son traité

Le Roi ordonne au Duc de Lu-

AN. 1673.
 Luxembourg
 d'évacuer la
 Hollande.

ré avec les Etats Généraux , ordonna au Comte de Montecerei , Gouverneur des Pays-bas , de déclarer la guerre à la France : cette déclaration donna lieu à celle du Roi trois jours après , & l'on vit aussitôt les hostilités commencer dans le Hainaut & dans la Flandre. Le Duc de Luxembourg y envoya au Prince de Condé un Corps considérable ; & le Roi n'avoit plus en Hollande que quatre mille hommes qui tinssent la Campagne. Cette disette de troupes jointe à l'inondation continuelle du Pays , mettoit les François hors d'état de faire aucune entreprise nouvelle ; ce qui déterminâ Louis XIV. à abandonner ses conquêtes en Hollande.

Le Prince
 d'Orange
 marche vers
 Bonn. Montécuculli
 va joindre le
 Stadhouder.

Le même jour que l'Espagne déclara la guerre à la France , le Prince d'Orange joignit près d'Herentals une partie de ses troupes à celles des Espagnols , & entra avec une armée de vingt cinq mille hommes sur les terres de Juliers & de Cologne. Après avoir ravagé l'un & l'autre pays , il prit la route de Bonn pour en faire le siège , & manda au Comte de Montécuculli de s'y rendre au plutôt. Le vingt d'Octobre les Impériaux quitterent Lohr , & allerent se camper le long du Mein depuis la petite ville d'Hochst jusqu'à Mayence. Montécuculli passa sur un pont de bateaux , & établit son quartier general à Flersheim ; le Vicomte ne pouvoit pas deviner la route qu'il vouloit prendre. Il étoit d'une plus grande conséquence d'empêcher l'invasion de l'Alsace , que la jonction du Prince d'Orange : les Hollandois unis aux Espagnols , avoient moins

besoin de secours qu'auparavant ; le Prince de Condé avoit emmené une grande partie des troupes Françoises en Flandre, & le Roi vouloit abandonner la Hollande. Turenne crut, avec raison, que Montécuculli marcheroit vers l'Alsace, où tout étoit presque sans défense : Strasbourg appartenoit à l'Empire, Brisac étoit mal fortifié, l'on avoit rasé Schelestat, Colmar, Landau, Bèfort & Haguenau ; le passage étoit facile dans la Lorraine, les trois Evêchez, & la Champagne. Il porta sa principale attention du côté de l'Alsace, & observa de près les mouvemens de Montécuculli qui ne cherchoit qu'à lui dérober sa marche. Le Général Allemand se souvenoit encore de l'irruption du Vicomte en Baviere, avant la paix de Munster ; il avoit vû alors sa manœuvre, & craignoit toujours depuis d'en venir aux mains avec lui ; il sentit qu'il étoit plus sûr d'employer les stratagêmes, & fit travailler à la construction d'un pont de bateaux à Weissenau, au-dessus de Mayence, comme s'il eût voulu remonter le Rhin, pour entrer dans l'Alsace. Ayant choisi un endroit du fleuve où il y avoit une isle, il jetta un demi pont sur l'un des bras du Rhin, & fit à la hâte un pont volant sur l'autre : les troupes y passerent, en feignant de vouloir marcher vers l'Alsace, par le pays d'Oppenheim, Linanges, & Neustadt. Le Vicomte instruit de leurs mouvemens, quitta son poste de Miltembourg, traversa le pays d'Oddenwaldt, s'approcha du Neckre, qu'il passa le vingt-cinq à Ladembourg, se rendit près de Philisbourg.

AN. 1673

& détacha cinq cens chevaux qui traversèrent le Rhin à Oppenheim, pour reconnoître la marche des Impériaux. Montécuculli qui n'avoit employé la ruse que pour faire croire qu'il alloit dans l'Alsace, embarqua sur le Rhin son Infanterie, qui descendit en batteaux vers Coblens, pour y joindre le Prince d'Orange; pendant que sa Cavalerie repassa le fleuve, & défila dans la même vûë par la Vétéravie. L'Archevêque de Trèves ayant violé la neutralité & abandonné les intérêts de la France, par une trahison semblable à celle de l'Evêque de Wurtzbourg, offrit aux Impériaux ses ponts sur le Rhin & sur la Moselle à Coblens: le lendemain le Vicomte acheva de passer le Rhin à Philisbourg, vint camper à Lachen près de Neustadt, & alla gagner Creutznac, en traversant le Palatinat, pour se rendre en diligence au pays de Trèves par le Hundstruk: il auroit infailliblement coupé Montécuculli, si l'Electeur n'avoit livré ses ponts. Les Impériaux, après avoir passé le Rhin & la Moselle, joignirent près de Coblens le Prince d'Orange, qui alla sur le champ assiéger Bonn. La ville investie par trois armées différentes, fut obligée de se rendre après neuf jours de siège.

17. Novem-
bre.Evacuation
de la Hollan-
de, & glo-
rieuse retrai-
te du Duc
de Luxem-
bourg.

La reddition de Bonn & la jonction des trois armées ennemies, obligerent le Duc de Luxembourg à quitter les Provinces-unies: il mit la plûpart des villes à contribution, forma un Corps de toutes les garnisons dispersées, laissa l'artillerie & les ôtages à Mâëstricht & à Graves, & revint promptement en France avec un riche butin. Alors la Hol-

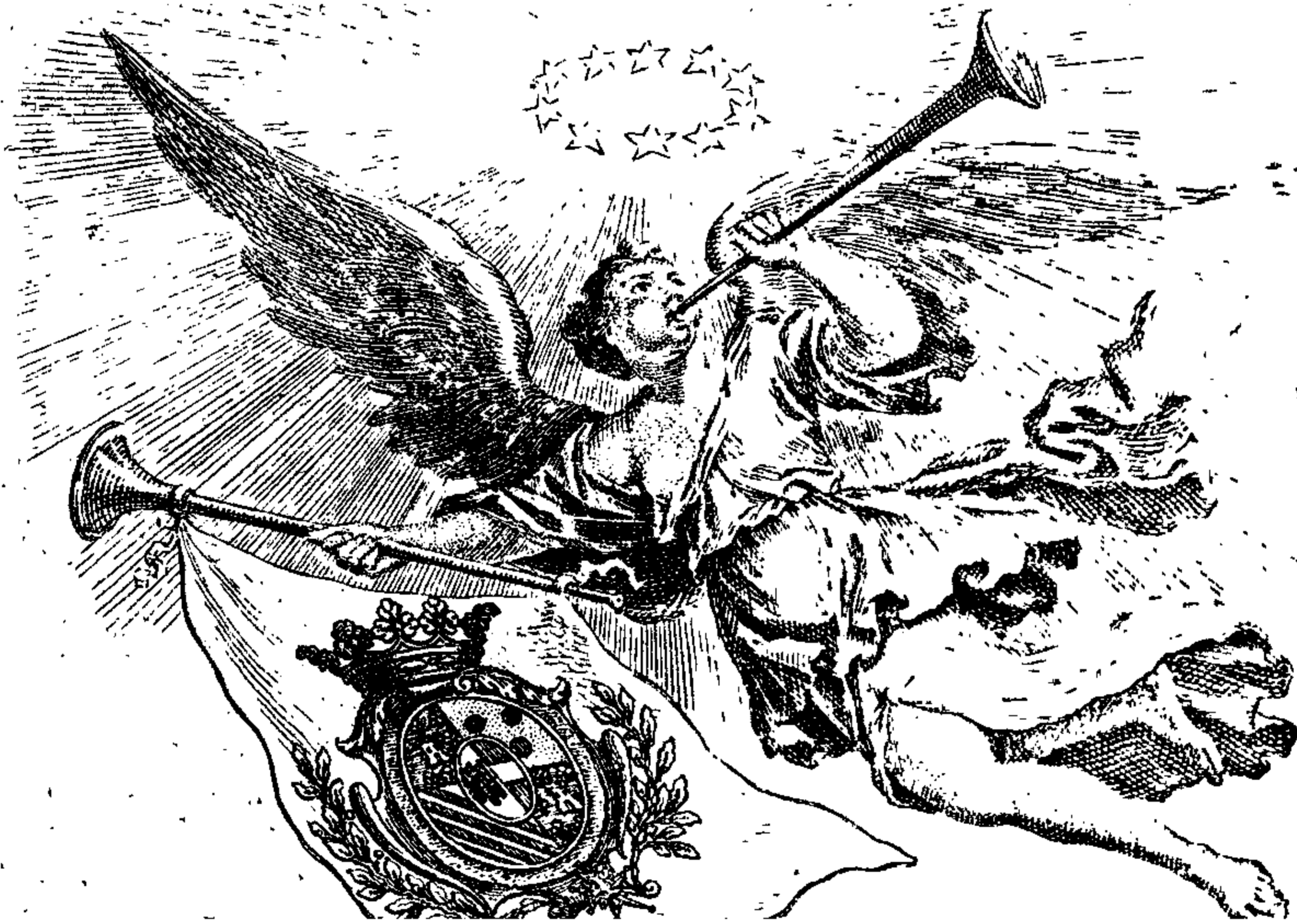
Hollande sortit du sein des flots ; & les Provinces de Gueldres , AN. 1673.
d'Utrecht & d'Over-Iffel recouvrerent leur liberté.

Les mauvais succès de cette Campagne refroidirent le Roi d'Angleterre , l'Archevêque de Cologne & l'Evêque de Munster ; la France se vit sur le point d'être abandonnée de ses Alliés , & engagée à soutenir seule une guerre avec l'Empire , l'Espagne & la Hollande. Le Vicomte de Turenne ne put dissimuler son chagrin : on voyoit dans son maintien & sur son visage un air de réflexion & de tristesse. Après avoir distribué son armée en quartiers d'hiver dans la haute & basse Alsace , dans la Lorraine & dans le Hainaut , il revint à la Cour ; le Roi le reçut avec mille démonstrations d'estime & de tendresse ; l'entretint souvent en particulier des moyens de rétablir les affaires la Campagne suivante ; lui rappella les suites qu'avoient eues les conseils de Louvois , & lui donna une belle occasion de se venger du Ministre : le Vicomte se contenta de répondre au Roi ; *que le Marquis de Louvois étoit très capable de rendre de grands services à Sa Majesté dans le cabinet ; mais qu'il n'avoit pas assez d'expérience dans la guerre , pour s'en attribuer la direction.* Cette modération & cette générosité plurent extrêmement au jeune Monarque , qui lui dit : *Quand tous mes Ministres vous haïroient , mon cœur sera toujours pour vous.* Il lui parla ensuite du Marquis de S. Abre , & l'assûra que cet Officier ne serviroit plus sous lui. Turenne en ayant demandé les raisons , le Roi lui fit connoître que S. Abre avoit fort blâmé sa conduite , & mandé même à Louvois , *que s'il avoit*

Générosité
du Vicomte.

AN. 1673. été consulté, il auroit pu sauver Bonn sans risquer l'Alsace. Pourquoi, dit le Vicomte avec simplicité, ne me parla-t-il pas? je l'aurois écouté avec plaisir, & j'aurois profité de ses conseils. Il excusa ensuite S. Abre, fit son éloge, rendit un compte exact de ses services, obtint pour lui une gratification, & pria le Roi de ne lui pas ôter un Lieutenant Général d'un mérite si distingué.

Fin du cinquième Livre.





00031026

